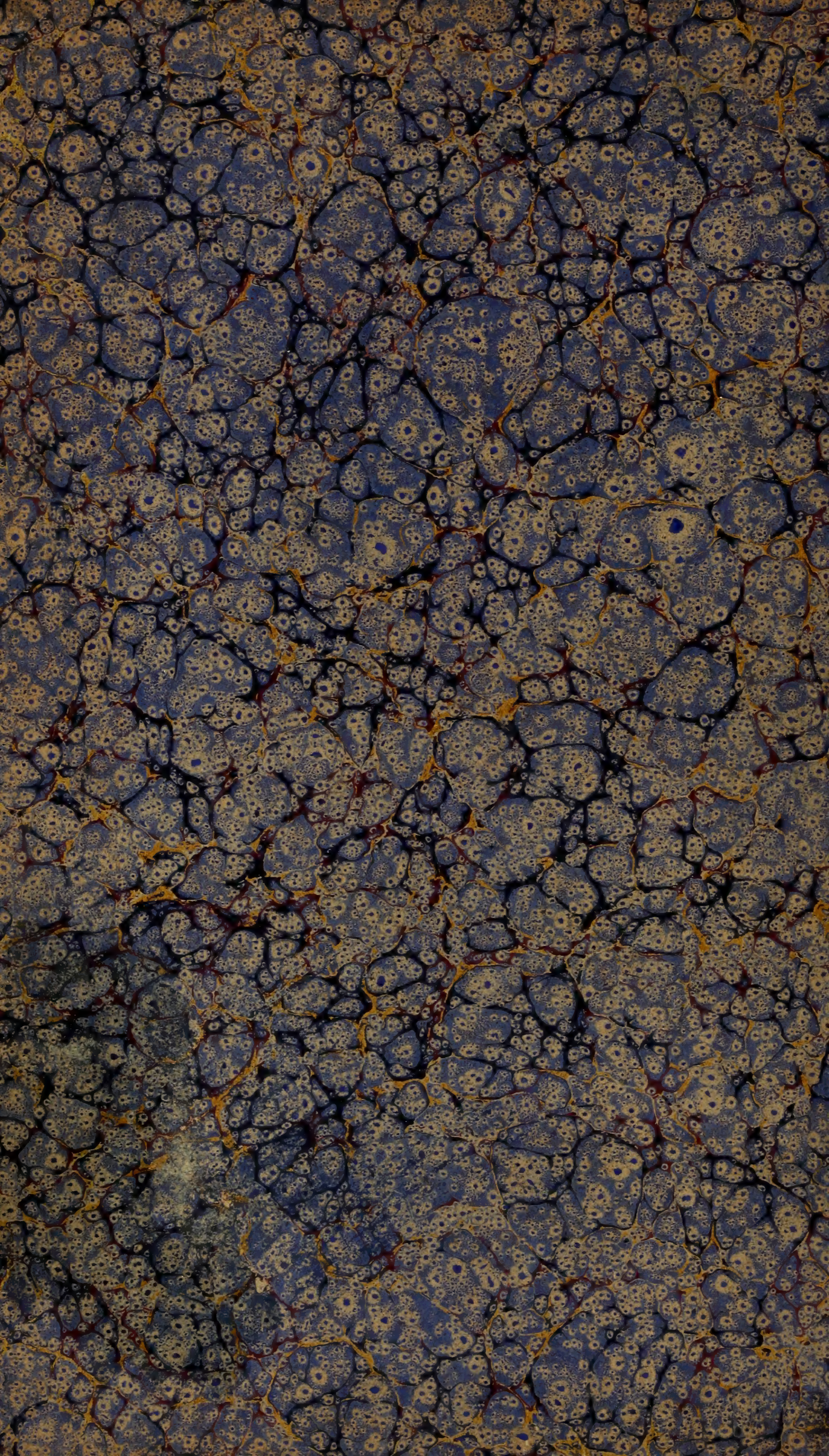
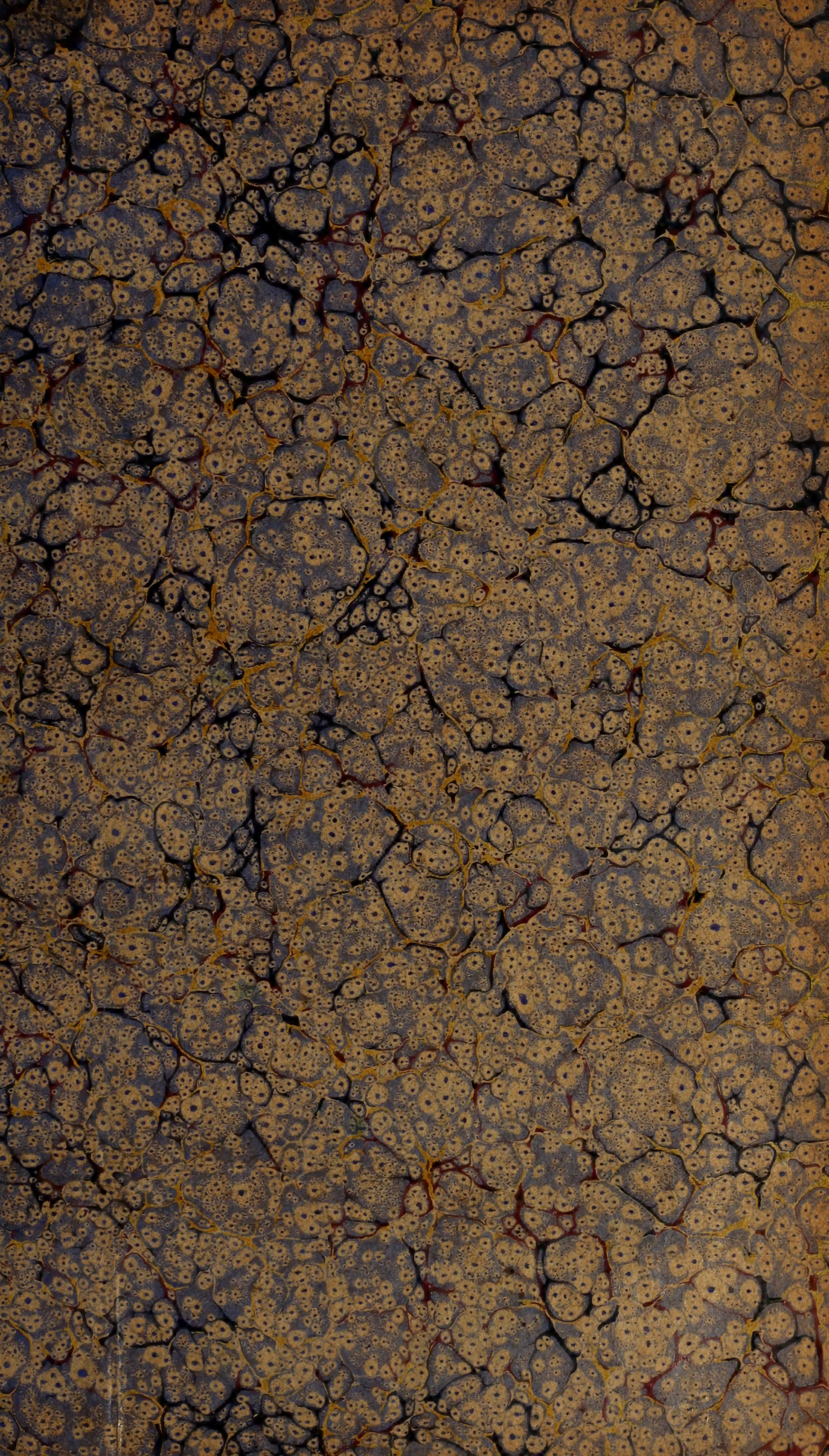






$200—
49472
1/84
17436

HISTOIRE DE LA CONQUÊTE

DU

SOUDAN FRANÇAIS

HISTOIRE DE LA CONQUÊTE

DU

SOUDAN FRANÇAIS

(1878-1899)

PAR LE LIEUTENANT GATELET

DU 14e RÉGIMENT DE CHASSEURS A CHEVAL

Avec 29 croquis hors texte et dans le texte.



BERGER-LEVRAULT & Cie, ÉDITEURS

PARIS
5, RUE DES BEAUX-ARTS

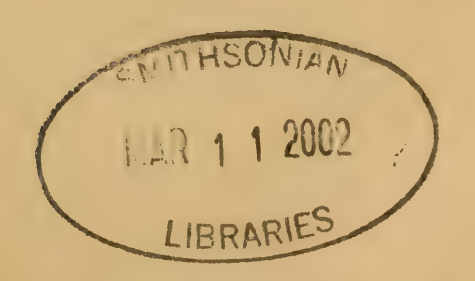
NANCY
18, RUE DES GLACIS

1901

DT
551
G38
1901
AFA

SOURCES BIBLIOGRAPHIQUES

La France coloniale, Rambaud.
Le Sénégal et le Soudan français, Gaffarel.
Les Français au Niger, capitaine Piétri.
Mission d'exploration du Haut-Niger, commandant Gallieni.
Études de P. Bourde, lieutenant de vaisseau Aube, Rambaud, Valbert, dans la *Revue des Deux-Mondes.*
Campagne dans le Haut-Sénégal et le Haut-Niger, colonel Frey (1886).
Deux campagnes au Soudan français, colonel Gallieni (1886-1888).
Au Soudan français, capitaine Péroz.
Casamance et Mellacorée, capitaine Brosselard-Faidherbe.
De Saint-Louis à Tombouctou, lieutenant de vaisseau Caron.
Annales de géographie : La France et les voies de pénétration au Soudan, Schirmer.
Au Niger, commandant Péroz.
Sur le Niger et au pays des Touareg, lieutenant de vaisseau Hourst.
Bulletins du comité de l'Afrique française.
Renseignements sur la situation des colonies (*Journal officiel*).
La Géographie (*Revue des sciences géographiques*).
Annuaires de l'armée coloniale, années 1894-1899, Ned-Noll.
Bulletins de la Société de géographie, années 1886-1899.


SMITHSONIAN
MAR 1 1 2002
LIBRARIES

PRÉFACE

L'histoire de la pénétration française dans le Soudan occidental, peu connue il y a quelques années, commence à se répandre dans le public grâce aux publications nombreuses parues en ces derniers temps.

La conquête du Tonkin, les événements survenus à Madagascar joints à la faible importance commerciale et à la réputation d'insalubrité du Soudan avaient, jusqu'alors, détourné l'attention d'un pays où nos soldats valeureux taillaient à la France, au prix des plus grands dangers et des plus dures fatigues, un immense empire.

Les brillantes campagnes de ces dernières années, la prise de Tombouctou, l'occupation de ces vastes territoires qui forment la Boucle du Niger, la reconnaissance du grand fleuve africain de ses sources à son embouchure, la chute de Sikasso et la capture de Samory, enfin les résultats importants obtenus par les missions multiples envoyées dans ces régions ont forcé l'opinion et tout Français a, maintenant, l'œil fixé sur ces contrées qui semblent appelées à un riche avenir.

Mais ce que l'on ne sait qu'imparfaitement, ce sont les origines de la pénétration, le but poursuivi par les gouverneurs successifs, les moyens employés pour mener à bien la conquête dont ont connaît les phases les plus importantes sans pouvoir les coordonner entre elles.

Nous avons pensé qu'une lacune était à combler et qu'un historique succinct, présentant la succession chronologique des faits depuis le début, avec leur enchaînement méthodique et raisonné, donnerait une idée nette de l'œuvre entreprise et ferait mieux juger la valeur des résultats.

Tel est le but que nous nous sommes proposé.

Nous avons puisé, pour cela, aux ouvrages les plus récents : relations officielles et récits des explorateurs, en éliminant tout ce qui pouvait surcharger l'exposé, et en racontant les faits le plus clairement possible, sans appréciations ni commentaires.

A suivre pas à pas les actions mémorables accomplies par tous ceux qui ont contribué à fonder la grandeur coloniale de la France au Niger, à vivre ces temps héroïques à travers de mystérieuses contrées, nous avons trouvé le plus poignant intérêt.

Notre vœu est de le faire partager à ceux qui voudront bien nous lire.

HISTOIRE DE LA CONQUÊTE

DU

SOUDAN FRANÇAIS

(1878-1899)

INTRODUCTION

I. APERÇU SUR LES RACES DU HAUT SÉNÉGAL, DU HAUT ET DU MOYEN NIGER ET DE LA BOUCLE[1]

Avant d'entamer l'étude de la conquête du Soudan français, il nous paraît utile d'examiner les populations qui vivent sur les rives du haut Sénégal, sur celles du haut et du moyen Niger ou à l'intérieur de la Boucle et avec lesquelles nos explorateurs et soldats vont se trouver en contact.

On peut, dans cette partie de l'Afrique, distinguer six types principaux : les Nègres purs, les Peulhs, les Nubiens, les Berbères, les Toucouleurs et les Arabes ; les premiers sont aborigènes, les autres se sont implantés dans la contrée à la suite de migrations successives.

Nègres. — Les Nègres purs comprennent : les *Bam-*

1. Voir croquis nos 1 et 8.

baras, les *Malinkés* et les *Mandingues;* tous sont fétichistes.

Les *Bambaras* occupent le Bélédougou, le Fadougou et une portion du Kaarta, c'est-à-dire les pays situés entre la rive droite du haut Sénégal et la rive gauche du moyen Niger; leurs villages s'échelonnent sur ce dernier fleuve entre Nyamina et Sansanding. Braves et d'un caractère belliqueux, les Bambaras sont ennemis acharnés des musulmans.

Les *Malinkés* habitent le Fouladougou, le Bouré, le Bambouk, la région de Kita et, sur la rive droite du haut Niger, le Ouassoulou; ils sont plutôt artisans et cultivateurs que guerriers. Pourtant, plusieurs de leurs tribus ont été converties à l'islamisme par les marabouts et ont fourni à Samory ses terribles Sofas; ceux-ci, fanatisés par leur almamy, ont été, durant toutes les expéditions, nos plus féroces adversaires.

Les *Mandingues* se tiennent dans la contrée montagneuse du Manding, au sud du Birgo, entre le Gadougou et le Niger; cultivateurs, d'un caractère ombrageux et rapace, ils détestent les Européens en qui ils devinent des rivaux.

Sur la rive droite du Niger, ils couvrent de vastes espaces et prennent, suivant les lieux, des dénominations différentes : *Sénoufos,* dans les États de Tieba; *Mandés,* au Macina et au Mossi.

Lors de l'invasion du Macina par les Foulbés, les Mandés ne surent pas résister et tombèrent sous le joug; on les appelle : *Habés,* sur le plateau de Bandiagara; *Tombos,* à l'est d'Hamdallaï; *Bobos,* aux environs de Djenné et de Bobo-Dioulaso; *Moshis,* dans le Mossi; *Sommos,* à l'ouest du Mossi.

Certains des Mandés, pour échapper à l'envahisseur, se retirèrent au sud de la boucle du Niger et se firent colporteurs. Connus sous le nom de *Mandé-Dioulas,* ils

se livrent au commerce et sont disséminés un peu partout dans la région ; ils sont surtout en nombre au Ouassoulou et au pays de Kong.

A part les Sommos qui sont belliqueux et sauvages et les Mandé-Dioulas, tous ces noirs sont cultivateurs ; cruels, défiants, ivrognes et crédules aux sorciers, ils sont, bien que fétichistes, sous la domination d'étrangers : *Markas*[1] qui se sont faits marabouts et s'efforcent de ranger les populations de la Boucle sous l'étendard de Mahomet.

Peulhs. — Les Peulhs ou Foulahs, d'un brun rougeâtre, sont des pasteurs d'origine indienne venus lentement de l'Éthiopie à la suite de leurs troupeaux ; mahométans convaincus mais non aveuglés par la haine du chrétien, ils ont pénétré en conquérants dans le haut Niger, faisant partout de nombreux prosélytes.

Répartis, selon les hasards de leur exode, sur une grande étendue entre le Sénégal, le Niger et le Tchad, ils ne sont compacts qu'au Fouta-Djallon dont ils se sont emparés. Les Peulhs sont très intelligents, mais aussi très orgueilleux[2].

Nubiens. — Le type nubien est représenté par les nègres songhays.

Au VIIe siècle, les *Songhays* quittent les rives du Nil et, se dirigeant vers l'ouest, atteignent le Niger à Gao, soumettent les indigènes de la vallée, les *Habeis*[3], et fondent un immense empire qui embrasse bientôt toute la boucle du fleuve, de Say à Djenné, et a Gao pour capitale. Leur

1. Les *Markas* appartiennent, en effet, à la famille musulmane des Sarracolets.
2. Dans la Boucle du Niger ils prennent des noms divers ; citons, près de Gao, la tribu des Gaberos et, près de Sinder, les Kourteyes, marins pillards qui sont un mélange de Peulhs et de Nègres.
3. Presque disparus aujourd'hui.

puissance arrive à son apogée au XVIe siècle, sous le règne d'Askia le Grand.

Fétichistes au début, les Songhays deviennent musulmans au XIe siècle, lors de l'apparition de l'islam au Soudan. Leurs descendants sont, depuis trois cents ans, à la merci des Touareg ; aveulis par la servitude, ils sont échelonnés sur les deux rives du Niger, de Tombouctou à Say.

Plus bas que Gao, ils se nomment *Djermas* et détiennent Idris et l'île Bouré.

Berbères. — A la race berbère, composée, comme on sait, des peuplades blanches autochtones des côtes de l'Afrique du Nord, se rattachent les *Maures,* les *Sarracolets,* les *Foulbés,* les *Touareg* et les *Roumas.*

Maures. — Les *Maures* sont des Berbères purs qui, habitant primitivement le Maroc, émigrèrent, à l'époque de la colonisation carthaginoise et romaine, vers le continent noir, en longeant les côtes de l'Océan et vinrent s'installer sur la rive droite du Sénégal et sur la rive gauche du moyen Niger.

Fractionnés en de multiples tribus nomades et indépendantes, les Maures de la rive droite du Sénégal sont actuellement groupés en trois grandes confédérations : les *Trarza,* les *Brakna* et les *Douaïch.*

Ceux de la frontière du Soudan se tiennent principalement dans les immenses et arides territoires du Sahel. Les tribus les plus importantes sont[1] :

Les *Ouled-Nacer,* les *Mechdoufs,* dans le Tagant et l'El-Hodh ; leur capitale est Oualata ; les *Massetoufa,* les *Lakalal,* les *Kounté,* au nord du Bakhounou et de l'Ouadagou ; les *Ouled-Embark,* au nord du grand Bélédougou.

1. Voir croquis nº 10.

Les Maures forment trois catégories : commerçants, guerriers et religieux (marabouts).

Les commerçants trafiquent avec nos établissements du Sénégal, du Niger et surtout avec Tombouctou du produit de leurs chasses, de la gomme et des plumes d'autruche. Au début de l'occupation, vendant leurs marchandises aux noirs, ils considéraient les Français comme des rivaux et les détestaient ; n'étant pas les plus forts, il leur fallut dissimuler et subir la loi de l'envahisseur.

Les guerriers sont grands chasseurs et surtout pillards ; ils ont la passion du vol et sont les maîtres du Sahel.

Quant aux religieux, ils constituent une caste à part, très respectée et très influente.

Sarracolets. — Les Berbères restés au Maroc se mélangèrent, lors de l'irruption arabe, avec les envahisseurs et firent, de concert, la conquête de l'Espagne.

Expulsés de cette contrée trois siècles après, ils retournèrent au Maroc ; mais, trouvant leur ancienne patrie aux mains des Arabes, ils continuèrent leur marche vers l'intérieur et vinrent errer dans la région des lacs de la rive gauche du moyen Niger. Refoulés vers l'ouest par l'invasion peulhe et touareg, ils finirent par s'établir le long de la rive droite du haut Sénégal, dans le Guidimakha, le Diafounou et à Sansanding, sur le Niger.

Leurs tribus portent encore le nom caractéristique de tribus « andalouses » ; une d'elles, les *Senhadja,* a donné son nom au Sénégal.

Telle est l'origine des *Sarracolets,* peuple brave, énergique, dévot, aux habitudes d'ordre et d'économie, qui, actuellement, fournit à la colonie les « dioulas » (colporteurs) et les « laptots » (matelots). C'est, de beaucoup, le type le plus intéressant de tout le bassin sénégalais ; il est plus intelligent et plus civilisé que les autres.

Certaines tribus occupent les bords du moyen Niger : ainsi les *Ouagobés* qui habitent Sinder et les îles voisines

du fleuve; les *Sillabés* qui, primitivement aux environs de Nioro, se sont fixés au nord de Say.

Foulbés. — Les *Foulbés* sont des Berbères pasteurs qui, tout d'abord, étaient répandus dans l'Adrar sénégalais, massif montagneux situé entre le Maroc et le Sénégal. Rejetés vers l'est par les Sarracolets, ils allèrent s'implanter, en grande partie, au Macina où ils fondèrent, au début du XIVe siècle, un empire puissamment organisé.

Tous ces peuples berbères adoptèrent, de suite, la religion des Arabes.

Touareg. — Les Berbères d'Algérie et de Tunisie qui ne voulurent pas plier devant les Arabes durent, pour conserver leur autonomie, s'éloigner au delà de l'Atlas; les uns s'installèrent en Kabylie, *Kabyles;* les autres poursuivirent leur exode jusqu'au Sahara où le manque d'eau et de ressources leur imposa des déplacements continuels, des mœurs et un costume particuliers: nous les avons baptisés *Touareg,* eux se disent *imochar* (être libre).

Ce sont les rois du désert, qu'ils sillonnent en tous sens pour faire paître leurs troupeaux et prélever un droit sur les caravanes qui se risquent à traverser les sables.

Habitués à suivre leurs instincts, ils ont bien des vices, sont, entre autres, vaniteux et pillards; jaloux de leur liberté et très ombrageux, ils redoutent l'approche des voyageurs. Mais, à côté, ils ont de sérieuses qualités: sobres, durs aux fatigues et aux privations, ils ont une bravoure étonnante et professent le mépris absolu de la mort. Ils parlent une langue harmonieuse, presque chantée, le « tamachek »; mahométans peu convaincus, ils sont surtout très superstitieux.

Les Touareg sont partagés en deux grandes familles: celle du nord et celle du sud; chacune est composée de confédérations soumises à des lois sanctionnées par la tradition et obéissant à un chef: l'*aménokal.*

Dans la famille du nord, on remarque la confédération des *Hoggars,* au sud du Touat, et celle des *Azdgers,* au sud de la Tripolitaine.

La famille du sud comprend également deux confédérations principales : à l'est, autour du massif de l'Aïr, les *Kel-Ghérès ;* à l'ouest, les *Aouellimiden*[1] dont les terrains de parcours vont de l'Aïr au Mossi.

En dehors de ces grandes confédérations, il existe, sur les rives du Niger, d'autres fractions semi-indépendantes : les *Igouadaren,* les *Iguellad,* les *Tenguéréguifs,* les *Kel-Témoulai* et les *Kel-Antassar*[2] *;* chacune est organisée en un certain nombre de tribus plus ou moins fidèles.

Ces divers groupes forment les Touareg du sud-ouest dont nous parlerons plus spécialement, ainsi que des Aouellimiden, puisqu'ils appartiennent aux populations du Soudan occidental ; ce sont eux qui, vers le cinquième siècle de l'Hégire, jetèrent les bases de Tombouctou.

Au xve siècle, ils avaient créé, à 45 kilomètres au nord de Gao, une importante cité, Es-Souk, et y menaient une existence mi-sédentaire, mi-nomade ; Es-Souk fut détruit par les Songhays et, pour garder leur indépendance, les Touareg durent reculer jusqu'aux plateaux de l'Aïr. Il ne resta à Es-Souk qu'une famille qui, par des alliances avec les Arabes, produisit la secte des *Kel-es-Souk.*

Ceux-ci, convertis à l'islam de meilleure heure que leurs congénères, fournissent aux Touareg des marabouts très influents dont le centre d'action est à Ansongo, sur la rive gauche du Niger ; musulmans fanatiques et guerriers, les Kel-es-Souk ont, sans cesse, poussé les Touareg à la lutte contre nous.

Dans les arides contrées de l'Aïr, les Touareg du sud-ouest échappèrent à la conquête marocaine ; ayant acquis,

---

1. Les Touareg prononcent : Oulimiden.
2. Ou Kel Antsar.

au cours de leur vie rustique, des instincts braves et belliqueux, vers la fin du XVIIIe siècle ils attaquent, à leur tour, les Songhays qui s'unissent en vain aux Armas, les réduisent en esclavage, occupent Gao et, dès ce moment, règnent en maîtres sur le Niger, de Tombouctou à Say.

Leur histoire n'est plus, alors, qu'une suite de guerres de tribu à tribu où les Aouellimiden acquièrent peu à peu la prépondérance qu'ils ont, depuis, toujours détenue.

Aouellimiden. — La confédération des Aouellimiden renferme dix-huit tribus nobles ou *ihaggaren,* entre autres : les *Tademeket-kel-Bouroum,* vers Gao, et les *Tinguer-Eguedesch,* au nord de Gao ; douze tribus serves ou *imhrad,* presque toutes au centre de la boucle du Niger, parmi lesquelles : les *Kel-Gossi,* les *Irregenaten ;* enfin sept autres réduites par la force ou qui ont accepté de bonne grâce la souveraineté de l'aménokal Madidou, comme, par exemple, les *Logomaten,* vers Sinder et Farça.

Les Aouellimiden peuvent mettre en ligne 20,000 guerriers ; ils font deux migrations annuelles : à la saison sèche, ils peuplent les bords du Niger où leurs troupeaux trouvent de beaux pâturages ; l'hiver, ils campent vers l'Aïr. Là, ils sont en contact avec les Kel-Ghérès contre lesquels ils guerroient depuis des temps très lointains ainsi que contre leurs voisins du nord, les Hoggars ; ces discordes proviennent des contestations qui surgissent à propos des terrains de pâture, et il nous sera possible dans la suite d'en tirer habilement parti.

Igouadaren. — Longtemps sous la domination des Aouellimiden, les Igouadaren se rencontrent sur les deux rives du Niger, de Rhergo à Bamba et dans l'Aribinda. Durant les invasions successives du Soudan, ils prirent toujours fait et cause pour l'étranger contre leurs compatriotes ; aussi ceux-ci les considèrent-ils comme des ennemis bons à razzier.

En proie à l'anarchie, ils n'ont qu'une valeur infime,

commettent souvent de véritables brigandages et dominent plusieurs petites tribus, entre autres, les *Kel-Oulli*.

Enfin, autour de Tombouctou, signalons : les *Iguellad*, pasteurs des bords du lac Faguibine ; les *Tenguéréguifs ;* les *Kel-Témoulai*, vers Ganto, sur la rive droite du Niger et les *Kel-Antassar*, tribu guerrière dont la soumission coûtera bien des efforts ; ces deux dernières fractions se partageaient la suzeraineté de Tombouctou avant notre arrivée, Kabara était aux Kel-Témoulai ; elles se replieront vers l'est devant nos colonnes.

Roumas. — Les Roumas sont des métis de Marocains et de Songhays.

Les Marocains étaient des Berbères qui, restés au Maroc au moment de l'invasion arabe, préférèrent se mélanger avec les conquérants plutôt que de s'exiler.

A la fin du XVIe siècle, le sultan El-Mansour envoie une armée de Marocains au Soudan occidental ; ceux-ci s'emparent du royaume Songhay, s'installent à Tombouctou et demeurent les maîtres de la boucle du Niger jusqu'à la fin du XVIIe siècle. Mais, dès le début de leur pouvoir, les provinces commencent à se désagréger et, en 1800, l'indépendance du Soudan est complète.

A cette date, les Marocains n'existent plus ; par des mariages avec les Songhays, ils ont créé une race croisée, les *Armas* ou *Roumas*, du nom des mousquetaires d'El-Mansour.

Actuellement, les Armas sont, comme les Songhays, captifs des Touareg et végètent dans la vallée du Niger, depuis Tombouctou jusqu'à Gao ; la plupart des marchands de Tombouctou sont des Armas.

Toucouleurs. — La race nègre, en se croisant avec la race berbère, donna naissance à ce peuple fameux par son fanatisme religieux : les *Toucouleurs*.

Les Toucouleurs sont des métis de noirs malinkés et de Foulbés ; ils constituent une race guerrière, turbulente, à l'esprit fantasque et ont, au dernier degré, l'amour du pillage et la haine des blancs. On les trouve sur les deux rives du Sénégal.

Après avoir détruit l'empire des Foulbés au Macina, ils en ont organisé un immense avec Ségou pour capitale. C'est surtout contre eux que nous eûmes à lutter pendant la conquête.

Arabes. — Au type arabe se rattachent deux importantes tribus : les *Bérabichs* et les *Kountas*.

Les *Bérabichs* sont des métis d'Arabes et de Maures qui habitent au nord de Tombouctou. Divisés en plusieurs groupes, ils n'ont qu'un même chef et vivent des profits qu'ils retirent en convoyant, entre Araouan et Tombouctou, les caravanes parties du Maroc ou de Taoudéni.

Leur influence s'étend au loin dans le nord et, à ce titre, ils nous seront très utiles pour atteindre le Sahara. Ennemis des Hoggars, beaucoup d'entre eux se sont mis franchement sous notre protection.

Les *Kountas* sont des Arabes métissés de Nègres, venus du sud tunisien[1]. Au XVIIe siècle, ils s'installent dans l'Adrar saharien, au nord-est de Tombouctou ; puis, se rapprochant peu à peu du Niger, entrent à Tombouctou vers le milieu du XIXe siècle.

Ils ont fourni à la ville plusieurs marabouts célèbres.

Actuellement, les Kountas n'ont plus la suprématie religieuse ; dispersés dans les villages des deux rives du Niger, à l'est de Tombouctou, ils sont les vassaux des Touareg.

---

1. Exactement des environs de Kairouan.

II. PREMIÈRES EXPLORATIONS AU SOUDAN OCCIDENTAL[1]

Voyages de Mungo-Park, Laing et René Caillié. — Colbert, le premier, forma le projet d'aller à Tombouctou par la voie du Sénégal ; devinant quelle source de richesses était le Soudan, il conçut un plan de pénétration, approuvé par Louis XIV et semblable, en tous points, à celui que devait inaugurer Faidherbe un siècle et demi plus tard. — Fait curieux : à ce moment même (1670), un Français, le matelot Paul Imbert, entrait dans la ville mystérieuse, bien involontairement d'ailleurs, car, échoué aux côtes marocaines à la suite d'un naufrage et réduit en esclavage, il fut emmené par son maître, renégat portugais, à Tombouctou où, jamais jusqu'alors, un Européen n'était parvenu.

Mais ce n'est qu'au début du XIXe siècle que commencent réellement les tentatives d'accès vers la Boucle du Niger et les Anglais nous devancent dans ces régions.

En 1805, l'Écossais Mungo-Park, qui, dix ans auparavant, avait déjà accompli un voyage de la Gambie au Niger, entreprend la reconnaissance du grand fleuve africain.

Accompagné d'une quarantaine d'Européens et d'un grand nombre de noirs, il part de la Gambie et atteint le Niger à Bammako, jalonnant, à travers le Fouladougou et le Bélédougou, une route que suivront plus tard le capitaine Gallieni et le colonel Borgnis-Desbordes.

Il côtoie ensuite la rive droite du fleuve jusqu'à Sansanding, s'embarque, en cet endroit, sur un grand ba-

1. D'après les géographes, le Soudan occidental est constitué par les bassins du haut Sénégal, du haut et du moyen Niger.

teau à fond plat construit par son escorte et descend ainsi le Niger. Il passe devant Kabara, port de Tombouctou, où il ne peut aborder par suite de l'hostilité des Touareg, continue son chemin et termine son audacieuse exploration aux rapides de Boussa où il se noie avec le reste de ses compagnons.

En 1826, le major écossais Laing réussit, de Tripoli, à gagner Tombouctou par Oualata et Araouan ; à son retour, il est assassiné par la tribu maure des Bérabichs.

L'année suivante, un Français, René Caillié, qui depuis longtemps cherchait l'occasion de visiter Tombouctou, quitte Boké[1] avec une caravane de Mandingues où il se donne pour musulman et, par le Fouta-Djallon, se dirige vers le Niger qu'il rencontre à Kouroussa. Franchissant le fleuve, il parcourt le Ouassoulou, traverse les États bambaras du roi Tieba et retrouve le Niger à Djenné.

Il longe alors le fleuve, arrive ainsi à Kabara, puis à Tombouctou où il pénètre le 20 avril 1828.

Plus favorisé que Mungo-Park et Laing, Caillié peut, après un séjour de quatorze jours dans cette cité, rentrer à la côte marocaine par Araouan et le Sahara.

Malgré l'avance de trente années prise sur nous par les Anglais, leurs efforts avaient échoué et Caillié était le premier Européen qui fût revenu de la ville tant convoitée.

Malheureusement peu lettré, le hardi voyageur ne rapportait que des renseignements superficiels.

Mission du lieutenant de vaisseau Mage à Ségou (1863-1866). — Le voyage de René Caillié ne pouvait avoir d'utilité immédiate ; à cette époque, en effet, nous n'avions pas encore pris pied en Algérie et, au Sénégal,

1. Sur le Rio-Nunez.

nous ne possédions que quelques comptoirs précaires, pauvres et en proie aux exactions des Maures.

Quand le général Faidherbe eut créé et organisé de toutes pièces la colonie du Sénégal, il songea à ouvrir une voie de pénétration vers le Niger, car il prévoyait les avantages commerciaux que l'on retirerait par des transactions avec les riches contrées dont parlaient Mungo-Park et Caillié dans leurs récits, et le Sénégal lui parut l'artère tout indiquée pour la marche en avant vers l'intérieur.

En 1863, il charge le lieutenant de vaisseau Mage de pousser jusqu'au Niger pour reconnaître une ligne qui joindrait nos établissements du Sénégal avec le haut Niger et spécialement avec Bammako qui semblait le lieu le plus rapproché.

Cet officier se rendrait ensuite à Ségou, auprès d'El-Hadj-Omar, le conquérant toucouleur dont les États englobaient les pays où nous voulions aller, signerait avec lui un traité de paix et de commerce et tâcherait d'en obtenir le droit, pour les Français, d'installer des comptoirs entre le Sénégal et le Niger. Enfin, il devait amorcer, autant que possible, des relations directes avec Tombouctou et revenir, selon les circonstances, soit en descendant le Niger jusqu'à son embouchure, soit en gagnant Tunis, Alger ou le Maroc.

Le 12 décembre 1863, Mage s'embarque à Saint-Louis avec le médecin de marine Quintin et remonte le Sénégal en canot jusqu'à Koundian. Il s'engage ensuite dans le pays de Kita et, apprenant que le Bélédougou s'est révolté contre la domination d'El-Hadj-Omar, il tourne plus au nord et par le Diangourté aboutit à Nyamina, sur le Niger. Il suit alors le fleuve jusqu'à Ségou où il est très bien reçu par Ahmadou-Cheïkou, le fils préféré d'El-Hadj-Omar (février 1864).

A ce moment, ce dernier, en lutte avec le Macina in-

surgé, était assiégé dans Hamdallaï par les Foulbés et Tidiani, un de ses neveux. Bientôt, obligé de s'enfuir, il était réduit à se donner la mort, abandonnant le pouvoir à son fils Ahmadou.

Tidiani s'établit alors au Macina et fait de Bandiagara sa capitale ; c'était le commencement du démembrement du vaste empire fondé par El-Hadj-Omar[1].

Il ne fallait pas laisser soupçonner ces événements aux Français ; aussi, le sultan Ahmadou empêche la mission de dépasser Ségou et la retient prisonnière deux ans, tout en l'accablant de politesses.

Mage profite de ce séjour pour étudier les mœurs et l'état politique de la région ; il accompagne le sultan dans diverses expéditions, peut ainsi juger à loisir les vices et les qualités des Toucouleurs et entrevoir les causes de leur prochaine décadence.

Inquiet sur le sort des officiers, le gouverneur du Sénégal (général Faidherbe) envoie à leur recherche MM. Peraud et Béliard qui parviennent à Nioro, mais les guerres qui désolent le pays leur enlèvent tout espoir de rejoindre les voyageurs.

Mage rentre enfin à Saint-Louis, le 18 juin 1866, avec le traité désiré.

C'était la première tentative sérieuse faite pour ouvrir au Sénégal l'accès du Soudan ; elle fut féconde en résultats politiques, géographiques et commerciaux.

Les renseignements fournis par Mage[2], pendant son voyage, confirmèrent le gouverneur dans son opinion que rien n'était plus facile que de créer une route du Sénégal au Niger, avec des postes espacés de 30 lieues, entre Médine et Bammako, et il allait l'entreprendre quand il fut rappelé en France (juillet 1865).

1. Cet empire, de plus de 500 lieues d'étendue, comprenait le Macina, le Ségou, le Kaarta et les États du Djallonké.
2. Périt dans un naufrage sur les côtes de l'île d'Ouessant en 1869.

Voyage de Barth (1850-1855). — Faidherbe semble avoir eu l'intuition des compétitions que la région de Tombouctou devait susciter par la suite et avoir voulu bénéficier de la situation favorable que nous donnait la possession du Sénégal pour y pénétrer des premiers.

Il ne se trompait pas; déjà quelques années avant, une expédition, équipée par le gouvernement anglais et commandée par le ministre protestant Richardson, avait été organisée dans le but d'aller commercer avec les grands États du Soudan.

Assisté de deux savants allemands, Owerweg et Barth, Richardson quittait Tripoli en 1850 et, par l'Aïr, s'acheminait vers le Tchad.

Resté seul, par suite de la mort de ses deux compagnons, Barth avait parcouru le Sokoto, franchi le Niger à Say et, remontant la boucle du Niger à travers le pays songhay, était arrivé à Tombouctou (septembre 1853).

Après sept mois de repos dans cette ville, il reprenait la route du Haoussa et était de retour à Tripoli le 27 août 1855.

Des documents inédits recueillis à Tombouctou après l'occupation de la ville en 1894, il résulte que Barth aurait songé, pendant son séjour, à faire aboutir jusque-là l'influence anglaise en utilisant le Niger depuis son embouchure.

Le gouvernement anglais s'empressa de tenter la chose et, si le projet ne réussit pas, c'est que Barth s'était appuyé sur l'autorité du cheik El-Backay qui, comme marabout, jouissait d'un certain crédit, mais n'avait aucune fonction politique.

En tout cas, comme le disait le général Billot, alors ministre de la guerre, dans son discours à l'inauguration du monument de Faidherbe (25 octobre 1896) :

« Si aujourd'hui l'Europe entière dirige ses efforts vers

le centre du continent noir, Faidherbe demeure un des premiers initiateurs de ce grand œuvre. »

Son départ du Sénégal marque un temps d'arrêt de douze ans dans le mouvement en avant.

III. SITUATION GÉNÉRALE AU DÉBUT ET GRANDES DIVISIONS DE LA CONQUÊTE

État politique des vallées du haut Sénégal et du haut Niger en 1878[1]. — Avant l'arrivée des Français, les vallées du haut Sénégal et du haut Niger sont sous la domination de trois grands États musulmans : au nord, l'empire toucouleur d'Ahmadou-Cheïkou, entre Sénégal et Niger, capitale Ségou ; à l'est, les États de Samory, dans le Ouassoulou, capitale Bissandougou ; au sud, le Fouta-Djallon, république aristocratique de Peulhs, capitale Timbo.

En outre, les vallées du Bakhoy et du Bafing sont sous la dépendance des Toucouleurs. Pour relier ses provinces du nord au Djallonké[2] et aussi pour avoir, le cas échéant, une base d'opérations solide contre nous, El-Hadj-Omar avait édifié, près du Sénégal, quatre tatas[3] formidables à Koniakary, Sabouciré, Koundian et Mourgoula qui forment un quadrilatère de villages fortifiés et défendus par de nombreux guerriers.

Les peuples fétichistes vaincus (Malinkés, Bambaras) supportent difficilement la dure servitude où ils sont tenus et aspirent vivement à la délivrance.

---

1. Voir croquis n° 2.
2. État appelé aussi Dinguiray, du nom de sa capitale.
3. Forteresses.

L'empire d'Ahmadou est livré à l'anarchie. Le sultan de Ségou n'a pas le génie d'El-Hadj-Omar ; loin de développer l'œuvre de son père, il n'a pas su, par une sage administration, faire oublier les violences de ce dernier et, sous l'action des rébellions continuelles provoquées par la jalousie de ses frères moins bien partagés, il assiste peu à peu à la désagrégation de ses territoires.

Ayant déjà perdu le Macina, il voit les Bambaras du Bélédougou se soulever et chasser les Toucouleurs de leur contrée ; d'autre part, un de ses frères, Montaga, qui gouverne en son nom au Kaarta, s'affranchit petit à petit de son contrôle et bientôt ne lui fournit plus ni hommes ni argent.

Les États de Samory, au contraire, s'accroissent de jour en jour.

Samory n'est pas un vrai sultan comme Ahmadou ; c'est un aventurier qui a réussi à se créer une situation. D'après la version la plus répandue sur le haut Niger, l'origine de sa fortune serait la suivante.

Né vers 1842 à Sanankoro, dans le Kénia, province du Ouassoulou, sur la rive droite du haut Niger, Samory est le fils d'un pauvre dioulah. Sa mère, Sokhona, pour laquelle il avait un amour profond, ayant été enlevée par des guerriers pillards du roi de Kénia, Sori-Ibrahima, il n'hésite pas, pour payer sa rançon, à s'engager dans l'armée de ce chef et, pendant sept ans, rend son nom fameux par ses actes d'éclat.

Sa mère rachetée, Samory accepte le commandement des troupes du roi de Toron, supplante, peu après, celui-ci et, exploitant habilement les dissensions des divers chefs de la région, intervient dans leurs querelles et les soumet à son pouvoir.

C'est ainsi qu'il s'empare du Kounadougou ; en 1873, il occupe Kankan ; en 1874, appelé par les gens du Kénia révoltés, il renverse son ancien maître Sori et acquiert

son royaume ; dès lors, son influence s'étend jusqu'au Baoulé.

Devenu le plus puissant roi de la rive droite du haut Niger, Samory prend le titre d'almamy du Ouassoulou, fixe sa résidence à Bissandougou, se constitue une cour et organise ses États.

Le nombre de ses sofas[1] ayant grossi considérablement, il les répartit en une armée de dix corps à la tête desquels il met ses frères et les plus habiles de ses subordonnés.

Ses lieutenants augmentant les conquêtes, il finit par être en contact, au sud, avec les Anglais établis à Sierra-Leone et par toucher à l'ouest au Niger.

Étant donnée l'ambition de Samory, le choc avec lui était inévitable.

Politique générale de la France dans le haut Sénégal. — Au moment où la France songe à nouer des relations avec les pays du Niger, elle n'a qu'un but : s'assurer des débouchés commerciaux, en fondant des comptoirs qui seront des centres d'échange entre les produits soudanais et les denrées nationales, et les explorateurs qu'elle envoie de ce côté n'ont d'autre mission que de préparer les voies aux négociants, en examinant les ressources et les besoins des populations et en signant des traités de commerce et d'amitié avec les chefs.

C'est une action essentiellement pacifique, mais qui, bientôt, forcée par les événements, se fait belliqueuse.

Dès le début, en effet, nos tentatives de pénétration se heurtent à deux obstacles des plus sérieux : l'*islamisme* et la *jalousie anglaise*.

L'islamisme domine partout en Afrique.

---

1. Les Sofas sont des guerriers ou soldats d'élite capturés aux princes voisins.

A part quelques États, les contrées riveraines du Sénégal et du Niger obéissent à la loi de l'Islam qui règne en maître vers le Tchad et dans tout le Sahara jusqu'à et y compris la Tripolitaine.

Or, les musulmans sont nos ennemis jurés. Restés barbares, ils ont voué une haine mortelle à la civilisation et veulent en enrayer les progrès.

Un agitateur du Touat, Sénoussi, a créé une secte portant son nom et se livrant à la propagande religieuse ; c'est elle qui a fomenté la guerre contre nous aussi bien en Algérie qu'au Soudan. Au Soudan, elle a des représentants auprès des grands chefs noirs : Ahmadou, Samory, et lance de soi-disant prophètes, comme Mahmadou-Lamine, pour convertir à sa foi les nègres naïfs et crédules.

Quant à la jalousie anglaise, nous la rencontrons partout où nous entreprenons de nous implanter.

Avec le brutal égoïsme qui caractérise leur race, les Anglais n'admettent pas qu'une autre nation que la leur s'installe dans les riches territoires de la vallée du Niger ; aussi, dès les premières manifestations de nos progrès dans ces régions, nous suscitent-ils toutes sortes de difficultés, mettant en jeu les moyens qui leur sont propres à l'ordinaire : les secours en armes, munitions et argent à nos adversaires, les fausses légendes, l'arrogance de leur presse et la mauvaise foi diplomatique.

Excités par les marabouts, approvisionnés et soutenus en sous main par les Anglais, Ahmadou et Samory, les premiers chefs avec qui nous allons nous trouver en contact, ne peuvent que nous être défavorables : tout essai d'amitié et de rapports pacifiques avec eux doit échouer.

Fourbes et cruels, possédant le génie du mal, ils rêvent, dans leur outrecuidant orgueil, de convertir par le feu et le sang tout le Soudan occidental à la loi musul-

mane et de reconstituer, pour leur compte, l'empire d'El-Hadj-Omar.

Terreur des populations noires, ils ne se contentent pas de piller leurs moissons et de brûler leurs villages, ils les vendent comme esclaves aux marchands de la côte pour se procurer en échange les armes et munitions qui leur sont nécessaires et répandent partout la désolation et la ruine.

D'après les évaluations les plus faibles, Samory massacrait annuellement 100,000 individus. « Sur quelle fumure de cadavres, dit M. Hourst, lèvera la riche moisson que l'on peut attendre du Soudan français ? »

Dans ces conditions, il ne pouvait être question de commerce et d'échanges. Il fallait d'abord nous faire les défenseurs des nègres opprimés, nous les attacher par la reconnaissance et l'intérêt, et supprimer Ahmadou et Samory.

Aujourd'hui c'est fait et ce, au plus grand profit de la colonie et du nôtre comme à l'honneur de la civilisation et de l'humanité.

La lutte a duré vingt ans pendant lesquels les colonnes expéditionnaires ont su, grâce à leur audace héroïque, grâce surtout à la ténacité et à l'habileté clairvoyante de leurs chefs, acquérir à la France cet immense empire de l'Afrique occidentale.

Divisions de la conquête. — Nous fractionnerons la conquête du Soudan français en trois périodes :

La première, de 1878 à 1888, période de création, durant laquelle les Français s'établissent sur le haut Sénégal et le haut Niger, brisent la puissance des Toucouleurs fixés dans la contrée ainsi que la résistance du prophète Mahmadou-Lamine et entrent en guerre avec Samory.

La deuxième, de 1888 à 1895, au cours de laquelle le Soudan français achève de se constituer. Elle est mar-

quée par la destruction des royaumes d'Ahmadou et de Samory, et par la prise de Tombouctou.

La troisième, de 1895 à 1899, est caractérisée par l'occupation de la Boucle du Niger, la liaison du Soudan français avec les colonies de la Côte d'Ivoire et du Dahomey, et se termine par la capture de Samory.

LIVRE Ier

PREMIÈRE PÉRIODE (1878-1888)

(Création de la colonie.)

CHAPITRE Ier

PÉNÉTRATION DANS LE HAUT SÉNÉGAL (1878-1880)[1]

Politique suivie par les successeurs de Faidherbe. — Le colonel Pinet-Laprade, successeur du général Faidherbe au Sénégal, se préoccupe surtout de consolider la conquête et abandonne l'idée d'extension vers l'est.

Après lui, le colonel Vallière songe, à l'exemple de Faidherbe, à établir des rapports commerciaux avec le vaste empire indigène où règne Ahmadou-Cheïkou.

Au lieu donc d'exciter les populations contre le sultan de Ségou, le gouverneur entre en relation avec lui et, en 1872, dans une entrevue qu'il a à Saint-Louis avec ses ambassadeurs, il pose les bases d'un projet par lequel, en échange de l'appui moral, au besoin matériel, que nous lui donnerons pour pacifier ses États, Ahmadou s'engage à installer une ligne commerciale qu'il protégera et où les caravanes circuleront librement ; celles-ci seront obligées d'écouler leurs produits à nos comptoirs.

Mais les pourparlers en restent là.

1. Croquis n° 1.

En 1876, le colonel Brière de l'Isle est nommé gouverneur du Sénégal.

Il dirige aussitôt ses efforts vers le haut Sénégal et, continuant la politique de pénétration pacifique préconisée par son prédécesseur, il envoie, en 1879, une mission auprès d'Ahmadou dans le but d'ouvrir une voie de trafic vers le Niger et de renouveler le traité signé par Mage ; comme celui-ci, elle devait ensuite, si possible, pousser jusqu'à Tombouctou.

M. Paul Soleillet, qui la commande, part accompagné d'un seul tirailleur, atteint le Niger à Nyamina et descend le fleuve en pirogue jusqu'à Ségou.

Le sultan accueille très bien le voyageur, mais, aussi soupçonneux avec son hôte qu'autrefois avec Mage, il l'empêche d'aller plus loin et lui fait rebrousser chemin.

Chute de Saboucíré (22 septembre 1878). — De son côté, le gouverneur agissait vigoureusement dans le haut Sénégal.

Médine était, à cette époque, notre poste le plus avancé et marquait la limite de notre influence vers l'est.

A vingt kilomètres en amont se trouvait le village de Saboucíré dont les habitants avaient pris, à notre égard, une attitude hostile ; secondés par les gens du Logo et du Natiaga, ils entravaient les échanges, pillaient les caravanes et molestaient le roi du Khasso, Sambala, notre allié. Bientôt même, leur chef Niamody, lieutenant du sultan de Ségou, rompait ouvertement avec nous et menaçait de mort tout Français qui s'aventurerait au delà du Félou.

Pour maintenir la sécurité commerciale dans la région et accroître notre prestige aux yeux des noirs, il était nécessaire de mettre un frein à ces déprédations. Le lieutenant-colonel Reybaud, de l'infanterie de marine, est chargé de châtier les Toucouleurs.

Le 11 septembre 1878, il quitte Saint-Louis avec une colonne de 585 hommes, 80 chevaux et 4 canons, remonte le Sénégal en avisos, rallie, en passant, les guerriers du Khasso conduits par Demba, le fils de Sambala, et arrive, douze jours après, devant Sabouciré.

Plusieurs milliers de Toucouleurs s'étaient réfugiés, avec Niamody, dans le tata. Un violent combat s'engage et, après cinq heures de résistance acharnée, la forteresse tombe en notre pouvoir, mais au prix de pertes cruelles : nous avions 13 morts dont 2 officiers : le capitaine Dubois et le lieutenant Béjontet, de l'infanterie de marine, et 51 blessés ; de plus, au retour, la colonne est décimée par la fièvre jaune.

Quant aux Toucouleurs, leur chef et 150 d'entre eux restaient sur le terrain ; les autres se noient en grand nombre en voulant traverser le Bafing.

Cette énergique répression suffit à rétablir notre autorité dans le Khasso.

Projet du colonel Brière de l'Isle. — Malgré l'échec de Soleillet, le colonel Brière de l'Isle ne désespère pas d'aboutir au Niger ; pourtant, sous la poussée des événements, il est obligé de modifier totalement son programme.

A ce moment, l'opinion publique en France, surexcitée par les associations économiques, par les sociétés de géographie qui publient les explorations et par nos ennemis inquiets du relèvement de nos finances, manifeste un désir ardent de colonisation et d'occupation de territoires et il se forme un courant favorable à notre établissement dans les vallées du haut Sénégal et du haut Niger.

En 1877, un ingénieur des ponts et chaussées, M. Duponchel, à la suite d'un voyage d'études en Algérie, avait présenté au Gouvernement un rapport proposant l'installation d'un chemin de fer à travers le Sahara.

Une commission, présidée par M. de Freycinet, est nommée en juillet 1879 et ses travaux concluent à l'exécution d'une double ligne : l'une, destinée à relier l'Algérie au Soudan occidental ; l'autre, le Sénégal au Niger.

Le colonel Brière de l'Isle examine attentivement la question en ce qui concerne le Sénégal et, peu après, il soumet au ministre de la marine, l'amiral Jauréguiberry, un projet tendant à créer une voie ferrée qui irait de la côte au Niger ; sa longueur serait de 1,300 kilomètres et elle coûterait environ 120 millions.

Elle devait comprendre trois sections : 1° de Dakar à Saint-Louis ; 2° de M'Pal à Médine ; 3° de Médine à Bammako. Les deux premières seraient concédées à des compagnies ; la dernière serait entreprise par l'État qui aurait une dépense de 54 millions.

Ce plan fut accueilli favorablement ; toutefois, la commission du budget fit observer au ministre, qu'avant d'engager une pareille somme, un supplément d'études lui semblait indispensable.

Études préliminaires du tracé le long du Sénégal. — Sur la demande de l'amiral Jauréguiberry, les Chambres votaient aussitôt un crédit de 500,000 fr. pour les frais d'études préliminaires.

La première section fut accordée à la compagnie industrielle des Batignolles et sa construction commença immédiatement. Quant à la seconde section, trois missions furent organisées, à la fin de 1879, pour en déterminer le tracé.

L'une, sous les ordres du lieutenant Piétri, de l'artillerie de marine, devait parcourir le pays de M'Pal à Guédé et revenir sur Dagana ; la seconde, dirigée par le lieutenant Jacquemart, de l'infanterie de marine, irait de Guédé à Bakel et noterait la limite extrême des inondations du Sénégal ; la troisième, confiée au lieutenant

Monteil, de l'infanterie de marine, reconnaîtrait le Ferlo.

Chacune ferait le levé du terrain visité et expliquerait aux indigènes les bénéfices qu'ils retireraient d'un chemin de fer à travers leurs territoires.

A part les Toucouleurs du Fouta sénégalais, toutes les populations se montrèrent favorables à l'entreprise.

En même temps, le lieutenant Pol, de l'infanterie de marine, relevait le cours du Sénégal entre Bakel et Médine (avril 1880).

Dans la pensée du gouverneur, cette deuxième section devait assurer *en tout temps* le transport des marchandises et remédier aux aléas de la navigation fluviale qui est interrompue pendant huit mois de l'année, à l'époque de la saison sèche, par suite de la baisse des eaux.

Mais, en présence des dépenses énormes que nécessiterait la création de cette ligne, le colonel dut y renoncer.

D'autre part, il était peu pratique d'aménager un chemin le long du fleuve, car, au Sénégal, on entretient les routes très difficilement ; les pluies les ravinent et la végétation les envahit.

Il fallait donc se contenter du fleuve comme voie commerciale. Le gouverneur décida alors d'utiliser le Sénégal jusqu'au terminus de la navigation et, au delà, de construire une voie ferrée jusqu'au Niger.

Comme point de transition, il choisit le village de Kayes, à 12 kilomètres en aval de Médine, endroit que les reconnaissances hydrographiques avaient désigné comme étant d'abord facile aux moyennes eaux, c'est-à-dire susceptible d'être atteint, pendant six mois, par les bateaux à vapeur de faible tirant.

Le deuxième tronçon fut donc supprimé et le troisième, dit « chemin de fer du haut Sénégal », fut seul maintenu ; il irait de Kayes à Bammako et aurait une

longueur d'environ 520 kilomètres ; des postes échelonnés le long du parcours en permettraient la surveillance.

Ce projet était grandiose et complexe ; sa réussite procurerait l'avantage de drainer à la côte les richesses du Soudan ; aussi, le colonel Brière de l'Isle se consacre-t-il tout entier à sa réalisation et, dès le début, agit si activement qu'en présence des résultats acquis il sera impossible ensuite de reculer.

Première mission Gallieni (1879). — Avant de pénétrer dans une région inconnue, il importait d'exécuter la reconnaissance du Sénégal en amont de Médine, de pacifier les gens du Logo et du Natiaga qui, depuis la destruction de Saboucíré, s'étaient refugiés sur la rive droite du fleuve, de nouer des relations amicales avec les chefs malinkés installés entre le Bafing et le Bakhoy, en un mot de préparer les voies d'accès vers le haut Niger.

Le gouverneur confie cette tâche au capitaine Gallieni, de l'infanterie de marine.

Assisté du lieutenant Vallière, celui-ci se rend au Logo, signe avec ce pays une convention (21 septembre 1879) et une autre avec le Natiaga (1er octobre) ; ces deux États se placent sous la protection de la France et renouvellent les engagements qu'ils avaient contractés lors d'un premier traité passé en 1855.

La mission arrive ensuite à Bafoulabé (12 octobre), y trouve tous les chefs malinkés révoltés contre Ahmadou-Cheïkou et en train d'assiéger le tata toucouleur d'Oualia.

Ne voulant pas se compromettre avec le sultan, le capitaine Gallieni refuse d'aller à Oualia et convoque les chefs à un rendez-vous où il parvient à se concilier leur amitié ; tous déclarent qu'ils acceptent, avec empressement, notre établissement dans la contrée et plusieurs reviennent avec les officiers pour saluer le gouverneur à Saint-Louis.

Le lieutenant Vallière rapportait la carte du haut Sénégal jusqu'à Bafoulabé et des croquis sur les terrains visités.

Profitant de ces bonnes dispositions et sur l'avis du capitaine Gallieni, le colonel Brière de l'Isle prescrit la fondation d'un fort à Bafoulabé, point situé à 130 kilomètres en amont de Médine, à la jonction des rivières Bakhoy et Bafing.

Ce fort serait destiné à protéger les commerçants de Médine et leur permettrait de s'adonner à leurs affaires en toute liberté. Son emplacement avait été déjà déterminé par Mage et Quintin durant leur voyage.

Construction du fort de Bafoulabé. Installation d'une ligne télégraphique. — Dès le mois de septembre 1879, les approvisionnements et les outils voulus sont dirigés sur Médine où se concentre la garnison du futur poste : 50 tirailleurs et 2 pièces d'artillerie sous le lieutenant Marchi, et les travailleurs nécessaires : 110 ouvriers, 40 auxiliaires malinkés.

Le 10 décembre, ce détachement se met en route, conduit par le commandant du génie Mousnier, chargé des travaux et entre, onze jours après, à Bafoulabé.

Le commandant choisit un endroit propice sur la rive gauche du Bafing et entame les travaux, puis en laisse la direction à l'adjudant du génie Andréi.

Le 30 janvier 1880, une redoute provisoire est déjà achevée.

Le fort devait comprendre, outre la redoute, un fortin qui serait élevé, à la demande des habitants, sur la rive droite et à la pointe du fleuve ; un bac relierait les deux ouvrages.

Pour mettre le nouveau fort en communication rapide avec Médine et le bas Sénégal, le gouverneur ordonne la création : 1° d'une route de Médine à Bafoulabé ; 2° d'une

ligne télégraphique de Saint-Louis au même point. La route, commencée en même temps que le fort, n'avança pas aussi vite ; six mois après, en mai, à peine avait-on obtenu cinq kilomètres de chemin alors que 500 hommes y étaient occupés ; on en conclut que les indigènes n'étaient pas propres à faire des terrassiers et qu'il était préférable de recourir à des Chinois ou à des Marocains.

Les indigènes montrèrent plus d'aptitude à l'installation du télégraphe.

En débarquant au Sénégal, le colonel Brière de l'Isle avait trouvé une ligne organisée de Dakar à Podor ; l'année suivante, il la faisait continuer jusqu'à Dagana et, en 1879, songea à la prolonger jusqu'à Bafoulabé.

Trois mille poteaux furent abattus et transportés par les noirs sur les rives du fleuve et, en 1880, le télégraphe fonctionnait dans tous les postes, sauf entre Saldé et Matam où les Toucouleurs s'étaient refusés à sa construction.

Ces premiers résultats acquis, le gouverneur tourne ses efforts vers le haut Niger.

Deuxième mission Gallieni (1880). — Pour aboutir au Niger, bien que les régions à traverser ne reconnussent plus l'autorité d'Ahmadou-Cheïkou, il fallait avoir l'assentiment du sultan qui surveillait nos agissements avec un soin jaloux.

La ligne de postes projetée aurait pour effet de couper son empire en deux en séparant le Djallonké du Ségou et du Kaarta. Aussi, le colonel Brière de l'Isle comptait-il lui envoyer une ambassade à la fin de l'année 1880 pour entretenir les relations amicales et lui arracher la permission désirée.

Mais, voyant la bonne volonté des chefs malinkés, le gouverneur croit utile de s'attacher ceux-ci le plus tôt possible par des traités et, dès le mois de janvier, il con-

fie au capitaine Gallieni le commandement d'une nouvelle mission.

Cet officier devait, tout d'abord, placer sous notre protectorat les petits États situés entre Bafoulabé et Bammako, étudier le tracé de la voie à exécuter et son terminus sur le Niger, et gagner ensuite Ségou pour négocier avec Ahmadou.

La mission comprenait : les lieutenants Vallière et Piétri, les médecins de marine Bayol et Tautain, une escorte de 21 tirailleurs et 7 spahis, un personnel de laptots et une soixantaine d'âniers, conducteurs d'un convoi de 250 bêtes de somme ; en tout : 150 hommes.

Elle avait, comme artillerie, deux pierriers et deux espingoles et emportait de riches présents pour Ahmadou et les grands chefs.

Le lieutenant Vallière était chargé des levés topographiques, le lieutenant Piétri de la reconnaissance du terrain, les docteurs des observations météorologiques et astronomiques. Malgré son appareil militaire, la mission avait un caractère essentiellement pacifique.

Le 30 janvier, le capitaine Gallieni s'embarque en pirogue à Saint-Louis, remonte le Sénégal, s'arrête un instant à Bakel pour constituer sa caravane et atteint Bafoulabé le 1er avril. S'étant procuré des guides, il entre en pays inconnu et parvient bientôt à Badumbé.

Là les voyageurs se séparent pour avoir des renseignements plus variés et plus précis. Le lieutenant Vallière va explorer la vallée du Bakhoy ; il devra rejoindre à Bammako. Le lieutenant Piétri, devançant le gros du détachement, relève le cours du Baoulé et le Fouladougou. Le capitaine Gallieni parcourt le territoire de Kita, contrée désolée depuis longtemps par la guerre et, par suite, sans ressources, mais peuplée de noirs sympathiques à notre cause.

Il signe, chemin faisant, des traités avec les chefs indi-

gènes, à Fangalla le 10 avril, à Goniokory le 14 et, le 20, arrive à Kita.

Kita, nœud de croisement des caravanes entre le haut Sénégal et le haut Niger, est une agglomération de villages autour d'une montagne rocheuse. Le roi du pays, Tokonta, habitait Makandiambougou ; il accepte avec joie notre alliance et se place sous notre suzeraineté (25 avril).

Par sa situation géographique et la salubrité de son climat, Kita était un lieu tout désigné pour recevoir un fort et le capitaine Gallieni se fait céder un terrain pour la construction ultérieure d'un ouvrage.

Jusque-là aucun incident fâcheux.

En sortant de Kita, la mission pénètre dans le Bélédougou, État bambara qui s'étend entre le massif de Kita et le Niger. Apprenant que les Français se rendent à Ségou pour offrir des cadeaux à Ahmadou, les Béléris, tribu de Bambaras, accueillent le détachement avec méfiance et, tout en protestant de leur amitié, se font peu à peu plus hostiles.

Le 5 mai, à Guissoumélé, ils ne consentent à donner des vivres que grâce aux consultations gratuites du docteur Bayol ; le 6, à Ouoloni, le chef refuse des guides et une rixe éclate entre les habitants et l'arrière-garde ; le lendemain, la colonne est obligée de camper en pleine forêt ; le 8, à Guinina, elle se voit interdire l'accès du village par des gens armés.

Serrée de près par les indigènes qui, attirés par l'appât d'un riche butin, sont bientôt plus de 2,000, la mission parvient, le 11 mai, à Dio, à cinq kilomètres environ du Niger.

En quittant le village, la petite troupe, trahie par son guide, s'engage dans un terrain très fourré où les Bambaras attaquent le convoi.

L'escorte se rallie rapidement autour de son chef et

réussit à délivrer l'arrière-garde que commande le docteur Tautain.

Abandonnant le convoi aux mains des pillards, le capitaine Gallieni se fait une trouée sanglante à travers l'ennemi et poursuit sa route vers le Niger, harcelé à 200 mètres sur les flancs par les guerriers béléris qui cherchent à exterminer son monde en entier.

Il avait perdu la moitié de son effectif : 38 hommes tués, 16 blessés et était sans munitions, sans vivres et sans médicaments.

Dans cet état, il gagne Bammako où il est très bien traité par les habitants et où il retrouve le lieutenant Vallière.

Celui-ci avait sillonné sans danger le Birgo, le Manding et relevé l'itinéraire de Kita à Niagassola. Cette exploration eut de grands résultats ; elle indiquait la véritable voie à suivre pour aller au Niger.

Quoique privés de tout, les officiers conviennent, après un léger conciliabule, de franchir le fleuve et de continuer la marche sur Ségou. Seul, le docteur Bayol est renvoyé en arrière avec les blessés et les mulets, car il importe de faire aboutir, au plus tôt, à Saint-Louis les documents déjà recueillis.

Les autres voyageurs traversent le Niger à Dialiba, en amont de Bammako, et remontent vers le nord par la rive droite ; mais le 1er juin, ils sont arrêtés à Nango, à 30 kilomètres de Ségou, par ordre d'Ahmadou.

Celui-ci, sachant qu'ils n'ont plus de présents, ne veut pas leur accorder une audience et leur assigne comme résidence Nango, où ils vont rester onze mois en captivité.

Le sultan, aussi méfiant que superstitieux et subissant la pression de son entourage, ne permet pas aux Français l'accès de sa capitale.

Comme Mage, le capitaine Gallieni employa le temps

à se rendre compte de la situation politique du pays ; il put constater l'état de décadence prochaine de l'empire toucouleur et écouter les griefs des populations vaincues qui n'attendaient qu'une occasion pour recouvrer leur indépendance.

Dans l'intervalle, il expédiait à Saint-Louis les travaux topographiques du lieutenant Vallière et les données obtenues sur la contrée entre le Niger et le Sénégal, données qui témoignaient qu'aucun obstacle naturel considérable ne s'opposait à la construction du chemin de fer en vue.

En présence de la mauvaise volonté évidente d'Ahmadou, le colonel Brière de l'Isle se résout à passer outre et, d'accord avec le ministre de la marine, il décide de supprimer l'influence des Toucouleurs dans le haut Sénégal, de prendre effectivement possession de la région en y élevant une série de postes autour desquels les tribus nègres viendront se grouper et de briser, au besoin, toutes les résistances.

La réalisation de ce programme allait exiger trois campagnes et le lieutenant-colonel Borgnis-Desbordes, de l'artillerie de marine, est chargé de son exécution.

CHAPITRE II

LES TROIS CAMPAGNES DU COLONEL BORGNIS-DESBORDES [1]

(1880-1883)

PREMIÈRE CAMPAGNE (1880-1881)

Concentration des troupes à Médine ; marche sur Kita. — Dans le courant de 1880, les Chambres ayant, sur la demande du ministre de la marine (amiral Jauréguiberry), voté un crédit supplémentaire de 1,300,000 fr. pour la continuation des études et des travaux dans le haut Sénégal, une expédition peut être organisée aussitôt et le lieutenant-colonel Borgnis-Desbordes reçoit ordre de pousser jusqu'à Kita, à 180 kilomètres au delà de Bafoulabé, pour y renouveler le traité conclu avec le roi Tokonta et y construire un fort ; il devait châtier, sans hésitation, tous ceux qui s'opposeraient à notre occupation.

Une mission topographique, sous la direction du commandant Derrien, marcherait sur ses traces et il aurait à la ravitailler et à la protéger.

Le lieutenant-colonel avait à sa disposition :

Deux compagnies de tirailleurs (209 hommes) ; commandant Voyron, capitaines Monségur et Pujol ;

Un peloton de spahis (22 cavaliers) ;

Une batterie de 4 pièces rayées de montagne ; capitaine Pol ;

---

1. Voir croquis n° 2.

Une compagnie d'ouvriers d'artillerie récemment créée (49 hommes) ; capitaine Archinard ;

Un personnel de travailleurs et un matériel considérable.

En tout : 410 combattants dont le tiers était européen.

Au Sénégal, on ne peut faire campagne que pendant la saison sèche, c'est-à-dire de décembre à mai, pour deux raisons :

La première, c'est que, durant la saison des pluies (juin à novembre), les terrains détrempés exhalent des miasmes pernicieux provoquant chez l'Européen des accès de fièvre qui ne tarderaient pas à décimer les effectifs ; de plus, les marigots débordés sont infranchissables et les sentiers ravinés offrent de grosses difficultés aux déplacements ;

La deuxième, c'est que le Sénégal, grossi peu à peu par les pluies, n'est réellement navigable qu'aux hautes eaux, c'est-à-dire en octobre ; c'est donc à ce moment seulement que les canonnières peuvent taansporter les détachements vers le haut fleuve.

Nous verrons, désormais chaque année, les expéditions commencer environ en décembre et finir en juin pour l'hivernage.

Au début de novembre 1880, la colonne quitte Saint-Louis et remonte le fleuve sur des chaloupes à vapeur ; bientôt, une baisse prématurée des eaux oblige les avisos à s'arrêter, suivant leur tirant, entre Saldé et Matam ; échelonnés le long de la rive gauche, les tirailleurs poursuivent leur route, partie sur terre, partie sur des chalands qu'ils traînent à la cordelle. Seuls les animaux sont remorqués par un vapeur.

Dans ces conditions, la colonne fait à peine 10 kilomètres par jour et n'est concentrée à Médine que le 12 décembre.

Là elle séjourne quelque temps pour se remettre de

ses fatigues et préparer son convoi, car dans les misérables contrées où elle va pénétrer, il faut tout emporter : vivres, munitions, matériel ; mais une épidémie de fièvre typhoïde, qui fait en peu de jours de nombreuses victimes, la force à s'éloigner précipitamment de Médine.

Ces débuts étaient peu encourageants ; les marches ramènent la santé et l'entrain et, le 17 janvier 1881, les troupes entrent à Bafoulabé, après avoir incendié, au passage, le village de Foukhara qui avait molesté la mission topographique. Franchissant le Bafing à l'aide de pirogues, puis le Bakhoy au gué de Toukoto, elles arrivent le 7 février à Kita.

Le lieutenant-colonel signe, à nouveau, un traité avec les chefs du pays et détermine l'emplacement du fort qui est aussitôt entrepris. Dirigés activement par le capitaine Archinard, les travaux avancent rapidement.

Destruction de Goubanko (11 février 1881). — Le départ subit de Médine n'avait pas permis d'organiser le service des approvisionnements et il fallut rechercher des vivres sur place. Au cours de réquisitions de bétail et de mil dans les villages voisins, les habitants de Goubanko refusent de livrer leurs récoltes, allant même jusqu'à menacer les Français s'ils n'abandonnaient la région.

Ces habitants étaient des Malinkés qui avaient fui le Birgo, leur terre natale, devant l'invasion d'un grand chef toucouleur et étaient venus demander l'hospitalité au roi de Kita ; celui-ci leur avait concédé un terrain à douze kilomètres au sud de Kita. Ils y construisirent le village de Goubanko qui devint bientôt un tata redouté et le repaire de tous les bandits des environs. Tout le territoire de Kita était en but à leurs déprédations.

Il importait absolument de nous faire respecter et d'enrayer ces brigandages ; le pillage de Dio, resté impuni, pouvait enhardir les indigènes et les faire douter de notre puissance.

Après avoir vainement essayé de la persuasion, le lieutenant-colonel se porte contre le village avec les troupes disponibles : 21 spahis, 180 tirailleurs, la compagnie d'ouvriers et la batterie. Trois épaisses murailles entouraient le tata.

Le 11 février au matin, la batterie entame le feu et cherche à ouvrir une brèche ; de leur côté, les assiégés tentent une sortie et sont repoussés.

A midi, l'artillerie ayant épuisé ses munitions, une colonne d'attaque se forme et, conduite par le commandant Voyron, enlève la première enceinte ; pour prendre la seconde, le lieutenant-colonel utilise la compagnie d'ouvriers du capitaine Archinard ; enfin, après un combat meurtrier de plus de trois quarts d'heure, pendant lequel le capitaine Pol est tué à bout portant en attachant un pétard à la porte du réduit, la dernière enceinte tombe en notre pouvoir.

L'ennemi nous avait disputé le terrain pied à pied avec la dernière énergie et 300 des siens étaient hors d'action ; nos pertes étaient de 5 tués et 24 blessés ; le surlendemain, le capitaine Marchi succombait aux suites des fatigues éprouvées.

Goubanko est rasé et les habitants acceptent notre suzeraineté.

Quelques jours après, la colonne, rentrée à Kita, assiste à la pose de la première pierre du fort et, en mai, ce dernier est achevé.

La chute de Goubanko, village réputé imprenable, eut un grand retentissement dans tous les pays malinkés jusqu'au Niger ; c'était la première fois que le canon français résonnait aussi loin dans le haut fleuve.

La nouvelle en parvint rapidement à Ségou et Ahmadou intimidé se décida à renvoyer la mission Gallieni. Le 21 mars 1881, celle-ci quittait Nango, emportant un traité qui nous accordait la libre navigation du Niger dans les contrées soumises aux Toucouleurs. A force de patience et de diplomatie, le capitaine avait su arracher cette autorisation au soupçonneux sultan.

Mais, à l'arrivée du traité à Saint-Louis, on s'aperçut que le texte arabe différait du texte français ; il n'y était plus question de protectorat ; Ahmadou permettait bien le trafic sur le Niger, mais se réservait le droit de nous arrêter où il voudrait.

Dans ces conditions, le nouveau gouverneur du Sénégal, le colonel Canard, refusa la convention et la retourna à Ségou.

Mission Derrien. — Pendant ce temps, une brigade télégraphique, sous les ordres d'un employé indigène très intelligent, M. Mademba, installait une ligne de Médine à Kita et la mission Derrien exécutait la reconnaissance du haut Sénégal entre les mêmes points.

Le commandant Derrien, du service d'état-major, avait été chargé, par le ministre, d'organiser une brigade topographique pour relever les vallées du Bakhoy et du Baoulé et déterminer quelle était la voie la plus praticable pour le chemin de fer du Sénégal au Niger.

Le commandant s'adjoint neuf officiers dont trois de la marine : le lieutenant de vaisseau de Kersabiec, pour les observations astronomiques ; les lieutenants Sorin et Hué, et six de l'armée de terre : les capitaines Sever, du génie, pour les opérations géodésiques ; de Sourdeval, de l'infanterie ; Delanneau, de la cavalerie ; Rivals, de l'artillerie ; les sous-lieutenants Delcroix, de la légion, et Brosselard-Faidherbe, de l'infanterie.

Partie de Saint-Louis en même temps que la colonne

expéditionnaire, la mission atteint Bakel à la fin de novembre et gagne Médine à cheval.

Là elle commence ses travaux préliminaires et, le 5 janvier, se dirige sur Bafoulabé en levant le terrain. Elle remonte ensuite la rive gauche du Bakhoy à travers le Makadougou, le Betéa et le Farimboula, passe le Bakhoy au gué de Toukoto et aboutit le 12 à Kita.

Après une pointe sur Mourgoula, elle s'apprête à aller au Niger, mais, vu le manque de ressources et la difficulté du ravitaillement, elle reçoit l'ordre de rallier Saint-Louis.

Elle s'achemine alors vers Bafoulabé par le Gangaran, région encore inexplorée, puis redescend le fleuve en chaland jusqu'à Saint-Louis.

Elle rapportait la preuve qu'il serait facile de construire le chemin de fer de Médine jusqu'à Kita.

De son côté, la colonne, après avoir largement approvisionné en vivres et en munitions la garnison de Kita [1], reprend le chemin de Médine où elle arrive en mai ; elle avait parcouru près de 800 kilomètres.

Bien que cette campagne eût été très pénible, le lieutenant-colonel Borgnis-Desbordes avait réussi, à force de sang-froid et d'énergie, à la mener à bien.

DEUXIÈME CAMPAGNE (1881-1882)

Création du fort de Badumbé ; ravitaillement de Kita. — Avant de pousser jusqu'au Niger, il était indispensable de s'installer solidement en aval de Kita, d'étendre, par des traités, notre autorité sur les indigènes et d'achever la reconnaissance du pays de Kita au Niger.

1. Cette garnison se composait d'une compagnie de tirailleurs et de 10 canonniers sous le capitaine Monségur.

En conséquence, à la fin de l'hivernage de 1881, le lieutenant-colonel Borgnis-Desbordes recevait comme instructions d'aller fonder un poste à Badumbé, de façon à jalonner la ligne Bafoulabé-Kita, et de ravitailler les forts de Bafoulabé et Kita; il ne devait pas dépasser Kita.

On lui accordait pour cela : deux compagnies de tirailleurs (220 hommes);

Un peloton de spahis;

Une section d'artillerie (2 pièces);

Un convoi de 360 mulets et 720 ânes.

Comme précédemment, une mission topographique, sous les ordres des capitaines Henri et Delanneau, l'accompagnerait et exécuterait les levés du terrain au delà de Kita.

Retardée par une épidémie de fièvre jaune qui sévit à Saint-Louis, la colonne se met en route au milieu d'octobre, s'arrête à Kayes en décembre pour organiser son convoi, entre le 1er janvier 1882 à Badumbé où les travaux du fort sont aussitôt entrepris et pénètre à Kita le 9 janvier.

En chemin, elle avait rasé les villages de Mahina et de Kalé qui, profitant de l'épidémie, avaient pillé les blancs du voisinage, et avait placé le Gangaran sous notre protectorat.

A Kita, le lieutenant-colonel apprend les nouveaux exploits de Samory.

Pendant l'hivernage, les gens de Kéniera, marché important du Ouassoulou, sentant leurs richesses menacées par l'almamy, avaient imploré l'assistance du résident de Kita, le capitaine Monségur. Celui-ci avait envoyé le sous-lieutenant indigène Alakamessa à Samory, alors à Dabala, pour le prier d'épargner Kéniera.

Pour toute réponse, l'almamy avait emprisonné l'officier et, en novembre, était venu attaquer le tata. Ne

pouvant le prendre de vive force, il avait établi autour un blocus rigoureux de manière à le réduire par la famine.

Marche sur Kéniera ; premier engagement avec Samory. — L'injure subie par notre émissaire méritait une leçon. Samory devenait inquiétant ; déjà le pays de Kangaba, dans le Manding, s'était donné à lui ; les chefs de Niagassola affolés réclamaient la protection que nous leur avions promise ; il était urgent de rassurer les populations amies.

Aussi, malgré la faiblesse de ses effectifs, malgré la distance énorme à parcourir et malgré ses instructions, le lieutenant-colonel se porte-t-il au secours du village (11 février).

A marches forcées, il traverse le Birgo et le Manding, passant par Mourgoula, Niagassola, Niafadié, atteint le Niger à Falama, le 25, et franchit le fleuve, l'infanterie en pirogues, le reste à gué. Sur la rive droite, il trouve 400 à 500 guerriers du Kourbaridougou qui consentent à se joindre à lui et accomplit rapidement les 40 kilomètres qui le séparent encore de Kéniera, pas assez cependant pour en faire lever le siège ; le tata s'était rendu depuis trois jours.

Surpris par la brusque irruption des Français, Samory s'avance au-devant d'eux. Terrorisés par le canon dont ils ignoraient le but et les effets, les Sofas, bien qu'au nombre de 4,000, se débandent dès les premiers coups et sont poursuivis par la petite troupe jusque sous les murs de Kéniera.

Là apparaît un affreux spectacle : le village détruit et, parmi ses ruines fumantes, les cadavres carbonisés de 200 malheureux qui ont été égorgés en punition de leur résistance.

La colonne veut venger ce massacre ; mais dans cette région inconnue et dévastée, à plus de 600 kilomètres de sa base d'opérations, le lieutenant-colonel renonce à s'éloigner davantage ; ses munitions, ses vivres sont épuisés, hommes et chevaux sont exténués, il reprend le chemin de Kita.

Retour de la colonne à Kita (11 mars). — Revenu de son effroi, Samory rassemble ses guerriers et s'attache à la colonne qu'il harcèle sans cesse avec ses cavaliers audacieux ; chaque jour, il livre quelque engagement, devançant le lieutenant-colonel aux endroits difficiles pour lui couper la route ou assaillant l'arrière-garde qui, par deux fois, le repousse brillamment, et n'abandonne la vaillante troupe qu'aux environs de Kita.

Partout, celle-ci avait été bien accueillie par les habitants.

Mettant cette retraite à profit, l'almamy proclame bien haut que nous avons fui devant lui ; pour affirmer sa puissance, il va assiéger Courba, village au sud-est de Kéniera et s'en empare ; puis, envahissant le Manding, il installe son quartier général à Kangaba, conquiert le Bouré et le Bidiga et nous interdit fièrement l'accès de ces contrées.

Pendant ce temps, les officiers de la mission topographique avaient dressé : l'un, le capitaine Henri, l'itinéraire de Kita au Baoulé par Koundou ; l'autre, le capitaine Delanneau, celui de Kita à Kéniera.

Cette première rencontre avec les Sofas ne pouvait être décisive puisqu'elle n'avait pas été prévue et que le lieutenant-colonel ne disposait pas des moyens suffisants pour cela ; elle servit, au moins, à prouver aux populations nègres que notre désir était de les délivrer et non de les subjuguer.

TROISIÈME CAMPAGNE (1882-1883)

But de la campagne; formation de la colonne. — La pointe hardie du lieutenant-colonel Borgnis-Desbordes sur Kéniera avait permis d'étudier le terrain à l'est de Kita jusqu'au Niger et de constater les bons sentiments des indigènes du Birgo et d'une partie du Manding à notre égard.

Rien ne s'opposant à notre établissement sur le fleuve, le lieutenant-colonel demande et obtient l'autorisation, pour la prochaine campagne, d'aller créer un fort à Bammako, point stratégique et commercial important sur le Niger.

Là, en effet, aboutit le tracé le plus court depuis Kayes ; là, s'arrêtent les pirogues du haut Niger ; là, enfin, se croisent les dioulas qui vont au Fouta-Djallon, à la Guinée, à Sierra-Leone, Médine et Ségou.

Le lieutenant-colonel devait, en outre, conclure des traités avec les chefs des divers pays au delà de Kita et s'abstenir, autant que possible, de toute hostilité.

Comme Samory possédait des troupes nombreuses et qu'un conflit avec lui était à craindre, le lieutenant-colonel reçoit de France un renfort de deux compagnies d'infanterie de marine et, durant l'hivernage, il organise sa colonne qui est ainsi composée :

Deux compagnies d'infanterie de marine ; capitaines Piétri et Combes, lieutenant Picard ;

Deux compagnies de tirailleurs ; commandant Boilève, capitaines Fournier et Grisot ;

Une batterie de quatre pièces de 4 ; capitaine du Demaine ;

Un peloton de spahis ; lieutenant Oscar de Poli ;

La compagnie auxiliaire d'ouvriers d'artillerie ; capitaine Archinard ;

Un détachement de conducteurs pour le convoi de mulets ;

Une brigade topographique, capitaine Bonnier, de l'artillerie de marine ;

La brigade télégraphique de M. Mademba ;

En tout : 562 combattants.

Le 22 octobre 1882, la colonne s'embarque à Saint-Louis et remonte en avisos le Sénégal jusqu'à Kayes où elle arrive le 1er novembre ; une épidémie de fièvre typhoïde l'oblige, comme deux ans auparavant, à quitter la ville presque aussitôt ; de plus, une épizootie s'abat sur les chevaux et met à pied la plupart des spahis. Pourtant, le lieutenant-colonel a pu former son convoi avec soin et il atteint Kita sans incident (16 décembre).

Chute de Mourgoula (22 décembre 1882). — A Kita, le lieutenant-colonel apprend que le chef toucouleur de Mourgoula[1], l'almamy Abdallah, nous suscite sans cesse des difficultés, enlevant les troupeaux venus du Niger, pillant les caravanes et qu'en dernier lieu il a résolu, sollicité en secret par Samory, d'attaquer le fort de Kita.

Le tata de Mourgoula était constitué par trois enceintes à demi démantelées et n'avait guère que deux cents défenseurs. Abdallah, qui par son cruel despotisme s'était fait détester des habitants, sentait le danger de sa situation, mais il était déterminé à garder jusqu'au bout le poste d'honneur que lui avait confié le sultan de Ségou.

Avant de s'avancer plus loin, le lieutenant-colonel Borgnis-Desbordes tenait à se débarrasser d'un voisinage aussi gênant et d'une citadelle qui, en cas d'insuccès,

1. Gros village à 63 kilomètres au sud-est de Kita.

serait devenue le refuge de tous nos adversaires ; il se porte donc rapidement sur Mourgoula et, le 22 décembre, apparaît sous les murs du village.

Il fait appeler l'almamy, le somme de se rendre et de regagner les États d'Ahmadou, sous peine de voir raser et brûler Mourgoula.

Comprenant son impuissance, Abdallah se soumet et est conduit, sous escorte, jusqu'à Nioro. Le tata est démoli et le Birgo en entier accepte notre protectorat.

L'influence d'Ahmadou dans la vallée du Bakhoy était, de ce fait, bien affaiblie.

Marche sur Bammako ; destruction de Daba (16 janvier 1883). — Rentrée à Kita, la colonne s'y repose quelques jours et en repart le 7 janvier pour Bammako.

Au lieu de prendre le chemin de l'année précédente, ce qui eût été inutile puisque, de ce côté, les populations nous étaient acquises, le lieutenant-colonel adopte l'itinéraire suivi trois ans plus tôt par la mission Gallieni, à travers le Bélédougou.

Son intention était d'exiger des Bambaras la restitution des objets volés à Dio au capitaine et de frapper les coupables d'une légère amende, afin de bien convaincre les indigènes que nous ne laissions pas impunies les injures faites à notre drapeau ; mais voulant éviter tout conflit, il envoie le capitaine Piétri au chef Naba, du bourg fortifié de Daba, pour l'assurer de son désir de vivre en paix.

Naba, dont l'ascendant était grand dans la contrée, refuse d'entendre l'officier et se dispose à nous barrer le passage du Baoulé.

Un exemple était nécessaire pour ramener les habitants à de meilleurs sentiments ; abandonnant la route de Bammako, la colonne se dirige sur Daba et, le 16 janvier 1883, parvient en vue du village.

Situé sur une légère éminence, Daba était protégé par une muraille épaisse d'un mètre et haute de trois ; chaque maison était elle-même une petite forteresse se reliant aux voisines par des traverses ; l'ensemble formait donc un réduit fermé, impossible à emporter sans canon.

L'artillerie ouvre aussitôt le feu et, en peu d'instants, obtient une brèche d'une dizaine de mètres. La compagnie d'assaut s'élance, enlevée par le capitaine Combes qui pénètre le premier dans l'enceinte, et un combat acharné se livre dans l'intérieur du tata. Justifiant leur vieille réputation de bravoure, les Bambaras résistent héroïquement, mais, au bout d'une heure et demie, les Français restent maîtres du village.

Au cours de la lutte, Naba était mort avec toute sa famille et vingt-trois autres chefs ; de notre côté, presque tous les officiers étaient blessés, le lieutenant Picard mortellement, et nous avions trois hommes tués et environ cinquante hors d'action.

La chute de Daba suffit à calmer l'effervescence de la région ; tous les chefs bambaras font leur soumission, entre autres ceux de Dio qui rapportent les pierriers, les espingoles et tout ce qu'ils avaient capturé à la mission Gallieni.

Les blessés sont évacués sur Koundou, puis la colonne poursuit son chemin par Ouoloni, Guinina où elle installe un poste de communication, Dio, Diaka et, le 31 janvier, arrive à Bammako.

Les travaux du fort, surveillés par le capitaine Archinard, commencent immédiatement. Le 7 février, le lieutenant-colonel Borgnis-Desbordes pose, en présence des troupes, la première pierre de l'ouvrage et prend solennellement possession du haut Niger au nom de la France : « Au mois de novembre, je vous avais dit que nous devions aller au Niger, que nous irions : nous y sommes. Nous allons tirer onze coups de canon pour saluer les

couleurs françaises flottant pour toujours sur les bords du fleuve. »

Pendant ce temps, la brigade Mademba prolongeait la ligne télégraphique de Kita jusqu'à Bammako et le capitaine Bonnier exécutait le levé de la même contrée.

Marche des Sofas sur Bammako (fin mars 1883). — Si loin de son centre de ravitaillement, la colonne se trouve bien aventurée et bientôt elle est entourée, à l'ouest, par les Sofas.

Dans l'intervalle, en effet, Samory n'est pas demeuré inactif.

Fixé à Kangaba, il menace, dès la fin d'août 1882, le village de Niagassola et se met en relation avec l'almamy de Mourgoula. Puis, changeant de plan, il retourne dans le Ouassoulou pour achever la conquête des montagnards du sud du pays ; en s'éloignant, il prescrit à son frère Fabou Ibrahima d'occuper Bammako.

Dans la ville, deux partis se disputent le pouvoir : celui du chef bambara Titi, tout dévoué aux Français et celui des Maures, favorable au contraire à Samory. Établis là depuis le commencement du siècle, les Maures espèrent qu'avec les Sofas ils pourront étendre leur commerce ruiné depuis l'invasion toucouleure ; ils entretiennent donc des intelligences avec Fabou et lui fournissent des guides.

Confiant dans l'appui des Maures et voyant que les Français ne cherchent pas à l'inquiéter, Fabou s'avance vers le nord sans se presser, réduit en chemin les villages du Manding et, à la fin de mars, entre à Nafadié, à quarante kilomètres de Bammako.

Il détache alors sur Guinina 200 cavaliers et 50 fantassins, sous les ordres de Fassina, un de ses lieutenants, de façon à couper notre ligne de retraite et, avec le gros de ses troupes, continue sa route vers Bammako.

Averti de ces mouvements, le colonel Borgnis-Desbordes[1] envoie le capitaine Piétri avec 80 hommes et une pièce de 4 renforcer le poste de Guinina.

Parvenu à Guinina, le capitaine Piétri est avisé que le village de Douabougou s'est rendu aux Sofas et que la brigade télégraphique a été assaillie par eux à Fabani, mais sans succès. Le 4 avril, il accourt au-devant de l'ennemi qu'il surprend à quarante kilomètres en avant de Douabougou, le disperse et pénètre avec lui dans le village dont il châtie les habitants.

Il rentre alors à Bammako (9 avril) où son retour était vivement attendu.

Combats d'Ouéyako (2 et 12 avril). — De son côté, l'armée de Fabou (3,000 hommes) s'était approchée jusqu'au marigot d'Ouéyako, à six kilomètres de Bammako, et s'y était retranchée solidement.

Malgré la faiblesse de ses effectifs[2], le colonel entreprend de déloger les Sofas du marigot et, le 2 avril, il se porte à leur rencontre.

Soutenus aux ailes par l'infanterie de marine, les tirailleurs s'élancent sur la rive droite du ruisseau, commandant Boilève et capitaine Fournier en tête ; débordés par l'adversaire, ils sont contraints de rester sur la défensive.

Voyant que ses troupes exténuées ne résistent plus qu'à grand'peine, le colonel ordonne la retraite ; celle-ci s'accomplit en bon ordre, grâce à une charge brillante des spahis du lieutenant de Poli qui réussissent à dégager notre droite.

Bien qu'ayant subi de grosses pertes, Fabou s'attribue la victoire et renforce ses lignes qui se développent, sur

---

1. Promu colonel le 31 mars 1883.
2. Il n'avait plus que 250 hommes disponibles, le reste était terrassé par les maladies.

une longueur de trois kilomètres, depuis la montagne jusqu'au Niger.

Avant de renouveler son attaque, le colonel attend d'avoir tout son monde sous la main. Dès la rentrée du capitaine Piétri, il combine son plan et, au lieu d'aborder de front, comme précédemment, la position inexpugnable des Sofas, il la tourne, en secret, par derrière (12 avril).

L'ennemi surpris n'essaie même pas de résister et s'enfuit dans la montagne. Là, Fabou rallie ses guerriers et gagne les villages du Manding qu'il avait conquis auparavant et où il avait accumulé de nombreux approvisionnements.

Le colonel lance sur ses traces deux colonnes volantes, sous les ordres du commandant Boilève et du capitaine Piétri ; pendant dix jours, ceux-ci font une chasse active aux Sofas dont ils brûlent les principaux centres : Nafadié, Dialiba, Krina, Kroussalé, et rejettent leurs bandes éparses jusqu'à Bankoumana, à 80 kilomètres dans le sud. Fabou passe alors sur la rive droite du Niger et se retire au Ouassoulou.

En même temps, le capitaine Monségur fait sillonner les environs de Kita par de légères patrouilles qui débusquent les Sofas égarés de leurs refuges, notamment du gros bourg de Naréna qui offre sa soumission.

Le calme rétabli, le fort de Bammako peut être achevé tranquillement et la compagnie Grisot y est laissée en garnison.

Le 27 avril, la colonne reprend le chemin du Sénégal, épuisée et diminuée du tiers, mais ayant rempli son but.

L'impression de ces victoires est considérable ; Samory renonce momentanément à la lutte et Ahmadou, inquiet pour lui-même, va reculer jusqu'au Kaarta.

Résultats des campagnes du colonel Borgnis-Desbordes. — En trois ans, le colonel Borgnis-Desbordes a

pu réaliser le projet de Faidherbe ; la voie de pénétration jusqu'au Niger existe.

Une route, praticable à des colonnes légères et doublée d'une ligne télégraphique desservie par dix bureaux, a été créée, reliant nos postes au fur et à mesure de leur installation. Cinq forts : Médine, Bafoulabé, Badumbé, Kita, Bammako, la jalonnent et en maintiennent la sécurité, et les pays qu'elle traverse sont sous notre protectorat.

Les territoires acquis forment une étroite bande de terrain de part et d'autre de la route construite et constituent « le Haut-Fleuve ». La direction administrative et militaire en est alors confiée à un officier supérieur qui prend le titre de « commandant supérieur du Haut-Fleuve ». Placé sous la dépendance du gouverneur du Sénégal, cet officier a sa résidence à Kayes, où tous les services sont centralisés.

Sur tout ce territoire, notre drapeau s'est promené victorieusement et les populations nègres, maltraitées depuis de nombreuses années par tous les ambitieux et bandits de cette partie de l'Afrique, acceptent avec joie notre suzeraineté.

Malheureusement, l'opinion publique subit un revirement profond ; entraînée par quelques orateurs de la Chambre qui qualifient de hasardeuses les entreprises dans le Haut-Fleuve, elle se désintéresse peu à peu des événements, au point de ne pas remarquer les brillants faits d'armes qui viennent de s'y accomplir et reporte toute son attention sur Madagascar et le Tonkin. On décide de s'en tenir là de la conquête et, pour le budget de 1884, le Parlement ne vote que les crédits nécessaires à l'entretien du Haut-Fleuve tel qu'il est.

Dans ces conditions, le colonel Borgnis-Desbordes, qui juge indispensable de couvrir notre occupation dans le sud-est au moyen de forts à Niagassola et à Siguiri,

croit devoir se retirer et le lieutenant-colonel Boilève, de l'infanterie de marine, est appelé à le remplacer[1].

Politique suivie par les commandants supérieurs du Haut-Fleuve jusqu'en 1888. — En faisant accepter son projet de pénétration jusqu'au Niger, le colonel Brière de l'Isle, comme tous ceux qui s'intéressaient à l'œuvre, pensait qu'une fois le fleuve atteint, la conquête serait close et qu'il ne resterait qu'à bénéficier de notre position pour commercer avec les pays voisins.

On ignorait alors l'existence de Samory, ses prétentions et son ambition.

L'apparition de ce chef redoutable sur la rive gauche du haut Niger et sur le flanc de la ligne de ravitaillement modifie singulièrement la situation et il semble évident aux officiers compétents que nous ne nous implanterons dans la région qu'en refoulant l'almamy sur la rive droite du fleuve et en établissant des forts en des endroits choisis pour empêcher toute incursion nouvelle des Sofas.

Deux points sont particulièrement importants de ce côté : Niagassola, clef du Manding et du Bouré, et Siguiri, marché considérable et lieu de croisement des caravanes qui, du Ouassoulou, se dirigent vers le Sénégal, le Fouta-Djallon et les comptoirs de Sierra-Leone.

C'est ce que comprend le colonel Borgnis-Desbordes qui, ne pouvant exécuter ce programme, préfère s'abstenir ; c'est ce que comprennent également ses successeurs : commandant Combes, lieutenant-colonel Frey, lieutenant-colonel Gallieni.

Tous, avec le même remarquable esprit de suite, s'ef-

1. Le colonel Borgnis-Desbordes, promu général en 1886, est mort le 19 juillet 1900 au Tonkin, où, depuis plusieurs années déjà, il avait été envoyé en qualité de commandant en chef des troupes de l'Indo-Chine.

forcent d'atteindre le même but : faire du haut Niger jusqu'à Bammako la barrière naturelle entre nos possessions et les États de Samory, et asseoir ainsi solidement l'autorité et l'influence de la France dans le Haut-Fleuve.

CHAPITRE III

COMMANDEMENT SUPÉRIEUR DU LIEUTENANT-COLONEL BOILÈVE. — INTÉRIM DU COMMANDANT COMBES (1883-1885)[1]

Situation du Haut-Fleuve à la fin de 1883. — A peine fondée, la colonie se trouve dans une situation pleine de périls.

La constitution d'une ligne de postes de Kayes à Bammako ne s'est pas faite sans susciter de nombreux mécontentements et sans heurter bien des intérêts; pour pourvoir à la subsistance des colonnes, il a fallu frapper les villages de réquisitions; les habitants ont été employés, malgré eux, à des travaux de terrassement et de construction qui ont froissé leurs instincts de paresse et de quiétude; enfin, notre arrivée est une menace sérieuse pour l'existence des États d'Ahmadou et de Samory.

Ahmadou commence à montrer une sourde hostilité. Il ne nous pardonne pas d'avoir, par notre irruption, isolé le Dinguiray du Kaarta et du Ségou; notre alliance avec les Bambaras que nous encourageons à la résistance contre lui et notre marche progressive vers le Niger ne lui inspirent aucune confiance. S'il n'entre pas en lutte ouverte, c'est qu'il ne se sent pas assez fort; mais qu'une occasion favorable se présente et il prendra fermement l'offensive.

Pour le moment, attaqué par Samory qui profite de l'anarchie où se débat l'empire toucouleur, il abandonne le Ségou à son fils Madani et se réfugie, avec ses trésors, au Kaarta.

---

1. Voir croquis n° 3.

Quant à Samory, refroidi par les échecs que lui ont infligés nos colonnes autour de Bammako, il tourne ses efforts vers le nord du Ouassoulou, écrase l'armée de Madani à Sanankoro et s'empare du Banan et du Baninko.

Toutefois, résolu à ne pas nous céder la rive gauche du haut Niger, il envoie, à la fin de 1883, deux de ses frères, Fabou et Malinkamory, élever des postes dans le Siéké et à Balankoumakana, à quelques heures de Niagassola.

Le capitaine Grisot, commandant de Bammako, lui ayant fait, peu après, des ouvertures de paix, l'almamy répond insolemment « qu'il n'aura avec les Français que des rapports d'ennemi ».

La tâche du commandant supérieur est, par elle-même, fort lourde, étant donné qu'outre l'administration de la colonie, il doit, chaque année, approvisionner des postes échelonnés sur une distance de 600 kilomètres et diriger, le cas échéant, les opérations militaires; il a, il est vrai, toute liberté d'action; ayant tous les pouvoirs en main, il lui est possible de coordonner les mouvements.

Mais, dans les circonstances présentes, ce rôle devient ingrat et très difficile, car les instructions ministérielles prescrivent au lieutenant-colonel de faire une campagne pacifique « ayant pour but uniquement l'affermissement de notre autorité dans les régions acquises » et de ravitailler les postes en évitant tout conflit, soit avec Samory, soit avec Ahmadou.

Le lieutenant-colonel Boilève s'en tire pourtant avec habileté et sagesse.

Construction du fort de Koundou. — Dans le courant de janvier 1884, le lieutenant-colonel, ayant achevé d'organiser son convoi, concentre sa colonne, forte d'environ 400 hommes, à Badumbé.

Très anémiés par le séjour à Kayes dont le climat est

des plus malsains, les jeunes soldats d'infanterie de marine sont ravagés par la fièvre ; les marches font une heureuse diversion.

Sans s'inquiéter des bandes de Sofas qui parcourent le Manding et le Birgo, le lieutenant-colonel s'avance par Kita sur Bammako où il parvient sans incident.

En route, il signe des traités avec les chefs encore insoumis, jette des ponts permanents sur les principaux cours d'eau traversés et laisse à Koundou la compagnie d'ouvriers du capitaine Archinard pour y installer un nouveau fort.

Les garnisons de Kita et Bammako, éloignées l'une de l'autre de 230 kilomètres, ne peuvent, en effet, assurer une protection efficace de la ligne de ravitaillement sur tout ce trajet ; un poste intermédiaire s'impose pour refouler les incursions des pillards maures lancés par Ahmadou sur notre territoire.

Bâti sur une colline rocheuse qui commande les chemins nombreux se croisant dans la plaine, le fort comprend deux corps de logis réunis par une muraille crénelée, flanquée elle-même de deux bastions en diagonale.

En même temps, des missions topographiques ou commerciales sillonnent le pays : le capitaine Péroz relève l'itinéraire du Gadougou au Goro ; le docteur Colin visite les centres miniers de la Falémé : Sénoudébou, Kénieba, le Diébédougou, entre la Falémé et le Bafing ; le docteur Bayol explore les contrées inconnues situées au nord de Bammako, pénètre jusqu'à Ségala, à six étapes de Tombouctou, et en rapporte des conventions qui rangent les populations entrevues sous notre protectorat.

Lancement d'une canonnière sur le Niger. — Trouvant utile d'avoir une flottille sur le Niger pour la police du fleuve et la facilité des relations ou des transactions commerciales avec les riverains, le lieutenant-colonel

Boilève fait venir de France, à grands frais, une chaloupe démontable en fer.

Rendue à Saint-Louis, son prix est de 67,000 fr.; son transport au Niger coûte 116,000 fr. et dure quatre mois. Mesurant 18 mètres de long, $3^m,70$ de large et calant $0^m,70$, elle est montée pièce à pièce à Bammako, sous la direction de l'enseigne de vaisseau Froger et, en mai 1884, la canonnière, baptisée *le Niger,* flotte sur le fleuve et descend jusqu'à Manambougou.

Dès les premières crues de septembre, les essais de navigation commencent. A ce moment, M. Froger étant tombé malade rentre en France et est remplacé par l'enseigne de vaisseau Davoust.

Celui-ci constate bientôt que l'embarcation a été construite dans de très mauvaises conditions. D'abord, elle est à vapeur; or, il ne faut pas compter lui faire brûler du charbon, le prix d'une tonne de marchandises expédiée au Niger revenant de 6,000 à 8,000 fr. et le voyage exigeant quatre mois; le bois est donc le seul combustible employable sur le haut Niger tant que la voie ferrée n'aboutira pas à Bammako.

En outre, l'aménagement intérieur du bâtiment est des plus défectueux; il n'offre aucun abri contre le soleil, manque de logements et a des soutes insuffisantes pour contenir les trois mois de vivres nécessaires à une exploration sur le fleuve. Enfin, inconvénient le plus grave, il ne file que cinq nœuds à l'heure, vitesse qui est précisément celle du courant du Niger.

Forcé d'interrompre les épreuves à Koulikoro, à 50 kilomètres de Bammako, Davoust veut retourner à Bammako; mais, arrêté par le barrage infranchissable de Sotuba, il établit le mouillage en aval, à Koulikoro, dans un bief navigable en tout temps et attend la hausse des eaux pour reprendre les expériences. Dans l'intervalle, il remédie, autant que possible, aux défauts de la canon-

nière et, pour protéger ses chantiers, élève un petit poste sur la colline de Soumangourou qui domine le village de Koulikoro.

De retour à Kayes, le lieutenant-colonel Boilève, très fatigué à la suite de son expédition, demande, peu après, son rappel en France et laisse l'intérim du commandement supérieur au chef de bataillon Combes.

INTÉRIM DU COMMANDANT COMBES. — CAMPAGNE DE 1884-1885

Programme du commandant Combes. — Au départ du lieutenant-colonel Boilève, les conséquences de la politique de paix, inaugurée l'année précédente, se font déjà sentir.

Prenant notre attitude pour de la crainte, notre immobilité pour un aveu de faiblesse, Ahmadou devient arrogant, provocateur. Samory, plus énergique, en profite pour s'étendre davantage sur la rive gauche du Niger; il place une garnison à Sibi aux portes de Bammako et fait avancer ses détachements vers Niagassola et Kita. Les nègres, qui avaient accepté notre souveraineté, se voyant à la merci de l'envahisseur, hésitent et certains optent pour l'almamy qui leur semble le plus fort.

Une offensive vigoureuse serait nécessaire pour intimider Ahmadou, tenir en respect Samory et rassurer les populations.

Pourtant, le Parlement refuse encore d'augmenter les crédits de la colonie et le commandant Combes reçoit l'ordre, pour le ravitaillement des postes en 1885, d'opérer, au cas où il serait obligé de combattre, avec une extrême circonspection et en tenant compte des ressources dont il dispose.

Bien que très limité, le commandant se propose de ramener à l'obéissance les indigènes qui s'apprêtent à faire défection et qui déjà pillent les caravanes au lieu

de les défendre, de créer un fort à Niagassola afin d'enrayer les progrès des Sofas et de couvrir Kita contre leurs entreprises, enfin de soustraire à la domination de Samory tous les États de la vallée du Bakhoy : le Siéké, le Bouré, le Manding, en concluant des traités avec eux de façon à répandre notre influence sur toute la rive gauche du Niger en amont de Bammako.

Dans ce but, au mois de décembre 1884, il concentre au camp de Diamou, endroit reconnu plus sain que Kayes, une colonne expéditionnaire ainsi composée :

Deux compagnies de tirailleurs à 120 hommes chacune :

La 2e, sous le lieutenant Péroz ;

La 4e, sous le capitaine Louvel ;

Une compagnie d'infanterie de marine (113 hommes), sous le capitaine Hacquart ;

Un peloton de spahis, lieutenant Harmand ;

Une batterie de quatre pièces de 4 rayées de montagne ;

Un détachement d'ouvriers d'artillerie, capitaine Chanteaume ;

Un convoi.

En tout : 20 officiers et 410 hommes.

Marche de la colonne de Kayes au Niger. Construction du fort de Niagassola. — Au début de janvier 1885, le commandant Combes se met en route et ravitaille les postes jusqu'à Kita ; puis, abandonnant le chemin suivi jusqu'alors, il se porte sur Niagassola où il arrive en mars.

Sous la direction du capitaine Chanteaume, la compagnie d'ouvriers entame aussitôt les travaux du fort qui sera achevé quelques mois plus tard ; la compagnie Péroz et deux pièces de 4 sont chargées de garder les abords de l'ouvrage.

La colonne traverse ensuite le Siéké et la région aurifère du Bouré dont les habitants effrayés se soumettent, chassant, sur tout son parcours, les petits postes sofas qui, surpris par cette marche rapide, s'enfuient sur la rive droite du Niger.

Parvenu à Siguiri, le commandant Combes franchit le fleuve et va détruire, à quelques kilomètres de là, un village qui s'était montré hostile à notre égard.

Descendant alors la rive gauche du Niger, il atteint Kangaba où il laisse la compagnie Louvel et une pièce de 4 pour protéger la construction du fort de Niagassola et accélérer la rentrée des approvisionnements que le Bouré devait livrer. Le capitaine Louvel détachera, en outre, une section à Niafadié, point important du Siéké, pour contenir les esprits séditieux.

Le reste de la colonne continue sur Bammako où elle entre en avril.

Pendant ce temps, Samory, qui ne comptait pas être inquiété cette année-là, avait rappelé, sur la rive droite du Niger, une grande partie de ses troupes et tourné ses efforts contre son puissant voisin, Tieba, roi du Canadougou.

Mais il était évident que Samory ne se verrait pas dépouiller de ses plus belles provinces de la rive gauche sans protester et qu'il chercherait à reprendre les riches terrains du Bouré; d'ailleurs, la dissémination de nos forces l'engageait à le faire.

Le commandant Combes s'attend donc à une attaque de sa part, d'autant plus qu'il n'ignore pas que les gens du Bouré sont en relation avec l'almamy; néanmoins, il pense que ce dernier, installé pour l'instant à Bissandougou, n'agira qu'après la saison des pluies.

Jugeant, dès lors, inutile de conserver le poste de Kangaba, il ordonne au capitaine Louvel de lever l'itinéraire: Kangaba, Mansala, Niafadié, de recruter des

manœuvres pour les travaux du fort de Niagassola et de rétrograder ensuite sur ce village.

Reconnaissance du capitaine Louvel dans le Siéké. Combat du Kommodo (31 mai 1885). — Au milieu d'avril, la compagnie Louvel (lieutenant Bonnard, sous-lieutenant indigène Suleyman-Dieng) quitte Kangaba et rayonne dans le Siéké, dirigeant sur Niagassola les noirs requis comme aides ; sa mission accomplie, elle rallie la section de Niafadié (capitaine Dargelos) et s'avance sur Niagassola.

A ce moment (milieu de mai), le commandant Combes est avisé qu'une des bandes de Samory vient de passer le Niger.

Il dépêche aussitôt un courrier au capitaine Louvel, lui prescrivant de s'arrêter à Bougourou, centre important dont les gens sont contraires à l'almamy et de reconstituer le poste de Niafadié.

Le capitaine Dargelos retourne donc à Niafadié et le capitaine Louvel à Bougourou.

De son côté, Samory, apprenant le mouvement de recul des Français, franchit le Niger à Siguiri, dans la nuit du 27 au 28 mai, avec l'intention de marcher sur Niafadié où, seule, la présence de quelques tirailleurs lui est signalée.

Pour calmer les indigènes affolés par l'apparition des Sofas, le capitaine Louvel envoie le lieutenant Bonnard et sa section en reconnaissance sur Setiguia, capitale du Bouré. Cet officier campe la nuit dans le village et, le lendemain 31 mai, se retire sur Bougourou.

A peine s'est-il éloigné qu'un frère de Samory, Malinkamory, se jette sur le village avec un corps de 5,000 hommes, massacre tous les habitants et poursuit la section de tirailleurs qu'il joint sur les bords du Kommodo, à mi-chemin de Setiguia et de Bougourou.

Au bruit de la fusillade, le capitaine Louvel accourt au secours de son lieutenant et arrive à temps pour faire sa jonction avec lui. Malgré la disproportion du nombre (100 hommes contre 5,000), le capitaine ne veut pas avoir l'air de battre en retraite ; il se porte au-devant de Malinkamory, le rencontre sur les rives du Kommodo et engage un combat sanglant au cours duquel 15 tirailleurs sont blessés. Les Sofas débandés s'enfuient vers Setiguia laissant 300 morts et 700 blessés sur le terrain.

Démoralisé et croyant avoir eu affaire à la colonne entière, Malinkamory songe à regagner le Niger.

L'occasion était bonne pour le harceler et le refouler sur la rive droite du fleuve ; mais, à court de munitions, le capitaine n'ose pas s'aventurer ainsi et rentre à Bougourou où il doit attendre des ordres.

Puis, craignant pour la section Dargelos isolée à Niafadié, il lève le camp le soir même et, après une étape de nuit, pénètre dans ce village.

Samory, en effet, sachant qu'il n'a devant lui qu'une compagnie, a résolu d'occuper Niafadié, de façon à la séparer du gros de la colonne et à l'envelopper facilement.

Siège de Niafadié (1er-10 juin 1885). — Niafadié, ancienne capitale du Siéké, est à 80 kilomètres au sud de Niagassola. Jadis considérable et très fortifié, ce village avait été détruit, quelques années avant, par Samory.

A 100 mètres au sud-ouest se trouve un groupe de vieilles cases, entouré d'un mur circulaire en pisé qui tombe presque en ruines. C'est là que le capitaine Dargelos s'était installé depuis le 22 mai, et, chaque jour, il améliorait la défense.

Le capitaine Louvel, sentant le danger de rester dans ce poste sans eau ni provisions et où il pouvait être blo-

qué par l'ennemi, décide de se rapprocher de Niagassola, comptant sur cette garnison pour être ravitaillé ; il fixe le départ au surlendemain, 2 juin.

A peine sortie du village, la compagnie est assaillie de toutes parts ; encombrée des blessés du combat précédent et privée de munitions, elle n'essaie pas de forcer le passage et se replie sur Niafadié, serrée de près par les Sofas qui, au nombre d'environ 10,000, s'élancent avec furie sur le poste ; mais décimés par un feu rapide qui leur tue, en peu de temps, plus de 600 hommes, ils sont obligés de reculer.

Samory entreprend alors de réduire le tata par la famine et répartit ses bandes tout autour.

La situation devient terrible pour les tirailleurs ; il faut rationner munitions, vivres et eau en tablant sur dix jours de siège, limite extrême de la résistance ; les meilleurs tireurs seuls sont désignés pour repousser les assauts de l'adversaire.

Averti de ces événements par le lieutenant Péroz, le commandant Combes, qui était alors à Koundou, en route pour Kayes, se dirige à marches forcées sur Niagassola qu'il atteint le 6 juin[1].

Avec la garnison de Niagassola, les troupes qu'il a sous la main et celles appelées en hâte de Kita, le commandant dispose d'un canon de 4 et de 127 fusils ainsi fractionnés : 112 tirailleurs (compagnie Péroz), 15 fantassins d'infanterie de marine et 15 spahis.

Il s'avance aussitôt sur Niafadié, à travers des sentiers de chasse à peine tracés pour éviter de révéler sa présence et, le 10 juin au matin, aboutit à Kolitou, à 800 mètres du poste.

A l'improviste, il tombe sur les lignes ennemies qui se

1. En 72 heures et dans un pays dépourvu de communications, il a parcouru 135 kilomètres.

dispersent en désordre et fait sa jonction avec le capitaine Louvel.

Après un siège héroïque de dix jours, Niafadié est délivré et ses glorieux défenseurs sont enfin au bout de leurs souffrances ; malheureusement, le lieutenant Bonnard meurt peu après, par suite des privations qu'il a endurées.

Retraite sur Niagassola ; combat du Kokoro (14 juin). — Il faut maintenant ramener tout le monde à Niagassola ; le retour a lieu immédiatement par Oudoula et Dougounkoto, dans l'ordre suivant :

Avant-garde : compagnie Louvel ;

Réserve : les spahis et le peloton Dargelos (une section et les soldats d'infanterie de marine) ;

Arrière-garde : compagnie Péroz.

Revenu de sa surprise et furieux de voir la garnison lui échapper, Samory réunit les 5,000 hommes environ qu'il possède encore et entame une poursuite opiniâtre, s'acharnant après la petite colonne qu'il oblige à lui riposter ; en même temps, pour lui interdire l'accès de Niagassola, il envoie son frère Fabou, alors dans le Manding avec un autre corps, s'établir au gué du Kokoro, à 10 kilomètres en avant du fort.

Bien que débordé par le nombre, le commandant Combes exécute la retraite lentement et en bon ordre, avec les haltes nécessaires, luttant tout le long de la route contre les Sofas ; le 12 juin, à Dougounkoto, il leur tue 320 hommes et en blesse 600.

Le 14, l'avant-garde se heurte à l'armée de Fabou échelonnée sur les bords du Kokoro. Franchissant le ruisseau en amont et en aval du gué, elle refoule le centre ennemi et permet ainsi au gros de la colonne de passer sur la rive droite, pendant que le peloton Dargelos, maintenu sur la rive gauche, contient Samory

en queue. A son tour, le peloton traverse le Kokoro, sous la protection des troupes qui sont déjà de l'autre côté.

Ce combat, où toutes le bandes de l'almamy étaient présentes, a duré cinq heures avec une ténacité égale de part et d'autre, et, quand les Sofas se retirent, ils ont 650 hommes tués et 1,800 blessés.

Une heure après, la colonne est sous la garde des canons du fort.

Affaibli par les pertes énormes qu'il a subies et tenu en respect par l'artillerie, Samory abandonne le contact; toutefois, il exhale sa fureur sur le village de Niagassola qu'il incendie, pendant que Malinkamory va occuper Galé, à mi-chemin de Niagassola et de Kita.

Le lieutenant Péroz est laissé avec 150 tirailleurs en garnison dans le fort et le reste du détachement gagne Kita sans être inquiété. Là, le commandant dirige de nombreux approvisionnements sur Niagassola et, comme l'hivernage approche, il reprend le chemin de Kayes, remettant à la saison suivante la dispersion des bandes qui ravagent le pays.

La défense de Niafadié et la retraite sur Niagassola sont deux épisodes mémorables de la conquête.

Par son initiative et son indomptable énergie, le commandant Combes a su empêcher le massacre des postes éparpillés; il a inspiré une terreur telle aux Sofas que ceux-ci le surnomment « le diable » et que Samory n'osera plus se mesurer en rase campagne contre nos détachements.

Grâce à cet officier, le danger qui menaçait le Haut-Fleuve, par suite de l'irruption de ces 20,000 Sofas sur la rive gauche du Niger, est écarté momentanément. Mais ce résultat a été obtenu au prix de cruels sacrifices; on s'en convaincra par ce fait : des 113 hommes qui formaient la compagnie d'infanterie de marine au début de

l'expédition, 32 seulement rentrent en France et tous les officiers sont morts.

Agissements des Sofas durant l'hivernage. — Après le départ du commandant Combes, Samory investit Niagassola ; le 18 juin, il prononce une attaque sur le village et est repoussé. Le lieutenant Péroz multiplie les reconnaissances offensives, aidé par les habitants qui sont restés pour défendre leurs demeures ; il fortifie le village qui se repeuple peu à peu et les indigènes harcèlent l'ennemi par des sorties incessantes.

Samory, lassé, évacue la place et rétrograde sur Faraoulia, dans le Siéké ; mais il laisse une forte arrière-garde sur le Kokoro et maintient le corps de Malinkamory à Galé ; Fabou, lui, retourne dans le Manding.

Pendant tout l'hivernage, les Sofas conservent ces positions. Des bandes de pillards sillonnent la contrée entre Bakhoy et Bafing, saccageant le Gadougou, le Gangaran et poussent leurs incursions jusqu'à Médina et Fatafi.

La ligne de postes est donc découverte et l'almamy, devenu maître du pays, peut se croire vainqueur ; il le proclame hautement partout, disant que, bientôt, son étendard flottera à Bafoulabé.

En présence d'un adversaire aussi résolu et aussi audacieux, le Gouvernement comprend qu'il ne sera possible de garder la conquête qu'en réduisant les Sofas par la force. Il décide alors de reprendre activement les opérations, de façon à rejeter Samory sur la rive droite du Niger, fait voter les crédits nécessaires pour porter les effectifs de 400 hommes à 900 et confie, en septembre, le commandement du Haut-Fleuve au lieutenant-colonel Frey, de l'infanterie de marine.

CHAPITRE IV

COMMANDEMENT SUPÉRIEUR DU LIEUTENANT-COLONEL FREY
CAMPAGNE DE 1885-1886

Situation du Haut-Fleuve en novembre 1885. — En entrant en fonctions (17 novembre), le lieutenant-colonel Frey trouve la colonie dans une dangereuse situation :

La bande de Malinkamory (8,000 hommes) est répandue sur toute la rive gauche du Bakhoy et bloque en partie le fort de Niagassola ; Fabou occupe le Manding et s'apprête à envahir le Birgo pour tendre la main à son frère ; de plus, Samory annonce son intention de marcher sur Niagassola pour attaquer le poste.

De son côté, Ahmadou, furieux de la défection des gens de Nyamina[1] et jaloux de nos progrès qui sont une menace pour son empire, se dispose à ouvrir les hostilités contre nous et, dans ce but, il masse son armée à proximité de Kayes. La révolte d'un chef du Kaarta détourne heureusement son attention, mais il cesse tout commerce avec les Français et leur cause grand dommage en interdisant aux caravanes, sous peine de mort, de passer sur ses États.

Enfin, à ce moment, un prophète d'origine sarracolaise, Mahmadou-Lamine, surgit dans le Haut-Fleuve[2].

---

1. Nyamina était, depuis le 17 octobre 1885, sous notre protectorat, par suite d'une convention signée avec le capitaine Delanneau, commandant du fort de Bammako.

2. Né, vers 1840, à Goundiourou, dans le Khasso (à 8 kilomètres de Kayes), Mahmadou-Lamine était, au début, un commerçant pauvre mais habile, roué et ambitieux. Tout jeune, il songe à se créer, comme El-Hadj-Omar et Samory, une situation ; comme eux, il se pose en homme pieux et,

Revenu d'un voyage à La Mecque au cours duquel il s'est acquis une grande réputation comme marabout, il parcourt le haut Sénégal, cherchant à se créer des prosélytes parmi les noirs sarracolets et malinkés, et arrive à Kayes en même temps que le nouveau commandant supérieur.

Pour parer à ces difficultés, le lieutenant-colonel Frey commence par prendre une mesure énergique : Ahmadou et Samory envoyaient les esclaves saisis dans leurs razzias aux comptoirs du Sénégal pour avoir, en échange, des armes, des chevaux, des munitions et du sel. Par ordre du commandant supérieur, ce trafic est désormais défendu et les chefs des villages sont invités à mettre en liberté tous les captifs qui traverseront leurs territoires. Samory sera ainsi privé de munitions pendant toute la campagne.

Puis le lieutenant-colonel songe à se débarrasser de suite des Sofas avant qu'ils aient eu le temps de se réunir autour de Niagassola ; pour ne pas être inquiété, dans l'intervalle, par Ahmadou, il lui fait des propositions de paix et s'engage à le dédommager de la perte de Nyamina.

---

pour consacrer sa réputation, il fait, vers 1873, le pèlerinage de La Mecque.

Parti pauvre, il en revient riche au bout de sept années ; suivi de deux à trois cents admirateurs et de quarante femmes, il traverse le Macina et le Ségou, faisant des tours de passe-passe qui sont pris pour des miracles par les indigènes ignorants et ceux-ci le proclament marabout et prophète. Ahmadou, jaloux de sa popularité, le retient, pendant six ans, prisonnier à Ségou.

Parvenu à Bammako en 1885, Mahmadou-Lamine se présente au commandant Combes ; celui-ci, sur la promesse formelle que lui fait le marabout d'employer son influence à combattre le prestige d'Ahmadou sur les Toucouleurs et les Sarracolets, lui accorde le passage.

Obligé, peu après, d'entrer en lutte avec Samory, le commandant ne peut surveiller les menées du prophète qui s'avance, étape par étape, jusqu'à Bafoulabé. Ses prédications n'ont aucun effet sur les Malinkés fétichistes ; pourtant à Bafoulabé, où les habitants sont musulmans, il réussit mieux, et, pour mettre un terme à ses jongleries, le lieutenant Sauvage, chef du poste, le somme de s'éloigner.

Mahmadou-Lamine gagne alors Médine et, en novembre, se rencontre avec le lieutenant-colonel Frey.

Il croit aussi de bonne politique de tirer parti de l'influence croissante de Mahmadou-Lamine pour contrebalancer celle d'Ahmadou en opposant l'un à l'autre le sultan et le prophète, ce qui lui donnera tout loisir pour battre Samory ; il imposera ensuite sa médiation. Il accueille donc très bien Mahmadou-Lamine, l'autorise à se composer une escorte et le laisse agir librement dans la contrée.

C'était peu connaître l'ambition du prophète qui profite de cette bienveillance pour se tailler un royaume à nos dépens ; bientôt il se déclare notre fanatique adversaire, ce qui amène une lutte longue et terrible au cœur même de nos possessions.

La campagne de 1885-1886 comprend donc deux séries d'opérations différentes : celles contre Samory pour refouler les Sofas au delà du Niger et celles contre Mahmadou-Lamine pour pacifier les provinces soulevées par le marabout.

1° OPÉRATIONS CONTRE SAMORY (JANVIER-MARS 1886)

Premiers préparatifs. — Prévoyant que la campagne sera pénible, le lieutenant-colonel Frey organise son expédition avec le plus grand soin.

Pendant que la colonne se rassemble entre Kayes et Diamou, des gîtes d'étape sont installés sur la route de Kayes à Bammako ; toutes les trois étapes, des gîtes principaux sont aménagés avec un poste de quelques hommes, une réserve de vivres, une boulangerie de campagne, un petit approvisionnement en munitions et un bureau télégraphique.

Les tirailleurs forment trois compagnies de marche, chacune à 160 hommes ; dans chaque compagnie, une section est armée de fusils à répétition modèle 1884 ; une

provision de dynamite est emportée pour remédier à l'insuffisance des pièces de 4 et pouvoir faire brèche dans les tatas ; enfin, une échelle mirador démontable et haute de 18 mètres est destinée à servir d'observatoire, ce qui est très utile dans ces pays couverts où un homme à cheval disparaît complètement dans la brousse.

Le bien-être des troupes, question capitale dans ces régions malsaines pour échapper aux épidémies, est l'objet de l'attention particulière du lieutenant-colonel qui sollicite, à ce sujet, des dons de l'Union des femmes de France. Tous les Européens sont déchargés de leurs bagages ; ceux-ci sont portés par des mulets.

En outre, pour éviter les inconvénients d'une longue colonne, les hommes sont fractionnés en sept ou huit groupes qui marchent à un ou deux jours de distance et seulement la nuit, ce qui a pour avantages non seulement de préserver les Européens de la chaleur, mais aussi d'avertir de la présence de l'ennemi ; car, en raison de la fraîcheur des nuits, les Sofas allument habituellement des feux ; de plus, « ils n'y voient pas dans l'obscurité[1] ».

Composition de la colonne. Plan du lieutenant-colonel. — Le 20 décembre, la colonne est échelonnée entre Diamou et Kita ; elle comprend :

État-major. — Commandant Combes, capitaines Tournier et Ridde, capitaine indigène Mahmadou-Racine ;

Cavalerie. — Deux pelotons de spahis (53 cavaliers) ; sous-lieutenants Guérin et de Ségur ;

Artillerie. — Une batterie de quatre pièces de 4 et 20 canonniers, lieutenant Besançon ;

Infanterie. — Deux compagnies d'infanterie de marine à 100 hommes : la 39e, capitaine de Roquetaillade ; la 41e, lieutenant Mercantoni ;

---

1. Colonel Frey.

Trois compagnies de tirailleurs : la 1re, capitaine Joly; la 2e, capitaine Ferrat; la 3e, capitaine Robert;

Une compagnie de disciplinaires, lieutenant Léger;

Une compagnie auxiliaire d'ouvriers, capitaine Blanchard;

Des détachements des garnisons de Niagassola, Kita et Bammako, savoir : 50 hommes environ de la 6e compagnie (tirés de Kita), sous-lieutenant indigène Suleyman; 50 hommes de la 9e compagnie (tirés de Bammako), sous-lieutenant indigène Beynis; 50 hommes de la compagnie de Niagassola, lieutenant Péroz;

Enfin, les services et un convoi de quinze jours de vivres.

En tout : 930 hommes.

Le lieutenant-colonel Frey veut, tout d'abord, délivrer Niagassola et expulser Malinkamory de la vallée du Bakhoy.

Pour donner le change aux Sofas et leur faire croire qu'il se porte contre Fabou, il prescrit à la 3e compagnie de tirailleurs et à un peloton de la 2e de continuer leur route au delà de Kita sur Bammako.

Apprenant que Malinkamory a massé toutes ses forces à Galé où il s'est solidement retranché et que ses postes gardent les gués du Bakhoy, le lieutenant-colonel combine le plan suivant :

Pendant qu'avec le gros de ses troupes, il s'avancera directement de Kita sur Galé pour assaillir Malinkamory dans ses retranchements et le rejeter vers le sud, une colonne volante, sous le chef de bataillon Combes et composée des détachements égrenés de Koundou à Bammako, se concentrera à Koundou, ayant comme but apparent Bammako, comme but réel Galé; par une marche rapide, elle surprendra les passages du Bakhoy entre Bendougou et Niagassola, gagnera Nafadié pour couper la retraite à l'ennemi et se dirigera ensuite sur

Galé pour concourir à l'attaque de la colonne principale[1].

La concentration à Kita et Koundou est fixée au 9 janvier de façon à entamer le mouvement le lendemain.

Combat du Fatako-Djino (17 janvier 1886). — Le 10 janvier, le lieutenant-colonel se met en route vers Galé ; bien qu'arrêté à plusieurs reprises par des incendies qui lui font courir de grands dangers, il franchit le Bakhoy le 15 et, le jour suivant, parvient au gué du Baléco, à deux kilomètres de Galé ; là, ses éclaireurs l'avisent que l'ennemi se retire après avoir brûlé le village.

Les spahis et la compagnie Joly s'efforcent d'atteindre, au moins, l'arrière-garde ; après quelques coups de feu, ils ramènent des prisonniers qui annoncent que Malinkamory, se sentant trop loin du Niger, n'a pas voulu accepter le combat et qu'il rétrograde par Nafadié sur Nabou pour s'unir à son frère Fabou.

Se jetant aussitôt sur les traces des Sofas, le lieutenant-colonel cherche, par un chemin détourné, à les devancer à Nafadié ou, tout au moins, à bousculer leur arrière-garde ; mais, par trois fois, il est retardé dans la traversée de marigots où il faut improviser des ponts, décharger les colis pour les recharger ensuite, et, malgré le dévouement de la compagnie d'ouvriers qui se multiplie, il arrive trop tard à Nafadié ; Malinkamory est déjà sur la route de Nabou.

Craignant de voir l'ennemi lui échapper, le commandant supérieur forme une colonne légère avec les spahis et les deux compagnies de tirailleurs, laisse le reste et tous les impedimenta à Nafadié et s'élance à la poursuite

---

1. La colonne Combes est ainsi composée : 3e compagnie de tirailleurs ; 65 hommes, sous le lieutenant Péroz, pris en passant ; le détachement Beynis, 8 spahis et 300 indigènes auxiliaires venus de Niagassola.

de Malinkamory qu'il rejoint, en pleine nuit, au marigot du Fatako-Djino.

Pendant que le capitaine Ridde maintient en arrière les spahis et le convoi pour éviter les hennissements des chevaux, les tirailleurs se glissent en silence jusqu'au camp qu'ils surprennent complètement.

Échelonnés sur un kilomètre de longueur et installés au bivouac, les Sofas reposent, exténués de fatigue.

Après une courte mêlée, l'ennemi s'enfuit, abandonnant de nombreux morts, ses chevaux et une grande partie de ses armes sur le champ de bataille[1].

Retraite des Sofas. Marche de la colonne sur Bammako. — Le lendemain, dès le point du jour, les tirailleurs continuent sur Nabou ; en prenant un raccourci dans la montagne, ils s'égarent, éprouvent des difficultés inouïes pour descendre une muraille presque à pic et quand ils pénètrent dans le village, l'ennemi l'a déjà évacué.

Pourtant, depuis quatre jours et par une chaleur de 40 degrés, ils ont parcouru plus de 200 kilomètres.

A Nabou, des prisonniers informent que, démoralisés par l'échec du 17, les Sofas se sont dispersés dans la montagne et que Malinkamory s'est dirigé sur Farbalé dans l'intention de retourner au Niger.

Jugeant inutile d'aller plus loin, le lieutenant-colonel s'arrête pour attendre le capitaine Ridde et la colonne Combes qui rallient peu après (20 janvier).

Le commandant Combes avait eu à surmonter de gros obstacles sur les bords du Bakhoy, ce qui, ajouté à la fuite précipitée de Malinkamory, l'avait empêché de par-

---

1. Au cours de l'action, le lieutenant-colonel Frey a la vie sauvée par l'interprète de la colonne, Alassane-Dio, qui arrache le poignard des mains d'un colosse noir qui s'apprêtait à frapper le chef.

ticiper au combat du 17; en entrant à Nafadié, il avait trouvé d'autres instructions lui enjoignant de gagner Nabou; il était accouru alors rapidement, tout en refoulant devant lui des bandes de fuyards.

La vallée du Bakhoy étant dégagée, le lieutenant-colonel fait reprendre la formation par groupes séparés et se porte avec tout son monde sur Niagassola. En approchant de Bodola, l'avant-garde (1[re] compagnie) a un engagement avec la queue d'un détachement qui, envoyé par Fabou au secours de son frère, se repliait en hâte à la nouvelle des événements. Le 26 janvier, toute la colonne et les petites fractions laissées en route sont concentrées à Niagassola.

Voyant l'armée de Malinkamory entièrement dissoute, Samory, qui, de sa personne était à Sanankoro[1], a peur pour ses Etats de la rive droite du Niger; aussi, après avoir fait sonder le commandant de Niagassola sur nos intentions, adresse-t-il des propositions de paix au lieutenant-colonel.

Celui-ci répond qu'avant tout l'almamy devra retirer les troupes qui sont encore sur la rive gauche du Niger.

Samory donne des ordres dans ce sens et Fabou repasse sur la rive droite avec ses guerriers.

A ce moment (début de février), le commandant supérieur est averti que des troubles se manifestent dans la région de Bakel; comme, d'autre part, il a beaucoup de peine à se ravitailler, il fait rétrograder sur Kita l'infanterie de marine, les disciplinaires et deux compagnies de tirailleurs; avec le reste, il s'avance sur Bammako par Kangaba et Kroussalé, brûle, en chemin, le village de Krina qui avait fourni des espions aux Sofas et, dix jours après son départ, atteint Bammako (20 février).

---

1. Au sud de Bissandougou.

Traité de Kéniebacoro (25 mars 1886). — Profitant des bonnes dispositions de Samory, le lieutenant-colonel Frey lui dépêche une mission, sur sa demande et avec l'autorisation ministérielle, pour convenir des conditions de la paix.

Cette mission comprend les capitaines Tournier et Mahmadou-Racine, le lieutenant Péroz, l'interprète Alassane-Dio, une escorte de spahis et de tirailleurs, et, de Bammako, se rend à Kéniebacoro où l'almamy impatient s'est transporté pour savoir plus vite à quoi s'en tenir.

La base des négociations était nécessairement la reconnaissance de l'influence française sur toute la rive gauche du Niger et, le 25 mars, un traité est signé dans cet esprit.

Mais, dans l'intervalle, le lieutenant-colonel est avisé que tout le pays entre Bakel et Kayes s'est révolté, que le Bondou a été envahi et nos partisans massacrés, qu'enfin une rencontre désastreuse pour nos armes s'est produite à Kounguel ; de son côté, Samory, ne se sentant plus menacé, traîne les pourparlers en longueur.

Obligé de rapprocher de Kayes la plus grande partie de la colonne et désireux, avant tout, de s'assurer la neutralité des Sofas à la veille d'une nouvelle campagne sur le moyen Sénégal, le commandant supérieur prescrit au capitaine Tournier de brusquer les négociations et d'accorder, au besoin, de larges concessions, quitte à régler plus tard définitivement la question.

Une annexe est donc ajoutée au traité de Kéniebacoro, en date du 16 avril, par laquelle l'autorité française s'étend désormais sur la rive gauche du Niger, sauf au Bouré et au Manding de Kangaba dont Samory conserve la protection nominale ; les commandants de Bammako et de Niagassola sont priés de s'abstenir de toute action sur ces territoires.

La paix et l'amitié ainsi conclues, l'almamy, pour

montrer sa bonne foi et sa confiance en nous, permet à la mission, sur le désir du commandant supérieur, d'emmener son fils préféré Diaoulé-Karamoko pour lui faire visiter la France[1].

Dans l'idée du lieutenant-colonel Frey, ce voyage servirait à prouver notre puissance aux Sofas et à convaincre Samory, d'après les récits merveilleux que son fils ne manquerait pas de lui faire à son retour, qu'il n'aurait jamais raison de nous.

2° OPÉRATIONS CONTRE MAHMADOU-LAMINE[2] (MARS-MAI 1886)

Révolte des Sarracolets. — Pendant que le lieutenant-colonel est occupé avec Samory, un formidable soulèvement éclate derrière lui et grandit rapidement, compromettant l'existence de nos postes.

Abusant de la liberté que lui a octroyée le commandant supérieur, Mahmadou-Lamine parcourt le Guidimakha, le Guoy et le Gadiaga, fanatisant les Sarracolets qui peuplent ces contrées et s'en faisant proclamer roi.

Loin de vouloir se heurter aux Toucouleurs du sultan Ahmadou, le prophète songe à s'emparer des pays malinkés de la rive gauche du moyen Sénégal, de façon à constituer, avec les territoires sarracolets où il règne, un empire suffisamment puissant pour pouvoir nous résister au besoin.

A ce moment, le roi du Bondou, Boubakar-Saada, meurt laissant, d'après la loi en usage chez les nègres d'Afrique où la transmission des droits a lieu en ligne collatérale, sa succession à son frère Omar-Penda, homme

1. Le jeune prince, âgé de 17 ans, fut, en effet, conduit à Paris où il resta un mois, comblé, pendant tout son séjour, d'honneurs et de cadeaux.
2. Voir croquis n° 4.

incapable et presque aveugle, tandis que le vrai chef, celui qui jouit de la popularité, est Ousman-Gassi, fils du défunt, jeune et brillant cavalier.

Profitant de cet état d'anarchie, Mahmadou-Lamine résout de se substituer à Omar-Penda ; l'éloignement des Français lui donne, d'ailleurs, toute facilité pour agir.

Ayant réuni à Balou[1] les quelques milliers d'hommes dont il dispose, il pénètre dans le Bondou, brûle plusieurs villages, met en fuite Omar-Penda et s'installe en maître à Sénoudébou.

Les Sarracolets de la région accourent se ranger sous son étendard et, bientôt, il est à la tête de 6,000 à 7,000 guerriers. Son audace croissant avec ses partisans, il se dirige sur Bakel dans l'idée d'attaquer le poste, sachant bien qu'une seule victoire sur les Français sera le signal d'une rébellion générale et mettra le comble à sa renommée.

On a vu qu'à la fin de janvier le lieutenant-colonel Frey avait fait rétrograder sur Kita la plus grande partie de ses troupes et qu'il les avait échelonnées sur la ligne Kita-Kayes, de manière à les grouper aisément sur ce dernier point, si besoin était.

A la nouvelle des premières agitations (5 février), il ordonne à la compagnie Joly d'aller renforcer la garnison de Bakel et enjoint au marabout de licencier ses guerriers et de rentrer dans son village.

Dix jours plus tard, informé de l'envahissement du Bondou, il prescrit la concentration à Kayes de tous les détachements disséminés sur la route depuis Kita.

Dès son arrivée à Kayes, la 2e compagnie de tirailleurs (capitaine Ferrat) se rendra à Bakel, ce qui portera l'effectif de la garnison à 250 hommes, force suffisante pour

---

1. Au confluent de la Falémé et du Sénégal.

maintenir le calme et protéger le comptoir jusqu'au retour de la colonne.

Les capitaines Joly et Ferrat devront éviter toute hostilité pour ne pas irriter davantage les populations ; le lieutenant-colonel se réservant d'apaiser l'insurrection dès qu'il sera libre du côté de Samory.

« C'était une fausse tactique, dit le colonel Frey dans « son rapport, car les noirs ne se soumettent que devant « la force. » Voyant qu'au lieu de réprimer leurs brigandages, la compagnie Joly se renferme dans Bakel, les Sarracolets s'enhardissent et poussent leurs incursions jusqu'aux environs du poste.

Échec de Kounguel (14 mars 1886). — A Bakel, le capitaine Joly avait trouvé le capitaine Lefranc, commandant du fort, et lui avait fait part des ordres du lieutenant-colonel.

Apprenant qu'une bande de Sarracolets a pillé plusieurs villages du Bondou et s'est établie à Kounguel[1], le capitaine Joly la somme de se disperser et, sur son refus, décide, pour faire un exemple et malgré les instructions reçues, d'aller la cerner dans son repaire.

L'interprète du poste, Alpha-Séga, qui entretient des intelligences avec Mahmadou-Lamine, affirme qu'il y a à peine quelques centaines d'hommes à Kounguel ; aussi, sans hésiter, le capitaine Joly forme une colonne légère forte d'une pièce de 4 de montagne et de 70 tirailleurs (sous-lieutenants Laty et Toumane-Aïssa) et se met en route pour le village (14 mars).

Parvenue au marigot de Gonianiam-Kolé, à mi-chemin de Kounguel, la petite troupe s'augmente de la section du sergent Féméland qui escortait deux chalands à vivres à destination de Kayes, passe le ruisseau et, au delà,

1. A 6 kilomètres de Bakel.

s'enfonce dans un sentier sinueux et bordé de hautes herbes qui masquent la vue.

Pendant ce temps, Alpha-Séga a prévenu l'ennemi des dispositions prises et l'invite à assaillir le détachement.

Bientôt, une colonne d'environ 1,500 noirs est signalée sur la rive droite du Sénégal, s'avançant vers le gué de Sassi-Makana, entre Bakel et le marigot ; la section Féméland se porte de suite au gué et ouvre le feu sur les Sarracolets.

Au même moment, le reste de la compagnie est entouré par une bande de nègres qui, surgissant de la brousse à 30 mètres à peine, lui tue ou blesse, en un clin d'œil, une trentaine d'hommes.

Cette irruption soudaine jette la confusion parmi les tirailleurs qui réussissent pourtant à se grouper en carré, mais ils oublient la pièce de 4 qui tombe entre les mains de l'adversaire.

Une lutte désespérée s'engage pour reprendre le canon ; tous les efforts sont vains ; les feux de salve du carré tiennent néanmoins l'ennemi à distance et lui infligent de telles pertes qu'il n'ose poursuivre la compagnie qui se replie sur la section Féméland.

Les chalands sont abandonnés, car les Sarracolets menacent la ligne de retraite, et la colonne rentre au poste sous la protection des renforts amenés par le capitaine Lefranc.

Ce combat malheureux, qui nous coûte 10 morts et 36 blessés dont les deux sous-lieutenants, est la cause de la longue et opiniâtre résistance que Mahmadou-Lamine va nous opposer. Dans ses prédications, n'a-t-il pas annoncé que nos canons ne partiront pas ? La prédiction s'est réalisée ; dès lors, les noirs ont une confiance illimitée dans leur chef dont l'armée s'accroît de jour en jour.

D'autre part, avisé que le marabout a fortifié Goun-

diourou et y a mis ses femmes en sûreté, le lieutenant-colonel télégraphie au chef de bataillon Houry, commandant de Médine, d'envoyer, dès qu'elle arrivera, la 2e compagnie de tirailleurs sur ce village pour enlever le harem.

Le 13 mars à la nuit, le capitaine Ferrat s'approche de Goundiourou et, brusquant l'assaut, s'empare du tata; toute la famille du prophète est conduite, sous escorte à Bakel.

Furieux, Mahmadou-Lamine entreprend d'assiéger Bakel, aussi bien pour recouvrer ses femmes que pour acquérir ce riche comptoir.

Siège de Bakel (début d'avril 1886). — Le fort de Bakel est bâti au centre d'un cirque fermé par des collines qui bordent le Sénégal à 200 mètres et dont les extrémités s'appuient sur la rive gauche.

Construit sur un monticule rocheux, au bord même du fleuve, avec ses hautes murailles à créneaux et ses bastions munis de pièces de 4, il est à l'abri des tentatives d'une troupe dépourvue d'artillerie.

La ville indigène, qui s'étend le long du Sénégal et sur le versant des collines, se compose d'une série de villages dont les principaux sont : au nord, Mody-N'Kané, sur la route de Tuabo et, au sud, Guéry-M'Palé, sur la route de Kounguel ; une ceinture de petites tours installées sur les hauteurs domine et couvre les villages.

La garnison comprend 200 hommes armés de fusils à tir rapide et environ 1,100 auxiliaires (traitants indigènes, Bambaras, Bondoukés, Toucouleurs et Sarracolets amis); elle dispose de plusieurs mois de vivres.

Le 1er avril, Mahmadou-Lamine, ayant massé ses troupes à proximité de la place, prononce une première attaque sur Guéry-M'Palé ; il est repoussé par la section de tirailleurs du lieutenant Laty.

Le surlendemain, deux fortes colonnes (12,000 hommes) partent respectivement de Tuabo et de Kounguel, se rejoignent dans la plaine au nord de Bakel et s'élancent sur Mody-N'Kané ; les habitants du village font défection, mettent le feu à leurs cases et s'unissent aux Sarracolets. Une guerre de rues s'engage et, sur le soir, l'ennemi est contraint de se retirer, poursuivi par une section de tirailleurs.

Dans la nuit, Mahmadou-Lamine rassemble tout son monde près de Tuabo, à trois kilomètres du poste et, le 4 avril au matin, dirige lui-même à l'assaut son armée fractionnée en trois colonnes.

Celle de droite échoue complètement devant Guéry-M'Palé ; celle de gauche, d'abord plus heureuse, emporte Mody-N'Kané, pénètre au delà et saccage le comptoir où nombre de traitants se font bravement massacrer ; mais en débouchant sur l'esplanade du fort, elle est accueillie par des feux rapides et un tir à mitraille, et se replie avec des pertes énormes, laissant 300 des siens au pied des remparts.

De notre côté, nous avons 20 indigènes tués et une centaine d'hommes hors de combat.

Alpha-Séga, convaincu de trahison, est fusillé ; quant au prophète, il s'est enfui dès les premiers coups de canon.

Ralliant ses bandes dispersées vers Tuabo, il tente encore un effort le lendemain, 5 avril, et subit un nouvel échec. Devenu plus circonspect, il se contente alors de bloquer le poste à distance.

Plan de campagne contre Mahmadou-Lamine. — Le commandant supérieur était tenu, jour par jour, par télégraphe, au courant des événements.

Le 14 mars, tranquille du côté de Samory, il quitte Bammako avec les troupes qui lui restent et revient à marches forcées sur Kayes où il arrive le 2 avril.

Kayes, centre d'approvisionnement et de matériel, n'était pas fortifié. Le premier soin du lieutenant-colonel est de préserver le village d'un coup de main ; des blockhaus sont improvisés, des réduits et des défenses accessoires sont créés ainsi que des plates-formes pour l'artillerie.

Pendant ce temps, les détachements sont échelonnés sur la rive gauche du Sénégal pour occuper les gués et surveiller les villages de la rive droite.

Le lieutenant-colonel croyait, au début, qu'il viendrait facilement à bout de l'insurrection, mais, à la suite des combats livrés sous les murs de Bakel, il se rend compte qu'il est nécessaire d'entamer une nouvelle campagne.

En conséquence, il organise ses troupes de la façon suivante : il forme deux colonnes mobiles, une réserve et une flottille.

Première colonne sous le commandant Combes. — 3e compagnie de tirailleurs, capitaine Robert ;

La compagnie de disciplinaires (40 hommes), lieutenant Léger ;

Une fraction de la 9e compagnie, sous-lieutenant Coytier ;

Une section d'artillerie.

Deuxième colonne sous le commandant Houry. — 80 soldats d'infanterie de marine[1], capitaine de Roquetaillade ;

2e compagnie de tirailleurs (100 hommes), capitaine Ferrat ;

Une fraction de la 7e compagnie (30 hommes), sous-lieutenant Monziols ;

Une section d'artillerie.

Chaque colonne a un détachement d'ambulance, un convoi et une réserve de munitions.

---

1. Les autres sont indisponibles.

Réserve. — Un peloton de spahis à cheval (30 hommes), sous-lieutenant Guérin;

Un peloton de spahis à pied, sous-lieutenant de Ségur;

Une fraction de la 6e compagnie (60 hommes), capitaine Dargelos, lieutenant Hubert.

Selon les besoins, la réserve doit renforcer l'une ou l'autre colonne.

La flottille, sous les ordres du lieutenant Alakamessa, comprend 50 pirogues chargées de vingt jours de vivres et d'une réserve de munitions.

Au total: 140 Européens et 380 tirailleurs ou spahis indigènes.

Avec ces troupes fatiguées par une première expédition et exténuées par les étapes rapides qu'elles ont récemment exécutées, le lieutenant-colonel ne peut songer à se heurter à l'armée de Mahmadou-Lamine forte de 10,000 à 12,000 hommes bien armés, fanatisés et enhardis par le succès de Kounguel; ce serait aller à un échec certain. D'autre part, la place de Bakel, bien approvisionnée et suffisamment gardée, ne risque pas de tomber au pouvoir des assaillants.

Dans ces conditions, le lieutenant-colonel conçoit le plan habile de désagréger les forces du prophète et de provoquer les désertions parmi ses guerriers en portant la guerre dans les pays de la rive droite du Sénégal, ce qui obligera les habitants qui ont suivi le marabout à courir au secours de leurs villages et déterminera, sans doute, Mahmadou-Lamine à affronter les Français. Ceux-ci, qui auront fait choix à l'avance d'une bonne ligne de défense, auront aisément raison de l'ennemi ainsi affaibli.

Ce plan offre, en outre, l'avantage de maintenir les compagnies à proximité de Kayes qui, le cas échéant, pourra être protégé.

Opérations dans le Guidimakha (10-16 avril). — Le 10 avril, les deux colonnes sont massées sur la rive gauche du Sénégal, la première à Bougourou, la deuxième aux gués de Diankandapé et de Tombokané.

Le lendemain, prenant tout d'abord comme objectif le village sarracolet de Bangassi, le lieutenant-colonel rallie, avec la réserve, la première colonne à Bougourou. Celle-ci traverse le fleuve, pendant que son artillerie canonne Bangassi de la rive gauche. Remontant alors de chaque côté du Sénégal, les tirailleurs parviennent au village, l'emportent et le livrent aux auxiliaires Khassonkés qui y mettent le feu. De là, la colonne Combes descend le fleuve jusqu'à Samonkidi qu'elle incendie également.

Le 13 avril, le lieutenant-colonel fait attaquer Salankounda et Gagny. La deuxième colonne, installée sur la rive gauche, prépare l'assaut à la première qui enlève les tatas et les réduit en cendres; les deux colonnes se rejoignent ensuite à Gagny.

Le soir même, tandis que le commandant Houry occupe Tombokané, le commandant Combes, la réserve et 500 auxiliaires s'avancent sur Bokhoro, où s'est réunie une bande d'environ 600 guerriers.

Profitant de l'obscurité, les troupes s'approchent du village et, après un combat de nuit où les auxiliaires sont saisis par une brusque panique, refoulent les Sarracolets avec de nombreuses pertes. Au matin, trouvant Bokhoro évacué, le lieutenant-colonel rentre à Gagny et passe, avec tout son monde, sur la rive gauche.

Ces succès ont pour résultat d'amener déjà quelques défections dans l'armée du marabout.

Pour les augmenter, le commandant supérieur veut frapper un grand coup en châtiant les villages de Goumbé, Guémou et Bambella, dont les habitants inquiètent à chaque instant la flottille. Dans ce but, il se porte

contre eux avec le commandant Houry et la réserve, pendant que le commandant Combes mettra en état de défense Tombokané, où le lieutenant-colonel espère attirer Mahmadou-Lamine.

Le 16 avril, la deuxième colonne, suivie de la réserve, franchit le gué de Diankandapé et se dirige sur Bambella, éclairée par les spahis du lieutenant Guérin. Après un léger engagement à Goumbé, elle gagne Guémou, disperse à feux de salve quelques centaines de Sarracolets qui se sont groupés à l'entrée du village et se forme en carré sur un plateau situé à 300 mètres des premières cases. Assaillie par l'ennemi, elle le rejette dans Guémou qu'elle brûle, tandis que les auxiliaires, plus aguerris qu'à Bokhoro, continuent jusqu'à Bambella et pillent le village. Le jour même, la colonne rétrograde sur Tombokané.

A son retour, le lieutenant-colonel apprend que Mahmadou-Lamine a concentré ses forces à Dramané, à 40 kilomètres de là, dans l'intention de nous déloger de nos positions.

Ainsi les prévisions du commandant supérieur se réalisent. Voyant ses contingents diminuer chaque jour, le prophète s'est décidé à quitter les environs de Bakel et, désireux d'en finir, s'apprête à nous livrer une bataille décisive, faisant appel, pour cela, à tous les indigènes de la rive droite du Sénégal.

Cette série d'opérations dans le Guidimakha avait été très pénible pour les colonnes, obligées de parcourir journellement 40 à 50 kilomètres, à une des époques les plus chaudes de l'année, et d'aborder ensuite de nombreux tatas vaillamment défendus.

Combat de Tombokané (19 avril 1886). — Pendant qu'il agissait sur la rive droite du Sénégal, le lieutenant-

colonel Frey avait établi à Tombokané[1] un petit poste fortifié pour garder la flottille et les munitions.

Calculant que l'ennemi ne sera pas prêt avant trois jours, temps nécessaire au marabout pour rallier ses partisans disséminés, le lieutenant-colonel emploie ce répit à agrandir le poste et à organiser, parallèlement au fleuve, un camp retranché dont les extrémités se replient sur la rive.

Les troupes y sont ainsi réparties : sur le front et au saillant de droite, face à la route de Bakel, la première colonne et une section d'artillerie ; au saillant de gauche, face à la route de Kayes, la deuxième colonne et l'autre section ; en réserve, l'infanterie de marine et les disciplinaires ; en réserve générale, le détachement de la 6e compagnie et les spahis. Ces derniers sont envoyés en éclaireurs au gué de Gagny, à 3 kilomètres en aval. Enfin, la flottille est accostée à la rive et les auxiliaires sont placés dans un pli de terrain, entre la berge et le fleuve.

Le 18 avril, les patrouilles de spahis signalent, sur la rive droite, une bande de plusieurs milliers de Sarracolets qui se dispose à traverser le gué de Gagny pour rejoindre le prophète. La compagnie Dargelos (6e) va alors occuper le gué, ce qui contraint l'adversaire à descendre jusqu'à Moussala, 3 kilomètres plus bas, pour pouvoir atteindre la rive gauche.

Le 19, les rapports des reconnaissances indiquent que l'armée ennemie, rassemblée en nombre vers Moussala, s'avance sur le camp.

En effet, Mahmadou-Lamine, ayant fait sa jonction avec les guerriers du Guidimakha, groupe son monde dans la plaine, à quelques kilomètres de Tombokané.

Comme à Bakel, le marabout partage ses forces en trois colonnes : celle de droite est chargée de surveiller

1. A 12 kilomètres environ de Kayes, sur la rive gauche du Sénégal.

un marigot situé à l'est de la position et de nous couper la retraite; celle du centre, la plus importante, doit attaquer directement; celle de gauche, avec qui marche Mahmadou-Lamine, est en échelon de la précédente.

Parvenue à 500 mètres des retranchements, la colonne principale, en tête de laquelle flotte l'étendard vert du prophète, se déploie, ouvre le feu et donne l'assaut, appuyée par les fractions des ailes qui se rabattent sur le centre; partout les Sarracolets sont repoussés avec des pertes énormes et la chute de leur oriflamme est le signal de la débandade.

Les spahis et la réserve talonnent les fuyards, les bousculent au gué de Gagny et en tuent un grand nombre. Quant au marabout, dès le début de la bataille, il s'est sauvé dans la direction de la Falémé.

Les renseignements recueillis apprennent bientôt que Mahmadou-Lamine s'est retiré sur Dramané. Le 20 avril, le lieutenant-colonel se porte de ce côté, arrive, le lendemain, au village qu'il détruit ainsi que Makhana, mais il ne peut joindre le prophète qui est déjà en route pour Balou.

Pensant bien que celui-ci ne franchira pas la rive droite du Sénégal pour se réfugier au Guidimakha, qu'il préférera aller à Sénoudébou où il peut réunir les Sarracolets du pays et, au besoin, gagner le sud, il songe à lui barrer le chemin.

Poursuite de Mahmadou-Lamine (23-28 avril). — Pour cela, le lieutenant-colonel constitue une colonne volante de 250 hommes avec les tirailleurs disponibles, les spahis à cheval et deux sections d'artillerie, avec laquelle il se dirigera rapidement sur Sénoudébou, pendant que le reste, sous les ordres du commandant Combes, descendra avec la flottille jusqu'à l'embouchure de

la Falémé et remontera ensuite le cours de cette rivière, de façon à serrer l'ennemi en tête et en queue.

La colonne volante part le 23 avril au soir. Avant de s'engager dans le pays désert qu'il faut traverser, chaque soldat s'est abondamment pourvu d'eau.

Après une étape de nuit très dure de 45 kilomètres, la petite troupe aboutit, au matin, près de Naé, à 8 kilomètres de Sénoudébou et sait aussitôt que Mahmadou-Lamine vient d'entrer à Kidyra. Croyant les Français à plusieurs journées de route en arrière, le marabout a repris confiance et il s'avance en grande pompe, escorté de ses *talibés*[1], de ses femmes et suivi de centaines de captifs et d'un immense troupeau.

Assailli brusquement à Kidyra, il réussit à s'échapper; toutefois, il abandonne tout son cortège entre nos mains. Poursuivi par les spahis du lieutenant Guérin, il s'enfonce en plein bois et, évitant Sénoudébou où il craint de tomber dans une nouvelle embuscade, il prend le chemin du sud.

Le lendemain, 25 avril, la colonne pénètre dans Sénoudébou qu'elle trouve incendié; seul, un tata est encore intact. Le capitaine Robert y est laissé en garnison avec 80 hommes de la 3e compagnie et une pièce de canon.

En même temps, le chef Ousman-Gassi, accouru de Bakel avec 400 auxiliaires bondoukés, est lancé sur les traces du prophète; mais celui-ci, une fois sur la haute Falémé, se met en sûreté dans le Diakha, aux confins de la Gambie anglaise.

Le lieutenant-colonel longe alors la Falémé pour rallier le commandant Combes qui apparaît le 28 avril.

Cet officier n'a pu remonter la Falémé avec les piro-

---

1. Conseillers, savants qui entourent les sultans et constituent leur garde personnelle.

gues et a poussé jusqu'à Bakel pour ravitailler la place ; puis, avec la compagnie Joly, il est retourné en hâte au-devant de la colonne.

En arrivant à Goulmy, le commandant supérieur est avisé que les contingents du Guoy (plusieurs milliers d'hommes environ) se sont concentrés à Tuabo et sont venus, de là, razzier des habitants de Bakel et leurs troupeaux. Il marche aussitôt sur Tuabo ; à son approche, l'ennemi s'éloigne sur la rive droite du Sénégal.

Pacification du Guoy (30 avril-20 mai). — Il faut maintenant apaiser la révolte et réprimer les déprédations des Sarracolets du Guoy et du Guidimakha dont les bandes armées sillonnent la région.

Pour cela, le lieutenant-colonel forme deux petites colonnes : la première, sous le commandant Combes (compagnie Joly, un détachement des 7e et 8e compagnies et une section d'artillerie) ; la seconde, sous le commandant Houry (compagnie Ferrat, un détachement des 3e et 9e compagnies et une pièce de 4) ; les spahis et la 6e compagnie sont toujours en réserve ; quant à l'infanterie de marine et aux disciplinaires qui sont très décimés[1], ils demeurent à Bakel pour garder la flottille.

Le 30 avril, le lieutenant-colonel se porte sur Manahel pour attaquer les rebelles du Guoy qui lui sont signalés, au nombre de près de 2,000, sur la rive droite du Sénégal et à hauteur du village.

La position choisie par l'ennemi comprend un mamelon haut de 50 mètres, perpendiculaire au fleuve et un double éperon à angle droit avec le mamelon. Les Sarracolets occupent les crêtes des éperons et le gué de Diawara, à 1,500 mètres en aval.

Pendant que la colonne Combes dépasse Manahel pour

1. L'infanterie de marine n'avait plus alors que 20 hommes disponibles.

couvrir le gros contre les entreprises qui pourraient être tentées du gué de Diawara, le commandant Houry prend comme objectif les éperons. Sous la protection des feux de l'artillerie, la compagnie Ferrat franchit le Sénégal en pirogues et enlève le premier contrefort. Le reste de la colonne traverse le fleuve à son tour et gravit aussitôt la crête, permettant ainsi à la compagnie Ferrat de faire un nouveau bond jusqu'au deuxième éperon.

Se voyant débordé, l'ennemi se retire emmenant avec lui un convoi de plusieurs milliers de têtes de bétail et 3,000 captifs indigènes. Les auxiliaires, débouchant à ce moment du gué, se précipitent sur les fuyards, s'emparent du troupeau et font de nombreux prisonniers[1].

Après le combat, les troupes vont camper à Diawara, où elles trouvent des approvisionnements considérables qui servent à nourrir les habitants de Bakel dont les récoltes sont détruites.

Quelques jours après, le lieutenant-colonel apprend que Mahmadou-Lamine s'est renfermé à Dianna, dans le Diakha.

Il autorise les auxiliaires bondoukés à aller débusquer le marabout et, pour appuyer leur mouvement, il détache sur Sénoudébou le commandant Houry avec une pièce de 4 et la fraction de la 8e compagnie. Après une pointe hardie vers le sud par Sansandig et Dalafine (21 mai), le commandant rejoint le gros de la colonne à Tuabo.

Les populations du Guoy, réfugiées au Guidimakha où elles ne tardent pas à souffrir de la faim, se décident à se soumettre et rentrent dans leurs foyers.

---

1. Durant la campagne, de multiples captifs sont ainsi délivrés et rendus à la liberté ; comme ils ne savent que devenir, on leur assigne des terrains autour de Kayes et de Bafoulabé.

Pendant toute la conquête, il en sera de même et peu à peu des villages dits « de liberté » se créeront dans le voisinage des postes. Les deux premiers sont appelés Péré et de Brissay, du nom des officiers fondateurs.

Pacification du Guidimakha (20-24 mai). — Tranquille avec le Guoy, le lieutenant-colonel se tourne contre le Guidimakha.

Là, les habitants sont toujours hostiles ; Guémou, Kemandao, Sambakagny sont autant de repaires pour les brigands qui interceptent le commerce avec les Maures ; c'est là que la sédition a éclaté tout d'abord, c'est là que Mahmadou-Lamine a recruté ses plus fervents partisans.

Pour en finir et bien qu'on soit au mois le plus chaud de l'année, le lieutenant-colonel veut punir sévèrement ces villages. Averti qu'une bande de Sarracolets s'est groupée en avant de Sambakagny, face à la route de Bakel, il entreprend de la déloger.

Mais, au lieu d'aborder l'ennemi de front, il songe à l'attaquer par l'est de façon à l'acculer au désert, tandis qu'Abdoul-Boubakar, un chef toucouleur du Bosséya qui a offert ses services[1], se tiendra à proximité dans l'ouest, prêt à intervenir avec ses guerriers au moment favorable.

En conséquence, la colonne se concentre à Goutioubé. Le 20 mai, elle franchit le Sénégal à Diougoutouro et, le lendemain, s'avance du côté de Guémou.

Les habitants prévenus ont eu le temps de se rallier en force à un kilomètre du village ; assaillis en pleine nuit, ils sont refoulés après un combat très vif et, au matin, les Français pénètrent dans Guémou qui a été évacué.

Le 22 mai au soir, le lieutenant-colonel quitte Guémou que les auxiliaires incendient et marche sur Kemandao.

Tous les insurgés du Guidimakha se sont rassemblés

1. Le lendemain du combat de Manahel, le lieutenant-colonel Frey s'était rendu à Demba-N'Kané, village en aval sur le Sénégal, et avait eu une entrevue des plus cordiales avec Abdoul-Boubakar. Ce dernier, alors almamy du Bosséya, régnait en maître sur les Toucouleurs du Fouta sénégalais et s'était toujours, jusqu'alors, signalé par sa haine et par ses attaques contre les Français.

à la lisière du bois qui borde en avant le village et, tandis que 600 à 700 d'entre eux, choisis parmi les plus braves, barrent directement le chemin, un fort parti se porte entre Guémou et Diougoutouro pour nous couper la retraite et un troisième groupe s'établit à 500 mètres sur la gauche du premier.

Évitant une attaque de front qui eût été très dangereuse, le commandant supérieur envoie une section d'infanterie de marine à 150 mètres sur la gauche de façon à prendre l'adversaire d'enfilade; celle-ci entame la lutte et, sous la protection de ses feux, la 6e compagnie s'élance soutenue, sur chaque flanc, par une section.

Après un feu rapide très meurtrier, l'assaut est donné, commandant Combes et lieutenant Hubert en tête. Accueillis par une décharge terrible, les tirailleurs hésitent un instant; mais enlevés par leurs chefs, ils atteignent la position et une mêlée corps à corps s'engage; les indigènes, répugnant à se servir de la baïonnette, assomment à coups de crosse pendant que les spahis du lieutenant Guérin chargent les fuyards.

Jamais les Sarracolets n'avaient déployé un tel courage ni montré une telle résistance.

La colonne entre alors dans Kemandao dont les habitants se dispersent et, le lendemain 23, est rejointe par les Toucouleurs d'Abdoul-Boubakar; ceux-ci, voyant Sambakagny abandonné, avaient mis le feu au village.

Le 24 mai, les troupes reviennent par Sambakagny à Bakel, où elles sont reçues avec enthousiasme par la population.

Pour achever la soumission des villages riverains du Kaméra, la colonne est échelonnée entre Bakel et Kayes; peu après, le Guidimakha dépose les armes et demande son annexion[1].

---

1. C'était la plus riche et la plus fertile province de tout le bassin.

Le Guoy, le Kaméra et le Guidimaka sont désormais tranquilles. Dans le courant de juin, les petits détachements regagnent successivement Kayes et, le mois suivant, le lieutenant-colonel Frey s'embarque avec les débris de l'expédition pour rentrer en France, laissant l'intérim du commandement supérieur au chef de bataillon Monségur.

Ainsi se termine cette glorieuse campagne, une des plus dures de la conquête, pendant laquelle une poignée d'hommes a, par douze fois, vaincu un adversaire fanatisé et très supérieur en nombre[1]. Au cours de ces rudes épreuves, jamais l'entrain ni le moral des troupes n'avaient faibli, celles-ci puisant leur courage dans la confiance, l'énergie et l'exemple des chefs.

Situation du Haut-Fleuve à la fin de 1886. — Le lieutenant-colonel Frey avait obtenu le but qu'il s'était proposé : il avait chassé les Sofas de la rive gauche du Niger et terrassé la révolte suscitée par Mahmadou-Lamine.

Le Haut-Fleuve paraît donc en paix ; néanmoins, sa situation est toujours des plus précaires.

D'abord, à la suite de ces deux années de guerres terribles, de pillages et de massacres, le pays est ruiné de Bakel au Niger et, conséquence inévitable, en proie à une horrible famine ; les travaux sont suspendus et tout commerce a cessé.

En outre, aucun des grands chefs noirs : Mahmadou-Lamine, Ahmadou, Samory, n'a désarmé.

Mahmadou-Lamine, en dépit de ses échecs, espère

1. Les chiffres suivants donneront une idée des privations et des souffrances endurées : des 100 hommes faisant partie de la 39e compagnie d'infanterie de marine, il en reste 4 en état de servir ; tous les canonniers sont indisponibles ; enfin, sur les 1,000 hommes du corps expéditionnaire, 8 officiers et 210 soldats sont morts des suites de leurs fatigues, 55 ont été tués ou blessés et 140 malades emplissent les hôpitaux.

encore reconstituer l'empire qu'il avait commencé à se créer à notre détriment.

Du fond de sa retraite, dans le Diakha, il travaille à réunir de nouveaux fidèles et se ravitaille en armes et en munitions auprès des Anglais de la Gambie.

Profitant de l'hivernage, il pénètre dans le Bondou, surprend quelques villages dont il égorge les habitants et pousse la hardiesse jusqu'à venir, au mois de juillet, brûler notre poste de Sénoudébou qui n'était plus gardé.

Bientôt, disposant de 3,000 à 4,000 guerriers, il fait une nouvelle incursion dans le Bondou qu'il ravage, attaque à Boulébané, capitale du pays, le roi Omar-Penda, notre allié, et le tue; puis, pour la seconde fois, s'avance sur Sénoudébou; là il se heurte à une garnison de 70 tirailleurs sous les ordres du sous-lieutenant Yoro-Comba et est obligé de reculer.

Le prophète se retire alors à Dianna où il s'occupe à reformer une armée, de façon à reprendre les hostilités à la bonne saison. En même temps, il adresse des émissaires à son fils Soybou, resté sur la rive droite du Sénégal, pour qu'il recrute les Sarracolets du Diafounou et se joigne à lui.

D'autre part, l'ombrageux Ahmadou, toujours menaçant, a concentré ses troupes — une dizaine de mille hommes environ — à trois journées de marche de Médine et ses cavaliers toucouleurs campent en face de Kayes et de Sabouciré, prêts à entrer en ligne si les circonstances nous sont contraires.

A son instigation, une bande de pillards maures et bambaras parcourt la région au sud du Bakhoy, troublant les populations et arrêtant les caravanes.

Quant à Samory, malgré la présence de son fils parmi nous, malgré le traité de Kéniebacoro, il viole les conventions adoptées.

A peine la mission Tournier est-elle sortie de ses États,

qu'il dirige sur le Bidiga, alors sous notre protectorat, un détachement pour y lever une forte contribution; un peu plus tard, au début de l'hivernage, il capture de vive force les indigènes de plusieurs villages dépendants du territoire de Niagassola et il faut la ferme attitude du commandant du fort, le lieutenant Marcantoni, pour que les prisonniers soient délivrés; leurs cases n'en sont pas moins razziées.

Aux représentations du lieutenant, l'almamy répond avec arrogance; nos relations avec lui sont donc très tendues et il est de toute évidence qu'il n'a nullement renoncé à ses prétentions sur les contrées de la rive gauche du Niger.

Enfin, par suite de la famine, les vivres font défaut à Kayes et les postes sont à peine approvisionnés.

Pour résoudre ces difficultés, l'amiral Aube, ministre de la marine, donne, en octobre 1886, le commandement supérieur du Haut-Fleuve au lieutenant-colonel Gallieni.

CHAPITRE V

COMMANDEMENT SUPÉRIEUR DU LIEUTENANT-COLONEL GALLIENI. — CAMPAGNES DE 1886-1888

VUE D'ENSEMBLE SUR L'ŒUVRE DU LIEUTENANT-COLONEL GALLIENI

L'œuvre du lieutenant-colonel Gallieni dans le Haut-Fleuve comprend deux parties bien distinctes : l'une *militaire,* qui consiste à continuer la politique de son prédécesseur en vue de consolider et de pacifier la conquête ; l'autre *diplomatique,* la plus féconde en résultats, qui a pour but l'extension de l'influence française dans les États avoisinant le Haut-Fleuve, extension devenue nécessaire à la suite de l' « acte général de Berlin », du 26 février 1885.

A cette date, en effet, les grandes puissances européennes ont réglé leur situation respective en Afrique et se sont partagé approximativement le continent noir, s'engageant à respecter les progrès de chacune d'elles sur les royaumes nègres avec qui elles auront signé des conventions.

En particulier, la France a vu reconnaître sa suzeraineté dans la vallée supérieure du Niger, mais la navigation du fleuve a été déclarée libre et accessible à tous les navires marchands.

Il importe dès lors de multiplier les explorations et de les étendre aussi loin que possible pour passer des traités

avec les divers rois nègres du Soudan occidental et affirmer ainsi nos droits sur ces territoires.

C'est à cette tâche que se consacre le lieutenant-colonel Gallieni pendant les deux années qu'il reste à la tête de la colonie où il dirige en même temps deux campagnes : durant la première, il détruit le pouvoir de Mahmadou-Lamine dans la région située entre le Sénégal et la Gambie, région qu'il place sous notre protectorat, et noue des relations pacifiques avec Samory et Ahmadou ; dans la seconde, il se débarrasse définitivement de Mahmadou-Lamine et interdit à Samory l'accès de la rive gauche du haut Niger en construisant un fort à Siguiri.

I. CAMPAGNE DE 1886-1887[1]

Programme du commandant supérieur. — Dès son arrivée dans le Haut-Fleuve (novembre 1886), le lieutenant-colonel Gallieni arrête le plan général suivant : en finir avec Mahmadou-Lamine et son fils Soybou en les poursuivant vigoureusement jusqu'à leur complète disparition ; rétablir des rapports commerciaux avec Ahmadou, cantonner Samory sur la rive droite du Niger, enfin « donner de l'air » aux postes et aux caravanes, en répandant notre influence au sud et au nord de la colonie.

En conséquence, il prépare aussitôt une expédition contre le marabout ; mais avant d'agir contre lui, il veut s'assurer tout au moins la neutralité d'Ahmadou et de Samory, en entamant avec eux des négociations qui, si elles ne réussissent pas, lui fourniront toujours un répit suffisant pour lui permettre de manœuvrer à l'aise contre Mahmadou-Lamine.

Il écrit donc à Ahmadou une lettre amicale pour lui

---

1. Voir croquis n° 5.

manifester son désir de vivre désormais en paix et lui adresse des cadeaux ; quant à Samory, il lui envoie une ambassade, sous les ordres du capitaine Péroz, afin d'en obtenir un traité plus avantageux que celui de Kéniebacoro.

Ce dernier, en effet, n'est que provisoire ; conclu à un moment où la révolte des Sarracolets avait obligé le lieutenant-colonel Frey à s'éloigner du Niger, il maintient à l'almamy l'autorité nominale sur certaines contrées de la rive gauche du fleuve, entre autres le Bouré, pays de l'or.

L'accepter, ce serait nous fermer la libre navigation du cours supérieur du Niger, encourager les déprédations des Sofas sur la rive gauche et, par suite, ramener la guerre à bref délai.

Il est indispensable de conclure une convention nouvelle qui nous accordera toute la rive gauche du haut Niger ; il sera, dès lors, possible d'atteindre Siguiri, de détourner à notre profit le commerce du Ouassoulou avec le Sierra-Leone et de devancer les Anglais qui cherchent à mettre l'empire de Samory sous leur souveraineté.

Ces précautions prises, le commandant supérieur tourne ses efforts contre le marabout.

Opérations contre Mahmadou-Lamine (décembre 1886). — Dans l'intervalle, Mahmadou-Lamine a repris les armes. De Dianna, où il a édifié un formidable tata, il terrorise la région voisine, de la Gambie au Bafing et au Sénégal, razzie et brûle les villages, élargissant chaque jour sa zone d'action ; en novembre il s'apprête à marcher vers le nord pour tendre la main à son fils Soybou.

La puissance du marabout s'exerçant sur les deux rives de la Falémé, le lieutenant-colonel Gallieni forme deux colonnes : l'une, sous son commandement, se con-

centre à Arondou, au confluent de la Falémé et du Sénégal; l'autre, sous les ordres du commandant Vallière, se rassemble à Diamou.

Combinant leurs mouvements, toutes deux se porteront sur Dianna, centre de résistance probable du prophète et s'empareront de la forteresse; chemin faisant, elles soumettront les populations révoltées.

Ces colonnes sont ainsi composées :

1re colonne :

État-major. — Capitaine Fortin, chef d'état-major, et lieutenant Bonaccorsi, de l'artillerie de marine;

Cavalerie. — Un peloton de spahis, lieutenant Guérin;

Infanterie. — 3e compagnie de tirailleurs (250 hommes environ), capitaine Robert;

8e compagnie : lieutenant Renard, sous-lieutenant Maubert; un peloton d'infanterie de marine, sous-lieutenants Pichon et Lefort;

Artillerie. — Une section de 80mm de montagne;

Une section de 65mm; 75 canonniers et 2 officiers;

Une demi-compagnie d'ouvriers d'artillerie;

Services divers. — Un détachement du génie indigène; une ambulance, docteur de Tréglodé.

2e colonne :

État-major. — Capitaine Oberdorf et lieutenant Quiquandon;

Infanterie. — Une compagnie de tirailleurs, capitaine Audéoud;

Un peloton d'infanterie de marine, capitaine Martin;

Un peloton de spahis;

Une section de quatre pièces rayées de montagne, lieutenant Reichemberg;

Une ambulance et les services accessoires.

Au total : 1,400 hommes environ.

L'infanterie est armée de fusils à tir rapide, modèle

1884 (Kropatschek) ; tous les Européens sont montés à mulet et les pièces de 80^{mm} remplacent les canons de 4 jugés insuffisants pour briser les tatas.

Les troupes sont donc beaucoup mieux outillées ; de plus, des mesures hygiéniques minutieuses sont prescrites pour éviter la mortalité des années précédentes.

Pour s'opposer à toute tentative d'Ahmadou ou de Soybou pendant l'expédition, le chef de bataillon Monségur organise un troisième groupe avec la compagnie d'artillerie, celle de disciplinaires et une section de 4 de montagne ; il échelonne ces forces de Bakel à Kita, de façon à surveiller la rive droite du Sénégal et à pouvoir les rallier promptement au point menacé.

Enfin, les garnisons des forts et deux remorqueurs armés, postés sur le fleuve, complètent la ligne de défense.

Le 12 décembre, les deux colonnes, distantes de 200 kilomètres, se mettent en route vers Dianna ; la première, par Sénoudébou ; la deuxième, à travers le Bambouk.

A Sénoudébou, le lieutenant-colonel laisse une section de la 8e compagnie (sous-lieutenant Maubert) pour assurer le ravitaillement[1] ; puis, suivi de 200 cavaliers bondoukés, il continue sans incident par Koussan, Pounégui, Kaparta et, le 22 décembre, se heurte, au marigot de Soutouta, à une centaine de guerriers qui sont dispersés par les spahis du lieutenant Guérin ; jusque-là le lieutenant-colonel n'a pas été éventé.

Mahmadou-Lamine a seulement connaissance de l'approche de la deuxième colonne qui, après avoir traversé la Falémé au gué de Sansandig, s'avance sur Dianna. Pour parer à ce danger, il envoie une fraction de son

1. Le sous-lieutenant Pichon, malade, reste également à Sénoudébou où il remplace bientôt le sous-lieutenant Maubert, mort de maladie.

armée vers Saroundian, à une étape à l'est de Dianna, mais une simple canonnade suffit pour dégager ce village (24 décembre) et, le soir même, les deux détachements font leur jonction. Le lendemain, ils arrivent à Dianna qu'ils trouvent évacué.

Surpris, en effet, par l'apparition de la première colonne et abandonné par les habitants de la contrée, qui, recrutés par force, ont refusé de combattre et se sont réfugiés dans les bois, le prophète s'est enfui au sud avec ses fidèles.

Dianna et le tata sont incendiés.

Le capitaine Robert constitue une colonne volante avec les spahis, la 3e compagnie et les auxiliaires, et s'élance à la poursuite du marabout ; il rejoint son arrière-garde à Safalou, la refoule après une légère escarmouche ; puis, franchissant le Nieri-Ko (affluent de droite de la Gambie), rencontre, à Kagnibé, les talibés du prophète et leur inflige un sanglant échec. Au cours de la lutte, Mahmadou-Lamine a eu le temps de s'éloigner et se retire sur les bords de la Gambie.

S'il réussit à s'échapper personnellement, du moins son prestige est à jamais détruit dans la région et tous les chefs des États voisins situés entre le Bondou et la Gambie signent, le 1er janvier 1887, un traité par lequel ils se placent sous notre protectorat.

La limite du Haut-Fleuve est ainsi reportée à 300 kilomètres plus au sud-ouest.

Peu après, un de nos nouveaux alliés, le roi du Tiali, a un engagement heureux avec le marabout et l'oblige à reculer jusque vers Toubakouta, dans le Niani, à proximité des postes anglais.

Le lieutenant-colonel fait alors rayonner des officiers dans tous les environs pour en achever la pacification et en relever la carte.

Le capitaine Oberdorf parcourt les vallées de la haute

Gambie et de la haute Falémé ; le lieutenant Reichemberg, les terrains entre Falémé et Bafing ; le capitaine Fortin, le Nieri et le Ferlo.

De leur côté, les deux colonnes reviennent, séparément et par la même voie qu'à l'aller, à leur campement respectif qu'elles atteignent le 23 janvier.

En route, le commandant Vallière a mis le feu au village de Balégui, dont les indigènes nous étaient hostiles, et rangé le Niagala sous notre dépendance.

Traité de Bissandougou (23 mars 1887). — Pendant ces événements, le capitaine Péroz se dirige sur Bissandougou pour remplir son mandat.

La mission qu'il commande, dite « du Ouassoulou », comprend le lieutenant Plat, le docteur Fras, une escorte de 4 spahis et 8 tirailleurs, et un convoi avec de riches cadeaux.

Malgré la difficulté de son rôle, le capitaine ne désespère pas du succès, comptant beaucoup sur l'impression produite sur l'esprit de Samory par le voyage de son fils Karamoko en France.

Effectivement, le jeune prince, qui de retour dans le Haut-Fleuve devance de très peu la mission au Ouassalou, fait à son père un tel tableau de nos forces que ce dernier, convaincu qu'il ne pourra jamais nous écraser, va accepter nos propositions.

Parti de Kayes au mois de décembre 1886, le capitaine Péroz parvient à Bissandougou au milieu de février 1887 et est reçu en grande pompe par l'almamy. Pourtant, les négociations sont laborieuses et, au cours d'une séance orageuse, le roi nègre ayant été jusqu'à accuser le commandant supérieur et le capitaine Péroz d'être des intrigants qui travaillent par ambition, le capitaine, brusquant les pourparlers, exige énergiquement la rétractation de ces paroles injurieuses sous peine de

voir cesser toutes relations, ce qui sera le signal d'une déclaration de guerre.

De plus, le lieutenant-colonel, prévenu, écrit à Samory pour l'avertir que s'il tergiverse davantage, l'ambassade sera rappelée.

Intimidé par cette fière attitude, l'almamy se résigne et, le 23 mars 1887, signe le traité désiré.

Ce traité nous donne le Niger jusqu'à Siguiri et le Tankisso jusqu'à ses sources, met les États sofas de la rive droite du fleuve sous notre protection et nous accorde la liberté de commerce avec le Ouassoulou.

Ces précieux résultats, dus à l'adresse diplomatique et à la fermeté du capitaine Péroz, étendent les frontières du Haut-Fleuve jusqu'à la république de Libéria et à la colonie anglaise de Sierra-Leone, laquelle n'est plus désormais qu'une enclave au milieu de nos possessions.

Le capitaine Péroz rentre ensuite par le Tankisso ; en chemin, il découvre les sources du Bakhoy, place sous notre souveraineté les provinces du Ménien, du Sakho et du Kolou, tandis que le lieutenant Plat dresse l'itinéraire des pays traversés.

Ravitaillement des postes (février-mai 1887) ; traité avec Ahmadou-Cheïkou (12 mai 1887). — En arrivant à Kayes, le lieutenant-colonel Gallieni trouve la réponse d'Ahmadou-Cheïkou à la lettre qu'il lui a adressée ; le sultan y affirme sa joie de reprendre avec nous des rapports pacifiques et s'engage à entrer en lutte contre Soybou et sa bande.

L'horizon politique s'éclaircit donc dans le Haut-Fleuve. Le lieutenant-colonel songe alors à approvisionner les postes échelonnés jusqu'au Niger et, dans ce but, il prescrit au commandant Vallière d'organiser à Diamou une nouvelle colonne qui est ainsi constituée :

Un peloton de spahis ; deux compagnies de tirailleurs ;

un peloton d'infanterie de marine monté (50 hommes); une section de 80^{mm} de montagne et les services accessoires.

La colonne de ravitaillement quitte Diamou le 21 février et suit la ligne habituelle : Bafoulabé, Badumbé, Kita, Koundou et Bammako. En chacun de ces points, le lieutenant-colonel ordonne des travaux d'aménagement ou d'agrandissement et l'installation de cultures. A Kita, il étudie l'emplacement d'un sanatorium au sommet du massif rocheux et envoie un détachement de tirailleurs contre les pillards maures qui ravagent la contrée au sud du Baoulé.

De Bammako, la colonne revient par Niagassola et Kayes qu'elle atteint le 6 mai, après un parcours de 600 kilomètres, sans avoir eu à déplorer un seul décès, grâce aux excellentes mesures sanitaires et aux soins éclairés pris par son chef.

A Kayes, le lieutenant-colonel est informé que les Toucouleurs d'Ahmadou, fidèles à leur promesse, ont poursuivi le fils de Mahmadou-Lamine et l'ont réduit à s'enfermer dans Gouri, à six journées de marche de Médine.

Le lieutenant-colonel fait aussitôt surveiller le Sénégal de Bakel à Médine par les garnisons des postes et par deux chalands armés de pièces de 65^{mm}, de façon à interdire le passage du fleuve à Soybou. Ce dernier, cerné au nord par les Toucouleurs, sera, en outre, arrêté au sud par le commandant Vallière et la colonne, au cas où il réussirait à gagner la rive gauche.

Dans ces conditions, Soybou ne peut nous échapper; quelques jours après, en effet, il est capturé au gué de Dikokori, jugé immédiatement et fusillé. Sa mort met fin à la résistance des Sarracolets.

Le 12 mai, Ahmadou, à son tour, accepte notre domination et, par le traité de Gouri, nous reconnaît la liberté

de navigation sur le Niger et ses affluents. Dès lors, notre action du côté du nord-ouest s'exerce jusqu'au Sahara.

Explorations au Dinguiray et dans le Bélédougou. — A ce moment, il ne reste sur les confins du Haut-Fleuve que deux États encore indépendants : au sud le Dinguiray, au nord le Bélédougou.

Peuplé de 10,000 à 15,000 habitants, le Dinguiray est alors gouverné par un frère cadet d'Ahmadou, le sultan Aguibou, qui, par haine et crainte de son aîné, s'est rendu presque autonome et a toujours évité la lutte avec les Français.

Fidèle à sa politique, le commandant supérieur dirige une mission vers chacun de ces États : au Dinguiray, le capitaine Oberdorf, pour lier amitié avec Aguibou ; au Bélédougou, le docteur Tautain, pour nous donner l'accès des régions de la rive gauche du Niger en aval de Bammako.

Le capitaine Oberdorf, après avoir parcouru les provinces de la haute Gambie : Bélédougou, Badon, Niokolo, Tamgué et Sangala, franchit la Falémé à Erimalo et, par le Fontofa et le Koin, se porte au Dinguiray.

Très bien accueilli par Aguibou, le capitaine conclut avec lui une convention qui range le Dinguiray sous notre autorité, puis, traversant le Kolou et le Gadougou, de façon à relier ses travaux topographiques à ceux du capitaine Péroz, il rentre à Kita après un voyage de 200 kilomètres en territoire inconnu dont il a relevé la carte.

Tous les chefs des contrées visitées se sont alliés à nous ; la route du Fouta-Djallon nous est désormais ouverte.

Quant au docteur Tautain, accompagné du lieutenant Quiquandon, il pénètre dans le Bélédougou, passe à

Mourdia, Goumbou, Segala, Sokolo, noue des relations commerciales avec les différentes tribus noires qu'il rencontre ainsi qu'avec les Maures *Ouled-Embark* et retourne par Nyamina à Bammako, rapportant des renseignements utiles sur le pays et un itinéraire complet exécuté par le lieutenant Quiquandon.

Organisation intérieure de la colonie. Résultats de la campagne. — A son arrivée dans le Haut-Fleuve, le lieutenant-colonel Gallieni avait trouvé Bakel et Kayes ruinés par les guerres de l'année précédente ; il s'occupe aussitôt sérieusement de les restaurer et de les améliorer.

Kayes surtout, sous l'habile direction du commandant Monségur, est totalement transformé. Un hôpital, un cimetière, des jardins s'y élèvent successivement ; le poste européen est entouré d'ateliers, de bureaux et de pavillons ; le village indigène est percé de rues bien alignées et assaini partout ; un village de liberté nommé « Gallieni » est créé ; enfin, une école d'otages, où sont envoyés les fils des chefs des États récemment soumis, commence à fonctionner.

Le ravitaillement annuel des forts s'effectuait avec de très grosses difficultés. De Kayes à Diamou, on utilisait le chemin de fer ; au delà, jusqu'à Badumbé, on remontait le Sénégal en pirogues, sauf entre les rapides de Gouina et de Kalé que l'on tournait par un petit Decauville qui obligeait à deux transbordements des ballots ; enfin, de Badumbé à Bammako on transportait les marchandises sur des voitures en fer.

Pour remédier à toutes ces complications, le commandant supérieur fait établir une bonne route carrossable, de 5 mètres de largeur, du point terminus du chemin de fer jusqu'à Bammako. Les travaux entrepris par la compagnie de fusiliers disciplinaires, sous le lieutenant Am-

brosini, avancent rapidement et, en février, aboutissent déjà à Bafoulabé.

Les résultats obtenus durant la campagne dépassent donc toutes les espérances : l'insurrection du marabout est comprimée, les Sarracolets sont définitivement pacifiés et les frontières du Haut-Fleuve considérablement reculées ; à l'intérieur, la colonie est en progrès manifeste.

A l'approche de l'hivernage, le lieutenant-colonel Gallieni confie l'intérim du commandement supérieur au chef de bataillon Monségur et, le 15 mai, s'embarque pour la France.

Avant de s'éloigner, apprenant que Mahmadou-Lamine recrute, à nouveau, des partisans dans le Niani, il ordonne au capitaine Fortin d'aller, avec une garnison de tirailleurs et deux pièces de 4 de montagne, fonder un poste fortifié à Bani, nœud des routes de la Gambie sur Bakel et Kayes, de manière à protéger ces deux villes contre toute agression.

II. CAMPAGNE DE 1887-1888[1]

Situation dans le Haut-Fleuve en novembre 1887. But du commandant supérieur. — Au mois de novembre 1887, le lieutenant-colonel Gallieni, de retour à Kayes, reprend le commandement du Haut-Fleuve.

La situation est bien différente de celle de l'année précédente ; la colonie s'est beaucoup modifiée : autour des forts, principalement à Kayes, des villages populeux se dressent agrandis, embellis et ornés de plantations ; dans tous les postes existent des écoles d'otages et les progrès des jeunes indigènes sont déjà frappants.

---

1. Croquis n° 6.

Dans les escales, des foires mensuelles, instituées par le lieutenant-colonel, sont le centre d'un important commerce où traitants et acheteurs accourent en foule ; enfin, sur les marchés, des produits nouveaux, comme le beurre de karité et le caoutchouc, font leur apparition.

Pourtant, un point noir reste toujours à l'horizon.

Profitant de l'hivernage, Mahmadou-Lamine a recommencé ses prédications enflammées parmi les populations voisines du Niani et, peu à peu, il voit venir à lui, avec une grande foi religieuse, des guerriers du Niani, du Sandougou et du Saloum ; d'autre part, il endort la surveillance du gouverneur de Saint-Louis par des offres de soumission.

Disposant d'environ 4,000 hommes — parmi lesquels ses talibés et les gens de Toubakouta forment un corps de 1,500 combattants fanatiques et prêts à tout, — le prophète se jette subitement sur Nétéboutou, capitale du Ouli, pille et brûle la ville, tue son roi Malamine, un de nos récents alliés, et emmène les habitants en captivité.

Enhardi par ce succès, il assiège Macadiacounda, autre village retranché du Ouli ; mais le capitaine Fortin envoie, à la hâte, des renforts sous le roi du Bondou, Ousman-Gassi, qui bat le marabout et l'oblige à regagner Toubakouta.

Ses partisans augmentant sans cesse, Mahmadou-Lamine songe à envahir le Bondou ; les indigènes du Ouli, qui se sentent menacés, réclament notre appui.

La disparition du prophète est donc nécessaire, sous peine de faire renaître les troubles dans les pays sarracolets où la prospérité est revenue avec la paix. Aussi, dans sa deuxième campagne, le commandant supérieur se propose-t-il de supprimer d'abord Mahmadou-Lamine, de pousser, en même temps, les travaux de la route amorcée en 1887 et d'installer un fort à Siguiri.

Il est, en effet, urgent, pour briser Samory et lui ôter à jamais tout espoir de réoccuper la riche province du Bouré, d'avoir une garnison au confluent du Tankisso et du Niger, de façon à rassurer complètement les naturels de la contrée et leur permettre de se livrer, en toute sécurité, à leurs cultures.

Enfin, des missions achèveront l'œuvre ébauchée antérieurement : au sud, en entrant en relation avec le Fouta-Djallon et, de là, avec les rivières du sud ; au nord, en parcourant le Bélédougou jusqu'aux limites extrêmes de notre influence pour y maintenir l'ordre et étudier des États encore mal connus.

Le plus pressé est l'action contre Mahmadou-Lamine, car le lieutenant-colonel ne veut pas s'engager vers le Niger avec des inquiétudes constantes à la base de sa ligne d'opérations.

Il organise donc une colonne volante et, ne pouvant en prendre lui-même le commandement, vu que sa présence à Kayes est indispensable pour préparer le mouvement projeté sur Siguiri, il place à sa tête le capitaine Fortin.

Expédition de Toubakouta (novembre-décembre 1887). — Le capitaine Fortin était tout désigné pour remplir ce rôle délicat. Après avoir construit une redoute à Bani, il avait employé l'hivernage à discipliner les contingents du Bondou, reconnaître les routes de la Gambie et nouer des intelligences avec les chefs des pays proches de Toubakouta.

Sa tâche était difficile, car il avait à effectuer environ 300 kilomètres dans une région hostile, inconnue, couverte de forêts vierges et de marécages.

Le 25 novembre, les troupes qui doivent participer à l'expédition sont concentrées à Bani. Elles comprennent :

Deux compagnies de tirailleurs (250 hommes armés de

fusils Kropatschek) ; capitaine Briquelot, lieutenants Hugot, Levasseur et Pichon ;

Deux pièces de 80^{mm} ;

300 auxiliaires bondoukés dont les cavaliers, sous les ordres d'Ousman-Gassi, constituent la cavalerie de la colonne.

Le tata de Toubakouta se trouve dans l'angle formé par la Gambie et par un de ses affluents de droite, le Sandougou. Le capitaine Fortin est décidé à ne rentrer à Kayes qu'après avoir détruit le tata et s'être emparé du marabout. Pour rendre sa fuite impossible, il établit un plan basé sur la coopération de nos alliés du Niani et celle de Moussa-Malo, roi du Fouladougou, lequel, craignant de voir son territoire dévasté par Mahmadou-Lamine, nous a promis son appui.

Pendant que Moussa-Malo interdira à l'ennemi les passages de la Gambie et que les gens du Niani garderont les gués du Sandougou : Paqueba, Oualia, etc., empêchant ainsi toute retraite vers l'ouest et le sud, le capitaine se dirigera droit sur Toubakouta et fermera le cercle tendu autour de la forteresse. Ce projet, pour réussir, exige la rapidité et le plus grand secret.

Le 28 novembre, la colonne se met en route, franchit le Niéri-Ko à Goubaïel, sur un pont de chevalets improvisé, s'ouvre, à grand' peine, un chemin à travers les bois fourrés qui garnissent les pentes du plateau de Godjiel entre la Gambie et le Niéri-Ko, marchant la nuit, se cachant le jour, et arrive, le 5 décembre au matin, à Sine où elle est grossie par les contingents du Ouli. Là, un dépôt de vivres intermédiaire est installé et des émissaires sont envoyés aux alliés pour les avertir de se tenir prêts.

A ce moment, le capitaine Fortin apprend que 300 guerriers sont réunis à Barocounda, à mi-chemin du tata. Il faut éviter ce village pour ne pas donner l'alarme.

La colonne s'avance alors, sous bois, jusqu'aux abords

de Barocounda, puis, la nuit venue, quittant la route, de manière à laisser l'ennemi à trois kilomètres sur sa droite, elle s'engage dans la plaine, protégée sur le flanc dangereux par la cavalerie ; mais elle enfonce dans des marais dont elle ne parvient à se tirer qu'après mille difficultés et, le 8 décembre, au point du jour, apparaît devant Toubakouta.

Le village est situé sur la rive gauche du marigot de Douga, dans un terrain uni, formant glacis en pente douce vers le ruisseau, et est dominé, à 500 mètres vers l'est, par des collines de 10 à 12 mètres qui tombent à pic sur le glacis. La citadelle construite par Mahmadou-Lamine est admirablement disposée pour soutenir une longue résistance :

Deux *sagnés*[1], avec fossé et défenses accessoires, entourent le tata central constitué lui-même par une muraille épaisse, de quatre à cinq mètres de haut, avec deux tours et terrasses crénelées aux deux extrémités et un sagné arrangé en mosquée à l'intérieur. En avant de l'enceinte extérieure se dressent d'autres petits tatas carrés, clos de gros murs et qui, avec un détachement d'environ 100 hommes posté sur le chemin de Barocounda, servent de première ligne de défense.

Couvertes par les cavaliers d'Ousman-Gassi, les troupes se déploient en arrière de la crête : une compagnie à droite, une à gauche, l'artillerie au centre, le convoi derrière gardé par deux sections et les auxiliaires, et prennent pour objectif la face nord de la forteresse, de façon à battre en même temps de leurs feux la route d'Oualia, ligne de retraite forcée de l'adversaire.

Le combat commence par une très vive fusillade afin de tromper l'ennemi sur la faiblesse des Français.

Une bande de guerriers, massée sur une dizaine de

1. Enceintes palissadées.

rangs d'épaisseur, essaie de sortir du sagné ; les pertes qu'elle subit l'obligent à se replier. Abandonnant le front nord, les noirs se groupent du côté sud en deux colonnes d'attaque qui, sous la conduite des talibés, cherchent à déborder notre gauche.

Pour parer au danger, la compagnie menacée se place en potence et, par un feu rapide très violent et très bien ajusté, peut enrayer l'élan fougueux de l'adversaire qui se disperse à 100 mètres des baïonnettes et rentre au tata, serré de près par les cavaliers bondoukés.

Le capitaine Fortin porte alors tout son monde vis-à-vis la face sud où les défenseurs se sont refugiés et fait tirer les pièces sur le réduit et sur la mosquée qui, bientôt, est en flammes, puis il donne le signal de l'assaut.

Les auxiliaires s'élancent, appuyés par une compagnie de tirailleurs, pendant que l'autre compagnie continue ses salves jusqu'aux derniers instants. Brillamment enlevés par Ousman-Gassi qui charge en tête avec une grande bravoure, les Bondoukés, suivis de près par les Sénégalais, pénètrent dans la citadelle et en restent maîtres après une lutte acharnée.

Mais le marabout n'y est déjà plus ; prévenu la veille au soir de l'arrivée des Français, il a eu tout loisir pour s'enfuir dès les premiers coups de canon, avec une centaine de talibés.

Les pertes de l'ennemi sont considérables ; les principaux chefs, ceux qui avaient été les promoteurs de la révolte dans le Guidimakha, sont tués ; de notre côté, nous avons une cinquantaine d'hommes hors de combat, presque tous parmi les auxiliaires ; pas un Européen n'a été blessé.

Les troupes étant trop exténuées pour poursuivre, le capitaine Fortin ordonne le bivouac.

Mort de Mahmadou-Lamine (décembre 1887). — Pendant ce temps, Mahmadou-Lamine galope sur le chemin de Oualia. Voyant le passage occupé, il remonte le Sandougou, est arrêté de nouveau au gué de Paqueba et, heureusement pour lui, trouve celui de Coly-Bentan libre, par suite de la défection des contingents désignés pour défendre ce point. Il traverse alors la rivière et vient s'enfermer à Maka.

Dès qu'il est renseigné, le capitaine Fortin organise une vraie chasse à l'homme. Utilisant le bon vouloir du roi Moussa-Malo qui a offert l'appoint de ses 2,000 guerriers, il le lance le long de la rive droite de la Gambie, de manière à couper la retraite au marabout, pendant que les gens du Ouli et les Bondoukés se dirigent en hâte vers Maka.

A peine ceux-ci sont-ils en vue du village, que les habitants les refoulent à coups de fusil ; pourtant, le chef de Maka, intimidé par l'ultimatum que lui a fait adresser le capitaine, force Mahmadou-Lamine à s'éloigner.

Cerné de toutes parts, repoussé, partout où il se présente, par les indigènes que l'exemple de Toubakouta a terrifiés, le prophète finit par aboutir à N' Gogo-Soukouta. Rejoint presque aussitôt par Moussa-Malo, il engage une lutte désespérée où ses derniers fidèles se font courageusement tuer ; blessé lui-même d'un coup de sabre, il meurt peu après, épuisé de fatigue. Sa tête est rapportée triomphalement au camp français (12 décembre).

Ainsi se termine la fortune de celui qui, depuis deux ans, avait causé tant de ravages dans le Haut-Fleuve et suscité à la colonie tant de soucis.

La prise de Toubakouta et la mort de Mahmadou-Lamine produisent grand effet dans la région dont les chefs acceptent notre suzeraineté par des traités signés à Toubakouta le 14 décembre.

Le capitaine Fortin reprend alors le chemin de Kayes

où il arrive le 22 janvier 1888. Au retour et sur l'ordre du commandant supérieur, des missions d'études sont réparties dans le pays.

Le capitaine Briquelot et le lieutenant Hugot vont faire la topographie du Niani, du Sandougou et du Ouli; M. Liotard, aide-pharmacien de marine, visite le Niani, le Kalonkadougou et les États de Moussa-Malo ; le sous-lieutenant Levasseur est chargé de reconnaître la route qui met en communication directe Bakel, Kayes et Médine avec le Fouta-Djallon, de parcourir le nord de ce dernier empire, puis de revenir par la Casamance.

Enfin, la colonne suit des itinéraires différents, de façon à compléter la carte de la contrée et, de Bani, le lieutenant Pichon s'avance sur Médine, pour combler les lacunes qui subsistent encore dans la connaissance du territoire intermédiaire.

L'expédition du capitaine Fortin a comme résultats politiques de nous faire acquérir le Kalonkadougou, le Niani, le Sandougou et le Fouladougou.

Avec la paix disparaît l'anarchie qui régnait dans ces États ; ceux-ci, ruinés par des luttes incessantes, vont pouvoir renouer des relations commerciales avec les comptoirs de la côte et devenir, à nouveau, prospères.

Établissement d'un fort à Siguiri (janvier-avril 1888). — De son côté, le lieutenant-colonel Gallieni a organisé la colonne destinée à créer un fort à Siguiri.

Celle-ci est ainsi composée :

Un peloton de spahis, lieutenant Rouy ;

Un peloton d'infanterie de marine monté à mulets, lieutenant Famin ;

Une forte compagnie de tirailleurs, capitaine Roiffé ;

Une section d'artillerie, lieutenant Reichemberg ;

Un canon-revolver Hotchkiss de 37^{mm}, réservé au futur fort ;

Un détachement d'ouvriers, capitaine d'artillerie de marine Sornein ;

Une brigade télégraphique, M. Sallot, employé des postes ;

Un convoi à vivres et munitions de 150 voitures en tôle.

Prévoyant qu'avec un pareil convoi il aura bien de la peine à franchir les 600 kilomètres qui le séparent du Niger, attendu qu'au delà de Niagassola le trajet, encore non tracé, sera peu commode, le lieutenant-colonel ne veut pas s'aventurer aussi loin avant d'avoir fait examiner le terrain entre Niagassola et le Niger et restaurer la route, surtout aux passages du Laoussa, en amont de Bafoulabé, où il faut traverser successivement trois marigots et une épaisse forêt.

Aussi, tandis que la colonne se concentre sur la rive droite du Galougo, limite du chemin de fer, envoie-t-il le lieutenant d'artillerie de marine Vittu de Kerraoul rechercher le chemin au sud de Niagassola et confie-t-il à M. Oswald, garde d'artillerie de marine, le soin de rendre praticables les défilés du Laoussa.

De plus, le détachement d'ouvriers et les télégraphistes prennent les devants, le premier pour améliorer l'itinéraire à suivre, les seconds pour prolonger la ligne de Niagassola à Siguiri.

M. Oswald construit trois ouvrages d'art sur les ruisseaux du Laoussa : « les ponts Gallieni, Faidherbe, Desbordes », et perce une large et belle chaussée au milieu de la forêt.

Le 28 décembre 1887, le lieutenant-colonel lève le camp et, grâce à l'activité de M. Oswald, effectue très facilement le parcours jusqu'à Niagassola. Là, il apprend que Samory, plein de mauvaise foi, multiplie des émissaires dans le Bouré et les États voisins, dans le but de soulever contre nous les populations et d'empêcher notre installation à Siguiri.

Le lieutenant-colonel dirige aussitôt les spahis et une partie des tirailleurs sur le Niger pour occuper les gués aux abords de Siguiri, pourchasser les bandes de Sofas qui se présenteraient et protéger les ouvriers d'artillerie et la brigade télégraphique.

La colonne continue alors son mouvement, franchit le Kokoro sur un pont suspendu dû à l'initiative de M. de Kerraoul, et après une série d'étapes pénibles par suite des nombreux marigots qui sillonnent la contrée, parvient par Bougourou, Sétiguia et Balato à Siguiri, où elle entre le 23 janvier.

Dans le village, comme aux environs, on ne rencontre personne. Se conformant au traité de Bissandougou, Samory nous a bien cédé la place, mais non les habitants qu'il a forcés à se retirer sur la rive droite du Niger, et tout le pays jusqu'au delà de Kangaba est abandonné. La colonne se trouve dans une fâcheuse situation, car elle est à court de vivres et son convoi attardé n'a pu la rallier.

Le lieutenant-colonel lance aussitôt les spahis de tous côtés pour informer les riverains qu'il compte se maintenir dans la région et qu'il les défendra contre les entreprises de l'almamy.

Comme, à ce moment, ce dernier guerroie au loin avec le roi Tieba et que les indigènes n'ont déserté leurs foyers qu'à contre-cœur, ils ne tardent pas à revenir. Des convois vont chercher des vivres dans la contrée au sud de la route Kita-Siguiri et bientôt les noirs apportent eux-mêmes leurs provisions au camp.

Pendant ce temps, le lieutenant-colonel choisit un emplacement pour le fort, sur un plateau qui domine Siguiri, à 1,800 mètres environ du fleuve, et, dès le 25, les travaux commencent ; les nègres offrent leur concours et se montrent de très zélés auxiliaires, tant ils ont hâte de se sentir à l'abri des vengeances de Samory.

Aussi, en avril, l'ouvrage est-il terminé.

Entouré d'une enceinte crénelée, longue de près de 600 mètres et haute de 4, il affecte une forme pentagonale avec des bastions surélevés aux angles et surmontés chacun d'une pièce de canon ; près des remparts, un village de liberté sert de refuge aux émigrés de la rive droite du Niger.

L'hivernage étant proche, le commandant supérieur laisse à la garde du fort la compagnie de tirailleurs Roiffé et 15 canonniers avec des approvisionnements pour un an, puis rétrograde sur Kayes, dispersant dans la région entre Niger et Falémé tous ses officiers disponibles pour compléter la carte du Haut-Fleuve.

Mademba, chef du bureau politique, visite le Bouré et les territoires malinkés à l'ouest du Bakhoy : Sakho, Ménien, Bidiga, Goro, Gadougou et Baniakadougou.

Le lieutenant Famin passe par Sétiguia, Goubanko, Kita, Fangalla, prend note des affluents du Bakhoy jusqu'au Baoulé et relève le Kénié-Ko.

Le lieutenant Reichemberg étudie la route Siguiri-Bafoulabé par Nabou, la rive droite du Bafing et Koundian ; chemin faisant, il découvre le Koba, affluent de gauche du Bafing.

Le lieutenant de spahis Rouy, avec son peloton, détermine le cours du Kokoro et la partie entre Kangaba et Niagassola.

Le lieutenant Bonaccorsi s'achemine vers le Galougo par Balandougou, Kafoulabé, le Fontofa et le Konkodougou.

Enfin, le lieutenant Vittu de Kerraoul achève la reconnaissance de la Falémé et lève le chemin direct entre la haute Gambie et le haut Sénégal par Tombé, Satadougou, Médina, Gondoho, capitale du Dentilia, d'où il gagne Kénieba et Tombokané.

Explorations au Fouta-Djallon et dans le Bélédougou. — Avant d'aller à Siguiri, le lieutenant-colonel Gallieni avait, suivant son programme, organisé des missions pour entrer en contact, d'une part avec le Fouta-Djallon, de l'autre avec les territoires au nord du Bélédougou.

Au Fouta-Djallon, outre le sous-lieutenant Levasseur, il envoie directement le capitaine Oberdorf pour placer cet État sous notre protectorat et, un peu plus tard, fait exécuter à la compagnie de tirailleurs Audéoud une marche militaire à travers ce pays et jusqu'à la côte, pensant que ce déploiement de forces impressionnera favorablement les habitants à notre égard.

Quant au Bélédougou, le lieutenant-colonel y dirige une colonne légère, sous les ordres du commandant Vallière, dans le but de débarrasser la contrée des bandes de pillards qui la ravagent et de pousser jusqu'aux confins extrêmes de notre pénétration vers le nord.

Le commandant Vallière part en décembre avec un peloton de spahis, deux compagnies de tirailleurs et une section de 80^{mm} ; il chasse les Maures de la vallée du Baoulé, est très bien accueilli par les Bambaras qui se rangent sous nos lois ainsi que les gens du Kodala, du Kaniaga, du Sarana, du Kala, et fait dresser par ses officiers la carte de toute la région, entre autres le cours du Baoulé.

Parvenu à Bammako (fin de février 1888), il remonte le Niger pour rallier le commandant supérieur à Siguiri. En route, il reçoit l'ordre de châtier Mambi, chef de Kangaba, qui, obéissant aux injonctions de Samory, s'est retiré dans le tata de Minamba-Farba, à 1,500 mètres de la rive droite du fleuve et excite les indigènes à se soulever contre nous.

Mambi ayant refusé de réoccuper son village, le commandant décide de l'attaquer à Minamba-Farba. Sous la protection de l'artillerie, qui se met en batterie sur un

monticule de la rive gauche, la colonne franchit le Niger et se porte à l'assaut du tata; mais Mambi a pu s'en échapper à temps.

En tout cas, la leçon est suffisante pour apaiser l'effervescence des noirs qui s'étaient réfugiés dans les montagnes du Manding et qui retournent à leurs demeures.

Le commandant Vallière installe à Kangaba une petite garnison pour renforcer la ligne Bammako-Siguiri, puis, avec le reste de sa troupe, continue sur Siguiri où il débouche le 15 mars et annonce au lieutenant-colonel l'heureuse issue de son expédition.

A la suite de la campagne de 1887-1888, le Haut-Fleuve prend donc un développement considérable ; mais, tout en pacifiant la colonie et en fixant solidement ses nouvelles frontières, le lieutenant-colonel Gallieni songe aussi à en assurer l'avenir économique et il s'efforce d'établir des rapports commerciaux, soit avec les pays qui bordent le moyen Niger, principalement avec Tombouctou, soit avec ceux de l'intérieur de la boucle formée par le fleuve.

III. EXPANSION DE LA FRANCE SUR LE MOYEN NIGER ET DANS LA BOUCLE

1° Tentatives d'accès vers Tombouctou [1].

Voyage du lieutenant de vaisseau Davoust au Macina (octobre 1885). — Au moment de l'arrivée du lieutenant-colonel Gallieni dans le Haut-Fleuve, depuis deux ans déjà, la question d'aboutir à Tombouctou par la voie du Niger a été examinée.

Dès sa nomination au commandement de la canonnière

1. Croquis n° 5.

le Niger, le lieutenant de vaisseau Davoust a eu le désir secret de renouveler l'itinéraire de Mungo-Park et de descendre, comme lui, le Niger jusqu'à Tombouctou et même jusqu'aux rapides de Boussa.

En septembre 1885, jugeant son embarcation capable de remonter le courant du fleuve, il sollicite du commandant supérieur, alors le chef de bataillon Combes, d'entreprendre le voyage et obtient l'autorisation de pousser seulement jusqu'au Macina; chemin faisant, il devait signer des conventions avec les États riverains.

Le 6 septembre, Davoust se met en route, accompagné du capitaine Delanneau qui à Nyamina conclut un traité avec les habitants et les décide à chasser leurs oppresseurs toucouleurs, passe devant Ségou et Sansanding, fait accepter notre autorité aux gens de ce dernier village ainsi qu'à ceux du Kaminiadougou et, par Diafarabé, atteint Nauhau, dans le Macina, au confluent du Niger et du marigot de Djenné.

Se conformant à ses instructions, Davoust revient alors sur ses pas et essaie de gagner Bammako où il a reçu l'ordre de rallier pour démonter la canonnière ; arrêté par les rapides de Sotuba, il mouille à Manambougou.

Cette expérience prouvait que le Niger était navigable au moins jusqu'au Macina et qu'il serait, sans doute, possible d'aller au delà. Davoust en avait la conviction, aussi au mois de mars suivant, profitant de la présence du lieutenant-colonel Frey à Bammako, lui demande-t-il de tenter, à la prochaine crue du fleuve, un nouvel effort vers Tombouctou, et le commandant supérieur appuie cette requête auprès du ministre de la marine ; celui-ci répond affirmativement, sous condition que l'exploration aura un caractère purement scientifique et il ordonne de surseoir au démontage de la canonnière, notifié quelques mois auparavant.

Davoust se prépare sur-le-champ au départ et cons-

truit plusieurs chalands qui, remorqués par le *Niger,* emporteront une provision de vingt jours de bois de chauffage ; mais, peu après, il tombe gravement malade et est renvoyé en France (juin 1886). Il est remplacé par le lieutenant de vaisseau Caron.

Voyage du lieutenant de vaisseau Caron à Korioumé (juillet-octobre 1887). — En entrant en fonctions, le lieutenant-colonel Gallieni reprend l'idée de Davoust et prescrit au nouveau commandant du *Niger* de se tenir prêt à partir, aux hautes eaux, pour Tombouctou ; dans l'intervalle, cet officier bâtira une deuxième canonnière dont, par économie, la machine à vapeur seule sera envoyée de France.

Le commandant Caron déploie aussitôt une grande activité ; installé aux chantiers de Manambougou, il dirige la fabrication de la canonnière qui est baptisée *le Mage,* lui donne une capacité de 1,000 tonneaux et une longueur de 25 mètres.

Averti que les chaudières n'arriveront pas à temps, il renonce à emmener le *Mage,* façonne un chaland de douze tonneaux, le *Manambougou,* pour porter les vivres que le *Niger* ne peut ranger dans ses soutes[1] et une embarcation légère, dite *scharpée,* destinée à accoster à la rive pour couper le bois de chauffage nécessaire ; ces deux bateaux seront traînés par le *Niger.*

A son passage à Bammako, le lieutenant-colonel Gallieni adjoint au lieutenant de vaisseau deux officiers : le sous-lieutenant Lefort et le docteur Jouenne, et lui remet ses instructions : sur toute sa route, il devra user de la plus grande modération pour se concilier les sympathies des populations ainsi que d'une grande prudence dans

1. Les soutes contiennent, en effet, une réserve de 8 tonnes de charbon, amenées, à grand'peine, par mulets à Bammako.

ses pourparlers avec les Touareg pour éviter le sort du colonel Flatters.

Le 1er juillet 1887, la flottille se met en marche. Les eaux sont encore très basses et, maintes fois, la sonde n'accuse que quelques centimètres d'eau sous la quille; bientôt on s'aperçoit que la canonnière consomme énormément de bois[1], il en résulte une extrême fatigue pour l'équipage[2] qui est obligé, chaque jour, de renouveler le combustible à la rive.

Jusqu'à Diafarabé, la mission trouve un excellent accueil auprès des Bambaras de la rive gauche, nos récents alliés; au delà, elle pénètre dans le Macina, territoire encore inconnu.

Ce pays est alors sous la domination de Tidiani, neveu d'El-Hadj-Omar, qui a su se tailler, aux dépens du Ségou, un immense empire.

Successivement, Tidiani a conquis Djenné, le Guilgodi, le Liptako, étendu son pouvoir jusqu'à Safay, à 150 kilomètres en amont de Tombouctou, et il jouit d'un certain crédit sur les gens de cette dernière ville. Entouré de Toucouleurs fanatiques, il tient sous un joug servile les peuples vaincus (Peulhs, Bambaras, Bobos) qui, las de ce régime, n'attendent qu'une occasion pour se révolter et se réjouissent de notre apparition.

En approchant du Macina, le commandant Caron a adressé une lettre au sultan de Bandiagara pour avoir la liberté de circuler sur ses États et, prévoyant un refus, il s'avance jusqu'à Mopti, de façon à continuer ensuite sur Tombouctou, même au cas où le roi nègre s'y opposerait.

Connaissant la situation des esprits à son égard, Tidiani ne pouvait que nous être défavorable; pourtant il

1. Un stère par heure.
2. L'équipage comprend 4 Européens et 10 indigènes.

invite les voyageurs à venir dans sa capitale. Sans hésiter, le commandant laisse le sous-lieutenant Lefort à la garde des embarcations et, escorté du docteur Jouenne et de plusieurs laptots, se rend à Bandiagara où il est reçu avec beaucoup de prévenance par le souverain noir ; mais il ne réussit à en obtenir ni traité de commerce, ni le droit de poursuivre sa route.

« Je suis le porteur dont les outres sont Tombouctou « et Djenné, lui dit Tidiani, prenez le porteur et vous « aurez les outres. »

De retour à Mopti, le commandant Caron remonte jusqu'à Diafarabé dans l'intention d'utiliser le marigot de Diaka ; arrêté par la violence du courant, il reprend la branche est du Niger, traverse le lac Déboé et, le 16 août, atteint Safay.

Sur tout ce parcours, les riverains (Peulhs et Bambaras) se sont éloignés, par ordre du sultan, pour ne pas communiquer avec les Français. Deux jours après, la flottille s'engage dans le marigot de Kabara ; le peu de profondeur des eaux l'empêche d'y naviguer et elle mouille à Korioumé, non loin de Tombouctou.

A cette époque, Tombouctou est sous la dépendance des Touareg Tademeket et est livrée à l'anarchie. Jusqu'alors la ville était administrée par une assemblée de marchands ou « djemma » ; depuis deux ans, celle-ci a été dissoute par un ambitieux, du nom de Rhiaia, qui gouverne seul, sous le contrôle des Tademeket.

Au début, les Touareg ne sont pas hostiles à la mission ; toutefois, travaillés peu à peu par Tidiani et les Maures, ils décident de l'attirer dans une embuscade et de piller la canonnière.

Tidiani méfiant, affirme, en effet, que les blancs arrivent en conquérants et qu'ils ont avec eux les matériaux voulus pour élever un fort ; quant aux Maures, ayant le monopole des transactions commerciales, ils craignent

d'être dépossédés de leurs privilèges s'ils permettent aux Français de s'immiscer dans leurs affaires.

Prévenu du complot qui se trame contre lui et voyant la mauvaise volonté des indigènes, le commandant se retire d'abord à Safay, puis désespérant d'entrer en rapports avec Tombouctou il retourne définitivement en arrière.

Faute de pilote, la flottille manque de s'échouer par trois fois sur les rapides de Toudoumforma ; au sortir du lac Déboé, elle essuie une violente tornade[1] qui jette les bateaux à la rive et leur fait courir de grands dangers ; de plus, avec les pluies persistantes et l'absence de vivres frais, les maladies surviennent à bord. Néanmoins, les officiers gagnent Diafarabé sans encombre, placent le Monimpé et le Sarro sous notre protectorat et, malgré l'attitude menaçante des Toucouleurs de Ségou qui se massent sur le rivage à leur passage, débarquent le 6 octobre à Manambougou.

Ce voyage pacifique produit une grande impression sur les populations de la région et les détermine à s'affranchir des liens qui les enchaînent aux Toucouleurs.

Outre une carte détaillée du Niger au $\frac{1}{5,000}$ jusqu'à Korioumé, qui prouve que sur une longueur de 800 kilomètres le fleuve est parfaitement navigable, le commandant Caron rapporte de précieux renseignements sur l'état politique des contrées visitées, principalement sur le Macina, apprenant ainsi que Tidiani tient réellement les clefs de Tombouctou et que, pour y aborder, il faudra forcément s'accommoder avec lui.

Deuxième voyage du lieutenant de vaisseau Davoust (octobre 1888). — L'exploration du commandant Caron a bientôt d'heureuses conséquences ; en effet, au

1. Ouragan.

mois de novembre 1887, le lieutenant-colonel Gallieni reçoit une lettre de Rhiaia lui disant qu'après réflexion les habitants de Tombouctou ont résolu de nouer avec nous des relations commerciales.

De plus, à ce moment, Tidiani meurt, empoisonné à l'instigation du sultan du Kaarta et est remplacé par Mounirou, un frère d'Ahmadou, à qui le commandant supérieur a rendu jadis service en lui offrant l'hospitalité à Bammako alors qu'il fuyait la colère d'Ahmadou. Reconnaissant, Mounirou semble maintenant animé des meilleures intentions à notre égard.

Profitant de ces bonnes dispositions, le lieutenant-colonel décrète qu'aux hautes eaux, le lieutenant de vaisseau Davoust, qui a, selon son désir, succédé au commandant Caron, repartira pour Tombouctou.

L'expérience précédente ayant montré qu'il est dangereux de naviguer avec une seule canonnière, qui, en cas d'accident, risque de rester sans secours; d'autre part, le *Mage* n'ayant pas été achevé faute de machine à vapeur, le lieutenant-colonel réclame en France une deuxième chaloupe qui est expédiée aussitôt.

Davoust se charge du transport de cette embarcation de Kayes au Niger ainsi que de son montage; aidé par son second, l'enseigne de vaisseau Hourst, il mène à bien cette opération difficile et, en octobre 1888, la nouvelle canonnière, baptisée *Mage*[1], flotte sur le fleuve.

Davoust se met alors en route pour Tombouctou; embarqué trop tard, il est obligé de s'arrêter à Samba-Marcalla, près de Nyamina, par suite de la baisse des eaux, et de rentrer au mouillage de Manambougou pour passer l'hivernage.

Épuisé de fatigues et complètement démoralisé par cet insuccès, Davoust laisse le commandement de la flottille

---

1. L'ancien *Mage* est déclassé.

à l'enseigne de vaisseau Hourst et demande à être rapatrié ; il succombe en chemin à Kita.

En tout cas, si le voyage de Davoust ne procure aucun résultat, les Français possèdent désormais, sur le Niger, deux canonnières avec lesquelles ils sont incontestablement les maîtres de la vallée.

2° *Pénétration dans la Boucle du Niger.*

Protectorat sur les États du roi Tieba (18 juin 1888)[1]. — Le lieutenant-colonel Gallieni songe également, pour clôturer son œuvre, à relier le Haut-Fleuve avec les établissements de Grand-Bassam par le pays de Kong.

Faute d'officiers disponibles, il renonce momentanément à ce projet ; mais il veut, tout au moins, nous réserver la possibilité de pénétrer à l'intérieur de la boucle du Niger, en entretenant des rapports avec le roi Tieba qui règne, dans cette région, sur un vaste territoire formé par le Kénédougou et le Canadougou, et dont la capitale est Sikasso.

Situé entre deux pays musulmans : au nord, le Ségou, au sud-ouest le Ouassoulou, cet État n'a pas de limites déterminées et est attaqué, sans cesse, par Madani et Samory, ses deux voisins redoutés. Aussi, le *fama*[2] est-il tout disposé à lier amitié avec les Français qui ont les mêmes ennemis que lui.

Déjà en 1885, le commandant Combes a essayé de s'aboucher avec lui et a prescrit au commandant de Bamako de l'exciter contre Samory, afin de détourner l'attention de ce dernier qui s'apprête à nous faire la guerre.

---

1. Croquis n° 6.
2. Roi.

Peu après l'arrivée du lieutenant-colonel Gallieni dans le Haut-Fleuve, Tieba adresse une députation au nouveau commandant supérieur pour conclure une alliance offensive et défensive contre l'almamy; comme à ce moment le traité de Bissandougou vient d'être ratifié par Samory, le lieutenant-colonel ne peut accepter et il se contente de donner d'utiles conseils au roi nègre.

Samory, en effet, n'a consenti à pactiser avec nous que pour agir plus librement contre le fama dont il convoite les possessions et, au milieu de 1887, il va assiéger Sikasso; il se heurte à une résistance énergique et opiniâtre des habitants et, après plus d'un an de siège, est contraint de se retirer après avoir perdu la plupart de ses meilleurs guerriers.

Au cours de la lutte, les deux chefs noirs implorent notre aide à plusieurs reprises; Samory, ayant recommencé ses intrigues contre nous auprès des indigènes de la rive gauche du Niger, n'obtient aucun renfort de notre part; Tieba, au contraire, reçoit de nombreux encouragements.

Sensible à cet appui moral, le fama envoie son fils et son neveu à Bammako pour signer avec le capitaine Septans, commandant du poste, un traité par lequel il se met sous notre protectorat (18 juin 1888).

Exploration du capitaine Binger (1887-1889)[1]. — L'idée du lieutenant-colonel Gallieni, relative à la reconnaissance de la Boucle du Niger, était aussi celle du capitaine d'infanterie de marine Binger[2]. Déjà connu par des travaux topographiques exécutés au Sénégal, cet officier se fait accorder par M. de la Porte, alors sous-secrétaire d'État aux colonies, l'autorisation d'organiser une mis-

1. Croquis n° 7.
2. A ce moment officier d'ordonnance du général Faidherbe, n'est promu capitaine que le 19 juin 1888.

sion dans le but de visiter la région située à l'est du haut Niger (début de 1887).

Accompagné de douze hommes, il se rend à Bammako et s'engage dans le Ouassoulou, non sans avoir toutefois dépêché un courrier à Samory pour avoir la liberté de passage sur ses territoires. En arrivant sur les bords du Baoulé, il se voit réclamer par l'almamy, alors occupé au siège de Sikasso, un secours de trente hommes.

Ne pouvant pas abandonner moralement notre nouvel allié, il laisse son escorte à Bénokhobougoula, près du Bagoé, et se dirige sur Sikasso dans l'intention de ramener la paix entre les deux adversaires ; il aura ainsi l'occasion d'étudier les forces de Tieba.

Après sept jours de marche dans une contrée dévastée par la guerre et la famine, le capitaine Binger atteint Sikasso (août 1887), mais toutes ses tentatives de conciliation échouent.

Il veut alors poursuivre son voyage sur Kong, et Samory, tenant à le garder pour faire croire à Tieba que l'officier précède une colonne de renfort qui accourt à l'aide des Sofas, adhère à son départ avec beaucoup de difficultés.

Ayant rallié le reste de ses gens, le capitaine s'avance sur Tengréla, dont les habitants dépendent du fama de de Sikasso.

Ceux-ci, pleins de méfiance envers des Français amis des Sofas, se montrent menaçants et obligent la mission à rétrograder sur Tiong et Fourou où elle s'arrête un mois, employant ce temps à s'attirer l'amitié des naturels de l'endroit, les « Sénoufos », et à solliciter, du souverain du Follona, le droit de traverser sa province.

M. Binger se porte ensuite à Niélé, chef-lieu du Follona, puis, franchissant le Comoé, qu'il pense être une des branches occidentales de la Volta, entre à Kong, cité la plus importante de la boucle (20 février 1888). Bien

accueilli par le roi Karamoko-Oulé, il dissipe aisément les soupçons qui pèsent sur lui par suite de ses relations récentes avec Samory, disant qu'il vient uniquement pour établir des transactions commerciales.

Le 12 mars, il s'achemine vers Bobo-Dioulaso, à vingt étapes dans le nord, de façon à relever une partie du cours du Comoé et des affluents de la Volta, parvient en mai à Bobo-Dioulaso, point de transit entre Kong et Djenné, parcourt le Dafina et le Gourounsi par Ouahabou, Banéma et aboutit à Waghadougou, capitale du Mossi.

Le roi du pays, Naba-Sanom, favorablement disposé à l'égard de la mission, s'apprête à conclure une convention commerciale avec elle, mais averti qu'une expédition militaire allemande remonte à ce moment du Togo sur la Volta, il change d'avis et invite le capitaine à se retirer sans lui permettre, comme ce dernier le désire, d'aller au Liptako pour rentrer par le Gourma.

Après un mois de repos à Waghadougou, le vaillant officier retourne au Gourounsi qu'il explore du nord au sud, vivant pendant dix-huit jours au milieu de populations hostiles, gagne enfin la Volta blanche et, malade, reste quarante-cinq jours à Oual-Oualé pour se remettre (août et septembre).

De là, à travers le Mampoursi, le Dagomba et le Gondja, il pousse jusqu'à Salaga, longe ensuite la rive droite de la Volta et le nord de l'Achanti, et par Kintampo débouche à Bondoukou.

En cet endroit, M. Binger est informé que le résident de Grand-Bassam, M. Treich-Laplène, envoyé à sa recherche, est passé quelques jours avant et a continué sur Kong. Après une halte d'une semaine, pendant laquelle il essaie de communiquer avec le résident, le capitaine se hasarde de nouveau vers Kong.

En route, il salue à Aminvi le chef du Gottogo, qui a

tout récemment signé un traité avec M. Treich-Laplène, et examine les terrains aurifères de Samata.

Le 15 janvier 1889, il retrouve à Kong son compatriote et fixe, peu après, les bases d'un accord avec le roi Karamoko-Oulé, en vertu duquel celui-ci accepte notre suzeraineté, donne aux marchands français toute facilité pour s'installer sur son territoire et promet de favoriser notre trafic à l'exclusion de celui des autres nations.

La liaison entre les établissements du Niger et les comptoirs de la Côte d'Ivoire est ainsi assurée.

Les deux voyageurs reviennent alors de concert par la rive droite du Comoé ; à Dakhara, capitale du Djimini, ils obtiennent du roi Demba des droits analogues aux précédents, ainsi que dans l'Anno, dont le souverain reconnaît aux Français la liberté de navigation sur le Comoé.

Incapables de marcher par suite des fatigues excessives qu'ils ont endurées, le capitaine et son compagnon s'embarquent en pirogue à Attakrou et, un mois après, sont recueillis à Alépé par la canonnière *le Diamant* qui les dépose le 20 mars à Grand-Bassam.

Le capitaine Binger a donc réussi à réaliser son dessein, au prix, il est vrai, de difficultés inouïes ; au cours de ces vingt-huit mois d'épreuves, il a relevé près de 4,000 kilomètres en terrain inconnu.

Cette brillante entreprise fournit de précieux renseignements sur la géographie, le commerce et l'industrie de la Boucle du Niger et cimente les relations avec les peuples qui y vivent.

CHAPITRE VI

LE HAUT-FLEUVE EN 1888[1]

Situation politique et militaire. — A la fin de 1888, le Haut-Fleuve forme un immense quadrilatère constitué : au nord, par le Sénégal en amont de Bakel, le Baoulé et une ligne allant jusqu'à Nyamina ; à l'est, par le Niger jusqu'à Kouroussa ; au sud, par la ligne Kouroussa-Ouassou[2] ; à l'ouest, par celle Ouassou-Bakel.

Toutes les provinces comprises dans ces limites renferment une population de 200,000 habitants et sont réparties en dix cercles administrés chacun par un officier :

Cercle de Bakel, entre le Sénégal, la Falémé rive gauche et la Gambie ;

Cercle de Kayes (Kaméra) ;

Cercle de Médine, entre la Falémé et le Galougo ;

Cercle de Bafoulabé, rive gauche du Bafing jusqu'au Dinguiray ;

Cercle de Badumbé, entre le Bafing, le pays de Baniakadougou et le Bakhoy ;

Cercle de Kita, entre la rivière Baoulé et le Ménien ;

Cercle de Koundou, composé du Fouladougou oriental et limité, au sud, par le Birgo ;

Cercle de Bammako, entre le Baoulé rive droite et le Niger, borné au nord par le village de Merkoia ;

Cercle de Niagassola, entre ceux de Kita, Koundou, Bammako et Siguiri ;

---

1. Croquis n° 6.
2. Pres de la moyenne Gambie.

Cercle de Siguiri, entre celui de Niagassola et le Niger.

Les trois grands royaumes qui avoisinent ce territoire : au nord, celui d'Ahmadou (Kaarta) ; à l'est, celui de Samory (Ouassoulou) ; au sud, le Fouta-Djallon, sont soumis à notre autorité et leurs chefs semblent réduits à l'impuissance.

Enfin, dans la Boucle du Niger, les États de Tieba et ceux du pays de Kong ont accepté notre protectorat.

Pour garder ce vaste espace, la colonie n'emploie que 800 soldats noirs et 200 à 300 Européens, savoir :

Deux pelotons de spahis de l'escadron sénégalais et un bataillon de tirailleurs du régiment sénégalais.

Si la conquête est grande, l'extension commerciale est nulle.

Pourtant, le Haut-Fleuve commence à avoir des ressources propres ; par la convention du 5 avril, le Bouré s'engage à nous payer annuellement un tribut d'environ 20,000 fr. et, depuis le traité du 5 mai, les États sarracolets nous règlent un impôt personnel de 3 fr.

A l'intérieur, la colonie est en bonne voie de réorganisation ; les deux routes de ravitaillement, l'une de Kayes à Bammako par Bafoulabé, Badumbé, Kita et Koundou, l'autre de Kayes à Siguiri par Kita et Niagassola ont été améliorées, rendues en grande partie carrossables et sont doublées d'une ligne télégraphique qui fonctionne régulièrement avec de nombreux postes intermédiaires ; sur le Niger, une flottille de deux canonnières et plusieurs chalands permet de circuler librement sur le fleuve et augmente notre force matérielle et morale ; enfin, les travaux du chemin de fer reprennent avec activité ; jusqu'alors, en effet, ils ont couru de nombreux aléas.

Chemin de fer du Sénégal au Niger (de 1881 à 1888). — A la suite du rapport favorable de la mission

Derrien, le ministre de la marine avait obtenu des Chambres, en 1881, un crédit de huit millions et demi pour la création d'une première section de voie ferrée entre Kayes et Bafoulabé.

Le matériel nécessaire est expédié de France et les travaux sont entamés sous la direction d'un personnel civil ainsi fractionné : M. Arnaudeau, ingénieur en chef, quatre conducteurs de première classe, cinq agents secondaires et deux mécaniciens.

Ce personnel est insuffisant, jouit d'une trop grande indépendance, de plus ne tarde pas à être décimé par les fièvres, et bientôt il ne reste que M. Jégou, conducteur.

Un an après, vingt kilomètres à peine ont été péniblement installés ; le terrain n'a pas été complètement étudié et tout le matériel a été envoyé en bloc sans tenir compte de la navigabilité du Sénégal, de sorte que non seulement la tête de ligne, Kayes, se trouve encombrée, mais encore des pièces de construction très importantes sont éparpillées en aval le long du fleuve et demeurent exposées aux intempéries, faisant défaut là où elles seraient utiles.

A la fin de 1883, 54 kilomètres de rails ont pu être cependant alignés de Kayes à Diamou, quoique dans des conditions très défectueuses, et leur établissement a coûté déjà treize millions et demi de francs.

Néanmoins, les Chambres inscrivent encore, au budget de 1884, une somme de quatre millions et demi pour cette entreprise ; l'année suivante, craignant de dissiper les finances du pays dans une œuvre qui paraît exiger d'énormes sacrifices, elles ne veulent plus accorder d'autres crédits que ceux indispensables à l'exploitation de la ligne, soit 175,000 fr. par an.

Dès lors, les chantiers sont presque abandonnés ; seule, une brigade d'entretien est chargée d'assurer la circula-

tion du train entre Kayes et Diamou et la voie ne s'allongera plus chaque année, à force d'expédients, que de quelques kilomètres.

Le lieutenant-colonel Boilève croit réaliser une économie en substituant aux coolies chinois, requis pour la construction de la ligne, environ 1,500 Marocains; ceux-ci sont payés moins cher, il est vrai, mais ils sont toujours malades et font beaucoup moins d'ouvrage ; aussi le commandant Combes revient-il au premier système de recrutement consistant à embaucher simplement les noirs.

En outre, il exerce une surveillance active sur le service du chemin de fer et fait décider par l'administration des colonies que l'ingénieur en chef directeur relèvera désormais du commandant supérieur. Grâce à cet officier, la voie atteint, à la fin de 1885, le kilomètre 63, et, au delà, la plate-forme est terminée sur une distance à peu près égale.

Pendant les deux années de son commandement, le lieutenant-colonel Gallieni imprime aux travaux une vigoureuse impulsion ; il y affecte 600 manœuvres tirés des pays voisins et utilise tout le matériel disponible. A la fin de 1887, 94 kilomètres de rails sont posés et deux ponts ont été édifiés par M. l'ingénieur Portier : l'un de 60 mètres, pour franchir le torrent du Bagouko, l'autre sur le marigot de Tambacoumbafara.

L'année suivante, un viaduc de 75 mètres est lancé sur le Galougo par les soins de M. Couteau, conducteur des ponts et chaussées ; supporté par des piles hautes de 18 mètres, cet ouvrage d'art est le premier de son genre en Afrique. Plus loin, le tracé se poursuit dans des tranchées de 12 mètres de profondeur taillées en plein roc et à ciel ouvert ; le 2 juin 1888, la ligne aboutit au confluent du Bafing et du Bakhoy, après un parcours de 129 kilomètres ; au delà, la plate-forme se continue encore pendant 40 kilomètres.

De plus, un embranchement de trois kilomètres avec pont va de Kayes à Médine, afin de remédier aux difficultés de la navigation du Sénégal aux rochers des Kippes et de ne pas gêner le commerce des chalands.

Pour éviter de retomber dans le gâchis des années précédentes et diminuer les dépenses, le lieutenant-colonel Gallieni juge indispensable de militariser totalement le service du chemin de fer et d'en confier la tâche à l'artillerie de marine ; il adresse une demande en ce sens à l'administration des colonies, qui donne des ordres en conséquence. Le service est complètement réorganisé et, dès lors, chaque année marquera quelque progrès.

A la fin de 1888, le Haut-Fleuve prend donc une physionomie nouvelle, grâce au lieutenant-colonel Gallieni, et, à son départ, cet officier laisse à son successeur, le lieutenant-colonel Archinard, une colonie agrandie, pacifiée, prête à se consacrer exclusivement au commerce et à réparer la désolation et la ruine que lui ont causées les ravages d'El-Hadj-Omar et de Samory.

LIVRE II

DEUXIÈME PÉRIODE (1888-1895)

(Constitution de la colonie.)

CHAPITRE VII

COMMANDEMENT SUPÉRIEUR DU LIEUTENANT-COLONEL ARCHINARD[1]. — CAMPAGNES DE 1889-1891

PROGRAMME GÉNÉRAL DU COMMANDANT SUPÉRIEUR[2]

Au mois d'octobre 1888, le chef d'escadron Archinard, de l'artillerie de marine, est nommé commandant supérieur du Haut-Fleuve en remplacement du lieutenant-colonel Gallieni. A son arrivée dans la colonie, à la création de laquelle il a participé depuis le début, la situation est encore très aléatoire.

A l'intérieur, la présence des Toucouleurs, qui possèdent toujours dans le Haut-Fleuve la forteresse de Koundian, est une cause de troubles continuels ; à l'instigation d'Ahmadou, ils poussent à la rébellion les villages du Bambouk et du Gangaran et guettent constamment l'occasion de nous nuire ; de plus, les Bambaras du Bélédou-

---

1. N'est promu à ce grade que le 1er mai 1890.
2. Croquis n° 9.

gou, qui s'étaient placés sous notre protectorat, commencent à douter de notre bonne foi en nous voyant signer des conventions avec Ahmadou et Samory et nous soupçonnent de vouloir nous unir, à leurs dépens, à ces deux grands chefs, leurs ennemis.

A l'extérieur, malgré les pactes conclus, Ahmadou et Samory se montrent de nouveau hostiles.

Ahmadou n'a accepté le traité de Goury qu'à contrecœur. Privé de munitions — grâce à l'excellent moyen employé contre lui par le lieutenant-colonel Frey — et intimidé par l'échec de Mahmadou-Lamine, il a dû renoncer à nous attaquer et s'est vu obligé de céder, mais sa sincérité n'est qu'apparente ; avec la haine profonde qu'il nous a vouée, le sultan garde l'arrière-pensée de nous combattre quand il le jugera à propos.

Forcé de dissimuler, il ne néglige rien pour nous être désagréable, essaie d'entraver les transactions des traitants de Médine avec les noirs de la rive droite du Sénégal comme avec les Maures et excite à la révolte les Toucouleurs du Fouta sénégalais et du Dinguiray ; en outre, il exhorte son fils Madani à nous amuser jusqu'au moment où il sera en état de se mesurer avec nous et communique à la dérobée avec Samory.

Par suite de la mauvaise volonté de Madani, Ségou est une barrière infranchissable pour le commerce du haut Niger ; aucune pirogue, aucun marchand ne peut se rendre de la région aurifère du Bouré vers les marchés du Macina. A toutes nos réclamations, Madani répond « qu'il se moque des Français comme des moustiques bourdonnant à l'oreille ».

Samory, de son côté, agrée aux avances d'Ahmadou et envoie des présents au Kaarta et à Ségou.

Grisé par les heureux débuts de sa fortune, l'almamy caressait, depuis longtemps, le rêve de faire de Ségou sa capitale ; notre irruption au Niger, en déjouant ses pro-

jets, l'avait fortement mécontenté et il ne nous pardonne pas de l'avoir dérangé. Serré entre deux voisins redoutables : les Français à l'ouest, le roi Tieba au nord-est, il n'a pas voulu, par orgueil, s'allier au chef noir qui a eu raison de lui, et a recherché notre amitié pour être libre d'agir à sa guise contre le fama dont il convoite toujours les États.

C'est dans ces conditions qu'il a adhéré au traité de Bissandougou, dans l'espoir d'obtenir de nous des secours pour venir à bout de son rival ; toutefois, l'almamy est bien résolu à reprendre ensuite la lutte contre nous, n'étant pas homme à se laisser arrêter par une signature.

Il se forme donc contre nous une dangereuse coalition qu'il faut éviter à tout prix, sous peine de voir réapparaître la terreur et la ruine dans le Haut-Fleuve ; la suppression des grands chefs noirs devient absolument nécessaire.

En raison de cette sourde hostilité, le commandant Archinard adopte, comme ligne de conduite, la destruction immédiate de la puissance d'Ahmadou et de son empire et, pour ne pas avoir à la fois sur les bras Ahmadou et Samory, il sollicite, au début tout au moins, la neutralité de ce dernier.

Le lieutenant-colonel Gallieni n'avait pas été dupe de la loyauté de Samory et, en négociant avec lui, il avait songé surtout à posséder un acte qui affirmerait nos droits sur des régions qui ne relevaient encore d'aucune nation européenne ; au fond, il avait la conviction que la seule conduite à suivre, vis-à-vis de l'almamy, était de le faire disparaître. Aussi, dès le début de 1888, soutenait-il, en sous-main, Tieba contre lui, incitait les indigènes de la rive droite du Niger à s'insurger contre le joug des Sofas et donnait des instructions dans ce sens au commandant de Siguiri.

Le nouveau commandant supérieur croit plus habile

d'entretenir de bonnes relations avec l'almamy et de ne prendre parti ni pour Tieba ni pour Samory; il pense même, tout d'abord, à gagner ce dernier à notre cause et à installer près de lui un officier comme résident, pour rendre à l'empire sofa quelque cohésion.

Mais il se heurte bientôt à l'opposition systématique du souverain nègre; considérant, dès lors, la guerre comme inévitable, il se tient sur la défensive et fournit des subsides à Tieba pour opérer contre l'almamy, de façon à s'assurer quelques mois de répit pendant qu'il marchera contre Ahmadou; il s'occupera ensuite de Samory.

En outre, le commandant Archinard se propose de continuer la politique d'extension préconisée par son prédécesseur et d'ouvrir à notre commerce, d'une part le Macina et la contrée de Tombouctou, de l'autre les territoires de la boucle du Niger; enfin, à l'intérieur, d'achever l'organisation du Haut-Fleuve, en améliorant et augmentant les voies de communication, en créant des villages pour repeupler les espaces déserts et en donnant la sécurité aux routes, afin de développer les rapports commerciaux et de ramener la richesse dans ces régions dévastées depuis dix ans par des luttes perpétuelles.

VUE D'ENSEMBLE SUR L'ŒUVRE DU LIEUTENANT-COLONEL ARCHINARD

Pour arriver au but qu'il s'est tracé, le lieutenant-colonel Archinard emploie trois années pendant lesquelles il dirige trois campagnes dans le Haut-Fleuve.

Dans la première, il détruit la forteresse toucouleure de Koundian, remet en confiance nos alliés du Bélédougou; puis, tout en ravitaillant les postes, il entre en pourparlers avec Samory et signe avec lui le traité de Niako

qui nous accorde les pays de la rive gauche du haut Niger, en amont de Siguiri, jusqu'aux sources du fleuve.

Les Sofas poursuivant néanmoins leurs pillages sur ces territoires, le commandant supérieur se porte contre eux et, dans une courte expédition, soumet la province du Oulada et réduit le Dinguiray à l'obéissance. En même temps, il prépare activement la guerre contre Ahmadou-Cheïkou.

Dans la seconde campagne, le lieutenant-colonel s'empare du Ségou et isole le sultan dans le Kaarta en lui enlevant deux centres de résistance importants : Ouossébougou et Koniakary.

Dans la troisième, enfin, il conquiert le Kaarta et refoule Ahmadou dans le désert ; de là, il se rend au Ségou, réprime la révolte des gens du Baninko qu'il écrase dans leur tata de Diena et termine la pacification de la contrée.

Puis, se tournant contre Samory qui, dans l'intervalle, n'a fait qu'intriguer contre nous, il le bat dans plusieurs rencontres sur les bords du Milo et occupe Kankan, arrachant ainsi à l'almamy une partie de son empire et lui interdisant la rive gauche du Milo ; au retour, il annexe le Dinguiray et, de ce fait, supprime tout rapport entre Samory et le Fouta-Djallon.

D'autre part, selon le plan qu'il a élaboré, le commandant supérieur envoie le lieutenant de vaisseau Jayme en mission sur Tombouctou pour nouer des relations commerciales avec les habitants de cette ville et, à l'intérieur de la boucle du Niger, il détache, vers Sikasso, d'abord le capitaine Quiquandon et le docteur Crozat, puis le lieutenant Marchand, pour répandre l'influence française dans les États du roi Tieba et préparer les voies d'accès vers le Mossi et les régions avoisinantes.

Forcée de s'incliner devant les résultats obtenus, l'Angleterre reconnaît nos acquisitions et déclare, d'accord avec l'Allemagne, la boucle du Niger accessible aux trois

grandes puissances qui pourront s'y ouvrir des débouchés ; le commandant Monteil rend ce contrat effectif en parcourant le pays jusqu'à Say et, au delà, vers le Tchad.

Parallèlement à ces conquêtes, le lieutenant-colonel Archinard consacre tous ses soins à l'organisation de la colonie, qui prend le nom de « Soudan français » et dont la superficie atteint, à ce moment, trente-trois millions d'hectares.

I. CAMPAGNE DE 1888-1889

Chute de Koundian (18 février 1889). — En premier lieu, le commandant supérieur veut débarrasser la vallée du Bafing des Toucouleurs qui y vivent encore en les chassant de Koundian, centre de leur action.

En conséquence, il forme une colonne expéditionnaire et, apprenant que des velléités de soulèvement se sont manifestées au sud du cercle de Bafoulabé, il lance de suite, dans cette direction, une avant-garde sous le capitaine Quiquandon, pour maintenir le calme dans la contrée.

Cet officier châtie les coupables, exige la soumission des villages rebelles, puis marche sur Koundian et, le 16 février 1889, en occupe toutes les issues ; deux jours après, il est rejoint par le gros des troupes qui se dispose à attaquer le tata.

Celui-ci comprend une enceinte de 170 mètres de côté, avec des murs hauts de cinq mètres et épais de deux à la base, flanquée aux saillants de grosses tours en maçonnerie.

Après plusieurs heures de canonnade, les colonnes d'assaut s'avancent par les brèches ; le sous-lieutenant Marchand, malgré plusieurs blessures dont une à la tête, pénètre le premier dans la citadelle et continue à com-

mander vaillamment sa section ; le soir même, Koundian tombe en notre pouvoir (18 février) ; malheureusement le capitaine Morin succombe peu après aux blessures qu'il a reçues au cours du combat.

La forteresse est rasée et, dès lors, le Dinguiray se trouve définitivement isolé du Kaarta. Avec les Toucouleurs disparaissent les brigandages qui terrorisaient la vallée du Bakhoy comme celle du Bafing, et les garnisons de Koundou et Badumbé, rendues désormais inutiles, sont supprimées.

Pendant ce temps, le capitaine Ruault se porte au Bélédougou pour apaiser l'effervescence et expliquer notre politique aux méfiants Bambaras. Le lieutenant-colonel Gallieni avait divisé la province en districts, mais ceux-ci se jalousaient les uns les autres et les villages s'insurgeaient contre les chefs ; le capitaine Ruault parvient à rétablir l'ordre et réussit, en tous points, dans sa mission.

Pourparlers avec Samory. Opérations dans le Oulada (avril 1889). — D'autre part, à peine en fonctions, le commandant Archinard entre en contact avec Samory.

A ce moment, l'almamy ne désire qu'une chose : avoir des tirailleurs pour réduire son ennemi le roi Tieba et, dans ce but, au mois de janvier 1889, il délègue une ambassade avec des cadeaux au commandant de Siguiri, offrant de nous céder toute la rive gauche du Niger.

Prévenu, le commandant Archinard accepte et dépêche au chef sofa le capitaine Bonnardot qui signe, avec ce dernier, le traité de Niako (13 février) par lequel les États de la rive gauche du fleuve : Kouloukalan, Baleya, Amana, qui n'étaient que sous notre protectorat, deviennent notre propriété exclusive ; des réserves seules ont lieu pour le Oulada, allié simplement aux Sofas. Nous acquérons ainsi une grande étendue de terrains riches et fertiles.

En présence de cette bonne volonté, le commandant supérieur, obéissant aux instructions du sous-secrétaire d'État aux colonies, entreprend de rallier Samory à notre politique ; il prescrit donc au commandant de Siguiri de s'abstenir de tout acte hostile sur les territoires de la rive droite du Niger, adresse des présents à l'almamy et l'informe qu'il compte le voir à Siguiri où il sera le 28 mars. Mais là se bornent les démonstrations amicales.

De Kita, où il s'est cantonné avec la colonne expéditionnaire après la prise de Koundian, le commandant Archinard part avec une escorte de 40 spahis et autant de tirailleurs et arrive à Siguiri à la date fixée. Samory manque au rendez-vous, permet à ses soldats de razzier les villages frontières et expédie seulement au fort un second courrier avec un cadeau d'or pour demander des secours en hommes. N'ayant pu en obtenir, il se tourne du côté des Anglais de Sierra-Leone qui lui ont proposé leurs services.

Le commandant supérieur écrit alors à l'almamy pour lui reprocher sa mauvaise foi, l'engage à mieux observer le contrat qu'il a passé avec nous et, comme les Sofas tiennent toujours garnison dans les pays de la rive gauche du Niger où ils commettent toutes sortes de déprédations, il marche contre eux, les met en déroute à Dougoura qu'il détruit, les rejette sur la rive droite du fleuve et, pour les contenir, construit un nouveau fort à Kouroussa.

Là, il apprend qu'Aguibou, le souverain du Dinguiray, poussé par Ahmadou et Samory, a organisé une petite armée, s'est uni aux contingents de Soriba — un chef de bande de Samory — et que, établis à Sanguiana, grand village du Baleya, tous deux s'apprêtent à agir contre nous.

Le commandant s'avance aussitôt sur Sanguiana, mais à son approche, l'ennemi s'enfuit et la province se sou-

met. Effrayé, Aguibou regagne le Dinguiray et proteste de son amitié ; désormais il sera sincère et ne nous causera plus d'ennuis.

Quant à Soriba, il s'est réfugié à Kébeia, dans le Oulada. La colonne le poursuit jusqu'à ce village dont les habitants nous trahissent et fournissent de faux renseignements, affirmant que les Sofas sont plus au sud, à Banko.

Des prisonniers ayant révélé la vérité, Kébeia est envahi et incendié ; Soriba réussit encore à s'échapper et se retire au Fouta-Djallon. Les naturels, qui avaient abandonné leurs cases, implorent leur pardon et le commandant les autorise à rebâtir leurs demeures. Peu après, le Oulada, en entier, réclame notre suzeraineté et une convention est conclue dans ce sens.

Le commandant supérieur retourne alors à Siguiri, où il laisse le capitaine Besançon pour diriger les affaires du cercle ; puis, par Bammako, qu'il ravitaille au passage, Koulikoro et Koundou, rétrograde sur Kayes.

A Koundou (23 mai), il est avisé que Samory lui renvoie le texte du traité de Niako ; ne voulant pas encore rompre les négociations, il fait parvenir à l'almamy une autre lettre où il lui donne le choix entre la guerre et la paix, le prévenant que, s'il persiste à refuser l'acte librement signé le 13 février, la guerre lui sera déclarée et que, dans ce cas, les Français soutiendront le roi Tieba contre lui.

De retour à Kayes (30 mai), le commandant Archinard essaie une dernière fois la conciliation, car il n'a pas perdu tout espoir, mais vainement. Samory, furieux de ce que nous ne lui accordons aucun secours, est bien décidé à ne pas rester lié vis-à-vis de nous et entretient une correspondance secrète avec Ahmadou et son fils Madani.

Jugeant inutile d'insister davantage, le commandant

considère l'almamy comme ennemi et se tient dès lors sur ses gardes.

Les garnisons de Kangaba et Siguiri sont renforcées ; un peloton de tirailleurs (40 hommes) reçoit l'ordre de patrouiller constamment entre Bammako et Kangaba, un autre entre Siguiri et Kouroussa ; de plus, les populations du Ouassoulou et le roi Tieba sont, de nouveau, entrepris pour se soulever contre les Sofas.

Pendant l'hivernage, Samory fait des incursions dans le Oulada et nous attaque à Dioni-Mori, dans le Bouré ; tous les engagements sont heureux pour nos armes et, grâce à l'habileté du capitaine Besançon, nos territoires et leurs habitants sont sauvegardés.

Malgré la récente soumission du Oulada, sa capitale Nono s'étant insurgée contre nous, un sergent et douze tirailleurs y sont envoyés de Kouroussa et obtiennent sa reddition. Peu après, Soriba étant revenu dans la région pour piller, un poste de douze tirailleurs est installé à Banko pour maintenir la tranquillité.

D'ailleurs le fama de Sikasso reprend la lutte contre l'almamy dont l'attention est ainsi détournée du haut Niger.

Préparatifs de guerre contre Ahmadou-Cheïkou. — Les opérations autour de Koundian et dans le Oulada avaient empêché le commandant supérieur d'entamer les hostilités contre Ahmadou ; voyant la saison trop avancée pour agir efficacement contre le sultan, il préfère attendre l'année suivante pour entrer en campagne et, dans l'intervalle, commence les premiers apprêts.

Son intention est tout d'abord d'occuper Ségou ; en conséquence, il fait aménager le terrain à parcourir, crée un poste à Nyamina et y achemine vivres et munitions ; en outre, par les soins du lieutenant Marchand qui, au mois de janvier 1890, pousse une reconnaissance jusqu'à Ouos-

sébougou, 250 kilomètres de route sont pratiqués de Bammako à Farako, en amont de Ségou, et des ponts sont jetés sur tous les marigots à traverser pour permettre aux pièces de 95^{mm} de suivre la colonne.

Ces précautions prises, le commandant Archinard quitte Kayes le 22 juin 1889 et rentre en France afin de s'entendre avec le ministre de la marine en vue de la prochaine expédition.

II. CAMPAGNE DE 1889-1890. — LUTTE CONTRE AHMADOU-CHEÏKOU

Plan de campagne. Composition de la colonne. — Au mois de septembre 1889, le commandant Archinard est de retour à Kayes ; pendant son séjour en France, il a reçu, de l'administration des colonies, toute liberté pour opérer contre Ahmadou comme il l'entendra.

Plus que jamais, la guerre avec le sultan est devenue nécessaire ; les Toucouleurs exercent leurs pillages jusqu'aux abords de Kayes et de Médine et les voies commerciales, par terre ou par eau, sont coupées.

Le commandant essaie d'abord de transiger et offre à Ahmadou un règlement de frontières à l'amiable ; mais le sultan répond par une lettre insolente et orgueilleuse, disant qu'il n'a rien à délimiter avec nous qui ne sommes que des marchands campés sur des territoires appartenant autrefois à son père et il proteste contre toutes nos acquisitions depuis 1878, accusant Mage et le lieutenant-colonel Gallieni d'avoir falsifié les traités.

De ce fait, les hostilités sont déclarées.

Ne craignant rien, pour le moment, du côté de Samory qui guerroie alors avec Tieba, le commandant supérieur se propose de frapper un grand coup et, au lieu d'attaquer d'abord le Kaarta — ce qui semble plus naturel

étant donné que c'est la province la plus proche — il entreprend la conquête du Ségou et cela pour plusieurs raisons :

En agissant ainsi il isolera Ahmadou dans le Kaarta et lui enlèvera toutes les ressources du Ségou; la chute de ce royaume sera probablement le signal d'une révolte des Toucouleurs de Nioro contre le sultan, ce qui facilitera l'écrasement de ce dernier; de plus, il serait dangereux de laisser nos alliés du Bélédougou entre les armées du père et du fils, ce serait courir le risque d'une défection de leur part; enfin Samory pourrait avoir l'idée de détourner une fraction de ses troupes, aux prises avec Tieba, pour les jeter sur la rive gauche du Niger.

En conséquence, le commandant Archinard conçoit le projet audacieux de marcher sur Ségou, ville située à cent kilomètres de sa base d'opérations : Kayes, de s'en emparer et de replacer dans la contrée les anciens chefs bambaras; il rétrogradera ensuite rapidement, prêt à parer à tout événement et à se retourner, si besoin est, contre Samory.

Au début de février 1890, le corps expéditionnaire est concentré au camp de Lontou, sous Médine, formant un total de 742 hommes, dont 103 Européens et 818 non-combattants (porteurs, convoyeurs, etc.) ainsi répartis :

État-major. — Capitaine Bonnier, chef d'état-major; capitaine Briquelot et lieutenant Valentin, capitaine Mahmadou-Racine.

Cavalerie. — Un demi-escadron de spahis sénégalais : 30 hommes et 2 officiers.

Artillerie. — (Sous le capitaine Ruault.) Une section de 80^{mm} de montagne : capitaine Baudot; une section de 95^{mm} de campagne; une batterie de pièces de 5 de montagne : capitaine Underberg, lieutenant Hugot; un mortier de 15^{cm}; des ouvriers d'artillerie.

Infanterie. — Un peloton d'infanterie de marine (20 hommes) : lieutenant de Tavernier ;

Trois compagnies de tirailleurs sénégalais :

La 3ᵉ : capitaine Launay ; lieutenants Lucciardi, Marchand, Sansarric et Salvat ;

La 7ᵉ : capitaine Hugueny ; lieutenants Chrétien et Spitzer ;

La 8ᵉ : capitaine de Sarrazin ; lieutenant Lagarde.

Deux compagnies de tirailleurs *auxiliaires*[1] :

Une sous le capitaine Mangin ; lieutenants Morin, Levasseur ; lieutenant indigène Alakamessa ; l'autre sous le lieutenant Baudot.

En prévision d'une action ultérieure dans le sud qui se prolongerait peut-être durant la saison des pluies, la colonne a ses approvisionnements au complet et emmène un service administratif et sanitaire ; ce dernier est confié aux docteurs Grall et Crozat.

Enfin, elle est suivie des contingents bambaras et de la petite armée de Mari-Diara, héritier des anciens rois de Ségou, soit un millier de guerriers dont 338 cavaliers.

Conquête du Ségou (avril 1890). — Le 15 février, la colonne se met en route et gagne Bammako. De là, elle descend la rive gauche du Niger et, après quarante-quatre jours de voyage, arrive en vue de Ségou.

Bâtie sur la rive droite du fleuve, le long duquel elle se développe, la ville est entourée d'une muraille en cré-

---

1. Ces auxiliaires sont une création du commandant Archinard. Le lieutenant-colonel Gallieni avait indiqué la possibilité de renforcer les garnisons régulières du Haut-Feuve en utilisant les anciens libérés indigènes qui s'étaient installés sous les murs des postes. Reprenant cette idée, le commandant Archinard fait appel à la bonne volonté de ces hommes qu'il groupe en pelotons de spahis ou en compagnies de tirailleurs auxiliaires.

Encadrés et exercés par des gradés sénégalais également libérés, dirigés par des officiers et sous-officiers européens, de plus, armés de fusils à tir rapide, ces auxiliaires constituèrent d'excellentes troupes.

maillère derrière laquelle se dressent deux tours en pisé : la mosquée et le *diomfoutou*[1] de Madani.

Le 6 avril au matin, pendant que l'artillerie ouvre le feu sur les remparts, l'infanterie passe le Niger en pirogues et, au moment où elle s'avance pour l'assaut, des *Somonos*[2] rendent compte que Madani, surpris par notre brusque apparition, vient de s'enfuir, abandonnant la place. Les Français y pénètrent aussitôt, occupent les diomfoutous de Madani, d'Ahmadou et d'El-Hadj-Omar[3], capturent le harem et un des fils d'Ahmadou.

Trois heures de canonnade ont suffi pour amener la chute de cette puissante capitale, alors qu'on s'attendait à une longue résistance ; pas un homme n'a été blessé.

En quittant Ségou, Madani s'est réfugié à Scienso. Rejoint et attaqué par un chef bambara de l'armée de Mari-Diara, il perd un grand nombre de ses guerriers ; pourtant il parvient à s'échapper avec une centaine de cavaliers.

Peu après, le Markadougou se soumet.

La prise de Ségou comble de joie les Bambaras et cause un préjudice sérieux au prestige des Toucouleurs ; la navigation sur le Niger est désormais assurée jusqu'au Macina.

Organisant de suite la conquête, le commandant Archinard remet le pouvoir au fama Mari-Diara, de la famille des Diaras, et accorde à un autre de nos plus fidèles alliés, le fama Bodian, de la famille des Massassis, le petit État autour de Nango.

Ces deux chefs seront sous la surveillance d'un officier fixé à Ségou comme résident et assisté d'une garnison de 27 hommes et trois canons.

---

1. Château formant réduit central.
2. Pêcheurs et bateliers de la vallée du Niger.
3. Ce dernier renfermait le trésor du sultan, d'une valeur de 250,000 fr.

Le capitaine Underberg, nommé résident, est chargé de mettre fin aux pillages et de pacifier la région.

Bientôt Mari-Diara, prince cruel et débauché, manifeste le désir de régner seul et veut supprimer, à la fois, le résident dont le contrôle le gêne et Bodian, son voisin; il forme donc un complot pour assassiner le capitaine Underberg, mais ses menées sont vite découvertes.

Le commandant Archinard, qui est parti depuis peu pour le Bélédougou, renvoie à Ségou le lieutenant Spitzer avec des renforts; Mari-Diara est saisi, détrôné et remplacé par Bodian. Le Ségou se tient alors momentanément tranquille.

Pour en hâter la soumission, le commandant supérieur laisse la liberté aux Toucouleurs qui l'habitent; ceux-ci répondront à cette générosité, les uns en entrant en relations avec Ahmadou pour nous trahir, les autres en allant grossir les rangs du sultan.

Prise de Ouossébougou (25 avril 1890). — Après ce succès facile et inespéré, le commandant Archinard résout, pour satisfaire les Bambaras, d'enlever Ouossébougou, poste avancé des Toucouleurs sur la limite du Bélédougou.

Devant, pour y aboutir, traverser un pays où l'eau est rare, il emmène seulement une colonne légère qui comprend :

La 3e compagnie de tirailleurs (capitaine Launay);

Les deux compagnies d'auxiliaires;

Les spahis et la section de 80mm.

Soit : 27 Européens et 275 indigènes, auxquels se joignent les contingents bambaras, forts d'environ 1,000 cavaliers et deux à trois mille fantassins, tous acharnés contre les Toucouleurs.

Le tata d'Ouossébougou, qui relie Ségou à Nioro, est constitué par une enceinte en pisé avec un diomfoutou

d'accès difficile et est peuplé de bandes pillardes qui rançonnent la contrée avoisinante.

Le 25 avril, à 8 heures du matin, les Français sont en vue de la place. Tandis que la section d'artillerie canonne le village à 400 puis à 300 mètres, les troupes se rangent pour l'assaut : en avant, les tirailleurs auxiliaires ; derrière, les Bambaras ; en réserve, la compagnie Launay.

Le soir, à 5 heures, le signal est donné. Les auxiliaires conduits par le lieutenant Levasseur, se jettent sur la brèche où ils se heurtent à une défense des plus tenaces ; tous les cadres européens sont tués ou blessés ; le lieutenant Levasseur, au moment où, le premier, il prend pied sur le rempart, tombe grièvement touché ; le capitaine Mangin, accouru à son aide, est frappé mortellement.

Chaque maison, transformée en petite forteresse, est le siège d'une lutte désespérée ; le lieutenant Lucciardi réussit à entrer dans le diomfoutou, mais, malgré les efforts déployés, il lui est impossible de progresser. Les Bambaras hésitent, rétrogradent ; la panique les saisit et la réserve se voit obligée d'intervenir.

La nuit suspend le combat et les tirailleurs couchent sur les positions acquises ; l'attaque décisive est différée jusqu'au lendemain.

Pour éviter un retour offensif de l'ennemi, le capitaine Baudot continue à couvrir le tata de projectiles ; néanmoins, vers 3 heures du matin, l'adversaire tente une sortie qui est repoussée par la compagnie Launay.

Le 26, au point du jour, la batterie dirige son feu sur le diomfoutou et les quartiers voisins, cherchant à ouvrir une deuxième brèche. La situation est critique, car les tirailleurs ont été très éprouvés la veille et une armée de Toucouleurs, signalée à proximité, peut apparaître à tout instant et empêcher la destruction du tata.

Aussi, avant de livrer un nouvel assaut, le commandant Archinard réunit-il les chefs bambaras et, dans une

harangue enflammée, leur reproche leur couardise et la défaillance de leurs guerriers :

« C'est pour vous seuls que je suis venu ici, car Ouossé-« bougou ne gêne pas les Français ; vous m'avez dit que je « n'aurais qu'un trou à faire avec mes canons et que vous « passeriez, j'en ai fait 50 ; les blancs sont restés la nuit « dans le village, il est à moitié détruit, voulez-vous en « finir ?

« Tout le monde dit que les Bambaras ne reculent pas « et je le croyais, autrement j'aurais amené cent tirailleurs « de plus et tout serait terminé depuis longtemps.

« Êtes-vous des femmes ou des captifs ? Cette fois, je « vais vous laisser aller seuls ; je veux savoir au juste ce « que vous valez. »

Les griots et interprètes répètent partout le discours ; l'effet est prodigieux. Les contingents se groupent par cantons (ceux de Mourdia et de Dampfa), formant deux colonnes.

— « Quels sont les plus braves ? » demande le commandant. — « Mourdia marche toujours en tête à l'attaque, répond le chef de ce canton, j'avancerai le premier. »

Au milieu des vociférations, les deux colonnes abordent la trouée et rejoignent les réguliers ; les maisons sont prises une à une et la lutte se concentre bientôt autour du réduit dont les Bambaras couronnent les murs. Les Toucouleurs se défendent avec fureur et refusent de se rendre ; les femmes même sont héroïques, combattant ou incendiant les cases. Finalement, le chef des assiégés, Bandiougou-Diara, se fait sauter avec une partie du diomfoutou.

Dès lors, les Français sont maîtres du village, mais au prix de pertes cruelles, car ils ont 15 hommes tués et 82 blessés.

Quant à la troupe de secours, elle est, heureusement, demeurée immobile ; trompée par le nombre des auxi-

liaires qu'elle tenait pour des réguliers, elle n'a pas osé inquiéter les assaillants, qui sont ainsi sauvés par une chance inattendue.

Fidèle à sa politique de substituer aux lieutenants d'Ahmadou les héritiers des anciennes dynasties de race bambara, le commandant Archinard remet le village au chef du canton de Digna à qui il appartenait[1]. De ce fait, Ahmadou se trouve isolé et les Bambaras sont pleinement ralliés à notre cause.

Le commandant supérieur offre alors la paix au sultan ; pour le disposer favorablement, il protège les Toucouleurs contre la colère des vainqueurs et organise, avec les prisonniers, un convoi que le capitaine Mahmadou-Racine est chargé d'escorter jusque dans leur pays d'origine[2].

Le reste des troupes reprend le chemin de Kayes et y arrive le 25 mai, non sans avoir été sans cesse harcelé en route par les guerriers du sultan[3].

Combats de juin contre les bandes d'Ahmadou. Prise de Koniakary (14 juin 1890). — Au lieu de se montrer reconnaissant de l'attitude du lieutenant-colonel à son égard, Ahmadou ne pense qu'à profiter de la faiblesse de la colonne légère pour venger l'échec qu'il a subi à Ouossébougou.

Avec les renforts qu'il a reçus de Ségou, il constitue plusieurs bandes qu'il lance contre nous.

L'une d'elles, conduite par un des chefs de confiance

1. Avec les faibles effectifs et le nombre restreint d'officiers détachés dans le Haut-Fleuve, on ne pouvait, en effet, songer à étendre notre domination effective en dehors des limites de la colonie et il était plus habile de placer des rois nègres à la tête de peuples peu disposés encore à accepter notre autorité, à condition toutefois de les surveiller.

2. Le Fouta sénégalais d'où ils avaient émigré à la suite d'El-Hadj-Omar.

3. La colonne avait parcouru, depuis son départ, près de 2,000 kilomètres.

du sultan, surprend près de Talaari le train qui ramène de Bafoulabé à Médine une partie du harem capturé à Ségou (31 mai) ; les soldats descendent des wagons et font payer cher à l'ennemi son audace.

Le lendemain 1er juin, les Toucouleurs essaient d'enlever Bafoulabé ; le capitaine Odent, commandant du poste, riposte énergiquement et prévient le lieutenant-colonel qui envoie, de Kayes, 150 hommes et deux canons, sous le capitaine Ruault, pour appuyer la garnison.

Ce détachement accourt d'une marche forcée, parvient le soir même à Bafoulabé qu'il délivre et, poursuivant les gens d'Ahmadou, au nombre d'environ 1,200, se heurte de nuit à leur bande concentrée au gué de Kalé, sur les bords du Bakhoy.

Le carré est aussitôt formé, couvert sur les faces par les voitures Lefebvre et tous les assauts de l'adversaire sont refoulés.

Au matin, le capitaine Ruault, ayant épuisé ses munitions, fait sonner la charge et met en fuite les Toucouleurs qui, serrés de près par le peloton du lieutenant Salvat, se noient dans la rivière ou sont écrasés dans le défilé voisin.

Nous avions 6 hommes tués et 36 blessés ; parmi ceux-ci : le capitaine Ruault, les lieutenants Lagarde et Salvat.

Quelques jours après (6 juin), un autre lieutenant d'Ahmadou, le chef du Diombokho, razzie et incendie le village de Diala, mais il est repoussé et obligé de se retirer vers Nioro.

Bientôt le Guidimakha se soumet.

Pourtant, à la voix des émissaires du sultan, toute la région en amont de Kayes s'agite ; les noirs employés comme manœuvres au chemin de fer se soulèvent et détruisent la ligne sur une certaine étendue, brûlant les plates-formes, les wagons et les poteaux télégraphiques.

Il est urgent d'enrayer la révolte pour ne pas perdre les avantages de la campagne; aussi, malgré la fatigue des troupes et l'approche de l'hivernage[1], le lieutenant-colonel Archinard se décide-t-il à porter la guerre au Kaarta et à s'emparer de la citadelle toucouleure de Koniakary.

A la tête des spahis et des trois compagnies de tirailleurs réguliers[2], il s'avance sur Koniakary, recueille en route environ 1,300 indigènes intéressés à la chute du tata et rencontre les Toucouleurs à Fatalagni; il les bat, les disperse une seconde fois sur les bords du Krikou et, le 16 juin, apparaît devant la forteresse qui n'oppose qu'une faible résistance et se rend après un court engagement.

La place est donnée à Yamadou, roi du Khasso, qui obtient, en outre, le gouvernement de plusieurs provinces[3].

De plus, prévoyant qu'Ahmadou chercherait à réoccuper Koniakary, le commandant supérieur y fait élever de sérieux et nombreux ouvrages défendus par deux canons de 4 et y laisse une garnison de 40 tirailleurs, sous les ordres du lieutenant Valentin, assisté d'un sous-lieutenant et d'un docteur.

Ces forces jointes aux 400 guerriers de Yamadou permettront à la ville de braver toutes les tentatives des Toucouleurs pendant l'hivernage. Le reste de la colonne retourne à Médine où elle entre le 19 juin.

Ahmadou se trouve donc resserré dans le Kaarta entre les postes de Koniakary et de Bafoulabé et menacé, à l'est par les Bambaras, au nord par les Maures sahariens dont il entravait le commerce.

---

1. Déjà, plusieurs tornades avaient éclaté, enflant les marigots.
2. 3e, 7e et 8e compagnies; en tout 475 combattants.
3. Ce choix était judicieux, car Yamadou était intéressé à éviter au Khasso les razzias des Toucouleurs.

A la fin de juillet, le lieutenant-colonel Archinard transmet le commandement intérimaire du Haut-Fleuve au lieutenant-colonel Humbert et regagne la France, où il va se reposer quelques mois en attendant la bonne saison pour consommer la ruine de l'empire toucouleur[1].

Attaque de Koniakary par les Toucouleurs (8 septembre). — Démoralisé par la prise de Koniakary qui met les Français au cœur de sa dernière province, Ahmadou hésite sur la conduite à tenir ; son fils Madani qui, après sa fuite de Ségou, était accouru à Nioro par le Sahara, le pousse à abandonner la partie.

Le sultan réunit alors en un conseil ses chefs les plus influents et s'en remet à leur décision, disant qu'il n'est plus rien qu'un musulman comme eux, puisqu'il a tout perdu.

« J'ai interdit aux *griots*[2] de continuer à chanter mes « louanges et de m'appeler le casseur de têtes. »

A l'unanimité, on résout de se maintenir au Kaarta.

Dès lors Ahmadou, pour s'attacher le plus possible ses guerriers qu'il sent lui échapper, leur partage ses richesses et, pour rétablir son prestige, entreprend de reconquérir Koniakary.

Profitant des hautes eaux qui rendent la contrée impraticable[3], il part de Nioro avec un corps de 4,000 Toucouleurs. Renforcé en route par les contingents de divers cantons, il dispose bientôt d'environ 10,000 hommes qui

---

1. Le lieutenant-colonel Humbert, de l'artillerie de marine, exerce l'intérim du 26 juillet au 19 octobre 1890.

2. Musiciens et chanteurs qui accompagnent les chefs et excitent les guerriers dans les combats.

3. L'hivernage de 1890 fut particulièrement désastreux. Une inondation terrible, survenue à la fin d'août, dévasta les bords du Sénégal, recouvrant d'eau toute la région.

ravagent et brûlent les villages, et le 8 septembre attaque Koniakary.

Le lieutenant Valentin refoule énergiquement l'ennemi, soutenu par les deux canons du fort qui agissent très efficacement, et les assaillants ne peuvent même pas aborder les murailles.

Après un combat acharné de trois heures, les Toucouleurs, qui ont fait preuve de beaucoup de courage, sont obligés de s'éloigner en désordre, laissant sur le terrain 30 morts et de nombreux blessés.

En apprenant ce nouvel échec, Ahmadou, qui était resté avec sa garde à Kolomé[1], demeure deux jours enfermé, ne voulant dans son désespoir recevoir personne; puis, craignant d'être pris, il se retire à Nioro sans être inquiété, par suite de l'état des chemins qui empêche de le poursuivre.

La plupart des provinces du Kaarta demandent alors, en secret, à faire leur soumission.

III. CAMPAGNE DE 1890-1891[2]

La campagne de 1890-1891 embrasse trois sortes d'opérations :

1° La conquête du Kaarta qui achève la déchéance d'Ahmadou;

2° La guerre dans le Baninko pour étouffer la révolte qui y a éclaté ;

3° La lutte contre Samory, dans la vallée du Milo.

---

1. A 17 kilomètres de là.
2. Croquis n° 10.

1° *Conquête du Kaarta (décembre 1890-janvier 1891).*

Préparation de la campagne ; composition de la colonne expéditionnaire. — Le lieutenant-colonel Archinard rentre à Kayes le 18 octobre 1890, bien décidé, cette fois, à en finir avec Ahmadou et à agir ensuite contre Samory.

Malgré ses défaites successives, Ahmadou ne se considère pas encore comme vaincu et n'attend que l'arrêt des pluies pour recommencer les pillages et les razzias. Au moment de l'arrivée du commandant supérieur, un parti de Toucouleurs vient de franchir le Sénégal près de Badumbé et d'attaquer un convoi de Bambaras qui se rendait à Kita.

D'autre part, les populations autochtones du Kaarta adressent à Kayes de nombreuses députations pour protester de leur amitié envers les Français et Samory est occupé avec ses provinces du sud et du sud-ouest qui se sont soulevées.

Profitant de cette situation, le lieutenant-colonel songe à se débarrasser d'abord d'Ahmadou en s'emparant de sa capitale Nioro et, si possible, du sultan lui-même. Pour cela, il cherche à le cerner et prend les mesures suivantes :

Tandis qu'avec le gros de ses forces il marchera directement sur Nioro, le lieutenant Marchand, à la tête d'une compagnie de tirailleurs auxiliaires, ira à Nyamina d'où, à travers le Bélédougou, il menacera Nioro par l'est ; au passage, il ralliera les contingents bambaras du Bélédougou.

Au cas où Ahmadou échapperait au lieutenant Marchand, N'Tow, le chef de guerre des Bambaras de Ségou [1], se portera à Soala pour lui barrer le chemin.

---

1. Remplace le fama Bodian alors retenu sous les murs de Kinian.

Enfin, si le sultan veut se réfugier au sud, chez Aguibou ou Samory, le garde d'artillerie Oswald l'arrêtera à Kita avec quelques auxiliaires.

De plus, pour empêcher toute intervention de Samory, deux compagnies de tirailleurs sont laissées en garnison sur les bords du Niger ; les postes de Kangaba et Kouroussa sont renforcés et le capitaine Besançon, accompagné du lieutenant Perrin, parcourt le Baleya et le Oulada pour organiser la résistance contre l'almamy.

La colonne dont dispose le lieutenant-colonel est ainsi constituée :

État-major. — Lieutenant-colonel Humbert ; chef d'escadron Ruault, commandant de l'artillerie ; capitaine Klobb, chef d'état-major ; capitaines Briquelot, Bonnier et Mahmadou-Racine ; lieutenants Charbonnier et Valentin ; Ponty, secrétaire particulier du commandant supérieur.

Cavalerie. — Un demi-escadron de spahis sénégalais (38 hommes) ; lieutenants Laperrine et Compagnon ; 19 spahis auxiliaires : capitaine de dragons Goujet.

Artillerie. — Une batterie de 80mm, capitaine Faniard ; une batterie de 4, lieutenant Renauld ; une section de 95mm, capitaine Baudot ; une section de 65mm, capitaine Guittard.

Infanterie. — Un peloton d'infanterie de marine : capitaine Lejeune [1], lieutenant de Tavernier ; une compagnie de tirailleurs *soudanais* [2] : lieutenant Baudot (124 hommes) ;

Trois compagnies de tirailleurs sénégalais :

La 3e (135 hommes) : capitaine Launay, lieutenant Lucciardi, sous-lieutenant Orsat ; la 7e (127 hommes) : capitaine Hugueny, lieutenant Biétrix ; la 8e (133 hom-

---

1. Succombera à Nioro d'une fièvre bilieuse hématurique.
2. De récente création.

mes) : capitaine de Sarrazin, sous-lieutenants Martelly et Munier.

Deux compagnies de tirailleurs auxiliaires :

1re (120 hommes) : lieutenant Morin, sous-lieutenant Mangin ; 2e : lieutenant Sansarric.

Convoi. — 300 voitures Lefebvre avec six officiers ; 700 conducteurs ou servants ; 600 animaux utilisés selon les besoins.

En tout : un millier de combattants environ, dont 155 Européens, 476 réguliers et 422 Soudanais.

Il convient d'ajouter à ces chiffres 1,300 auxiliaires du Bondou, du Khasso, du Logo, du Kaméra et de Guémou ; ceux de Guémou sont commandés par le chef Dama, les Bondoukés par Ousman-Gassi, les Khassonkés par Yamadou.

Concentration à Koniakary. Marche sur Nioro ; premiers engagements. — La formation de la colonne est retardée par suite des dégâts commis par les inondations ; la voie ferrée est, en effet, interrompue et il faut la réparer aussitôt, car toutes les voitures Lefebvre, destinées au transport des vivres et des munitions, se trouvent à Bafoulabé.

Dans l'intervalle, pour réprimer les déprédations de l'ennemi, le lieutenant-colonel Archinard dirige sur Koniakary le commandant Ruault avec deux compagnies, du canon et les spahis Laperrine ; ces troupes devront rayonner autour de la place, de façon à protéger le mouvement des convois qui créent un dépôt d'approvisionnements à Koniakary.

Le 10 décembre, une forte bande de Toucouleurs tombe à l'improviste sur Oualia [1], brûle le village et emmène les habitants en captivité. Aux premiers coups de

1. 10 kilomètres à l'est de Koniakary.

feu, le commandant Ruault envoie le lieutenant Laperrine, avec son peloton et des auxiliaires bambaras suivis bientôt de la 3e compagnie de tirailleurs, au-devant des pillards qui, bien qu'en retraite, sont rejoints, battus et se voient enlever leur butin.

Le lendemain, le commandant supérieur quitte Kayes avec le reste de son monde et, le 14, entre à Koniakary où il emploie trois jours à organiser sa colonne, puis s'engage dans le Diombokho, adoptant pour la route la disposition en carré qui sera conservée jusqu'à Nioro.

Au sortir de Mangassi, au lieu de gagner Nioro directement, il appuie légèrement vers l'ouest, du côté de Kolombiné, afin de tromper l'adversaire ; effectivement celui-ci, qui ignore le changement d'itinéraire des Français, les attend plus à l'est et va être surpris.

Le 20 décembre, les spahis du capitaine Goujet ont, à Diagaga, une escarmouche avec les Toucouleurs qu'ils cernent dans le village et mettent en fuite.

Le jour suivant, le lieutenant-colonel atteint Gouri, capitale du Diafounou, et y reçoit des représentants de toutes les bourgades de la province qui sont avec nous contre leurs oppresseurs.

Au delà de Gouri, deux routes conduisent à Nioro : celle du nord, par le Kéniarémé et celle du sud, par le Guidioumé, celle-ci étroite, rocheuse et coupée de marigots difficiles ; chacune constitue un défilé dont les portes sont respectivement gardées : au nord, par Yélimané, au sud par Niogoméra.

Le lieutenant-colonel choisit la première, tout en répandant le bruit qu'il prend la seconde et, le 22, arrive à Dionkalamé, où il apprend que toutes les forces toucouleures sont réunies à Niogoméra.

Avant d'aller plus loin, il est indispensable de déloger l'ennemi de ses positions et d'occuper Yélimané, afin d'être maître de la route de Nioro. Le jour même, tandis

que les spahis Goujet et la 7e compagnie font face au gué de Niogoméra, la colonne traverse le Farakolé au gué de Yélimané et s'installe sur les hauteurs à l'est du village.

Combats de Niogoméra et de Korriga; entrée à Nioro (1er janvier 1891). — Le matin du 23 décembre, le lieutenant-colonel Archinard s'avance sur Niogoméra avec trois compagnies ; les Soudanais (lieutenant Baudot) se déploient à droite sur le plateau, les auxiliaires du lieutenant Sansarric à gauche, les batteries de 4 et de 80mm au milieu, soutenues par la 3e compagnie ; le demi-escadron de spahis éclaire les flancs : le peloton Laperrine à gauche, le peloton Compagnon à droite.

De ce côté, les Soudanais, attaqués subitement, reculent malgré les efforts de leurs officiers; la 8e compagnie accourt à leur aide, les remplace et repousse les assaillants pendant que le lieutenant Baudot vient s'établir en réserve ; la compagnie Sansarric, chargée à son tour, résiste au choc et oblige les Toucouleurs à se replier. Les spahis du lieutenant Compagnon incendient alors Niogoméra et les troupes retournent à Yélimané n'ayant subi que des pertes insignifiantes.

Les jours suivants, la marche continue par Bandiougoula, Kermisi, Kiramé ; au départ, les contingents auxiliaires ont mis le feu à Yélimané, village exclusivement toucouleur.

Les chefs du Guidioumé font leur soumission et déclarent que l'armée d'Ahmadou se compose de trois groupes différents : le plus important, celui avec lequel les Français se sont rencontrés à Niogoméra, comprend 4,000 fantassins et 1,500 cavaliers, répartis en trois corps ; un second, sous Madani, est à Tourougoumbé [1], face au

---

1. A l'est de Nioro.

lieutenant Marchand et aux Bambaras ; le dernier est à Nioro avec le sultan.

Le 29 décembre, la colonne se heurte à un gros de Toucouleurs détaché par Ahmadou pour nous barrer le passage entre Kiramé et Korriga, mais le capitaine Goujet le disperse.

D'après les renseignements d'un déserteur, les trois groupes adverses ont été rappelés et sont rassemblés, au nombre d'environ 10,000, à quelques kilomètres au delà de Korriga.

Parvenu à 200 mètres d'une crête, derrière laquelle campe l'armée toucouleure, le lieutenant-colonel ordonne la formation de combat ainsi fixée : en première ligne et face à l'ennemi, deux batteries et cinq compagnies déployées, savoir :

A droite de la route, la batterie de 80^{mm}, la 1re compagnie d'auxiliaires (lieutenant Morin), la 2e (lieutenant Sansarric), un peloton de Soudanais ;

A gauche : la batterie de 4, la 8e compagnie, un peloton de Soudanais ;

A cheval sur la chaussée et séparant les deux batteries, la 7e compagnie ;

En réserve, derrière les batteries, la 3e compagnie à droite, l'infanterie de marine à gauche ;

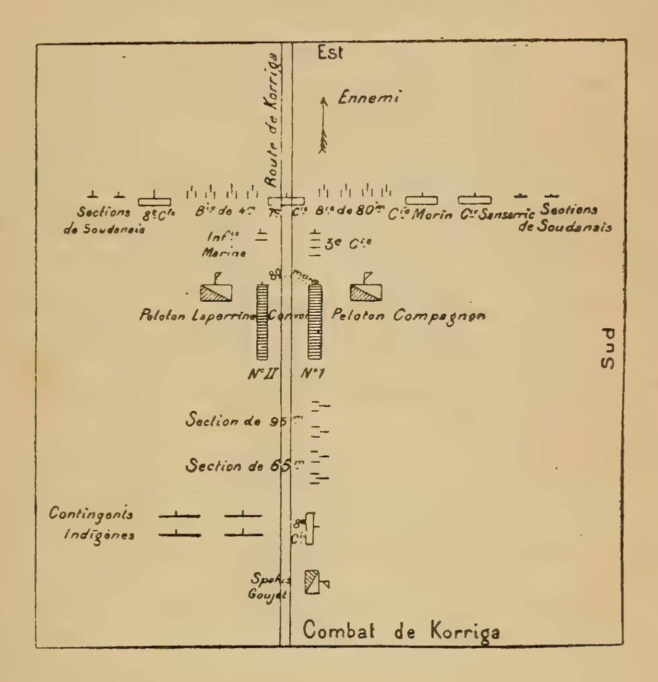
En arrière de la première ligne, le convoi en deux colonnes longues de 120 mètres et à un intervalle de 80 mètres : à droite, le convoi n° 1, protégé sur son flanc extérieur par le peloton de spahis Compagnon ; à gauche, le convoi n° 2, appuyé par le peloton Laperrine ;

En troisième lieu, à droite de la route et face au sud : les sections de 95^{mm} et de 65^{mm} défendues par une fraction de la 3e compagnie et les spahis Goujet ; à gauche et face à l'est, les contingents indigènes sur deux lignes.

Ce dispositif permet au lieutenant-colonel de répondre aux deux directions dangereuses : en avant et à droite,

et de déplacer facilement les compagnies, selon les mouvements de l'adversaire.

Un parti de cavaliers ennemis, à la tête desquels se trouve Aly-Boury, l'ancien roi du Djolof[1], opère un large détour sur la gauche française et se jette dans le dos des contingents indigènes qui ne font preuve d'aucun courage[2]; les Bondoukés, si braves autrefois contre les Sar-



racolets de Mahmadou-Lamine, ne donnent plus et leur chef Ousman-Gassi en est un peu honteux, mais ne cherche pas à stimuler ses guerriers.

L'intervention des spahis Goujet est nécessaire pour les dégager et chasser l'assaillant.

Sur le front, les feux des compagnies et des batteries

---

1. Le Djolof est une province de la rive gauche du bas Sénégal. Aly-Boury, qui y régnait, en avait été expulsé par les Français à la suite de plusieurs révoltes et était venu se réfugier auprès d'Ahmadou.

2. Ils ont, d'ailleurs, cette attitude depuis le commencement de la campagne.

en ligne arrêtent tous les efforts des Toucouleurs et, à midi, l'assaut est livré par trois compagnies : 7e, compagnies Morin et Baudot ; la 8e en soutien. Les troupes couvrent rapidement la crête et l'armée d'Ahmadou s'enfuit vers Nioro. Les pertes sont peu importantes ; seul, le lieutenant Valentin a été blessé.

Le lieutenant-colonel s'engage aussitôt à la poursuite des fuyards et, en raison des difficultés du terrain, laisse le convoi à la garde du commandant Ruault avec le demi-escadron de spahis, les sections de 95mm et de 65mm, et trois compagnies.

Avec le reste : spahis Goujet, batteries de 4 et de 80mm et les trois autres compagnies [1], il organise une colonne légère qui, le soir même, atteint la mare de Katia et surprend les habitants du village voisin ; ceux-ci se sauvent, abandonnant leurs récoltes. Le lendemain, 31 décembre, le commandant Ruault rejoint le lieutenant-colonel à Katia.

Ahmadou, selon son habitude, a attendu prudemment les événements à Fossé, à vingt kilomètres de Korriga, et, dès les premières nouvelles, a rétrogradé sur Nioro.

Le commandant supérieur prescrit alors d'alléger, autant que possible, les voitures et les mulets, car la nature sablonneuse du sol rend les étapes très fatigantes, et confie tous les excédents de vivres et de matériel aux Khassonkés qui demeureront à Katia. Cette mesure n'a aucun inconvénient, puisque, jusqu'à Nioro, la route est bordée de villages bien approvisionnés.

Le 1er janvier 1891, les Français se reportent en avant ; en chemin, ils apprennent que Nioro est évacué et, à midi, pénètrent dans la ville qu'ils occupent immédiatement : l'infanterie de marine s'installe dans le diomfoutou, les tirailleurs sur tout le périmètre de la place, pen-

---

1. 7e, 8e et compagnie Morin.

dant que les spahis surveillent les auxiliaires indigènes et les empêchent de piller.

Nioro n'avait pas d'enceinte ; le diomfoutou était seul redoutable avec ses murs en pierre hauts de 6 à 7 mètres, épais de 2 à 3 mètres à la base, et ses cinq tours demi-cylindriques à deux étages de feux, bâties aux angles et au milieu des faces est et ouest.

Dans ce réduit, on saisit un peu d'argent, des bijoux, beaucoup de poudre et de céréales.

Opérations du lieutenant Marchand dans le Bakhounou. — De son côté, le lieutenant Marchand a réussi à remplir le rôle dont il a été chargé.

Parti de Kayes le 21 octobre avec un peloton de spahis (lieutenant Hardiviller), il recrute à Kita, Koundou et Bammako des indigènes de bonne volonté avec lesquels il forme une compagnie de tirailleurs auxiliaires (sous-lieutenant Charbonnié).

Il descend alors la rive gauche du Niger jusqu'à Nyamina et, par Banamba, gagne Koumi où il rallie le docteur Neyret, adjoint à son détachement.

Avisé qu'Ahmadou songe à se retirer au Macina par Goumbou et Sokolo, il appuie au nord-est sur Dampfa et Goumbou, couvert sur sa gauche par les contingents bambaras du Bélédougou qui sont à Balé, capitale du Bakhounou. De là, il continue par Danghéli sur Bassaka et, dès le 21 décembre, tient tous les débouchés des routes qui viennent du Kaarta.

Quant au chef N'Tow, il s'est avancé jusqu'à Dioumantigué ; les gens de ce gros village se jugeant assez forts pour arrêter Ahmadou s'il se présente, N'Tow retourne à Ségou.

Du 21 décembre au 1er janvier, le lieutenant Marchand lance des reconnaissances dans la région, de façon à en relever la topographie et les divers points d'eau ; une

fois renseigné, il répartit son monde aux différents passages.

Aussi, le 1er janvier, jour où la colonne Archinard entre à Nioro, toutes les routes de l'est sont-elles fermées sur une ligne de 100 kilomètres, de la boucle nord du Baoulé jusqu'aux territoires maures, et gardées par environ 1,500 fantassins et 800 chevaux. La compagnie de tirailleurs, établie en un lieu central, Bagoina, peut accourir rapidement à l'endroit menacé.

Poursuite d'Ahmadou ; combat de Youri (3 janvier 1891). — Dans la nuit précédant l'arrivée des Français à Nioro, Ahmadou a fui avec ses femmes, se dirigeant vers le nord dans l'intention d'atteindre le Macina par le désert ; mais parvenu à la mare de Gorogadio, il est averti de l'approche du lieutenant Marchand.

Craignant d'être capturé, il fait demi-tour et va camper à 30 kilomètres au sud de Nioro, près de Kolomina. Là, ranimé par les exhortations d'Aly-Boury qui l'assure que les blancs sont très affaiblis, il se décide à prolonger la lutte pour délivrer sa capitale et se rend à Youri où il appelle ses partisans et reconstitue son armée.

Pendant ce temps, le lieutenant-colonel Archinard fortifie à la hâte Nioro, dont il prend possession au nom de la France, et y met en garnison la 8e compagnie, la batterie de 4 et la section de 95mm ; puis, avec les troupes disponibles, il organise une colonne de marche et, le 3 janvier, s'achemine sur Kolomina où Ahmadou lui a été signalé ; prévenu en route que le sultan est à Youri, il oblique à l'ouest sur Amoudellai et, le soir même, est en vue de Youri.

Ahmadou se trouve exactement à six kilomètres plus à l'ouest, à Leva ; Aly-Boury, qui a reçu le commandement des Toucouleurs, se porte à moitié chemin de Leva et Youry, dans une plaine parsemée de broussailles

et se retranche en arrière du lit desséché d'un cours d'eau.

Malgré l'heure tardive et la lassitude des hommes qui n'ont pas encore eu de grand'halte depuis le matin, le lieutenant-colonel veut déloger l'ennemi de ses positions.

Après deux heures de vaine canonnade, il fait déployer trois compagnies : la 3e au centre, la compagnie Sansarric à droite, celle du lieutenant Morin à gauche, place la batterie de 80mm et l'infanterie de marine en soutien, les spahis aux ailes et ordonne l'attaque [1].

Les Toucouleurs combattent en désespérés et, se groupant autour de l'étendard blanc brodé de soie verte du sultan, se jettent impétueusement sur les tirailleurs, mais ils sont refoulés par des feux de salve bien ajustés ; un vide s'étant produit entre les deux compagnies de droite, l'assaillant s'y précipite.

Le lieutenant de Tavernier, qui a vu le danger, bouche aussitôt la trouée avec l'infanterie de marine et disperse les Toucouleurs qui se font tuer bravement à bout portant.

Bientôt leur déroute est complète et les spahis les poursuivent jusqu'à cinq ou six kilomètres au delà de Leva qu'ils incendient. Cet engagement nous coûte 9 blessés dont le lieutenant Valentin et le sous-lieutenant Orsat ; ce dernier, bien que terrassé par la fièvre, a tenu à charger en tête de son peloton.

La colonne retourne alors à Youri où elle campe en carré pour la nuit. Vers 11 heures et demie, une bande de 200 à 300 guerriers, conduite par Aly-Boury, tombe sur un petit poste en avant de la face défendue par la compagnie Morin et essaie de bousculer les tirailleurs ;

---

1. Le convoi est resté à Youri avec la section de 65mm, les Soudanais et la 7e compagnie.

le lieutenant Morin est blessé d'un coup de sabre à la figure. L'infanterie de marine renforce la compagnie en péril, brise par ses feux de salve l'élan de l'ennemi et ramène le calme.

Le lendemain, les chefs de nombreux villages font leur soumission et, le 5 janvier, la colonne rentre à Nioro.

D'autre part, à la nouvelle de la retraite d'Ahmadou vers Kolomina, le lieutenant Marchand a détaché le peloton Hardiviller et 800 cavaliers auxiliaires à Tourougoumbé, un autre peloton de spahis auxiliaires à Dingoi pour barrer la route de Dianghirté, et lui-même s'est avancé avec sa compagnie par Dioroni sur Kolomina où, le 5 janvier, il apprend la défaite du sultan à Youri; considérant sa mission comme terminée, il rejoint le lieutenant Hardiviller et gagne, avec lui, Nioro.

Surpris par notre brusque apparition à Leva, Ahmadou s'est éloigné précipitamment du côté de Katia. Le lieutenant-colonel, qui prévoyait le mouvement, avait, quelques jours auparavant, prescrit aux contingents indigènes, répandus autour de Nioro, d'occuper Katia; cet ordre n'a pas été exécuté et seuls quelques cavaliers cantonnent dans le village.

Cela suffit pourtant à effrayer le sultan qui, pour les éviter, fait un léger détour; bientôt, exténué de fatigue, il se couche au bord du chemin disant : « Les Français peuvent me tuer s'ils veulent, je ne bouge plus. »

Faute de spahis disponibles[1], le commandant supérieur ne conserve pas le contact et Ahmadou, ne se sentant pas talonné, se réfugie dans le désert, auprès des Maures Ouled-Nacer, ami des Toucouleurs.

Abandonnant définitivement la lutte, il ne désire qu'une chose : rallier son frère Mounirou au Macina.

---

1. Ceux qu'il possède sont épuisés et seraient incapables d'entamer une poursuite vigoureuse.

Au milieu de janvier, le lieutenant-colonel est informé qu'Ahmadou s'est arrêté au puits de B'bou-botha ; il enjoint aussitôt au lieutenant Marchand de couper au sultan la route du Macina ou, tout au moins, de le rejeter plus au nord, dans le Sahel.

Cet officier se porte avec sa petite troupe sur Balé où on l'avise de la présence d'Ahmadou au puits de Boulou-Kilaki. Pour aller de ce lieu au Macina, il n'existe qu'une seule route qui passe à Daouda-Koulé et Goumbou ; forçant de vitesse, le lieutenant Marchand réussit à devancer le sultan à Daouda-Koulé.

Pour nous échapper, ce dernier est contraint de faire un crochet au nord jusqu'à Nema ; traqué et détroussé par les pillards, il perd ses chevaux, ses troupeaux et la majeure partie de sa suite. Renonçant à le relancer si avant dans le désert, le lieutenant Marchand revient à Nioro (23 janvier).

En tout cas, les partisans d'Ahmadou sont éparpillés dans toutes les directions, la plupart se soumettent, les autres se retirent au Fouta sénégalais.

Pacification et organisation du Kaarta. — Il faut maintenant rétablir la tranquillité dans la contrée et organiser le Kaarta sur de nouvelles bases ; du 5 au 25 janvier, le commandant supérieur y consacre tous ses soins.

Il licencie d'abord les contingents indigènes qui ne sont pour lui qu'une cause de souci et, pour prévenir toute exaction de leur part, les fait accompagner jusqu'au Lakamané par la compagnie Baudot.

Il renvoie aussi dans leur pays un grand nombre de Peulhs et de Bondoukés qui avaient émigré à la suite d'El-Hadj-Omar ; en même temps, des colonnes légères et des patrouilles de cavalerie sillonnent la région dans tous les sens pour empêcher les derniers rebelles de se grouper et les obliger à déposer les armes. Enfin, le ca-

pitaine Briquelot à la tête d'une compagnie, des spahis et d'une pièce de 65^{mm}, rayonne dans les villages autour de Diara [1].

La campagne du Kaarta étant achevée, le lieutenant-colonel fait rétrograder sur Kayes le convoi pour qu'il puisse effectuer le ravitaillement des postes ; le commandant Ruault est désigné pour escorter les voitures jusqu'à Gouri et, si besoin est, jusqu'à Koniakary ; il a sous ses ordres : l'infanterie de marine, les compagnies Morin et Hugueny (7e), le peloton Compagnon et la batterie de 80^{mm}.

Les provinces de Guidioumé et de Kéniarémé sont, en effet, troublées ; certains chefs turbulents, qui refusent la paix et ont résolu de se joindre à l'almamy Abdoul-Boubakar [2], ont envahi et rançonné plusieurs villages ; en ce moment, ils sont signalés vers Yélimané en route pour le Fouta et poussent des pointes jusque près de Bakel où ils répandent la terreur.

Le commandant Ruault quitte Nioro le 7 janvier et, peu après, est averti qu'une bande d'environ 1,500 Toucouleurs a eu un engagement avec les habitants de Kermisi et de Bandiougoula.

Il accourt de ce côté et, le 11 janvier, atteint l'ennemi qui a pris position près de Bandiougoula, dans une gorge profonde au pied des montagnes.

Laissant les voitures à la garde d'une section, le commandant attaque de front tandis que la 7e compagnie gravit un mamelon placé sur le flanc droit des Toucouleurs ; après une courte résistance, ceux-ci se débandent devant nos feux et les charges des spahis. 700 prisonniers, un troupeau de 1,500 bêtes et un butin considé-

---

1. A l'est de Nioro.
2. L'almamy du Fouta sénégalais a, en effet, repris les armes contre nous et le gouverneur du Sénégal vient d'envoyer une colonne, sous les ordres du colonel Dodds, pour cerner et capturer le chef toucouleur.

rable restent entre les mains des Français ; au cours du combat, le capitaine Hugueny et 9 tirailleurs ont été blessés.

Le commandant arrive à Koniakary sans autres difficultés ; là, il se sépare du convoi, qui continue sur Kayes avec l'infanterie de marine et la batterie, et avec le reste de son monde rentre à Nioro (23 janvier).

D'autre part, les fuyards de Bandiougoula, poursuivant leur exode, parviennent au Guidimakha où ils razzient les villages et sèment partout l'effroi.

Pour parer au danger, le commandant de Bakel s'avance, avec les guerriers du pays, au-devant des Toucouleurs ; assailli par eux, le 15 janvier, à Manahel, il tient ferme et les refoule le lendemain.

Prévenu de la situation, le lieutenant Keller, qui avec la garnison de Bakel surveillait la frontière du Bondou pour couper la retraite à Abdoul-Boubakar, accourt en toute hâte et disperse les bandes armées. Le Guidimakha était sauvé.

Pendant ce temps, le lieutenant-colonel Archinard organise le Kaarta, chose peu commode, étant donnée la diversité de races, de mœurs, de religions et de langues des multiples populations qui y vivent et qui, depuis trente ans pliées sous un joug de fer, se sentent maintenant libres et veulent en abuser.

Les Toucouleurs soumis sont autorisés à se former en tribus au sud et à l'ouest de Nioro ; chaque groupe de villages devra payer des redevances, et un droit de douanes est imposé aux caravanes.

Le Diangourté et le Kaarta-Biné sont rattachés au cercle de Kita ; le Séro, le Diombokho, le Logo et le Guidimakha à celui de Kayes ; le Sorma, le Saroané, le Dialafara et le Tomora à celui de Bafoulabé.

Avec les autres provinces du Kaarta : Kingui, Bakhounou, Kéniarémé, Guidioumé, Diafounou et Lakamané,

le commandant supérieur constitue un nouveau cercle : celui de Nioro dont il confie la direction au chef d'escadrons Ruault[1] et y installe comme garnison : la 8e compagnie, la section de 95mm, trois pièces de 4 de montagne et un détachement de spahis auxiliaires ou sénégalais (capitaine Goujet).

Ce dernier officier est chargé de créer, avec les éléments qu'il a sous la main et les chevaux de prise, un escadron de spahis soudanais.

La conquête du Kaarta assure désormais la voie du Niger qui jusqu'alors était menacée de flanc, facilite le ravitaillement en mil comme en bestiaux et arrête ces émigrations qui ruinaient le bas Sénégal ; de plus, elle augmente considérablement le budget local et permet de supprimer un certain nombre de postes militaires.

2° Opérations dans le Baninko (février 1891).

Marche de Nioro à Nyamina. — La question du Kaarta réglée, le lieutenant-colonel Archinard s'occupe du Ségou où il est urgent de rétablir l'ordre.

En effet, profitant de l'absence du fama Bodian, qui avec ses contingents et une fraction de la garnison de Ségou assiste le roi Tieba au siège de Kinian, les gens du Baninko se révoltent.

Depuis plusieurs mois, d'ailleurs, une certaine agitation règne dans ce pays à l'instigation des chefs demeurés fidèles à Mari-Diara et, pendant l'hivernage de 1890, Mademba — alors adjoint au résident de Ségou — a dû recruter quelques milliers d'auxiliaires et parcourir la région pour calmer les indigènes.

---

1. Le capitaine de Sarrazin remplace, peu après, le commandant Ruault à la tête du cercle.

Cette fois, l'insurrection se propage rapidement jusqu'au Ségou dont beaucoup de guerriers s'unissent aux rebelles.

Le lieutenant-colonel comprend alors qu'un seul fama ne suffit pas pour gouverner un territoire aussi vaste que le Ségou et qu'il n'est pas possible de maintenir l'unité de cet État, sous peine d'y voir éclater sans cesse des troubles; il se décide donc à le scinder en deux et, avec le Sansanding, le Monimpé, le Sarro, le Sokolo et la fraction du Ségou qui se trouve sur la rive gauche du Niger, fonde un deuxième royaume dont Sansanding sera la capitale.

A la tête de ce nouvel empire, il place Mademba, en récompense des services que ce dernier a rendus depuis si longtemps à la cause française, et lui accorde pour garde personnelle les anciens talibés d'Ahmadou qui, au nombre de deux mille, se sont ralliés à nous.

Mademba, averti, vient prendre à Nioro le commandement de sa troupe.

Cela fait, le lieutenant-colonel se met en route pour le Baninko, accompagné parallèlement par les Toucouleurs de Mademba et précédé, à quelques jours de distance, par la compagnie Marchand et les spahis Hardiviller qui prépareront le passage à la colonne [1].

De Nioro il se porte, par Dioromé et Digna, sur Ouossébougou où il entre le 6 février; au delà, utilisant les deux chemins qui mènent à Nyamina, il continue par Guigué où il laisse un petit poste, Barsafé, Koro, Banamba et Kéréouane, pendant que Mademba emprunte la route de l'est par Sountiana, Dampfa, Sabougou et

1. La colonne est ainsi composée : les spahis réguliers, la batterie de 4, la section de 65mm, les compagnies d'auxiliaires Morin et Sansarric, la 7e compagnie et un convoi de 60 voitures. Les Soudanais ont été versés dans la compagnie Sansarric et la 3e compagnie a été renvoyée à Kayes pour se refaire.

Dioni; le 17 février, les deux colonnes réunies franchissent le Niger à Nyamina.

Prise de Diena (24 février 1891). — Pendant ce temps, le capitaine Underberg, résident de Ségou, contient à grand'peine les insurgés du Baninko.

A la nouvelle qu'un rassemblement se forme à Diena, sur la rive droite du Bani, pour étendre la guerre jusqu'au Ségou, il envoie, à défaut d'officier disponible, l'enseigne de vaisseau Hourst, commandant de la flottille du Niger[1], et le docteur Grall avec 25 laptots pour disperser les bandes hostiles.

M. Hourst se rend à Garo dont il chasse les habitants, puis, grossi des contingents de N'Tow (250 hommes environ), traverse le Bani de vive force (29 janvier), reçoit la soumission de plusieurs villages et, le 3 février, s'avance vers Diena.

Diena, foyer principal de la révolte, est une agglomération de quatre villages dont deux, Sido et Daugoutiguila, sont fortifiés; c'est dans ce dernier que les principaux rebelles, au nombre de 1,600 environ, se sont concentrés.

L'enseigne conquiert facilement le premier tata, mais après un combat très vif où il perd beaucoup d'auxiliaires, il échoue devant le second et est obligé de rétrograder sur Sido pour y attendre des renforts. Assailli à son tour à plusieurs reprises, il se défend vigoureusement et permet ainsi au lieutenant-colonel Archinard d'arriver à son secours.

Avisé de ces événements à Nyamina, le lieutenant-colonel dirige aussitôt sur Ségou la colonne Mademba et le lieutenant Charbonnié, avec mission d'apaiser la contrée et de ramener de suite des munitions à Diena; de

1. Depuis l'hivernage de 1890, Ségou a été désigné pour servir de mouillage aux canonnières et un port de relâche y a été aménagé.

son côté, il s'achemine rapidement vers l'est par Soia, Dougassou, Sandola où il passe le Bani et, le 23 février, apparaît sous les murs de Diena où il retrouve l'enseigne Hourst et sa vaillante troupe.

Le lendemain, au point du jour, l'artillerie entame l'action ; au bout de sept heures de canonnade, deux brèches sont ouvertes sur chacune des faces est et nord, et l'assaut est donné.

Soutenus par les compagnies Sansarric et Hugueny, les Toucouleurs de Mademba abordent la face est, tandis que les guerriers de N'Tow, conduits par le capitaine Mahmadou-Racine et appuyés par les compagnies Morin et Marchand, s'élancent sur la face nord ; les deux autres côtés de l'enceinte sont gardés par les spahis.

Une fois sur la brèche, les indigènes hésitent et les réguliers sont contraints d'accourir à leur aide.

A l'est, le lieutenant Sansarric pénètre avec un de ses pelotons par une des trouées ; le lieutenant Baudot, à la tête de l'autre peloton, force l'entrée de la seconde. Au nord, la compagnie Marchand (lieutenant Charbonnié) envahit la brèche de droite, la section Mangin (compagnie Morin), celle de gauche.

Une lutte très chaude s'engage dans l'intérieur du réduit, car il faut emporter les multiples petites cours et cases qui, en s'enchevêtrant les unes dans les autres, constituent un labyrinthe inextricable où le commandement est très difficile.

La compagnie Marchand n'ayant plus de chefs valides, le capitaine Klobb se met à sa tête ; secondé par l'adjudant Darnige, il enlève les tirailleurs et rejoint la compagnie Sansarric qui réussit à occuper le cœur de la place.

La section Mangin, établie dans la partie nord-est du tata, résiste énergiquement aux entreprises de l'adversaire et, finalement, renforcée d'une autre section de la même compagnie, rallie le gros des troupes au centre.

Les fuyards s'échappent vers le sud où ils sont poursuivis et détruits par les spahis Laperrine.

Les Français sont maîtres du village, mais au prix de pertes sérieuses : 16 Européens dont 9 officiers sont blessés, entre autres le sous-lieutenant Mangin qui, malgré trois blessures, a voulu conserver son commandement ; les indigènes ont 11 des leurs tués et une centaine d'hommes hors de combat.

Cette leçon est salutaire ; de toutes parts les villages adressent leur soumission. Pour affermir sa victoire et achever la pacification, le lieutenant-colonel parcourt alors la région ; seul, le convoi rentre à Ségou avec l'enseigne Hourst et le docteur Grall.

De Diena, la colonne se porte successivement sur Bla, Kamona, point de départ de l'insurrection, N'tabacoro et Kana où elle franchit le Bani à gué et regagne Nyamina qu'elle atteint le 8 mars.

Cette randonnée assure le repos au pays ; partout les habitants protestent de leur fidélité envers le fama Bodian.

Quant à Mademba, il se rend directement à Sansanding avec ses Toucouleurs et s'installe dans sa nouvelle capitale.

Bien que divisé, le Ségou, en entier, reste sous la haute surveillance du résident. Le capitaine Briquelot succède au capitaine Underberg ; le docteur Grall et le lieutenant Manet lui sont adjoints et il a sous ses ordres : une compagnie de tirailleurs[1], la flottille et le personnel indigène de la résidence.

---

1. Ce sera la 7e qui, pour le moment, va faire partie de la colonne contre Samory.

3° *Lutte contre Samory dans la vallée du Milo (avril-mai 1891).*

But du commandant supérieur. Marche sur Kankan. — Tranquille avec le Kaarta et le Ségou, le lieutenant-colonel Archinard se tourne contre Samory qui, dans l'intervalle, a déployé une grande activité.

Profitant du répit que lui donnaient nos difficultés avec les Toucouleurs, l'almamy a réorganisé son armée et l'a approvisionnée de fusils à tir rapide[1].

Lors de l'expédition de Nioro, il s'est tenu à proximité du Niger, prêt à nous attaquer si le sort des armes nous était défavorable et, pour subvenir aux besoins de ses guerriers, il a envoyé razzier nos provinces du sud.

C'est ainsi que, en janvier 1891, un parti de Sofas, conduit par Bilali — un des lieutenants du roi nègre, — a ravagé le Kokounia et assailli Douladougou, dans le Tamisso; mais s'étant heurté à la mission que dirigeait alors, de ce côté, le capitaine Brosselard-Faidherbe, Bilali a dû repasser la rivière Lolo, limite de nos possessions.

Après la chute de Nioro, Samory, n'osant se mesurer ouvertement avec nous, s'est avancé vers le tata de Kinian pour le débloquer.

Fallait-il laisser ces bravades impunies ou essayer d'en finir le plus tôt possible avec lui, garantir ainsi la paix aux États de la rive gauche du haut Niger et éviter une nouvelle campagne?

Le commandant supérieur pense que ce serait une faute de ne pas agir immédiatement, alors qu'il a les éléments suffisants sous la main et qu'il dispose encore

1. Fournis par les comptoirs anglais de Sierra-Leone.

d'assez de temps avant l'hivernage pour prononcer une vigoureuse offensive contre les Sofas et les rejeter loin des bords du fleuve.

Il se décide donc à entamer les hostilités contre l'almamy et, pour ruiner à jamais sa puissance, adopte le plan hardi de se fixer à Kankan, au cœur même de son empire et de raser Bissandougou et Niako, ses capitales.

Apprenant que Samory — qui est alors à Niako — a l'intention, vers le milieu de mars, de piller Kangaba, le lieutenant-colonel se met en route aussitôt (10 mars) pour Siguiri par la rive gauche du Niger, précédé à un jour de distance par le peloton de spahis Laperrine, rallie en chemin les deux compagnies de réguliers qui avaient été échelonnées de ce côté au début de la campagne pour garder la frontière et, le 28, arrive à Siguiri où il forme sa colonne.

Celle-ci est ainsi composée :

État-major. — Capitaine Klobb, chef d'état-major ; lieutenant Hardiviller.

Cavalerie. — Un peloton de spahis, lieutenants Laperrine et Compagnon.

Artillerie (sous le capitaine Besançon). — Une section de 80^{mm} de montagne[1], lieutenant Renauld ; une section de 65^{mm}, capitaine Guittard ; une batterie de 4.

Infanterie. — Trois compagnies de tirailleurs réguliers, chacune à 140 hommes environ : 6e compagnie, capitaine Arlabosse, lieutenant Laverrie, un sous-lieutenant indigène ; 7e compagnie, capitaine Hugueny, lieutenant Biétrix, sous-lieutenant Orsat ; 9e compagnie, capitaine Barbecot, lieutenant Lauzanne, sous-lieutenant Crémieux.

Tirailleurs auxiliaires. — Compagnie Vigy, lieutenant Baudot ; compagnie Morin, sous-lieutenant Mangin ; un

1. Venue de Kayes.

détachement de 50 miliciens de Siguiri, capitaine Mahmadou-Racine.

Service de Santé. — Docteurs Colomb, Rouch, Quennec, Grall[1]; un vétérinaire.

Convoi. — 75 voitures et un groupe de travailleurs.

En tout : près de 800 combattants, 675 animaux et 1,000 porteurs.

Des renseignements recueillis jusqu'alors, il résulte que Samory, toujours à Niako, a des éclaireurs sur le Niger, mais ignore l'approche des Français.

Le 30 mars, la colonne traverse le Tankisso en pirogues, remonte ensuite le Niger jusqu'à Niantoukoro où elle franchit le fleuve et, pénétrant dans le Baté, territoire ennemi, longe la rive gauche du Milo par Dialibacoro, Fodécaria, Nafadié et Diangana, partout bien traitée par les populations qui sont heureuses de sa présence.

A cette nouvelle, l'almamy détache à la hâte son fils, Saranké-Mory vers Kankan; quant à lui, craignant de s'aventurer aussi loin, il gagne Dabadougou[2], puis rétrograde jusqu'à Dianamaréya, brûlant tous les villages qu'il rencontre et obligeant les habitants à le suivre.

Précipitant la marche, le lieutenant-colonel entre, sans coup férir à Kankan, juste à temps pour préserver la ville des flammes (7 avril).

Les Sofas s'enfuient vers le sud.

Surpris par notre brusque attaque, Samory n'a pu encore réunir ses contingents et les troupes n'ont trouvé devant elles aucune résistance sérieuse.

Colonne volante du capitaine Hugueny; combat du Kokouna et du Diaman (7-12 avril). — A Kankan, le lieutenant-colonel Archinard souffrant d'un accès de

1. Ce dernier ne rejoint qu'un peu plus tard.
2. Au sud-est de Kankan.

fièvre bilieuse, confie au capitaine Hugueny le soin de constituer une colonne volante dans le but de poursuivre rapidement les Sofas, les empêcher ainsi d'incendier et razzier les localités et permettre aux indigènes rassurés de réintégrer leurs demeures; cet officier ira jusqu'à Bissandougou qu'il détruira.

Le capitaine Hugueny a sous ses ordres :

Les spahis;

La section de 80mm;

Trois compagnies de tirailleurs : la 6e (capitaine Arlabosse), la 7e, les auxiliaires du lieutenant Vigy;

Un convoi, escorté par les miliciens du capitaine Mahmadou-Racine;

A l'état-major sont affectés le capitaine Besançon, le lieutenant Hardiviller, les docteurs Grall et Rouch.

Le 7 avril, la petite troupe passe le Milo à gué et se dirige au sud vers Dabadougou qu'elle atteint assez à temps pour enrayer l'incendie allumé, quelques instants auparavant, par les cavaliers de Saranké-Mory.

Remis de leur effroi, les gens de Kankan retournent, le lendemain, à leur village, au nombre de 4,000.

Le 8, le capitaine Hugueny est arrêté devant Oulandougou par l'arrière-garde ennemie; celle-ci, forcée de reculer sous l'effort des spahis et de la 7e compagnie, se reforme plus loin et défend tous les accidents de terrain, pendant qu'un gros de 1,200 à 1,500 hommes s'installe au ravin de Kokouna, parallèlement à la route, dans une position bien à couvert et que Samory se porte en arrière avec une réserve.

La 7e compagnie s'élance à la baïonnette pour déloger l'adversaire et, bien que reçue par un feu rapide très nourri, disperse les Sofas que la 6e compagnie accompagne de ses salves, tandis que les spahis les chargent par la droite. L'ennemi perd beaucoup de monde et est tout à fait démoralisé.

De notre côté, plusieurs hommes sont blessés ; le sous-lieutenant Orsat est tué d'une balle au cœur.

Le mouvement en avant continue et le combat recommence un peu plus loin jusqu'à Sana ; là, le bivouac est ordonné et la 7e compagnie achève la déroute des fuyards.

Le jour suivant, 9 avril, un nouvel engagement a lieu au marigot de Diaman. La compagnie de tête (6e) aborde les Sofas dissimulés dans les boussailles qui côtoient le ruisseau et les écrase ; le sergent Cowley[1] se signale tout particulièrement et est grièvement blessé ; le capitaine Mahmadou-Racine a son cheval tué sous lui.

Le soir même, les Français arrivent à Bissandougou que Samory vient à peine d'abandonner, après y avoir mis le feu.

Obéissant à ses instructions qui lui enjoignent de ne pas s'éloigner davantage de Kankan[2], le capitaine Hugueny rétrograde, le 10, sur Kankan, protégé à l'arrière-garde par les spahis et la 7e compagnie.

L'almamy, voyant nos soldats battre en retraite, accourt les harceler de toutes parts. Au delà de Sana, le capitaine tend une embuscade qui réussit complètement ; assailli brusquement par les obus et les feux de salve, l'ennemi s'enfuit presque aussitôt.

Le 11 avril, après quelques coups de fusils échangés avec les Sofas, le détachement croise, à Dabadougou, la compagnie Morin, venue de Kankan au-devant de lui et celle-ci couvre sa marche jusqu'à Kankan où toutes les troupes se trouvent dès lors concentrées.

Les Sofas évacuent la région entre Kankan et Kouroussa, et les indigènes, confiants, rentrent en foule repeupler les villages.

---

1. Il commande une section de la 7e compagnie.
2. Le lieutenant-colonel n'a pas voulu pousser plus loin que Bissandougou en raison de la saison des pluies qui est proche.

Organisation du cercle de Kankan. Retour à Siguiri (20 avril). — Pendant ce temps, le commandant supérieur organise militairement et politiquement le pays conquis.

Kankan constitue le centre d'un nouveau cercle qui embrasse les postes de Kouroussa, Siguiri et Niagassola. Le capitaine Besançon en est nommé résident; il est assisté du sous-lieutenant Mangin, du capitaine Guittard, chargé des travaux du génie, des docteurs Grall et Quennec.

La garnison de Kankan comprend : deux compagnies de tirailleurs (6e et 9e), les sections d'obusiers de 4 et de 80^{mm} et, un peu plus tard, un canon-revolver et une pièce de 47^{mm} à tir rapide; ces forces sont jugées suffisantes pour parer à toute éventualité.

Dayes, l'ancien chef de la contrée, est replacé à la tête du village sous le contrôle du résident.

L'occupation de Kankan, tout en assurant la soumission du Baté et du Toron, crée une base de résistance contre Samory et, comme, d'autre part, le Sankaran, le Kouranko et le Toukoro sont en lutte avec l'almamy, ce dernier est désormais réduit à l'impuissance sur le haut Niger.

Avec le reste de son monde, le lieutenant-colonel reprend, le 13 avril, le chemin de Siguiri; à Nafadié, il laisse un groupe de tirailleurs pour préserver des pillards les localités voisines; à Fodécaria, apprenant qu'une bande de Sofas a attaqué Koila, il envoie aussitôt, de ce côté, le capitaine Klobb avec les spahis et deux compagnies; mais, à leur approche, l'ennemi se retire.

Samory, en effet, a prescrit à ses divers chefs de saccager tous les villages du Baté qui ont fait défection, tout en nous évitant soigneusement; quant à lui, il se maintient en sûreté près de Sanankoro.

Le 20 avril, le lieutenant-colonel franchit le Niger à Baladougou et, le même jour, atteint Siguiri où il s'arrête, car, avant de regagner Kayes, il lui faut encore approvisionner, pour la durée de l'hivernage, les garnisons de Kankan, Kouroussa et Siguiri.

Le poste de Niagassola ayant été supprimé, toutes les voitures disponibles sont mises en route sur ce point pour en ramener les vivres et munitions à Siguiri ; la 7ᵉ compagnie part pour Kankan, escortant un convoi de pirogues remplies de vivres ; la section de 65ᵐᵐ, devenue inutile, est dirigée sur Kita ; les spahis Laperrine vont surveiller le Niger vers Sansando ; quelques-uns, avec le lieutenant Compagnon, se rendent au Dinguiray.

Les tirailleurs auxiliaires[1] sont licenciés, sauf une quarantaine qui offrent de continuer leur service et sont versés à la 7ᵉ compagnie. Toutefois, en l'absence de cette dernière, les auxiliaires du lieutenant Vigy sont retenus à Siguiri pour ne pas dégarnir ce poste.

De tous côtés parviennent au commandant supérieur des demandes de protection et d'aide contre Samory qui, profitant des derniers jours où le Niger est encore guéable, multiplie les razzias sur la rive gauche ; le lieutenant-colonel recommande aux indigènes de ne pas s'effrayer et leur conseille de résister jusqu'à ce que les tirailleurs viennent à leur secours.

Cette tactique lui permet de se débarrasser des pillards.

Combats autour de Kankan (fin avril). — Selon le mot d'ordre de Samory, les Sofas parcourent le Baté en tout sens ; c'est ainsi que, le 22 avril, ils brûlent Dialibacoro et apparaissent inopinément devant Nafadié où

---

1. Les auxiliaires n'avaient été engagés que pour la campagne de Nioro et ils commençaient à manifester leur mécontentement.

ils ignorent la présence de tirailleurs. Repoussés une première fois, ils renouvellent leur assaut le lendemain, mais sans plus de succès ; serrés de près, à leur tour, par le petit poste et les habitants, ils ont de nombreux blessés et s'éloignent définitivement.

Vers Kankan, plusieurs bandes de l'almamy restent embusquées prudemment à proximité du village, sur la rive droite du Milo, et tirent sur les travailleurs qui construisent le fort ; d'autres se tiennent, en force, à Dabadougou.

Le 26, le capitaine Besançon, prévenu de l'arrivée du convoi de ravitaillement amené par la 7e compagnie, fait passer, sur la rive droite du Milo, trois sections de tirailleurs (9e compagnie), sous le sous-lieutenant Crémieux, pour garantir les pirogues d'un coup de main de l'ennemi. Grâce à cette précaution, les pirogues pénètrent dans Kankan sans être inquiétées ; au moment où le sous-lieutenant Crémieux rallie son monde, un parti de 50 cavaliers et de 100 fantassins se jette sur les tirailleurs ; l'officier est tué raide d'une balle au cœur ; le sergent-major Berger, prenant sa place, réussit à se dégager et conduit la retraite.

Le jour suivant, le 27 avril, le capitaine Besançon se tourne contre Dabadougou dans le but d'en chasser les Sofas qui sont pour lui un gênant voisinage. Laissant à la garde de Kankan la 7e compagnie et la section de 4, il se porte sur Dabadougou avec toute la garnison, entre dans le village qu'il livre aux flammes et s'avance au-devant de l'ennemi qui s'est installé sur un marigot situé un peu plus au sud.

Assailli brusquement sur sa gauche, il résiste au choc de l'adversaire et le refoule, puis rentre à Kankan, protégé à l'arrière-garde par la 9e compagnie qui se retire en échelons de section.

Les Sofas reviennent à la charge et tombent sur l'ex-

trême pointe ; mais le lieutenant Lauzanne, qui commande le dernier échelon, arrête par ses feux incessants, l'élan de l'ennemi[1].

Ces engagements ont pour résultat de faciliter le retour de la 7e compagnie et des pirogues à Siguiri.

Les auxiliaires du lieutenant Vigy sont alors renvoyés sur Kita ainsi que les spahis dont les chevaux sont épuisés.

Quelques jours après, 4 mai, la 7e compagnie repart pour Kankan avec un nouveau convoi ; elle est remplacée à Siguiri par la 3e compagnie, venue depuis peu de Kayes et qui doit camper à Siguiri pendant l'hivernage.

Attaques des Sofas sur la rive gauche du Niger. Sorties de la garnison de Kankan (mai 1891). — A peine à Siguiri, la 3e compagnie escorte un convoi, destiné à Kankan, jusqu'à Kouroussa où elle s'établit de façon à assurer les communications avec Kankan.

Durant ces événements, Kali, un chef de bande de Samory — qui, depuis quelques années gouverne les provinces de la rive droite du Niger entre Bammako et Siguiri — franchit le Niger et surprend plusieurs villages de la rive gauche, entre autres Kroussalé ; ceux-ci se défendent énergiquement et leurs habitants, renforcés de 30 cavaliers indigènes accourus de Bammako, bousculent l'ennemi jusqu'au delà du fleuve.

Néanmoins, Kali ne se considère pas comme battu. A la tête de 400 à 500 fantassins et d'une centaine de cavaliers — dont la plupart sont des Toucouleurs qui se sont réfugiés chez Samory après leurs défaites, — il raz-

---

1. La bande qui harcèle ainsi nos soldats est celle qui a déjà poursuivi le capitaine Hugueny à son retour de Bissandougou ; composée de 200 à 300 fidèles de Samory, qui sont armés de fusils à tir rapide, elle sert de plastron à l'almamy pour lui éviter une surprise ; elle subit, en cette occasion, des pertes sérieuses.

zie tous les villages entre Kangaba et Siguiri et en massacre les populations.

Pour enrayer ses progrès, le lieutenant-colonel Archinard poste un groupe de miliciens à Falama et dirige sur Diacoro une dizaine de tirailleurs, sous le sergent Bandiougou, seule force dont il dispose encore.

Désireux d'en finir avec Kali qui, fixé à Faraba, son centre d'action, est une cause de perpétuel désordre, il attend la rentrée de la 7e compagnie qui a lieu le 10 mai. Il ordonne aussitôt au capitaine Hugueny d'aller raser Faraba.

Cet officier se met en marche le 12, passe, cinq jours après, le Niger en face de Kangaba et s'empare de Faraba qu'il incendie après avoir tué plus de 100 hommes aux Sofas; de là, il gagne Ségou, sa garnison d'hivernage.

Ces revers successifs occasionnent des désertions dans les rangs adverses; bientôt Ouolosébougou est pris et les habitants émigrent sur la rive gauche du fleuve. Samory renonce alors à la lutte de ce côté et rappelle tout son monde à lui; la région entre Bammako et Siguiri sera, dès lors, tranquille.

Au sud, le Sankaran et le Kouranko, travaillés par des émissaires du commandant supérieur et du résident de Kankan, se révoltent et interdisent à l'almamy toute communication avec le Sierra-Leone.

Le ravitaillement de Kankan étant terminé, le lieutenant-colonel quitte Siguiri et se rend à Kita.

D'autre part, au sud de Siguiri, Karamoko, le fils connu de Samory, traverse le Niger au début de mai, suivi de 300 cavaliers et de nombreux fantassins, et cerne Guénikorokouta.

Les miliciens de Siguiri, aidés de quelques tirailleurs, débloquent le village et chassent Karamoko qui tente encore d'enlever Nora, plus au sud, mais en vain, et va

alors occuper le village en ruines de Yansoumana, sur la rive droite du Milo, à une vingtaine de kilomètres en aval de Kankan.

Le résident de Kankan confie au capitaine Barbecot (9e compagnie) le soin de déloger les Sofas par surprise.

Dans la nuit du 19 au 20 mai, ce dernier se porte sur Yansoumana qu'il aborde au point du jour ; grâce au terrain découvert, l'ennemi a eu le temps d'éventer les tirailleurs et de s'échapper. Le capitaine brûle le campement et rétrograde sur Kankan par Balandougouba que le sous-lieutenant Mangin[1] détruit au passage.

Il ne reste à proximité de Kankan qu'une seule bande de Sofas qui, placée à Ourembaya — à 12 kilomètres au sud-ouest du poste, — empêche les indigènes de se livrer à la culture ; la compagnie Arlabosse (lieutenants Laverrie, de Vivans et Biétrix) et la section Mangin sont désignées pour anéantir ce repaire.

Franchissant le Milo en pirogues, le capitaine Arlabosse attaque Ourembaya le 22 mai au matin et disperse l'ennemi qui s'enfuit vers Oulandougou. Après une courte poursuite, le détachement retourne à Kankan ; selon leur tactique habituelle, les Sofas réapparaissent et harcèlent l'arrière-garde qu'ils menacent de flanc près de Faradougou ; chargés à la baïonnette par les sections Mangin et Biétrix, ils évacuent la position après de nombreuses pertes.

Opérations des garnisons de Kankan et de Siguiri dans le Oulada et le Sankaran (juin). — Voyant toutes ses entreprises arrêtées de Kouroussa et Kankan à Siguiri et ayant besoin de vivres pour ses troupes, Samory lance celles-ci plus au sud et leur donne comme objectifs le

1. Il a remplacé le sous-lieutenant Crémieux à la 9e compagnie.

Oulada et le Baleya où le poste de Banko avait été supprimé.

Il compte ainsi ne pas se rencontrer avec nos colonnes, se venger librement des indigènes qui ont abandonné sa cause et nourrir facilement son armée dans ces territoires riches et fertiles. Là, du reste, il aura un précieux appui dans son chef Soriba, retiré au Fouta-Djallon, et dans les bandes que son lieutenant Bilali maintient depuis trois ans sur les limites du Fouta ; formés de mécontents qui, depuis la chute d'Ahmadou, regardent le Dinguiray comme leur appartenant, les contingents de Bilali songent à accaparer cette province.

Les forces de l'almamy, groupées en trois corps commandés par les chefs Soriba, Bakary et Morefinodian, envahissent, à la fin de mai, le Oulada et le Baleya.

Les habitants ne font aucune résistance et nous trahissent encore ; Morefinodian pille la contrée à son aise et ramène à Samory le butin acquis ; d'autre part, Soriba, combinant son action avec les guerriers de Bilali, vient assaillir Toumania où il est repoussé, tandis que Bakary se présente devant Kouroussa où il est battu par le capitaine Réjou (3e compagnie).

Dans la première quinzaine de juin, les Sofas se montrant toujours vers Kouroussa, les commandants de Siguiri et de Kankan conviennent d'unir leurs efforts pour les éloigner.

Pendant que la 3e compagnie se dirigera contre eux et les rejettera au sud, une colonne, partie de Kankan, marchera sur Bagué et passera, au besoin, le Niger pour couper toute retraite à l'ennemi.

Le 16 juin, le capitaine Réjou s'avance sur Banko ; apprenant en route que le village est désert et que l'ennemi est à Nono, il oblique de ce côté, mais arrive trop tard ; les Sofas se sont enfuis précipitamment, moitié sur la rive droite du Niger, moitié vers Toumania. Ne pou-

vant espérer les atteindre avec ses troupes harassées de fatigue, le capitaine regagne Kouroussa où il croise le détachement de Kankan.

Ce dernier, conduit par le capitaine Besançon, comprend :

18 spahis auxiliaires, organisés par le sous-lieutenant Mangin ;

La 6e compagnie ;

Une section de la 9e compagnie (lieutenant de Sainte-Colombe) ;

50 auxiliaires de Kankan et le docteur Quennec.

Après avoir bousculé une quarantaine de Sofas qui gardaient Tamouni et traversé le Niandan à Bagué, le capitaine Besançon s'est heurté à l'un des corps de l'almamy aux villages de Guililan et de Guérédougou-Kéniéro et l'a refoulé sur la rivière ; puis, franchissant le Tabaco de vive force, il s'est porté sur Massa-Makhana, à 12 kilomètres plus à l'ouest, où le gros des Sofas lui a été signalé.

Trouvant l'ennemi en éveil, il a remonté au nord jusqu'à Saman et Kouroussa, d'où, après un jour de repos, il est revenu sur Massa-Makhana pour cerner le village ; mais l'adversaire, éventant les Français, s'est dérobé et la petite troupe est rentrée de nouveau à Kouroussa pour se mettre en liaison avec la 3e compagnie.

Le capitaine Besançon rallie ensuite Kankan par Baro et Binko ; au cours de cette expédition, les spahis du sous-lieutenant Mangin ont rendu les plus grands services.

Quant au capitaine Réjou, laissant à Kouroussa un poste de 10 hommes avec le sous-lieutenant Bunas, il retourne à Siguiri (2 juillet).

Cette série d'engagements oblige les Sofas à évacuer le Oulada, le Baleya et le Sankaran où ils pensaient hiverner.

Annexion du Dinguiray (23 mai) ; lutte du Dinguiray contre les Sofas (juin-août). — Depuis la déchéance d'Ahmadou, le Dinguiray étant indépendant, le lieutenant-colonel Archinard juge nécessaire, avant de quitter la région, de régler la situation de ce territoire toucouleur où règne Aguibou. Dans ce but, il a, dès la fin d'avril, donné rendez-vous, à Kita, au souverain de cet État, et lui a envoyé le lieutenant Compagnon avec quelques spahis pour lui servir d'escorte.

Parvenu à Kita (milieu de mai), il a une entrevue avec le chef nègre ; celui-ci reconnaît tous ses torts antérieurs, proteste de sa fidélité future et consent à signer l'acte en vertu duquel le Dinguiray est déclaré terre française. Aguibou demeure à la tête de la province, sous le contrôle d'un résident français.

Ce dernier (lieutenant Maritz) a pour instructions de prendre possession du pays, de pacifier le Oulada et le Baleya et de surveiller les relations de Samory avec le Fouta-Djallon.

Considérant alors sa tâche comme accomplie, le lieutenant-colonel rétrograde sur Kayes ; là, il remet l'intérim du commandement au chef de bataillon Herbin et, dans les premiers jours de juillet, s'embarque pour la France[1].

A peine installé, le lieutenant Maritz fait connaître sa présence en parcourant la contrée avec les quinze tirailleurs qui lui sont adjoints et une centaine de guerriers d'Aguibou. Cette randonnée est des plus utiles, car en l'absence d'Aguibou, Bilali et Soriba ont envahi le Oulada ; ce dernier, surpris à Banko le 23 juin, se sauve, après une faible résistance, jusque sur les confins du Fouta-Djallon.

En juillet, le lieutenant Maritz est averti que de nou-

1. Le commandant Herbin exerce l'intérim de juillet à novembre 1891.

veaux pillages ont eu lieu au sud du Baleya ; il accourt dans cette direction, rencontre l'ennemi à Bissikrima, sur le Tankisso, le chasse et pousse jusqu'à Toumania où il est très bien accueilli.

Le mois suivant, il s'empare de Samba-Counian, tue une trentaine d'hommes aux Sofas et brûle le village. Les partisans de Samory abandonnent alors le Oulada et le Baleya ; pour rassurer complètement les indigènes, un petit poste est placé à Didi, dans le Bouré.

De ce moment, la région est en paix.

IV. NOUVELLES TENTATIVES D'EXPANSION DE LA FRANCE DANS LA BOUCLE DU NIGER

Voyage du lieutenant de vaisseau Jayme à Tombouctou (septembre-octobre 1889)[1]. — Fidèle à son programme, le lieutenant-colonel Archinard, tout en guerroyant avec Ahmadou et Samory, s'efforce de prendre contact avec Tombouctou et les États de l'intérieur de la Boucle du Niger, de façon à jeter les bases de notre action future dans ces régions.

C'est ainsi que, dès sa première année de commandement, il prescrit au lieutenant de vaisseau Jayme, successeur de Davoust à la flottille du Niger, de se mettre en route, aux premières crues du fleuve, pour Tombouctou et de confirmer les renseignements fournis par le lieutenant de vaisseau Caron sur la navigabilité du Niger ; l'enseigne Hourst et le sous-lieutenant Marchand lui sont adjoints ; ce dernier devra, si possible, entrer en relations pacifiques avec les *Armas* et échanger avec eux un traité de commerce.

Au milieu de septembre 1889, les deux canonnières

1. Voir croquis n° 9.

Mage et *Niger*, remorquant chacun un chaland chargé de vivres et de bois de chauffage, quittent leur mouillage de Koulikoro[1] et s'engagent dans le chenal indiqué par la carte du lieutenant Caron.

A Mopti, l'enseigne Hourst reste avec le *Niger* qui a subi une avarie ; le *Mage* continue sa route avec les chalands et accoste, le 27 septembre, aux rives du lac Déboé[2].

En traversant le Macina, les Français sont reçus favorablement par les habitants Peulhs qui, toujours dominés par les conquérants toucouleurs, n'osent manifester trop ouvertement leurs sympathies.

Au delà de Safay, apparaissent les Touareg qui, maîtres des deux rives du fleuve et jaloux d'une irruption qui semble menacer leur indépendance, se montrent peu accueillants.

Le 3 octobre, le *Mage* touche à Korioumé d'où, après une escale de deux jours pour permettre au sous-lieutenant Marchand de remplir son mandat, il retourne à Koulikoro où il arrive le 24 après avoir rallié, en passant, l'enseigne Hourst à Mopti.

M. Jayme rapporte, de cette incursion, de nombreux documents hydrographiques sur les régimes du Niger et du lac Déboé, et les principes d'un accord commercial avec Tombouctou.

Mission du capitaine Quiquandon auprès de Tieba (mai 1890-mars 1891). — L'exploration du capitaine

1. Depuis la fin de l'année 1888, Koulikoro, le point terminus amont de la navigation du Niger aux basses eaux, avait été définitivement choisi comme port de stationnement pour la flottille, au lieu de Manambougou qui ne peut être atteint qu'aux hautes eaux.

2. Le lac Déboé se rattache à une série de réservoirs qui s'échelonnent sur la rive gauche du Niger jusqu'à Tombouctou ; le sous-lieutenant Marchand conçoit alors l'idée de constituer avec tous ces lacs une sorte de mer intérieure dont on réglerait le débit d'eau, de manière à fertiliser les terres arides et inhabitées qui s'étendent de cette partie du fleuve jusqu'au Sahara, et il établit un projet dans ce sens.

Binger dans la Boucle du Niger avait fait ressortir l'importance de ces territoires et la nécessité d'y devancer les Anglais ; d'autre part, sur le point de s'éloigner du Niger pour aller attaquer Ouossébougou, le lieutenant-colonel Archinard tenait à empêcher une diversion de Samory.

Aussi, après la chute de Ségou, avait-il détaché le capitaine Quiquandon auprès du roi Tieba pour conseiller ce dernier dans la lutte qu'il était prêt à recommencer contre son ambitieux voisin.

Le capitaine avait pour instructions de conduire, au besoin, les opérations militaires, sonder les intentions du fama et l'attacher à notre politique ; il profiterait, en outre, des bonnes relations qu'il entretiendrait avec le chef nègre pour étudier le pays et les États environnants, et préparer l'installation d'un résident dans quelque grande ville de la Boucle du Niger d'où nous pourrions rayonner et étendre notre influence dans toute la région.

Accompagné du docteur Crozat et de quinze hommes, le capitaine Quiquandon part de Ségou au milieu de mai 1890 et se dirige sur Sikasso par Bla et Kadiala. Au delà de ce village, il rencontre le roi Tieba qui, venu au-devant de lui avec un millier de guerriers, lui fait une réception amicale et solennelle à Fonfona ; poursuivant ensuite leur route de concert, à travers le Minianka, ils entrent, le 3 juin, à Sikasso.

Avant de se tourner contre Samory, le fama désire mettre ses provinces à l'abri d'un coup de main et assurer ses derrières en s'emparant de Loutana et de Kinian dont il redoute les complots des habitants.

En conséquence, le 28 juin, il marche sur Loutana et, après un combat infructueux, bloque le village ; les gens de Kinian envoient une troupe de secours qui est refoulée en septembre, grâce au concours du capitaine Quiquandon ; ce dernier jouit, dès ce moment, d'un grand pres-

tige auprès de Tieba, malgré les avis des conseillers royaux. Peu après, Loutana est occupé.

Le fama se porte alors sur Kouliba qui, en dépit d'une vaillante résistance, est enlevé d'assaut ; de là, il s'avance sur Kinian (2 octobre).

Comprenant qu'il n'obtiendra rien de Tieba tant que Kinian sera une menace pour Sikasso, le capitaine Quiquandon veut s'attirer la reconnaissance du fama en détruisant ce repaire dangereux et, pour en faciliter la chute, il demande des renforts au capitaine Underberg, résident de Ségou.

Celui-ci expédie aussitôt Bodian avec sa petite armée (3,000 hommes) et un groupe de spahis et tirailleurs, plus un canon de 4, sous les ordres du lieutenant Spitzer ; le 15 octobre, ces troupes rejoignent le fama à Oulaso qui vient de se rendre.

Pour éviter toute dispute entre les deux famas, le capitaine Quiquandon prend la direction des affaires et gagne Kinian.

Entouré d'une large enceinte de plus de trois kilomètres de circuit, le village était défendu par 2,000 combattants sous le chef Kouroumina.

Le 16 octobre, une brèche est ouverte dans la muraille et l'assaut est donné, mais les indigènes s'arrêtent à 30 ou 40 mètres du rempart et se font tuer maladroitement.

N'admettant pas qu'un tata puisse tomber si aisément, ils sont ralentis dans leur élan par une crainte superstitieuse et préfèrent entreprendre le siège du village pour le réduire par la famine ; ils désespèrent vite du succès et pensent à se retirer ; ce n'est qu'à force d'énergie que le capitaine Quiquandon réussit à les retenir.

Le 20 novembre, une nouvelle brèche est pratiquée et les alliés tentent une seconde attaque qui est aussi infructueuse que la première.

En décembre, une bande de Sofas accourt de Ténétou pour délivrer la place et razzie Ouola ; toutefois, elle ne va pas plus loin et rétrograde en faisant le vide entre le Canadougou et le Ouassoulou.

Le blocus de Kinian n'est complet qu'au mois de janvier 1891 ; 12,000 hommes dont 2,000 cavaliers enferment le village.

Enfin le 7 mars, le tata succombe ; les quelques défenseurs, qui subsistent encore, surprennent les assaillants et parviennent à s'échapper.

Le siège a duré cinq mois ; il nous coûte un homme tué et treize blessés dont le lieutenant Spitzer ; les contingents indigènes ont eu 160 hommes tués et un millier de blessés parmi lesquels le roi Tieba.

Bodian et le lieutenant Spitzer retournent alors à Ségou, tandis que Tieba rentre à Sikasso avec le capitaine Quiquandon. Celui-ci quitte, peu après, le fama (24 mars).

Pendant les dix mois de son séjour auprès de Tieba, le capitaine a pu apprécier ce dernier à loisir ; il est convaincu que le chef noir ne songera jamais à s'ériger en prophète ou en potentat sanguinaire, destructeur, comme Samory et Ahmadou, et que, une fois les anciennes frontières de son empire reconstituées, il se bornera à les administrer pacifiquement.

Mission du docteur Crozat au Mossi (août-novembre 1890). — Retenu par les événements auprès de Tieba, le capitaine Quiquandon n'avait pu s'occuper des relations avec les peuples de la Boucle du Niger et avait chargé le docteur Crozat de ce soin.

Celui-ci devait aller au Mossi qu'il placerait, autant que possible, sous notre protectorat et, en route, s'efforcerait d'étendre notre influence sur les contrées visitées.

Le docteur Crozat part de Sikasso le 1er août 1890,

avec quelques hommes d'escorte et se dirige vers Waghadougou, à 500 kilomètres dans l'est ; dix jours après, il atteint Bobo-Dioulaso, lieu de transit important, puis, par Bossola et le grand marché de Ouarkoy, arrive à Lanfiéra (2 septembre).

Sur tout ce parcours, il est tenu en suspicion par les tribus bobos, très hostiles à Tieba dont elles craignent les incursions ; il finit, pourtant, par les ramener à de meilleurs sentiments à son égard.

L'almamy de Lanfiéra le reçoit bien et lui accorde, par lettre, liberté d'accès et de commerce pour nos nationaux.

Au delà, la mission se voit barrer le passage par les gens du Bocé qui sont en querelle constante avec ceux de Lanfiéra ; néanmoins, elle continue par Lâ sur Waghadougou, centre d'affaires considérable, où elle pénètre le 17 septembre.

Le docteur est accueilli hospitalièrement mais avec méfiance par Bokary, le roi des rois, qui, en 1888, alors simple naba, avait été très amical pour Binger.

Vaniteux et peureux, Bokary subissait entièrement le pouvoir des marabouts ; ceux-ci lui conseillent de ne pas signer la convention qu'on lui réclame.

Après douze jours d'attente, le docteur Crozat se décide à prendre congé du souverain noir, qui l'assure verbalement que nos marchands peuvent se risquer au Mossi en toute sécurité, et, suivant le même chemin que précédemment, regagne Sikasso le 20 novembre.

Son voyage eut, au moins, pour résultat de faire connaître davantage les régions centrales de la Boucle du Niger. On sut ainsi que le Mossi est une république aristocratique de 333 provinces ayant chacune un naba à leur tête ; Bokary a donc une puissance purement nominale et ne gouverne que sa capitale.

Envoi du lieutenant Marchand à Sikasso (juillet 1891[1]). — A peine le capitaine Quiquandon s'est-il éloigné de Sikasso que l'ascendant qu'il avait su acquérir auprès de Tieba s'évanouit ; travaillé par les musulmans de son entourage hostiles aux Français, le fama oublie les services que nous lui avons rendus et n'intervient nullement pendant la lutte du lieutenant-colonel Archinard contre Samory.

Jugeant très utile pour notre politique ultérieure dans la Boucle du Niger de maintenir la bonne harmonie avec le roi nègre, le commandant supérieur fait envoyer le lieutenant Marchand en qualité de résident auprès de Tieba ; cet officier devra poursuivre l'œuvre du capitaine Quiquandon et imposer adroitement l'influence française à la cour du fama.

Au milieu de juillet 1891, le lieutenant Marchand se présente à Sikasso avec le docteur Grall[2] ; il se trouve, au début, dans une position assez fausse par suite de la duplicité de Tieba ; pourtant, il réussit bientôt à dominer le caractère faible du monarque et devient, en peu de temps, son confident et le chef de son armée.

Il obtient alors l'autorisation de marcher contre Samory avec les contingents du Kénédougou et avertit le résident de Kankan qu'il va se porter sur Sanankoro.

Il s'engage dans le Follona, mais, à cette saison d'hivernage, les inondations arrêtent vite ses progrès ; tous les chevaux meurent et l'excès de fatigue de tous le force à rétrograder sur Sikasso.

Tieba, mécontent, manifeste, dès lors, franchement, sa mauvaise volonté et crée au lieutenant toutes sortes de difficultés.

---

1. Croquis n° 7.
2. Rappelé de Kankan.

Exploration du capitaine Menard au sud de la Boucle (novembre 1890-février 1892). — Le voyage heureux du capitaine Binger du Niger à la Côte d'Ivoire à travers la Boucle suggère au capitaine Menard l'idée de compléter cet itinéraire en reliant les établissements du Grand Bassam et le pays de Kong avec le haut Niger et les rivières du sud.

Le ministre des colonies consent à ce projet ; le capitaine cherchera à placer sous notre protectorat les tribus qu'il rencontrera en allant de Kong à Kouroussa et remontera ensuite le Niger jusqu'à ses sources pour rallier Benty.

Débarqué à Grand Bassam à la fin d'octobre 1890, l'officier se met en route au milieu de novembre avec onze tirailleurs et un interprète arabe ; du Comoé, il se rend à Bondoukou où il a quelques démêlés avec le roi Ardjimani, puis à Kong ; là, il fait un séjour de plusieurs mois pour reconstituer son convoi.

Dans le courant d'octobre 1891, le capitaine pousse jusqu'à Dakara où se tient le roi de Kong, Karamoko-Oulé, alors en lutte contre les *Palakas ;* il quitte ce souverain au milieu de novembre, franchit la rivière Zini et entre à Pouara, capitale de la province de Tafirira, où l'interprète meurt de dysenterie.

Il traverse ensuite le Bandama, visite Tiemou et Kadioua où les habitants le gardent jusqu'au 15 décembre ; passant alors le Gou, affluent du Bandama, au gué de Souansou, le capitaine Menard s'avance, par Boro et Missidougou, sur Sakala où il reste dix jours, bien traité par le chef Bassikou.

Le 29 décembre, il est à Koyaradougou, à la lisière nord de la grande forêt équatoriale que peuplent les Lôs ; il y demeure jusqu'au 7 janvier 1892 et communique amicalement avec le chef nomade Fakourou Bamba.

Ancien allié de Samory, Fakourou est, à ce moment,

un de ses fanatiques adversaires ; à la tête d'une bande de pillards, il a razzié les villages de Gona et Massara, dans le canton de Mona et assiège la capitale du pays, Seguela, dont les habitants se sont montrés favorables à l'almamy. Fakourou offre l'hospitalité au capitaine Menard sous les murs de Seguela et lui promet de lui donner les moyens de continuer son chemin vers Mousardou et le haut Niger dès qu il sera maître du tata.

Sur ces entrefaites, le capitaine apprend la prise de Kankan et l'attaque de Bissandougou par les Français ; les hostilités entamées ne lui permettant pas de pénétrer dans les États de l'almamy pour gagner Kouroussa, il lui faut se rabattre soit, au sud, vers la Côte d'Ivoire, soit plutôt, au nord, vers Sikasso où il connaît la présence du lieutenant Marchand.

Pourtant, il adopte un troisième parti qui consiste à progresser vers le nord-ouest jusqu'au Nafana et à Mousardou, de façon à tourner la région dangereuse et à éviter les territoires de Samory ; au delà de Mousardou, longeant la frontière nord du Libéria, il compte aboutir à Benty par la colonie anglaise de Sierra-Leone[1].

Ce plan résolu, l'officier accepte l'invitation de Fakourou qu'il rejoint, par Massara et Gona, à Seguela (11 janvier).

Aidé des tirailleurs de la mission, le chef noir tente un assaut général du village, mais sans succès.

Seguela avait demandé secours à un lieutenant de Samory, Sékou-Ba, qui occupait Borotou[2]. Le 23 janvier, 80 guerriers du Nafana accourent renforcer la garnison ; quelques jours après, Sékou-Ba lui-même apparaît avec un détachement de 400 à 500 fantassins et 28 cavaliers ; les assiégés en profitent pour exécuter une sortie.

---

1. Le capitaine Menard ignorait, en effet, que les possessions de l'almamy s'étendaient à l'est jusqu'à Mousardou.
2. A Samory depuis 1890.

Les tirailleurs combattent bravement ; le capitaine Menard laissé seul dans une case qui sert de poste de surveillance, est assailli par une bande nombreuse de Sofas et de nègres, et, après une lutte désespérée, au cours de laquelle il tue une vingtaine d'hommes, finit par succomber (4 février 1892).

Sa tête et ses papiers sont adressés à Samory, alors à Kabadianbara, à l'ouest de Kérouané.

Fakourou Bamba se retire sur Gona, poursuivi par l'ennemi ; ceux des tirailleurs qui ont échappé au massacre reviennent sur Sakala d'où par Tengréla et Sikasso, ils rentrent à Bammako pour annoncer la mort de leur chef[1].

Ainsi, moins favorisé que le capitaine Binger, le capitaine Menard échoue dans son entreprise, que d'autres renouvelleront plus tard.

***Convention anglo-française du 5 août 1890*[2]. —** Devant nos progrès croissants en Afrique occidentale, l'Angleterre s'efforce de les ralentir et d'en restreindre l'étendue.

Dès l'année 1888, elle décide, d'accord avec l'Allemagne, la neutralité des pays de Kradji, Salaga et de la haute Volta ; puis, reconnaissant les faits accomplis dans la Boucle du Niger, stipule que l'Allemagne, la France et l'Angleterre pourront s'y installer à demeure et que

---

1. Dès le mois d'août 1891, aucune nouvelle du capitaine n'étant arrivée à Sikasso, le commandant Herbin avait lancé, à sa recherche, le lieutenant Vigy.

Celui-ci se porte de Ségou sur Kong par Sikasso et Bobo-Dioulaso. Là, les habitants, qui redoutaient une agression de Tieba, empêchent le lieutenant d'aller plus loin et celui-ci, qui a pu savoir, dans l'intervalle, que le capitaine Menard s'est enfoncé vers le sud-ouest, retourne sur ses pas. Malade, il se traîne péniblement jusqu'au Bani et meurt à Soumadougouri, avant d'avoir pu rallier Ségou.

2. Croquis n° 8.

des commissaires mixtes y détermineront les zones d'action respectives.

Mais, prenant sa revanche sur les parties du Soudan *central* encore inexplorées, elle provoque la réunion d'une commission anglo-française pour fixer les sphères d'influence réservées aux deux nations à l'est du Niger.

Dans le courant de 1890, les délégués : M. Waddington, pour la France, lord Salisbury pour l'Angleterre, se rencontrent à Londres et clôturent leurs travaux par la convention du 5 août 1890.

En vertu de cette convention, une ligne tracée directement de Say à Barroua marquera désormais la limite accessible aux deux puissances. L'Angleterre acquiert ainsi la plus belle part ; les terrains riches et fertiles du sud, c'est-à-dire les royaumes haoussas : Sokoto, Bornou, lui sont dévolus ; ceux arides et déserts du nord, c'est-à-dire la région saharienne, sont cédés à la France.

La navigation du Niger est déclarée libre ainsi que celle de son affluent de gauche, la Bénoué ; « la Compagnie du Niger », installée aux bouches du fleuve, saura accaparer pour elle seule ce droit international ; enfin, au delà du Tchad, le Baguirmi et l'Adamoua restent indépendants et sont destinés au premier occupant

Bien que circonscrite, la pénétration française dispose encore d'un vaste espace dont l'étude nécessitera bien des expéditions.

Et tout d'abord, M. Étienne, alors sous-secrétaire d'État aux colonies, confie au commandant Monteil le soin d'examiner le parcours de Say à Barroua, de préciser ainsi la ligne de démarcation ; en route, il échangera des traités de commerce avec les populations visitées et jalonnera, de la sorte, une voie d'accès vers le Tchad et le Soudan central.

Voyage du commandant Monteil au Soudan central (décembre 1890-décembre 1892). — Au début de décembre 1890, le commandant Monteil quitte Saint-Louis, suivi de l'adjudant Badaire, d'un interprète secrétaire, M. Rosnoblet[1] et de 16 noirs ; remontant rapidement le Sénégal et le Niger, il atteint Ségou où il rassemble les porteurs et mulets qui lui sont nécessaires.

En janvier 1891, il se rend à San, où il est forcé de s'arrêter quelques jours pour permettre à ses hommes fatigués et nullement entraînés à la marche de se refaire, puis à Kinian qu'il trouve assiégé par Tieba et le capitaine Quiquandon.

Muni, grâce au docteur Crozat, d'un bon guide et de tous les documents possibles sur le Mossi, le commandant s'avance de ce côté par Sikasso, Bobo-Dioulaso, Lanfiéra et, le 28 avril, arrive à Waghadougou.

Un de ses hommes ayant la petite vérole, il ne peut séjourner en ce lieu et pousse jusqu'à Dori où il est très bien reçu ; malheureusement, la peste bovine sévit sur ses animaux qu'il perd en majorité et ses porteurs l'abandonnent, ce qui l'oblige à une halte de 45 jours à Zebba pour reformer son convoi.

Malgré la méfiance qu'il sent régner autour de lui, l'intrépide officier s'enfonce dans le Torodi et, après des étapes pénibles, parvient à Ouro-Gueladjio dont le chef, Ibrahima-ben-Gueladio, se montre fort amical à son égard.

La mission franchit ensuite le Niger à Say (milieu d'août) et se dirige par le chemin le plus court vers le Sokoto, touchant successivement à Dosso, capitale du Djerma ; Giouaé, capitale du Maouri ; Birni n'Kebbi, Argoungou, chef-lieu du Kebbi, où elle se repose deux se-

---

1. Ce dernier est bientôt obligé de rentrer en France pour raisons de santé.

maines, et, le 18 octobre, apparaît devant Sokoto où le « commandeur des croyants » Lam-Dioulbé l'accueille très cordialement.

Dix jours après, elle continue par Kaoura et Moussaoua sur Kano, chef-lieu de la province de Tafirira, s'installe en ce point jusqu'au milieu de février 1892, gagne ensuite Haleidja où le chef du pays lui fournit une forte escorte pour aller au Bornou et, par Borsari, s'achemine sur Kouka.

Le 10 avril, le commandant Monteil fait une entrée solennelle à Kouka, au milieu d'une population de 4,000 à 5,000 personnes, mais, soupçonné de vouloir accaparer les gisements aurifères du Tchad, il est retenu quatre mois dans une sorte de demi-captivité et note, dans l'intervalle, les mœurs et l'état politique de la contrée.

Le 15 août, il peut se remettre en route ; longeant, au nord, la rive ouest du Tchad, il se porte sur Barroua, dont il relève l'exacte situation, et Nguigmi, dernier village bornou aux confins du désert.

Il s'engage alors dans le Sahara et, après de cruelles souffrances causées par la chaleur et la soif, débouche dans l'oasis de Kaouar où il demeure du 12 au 29 septembre ; de là, il poursuit son itinéraire vers le nord par Tadjerri, dans le Fezzan, Gatroun, Mourzouk, la Tripolitaine et termine son audacieux voyage à Tripoli (1er décembre 1892).

Cette reconnaissance de 1,700 kilomètres, à travers des régions souvent désolées et inhospitalières, a une portée géographique et politique considérable ; elle relie le Soudan français et l'Algérie par le Tchad, prouve l'indépendance du Sokoto et du Bornou, prépare des alliances fécondes et procure d'importants renseignements sur des territoires encore inconnus.

RÉSULTATS DES CAMPAGNES DU LIEUTENANT-COLONEL ARCHINARD[1]

Durant les trois années de son commandement, le lieutenant-colonel Archinard a réussi à exécuter le programme qu'il s'est imposé et, grâce à ses énergiques et tenaces efforts, le Soudan français s'est agrandi considérablement.

Des trois États nègres qui entouraient la colonie en 1889, formant obstacle à notre extension pacifique, celui d'Ahmadou, au nord, a été pris et démembré, ce qui est un gros souci de moins pour les commandants supérieurs ultérieurs ; celui du Fouta-Djallon, au sud, se trouve isolé de Samory par suite de l'annexion du Dinguiray et, resserré de toutes parts par nos possessions du Sénégal, du Soudan et des Rivières du sud, est fatalement destiné à devenir français ; celui de Samory, au sud-est, a été sérieusement entamé et les bandes de l'almamy ont été refoulées sur la rive droite du Milo.

Le drapeau français flotte maintenant à Nioro, Ségou, Sansanding et notre autorité s'étend, dans le nord, jusqu'aux confins du Sahara ; au sud, le Dinguiray et tous les pays de la rive gauche du Niger en amont de Siguiri, jusqu'à Kankan et la Sierra-Leone, sont sous notre dépendance ; enfin, dans la Boucle du Niger, notre influence est mieux assise.

Reste le Macina qui est peu favorable à une alliance avec nous ; sa soumission permettrait la libre navigation jusqu'à Tombouctou et aurait pour conséquence de faire tomber cette dernière ville entre nos mains, car Tombouctou ne vit que par le Macina qui lui fournit toutes ses ressources.

---

1. Croquis n° 10.

Malheureusement, le roi Mounirou vient de recueillir Ahmadou-Cheïkou. Celui-ci, en effet, après avoir erré quelque temps dans le désert, a obtenu l'hospitalité d'El-Hadj-Bougoumi, le chef de Nampala, qui l'a accompagné ensuite au Macina.

Ahmadou s'est alors présenté, à Bandiagara, à la cour de son frère, qui l'a installé près de lui.

C'était bien peu connaître l'esprit rusé et ambitieux de l'ancien sultan ; celui-ci recommence aussitôt ses intrigues, assassine Mounirou et se proclame chef de la province.

Ainsi, le lieutenant-colonel Archinard qui, en arrivant au Soudan, comptait en avoir fini avec les conquêtes et se consacrer exclusivement au développement commercial de la colonie, est obligé d'entreprendre une guerre longue et pénible avec Ahmadou et Samory.

S'il a écrasé le premier, il n'a pu, faute de temps, réduire le second ; Ahmadou, d'ailleurs, se recrée bientôt un empire au Macina et les deux grands chefs noirs, soutenus par le fanatisme musulman et leur haine pour les Français, vont reprendre de plus belle les hostilités et ne nous céderont la place que définitivement vaincus.

Les expéditions continueront donc, chaque année, contre eux, jusqu'à leur complet anéantissement ; dirigées successivement par les lieutenants-colonels Humbert, Archinard, Combes et Bonnier, elles nous rendront maîtres, d'une part, des États de Samory, nous amèneront, de l'autre, par la chute du Macina, aux portes de Tombouctou et auront comme corollaire inévitable l'occupation de cette dernière ville et la lutte contre les Touareg.

Situation politique du Soudan au mois de novembre 1891. — A l'intérieur le pays est calme.

Au nord, dans le Kaarta, l'escadron de spahis « sou-

danais » — constitué officiellement le 26 décembre, à la demande du lieutenant-colonel Archinard — a été brillamment organisé par le capitaine Goujet et, de Diauveli, son centre d'action, fait la police de la région et arrête les déprédations des Maures sur les villages frontières[1].

Dans le royaume de Ségou, le fama Bodian voit croître son prestige et au Sansanding, Mademba, pour affermir son autorité, parcourt le nord de ses États et reçoit des protestations d'amitié des différents chefs.

Au Macina, la position d'Ahmadou n'est pas encore bien fixe et il suffit d'y épier ses actes et de chercher à se ménager des partisans dans le voisinage.

Dans la Boucle du Niger, Tieba a une attitude louche et, conseillé par un homme de son entourage tout dévoué à la cause d'Ahmadou, se montre de plus en plus froid à l'égard du lieutenant Marchand ; pourtant, rien n'est à craindre de ce côté.

Au sud-est seul, le danger est imminent. Affaibli mais non terrassé par les revers qu'il a subis quelques mois auparavant, Samory n'attend que la fin de la saison des pluies pour engager à nouveau les hostilités, bien décidé à reconquérir le terrain perdu et il puise un appui moral et matériel auprès des Anglais de la Sierra-Leone qui songent à se servir de lui pour pénétrer dans la Boucle du Niger.

La marche téméraire du lieutenant-colonel Archinard sur Kankan n'avait pas été prévue et avait causé en

---

1. L'escadron a débuté en octobre par un raid magnifique. Apprenant que le village de Dioudioumé, sur les confins du Sahara, a été pillé par la tribu des Ouled Nacer, le capitaine Vittu de Kerraoul, le nouveau commandant du cercle de Nioro, prescrit au capitaine Goujet de châtier les coupables. Avec les 30 spahis dont il dispose alors, le capitaine se met en route et, après une marche de trente heures dans le désert, pendant laquelle ses hommes se croient perdus, il razzie une première tribu, trouve la trace des voleurs, les atteint le lendemain, s'empare d'un troupeau de plusieurs centaines de bêtes et rentre à Nioro cinq jours après son départ.

France une certaine émotion ; en présence du fait accompli, on comprend qu'on ne peut en rester là et qu'il est maintenant indispensable d'établir notre domination dans la vallée du Milo et d'y avoir une base solide, aussi bien pour supprimer toute communication entre les Anglais de la Sierra-Leone et Samory, que pour enlever à ce dernier toute possibilité de retourner sur le haut Niger.

En conséquence, le lieutenant-colonel Humbert, nommé commandant supérieur du Soudan en remplacement du lieutenant-colonel Archinard, est chargé de poursuivre les opérations contre l'almamy.

La campagne de 1891-1892 est donc la suite de la précédente ; au cours de l'expédition contre les Sofas, un soulèvement général éclate dans le Ségou et le Sansanding, ce qui force le commandant supérieur à intervenir dans ces contrées.

La campagne embrasse ainsi deux parties :

1° La continuation de la lutte contre Samory dans la vallée du Milo ;

2° La pacification du Ségou et du Sansanding.

CHAPITRE VIII

COMMANDEMENT SUPÉRIEUR DU LIEUTENANT-COLONEL HUMBERT. — CAMPAGNE DE 1891-1892

I. CONTINUATION DE LA LUTTE CONTRE SAMORY DANS LA VALLÉE DU MILO

Combats de la garnison de Kankan pendant l'hivernage. — Pendant l'hivernage, Samory s'est tenu à peu près tranquille et la garnison de Kankan n'a fait que deux sorties.

La première, le 7 août, avait pour but de chasser de Landikoro un groupe d'environ 270 Sofas qui y était cantonné.

A la tête de la 9e compagnie (84 fusils), de la section Biétrix (6e compagnie) et des spahis auxiliaires du lieutenant Mangin, le capitaine Barbecot s'est avancé sur Landikoro et a surpris l'ennemi qui, abandonnant le village, a été dispersé aussitôt par les spahis ; au retour, le détachement a éprouvé de grandes fatigues par suite des pluies continuelles qui ont défoncé le terrain et enflé les marigots.

Apprenant peu après que le lieutenant Marchand se dirige de Sikasso sur Sanankoro avec les contingents de Tieba, le capitaine Besançon veut détourner l'attention de Samory pendant ce mouvement, en attaquant Dabadougou où campe alors une des meilleures bandes de l'almamy.

Le 5 septembre, il se porte avec la 6e compagnie droit sur Dabadougou tandis que le capitaine Barbecot, avec la 9e, la section Biétrix et la moitié des spahis Mangin (l'autre restant à la garde de Kankan), exécute une marche divergente d'abord, convergente ensuite, pour déboucher sur les derrières des Sofas.

Malheureusement, la section Biétrix s'égare dans l'obscurité[1] et la 9e compagnie est ainsi réduite à 65 hommes qui vont avoir sur les bras plus de 400 adversaires.

Le 6, au matin, les deux compagnies, ayant réussi à enserrer l'ennemi entre elles, garnissent les crêtes et ouvrent le feu sur Dabadougou. Mais, avec une rapidité et une habileté remarquables, les Sofas s'écartent à droite et à gauche, gagnant les hauteurs sur les flancs et en arrière de la 9e compagnie, malgré les charges héroïques du lieutenant Mangin qui se multiplie avec ses dix spahis et montre une folle témérité.

La 9e compagnie est, à son tour, dans une fâcheuse situation, car elle est séparée de la 6e par un marigot infranchissable, isolée par conséquent et en but au tir plongeant de l'ennemi.

Après une lutte acharnée de trois heures, elle peut, néanmoins, échapper à une destruction imminente en se retirant progressivement, à l'aide d'un câble tendu à grand'peine sur la rivière par les tirailleurs de la 6e compagnie.

Il était temps ; elle avait déjà perdu le tiers de son effectif et allait tomber aux mains des Sofas qui n'étaient plus qu'à 100 mètres à peine.

Le capitaine Besançon ordonne ensuite la retraite qui a lieu en bon ordre sur Kankan.

En novembre, les troupes de Samory sont échelonnées

---

1. Elle parvient, néanmoins, à retrouver plus tard la 6e compagnie.

au sud de Kankan, de Niako à la Sierra-Leone. L'almamy est à Massa-Makhana avec ses lieutenants les plus fidèles (Kali, Alpha, Soriba, etc.), 900 fantassins et 400 cavaliers ; Bilali est sur la rive gauche du haut Niger, près de la frontière anglaise avec 2,500 fantassins et 300 chevaux. Ces trois masses sont reliées par des fractions moins importantes ; enfin, à l'est, Karamoko est entre Niako et Ténétou.

Dans la nuit du 9 au 10 novembre, Kankan est assailli mais sans succès.

Pour empêcher les incursions des Sofas du côté du Fouta ou du Dinguiray, 20 tirailleurs, sous le lieutenant Charbonnié, sont placés à Banko et sont renforcés bientôt, à titre provisoire, par la compagnie de tirailleurs soudanais.

De plus, deux sections de tirailleurs et un canon de 4 rayé de montagne, prélevés sur le poste de Siguiri, sont adjoints au sous-lieutenant Bunas à Kouroussa pour assurer les communications avec Kankan et défendre, de concert avec la garnison de cette ville, les territoires au nord de la ligne Banko-Kankan[1].

Premiers préparatifs. Plan du lieutenant-colonel Humbert. — Le 10 octobre 1891, le commandant Herbin remet le pouvoir au lieutenant-colonel Humbert ; celui-ci déploie aussitôt une grande activité, prescrit la levée de compagnies de tirailleurs auxiliaires et s'occupe du service de ravitaillement.

Les engagements de la garnison de Kankan durant l'hivernage avait prouvé que les Sofas étaient des ennemis redoutables, nombreux, armés de fusils perfectionnés et conduits par des chefs intelligents et réfléchis. Aussi,

---

1. Au cours des opérations, il ne sera maintenu qu'une section à Banko et une autre à Kouroussa.

pour éviter un échec, le commandant supérieur juge-t-il prudent d'emmener beaucoup de monde et de ne laisser dans les postes que le strict nécessaire.

De plus, pour parer à l'insuffisance des troupes régulières, il crée au camp de Médine, deux compagnies de tirailleurs auxiliaires et charge le capitaine Harmand, des spahis sénégalais, de recruter un escadron de spahis également auxiliaires.

Il forme, en outre, deux batteries de 80mm de montagne, de 4 pièces chacune, et une section de 80mm de campagne, servies par des cavaliers auxiliaires indigènes et non plus, comme jusqu'alors, par des tirailleurs. Enfin, toutes les voitures disponibles sont expédiées sur Siguiri, en vue du ravitaillement.

Mais, dès le début, les difficultés s'amoncellent ; la mauvaise saison se prolonge et des pluies torrentielles s'abattent pendant quatre jours sans interruption sur la région ; puis une épidémie de fièvre jaune se déclare et, en moins de quinze jours, enlève 26 Européens dont 8 officiers[1].

Peu après, la peste bovine ravage le cercle de Nioro et, de là, s'étend vers le sud ; le troupeau destiné à la colonne est anéanti et une épizootie détruit tous les animaux.

Pourtant, le lieutenant-colonel fait face à tout ; une fois prêt, il lance les ordres de concentration vers Siguiri et confie au commandant de Labouret la gestion des affaires en son absence.

D'après les instructions de M. Étienne, sous-secrétaire

---

1. Le capitaine de Planhol qui meurt sur le chemin de Nioro en allant rejoindre l'escadron soudanais où il venait d'être nommé ; le lieutenant Munier ; le lieutenant de vaisseau Lagarde, le nouveau chef de la flottille du Niger, qui succombe à Kita ; le lieutenant Mennechet à Siguiri ; le capitaine Valori de Rustichelli à Kayes ainsi que le capitaine du génie Laclette et son lieutenant Pélabon, tous deux de la mission du chemin de fer ; à Bafoulabé, le capitaine Seta, directeur des travaux du Decauville, et la plupart de son personnel européen, sont, à leur tour, victimes du fléau.
Ces décès sont tenus secrets pour ne démoraliser personne.

d'État aux colonies, le commandant supérieur devait se montrer très prudent dans la poursuite de Samory, qui s'efforcerait de l'entraîner sans doute vers le sud, donner une organisation ferme et stable aux provinces récemment annexées en installant à leur tête, à l'exemple de son prédécesseur, les anciens chefs dépossédés et pacifier le pays sans chercher à acquérir de nouvelles contrées.

A la fin de novembre, M. de Lamothe, gouverneur du Sénégal, lui propose de combiner son attaque avec un autre détachement qui s'avancera des Scarcies et interdira tout rapport entre l'almamy et les Anglais de la Sierra-Leone.

Le lieutenant-colonel accepte immédiatement; mais, en France, le gouvernement, prévenu par câblogramme, refuse son assentiment, disant qu'il est préférable de temporiser plutôt que d'entreprendre une partie difficile avec les Sofas.

A défaut d'action en commun, le commandant supérieur compte opérer très énergiquement et, pour accroître ses chances de réussite, songe à s'adjoindre le concours du roi Tieba.

Pendant que lui-même abordera l'ennemi de front, le fama exécutera une diversion dans le sud-est et menacera les Sofas par derrière.

Dans ce but, il envoie le capitaine Péroz à Sikasso pour affirmer au roi nègre que les Français sont toujours ses amis et ne convoitent nullement son royaume, et lui demander s'il veut participer à la campagne, auquel cas cet officier, assisté du lieutenant Marchand, prendra la direction des contingents bambaras.

Si le roi nègre persiste à conserver la neutralité, le capitaine aura soin de ne pas compromettre nos relations de ce côté et ralliera la colonne[1].

---

1. Le voyage du capitaine Péroz fut inutile. Parvenu à Sikasso, à la fin

Concentration de la colonne à Siguiri (19 décembre). — Les troupes présentes à Kayes, Médine et Bafoulabé (état-major, artillerie, infanterie de marine, tirailleurs et spahis auxiliaires) sont rassemblées le 21 novembre en un camp situé à 1,500 mètres à l'est du confluent du Bakhoy et du Bafing et se mettent en route le lendemain pour Siguiri par la voie habituelle.

A Kita, elles trouvent la 8e compagnie, l'escadron Goujet et le lieutenant Maritz avec ses tirailleurs, les deux premiers venus de Nioro, le dernier du Dinguiray, et, le 19 décembre, atteignent Siguiri où sont déjà la 7e compagnie arrivée de Ségou, la 3e, les spahis sénégalais, une centaine de voitures de parc d'artillerie et un peloton de 50 auxiliaires instruits par le lieutenant Valentin, commandant du cercle de Siguiri.

Le lieutenant-colonel Humbert achève alors l'organisation de sa colonne qui, en y comprenant la garnison de Kankan, est ainsi composée :

État-major. — Capitaine Bonnier, chef d'état-major; capitaine Péroz, sous-chef d'état-major, affecté plus spécialement au service des renseignements; capitaines Besançon, Marignac, Renauld et Mahmadou-Racine; Ponty, secrétaire.

Cavalerie. — Un escadron de spahis soudanais (180 hommes) : capitaine Goujet; lieutenants Baratier, de Champvallier, de Sahune et Belleville;

Un demi-escadron de spahis sénégalais (46 hommes) : capitaine Besset;

---

de décembre, il se heurte à la mauvaise volonté de Tieba qui l'accueille fort mal, se plaignant qu'on ne lui ait envoyé ni tirailleurs ni canons; de plus, il ne rencontre pas le lieutenant Marchand, alors dans le sud, et s'aperçoit que le fama est en train de fortifier sa capitale.

Après trois jours de vaines négociations, le capitaine gagne Siguiri pour rejoindre la colonne, rapportant l'impression que Tieba n'a été, jusqu'alors, notre allié que parce qu'il avait besoin de nous, mais qu'au fond il nous déteste et ne s'unira jamais à nous contre nos ennemis.

Un demi-escadron de spahis auxiliaires (50 hommes) : capitaines Harmand, lieutenants Germain et Mangin[1].

Artillerie. — Une batterie de 4 pièces de 80mm de montagne : capitaines Wintemberger et Dunoyer ; lieutenants Hugot et Raimbaud ;

Une section de 80mm de campagne : capitaine Jacques.

Infanterie. — Une demi-compagnie d'infanterie de marine : capitaine Veillon ; lieutenants Sévène et Perrin ;

Une compagnie de tirailleurs soudanais (3 sections) : lieutenant Morin, sous-lieutenant Voulet ;

Trois compagnies et demie de tirailleurs sénégalais :

3e compagnie (3 sections) : capitaine Réjou ; lieutenant Bunas, sous-lieutenant Mazerand ;

6e compagnie : capitaine Arlabosse, lieutenants Baudot, Biétrix et Tiffon ;

7e compagnie (deux sections) : capitaine Menon[2]; lieutenant Moreau ;

9e compagnie : capitaine Pineau ; lieutenants de Sainte-Colombe et Lauzanne.

Deux compagnies et demie de tirailleurs auxiliaires :

1re compagnie (170 hommes) : capitaine Szymanski ; lieutenants Laurent et Maritz ;

2e compagnie (trois sections) : capitaine Sansarric ; lieutenants Cristofari, Andlauer et Manet ;

Le peloton d'auxiliaires de Siguiri : lieutenant Valentin.

Service du génie. — Un détachement d'ouvriers ; capitaine Guittard.

Service de santé. — Une ambulance ; médecin de première classe Primet, chef de service ; docteurs Heyrié, Quennec et Boissier.

---

1. Le premier appartient à l'artillerie de marine, le second à l'infanterie de marine.

2. A partir de Kankan, le capitaine Durand remplace le capitaine Menon malade.

Convoi. — Deux sections de voitures Lefebvre à un mulet ; en tout : 119 voitures et 300 porteurs, séparés en deux fractions :

Convoi n° 1 : capitaine Ponsignon ;

Convoi n° 2 : capitaine Parisot.

Mission topographique. — Capitaine Toussaint, du service géographique, et un officier.

Au total : 1,000 combattants dont 144 Européens ; 2,000 non-combattants (porteurs, palefreniers, conducteurs) et 350 animaux.

Organisation du service de ravitaillement. Entrée à Kankan (6 janvier 1892). — Avant de s'engager sur la rive droite du Niger, il importait d'assurer la subsistance des troupes ; les Sofas avaient, en effet, ravagé tout le pays entre Siguiri et Sanankoro et, faute de ressources dans la région, il était indispensable de réunir à Kankan des approvisionnements en quantité suffisante ; aussi, pendant la concentration, les voitures Lefebvre avaient-elles accumulé en ce point vivres et munitions.

Le lieutenant-colonel forme alors une « colonne de ravitaillement » distincte de celle « de combat » et qui, selon les circonstances, marchera à un jour de distance de cette dernière ou sera maintenue en arrière.

Elle est placée sous les ordres du capitaine Dunoyer et comprend les deux convois escortés par les spahis auxiliaires, le peloton de spahis Belleville, une section de 80^{mm} de montagne (lieutenant Hugot) et la 1re compagnie d'auxiliaires.

De plus, pendant la durée des opérations, le lieutenant Szymanski, commandant du fort de Bammako, devra recueillir tous les grains de la contrée et les diriger sur Siguiri ; là, le lieutenant Scal, commandant du cercle, établira entre Siguiri et Kankan un système de ravitaillement par pirogues qui fonctionnera sans cesse.

La question des subsistances une fois réglée et garantie pour un mois, le lieutenant-colonel quitte Siguiri (fin décembre) et, franchissant le Tankisso et le Niger, parvient à Kankan le 6 janvier 1892.

Le capitaine Roumet est nommé résident du cercle en remplacement du capitaine Besançon qui est attaché à l'état-major ; il prendra toutes les mesures nécessaires pour repousser vigoureusement l'ennemi, s'il se présente, recevra la soumission des indigènes et les renverra sur Siguiri, activera le ravitaillement de Kankan et, à l'aide des convois, qui restent à Kankan jusqu'à nouvel ordre, approvisionnera la colonne de combat au fur et à mesure des demandes.

La garnison du poste est constituée par la 8e compagnie, une batterie et les indisponibles.

***Marche de Kankan à Bissandougou (9-12 janvier); Combats du Sambi-Ko et du Diaman-Ko*[1].** — Le 9 janvier, dans l'après-midi, la colonne de combat se met en route et s'avance sur Bissandougou, couverte par les spahis, la 6e compagnie et des patrouilles de flanc.

Le sentier qui lui sert de chemin serpente, au milieu de hautes herbes impénétrables, à travers un pays accidenté et coupé de marigots marécageux.

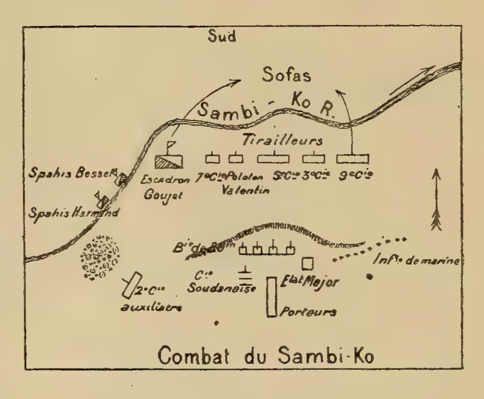
Bientôt, l'ennemi est signalé aux abords de Sana, mais il se retire lentement devant les spahis qui n'ont avec lui qu'une simple escarmouche à Mory-Moussaia.

Le lendemain, la 6e compagnie, trouvant Sana occupé, attaque le village, aidée par la 7e compagnie et le peloton Valentin ; les Sofas ne résistent pas et s'enfuient vers le sud. Ce sont les bandes de N'Golo et Kago-Fodé, fortes de 400 hommes environ, qui ont passé l'hivernage autour de Kankan.

---

1. Croquis n° 11.

Le 11 janvier, dès le début de l'étape, la 6e compagnie et le peloton Valentin entrent en contact avec l'adversaire qui, après un échange de coups de fusil, recule jusqu'au delà du Sambi-Ko (cours d'eau barrant la route) et se dissimule dans les fourrés le long de la rive gauche.



Combat du Sambi-Ko

Les spahis Harmand refoulent l'extrême pointe et dégagent le front pour permettre à la 6e compagnie et au peloton Valentin de se déployer.

A vingt mètres de la rivière, les tirailleurs exécutent plusieurs feux de salve, puis s'élancent, appuyés à gauche par la 7e compagnie et l'escadron Goujet pied à terre, à droite par les 3e et 9e compagnies.

Du haut d'une crête en arrière, la batterie de 80mm tire sur les réserves ; elle est soutenue à droite par l'infanterie de marine dispersée en tirailleurs et à gauche par la 2e compagnie d'auxiliaires ; celle-ci fait face à un bois épais qui menace le flanc ; enfin, en réserve, la compagnie de Soudanais maintient les porteurs derrière la crête.

La première ligne aborde le marigot et, grâce à un mouvement de la 9e compagnie, rejette l'ennemi au loin.

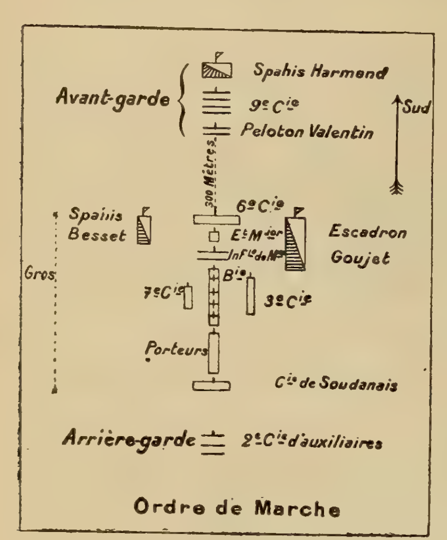
La cavalerie donne alors à son tour : laissant le peloton Baratier à gauche, le capitaine Goujet part sur la droite, les spahis Harmand et Besset sur la gauche et tous fournissent de brillantes charges où tombent 120 Sofas.

La lutte a duré trois heures et nous coûte 3 morts et 10 blessés.

Après deux heures de repos, la marche est reprise dans l'ordre suivant.

Avant-garde. — Spahis Harmand, 9e compagnie, peloton Valentin.

Gros. — (A 300 mètres derrière, en carré), état-major, infanterie de marine, batterie et porteurs, encadrés en tête par la 6e compagnie, en queue par les Soudanais, à droite par la 3e compagnie, à gauche par la 7e ; l'escadron Goujet garde le flanc droit, les spahis Besset, le flanc gauche.



Ordre de Marche

Arrière-garde. — 2e compagnie d'auxiliaires.

Apprenant que les Sofas se sont ralliés, sous la protection de leurs réserves, au delà du Diaman-Ko (ruisseau à cinq kilomètres plus au sud), le lieutenant-colonel veut profiter de l'entrain de ses troupes pour aller culbuter l'ennemi et envoie la 6e compagnie renforcer l'avant-garde.

En approchant du Diaman-Ko, la route oblique fortement à gauche et traverse le cours d'eau dans un angle rentrant.

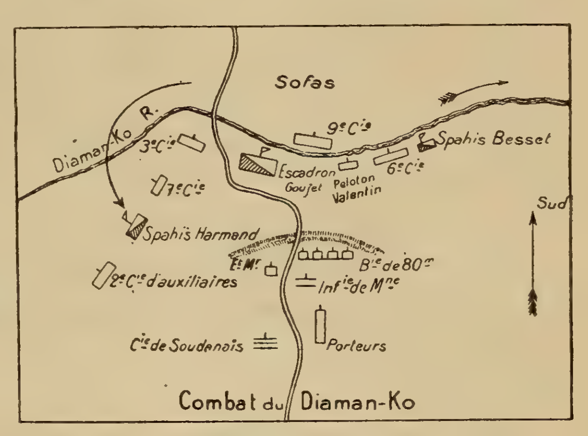
Parvenu à 200 mètres de l'avant-ligne adverse, le capitaine Pineau, qui dirige l'avant-garde, se lance à la baïonnette. Entraîné par son ardeur jusque sur la rive gauche du marigot, il demeure, un instant, seul avec la section du sergent Roudière, en butte aux coups des Sofas, mais les trois autres sections de sa compagnie accourent rapidement et le délivrent.

Pendant que l'avant-garde entame l'action, le gros de la colonne se masse en arrière d'une crête et l'artillerie ouvre le feu.

A ce moment, une bande de 500 Sofas prononce une

vigoureuse offensive sur la gauche et met en péril la batterie ; trois chefs de pièces sont blessés grièvement ainsi que les capitaines Veillon et Bonnier.

La 3e compagnie arrête les progrès de cette bande et l'oblige à s'éloigner ; le capitaine Réjou est blessé et le sous-lieutenant Mazerand est tué d'une balle au cou.



Toutes les troupes entrent alors en ligne pour l'assaut final ; les spahis Besset prolongent l'extrême droite, l'escadron Goujet relie l'avant-garde à la 3e compagnie.

A gauche, la 7e compagnie (capitaine Durand), les spahis Harmand et la 2e compagnie d'auxiliaires (capitaine Sansarric) se portent en avant ; les deux sections du capitaine Durand progressent par échelons et repoussent l'ennemi au delà du ruisseau ; le capitaine Sansarric tient en échec un parti de Sofas qui tiraille sur les Soudanais et les porteurs, et, bien que blessé, conserve son commandement.

Bientôt, l'adversaire est en fuite avec des pertes considérables et la colonne bivouaque sur la rive gauche du Diaman-Ko[1].

Samory qui, en cette affaire, disposait de 1,100 fantassins et 300 cavaliers, commandait lui-même un groupe de Sofas et avait réparti son monde de façon à ce que personne ne pût lâcher pied.

Le lendemain, 12 janvier, la colonne continue son

---

1. Dans ce combat, nous avons 14 hommes tués et 21 blessés.

mouvement sur Bissandougou où l'ennemi s'est reformé ; à l'arrivée des Français, l'almamy évacue le village qui est enlevé sans résistance.

Au cours de ces engagements, Samory a montré une réelle entente de la guerre : dès le départ du lieutenant-colonel de Siguiri, il concentre rapidement autour de Kankan ses bandes éparses, choisit ensuite deux lignes de défense judicieuses et tente des attaques de flanc très rationnelles.

Sa cavalerie, fort bien dressée, sait éventer la présence des Français et harcèle sans cesse l'avant-garde ; enfin, les Sofas ont fait preuve d'une bravoure et d'une ténacité remarquables.

Séjour à Bissandougou (12-22 janvier) ; combat de Gana (14 janvier). — Avant de s'aventurer plus loin, il faut réapprovisionner la colonne et constituer à Bissandougou une base solide pour assurer le ravitaillement ultérieur, car les troupes sont déjà à 180 kilomètres de Siguiri ; de plus, elles vont pénétrer dans un pays ruiné et les moyens de transport sont très restreints.

Aussi, bien qu'il soit avantageux de poursuivre de suite l'ennemi démoralisé par ses défaites du 11, le lieutenant-colonel Humbert estime-t-il imprudent de pousser plus au sud dans de telles conditions et décide d'attendre à Bissandougou les vivres et les munitions dont il a besoin.

Le 14 janvier, 1,400 porteurs, escortés par les spahis Besset et trois compagnies de tirailleurs (3e, 9e et 2e d'auxiliaires) sous la conduite du capitaine Réjou, retournent sur Kankan où ils se mettront aux ordres du capitaine Dunoyer ; celui-ci est prié, directement par dépêche, d'amener, pour le 18, la colonne de ravitaillement à Bissandougou.

Pour masquer ce mouvement, des reconnaissances

parcourent les environs : tandis que le capitaine Arlabosse va jusqu'à Farabanna avec la 6e compagnie et les tirailleurs soudanais, l'infanterie de marine et la batterie prennent pour objectif un gros de Sofas signalé à 2 kilomètres dans le sud ; l'ennemi se retire, mais comme il pourrait inquiéter le convoi qu'on espère, le capitaine Harmand est désigné pour donner la chasse à cette bande.

A la tête de 60 spahis soudanais (capitaine Goujet), 12 spahis auxiliaires (lieutenant Mangin) et des tirailleurs soudanais, cet officier s'avance du côté de Gana où il trouve les Sofas embusqués. Se voyant inférieur en nombre, il réclame des renforts ; la 7e compagnie, un peloton de la 6e et les auxiliaires du lieutenant Valentin apparaissent peu après et l'aident à cerner le village qui, au bout d'une demi-heure, tombe en notre pouvoir.

Les Sofas s'enfuient, serrés de près par les spahis Goujet qui, apercevant Samory au milieu des fuyards, s'efforcent de l'atteindre ; l'un d'eux, sur le point de le saisir, s'abat malheureusement avec son cheval.

En tout cas, le chemin est désormais libre entre Kankan et Bissandougou et, quatre jours après, le convoi de ravitaillement arrive en ce dernier lieu sans incident.

Le lieutenant-colonel fait alors quelques changements dans l'organisation des colonnes ; la 2e compagnie d'auxiliaires relève la 1re à l'escorte du convoi ; le lieutenant Salvat remplace, à la tête de la compagnie soudanaise, le lieutenant Perrin qui, malade, est évacué sur Kankan. Le capitaine Bonnier, indisponible par suite de sa blessure, reste à Bissandougou où tiendront garnison la 7e compagnie, le peloton Valentin et quelques spahis ; enfin, le capitaine Wintemberger est nommé commandant du nouveau poste.

Le 20 janvier, le capitaine Dunoyer rétrograde sur Kankan pour recharger son convoi, emmenant, en plus de son escorte, la 7e compagnie et le capitaine Marignac.

Marche sur Kérouané ; combats du Ouassa-Ko, de Faradougou, de Baratoumboun et de Kérouané (22-26 janvier). — Une fois ravitaillé, le lieutenant-colonel Humbert songe à gagner Kérouané pour y installer égament un poste, affermir ainsi notre autorité dans la vallée du Milo, achever, en même temps, la destruction des Sofas et les rendre incapables de toute offensive ultérieure dans la contrée.

En conséquence, il quitte Bissandougou le 22 janvier et se dirige vers le sud ; à Bokhodougou, la cavalerie retrouve le contact de l'ennemi qui, après une courte fusillade en avant de Fabala, se retranche solidement sur la rive gauche du Ouassa-Ko.

Sitôt averti, le lieutenant-colonel ordonne la formation de combat : la 9ᵉ compagnie (avant-garde), grossie de la 6ᵉ et d'un peloton de la 1ʳᵉ compagnie d'auxiliaires, attaque directement les défenses qui barrent la route ; l'escadron Goujet, soutenu par l'autre peloton de la 1ʳᵉ compagnie, les tourne par la droite ; les spahis Harmand par la gauche.

Après un vif engagement, les Sofas se dispersent, talonnés par les spahis.

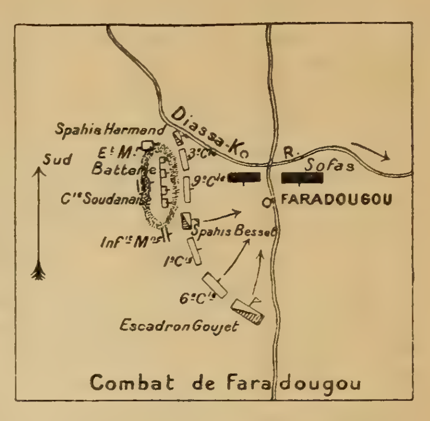
Par les prisonniers, on apprend qu'un peu plus au sud, à Faradougou, se trouve une position très forte et sérieusement aménagée.

Le 24 janvier, la colonne s'approche des ouvrages de Faradougou, puis, se couvrant par un léger détachement qui fait une démonstration en avant du village, se jette à gauche, gravit un mamelon situé en arrière du flanc droit de l'ennemi et ouvre le feu sur les masses adverses répandues dans la plaine ; celles-ci, surprises, exécutent avec calme un changement de front.

Trois compagnies (9ᵉ, 1ʳᵉ d'auxiliaires et 6ᵉ) entrent en ligne, encadrées à droite, au centre et à gauche par les spahis ; la 3ᵉ compagnie demeure en soutien de la 9ᵉ ;

l'infanterie de marine et les Soudanais sont en réserve, respectivement à droite et derrière la batterie.

La 6e compagnie, descendant les pentes boisées du plateau, se porte sur Faradougou où elle pénètre et, avec l'appui des spahis, refoule les Sofas jusqu'au Diassa-Ko ; pendant ce temps, les 9e et 1re compagnies ont progressé jusqu'au ruisseau qu'elles traversent et bousculent l'ennemi qui s'éloigne non sans avoir lutté avec le plus grand courage.



Combat de Faradougou

Le lendemain, la colonne parvient en vue de Baratoumboun, sur la rivière Bécé-Ko et se heurte, de nouveau, aux bandes de Samory qui occupent le village et le marigot.

Après un feu très violent, les compagnies de tête abordent le Bécé-Ko à la baïonnette et en délogent les Sofas; de leur côté, les spahis essaient de franchir le cours d'eau en amont et en aval du village ; ils ne réussissent pas et reviennent passer au gué ; ils se lancent alors sur les traces de l'almamy qui, pour la seconde fois, manque d'être capturé par eux.

Au cours de ces rencontres, 2 hommes sont tués et 7 blessés, parmi lesquels le lieutenant Salvat.

Le soir, les troupes bivouaquent à Talibacoro.

Le 26 janvier, le mouvement continue vers le sud à travers une plaine très fertile, d'une largeur est-ouest de 8 kilomètres, au fond de laquelle se dressent Sanankoro et Kérouané.

A l'arrivée des Français, les Sofas incendient ces deux villages et se réfugient sur la rive gauche du Milo, entraînant à leur suite les populations ; seule, une forte

bande arrête un instant la pointe d'avant-garde (spahis Harmand) à proximité de Kérouané et disparaît ensuite au delà du Milo.

La colonne campe alors dans Kérouané et aux alentours, sous la protection d'avant-postes fournis par la 9e compagnie.

Durant cette retraite de trois jours, Samory a, très intelligemment, modifié sa tactique du début ; tenant compte des pertes considérables qu'il a subies sous l'action de la cavalerie, il ne choisit plus comme lignes de défense que des rivières difficilement franchissables et des terrains peu praticables.

Ravitaillement de la colonne par le convoi Dunoyer (début de février). — Pendant ces événements, le convoi Dunoyer s'est acheminé sur Kankan qu'il a atteint non sans péril.

Au sortir de Sana, en effet, le capitaine Sansarric, qui commandait l'arrière-garde, a été assailli par un parti de Sofas qu'il a su maintenir à distance, mais s'est vu entouré par un groupe de cavaliers ennemis.

Les spahis du lieutenant Belleville, accourus à son secours, l'ont bien dégagé; malheureusement, dans la charge, l'officier a été tué d'une balle en pleine poitrine.

Le jour suivant, le capitaine Durand (7e compagnie), désireux de venger la mort du lieutenant, a tendu une embuscade aux adversaires de la veille qui sont tombés dans le piège et ont, dès lors, cessé d'inquiéter le détachement.

Après avoir approvisionné ses voitures, le capitaine Dunoyer est rentré sans incident à Bissandougou (27 janvier) où il attend les ordres du lieutenant-colonel.

Celui-ci, à court de vivres et de munitions, recueille, tout d'abord, les grains de la région que les Sofas ont dû abandonner faute de temps pour les enlever, puis,

par des voies différentes, prévient le capitaine Dunoyer de se mettre en route le 5 février pour Kérouané, l'avisant, en outre, que lui-même ira au-devant du convoi.

Conformément à ces instructions, le 5 février, le lieutenant-colonel s'avance vers le nord, ne laissant à la garde de Kérouané que l'infanterie de marine, la 3e compagnie, une pièce de 80mm et un tiers des spahis.

Averti que plusieurs bandes ennemies[1] sont concentrées à Talibacoro, il oblique à l'est, longe les montagnes du Goye, aussi bien pour dissimuler sa présence que pour se placer entre les Sofas et le convoi, et le soir campe à Alamana (3 kilomètres à l'est de Talibacoro).

Sentant qu'il est éventé, le lieutenant-colonel renonce à une surprise désormais impossible et, le lendemain (6 février), se dirige sur Baratoumboun de façon à rallier au plus tôt le capitaine Dunoyer.

A Baratoumboun, il reçoit un courrier du capitaine lui annonçant qu'en raison des forces adverses signalées à Talibacoro, le convoi à rétrogradé sur Niakalémory.

De son côté, en effet, le capitaine Dunoyer était resté dans l'expectative à Bissandougou jusqu'au 4 février.

A cette date, étant toujours sans nouvelle du lieutenant-colonel, il pense que les courriers ont été interceptés par l'ennemi et, d'accord avec le capitaine Bonnier, décide de pousser jusqu'à Kérouané avec les porteurs, la 2e compagnie d'auxiliaires et une dizaine de spahis[2].

Il parvient sans encombre jusqu'au Diassa-Ko ; au delà, il est harcelé de toutes parts par les Sofas et, après dix heures d'une marche difficile et dangereuse, bivouaque, le 5 au soir, à Madiarédougou.

Dans la nuit, le capitaine Dunoyer apprend, par une

1. Ce sont les bandes de Morefinodian, Alpha et Karamoko.
2. Le capitaine Bonnier remis de sa blessure et le capitaine Péroz, revenu de Sikasso, se joignent à la petite troupe.

reconnaissance, que les Sofas sont en nombre à Talibacoro ; incapable de briser cette résistance avec ses faibles moyens, il bat en retraite sur Niakalémory et, à tout hasard, expédie un messager vers Kérouané pour informer le lieutenant-colonel de sa situation.

Celui-ci se rend aussitôt à Niakalémory où il fait sa jonction avec le convoi. Les deux colonnes reviennent alors sur Kérouané où elles pénètrent le 8 février sans avoir été dérangées par l'ennemi qui, croyant que les Français se retiraient, s'était massé à Faradougou pour leur barrer le passage.

Assaut de la montagne du Toukoro (14 février). — Kérouané et Sanankoro, distants de 4 kilomètres, sont les extrémités d'une ellipse bordée de nombreux villages où s'établissent les troupes. L'état-major cantonne à Kérouané même, dans un tata construit par Samory et que le capitaine Guittard transforme en poste fortifié.

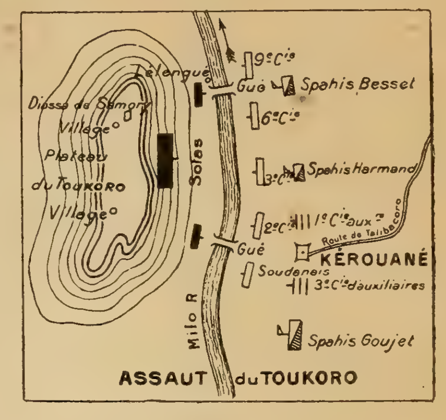
Au delà du Milo, sur la rive gauche, s'élève la montagne du Toukoro avec des falaises à pic couronnées par un plateau sur lequel reposent deux villages où l'almamy a réuni ses approvisionnements et où se rassemblent les Sofas.

De part et d'autre, les avant-postes sont au contact et, bien abrités, engagent, chaque jour, une fusillade, en apparence sans résultat, mais que le lieutenant-colonel fait soigneusement entretenir, car il espère ainsi endormir la vigilance de l'ennemi.

Le lieutenant-colonel se propose, en effet, d'assaillir, avec tout son monde, le plateau de Toukoro qui semble être le réduit de Samory et compte, dans un succès final, non seulement débarrasser Kérouané d'un voisinage inquiétant, mais aussi porter un coup terrible aux Sofas et les décourager pour longtemps.

Il étudie donc avec soin le terrain et se renseigne sur

les points occupés ; dans l'intervalle, il organise une troisième compagnie d'auxiliaires (capitaine Péroz, lieutenants Cristofari et Laurent) par prélèvement sur les deux autres et répartit l'infanterie de marine entre ces deux dernières compagnies.



Le 13 février, le lieutenant-colonel dévoile ses intentions aux commandants d'unité : le lendemain, au jour, on attaquera, par surprise, la montagne du Toukoro pour se saisir des vivres qui sont accumulés au sommet.

En conséquence, trois colonnes d'assaut seront formées :

La colonne de droite : deux compagnies (9e et 6e), sous le capitaine Pineau, s'emparera du gué de Lélengué, à 4 kilomètres en aval de Kérouané ;

Celle de gauche : deux compagnies également (2e d'auxiliaires et les Soudanais), sous le capitaine Sansarric, forcera le gué de Kérouané ;

Celle du centre : 3e compagnie, reliera les précédentes et se réglera sur elles.

Toutes auront ensuite comme objectifs les villages situés sur le plateau.

Les 1re et 3e compagnies d'auxiliaires seront en réserve à Kérouané, prêtes à soutenir le groupe le plus menacé et à parer à une contre-attaque venue de Talibacoro où sont toujours les bandes de Karamoko et de Morefinodian.

La cavalerie surveillera les flancs et interdira aux Sofas l'accès de la rive droite du Milo : les spahis Besset à droite, en arrière du groupe Pineau ; l'escadron Goujet à gauche, au sud de Kérouané ; les spahis Harmand au

centre, derrière la 3e compagnie, pour appuyer, au besoin, le capitaine Besset.

Sur la rive opposée, l'ennemi garde les gués de Lélengué et de Kérouané, aux débouchés desquels il a bâti des murs défensifs en pierre ; en arrière de cette ligne avancée et à mi-pente de la montagne se tient la bande de N'Golo (environ 1,000 hommes).

Le 14, au matin, la colonne de gauche entame l'action.

Protégée par les feux de salve des tirailleurs soudanais, la 2e compagnie d'auxiliaires, section Andlauer en tête, enlève le gué, traverse le Milo suivie des Soudanais et, s'élançant en avant, refoule l'adversaire de crête en crête.

Les Sofas tentent un mouvement de flanc sur les Soudanais, mais ils sont arrêtés par deux sections et bientôt culbutés, grâce à l'appoint de la section Cristofari et d'un peloton de la première compagnie d'auxiliaires.

A droite, la colonne Pineau franchit le gué de Lélengué, chasse devant elle les détachements qu'elle rencontre, escalade les hauteurs dont elle atteint la crête après des difficultés inouïes et prend à revers les défenseurs du plateau ; la 6e compagnie entre dans la *diassa*[1] de Samory et la 9e achève la déroute des Sofas qui, sous le feu des 2e et 3e compagnies, dégringolent les pentes ouest de la montagne.

Le combat nous a coûté 7 blessés dont le lieutenant Andlauer.

Sur le plateau, on trouve un butin considérable : 80,000 kilogr. de sel en barres, 130,000 kilogr de riz, 71,000 cartouches, 62,000 fusils gras et une réserve de 25,000 kilogr. de poudre que l'on découvre enfouie dans les bois et à laquelle on met le feu.

Les troupes rentrent alors à Kérouané ; seul, le capi-

1. Enceinte palissadée, servant de logement.

taine Péroz demeure sur les hauteurs avec trois compagnies pour couvrir le retour des colonnes et les porteurs qui sont envoyés aussitôt de Kérouané pour récolter les ballots de sel et de riz.

Colonnes volantes autour de Kérouané (16-28 février). — Malgré le désastre qu'il a subi sur le Toukoro, l'ennemi est loin d'être anéanti; Samory a pu s'échapper avec la plus grosse fraction de son armée et, sur la rive droite du Milo, plusieurs de ses bandes, installées vers Talibacoro, coupent les communications des Français avec Kankan.

Dans ces conditions, le lieutenant-colonel Humbert renonce à poursuivre les Sofas plus au sud et à compléter leur désagrégation, d'autant plus que, pour ne pas perdre les bénéfices de la campagne, il lui faut encore, avant la saison des pluies, terminer le poste de Kérouané et en ravitailler, pour tout l'hivernage, la future garnison.

Pourtant, apprenant par des espions que l'almamy s'est retranché, au delà de la montagne du Toukoro, dans un village peu éloigné, il essaie de le cerner.

Tandis que le capitaine Péroz, avec sa compagnie et la 6e, se dirigera directement sur le village en question, le chef d'escadrons Bonnier[1], tournant le Toukoro par le sud, cherchera à rejoindre le capitaine dans la plaine.

Le 17 février, le capitaine Péroz descend le revers ouest du plateau, dissimulant sa marche le plus possible; arrivé à proximité du village indiqué, il est éventé par l'ennemi qui, caché dans un ravin le long de la route, l'accueille par une vive fusillade.

Après plusieurs assauts à la baïonnette, le capitaine réussit à se frayer un chemin jusqu'au village ; mais,

1. Promu à ce grade depuis quelques jours.

grâce à l'énergique résistance de sa garde, Samory a eu tout loisir pour s'enfuir du côté de Farako.

Le capitaine Péroz se jette sur les traces des fuyards dans le but de les acculer à la colonne Bonnier; bientôt, il se heurte à une ligne de hautes collines dont on ne soupçonnait pas l'existence; désespérant, dès lors, de faire sa jonction avec le commandant, il retourne sur ses pas.

Pendant ce temps, le détachement Bonnier (9e compagnie, spahis Harmand et Besset) s'est avancé vers Sirakoro et Oussouma où l'almamy lui a été signalé; après un léger engagement avec un parti de Sofas embusqué sur un ruisseau qui coule au delà d'Oussouma, le commandant, n'ayant aucune nouvelle du capitaine Péroz et se voyant dans un pays accidenté où sa cavalerie est inutilisable, croit prudent de ne pas se risquer plus avant et regagne Kérouané (18 février).

A défaut de Samory, le lieutenant-colonel veut au moins s'emparer des vivres laissés par les Sofas dans les environs et ramener à Kérouané les populations entraînées par l'ennemi dans l'est ou sur la rive gauche du Milo; il lance donc des reconnaissances dans ces deux directions.

Le capitaine Besset, à la tête de trois compagnies[1] et des spahis sénégalais, se porte vers Fabala et Goifé (23 février), et refoule une centaine de Sofas; mais, à son approche, l'adversaire a fait reculer rapidement en arrière le bétail et les captifs; le capitaine rentre donc les mains vides.

A la même date, le commandant Bonnier, plus heureux, pousse jusqu'à Sabaridougou avec trois compagnies également (9e, 2e d'auxiliaires, Soudanais) et le reste des spahis; après une escarmouche de nuit à Taba-

1. 6e, 3e de réguliers et 1re d'auxiliaires.

coroni, il revient à Kérouané avec 1,200 à 1,500 indigènes.

Enfin, le 28 février, le capitaine Péroz[1] parcourt les plaines de Manifaradougou et de Farako où il recueille une centaine de paysans et des grains en petite quantité.

Retraite sur Bissandougou par la rive gauche du Milo (29 février-2 mars). — A la fin de février, le poste de Kérouané est organisé; il ne reste plus qu'à l'approvisionner.

Craignant de manquer de vivres pour sa colonne et, d'autre part, inquiet pour le moral des troupes dont la santé faiblit de jour en jour, le lieutenant-colonel Humbert se décide à aller lui-même, avec tout son monde, à Bissandougou pour y constituer un convoi qu'il escortera ensuite jusqu'à Kérouané.

Seul, le capitaine Dunoyer est maintenu à Kérouané avec la 3e compagnie de réguliers et la batterie de 80^mm^, de façon à empêcher un mouvement offensif des Sofas.

Soucieux de savoir exactement la force des bandes ennemies qui agissent sur la rive gauche du Milo, le lieutenant-colonel s'engage de ce côté par le gué de Lélengué, espérant, en outre, se procurer quelques céréales dans les riches villages échelonnés sur cette nouvelle route.

Parvenu sur la rivière Aramou, il est arrêté par un groupe d'environ 400 Sofas que Samory avait placé là pour éviter une défection des habitants.

Soutenus par la compagnie de Soudanais, les spahis traversent le marigot et foncent sur l'ennemi qui fuit de toutes parts; néanmoins, l'arrière-garde, sous le capitaine Péroz, essuie à plusieurs reprises le feu de l'adversaire qui s'est rallié plus loin, notamment le lendemain,

1. Il dispose de trois compagnies et de l'escadron Goujet.

1er mars, au passage du Baoulé et jusqu'à Fakoloya où le capitaine Péroz se débarrasse des Sofas qui le harcèlent par une charge à fond à la baïonnette.

Mais, en se rapprochant du Milo, la colonne s'expose aux bandes qui sont sur la rive droite de ce cours d'eau.

En effet, au delà de Tiékoubabara, elle est saluée par une vive fusillade venue des pentes boisées qui dominent cette rive.

La compagnie de Soudanais essaie de franchir le Milo pour déloger l'ennemi et se heurte à des berges très escarpées ; la 2e compagnie d'auxiliaires se met à l'eau sous une grêle de balles, aborde de l'autre côté et, aidée des spahis auxiliaires, oblige les Sofas à abandonner leurs positions.

A son tour, le gros s'engage dans la rivière, à un gué qui a été reconnu, couvert par l'arrière-garde postée sur les hauteurs de Koumakhana. Celle-ci se retire ensuite par échelons et, malgré le tir violent des Sofas qui ont garni les crêtes de Koumakhana aussitôt après son départ, atteint le bord opposé du Milo, grâce à l'appui de la compagnie de Soudanais qui s'est déployée le long de la rivière.

La marche continue alors sur Lélé et, le soir même (2 mars), la colonne campe à Bissandougou où elle demeure jusqu'au 9 pour se reposer de ses fatigues.

Dans l'intervalle, les convois de voitures ont régulièrement fonctionné entre Kankan et Bissandougou, accumulant en ce lieu les vivres destinés à Kérouané.

La garnison de Bissandougou a dû aussi, dans le courant de février, exécuter plusieurs sorties partielles.

C'est ainsi, entre autres, que la compagnie Durand s'est portée par Karadougou et Simbiani sur Fédéani pour enlever un troupeau de bœufs signalé dans ce village.

Assailli, au retour, à Karadougou, par plusieurs centaines de Sofas, le détachement a été dégagé par les canonniers du lieutenant Hugot et est rentré, le 12 février, avec 120 prisonniers et 3,000 kilogr. de riz.

Ravitaillement de Kérouané ; combats du Ouassa-Ko, du Diassa-Ko et du Bécé-Ko (10-15 mars). — Le 9 mars, les approvisionnements nécessaires au poste de Kérouané étant suffisants, le lieutenant-colonel ordonne le départ.

Les troupes forment deux colonnes distinctes : celle de combat et celle de ravitaillement qui s'avancent à un jour de distance.

La première est ainsi disposée.

Avant-garde : la cavalerie, sauf un peloton, et quatre compagnies (Soudanais, 9e, 1re et 2e d'auxiliaires), sous les ordres du chef d'escadrons Bonnier.

Gros : deux compagnies (6e et 3e d'auxiliaires), l'artillerie, un peloton de spahis et le train de combat, sous le lieutenant-colonel.

La forte constitution donnée à l'avant-garde a pour but, autant que possible, de culbuter l'ennemi sans que le gros ait à intervenir.

La seconde, commandée par le capitaine Ponsignon, comprend :

1° *Le convoi :* 119 voitures et 800 porteurs, sous les capitaines Renauld et Jacques ;

2° *L'escorte :* 11 spahis et la 7e compagnie, sous le capitaine Durand.

Jusqu'à Bokhodougou, l'étape se fait sans incident ; le lendemain, en arrivant à Fabala, l'avant-garde est accueillie à coups de fusil par les bandes de Karamoko, Alpha et Kali, retranchées derrière le Ouassa-Ko.

Les Soudanais et la 9e compagnie s'élancent sur le marigot et, après une courte mêlée où le lieutenant de

Sainte-Colombe est blessé, dispersent les Sofas dont les spahis achèvent la déroute.

Un peu plus loin, la colonne se trouve de nouveau arrêtée au Diassa-Ko où l'adversaire avait préalablement organisé une deuxième ligne de défense.

Sous la protection de l'artillerie qui s'installe en batterie sur le plateau en arrière de Faradougou, les Soudanais et la 9e compagnie attaquent la position, appuyés à droite par la 2e compagnie d'auxiliaires, à gauche par la 3e et chassent les Sofas qu'ils poursuivent jusqu'à 2 kilomètres au delà du ruisseau.

Le 10 et le 11 mars, les troupes bivouaquent à Faradougou pour permettre au convoi de rejoindre, car, entre Faradougou et le Bécé-Ko, la région est montagneuse et difficile, par conséquent favorable aux surprises et il est prudent de ne pas tenir les voitures trop éloignées ; elles suivront donc de près jusqu'à Madiarédougou, de façon à pouvoir être secourues immédiatement.

De son côté, Samory a rassemblé ses bandes (plus de 3,000 guerriers) sur la rive gauche du Bécé-Ko dont il s'apprête à nous disputer le passage.

Averti de la situation, le lieutenant-colonel gagne Madiarédougou (14 mars) où il laisse le convoi à la garde de la 1re compagnie d'auxiliaires et prescrit la formation de combat : l'escadron Goujet, soutenu par le peloton Baudot (de la 6e compagnie), tournera les Sofas par la gauche ; le capitaine Péroz, avec un peloton de sa compagnie (le second restant en réserve) et les spahis Besset, les débordera par la droite ; les trois autres compagnies d'avant-garde refouleront l'ennemi de front, l'artillerie tirera sur les réserves.

Ces mouvements réussissent et les Sofas, entourés de toutes parts, s'enfuient en désordre.

Samory avait, pourtant, en cette occasion, conçu un plan très judicieux. Prévoyant qu'il serait enfoncé au

centre, il comptait, après une faible résistance, se glisser ensuite sur les flancs des Français, retenir ainsi l'attention de toute la colonne et, pendant ce temps, jeter sa réserve sur le convoi; mais les actions entamées simultanément sur ses deux ailes déjouent ses combinaisons.

La 7e compagnie retourne alors au-devant du convoi et, le soir, les deux colonnes campent à Talibacoro.

Le 15 mars, elles sortent des montagnes et débouchent dans la plaine de Sanankoro-Kérouané.

A Kamendougou, elles se séparent; tandis que le lieutenant-colonel continue sa route sur Kérouané avec le gros de son monde et le convoi, le commandant Bonnier se dirige vers le sud-ouest avec les spahis, la 7e compagnie et les tirailleurs auxiliaires, dans le but de récolter les vivres qui sont, dit-on, concentrés dans l'angle du Baoulé et du Milo.

Le commandant traverse le Milo au gué de Lélengué et pousse jusqu'à Sabaridougou qu'il brûle ainsi que les villages voisins; gêné par les pluies et voyant que les Sofas, prévenus de son apparition, font le vide devant lui, il revient à Kérouané.

Pendant l'absence du lieutenant-colonel, le capitaine Dunoyer a profité du départ des Sofas, qui ont accompagné les Français, pour razzier les environs et a capturé ainsi un troupeau de 800 bœufs, 50 moutons, plus 8,000 indigènes malinkés et peulhs qu'il a répartis aux alentours du poste.

Constitution des garnisons de Kérouané et de Bissandougou. Retour de la colonne sur le Niger (mars-avril). — Il eût été avantageux de séjourner un instant à Kérouané pour y ramener, à l'aide de reconnaissances analogues à celles du capitaine Dunoyer, les nombreux indigènes qui erraient encore autour de la place.

Mais l'hivernage approche, les Européens sont décimés

par les fièvres ou les dysenteries[1], les tirailleurs sont usés par les privations et il faut ravitailler Bissandougou.

Le lieutenant-colonel ne demeure donc à Kérouané que le temps nécessaire pour en former la garnison qui est ainsi composée : la compagnie de Soudanais, lieutenants Salvat et Voulet; la 3e compagnie de réguliers, lieutenants Biétrix, Bunas et Laurent.

Trois pièces de 80mm, lieutenant Raimbaud; deux canons de 37 à tir rapide; une milice mobile et les indigènes qui se sont réfugiés aux abords du fort.

Ces troupes ont des vivres pour dix mois.

Le docteur Boissier assurera le service de santé; le capitaine Wintemberger est nommé résident de la région, avec le lieutenant Andlauer pour adjoint. Il devra étendre, peu à peu, le rayon de notre puissance, augmenter ainsi la sécurité des populations et donner le plus grand essor à l'agriculture.

Le 21 mars, le lieutenant-colonel reprend le chemin de Bissandougou où, après une escarmouche de nuit à Madiarédougou et un léger combat d'avant-garde (7e compagnie et 2e d'auxiliaires) sur les rives du Bananco, il parvient deux jours plus tard.

Le convoi poursuit sa route sur Kankan, escorté par les spahis auxiliaires, la 7e compagnie et la 1re d'auxiliaires, pour chercher les approvisionnements destinés au poste de Bissandougou; la 2e compagnie d'auxiliaires se rend à Tinti-Oulé de façon à interdire tout pillage entre Kankan et Bissandougou ; les spahis soudanais et sénégalais, dont les chevaux sont à bout de force, vont se refaire au confluent du Niger et du Tankisso.

Après deux voyages successifs des voitures à Kankan, Bissandougou se trouve abondamment pourvu de vivres

---

1. Le capitaine Harmand, atteint d'une fièvre bilieuse hématurique, succombe le 20 mars.

pour sa garnison qui comprend : la 9e compagnie, deux canons de 80^{mm} de campagne et une pièce de 80^{mm} de montagne, sous les ordres du capitaine Marignac, assisté du lieutenant Maritz.

Le lieutenant-colonel rétrograde alors sur Kankan qu'il atteint le 10 avril et où il laisse le capitaine Ponsignon comme commandant du cercle avec une compagnie de tirailleurs (lieutenant Scal); de là, il gagne Siguiri où il achève d'organiser le pays.

Le commandant de Kouroussa reçoit l'ordre de créer une deuxième compagnie de tirailleurs soudanais, celui de Bammako une troisième; de plus, en prévision d'une nouvelle campagne, les postes de Bammako, Siguiri, Kouroussa et Banko recruteront des porteurs sur leurs territoires respectifs, augmenteront le nombre des grandes pirogues et exerceront des groupes de miliciens.

Dans le courant de mai, le lieutenant-colonel arrive à Kayes où, avant de rentrer en France, il remet l'intérim du commandement supérieur au chef de bataillon Bourgey[1].

Combats autour de Kérouané (mars-juin). — A peine la colonne a-t-elle disparu que les Sofas commencent à harceler la garnison de Kérouané.

Le 23 mars, quelques-uns tentent en vain un coup de main sur Sanankoro; plusieurs jours après, ils attaquent Sanankoro et Kérouané; après une heure de fusillade, ils sont obligés de se retirer.

De tous côtés, les indigènes accourent sous les murs de Kérouané; par eux, on apprend que Samory est, de

1. Le lieutenant-colonel Humbert devait conserver la direction des affaires du Soudan l'année suivante; mais ayant refusé cette offre, on lui désigne, comme successeur intérimaire, le lieutenant-colonel Lefebvre. Celui-ci étant tombé malade à Saint-Louis est remplacé par le commandant Bourgey qui entre en fonctions le 12 juillet et exerce l'intérim jusqu'au mois de novembre.

sa personne, à Kabadianbara et que ses bandes ont réoccupé leurs emplacements sur la route de Bissandougou.

Le capitaine Wintemberger conçoit alors le projet de s'emparer de l'almamy et confie cette mission au lieutenant Biétrix.

Le 30 mars au soir, cet officier part avec sa compagnie et, pour mieux dissimuler sa présence, n'avance que la nuit ; malgré ces précautions, sa marche est éventée ; franchissant quand même le Baoulé en amont de Kabadianbara, il lance ses sections sur les diverses faces du village et Samory ne réussit à s'échapper que grâce au dévouement de sa garde qui se fait tuer sur place.

Après cette alerte, l'ennemi, voyant le petit nombre des assaillants, se reforme et tombe sur la deuxième section (lieutenant Biétrix) ; celui-ci est grièvement blessé ainsi que dix de ses hommes.

Le lieutenant Bunas, prenant le commandement, dégage son chef, résiste énergiquement aux assauts qu'il subit et, pour permettre l'évacuation des blessés, n'ordonne la retraite qu'au bout d'une heure de lutte acharnée.

Le lieutenant Laurent dirige l'arrière-garde ; entouré par une centaine de cavaliers, il peut néanmoins s'ouvrir un passage ; au cours de l'action, le lieutenant Biétrix est frappé mortellement d'une balle au cœur sur la civière qui le transporte.

Le mouvement continue lentement le soir jusqu'à 10 heures et le lendemain, 2 avril ; à la nuit, le détachement repasse le gué de Lélengué et revient à Kérouané [1].

En avril, les forces adverses se répartissent ainsi aux abords de la plaine Kérouané-Sanankoro : Samory, avec 800 hommes, est à Kabadianbara ; N'Golo et 300 hom-

---

1. Pendant cette expédition de deux jours, la 3e compagnie a parcouru 90 kilomètres et s'est battue contre des forces quatre fois supérieures.

mes à Khendoba ; de petits groupes sont dans les montagnes de l'est ; plus au nord, Kali et Alpha, avec 1,000 hommes, occupent la route de Bissandougou.

En tout, 2,000 combattants qui, dans un rayon variant de 10 à 40 kilomètres, interceptent les communications entre la garnison et le Soudan.

Les mois d'avril et mai sont employés en reconnaissances nombreuses autour de Kérouané et de Sanankoro pour assurer la tranquillité des réfugiés ; en même temps, 5 blockhaus sont construits et complètent la défense des postes : un garde le gué du Milo en face de Kérouané, un autre est aux environs de Sanankoro ; les trois suivants couvrent les divers débouchés de la plaine.

Dans les premiers jours de mai, la situation s'améliore pour les Français.

Samory, en effet, ne reçoit plus d'armes des Anglais de la Sierra-Leone, le Kouranko se révolte et l'almamy n'a plus guère confiance en ses chefs de bande. Dans ces conditions, il cherche à se rapprocher du roi Tieba qui lui a adressé, depuis peu, des propositions d'alliance et, le 9 mai, quitte Kabadianbara pour aller à Guéléba[1].

Son intention serait, dès maintenant, de nous abandonner la rive gauche du Dion et de se créer un nouveau royaume au Nafana ; de ce côté d'ailleurs, il retrouvera son lieutenant Sékou-ba qui, depuis 1891, s'efforce de lui conquérir les territoires du haut Cavally et du Bandama. Kali et Alpha doivent demeurer où ils sont pour protéger le déplacement.

Le 10 mai, la compagnie de Soudanais (lieutenant Salvat) surprend le campement d'Alpha près de Kamendougou ; quelques jours après (18 mai), la même compagnie essaie de capturer N'Golo établi à Oussouma,

1. A l'est du Dion (voir croquis n° 10).

mais son apparition est signalée par les cavaliers sofas. N'Golo rallie alors Samory dans l'est.

Le capitaine Wintemberger déploie la plus grande activité dans l'installation des deux postes dont il a le commandement ; en juin, il a déjà formé une compagnie auxiliaire de 80 hommes et un peloton de 20 cavaliers recrutés parmi les réfugiés bambaras. Malheureusement, il succombe bientôt par suite du surmenage physique et moral qu'il s'impose.

Pendant tout l'hivernage, la garnison de Kérouané reste bloquée ; elle ne sera délivrée qu'au mois de janvier 1893, à l'arrivée de la colonne Combes.

Dans le courant de juin, Kali se porte avec sa troupe jusqu'à Koumbaouléni, au sud de Kankan, pour couper les relations entre Bissandougou et Kankan. Le capitaine Ponsignon envoie contre lui une section de tirailleurs sous le lieutenant Scal ; celui-ci rejoint les Sofas (13 juin), les chasse et fait 4 prisonniers.

Au surplus, les jeunes gens du village, encouragés par nos succès, se chargent eux-mêmes de courir sus aux pillards et entreprennent de fréquentes expéditions autour de la place, ramenant chaque fois des captifs.

Engagements avec Bilali sur le haut Niger. Diversion de Tieba au Nafana (janvier). — Dès le début des opérations, Bilali avait massé sa bande à Hérimakono[1], à proximité des frontières de la Sierra-Leone, pour maintenir les communications avec les Anglais.

Durant les mois de mars, avril et mai, il exécute des razzias dans les localités à l'ouest de Kouroussa et de Dinguiray ; ces razzias ne sont guère fructueuses car, l'année précédente, toute cette contrée a été dévastée.

De plus, les indigènes lésés se réunissent et harcèlent

1. Voir croquis n° 10.

constamment l'ennemi. C'est ainsi, par exemple, que, fin avril, les habitants d'un village à cinq kilomètres de Kouroussa repoussent une vingtaine de Sofas qui les ont assaillis ; un mois plus tard (fin mai), 60 guerriers du Oulada et du Dinguiray s'avancent de Banko jusqu'à Oussouga à la rencontre d'un parti adverse d'une centaine d'hommes environ et le mettent en fuite.

Du reste, les garnisons de Banko (une section de Soudanais avec le lieutenant Charbonnié) et de Kouroussa (2e compagnie de Soudanais) sont là pour arrêter les tentatives de Bilali.

Au milieu de juin, le commandant du poste de Kouroussa apprend qu'un lieutenant de Bilali, venu de Dentilia avec 60 fantassins et 20 cavaliers, s'achemine vers Dougoura.

Il détache aussitôt, dans cette direction, un peloton de la 2e compagnie de Soudanais, sous le lieutenant Baudot ; celui-ci atteint les Sofas à Bokhoro (20 juin) et les disperse.

Le 28, le lieutenant Charbonnié lance, de Banko, une reconnaissance dans le sud, vers Denda ; à l'approche de cette dernière, l'ennemi se hâte de déguerpir.

Quant au roi Tieba, son attitude pendant toute la campagne a été très ambiguë [1].

D'abord, tout en accueillant plutôt froidement le capitaine Péroz, il accorde au lieutenant Marchand une de ses colonnes pour agir au sud du Kénédougou, vers Tengréla et dans le Niéné, non pas, comme l'espère notre résident, dans le but d'attaquer Samory, mais bien pour faire de nouvelles conquêtes avec l'aide de Dialicoro, chef du Nafana.

A la fin de décembre 1891, le lieutenant Marchand gagne Tengréla avec le docteur Grall et 1,500 guerriers

1. Voir croquis nº 11 *bis*.

sous les ordres de Phou, fils aîné du fama. Le 15 janvier 1892, Phou enlève Kokouna et y effectue sa jonction avec l'armée de Dialicoro ; tous deux s'emparent alors de Faracoro.

A ce moment, des dissentiments surgissent entre les deux chefs nègres ; le premier veut occuper le Niéné ; Dialicoro, au contraire, pressé par Marchand, désire envahir le Kaladougou où réside le beau-père de Samory.

Il en résulte une rupture et, le 31 janvier, Phou se retire, après avoir incendié le campement du lieutenant Marchand qui, avec le docteur Crozat, échappe à grand'-peine aux flammes. Les officiers, à peu près nus, se réfugient chez leur ami Dialicoro et, quelques jours après, entrent avec lui à Koutiéni.

Là, le lieutenant Marchand, averti du massacre de la mission Menard, songe à se rendre à Seguela pour recueillir les papiers de l'infortuné voyageur ; Dialicoro refuse de le laisser passer et lui promet de prendre des informations à ce sujet.

De son côté, Phou remonte vers le nord et razzie plusieurs villages du Niéné ; forcé de reculer devant l'hostilité des habitants, il va s'installer à Tombougou, isolant ainsi le lieutenant Marchand de Sikasso.

Peu à peu la fidélité de Tieba devient de plus en plus douteuse ; il s'approvisionne de fusils à tir rapide vendus par les Anglais de la Sierra-Leone et qui arrivent par la Volta ; dans son entourage, on parle d'une alliance avec Ahmadou et Samory.

A la nouvelle des succès du lieutenant-colonel Humbert sur le Milo, le fama change de conduite et envoie une colonne, à Koutiéni, au-devant du lieutenant Marchand pour l'escorter jusqu'à Sikasso. De plus, il fait exécuter un de ses marabouts les plus influents, ennemi acharné des Français, et emprisonner Phou qu'il accuse d'avoir méconnu ses instructions.

Rentré à Sikasso en avril, Marchand participe, le mois suivant, à la prise de Tiéré, gros village bambara que Tieba a assiégé ; tous les villages voisins se soumettent.

Mais la fausseté du roi nègre se montre, de nouveau, un peu plus tard, car il continue la campagne au nord de Tiéré et, profitant de l'état de désorganisation où sont plongées les provinces au nord du Kénédougou, entraîne le lieutenant Marchand à l'assaut de M'Pésoba, localité qui était sous l'autorité nominale de Bodian.

Enfin il dévoile ses prétentions en nous réclamant le Minianka et offre son appui à Samory ; en même temps, un de ses lieutenants, Faba, opère du côté de Bobo-Dioulaso.

En somme, on s'est étrangement trompé sur Tieba ; en réalité, il nous hait et nous craint ; il est donc notre adversaire dissimulé et a besoin d'être surveillé attentivement.

Néanmoins, le lieutenant-colonel Humbert compte encore rétablir de bonnes relations avec la cour de Sikasso et pense, pour cela, à replacer, comme résident auprès du fama, le capitaine Quiquandon qui a beaucoup d'influence sur lui. Il relève donc le lieutenant Marchand de ses fonctions et ce dernier, chargé de cadeaux pour le commandant supérieur, retourne à Ségou avec le docteur Grall (13 juin).

II. PACIFICATION DU SANSANDING ET DU SÉGOU[1]

Révolte du Sansanding et du Ségou ; premières répressions (mars-avril). — Pendant ces événements, un formidable soulèvement éclatait au Sansanding et au Ségou, aggravant singulièrement la situation, car l'expé-

1. Croquis n° 11 *bis*.

dition contre Samory absorbait toutes les forces vives du Soudan.

Au début de la campagne, tout paraissant calme dans les États de Mademba et de Bodian, le lieutenant-colonel Humbert n'avait pas hésité à dégarnir Ségou de sa garnison pour renforcer sa colonne et il n'avait laissé au résident, le capitaine Briquelot, que le lieutenant Huillard comme adjoint et une section de 30 tirailleurs pour la police locale.

Mais en un moment tout change.

Notre implacable ennemi Ahmadou, à peine installé au Macina, commence à nouer des intrigues de tous côtés contre nous et adresse des émissaires à Tieba et Samory pour leur proposer une alliance. De plus, il entretient des relations suivies avec son ami El-Hadj-Bougoumi, chef de Nampala, qui s'est fait reconnaître maître d'un grand nombre de villages du Sansanding et a accru d'autant son prestige.

Pour donner encore plus de poids à son allié, Ahmadou lui confie, vers le mois de décembre 1891, un fort contingent de Macinankés, sous le commandement du peulh Oumarel.

Ainsi soutenus, les villages du Sansanding entre Sokolo et le Niger (Monimpé, Nampala, Sokolo) s'agitent, deviennent peu à peu hostiles et arment des guerriers qui vont se joindre aux troupes d'Oumarel concentrées à Massabougou.

Disposant bientôt de 3,000 fantassins et de 400 cavaliers sous El-Hadj-Bougoumi, Oumarel s'avance menaçant sur Sansanding et campe à trois kilomètres au nord de la ville. Mademba, n'ayant que 200 fusils, ne peut lui tenir tête et s'enferme dans sa capitale.

A cette nouvelle, le capitaine Briquelot envoie à Mademba une colonne de Sofas du Ségou (1,500 fantassins et 500 cavaliers) pour concourir, au besoin, à la défense

du territoire ; cette colonne se poste à Vatinguela, à six kilomètres à l'ouest de Sansanding et, le 12 janvier 1892, pousse une reconnaissance jusqu'à Massala où elle bouscule un parti de Macinankés.

La situation demeure quelque temps stationnaire dans la région.

Au Ségou, des complications surgissent également.

Au début de janvier 1892, une province du royaume, le Minianka, peuplée de Bambaras, ayant refusé de se soumettre au fama Bodian, le capitaine Briquelot se porte dans cette direction avec 22 tirailleurs pour nommer un gouverneur de son choix ; en route, il apprend que les habitants ont chassé de Bla la garnison que Bodian y avait placée.

Il se rend à Bla et rétablit le poste. Assailli brusquement par un millier d'indigènes en armes, il résiste énergiquement aidé des 300 auxiliaires qui constituent la garnison, contient ses adversaires dont une centaine est mise hors de combat et rentre à Ségou, sans être inquiété. Pourtant, quelques jours après (28 janvier), les rebelles s'emparent de Bla.

L'insurrection grandissant sans cesse, les troupes de Bodian (400 hommes) se rassemblent vers Dougassou, franchissent le Bani (3 mars) et marchent contre les révoltés qui essaient, en vain, d'enlever Diena.

Le capitaine Briquelot organise alors une compagnie de tirailleurs auxiliaires de 120 hommes et un peloton de 50 cavaliers et, bien qu'à ce moment il soit remplacé, comme résident, par le capitaine Dunoyer, il reste à Ségou pour mettre son successeur au courant.

Ruinés par l'épizootie qui sévit sur leurs troupeaux, les Peulhs vivant au Ségou décident de retourner dans leur ancien pays : le Bakhounou et, au nombre de 6,000 environ, se réunissent à Boumouti, dans le Guénié-Kalary.

Jusque-là, les hostilités n'ont pas été ouvertement engagées ; l'assassinat du lieutenant Huillard en est le prélude. En mission de délimitation depuis le mois de janvier pour relever les frontières du Ségou et du Kénédougou, le lieutenant Huillard avait vu ses travaux interrompus une première fois par la sédition du Minianka. En avril, le calme semblant renaître, il repart de Ségou et gagne Souba ; entouré le lendemain par une bande armée, il tombe mortellement frappé.

Aussitôt prévenu, le capitaine Briquelot forme, à la hâte, un détachement [1] et accourt à Souba où il retrouve le corps du lieutenant ainsi que ses papiers. Avisé que les Peulhs assiègent Baroéli, le capitaine résout, pour enrayer l'agitation, d'aller détruire Boumouti, leur centre principal.

Il rencontre l'ennemi à Sanancoto et Boumouti où il le bat ; toutefois il subit des pertes sensibles : lui-même, deux autres officiers et 34 hommes sont blessés, 5 sont tués. Dans ces conditions, il se sent trop faible pour poursuivre les Peulhs ; ceux-ci se rallient plus au sud, s'étendent jusqu'au Niger et interceptent toutes les communications entre Koulikoro et Ségou.

Pendant ce temps, au Sansanding, les cavaliers d'El-Hadj-Bougoumi s'enhardissent et viennent piller jusque sous les murs de Sansanding ; les villages environnants continuent à faire défection.

Le 12 mars, El-Hadj-Bougoumi dirige une attaque sur Sansanding ; exécutée mollement, elle échoue.

En présence des tentatives de plus en plus pressantes des Macinankés, le capitaine Dunoyer envoie au secours de Sansanding l'enseigne de vaisseau Briffaud, comman-

---

1. Ce détachement comprend : 18 tirailleurs réguliers et 27 auxiliaires, sous le lieutenant Poittevin de la Frégonnière ; 18 laptots, sous l'enseigne de vaisseau Briffaud ; 7 spahis et 34 cavaliers de Bodian.

dant en second de la flottille du Niger, avec 12 laptots et 2 canons-revolvers.

Opérations de la colonne Bonnier (mai-juin). — En arrivant à Kita (1er mai), le lieutenant-colonel Humbert, alors en route pour Kayes, est averti des derniers événements du Ségou et du Sansanding.

Il détache immédiatement sur Ségou le chef d'escadrons Bonnier avec mission d'examiner la gravité des troubles qui lui sont signalés et de rechercher le moyen de les faire rapidement cesser. Cet officier commencera par défendre activement Ségou et Sansanding, recrutera de nouvelles troupes, puis, une fois en force, se portera vigoureusement au point décisif pour écraser les rebelles.

C'était une tâche des plus périlleuses, car il fallait, avec des ressources dérisoires, rétablir dans l'obéissance des régions très peuplées et belliqueuses à l'extrême.

Le commandant Bonnier rétrograde aussitôt sur Bamako où il lève une compagnie auxiliaire de 110 tirailleurs (lieutenant Szymanski [1]), passe ensuite le Niger à Koulikoro et s'achemine vers Boumouti. Informé que les Peulhs, après avoir assailli en vain Baroéli, investissent la place, il s'avance de ce côté, pénètre, le 20 mai, dans le village, mais n'y trouve personne ; à son approche, l'ennemi s'est retiré successivement à Noumouka et Nonguela d'où il parcourt le Guénié-Kalary, razziant toutes les bourgades, entre autres Boguié. De nombreux villages bambaras se soumettent aux Français.

D'autre part, les bandes d'El-Hadj-Bougoumi traversent le Niger, menacent Koghi et s'arrêtent à Sanamadougou, serrant de près Sansanding ; une fraction du

1. Frère du capitaine de ce nom, meurt à son retour en France, au Val de Grâce, en mars 1893.

Kaminiadougou s'insurge et les Macinankés s'aventurent jusqu'à M'Pésoba pour exciter contre nous le Minianka et le roi Tieba.

Jugeant, pour l'instant, les Peulhs plus dangereux, le commandant Bonnier veut d'abord en finir avec eux. A la tête de 180 tirailleurs, une pièce de 4, un mortier de 15 et 800 auxiliaires de Bodian, il marche sur Nonguela où, le 28 mai, il se heurte à l'armée ennemie qu'il disperse totalement après un sanglant combat qui nous coûte 21 tués et beaucoup de blessés.

Bien que blessé lui-même, le commandant se lance sur les traces des fuyards ; le 3 juin, après une étape forcée de 65 kilomètres, il les surprend sur le Bagoé, au gué de Ouo, leur tue une centaine d'hommes, fait de nombreux prisonniers, capture les troupeaux et rejette le reste vers le sud.

Dès lors, le Guénié-Kalary est pacifié.

Le commandant Bonnier s'occupe ensuite du Kaminiadougou et du Minianka où les révoltés ont attaqué Diena à nouveau, d'ailleurs sans plus de succès. Revenu à Ségou, il forme une colonne ainsi composée : deux compagnies de tirailleurs auxiliaires : capitaine Briquelot, lieutenants Szymanski, Marchand et Poittevin de la Frégonnière ; 60 spahis auxiliaires, une pièce de 4 de montagne ; 300 auxiliaires indigènes et, le 20 juin, part pour le Kaminiadougou.

Grossis par des cavaliers macinankés, les insurgés du pays se sont concentrés à Koïla. Enlevant, en chemin, le poste de Gonocokouta, le commandant atteint, deux jours après, l'adversaire à Koïla et emporte le village ; les Macinankés se sauvent jusque sur la rive gauche du Niger, poursuivis par les spahis qui ramènent 380 captifs.

Le commandant Bonnier se rend ensuite à Sansanding. Les troupes d'El-Hadj-Bougoumi sont toujours à Dosé-

guela et Sanamadougou, exécutant des raids continuels autour de la place qui est ainsi bloquée. Dans la ville, on redoute une défection de la part des anciens sofas d'Ahmadou.

Pour frapper les esprits, le commandant se porte sur Doséguela (26 juin), refoule les bandes d'El-Hadj-Bougoumi et ordonne l'assaut du tata où les Bambaras rebelles se sont enfermés.

Vaillamment conduits par leurs officiers, les tirailleurs s'emparent du village après une résistance acharnée d'une heure et demie. Oumarel et plus de 300 Bambaras sont tués ; le chef du village se fait sauter avec une quarantaine de fidèles.

De notre côté, nous avons 18 hommes tués et 35 blessés, sans compter les pertes des auxiliaires de Bodian.

Cette victoire a pour résultats de délivrer Sansanding et de mettre en fuite vers le nord les contingents d'El-Hadj-Bougoumi. Dès ce moment, toute opération cesse.

« On peut conclure de cette insurrection, dit le lieutenant-colonel Humbert dans son rapport, qu'il eût mieux valu peut-être ne pas placer des chefs noirs à la tête du Ségou et du Sansanding ; car, outre que ce système est peu économique, les indigènes aiment mieux obéir aux Français qu'ils craignent que supporter les exactions des rois nègres qui leur sont imposés. »

Résultats de la campagne du lieutenant-colonel Humbert. — La campagne de 1891-1892 a pour conséquences, d'une part, d'assurer notre autorité dans la vallée du Milo par la constitution de postes solides à Bissandougou et à Kérouané ; de l'autre, d'augmenter la colonie du Guénié-Kalary, du Minianka et de tous les territoires situés au nord du Sansanding jusqu'au Nampala ; le Bendougou offre son alliance.

Sans la question du ravitaillement qui gêna beaucoup

la facilité des mouvements, les opérations contre Samory auraient été encore plus décisives. Et pourtant, malgré la difficulté d'amener des vivres à plus de 250 kilomètres de Siguiri, les marches de Kankan à Bissandougou et Kérouané avaient été des plus rapides.

La campagne fut très pénible ; Samory avait des troupes organisées, bien armées, nombreuses et approvisionnées constamment, tandis que les effectifs, les vivres et le bien-être des Français diminuaient chaque jour ; aussi la colonne fut-elle durement éprouvée.

Au cours des dix-sept combats livrés aux Sofas, elle avait perdu au feu 4 officiers et 47 hommes ; 12 officiers et 140 hommes avaient été blessés.

De plus, 56 officiers et 114 hommes de troupe européens sont fortement malades ; plusieurs d'entre eux ne revoient pas la France : le capitaine Szymanski meurt, en route, à Niagassola ; le capitaine Menon, rentré dès le début à Siguiri avec son détachement, a succombé à Kita en avril ; le lieutenant Morin à Siguiri et le lieutenant Laurent en débarquant à Bordeaux (fin juin).

En somme, le lieutenant-colonel Humbert a rempli le but de son expédition en faisant prédominer notre influence sur le haut Milo, mais il est évident qu'on ne saurait s'arrêter là.

La garnison de Kérouané est cernée, les communications de Bissandougou avec Kankan sont coupées et Bilali, campé entre le Fouta-Djallon et la Sierra-Leone, continue à inquiéter les provinces de la rive gauche du haut Niger. En outre, bien que retiré au Nafana, Samory ne renonce pas à ses prétentions. Sentant qu'il lutte pour sa couronne, il déploie une énergie et une volonté de fer et puise dans ses défaites une nouvelle ardeur ; il se voit d'ailleurs encouragé moralement par Tieba et Ahmadou, matériellement par les Anglais qui recommencent à lui fournir des subsides.

Il semble donc urgent de purger les vallées du haut Niger et du Milo des bandes sofas qui les ravagent et de forcer Samory à abandonner définitivement le pays en lui supprimant ses relations aussi bien avec le Fouta-Djallon qu'avec la Sierra-Leone.

A défaut du lieutenant-colonel Humbert qui décline l'honneur d'achever la ruine de l'almamy, cette tâche est proposée au lieutenant-colonel Archinard qui, dans l'intervalle, a suivi de près les événements du Soudan.

Cet officier accepte et, à la fin d'août 1892, il est nommé, pour la seconde fois, commandant supérieur avec le grade de colonel.

CHAPITRE IX

DEUXIÈME COMMANDEMENT SUPÉRIEUR DU COLONEL ARCHINARD. — CAMPAGNE DE 1892-1893

Situation du Soudan en novembre 1892. Divisions de la campagne. — Le colonel Archinard revient au Soudan avec des attributions très étendues, car un décret, paru le 27 août 1892, concède à la colonie son autonomie politique et administrative ; de plus, le commandant supérieur a désormais en main la direction générale des opérations militaires, sans toutefois avoir la faculté de se mettre lui-même à la tête des troupes.

Le colonel a pour instructions de consolider, autant que possible, les résultats obtenus jusqu'alors ; il doit substituer à la politique d'action militaire celle de pénétration pacifique par des relations commerciales et se consacrer entièrement à son rôle d'administrateur.

Le sous-secrétariat des colonies lui accorde tous les desiderata formulés par son prédécesseur ; les effectifs sont augmentés, un régiment de tirailleurs soudanais à 8 compagnies est créé et placé sous les ordres du lieutenant-colonel Combes, une compagnie de la légion étrangère est envoyée au Soudan ; enfin le chef de bataillon Quiquandon est, pour la seconde fois, détaché comme résident auprès de Tieba afin d'user de l'influence qu'il a su acquérir lors de son premier séjour à Sikasso pour ramener complètement à nous le souverain nègre.

A l'arrivée du colonel Archinard à Kayes (novembre 1892), la situation politique n'est pas encore bien stable.

Les bandes de Samory occupent toujours leurs emplacements sur le haut Niger et le haut Milo ; l'almamy se

tient de sa personne au Nafana où il reconstitue son armée. Son lieutenant Bilali est en communication, d'une part, avec les Anglais qui lui adressent des armes, de l'autre avec le Fouta-Djallon où, tout en nous faisant de vives protestations d'amitié, l'almamy Bokar-Biro procure des convois de bœufs aux Sofas.

Au Macina, Ahmadou utilise habilement contre nous le peu de prestige qu'il possède encore ; ses émissaires excitent partout les indigènes à la révolte, notamment à Goumbou.

Depuis quelques mois déjà, les habitants de Goumbou et des villages voisins ont pris les armes ; le sous-lieutenant Canrobert, venu de Nioro avec 25 spahis pour disperser le rassemblement, a été obligé de rétrograder. Ce mouvement est d'autant plus inquiétant qu'il n'y a pas alors de forces disponibles dans le cercle de Nioro pour l'enrayer[1].

Profitant de l'agitation, les Maures ont pillé plusieurs bourgades à l'ouest de Nioro.

En outre, Ahmadou nous laisse attaquer au nord de Sansanding et à l'est de Ségou, permet à ses guerriers de razzier nos territoires et cherche à se liguer avec Samory, Tieba, El-Hadj-Bougoumi et les chefs du Minianka.

Avant de donner à la colonie une organisation ferme, il est donc opportun de marcher sans retard contre Samory pour expulser ses bandes du haut Niger et du haut Milo, et le refouler définitivement dans l'est ; de calmer ensuite l'effervescence qui se manifeste au Kaarta comme au Ségou, enfin d'intervenir au Macina pour réprimer les menées d'Ahmadou et, au besoin, le chasser de ce pays.

1. L'escadron de spahis soudanais, en effet, n'a pu encore réparer les pertes en chevaux qu'il a subies pendant la campagne précédente et la compagnie de miliciens en formation est à demi recrutée et à peine instruite.

Ne pouvant, d'après le nouveau décret, conduire lui-même l'expédition contre Samory, le colonel Archinard confie ce soin au lieutenant-colonel Combes, se réservant de rétablir l'ordre dans le nord du Soudan et d'agir, si c'est nécessaire, contre Ahmadou.

La campagne de 1892-1893 embrasse donc deux séries d'opérations distinctes :

1° Celles du lieutenant-colonel Combes contre Samory sur le haut Niger et à l'est du Milo ;

2° La pacification du Kaarta, du Minianka et la lutte du colonel Archinard contre Ahmadou, lutte qui aboutit à la conquête du Macina.

I. OPÉRATIONS DU LIEUTENANT-COLONEL COMBES CONTRE SAMORY (JANVIER-MARS 1893)[1]

Composition de la colonne. Plan du lieutenant-colonel. — Le 11 novembre 1892, le lieutenant-colonel Combes quitte Kayes avec son état-major, la légion, l'artillerie et les divers services pour se rendre à Siguiri où se réunit la colonne qu'il est appelé à commander.

Celle-ci, en y ajoutant les garnisons de Kankan, Bissandougou et Kérouané, est ainsi constituée :

État-major. — Capitaines Besançon, Durand, Bajolle, Briquelot et Dargelos ; lieutenants Levasseur, Morisson, Bergé et Meyer.

Cavalerie. — Un escadron de spahis soudanais : capitaine de Carné ; lieutenants Martinie, de Hautecloque et Canrobert ;

Un escadron de spahis auxiliaires : capitaine Prost ; lieutenants Pouydebat, Robillot et Payn.

1. Croquis n° 12.

Artillerie. — Une batterie de 80mm de montagne : capitaine Richard ; lieutenant Rambaud.

Infanterie. — Une compagnie de légion étrangère : capitaine Destenave ; lieutenants Betbeder, Girald et Tresser.

Six compagnies de tirailleurs soudanais :

1re compagnie : capitaine Montera ; lieutenants Vinay et Dupuy ;

2e compagnie : capitaine Colonna d'Istria ; lieutenants Bunas et Mazoyer ;

3e compagnie : capitaine Robert ; lieutenants Maritz (P.) et Moreau ;

4e compagnie : capitaine de Bouvié ; lieutenants Castarède et Trioreau ;

7e compagnie : capitaine Loyer ; lieutenants Morin et Lecerf ;

8e compagnie : lieutenant Scal ; lieutenants Privey et Plat.

Trois compagnies de tirailleurs auxiliaires :

1re compagnie : lieutenant Delaforge ; lieutenants Millot (A.), Bourgeoix et Ducarre ;

2e compagnie : capitaine Valentin ; lieutenants Andlauer, Voulet et Maritz (G.) ;

3e compagnie : lieutenant Salvat ; lieutenants de Laverrie et Quintard.

Génie. — Un détachement d'ouvriers : capitaine Reichemberg ; garde d'artillerie Stirhug.

Convoi. — Capitaine Parisot.

Service de santé. — Boissier, médecin de 1re classe, chef de service ; médecins de 2e classe Coppin, Gallas et Thiroux.

Service de l'arrière. — Commandant de Gasquet.

Service vétérinaire. — Fraimbault et Pécus.

La compagnie de légion est de 80 fusils, elle est montée à mulets ; les compagnies de tirailleurs soudanais ont

un effectif moyen de 100 hommes; celles de tirailleurs auxiliaires de 130.

Chaque escadron de spahis a quatre pelotons de 25 sabres; l'escadron auxiliaire a été recruté pour la circonstance; au début, il ne comprenait que des *goums*[1], il deviendra régulier après la campagne.

Le 21 décembre, la concentration est achevée.

L'ennemi se trouvant réparti en deux groupes : Bilali sur le haut Niger et Samory dans la vallée du haut Milo, le lieutenant-colonel Combes se propose, pour gagner du temps, de les harceler simultanément.

Il forme donc deux colonnes : une légère, forte de deux compagnies, sous les ordres du capitaine Briquelot dont la base d'opérations sera Kouroussa et qui aura pour objectif Bilali, signalé alors dans le Kouranko; l'autre principale avec laquelle lui-même remontera directement le Milo pour se porter contre le gros des troupes de l'almamy. La ligne du Milo, de Kankan à Kérouané, lui servira de point d'appui.

Colonne volante du capitaine Briquelot dans le Kouranko. — Au début de janvier 1893, le capitaine Briquelot s'avance rapidement de Kouroussa vers le sud, de façon à désorganiser les contingents de Bilali par une brusque entrée en ligne.

Il emmène avec lui : le peloton de spahis Pouydebat, une pièce de canon, la 4e compagnie de réguliers, la 1re d'auxiliaires et le docteur Gallas.

Le 9 janvier, il aborde à l'improviste le village de Douaco, dans le Sankaran, l'enlève d'assaut, bouscule l'ennemi une deuxième fois à Galinkoro et, trois jours après, pénètre à Moria où il recueille de nombreux approvisionnements.

---

1. Tribus sous la conduite de leurs chefs indigènes.

Parvenu sur les bords du Niandan, le capitaine fait construire à l'aide de bambous et de lianes un pont de 40 mètres sur lequel il traverse la rivière et, au delà, s'engage dans la forêt qui couvre la rive droite. Il est alors dans le Kouranko.

Au sortir des bois, il se dirige sur Dialankoro qu'il prend facilement et, le lendemain, s'empare de Kofodougou, le campement central de l'adversaire ; celui-ci s'est hâté de déguerpir à l'approche des Français.

Coupé de Samory, Bilali s'enfuit vers l'ouest avec les quelques fidèles qui lui restent, serré de près par la colonne qui longe la ligne de partage des eaux entre le bassin du Niger et les rivières de la côte.

En chemin, le capitaine Briquelot rase les villages de Farandola, Bambaya et Niafarando, après en avoir délogé les Sofas et, en février, atteint Faranna puis Hérimakono. Là, il s'arrête plusieurs jours pour laisser reposer ses hommes et profite de ce répit pour installer des postes à Faranna et à Hérimakono, afin de nous assurer la possession des pays conquis.

Peu après, il reçoit une protestation du sergent anglais commandant les postes de Falaba et Caliere, qui nie notre droit de nous établir à Hérimakono. A ce moment, les bandes de Bilali reparaissent et, sans plus s'occuper de la question frontière, le capitaine Briquelot reprend la poursuite (15 février).

Il livre à Bilali plusieurs combats d'arrière-garde à Kalaya, Somakala, Kiremba, Samagoudou et, le 7 mars, arrive à Tembicounda, aux sources du Niger[1].

Continuant ensuite vers le sud, il rejette les Sofas de Guédé, après une dernière escarmouche, et Bilali, aban-

1. Malgré la légende accréditée auprès des indigènes que la vue seule de la source occasionne les plus grands malheurs et qu'y tremper ses lèvres amène une mort immédiate, les officiers de la colonne ne veulent pas passer si près de l'origine du grand fleuve africain sans y faire un pèlerinage

donné de presque tous ses partisans, se réfugie chez les Anglais de la Sierra-Leone[1].

Le Kouranko, où Samory a si longtemps dominé, est définitivement délivré des Sofas et de leurs exactions.

Revenu à Faranna, le capitaine Briquelot y place en garnison une compagnie de tirailleurs : la 4e, qui détache une section à Hérimakono, une autre à Kouroussa. Avec le restant de sa troupe, le capitaine s'achemine sur Benty, ouvrant ainsi une nouvelle voie du Soudan à l'océan ; en route, il fonde un poste à Ouossou, dans le Tamisso, et, le 9 mai, entre à Benty[2].

Marche de la colonne principale dans le Sankaran (janvier). — De son côté, le lieutenant-colonel Combes a franchi le Niger en amont de Siguiri, à la fin de décembre, et s'est rendu à Kankan. En chemin, il n'a rencontré que des villages déserts ou en ruines et quelques espions en observation sur le haut des collines.

Le lieutenant Morisson, envoyé en avant pour sonder et reconnaître le Milo, affirme que la rivière est navigable jusqu'à Kérouané.

Le lieutenant-colonel prescrit alors d'utiliser celle-ci comme ligne de ravitaillement, ce qui permettra d'éviter la réquisition d'un trop grand nombre de porteurs. Le commandant de Gasquet organise aussitôt un service de pirogues entre Bammako, Siguiri et Kérouané.

En présence des renseignements contradictoires fournis

---

et ils y laissent, comme preuve de leur visite, un papier renfermé dans une bouteille avec leurs noms et la date de leur excursion.

Deux ans plus tard, la commission de délimitation de la Guinée retrouvera ce document intact.

1. Bilali faillit être pris au gué de Dembayola et ne dut son salut qu'à son « boubou » (sorte de chemise ample que portent les indigènes au Soudan) qui resta aux mains du tirailleur qui avait saisi le chef noir à bras le corps.

2. Nommé chef de bataillon à son retour en France, le commandant Briquelot part ensuite pour le Tonkin où il meurt à Hanoï, le 22 avril 1896.

par les naturels sur Samory et ses bandes, le lieutenant-colonel se décide à rechercher l'ennemi. Le 6 janvier 1893, il quitte Kankan et remonte le Milo jusqu'à Onomi. Là, il est avisé que des rassemblements nombreux de Sofas ont lieu dans le Sankaran.

Samory, en effet, a employé l'hivernage à se fixer solidement à Guéléba et dans le Nafana, ne maintenant que Kali et Alpha sur la rive gauche du Dion, à proximité de Bissandougou et de Kérouané.

Avec le gros de son armée, il a attaqué les gens du Nafana, conquis plusieurs villages et y a accumulé des approvisionnements.

Il songe alors à se rapprocher de la Sierra-Leone et à donner la main à Bilali dans le Kouranko et le Kissi de manière à conserver au moins la partie de ses anciens États située entre le haut Niger et le haut Milo.

Il retourne donc sur la rive gauche du Milo et s'enfonce au sud-ouest jusqu'au pays Toma qu'il essaie d'accaparer.

Mais dans cette contrée couverte de grandes forêts et où les villages, bâtis au milieu de clairières, sont défendus par plusieurs rangées de palanques, il ne réussit pas à enlever les tatas et se heurte à la résistance des habitants qui réclament notre concours ; de plus, par suite de la rapidité déployée par le capitaine Briquelot, il ne peut opérer sa jonction avec Bilali qui est réduit à se réfugier dans l'est ; il se borne donc à concentrer ses bandes à Konafadié, capitale du Sankaran.

Laissant le commandant Oswald avec un peloton de spahis (lieutenant de Hautecloque), une section d'artillerie et deux compagnies de tirailleurs (une de réguliers et la 3ᵉ d'auxiliaires) pour garder les gués du Milo entre Kankan et Kérouané et protéger la circulation des pirogues dans cet intervalle, le lieutenant-colonel Combes s'avance sur Konafadié où, après des étapes pénibles dans un terrain coupé de marigots et obstrué de défilés

à pente raide, il pénètre le 19 janvier sans avoir aperçu l'adversaire.

A la nouvelle que la colonne est commandée par le lieutenant-colonel Combes qui, depuis ses succès en 1885, inspire une grande terreur aux Sofas[1], Samory n'a même pas cherché à s'opposer au mouvement des Français et, après avoir incendié Konafadié, il a rétrogradé précipitamment dans le sud-ouest, avec l'espoir de nous entraîner loin de Guéléba et du Nafana où il a mis en sûreté ses femmes et tous ses biens.

Serré de près par le capitaine Dargelos, il se dérobe, fait un long détour au sud du Milo de façon à éviter les troupes qui surveillent la rivière et regagne le Nafana.

Le commandant Oswald s'efforce de le devancer au passage du Courai et n'a, avec lui, qu'un léger engagement près de Diéradougou (23 janvier)[2].

Pendant ce temps, le lieutenant-colonel Combes revient sur le Milo et campe au gué de Balila, point de croisement des routes de l'est et du sud. Cette diversion dans le Sankaran a, en tout cas, l'avantage d'augmenter la confiance des populations de la région à notre égard.

Poursuite de Samory sur la rive droite du Milo (février). — Averti de la retraite de Samory au Nafana, le lieutenant-colonel Combes se résout à le relancer jusque-là, comptant sur l'appui des habitants, qu'il sait hostiles à l'almamy, pour faciliter sa tâche.

Afin d'assurer sa liaison avec la colonne Briquelot et d'empêcher les indigènes de la rive gauche du Milo de rallier les Sofas, il détache au Kissi et au Kouranko le

1. Le fait est que le lieutenant-colonel ne faisait pas de prisonniers. Tout Sofa tombant entre ses mains était, au début du moins, fusillé ou avait la tête tranchée. Samory avait déclaré que le premier qui prononcerait le mot « Coumbo » (nom indigène de Combes) serait puni de mort.

2. Le jour même, le commandant Oswald meurt d'une insolation.

capitaine Dargelos avec deux compagnies de tirailleurs et un peloton de légion; en outre, pour couvrir ses derrières, il place deux postes, chacun d'un peloton de tirailleurs et d'un de spahis, aux gués de Babila et de Manafara, lieux qui sont ordinairement fréquentés par l'ennemi dans ses allées et venues de l'est à l'ouest.

Ces postes sont renforcés par la batterie de 80^{mm}; le lieutenant-colonel renonce, en effet, à emmener son artillerie qui ne suivrait qu'avec beaucoup de peine dans un terrain paraissant sillonné en tous sens de marigots nombreux et profonds.

N'ayant que de vagues données sur les contrées qu'il va parcourir, le lieutenant-colonel s'allège de tous ses impedimenta et prend seulement avec lui quatre compagnies de tirailleurs, un peloton de légion, un escadron et demi de spahis et 800 porteurs chargés à trente jours de vivres pour les blancs, à six pour les indigènes; ces derniers se nourriront ensuite sur le pays.

Les lieutenants Levasseur et P. Maritz exécuteront les levés topographiques.

Le 4 février, la petite troupe se met en route vers l'est, ainsi disposée :

Avant-garde. — Un escadron de spahis, une compagnie de tirailleurs.

Gros. — État-major, le peloton de légion, une compagnie de tirailleurs, un demi-escadron de spahis.

Convoi. — Les porteurs, encadrés par une compagnie de tirailleurs et quelques spahis.

Arrière-garde. — Une compagnie de tirailleurs.

Tous les Européens, au nombre de 113, sont montés à cheval ou à mulet[1].

---

1. A défaut de route, il faut suivre en file indienne les sentiers qui serpentent à travers la brousse; il en résulte un échelonnement de deux kilomètres qui oblige à des arrêts assez longs lors des passages difficiles.

Chaque jour, après l'étape du matin, la colonne s'arrête en halte gardée

Le 6 février, les éclaireurs signalent l'ennemi au delà de Farabanna ; le lendemain, en arrivant sur les bords du Dion, au gué de Balandougou, la colonne surprend les bandes de Kali, Alpha et Maoulé-Noumouké, toujours installées sur la rive gauche de la rivière, et les disperse.

Talonnés par l'avant-garde, les Sofas se reforment en arrière du Courai dont ils veulent nous disputer les abords; mais, après un vif combat, ils sont repoussés. Samory recule, tout en harcelant jour et nuit les Français, sur tous les côtés à la fois. Selon son habitude, il brûle les villages, détruit les approvisionnements qu'il n'emporte pas et chasse devant lui, comme un troupeau, les naturels du pays ; tous ceux qui résistent sont massacrés.

Accélérant la poursuite, le lieutenant-colonel Combes atteint, deux jours après, Guéléba où il culbute la majeure partie des bandes adverses, entre autres celles de N'Golo qui subit de grandes pertes.

Guéléba est un centre important où l'almamy a réuni des vivres en grande quantité ; ceux-ci, n'ayant pu être sauvés à temps, permettent de ravitailler hommes et chevaux.

Après un jour de repos à Guéléba, la colonne se dirige à travers le Kaladougou, sur Odjenné, dont le chef, Ahmadou-Touré, passe pour être contraire aux Sofas et où le lieutenant-colonel espère avoir les guides et les renseignements qui lui manquent.

Malheureusement et malgré ses deux tatas en pisé, Odjenné cède aux injonctions de Samory et quand les Français y parviennent, ils trouvent le village désert et

---

et campe dans la formation en carré : trois des faces sont remplies par les tirailleurs, la quatrième par les spahis ; une compagnie reste à la garde du convoi. En avant de chaque face, à 200 mètres environ, on place deux petits postes. La marche est reprise ensuite de trois heures jusqu'à six. Grâce à ce système, le lieutenant-colonel exécute journellement 40 à 50 kilomètres, malgré les obstacles naturels et les sinuosités du terrain.

en flammes (13 février). Le lieutenant-colonel songe, un instant, à pousser dans le nord-est pour se relier aux contingents de Tieba, pensant que le commandant Quiquandon, résident de Sikasso, prévenu de sa présence, marchera à sa rencontre en vue d'une action commune; toutefois, craignant d'éveiller les inquiétudes du fama, il abandonne ce projet.

Bien que livré à ses seules ressources, il s'engage sur les traces des Sofas dans le Nafana, région très boisée où l'eau coule en abondance, et gagne Kougueni, capitale du pays.

Bientôt les vivres deviennent rares; de plus, dans ces sauvages contrées parsemées d'épais fourrés, les attaques sont plus fréquentes et l'adversaire, se sentant invisible, redouble d'audace ; enfin les populations, terrorisées par les cruautés de Samory, ne sont d'aucun secours aux Français.

Aussi, le lieutenant-colonel Combes juge-t-il prudent de ne pas s'aventurer plus à l'est; il lance simplement de fortes reconnaissances autour de Kougueni pour se procurer des vivres si possible et se créer des alliés. L'une d'elles, conduite par le capitaine Valentin, descend jusqu'à Koutiéni ; en chemin, elle croise dans un village la bande d'Alpha et lui fait une vingtaine de prisonniers dont un chef.

Le 22 février, le lieutenant-colonel, obliquant au sud, traverse le Nafana dans toute sa longueur, rejoint l'ennemi sur les rives du Sien-ba, le refoule, enlève le lendemain Kona après une courte escarmouche; puis, franchissant le Borotou, se porte sur Koro où il pénètre assez à temps pour préserver le village de l'incendie (24 février).

Retour à Kérouané (10 mars). Expédition du capitaine Dargelos au Kissi. — La colonne est arrivée aux extrêmes limites du Soudan puisqu'elle longe la haute

vallée de la Sassandra, tributaire du golfe de Guinée, et Samory est expulsé des riches provinces du Kaladougou et du Nafana où, jusqu'alors, il s'est cru imprenable.

Mais comme il refuse toujours le combat, que, d'autre part, l'hivernage est proche, le lieutenant-colonel Combes n'ose pas aller plus avant, d'autant plus qu'il est à court de vivres et que le chiffre des malades augmente.

Il s'achemine donc vers Kérouané par Guérésouba, Foukala, Diéradougou et Tiéoua, non sans éprouver de grandes difficultés par suite des pluies abondantes qui grossissent les marigots et détrempent le terrain. Assailli à plusieurs reprises par les Sofas, il les maintient à distance et, le 10 mars, rentre à Kérouané.

L'effet moral produit par cette audacieuse randonnée est considérable dans toute cette fraction du Soudan dont les habitants sont, dès lors, acquis à notre cause. Samory avait affirmé, en effet, que nous n'irions même pas à Guéléba[1].

Pendant ce temps, le capitaine Dargelos, se conformant à ses instructions, a quitté Babila le 26 janvier pour se rendre au Kissi.

Avisé que Bilali le Jeune[2] occupe en force Firaoua, capitale du Kissi, il accourt de ce côté et, le 5 février, après un brillant assaut, s'empare du sagné où les Sofas se sont retranchés et les met en fuite.

Puis, sillonnant le Kissi en tous sens, il inquiète sans cesse les bandes qui infestent le pays, entre autres celle

1. En 34 jours, quoique privé de toute communication avec l'arrière, le lieutenant-colonel a effectué 650 kilomètres, livré 14 combats et désorganisé l'armée de Samory. Les troupes ont perdu au feu trois légionnaires et une dizaine de tirailleurs ou spahis; elles ont, en outre, une vingtaine de blessés et de nombreux malades.

Plusieurs officiers succombent peu après aux suites de leurs fatigues : le lieutenant Mazoyer à Kérouané, en mars; le lieutenant Vinay à Kita, en mai; le lieutenant Plat à Bammako, à la fin de décembre.

2. Fils du chef sofa de ce nom.

de Tenesso-Koba, lequel, après le départ du capitaine Briquelot, avait recommencé les hostilités et s'avançait vers le Milo.

Battues et rejetées dans le sud, ces bandes cherchent à rallier Samory dans l'est ; elles se heurtent, à Babila, au détachement du lieutenant de Laverrie qui, aidé par les spahis du lieutenant de Hautecloque, les anéantit facilement.

Le Kissi est ainsi débarrassé des brigands qui le ravageaient depuis plusieurs années. Le capitaine Dargelos ramène de son excursion 11,000 captifs que les Sofas avaient rassemblés pour les exiler au delà du Nafana.

Reconnaissances autour de Kérouané (mars) ; organisation de la région. — Pour consolider les résultats obtenus pendant la campagne, le lieutenant-colonel Combes estime obligatoire la création d'une série de postes à la limite des contrées nouvellement conquises, de façon à empêcher toute offensive de l'almamy durant la mauvaise saison et à pouvoir, l'année suivante, continuer les opérations encore plus en avant.

Sitôt à Kérouané, il lance de tous côtés de fortes reconnaissances pour balayer les groupes qui tenteraient de se reconstituer.

Le capitaine Dargelos, à peine revenu du Kissi, y est envoyé de nouveau, afin d'ôter aux Sofas l'espoir d'y réapparaître ; le capitaine Valentin part, avec la 2e compagnie de tirailleurs auxiliaires, pour Kissidougou où il doit fonder un poste et passer l'hivernage ; l'escadron Prost est dirigé sur Niansanadougou et le capitaine Montera sur Guéléba.

Ce dernier, parvenu sur les bords du Dion, est attaqué par plusieurs bandes adverses qui s'étaient concentrées là.

Bien que très inférieur en nombre, l'officier résiste énergiquement et permet ainsi au capitaine Prost, qu'il avait

fait avertir de sa situation désespérée, de le secourir avec ses spahis ; ceux-ci bousculent l'ennemi et, le poursuivant à outrance, lui tuent un grand nombre d'hommes.

Le capitaine Prost descend ensuite au sud-est jusqu'à Moussadougou d'où il chasse Karamoko, venu là dans l'intention de piller les environs de Kérouané.

Le lieutenant-colonel Combes organise alors le pays : le chef d'escadrons Richard est nommé au commandement de la région ; le lieutenant Rambaud est placé à la tête du cercle de Kérouané-Sanankoro ; les cercles de Bissandougou et de Kankan conservent les mêmes chefs que l'année précédente[1].

Le lieutenant-colonel a donc réussi à nous délivrer de Samory en lui enlevant les dernières provinces qui lui restaient de son ancien royaume ; n'ayant plus de territoire pour exercer ses déprédations, l'almamy ne songe, pour le moment, qu'à cacher sa retraite, même à ses fidèles.

De plus, la colonie anglaise de Sierra-Leone se trouve nettement séparée de la vallée du haut Niger par les postes de Ouossou, Hérimakono, Faranna qui, avec ceux de Kissidougou et de Kérouané, assurent notre occupation dans l'extrême sud.

II. CONQUÊTE DU MACINA[2]

Tournée du commandant supérieur au Kaarta et au Bélédougou (février-mars). — Tandis que le lieutenant-colonel Combes opère contre Samory dans le sud du Soudan, le colonel Archinard se rend au Kaarta et au Bélédougou pour y rétablir le calme.

---

1. Les capitaines Marignac et Ponsignon.
2. Croquis n° 11 *bis*.

Escorté de son état-major, d'une cinquantaine de tirailleurs et de quelques spahis, auxquels se joignent plusieurs chefs noirs, entre autres Aguibou, l'ancien sultan du Dinguiray[1], le colonel franchit le Bakhoy à Badumbé (fin janvier) et, par Dianghirté, gagne Nioro où il séjourne du 8 au 16 février pour régler les affaires de la contrée.

Voyant que les Toucouleurs, autorisés depuis 1891 à résider autour du village, sont une cause de discorde dans le pays, il ordonne au chef d'escadrons Claude, alors commandant du cercle, de les rapatrier au Fouta, leur lieu d'origine. D'autre part, pour arrêter les incursions des Maures sur la frontière nord-ouest du Kaarta, il prescrit à l'escadron de spahis Goujet de se transporter de Diauvéli sur le plateau situé entre Yélimané et Bandiougoula, endroit où stationneront désormais deux pelotons; les autres seront détachés à Kayes et à Nioro.

Le 17 février, le colonel Archinard quitte Nioro, emmenant avec lui la 5e compagnie de tirailleurs soudanais, trois sections de tirailleurs régionaux, la section de 95mm (dont les pièces armaient le cavalier du fort et qui y furent remplacées par des canons de 4), un groupe de spahis, trois convois : un de chameaux pour le mil, un d'ânes pour les munitions, un de porteurs pour les bagages ou les vivres des Européens et, par Dioroni, Danghéli, s'achemine vers Goumbou où il entre dix jours après[2].

Par son attitude énergique, le commandant supérieur force les habitants à l'obéissance et leur inflige une grosse amende en punition de leur rébellion. Laissant dans le village le capitaine Mahmadou-Racine avec six tirailleurs

---

1. Le commandant supérieur pense, en effet, dès ce moment, à faire échec à Ahmadou au Macina en lui opposant Aguibou qui, depuis sa soumission, nous est toujours demeuré fidèle.

2. La garnison de Nioro est donc très affaiblie; elle sera complétée, sous peu, par 60 auxiliaires recrutés parmi les tirailleurs libérés dans les cercles de Kayes et de Bafoulabé, le tout sous les ordres du capitaine Sansarric, adjoint au commandant du cercle.

et une trentaine d'hommes malades de l'influenza, il pénètre ensuite dans le Bélédougou où il fait accepter l'impôt ; à Mourdia, il reçoit la visite des représentants de la province, puis par Danguéré, Toubakoro, atteint le Niger à Segalani, traverse le fleuve à Farako (13 mars) et, le lendemain, arrive à Ségou.

Là, sur le rapport du résident disant que Bodian ne jouit d'aucun prestige sur les indigènes, il destitue le fama qui retourne auprès de son père, dans le Kaarta, sa patrie ; la résidence est supprimée et le Ségou transformé en cercle.

Constitution de la colonne du Macina. — Le colonel Archinard est alors avisé qu'à la suite des intrigues d'Ahmadou une insurrection est à la veille d'éclater dans le Minianka où il a fallu mettre incidemment des postes et que l'agitation règne également du côté de Sansanding et de Diafarabé où sont les canonnières sous le lieutenant de vaisseau Boiteux[1].

Il se résout à parcourir aussitôt le Minianka pour apaiser le mouvement et marchera ensuite, si besoin est,

---

1. Pendant la campagne de 1891-1892, la flottille était restée au mouillage à Ségou.

Durant l'hivernage de 1891, le lieutenant de vaisseau Hourst, atteint d'une fièvre bilieuse hématurique qui mit ses jours en danger, était rentré en France, laissant le commandement à son second, l'enseigne de vaisseau Briffaud, pour diriger le service jusqu'à l'arrivée de son successeur, le lieutenant de vaisseau Lagarde. Celui-ci avait reçu comme programme, du lieutenant-colonel Humbert, de remettre les embarcations en bon état et, jusqu'à l'époque des hautes eaux, de ne se déplacer, si c'était nécessaire, qu'en amont de Sansanding ; les crues venues, il étudierait la navigabilité du fleuve entre Sotuba et Falaba (croquis n° 10), afin de savoir s'il serait possible de relier par un chemin de fer le Niger supérieur avec Benty.

On a vu que, terrassé par la fièvre jaune, le commandant Lagarde n'avait pu rejoindre son poste et était mort en route à Kita. Au cours de la campagne, ce fut donc l'enseigne Briffaud qui conserva l'intérim du commandement et il prit, avec ses laptots, une part active à la répression de la révolte du Ségou. Le lieutenant de vaisseau Boiteux, appelé à la tête de la flottille du Niger en remplacement de M. Lagarde, débarque au Soudan à la fin de février 1893 et gagne aussitôt Ségou.

contre Ahmadou ; en conséquence, il mobilise les garnisons de Sansanding et de Bammako qui, avec celle de Ségou et les troupes qu'il a déjà sous la main, forment une colonne ainsi composée :

État-major. — Commandant Klobb[1], chef d'état-major ; capitaine Gautheron, sous-chef ; lieutenants Garnier et Baudot[2], adjoints ; docteur Colomb ; Ponty, secrétaire particulier du commandant supérieur.

Cavalerie. — Un peloton de spahis réguliers : capitaine Baurès ;

Cent spahis auxiliaires : capitaine Blachère ; lieutenants Arago et de Laurens d'Oiselay.

Artillerie. — Une section de 95^{mm} (relevée plus tard par une section de 4) : capitaine Huvenoit ;

Une section de 80^{mm} : capitaine Livrelli.

Infanterie. — Deux compagnies de tirailleurs soudanais :

5e compagnie : capitaine Maillot, lieutenant Babonneau.

6e compagnie : capitaine Lespiau, lieutenant Demars.

Quatre compagnies de tirailleurs auxiliaires :

1re compagnie : lieutenant Frèrejean, commandant ; lieutenant de Tavernier, sous-lieutenant Pégoud[3] ;

2e compagnie : lieutenant Bouverot, commandant ; lieutenant de Mars ;

3e compagnie : lieutenant Freyss, commandant ; lieutenants Bocher et Pecon de Laforest ;

4e compagnie : capitaine Cogniard ; lieutenants Dugast et Benedetti.

Convoi. — Adjudant Rault[4].

---

1. Promu à ce grade en septembre 1892.
2. Meurt au retour à Bordeaux (6 août).
3. Meurt le 19 mai.
4. Le lieutenant-colonel Deporter, chargé par le Gouvernement d'études spéciales pour apprendre l'arabe, accompagne la colonne ; il meurt, au mois de juin, à Sokolo.

Pacification du Minianka (mars). — A la fin de mars, la colonne franchit le Bani à Garo, rallie à Bla la compagnie Freyss, détachée préalablement de ce côté pour contenir les séditieux, et se porte sur Kentiéri, grand village rebelle qu'elle attaque à l'artillerie, pendant que le capitaine Maillot, à la tête d'une section de tirailleurs, refoule des bandes ennemies groupées dans un pli de terrain sur la gauche. Le colonel ordonne de bombarder le tata toute la nuit, espérant ainsi éviter un assaut meurtrier et forcer les habitants à évacuer leurs cases ; c'est ce qui advient en effet.

Terrifié par cet exemple, M'Pésoba, le point central du Minianka, se rend immédiatement ; dès lors, les soumissions affluent de toutes parts et les troubles cessent dans la région.

Les chefs peulhs qui avaient fomenté l'émeute sont fusillés ; le lieutenant Huillard était vengé.

La colonne gagne ensuite Dougouélo (où, le 6 décembre 1892, le lieutenant Cailleau, envoyé momentanément en garnison dans le village avec sa petite troupe, avait eu affaire aux révoltés et avait accompli des prodiges de valeur) et, au delà, pénètre dans le Bendougou, territoire allié.

Le colonel Archinard fait alors diriger de Ségou sur Ouoloni, en face de Fani, deux pièces de 4 rayées de montagne pour remplacer celles de 95^{mm} qui sont retournées à Ségou[1]. De Fani, il s'avance sur San, village qui est sous notre protectorat depuis le passage du commandant Monteil et où les Français sont reçus avec empressement.

Là, on apprend que Djenné a ouvert ses portes aux Toucouleurs ; ceux-ci y ont construit une citadelle et

---

1. Le colonel, ne pensant pas alors intervenir pour l'instant au Macina, estime inutile de s'embarrasser de cette lourde artillerie.

laissé un poste sous les ordres d'Alpha-Moussa, lieutenant d'Ahmadou.

Inquiet de cette attitude, le colonel s'achemine vers Djenné par Koro et Touana où il traverse le Bani et, le 11 avril, campe sous les remparts de la place.

Prise de Djenné (12 avril). — Djenné, une des grandes cités commerçantes de l'Islam, draine toutes les richesses du Soudan vers Tombouctou pour les échanger contre le sel venu du Sahara. Au fond, les habitants ne veulent pas la guerre et ne désirent que la possibilité de se livrer à leur trafic.

La ville est bâtie sur une colline dont la crête est couronnée d'un mur en terre crénelé et percé de nombreuses portes ; une rivière de 10 à 40 mètres de large, guéable en quelques endroits, entoure la hauteur.

Le commandant supérieur adresse plusieurs parlementaires aux Diennéens qui refusent néanmoins l'accès de la cité. Les pièces sont aussitôt mises en batterie et commencent le feu, pendant que la moitié des spahis, appuyée par une compagnie de tirailleurs, va reconnaître la place sur tout son pourtour.

Le reste de la journée et durant la nuit, les canons tirent lentement et sans interruption ; le 12 avril au matin, une brèche a été pratiquée à la porte principale ; deux autres sont créées à droite et à gauche de la précédente.

Pour sonder les dispositions de l'ennemi, la section Babonneau (de la compagnie en soutien de batterie) se risque en avant et est accueillie par des coups de fusil.

A 10 heures, le colonel Archinard réunit les commandants de compagnie et leur donne ses instructions :

L'assaut sera exécuté par 3 compagnies : la 6e de Soudanais, les 3e et 4e d'auxiliaires. La première entrée dans l'enceinte poussera droit devant elle pour séparer la cité

en deux, car à droite se trouve la population marchande, à gauche Alpha-Moussa et les Toucouleurs ; c'est de ce côté que devra se produire l'effort décisif.

La compagnie suivante se tiendra sur la gauche et reliera la première à la dernière qui tournera franchement à gauche afin de s'emparer de l'enceinte intérieure.

La batterie se rapproche alors et fait un feu rapide au cours duquel le capitaine Huvenoit est blessé d'une balle à la jambe ; puis, les colonnes d'attaque s'ébranlent, franchissent le marigot et escaladent la colline, soutenues jusqu'au dernier moment par l'artillerie.

La compagnie Freyss est en tête ; le lieutenant Bocher atteint, le premier, la brèche avec quelques tirailleurs et combat un instant presque seul ; le gros de sa section le rejoint et refoule les défenseurs jusqu'à un petit carrefour fortement occupé où il est arrêté ainsi que la section de Laforest accourue peu après.

Pour enlever ce point, le lieutenant Freyss s'élance avec le restant de sa compagnie dans une ruelle voisine qui aboutit au carrefour, mais il tombe blessé gravement de quatre balles et le sergent Dethir, qui cherche à le garantir, est lui-même frappé de deux balles. Enhardis, les Toucouleurs se jettent sur les tirailleurs ; le lieutenant Bocher les repousse et dégage le corps de son chef ; enfin, dans un nouvel effort, la compagnie déloge l'adversaire de sa position et arrive à l'extrémité de la place.

Pendant ce temps, la compagnie Lespiau s'est établie à grand'peine sur la gauche, car de ce côté le talus est très raide et encombré par les débris du bombardement.

Les Toucouleurs, après un mouvement de recul, reviennent furieusement à la charge ; renforcé par le peloton Benedetti (de la compagnie Cogniard), le capitaine Lespiau résiste, oblige l'ennemi à se retirer et le pour-

suit jusqu'à l'opposé de la ville ; malheureusement, en route, il est tué raide par une balle.

A l'extrême gauche, la compagnie Cogniard prend pied, elle aussi, dans la cité, non sans difficultés. Le lieutenant Dugast, bien que blessé, ne veut pas abandonner son poste et grimpe seul au sommet du talus où il essuie une violente fusillade.

Voyant le danger qu'il court, le colonel détache à son secours le lieutenant Baudot avec quelques hommes ; ceux-ci ne peuvent délivrer à temps l'officier qui est tué sous leurs yeux.

Continuant à progresser, le capitaine Cogniard prescrit de garnir les terrasses des maisons ; une lutte acharnée s'engage dans les cours et finalement la compagnie parvient sur la face ouest, tout à fait à gauche de la place.

Dès lors Djenné est à nous. Une pièce est traînée à bras jusque dans la ville pour abattre les réduits possibles et le tata d'Alpha-Moussa ; celui-ci, blessé, se sauve dans la direction de Bandiagara [1].

Le capitaine Blachère parcourt la plaine avec quelques spahis, de façon à maintenir la population qui fuit ; d'autre part, l'adjudant Rault, qui vient d'accoster avec le convoi de pirogues, capture, en débarquant, une flottille chargée, en partance pour Tombouctou.

Les notables font alors leur soumission et déclarent qu'ils ne nous ont été hostiles que sur l'injonction des Toucouleurs [2].

Djenné paie une forte indemnité de guerre ; une compagnie y est laissée en garnison avec le capitaine d'artil-

---

1. Ce succès est chèrement acheté : nous avons 2 officiers et 11 tirailleurs tués ; 6 européens et 51 indigènes blessés ; quant à l'ennemi, il a perdu 510 hommes.

2. En réalité, les Diennéens ne songeaient pas, tout d'abord, à lutter, car Alpha-Moussa leur avait dit lui-même que nous saurions bien prendre

lerie Gautheron comme commandant. Celui-ci entreprend aussitôt la construction d'un fort sur l'emplacement de l'ancienne citadelle toucouleure.

Occupation de Mopti (17 avril). — Après ce succès, le colonel Archinard croit bon, avant de rétrograder sur Ségou, d'aller jusqu'à Mopti, de façon à intimider Ahmadou ; il envoie donc l'ordre au lieutenant de vaisseau Boiteux de le rallier à Mopti avec les canonnières et, le 14 avril, se porte de ce côté.

A cette nouvelle, Madani, fils d'Ahmadou, qui gardait la ville, lance sur Djena une reconnaissance de 200 cavaliers ; elle est rejetée par les spahis jusqu'au delà de Mopti et Madani s'enfuit vers Bandiagara. Un poste est installé à Djena.

La colonne traverse ensuite le Bani, longe la rive droite du fleuve, accompagnée de la flottille et, le 17, pénètre à Mopti où elle est reçue avec joie par les Peulhs indépendants. Des pelotons patrouillent dans les villages voisins, tandis que la compagnie Frèrejean et la section Babonneau dispersent les Toucouleurs qui ont essayé un retour offensif sur la ville.

Les redditions affluent de toutes parts et Aguibou est présenté aux indigènes comme sultan du Macina.

Le commandant supérieur ne pensait pas, cette année-là, dépasser Mopti ; en chassant les Macinankés de la cité, son but avait été surtout d'y fixer Aguibou à demeure, de manière à restreindre l'influence d'Ahmadou dans la région.

Mais bientôt, il apprend que ce dernier s'est avancé jusqu'à Kori-Kori où il réunit une nombreuse armée pour

---

la place ; mais la veille de notre apparition, informés par un espion que les Français étaient peu nombreux, ils avaient craint de nous voir incapables de tenir tête ensuite à Ahmadou et avaient obligé Alpha-Moussa à se défendre.

barrer aux Français le chemin de Bandiagara et qu'il est déterminé à se faire tuer s'il ne réussit pas.

Dans ces conditions, le colonel estime qu'il est préférable d'enlever de suite Bandiagara et d'en finir avec Ahmadou ; il évitera ainsi l'entretien, durant l'hivernage, d'une nombreuse ligne de postes sur la frontière du Macina pour surveiller la contrée et perdra moins de monde. Il ordonne donc au commandant Boiteux de rentrer en hâte à Ségou et d'en ramener les pièces de 95^{mm} ; puis, dès l'arrivée de cette artillerie, se dirige sur Bandiagara (26 avril).

Combat de Kori-Kori (28 avril). Prise de Bandiagara. — Le 27 avril, la colonne atteint le pied de la colline de Kori-Kori qu'elle trouve fortement défendue.

Craignant une surprise de nuit, elle campe en carré ; effectivement, une centaine d'hommes, commandés par Aly-Boury, attaquent le bivouac et sont refoulés après des pertes sérieuses. Le lendemain, les troupes gravissent la hauteur, éclairées en avant et sur les flancs par les spahis et couvertes devant par les 1re et 2e compagnies d'auxiliaires, derrière par une compagnie qui marche après le convoi.

Pendant que les voitures et l'artillerie roulent lentement sur la pente escarpée, la fusillade s'engage entre les compagnies de tête déployées sur la crête et les Toucouleurs abrités par des retranchements à 200 mètres plus loin. Un parti ennemi tiraille sur la gauche avec les spahis et l'arrière-garde.

Les batteries abordent enfin le sommet du mamelon. L'adversaire tente de tourner l'assaillant sur la droite ; repoussé par la compagnie Frèrejean (1re d'auxiliaires), il se rabat à gauche où il est tenu également en respect par la compagnie Bouverot (2e d'auxiliaires) et abandonne alors la position.

En somme, l'ennemi s'est battu mollement et a une quarantaine d'hommes hors d'action ; de notre côté, nous avons quelques tirailleurs blessés.

Ne voyant plus rien devant lui, le colonel Archinard laisse sur place les spahis auxiliaires, l'artillerie (sauf la batterie de 80^{mm}), le convoi, les Peulhs d'Aguibou et, avec le reste, gagne Kori-Kori où il est avisé qu'Ahmadou a concentré son armée à Kouni-Kouni.

Les spahis Baurès lancés en reconnaissance ne découvrent aucune trace des Toucouleurs et la colonne s'arrête au soir à la mare de Tilé (12 kilomètres au delà de Kori-Kori). Le 29 avril, le colonel continue sa route sur Bandiagara et, peu après, est informé que le sultan a déserté sa capitale depuis la veille.

Les Français s'établissent aussitôt dans la ville et les spahis auxiliaires s'assurent qu'il n'y a plus de rassemblements ennemis dans le voisinage.

Annexion du Macina (mai). Fuite d'Ahmadou vers l'est. — Les chefs habés et beaucoup de chefs toucouleurs se soumettent. Aguibou demeure à Bandiagara qui obtient comme garnison les spahis auxiliaires et la 2e compagnie d'auxiliaires, le tout sous les ordres du capitaine Blachère.

Le 5 mai, la colonne rétrograde sur Mopti et Djenné d'où, par Say, Mérou et la rive gauche du Niger, elle revient à Ségou et est disloquée (20 mai).

L'occupation de Bandiagara a pour conséquence d'achever la pacification de la région. L'almamy de Dia, le chef des Peulhs du Macina, les villages du Djenneri, du Pondory, du Bendougou acceptent notre domination ; le Mossi proteste de son amitié ; Ali-Kari, le chef de Bocé, adresse des cadeaux au commandant supérieur. De Nampala, El-Hadj-Bougoumi offre la paix ; toutefois, n'osant l'apporter lui-même au capitaine Cogniard venu à Sokolo,

il se retire à Diafara et Léré ; ses partisans le trahissent et réclament un autre chef. Enfin Bassikounou et tout le pays jusqu'à Oualata se rangent sous notre dépendance.

A Djenné, le colonel Archinard a été averti qu'Ahmadou s'est réfugié à Douentza [1] d'où il cherche à recruter des indigènes pour reprendre l'offensive ; il a immédiatement détaché sur Bandiagara une 2e compagnie de tirailleurs afin de permettre au capitaine Blachère d'expulser au loin le sultan.

Cet officier rejoint les Toucouleurs le 19 mai à Douentza et leur tue 103 hommes ; de son côté, il a quelques hommes blessés, entre autres le lieutenant Arago. Ahmadou s'éloigne à la hâte vers le Hombori et donne, comme point de ralliement à ses fidèles, le village de Dalla, à 55 kilomètres plus à l'est.

Le capitaine se porte sur Dalla avec deux sections et 40 spahis, mais le sultan prévenu a le temps de s'échapper, grâce au dévouement d'une vingtaine de guerriers qui se font massacrer dans un défilé de la route.

La petite troupe poursuit les Toucouleurs pendant 30 kilomètres encore, puis, jugeant ses chevaux trop fatigués, retourne à Bandiagara avec un nombreux butin et la famille d'Ahmadou qu'elle a capturée [2].

La compagnie de renfort, devenue désormais inutile à Bandiagara, rentre à Djenné.

Quant au sultan, il se rend à Dori où il essaie, comme jadis au Macina, d'empoisonner le chef pour avoir sa place ; chassé de la ville, il s'engage, presque seul, dans une contrée inhospitalière et erre de village en village jusqu'au Torodi dont les Peulhs lui barrent le chemin.

---

1. Voir croquis nº 8.
2. Le capitaine Blachère meurt, peu après, d'une dysenterie ; il s'était signalé en créant à Sansanding l'escadron de spahis auxiliaires qu'il devait commander.

Obliquant plus au nord, il atteint Ouro-Gueladjio, dans le Yagha (mai 1895), et s'empare, peu après, de Larba, dans le Songhay indépendant, terrain appartenant à la tribu touareg des Logomaten. Ceux-ci accourent, infligent aux Toucouleurs une sanglante défaite et réoccupent le village.

Ahmadou est donc dans une très mauvaise situation quand, heureusement pour lui, le chef de Say lui accorde libre passage sur son territoire ; il peut ainsi franchir le Niger et arriver au Djerma où les habitants l'accueillent assez bien et lui désignent Dounga comme résidence.

Là, il recommence ses intrigues contre les Français qui le retrouveront au moment de leur entrée à Say.

Organisation de la conquête ; résultats de la campagne. — Avant de quitter Ségou, le commandant supérieur organise les territoires récemment acquis.

Le Macina est maintenu à Aguibou sous le contrôle d'un résident placé à Bandiagara ; le Guénié-Kalary, le Baninko et le Minianka sont rattachés au cercle de Ségou ; les terrains autour de Sokolo et de Djenné constituent deux nouveaux cercles : l'un, « cercle de Sokolo », confié au capitaine Cogniard, embrasse Segala, Sokolo, Bassikounou et le Monimpé ; l'autre, « cercle de Djenné », administré par le capitaine Gautheron, renferme le Kaminiadougou, le Sarro, le Pondory, le Djenneri et le Bendougou.

Mademba reste fama de Sansanding et dépendances.

Afin de garantir la navigation du Niger et du Bani, un poste est fondé au confluent des deux rivières, à Mopti ; la 5e compagnie de tirailleurs soudanais s'y installe en garnison et la flottille du Niger a ordre d'y fixer désormais son mouillage.

Pour faciliter la tâche du commandant supérieur, le colonel Archinard fractionne la colonie en trois grandes

régions, chacune composée d'un certain nombre de cercles :

1° Région nord, chef-lieu Nioro, sous l'autorité du commandant Claude ;

2° Région est, chef-lieu Ségou, sous le commandant Brisac ;

3° Région sud, chef-lieu Siguiri, sous le chef d'escadrons Richard.

Le colonel remonte alors le Niger en bateau jusqu'à Manambougou (fin mai), règle, chemin faisant, le service de ravitaillement par pirogues entre Ségou et Bammako et rallie ensuite Kayes par la voie ordinaire. Là, il remet l'intérim du commandement au lieutenant-colonel Bonnier et, en juillet, regagne la France.

A la suite de la campagne de 1892-1893, le Soudan français prend une physionomie nouvelle ; agrandi d'un tiers, il est, en outre, délivré de ses deux ennemis les plus redoutés : Samory et Ahmadou. Si, au sud, la contrée, encore sillonnée par quelques bandes armées, n'est pas tout à fait pacifiée, du moins, au nord, tout est tranquille et la chute de Djenné, jointe à l'occupation du Macina supprime, d'une part, les obstacles qui s'opposaient jusqu'alors aux relations avec Tombouctou, de l'autre nous amène aux portes du Mossi.

Les expéditions paraissent donc terminées et les commandants supérieurs n'auront désormais, semble-t-il, qu'à s'adonner exclusivement à la gestion intérieure et au développement économique de la colonie.

Mais le colonel Archinard ne veut pas s'arrêter là.

Depuis longtemps déjà, d'accord en cela avec le général Borgnis-Desbordes, inspecteur permanent des troupes de la marine, il a conçu le projet de pousser jusqu'à Tombouctou, estimant la possession de cette ville nécessaire aussi bien pour la sécurité ultérieure du Soudan que pour sa prospérité et son avenir.

Tombouctou, en effet, grand entrepôt commercial du centre africain, est la clef de toutes les routes du Sahara et du Soudan ; livrée depuis des siècles à l'anarchie, elle subit le joug néfaste des Touareg et, à leur instigation, deviendra vraisemblablement un foyer de résistance contre la domination française. Il importe d'éviter pareille éventualité et de détourner, à notre profit, les transactions qui ont lieu dans la riche cité.

Cette idée adoptée, le colonel Archinard en prépare soigneusement la réalisation. Comptant bien revenir au Soudan l'année suivante avec pleins pouvoirs pour agir, il remet à cette date l'exécution de son plan et, dans l'intervalle, laisse à ses subordonnés : le lieutenant-colonel Humbert et le lieutenant de vaisseau Boiteux, des instructions précises sur la conduite à tenir en son absence.

Le premier se bornera à mobiliser les tirailleurs en vue de la prochaine campagne [1] ; le second activera la construction d'un nombre suffisant de chalands pour le transport des vivres, des munitions et d'une partie de la future colonne ; il sera libre d'escorter les convois de marchandises entre Djenné et Tombouctou, à condition de ne pas sortir de son rôle de protecteur militaire et de ne pas communiquer avec les habitants de Tombouctou.

Le colonel avait tablé sans les événements.

D'abord tout n'est pas dit avec Samory qui reparaît dans la boucle du Niger, ce qui oblige le lieutenant-colonel Bonnier à entreprendre contre lui de nouvelles opérations ; de plus, une marche téméraire et prématurée du commandant Boiteux sur Tombouctou exige une

1. Un décret du 9 août 1893 porte à douze le nombre des compagnies du régiment de tirailleurs soudanais et un autre, du 29 août, crée un deuxième escadron de spahis soudanais.

intervention immédiate qui a pour conséquence l'occupation de la ville ; enfin, au ministère des colonies, on ne partage pas la manière de voir du colonel Archinard.

Considérant la période des conquêtes comme close, on substitue le régime civil au commandement militaire et M. Grodet est appelé à la direction du Soudan en qualité de gouverneur.

CHAPITRE X

INTÉRIM DU LIEUTENANT-COLONEL BONNIER (1893) CONQUÊTE DE TOMBOUCTOU (1894-1896)

REPRISE DE LA LUTTE CONTRE SAMORY DANS LA BOUCLE DU NIGER[1]

Formation d'une colonne expéditionnaire à Bammako (fin novembre). — Dans le courant d'octobre, le lieutenant-colonel Bonnier, averti que des difficultés administratives se sont produites à Ségou, Djenné et Bandiagara, se propose d'aller lui-même régler les diverses questions pendantes, de pousser ensuite jusqu'aux États de Tieba où le commandant Quiquandon a su rétablir notre influence et de revenir par la région sud du Soudan.

Mais, bientôt, il apprend que Samory recommence les hostilités. Celui-ci, en effet, bien que dépossédé de son royaume, n'a pu se résoudre à abdiquer sa puissance ; retiré sur le Bandama, il a, aidé de son fidèle Sékou-ba, remis son armée sur pied et, au mois d'août, s'est emparé de Sakala tout en guettant une occasion favorable pour rentrer en ligne.

A ce moment, Tieba, notre allié, meurt et est remplacé par son frère Babemba, d'un caractère bien moins belliqueux. Profitant de cet événement, Samory se porte

---

1. Croquis n° 12.

vers le nord et, longeant notre frontière, pénètre dans le Kénédougou où il espère se tailler un nouvel empire aux dépens du fama.

En même temps, pour faire diversion, il envoie plusieurs de ses bandes opérer à la limite sud du Kissi, du Toukoro et du Gankouna ; elles chercheront à créer une sorte d'État tampon entre nos territoires et ceux de la Sierra-Leone, en entraînant vers l'est les populations de ces provinces, et s'efforceront de renouer des relations avec les Anglais. Heureusement, le prestige de l'almamy était bien affaibli dans ces contrées et les indigènes résistent à ses lieutenants, tout en réclamant notre concours.

Samory, de son côté, razzie et incendie les villages, accapare les vivres et emmène à sa suite les habitants valides, égorgeant tout le reste. A la fin de novembre, il apparaît sous les murs de Ténétou et de Bougouni qu'il assiège ; ces villes se défendent courageusement, repoussent toutes les attaques et invoquent l'appui des Français.

Au reçu des premières nouvelles, le lieutenant-colonel Bonnier a quitté Kayes (17 novembre) se dirigeant en hâte vers Bammako. Là, il enjoint à une partie des garnisons voisines de descendre au sud, dans la vallée du Milo, de façon à renforcer, au besoin, les postes de Kérouané et de Kissidougou ; puis, répondant à l'appel de Babemba, il constitue une colonne de secours ainsi composée :

L'état-major : capitaine Regad, chef d'état-major ; capitaine Sansarric, sous-chef ; capitaine Nigotte, chargé des levés topographiques ; lieutenant Garnier, adjoint ; médecin de 1re classe Grall ; vétérinaire Lenoir et un interprète ;

Le deuxième escadron de spahis soudanais : capitaine Prost ; lieutenants Payn et Robillot ;

Une batterie de 6 pièces : capitaines Aurenche et Fourgeot ;

Quatre compagnies de tirailleurs soudanais : 8e compagnie : capitaine Scal ; 9e compagnie : capitaine Pansier ; 11e compagnie : capitaine Philippe, lieutenant Frantz, sous-lieutenant Sarda ; 12e compagnie : capitaine Puypéroux, lieutenant Maillac, sous-lieutenant Bluzet.

Un convoi important de vivres et de munitions.

Au total : 475 tirailleurs et 100 spahis.

Le plan du lieutenant-colonel est de s'avancer directement sur Ténétou et de rejeter Samory vers le sud, pendant que le commandant Richard, à la tête d'une deuxième colonne comprenant les garnisons de Kankan, Kérouané et le premier escadron de spahis soudanais (capitaine Goujet), coupera la retraite aux Sofas et débarrassera le pays à l'est du Milo des bandes ennemies qui s'y trouvent encore.

Marche du lieutenant-colonel Bonnier sur Ténétou (décembre). — Le lieutenant-colonel se met en route le 30 novembre, traverse le Niger et, s'engageant aussitôt dans la brousse, s'achemine sur Ténétou à sept étapes dans le sud-est.

Avisé que Ténétou et Bougouni, désespérant de nous voir arriver, viennent de se rendre et que l'almamy a concentré toutes les populations à Faragaré et Koloni pour les évacuer au loin, il accourt à Faragaré, surprend, en chemin, l'ennemi, le bouscule (5 décembre) et sauve ainsi le village des flammes.

Dans la nuit, laissant le gros du détachement à Faragaré, le lieutenant-colonel organise une colonne volante avec l'état-major, les 11e et 12e compagnies, les spahis, deux pièces de canon et, approvisionné à deux jours de vivres, s'élance à la poursuite des Sofas.

Parvenu à Koloni, il tombe à l'improviste sur l'adver-

saire qu'il aborde impétueusement sans lui donner le temps de se reconnaître et le disperse après une vive et courte fusillade. Les spahis serrent de près les fuyards ; Amara-Diali, le conseiller intime de Samory, qui galope aux côtés de son maître, est fait prisonnier ; toutefois, l'almamy réussit encore à s'échapper.

Au cours de la lutte, un lieutenant de spahis et deux hommes ont été blessés ; l'ennemi a perdu plus de 200 hommes et a dû abandonner ses captifs et son butin entre nos mains.

Le lendemain, 7 décembre, le lieutenant-colonel retourne à Faragaré où il rallie tout son monde. Après un jour de repos, il repart pour Ténétou, précédé par les 8e et 9e compagnies.

La route suivie est jonchée de cadavres d'indigènes, victimes des cruautés de Samory ; à certains endroits, ils sont empilés par tas de 50 à 60, et quand les Français débouchent à Ténétou, ils aperçoivent le tata saccagé, détruit, et, au milieu de ces ruines, les corps mutilés de 300 malheureux.

Durant deux jours encore, le lieutenant-colonel harcèle les bandes de Sofas qui s'éloignent vers le sud ; il installe alors la 8e compagnie en garnison à Ténétou et un poste de miliciens à Faragaré, puis regagne Bammako (18 décembre).

Démoralisé par ces nouveaux échecs, privé, en outre, de ressources et de munitions, Samory rétrograde au sud-est, vers le pays de Kong.

Derniers engagements contre les Sofas dans la région sud (décembre 1893-mars 1894). — De son côté, le commandant Richard a envoyé le lieutenant G. Maritz en reconnaissance au Kissi pour en expulser les groupes armés qui le ravagent ; lui-même parcourt le Toukoro et

le Gankouna, refoulant devant lui les Sofas qui fuient éperdus dans le sud.

Pour assurer notre domination dans la contrée, il fonde un poste à Beyla et y place en garnison la 7e compagnie de tirailleurs (capitaine Loyer, lieutenant Lecerf); puis, s'étant pourvu abondamment de vivres, il s'enfonce au sud-est sur les traces de l'ennemi qui cherche à rejoindre l'almamy vers le Bandama.

Rappelé sur le Milo par ordre de M. Grodet, le commandant suspend la poursuite et rentre à Kérouané où il disloque sa colonne.

Pendant ce temps, le lieutenant Maritz s'est porté, à l'ouest, jusqu'à Warina où il se heurte de nuit à une troupe anglaise qui opère dans les environs.

En effet, les Anglais, jaloux de notre apparition à la limite de leur colonie, ont décidé la construction d'une ligne de postes, parallèlement aux nôtres, à Caliere, Falaba et Sangbé ; de plus, inquiets de l'irruption chez eux des bandes de Bilali ; ils ont lancé contre elles une forte colonne sous le commandement du colonel Ellis.

Le 23 décembre, grâce à la duplicité de Corona, chef du Ouéma, Anglais et Français se rencontrent et entament un sanglant combat. Le lieutenant Maritz n'a que 20 tirailleurs soudanais et 120 auxiliaires ; les Anglais sont 300 ; après une lutte acharnée, les Anglais se retirent avec 3 officiers et 50 hommes hors d'action ; les Français, pour leur compte, en ont 30 parmi lesquels le lieutenant Maritz tué dès les premiers coups de fusil.

A Beyla, le capitaine Lecerf déploie une grande activité et ramène peu à peu le calme dans le pays. Durant une sortie aux alentours du poste, son second, le lieutenant Lecerf, s'aventure jusqu'à N'Sapa (à six jours de marche dans le sud-ouest) et est tué au cours d'une lé-

gère escarmouche qu'il livre aux Sofas sous les murs du village (15 mars 1894)[1].

Quant à Samory, une fois à Kong, il change momentanément de tactique à notre égard et, au mois de janvier 1894, adresse des émissaires à Kayes pour demander la paix.

En réalité, l'almamy ne renonce aucunement à ses prétentions ; mais, sentant que le Soudan lui est désormais irrévocablement fermé, il songe à se tailler un autre empire dans l'hinterland de la Côte d'Ivoire et au pays de Kong ; ses offres pacifiques ne sont donc qu'un prétexte pour gagner du temps, se ménager des amitiés dans la contrée et reconstituer ses bandes.

Croyant à la bonne foi du roi nègre, M. Grodet prescrit au commandant Richard d'entrer en pourparlers avec lui et de l'attirer sur notre territoire pour discuter les conditions d'un traité ; toutefois, comme Samory traîne ses réponses en longueur, on trouve son attitude louche et ses délégués sont reconduits à la frontière.

L'almamy jette alors le masque, se déclare à nouveau notre ennemi irréconciliable et envahit le nord de la Côte d'Ivoire. Pour enrayer les progrès des Sofas, le Gouvernement détache le lieutenant-colonel Monteil à la Côte d'Ivoire avec mission de dégager Kong et, en même temps, ordonne de former une colonne à l'aide des postes de la région sud, dans le but de protéger éventuellement les États de Babemba.

Le fama d'ailleurs refuse ce concours qu'il juge inutile et réclame simplement des vivres et des munitions qui lui sont expédiés.

Néanmoins, par pure précaution, le gouverneur enjoint au commandant Dargelos, successeur du chef d'esca-

1. L'adjudant Angélidéi parvient à transporter le corps de son chef jusqu'à Beyla, après une pénible retraite qui lui fait le plus grand honneur.

drons Richard dans la direction de la région sud, de concentrer trois compagnies de tirailleurs à Bougouni, point extrême de notre pénétration dans l'est, et d'y accumuler des vivres pour trois mois. Cet officier devra s'abstenir de toute diversion du côté de Kong par suite de l'impossibilité de ravitailler ses troupes à une distance aussi grande du Niger.

Le commandant Dargelos se borne donc à pousser jusqu'à Bougouni où il séjourne plusieurs mois [1].

En tout cas, à partir de 1894, les Sofas disparaissent des contrées sud du Soudan qu'ils ont si longtemps terrorisées.

CONQUÊTE DE TOMBOUCTOU [2] (1894-1896)

La conquête de Tombouctou peut être divisée en deux phases :

La première comprenant les opérations qui amènent les Français à occuper solidement la ville et les environs; la deuxième marquée par la lutte contre les Touareg qui, durant plusieurs années, s'efforceront de nous chasser des territoires où seuls, jusqu'alors, ils régnaient en maîtres.

I. OCCUPATION DE TOMBOUCTOU (DÉCEMBRE 1893-MARS 1894)

Prise de Tombouctou par la flottille du Niger (15 décembre). — Fort des instructions du colonel Archinard, le lieutenant de vaisseau Boiteux qui, comme

---

1. Le commandant Dargelos meurt à son retour à Bissandougou le 2 juillet 1895. Il est regrettable qu'il n'ait pu s'avancer de Bougouni vers l'est; Samory eût été pris ainsi entre deux feux.

2. Croquis n° 13.

tous les officiers soudanais de cette époque, était hanté par l'idée d'aller à Tombouctou et de réaliser à sa gloire le rêve caressé depuis si longtemps par Davoust et Hourst, ses prédécesseurs, accompagne, dès le mois de juillet 1893, des marchands diennéens qui se rendent par eau à Tombouctou, bien décidé à tenter un coup de main sur la ville s'il en trouve l'occasion.

Prévenu de ces intentions belliqueuses, le lieutenant-colonel Bonnier, arrivé depuis peu à Kayes, ordonne au commandant Boiteux de retourner à son mouillage à Mopti.

L'officier obéit; toutefois, au début de décembre, sachant que M. Hourst vient d'être chargé d'une mission du côté de Tombouctou, il craint d'être devancé par lui et, quittant aussitôt Mopti avec les canonnières *Mage* et *Niger* et deux chalands, descend le fleuve jusqu'à Saraféré. Là, il recrute, comme pilotes, deux commerçants de Tombouctou qui, ruinés par les Touareg, s'étaient exilés et, continuant son voyage par El-Oual-Edji et Korioumé, s'engage, le 5 décembre, dans le marigot de Daï.

Parvenu à 2 kilomètres de Kabara, il laisse les bateaux à la garde de son second, l'enseigne de vaisseau Aube, et s'embarque dans un chaland, avec 11 laptots, pour reconnaître la route. A peine en vue du village, il est accueilli par une nuée de lances et de javelots jetés par les Touareg qui se sont massés sur le rivage.

La veille, en effet, les Tenguéréguifs, avertis de la présence des Français à Korioumé, ont prescrit à Hamdia, le chef de Tombouctou, de mobiliser les habitants; dans la nuit, Touareg et Tombouctiens se sont portés vers Kabara.

Pendant une heure, les laptots soutiennent le combat contre les 150 hommes qui s'opposent à leur passage et finissent par les mettre en fuite. Dans la journée, la flottille amarre auprès du village.

Le commandant Boiteux entame alors des pourparlers avec les notables de Tombouctou ; ceux-ci affirment qu'ils ont dû suivre, malgré eux, les Touareg à Kabara ; qu'en réalité, las de subir le joug de leurs oppresseurs, ils désirent ardemment être délivrés par les Français. Pourtant, redoutant les représailles des Touareg, ils refusent de signer un traité de protectorat.

Brusquant les négociations, le commandant résout de pousser vers Tombouctou. Profitant d'une crue exceptionnelle du Niger qui permet de remonter le marigot de Kabara jusqu'à Tombouctou, il part avec l'enseigne de vaisseau Aube, 18 laptots et les chalands armés de canons-revolvers empruntés aux canonnières et, le 15 décembre au matin, accoste devant Tombouctou.

Depuis plusieurs jours, les Touareg se sont éloignés de la ville ; les *Kountas,* au nombre de 40 environ, veulent résister ; le reste de la population les en empêche et les Français pénètrent tranquillement dans la cité qui se range, dès lors, sans hésiter, sous notre domination.

Le commandant Boiteux organise immédiatement la défense au cas d'un retour offensif probable des Touareg ; deux fortins sont improvisés au nord et au sud de Tombouctou et munis chacun d'un canon-revolver ; de plus, les laptots et une cinquantaine de Tombouctiens sont groupés aux endroits favorables.

Massacre de l'enseigne de vaisseau Aube (28 décembre) ; combats contre les Tenguéréguifs. — Pendant ce temps, l'enseigne Aube rétrograde avec les chalands sur Kabara (à 10 kilomètres de Tombouctou), recevant en chemin les soumissions des chefs de village.

Assailli, le 28 décembre, par les Touareg, il les refoule ; malheureusement, il les poursuit imprudemment durant 5 kilomètres au milieu des sables et se voit soudain entouré par de nombreux cavaliers. Il cherche à re-

culer jusqu'au point où il a abandonné ses embarcations ; mais il s'égare et n'atteint le marigot qu'à 1,200 mètres de là. Enfonçant presque à mi-corps dans un terrain inondé et mouvant où les javelots de l'ennemi ont la supériorité sur les fusils, il est, en un instant, tué ainsi que ses dix-neuf compagnons[1].

Entendant la fusillade, le commandant Boiteux accourt en hâte avec les Tombouctiens dans la direction de Kabara et disperse les Touareg qui ont 15 des leurs hors d'action.

Néanmoins, la petite troupe est dans une situation des plus périlleuses ; les Tenguéréguifs ne cessent de rôder autour de Tombouctou et excitent les Kel Antassar à s'unir à eux pour reprendre la ville ; le commandant redouble de vigilance et utilise tous les indigènes valides à la sécurité de la place.

Intimidés, les Touareg disparaissent et vont bloquer la route de Kabara afin d'affamer la garnison. Le calcul était juste. Le 6 janvier, les Français sont à court de vivres.

Pour se ravitailler, le commandant Boiteux envoie, de nuit, les chalands à Kabara d'où ils reviennent garnis ; les Touareg essaient vainement de les arrêter et, croyant que ce sont des renforts, évacuent leur position.

Le chemin de Tombouctou est donc libre.

Ainsi, 19 hommes ont réussi à s'emparer d'une ville de 8,000 âmes et à tenir tête, pendant un mois, à des bandes compactes de Touareg. Par malheur, cette glorieuse équipée a pour conséquence un sinistre épilogue.

Formation de deux colonnes de secours (31 décembre). — Au milieu de décembre, le lieutenant-colo-

---

1. Les corps sont ensevelis sur place. Les indigènes ont surnommé ce lieu « our oumaïra » (on n'entend pas). Une croix de bois rappelle toujours au voyageur le souvenir de ces morts héroïques.

nel Bonnier, rentrant alors de son expédition contre Samory, est avisé qu'en dépit de ses instructions le commandant Boiteux s'est avancé sur Tombouctou. Prévoyant que cet officier sera bientôt dans un cas critique, il force de vitesse jusqu'à Bammako.

Là, il enjoint de rassembler toutes les pirogues disponibles à Toulimandio et, trois jours après (21 décembre), s'embarque avec son infanterie pour Ségou où il a hâte d'arriver, de façon à être à même de prêter assistance à la flottille. Les autres éléments de la colonne, sous la conduite du commandant Joffre, rejoindront par terre, le long de la rive gauche du Niger, ainsi que la 10ᵉ compagnie de tirailleurs.

A Ségou, le lieutenant-colonel trouve le commandant Hugueny qui lui annonce la nomination de M. Grodet comme gouverneur du Soudan et lui remet, en même temps, une lettre de rappel à Kayes.

Estimant que, pour le moment, son devoir lui impose de se rapprocher des canonnières, sans doute en mauvaise posture, le lieutenant-colonel Bonnier juge opportun de suspendre l'exécution de cet ordre ; il avertit donc aussitôt M. Grodet qu'eu égard au danger couru par le lieutenant de vaisseau Boiteux il assume la responsabilité de le dégager afin d'éviter une catastrophe, puis continue sa route vers le nord par Sansanding et Mopti.

Chemin faisant, il apprend l'occupation de Tombouctou, le massacre de l'enseigne Aube et l'état périlleux du commandant Boiteux. Ainsi ses craintes n'étaient que trop justifiées.

Le lieutenant-colonel adopte immédiatement les mesures suivantes :

Pour empêcher la concentration des nomades, il constitue deux colonnes :

Pendant que lui-même, à la tête de la première, des-

cendra le fleuve par eau, directement sur Tombouctou, le commandant Joffre, avec la seconde, se portera sur la ville par voie de terre en passant par Sansanding, Monimpé, Nampala, le lac de Kabara, Sompi et Goundam; jusqu'à Kabara, cet officier s'efforcera d'affermir notre autorité dans la région et dirigera sur Sokolo, Djenné ou Sansanding les chefs des villages encore rebelles; au delà, il prendra possession du pays qui est habité par des populations indépendantes et en amènera les chefs à Tombouctou.

Marche du lieutenant-colonel Bonnier sur Tombouctou; désastre de Dongoï (15 janvier 1894). — La colonne Bonnier, dite « colonne n° 1 », est ainsi composée :

État-major : capitaine Regad, chef d'état-major; capitaine Livrelli, sous-chef; capitaine Nigotte, chargé de la topographie; capitaine Sansarric, lieutenant Garnier, docteur Grall, vétérinaire Lenoir, interprète Aklouck.

Artillerie : deux pièces de 80mm de campagne; deux pièces de 80mm de montagne; deux pièces de 4 de montagne, capitaine Aurenche.

Infanterie : un bataillon de tirailleurs soudanais à trois compagnies, sous le commandant Hugueny :

5e compagnie (trois sections), capitaine Tassard, lieutenant Bouverot;

11e compagnie, capitaine Philippe, lieutenant Frantz, sous-lieutenant Sarda;

9e compagnie, capitaine Pansier.

Convoi : douze jours de vivres et les munitions.

Le 1er janvier 1894, les troupes du lieutenant-colonel, réparties sur 300 pirogues, se mettent en mouvement[1]

---

1. Le matériel d'artillerie a été démonté pour être transportable.

et, après neuf jours de navigation, débouchent en vue de Kabara où elles rallient la flottille alors commandée par un second maître de la marine.

Sitôt débarquées, elles gagnent Tombouctou, sauf l'artillerie et le convoi qui demeurent momentanément à Kabara sous la protection de la 9e compagnie.

Le lieutenant de vaisseau Boiteux, heureusement délivré, quitte la ville et retourne à Kabara. Une section de la 11e compagnie (capitaine Sansarric) s'installe dans le fortin nord, le reste du détachement bivouaque au sud-ouest de la place.

Les couleurs françaises flottent désormais et définitivement sur les murs de la cité.

Obéissant aux injonctions de M. Grodet, le lieutenant-colonel Bonnier se dispose alors à rétrograder sur Kayes et, comme des groupes de Touareg lui sont signalés vers Goundam, il compte les disperser en route et faciliter ainsi la tâche du commandant Joffre dont il n'a aucune nouvelle.

Laissant en garnison à Tombouctou la 9e compagnie, un peloton de la 11e (lieutenant Frantz), l'artillerie et le convoi, sous le capitaine Philippe, il repart le 12 janvier dans la direction de l'ouest ; le lendemain, il croise une série de campements touareg, capture plus de 3,000 moutons et couche à Tinteïlou, limite des inondations du marigot de Goundam.

Le 13, la petite troupe saisit 600 nouveaux moutons à Massakoré ; une section de la 5e compagnie échange des coups de fusil avec une trentaine d'hommes armés et fait quelques prisonniers. Ceux-ci informent que Tenguéréguifs et Kel Antassar sont massés nombreux à Djidjin, non loin du village de Dongoï (à 2 kilomètres de là). Le lieutenant-colonel oblique aussitôt de ce côté mais, en raison de l'heure tardive, il maintient à Massakoré tous les animaux et les tirailleurs fatigués, sous la garde d'une

section de la 11e compagnie et d'une de la 5e, avec le sous-lieutenant Sarda.

Réduite à trois sections, la colonne parvient le soir à Tacoubao que les Touareg ont abandonné quelques instants auparavant. La section Bouverot fouille le terrain sur la gauche ; les deux autres, sous le capitaine Tassard, éclairent sur la droite ; l'état-major s'établit au milieu d'une clairière entourée de gommiers et de mimosas.

Peu après, les reconnaissances reviennent, la première avec 800 moutons, la seconde avec une centaine de bœufs. On campe alors en carré : la section Bouvard au sud, les sections du capitaine Tassard au nord, l'état-major au centre, le bétail parqué sur les deux dernières faces. Les feux sont allumés ; les hommes s'endorment roulés dans leurs couvertures ; seules, six sentinelles veillent à petite distance en avant des faces.

Le 15 janvier au matin, vers 4 heures et demie, deux coups de feu suivis du cri : « Aux armes ! » retentissent dans le silence et l'obscurité ; en un clin d'œil, tout le monde est debout, malheureusement trop tard.

A la faveur des ténèbres, 250 fantassins et 130 cavaliers touareg se sont glissés jusqu'aux abords du bivouac. Surgissant de toutes parts, ils renversent les faisceaux, chassent les bœufs et les tirailleurs affolés devant eux ; c'est un tumulte indescriptible.

La surprise et l'attaque sont si rapides, le désordre est tel que la résistance est impossible. Quelques coups de fusil parmi des clameurs de détresse et c'est tout. Un quart d'heure après, le détachement, presque en entier, est exterminé.

Pourtant, le capitaine Nigotte (blessé à la tête), le sergent-major Béretti, le sergent Lahire et 8 tirailleurs réussissent à se faufiler de buisson en buisson et aboutissent ainsi au bord d'un marigot qu'ils franchissent non sans mille difficultés.

Deux heures et demie après, ils rejoignent le sous-lieutenant Sarda ainsi que plusieurs autres tirailleurs qui ont pu s'échapper.

11 officiers : le lieutenant-colonel Bonnier ; le commandant Hugueny ; les capitaines Regad, Livrelli, Tassard et Sansarric ; les lieutenants Garnier et Bouverot ; le docteur Grall ; le vétérinaire Lenoir ; l'interprète Aklouck ; 3 sous-officiers : les sergents Gabrié, Etesse et un indigène ; enfin 68 tirailleurs sont tombés victimes de la fureur de l'ennemi[1].

Mesures défensives du capitaine Philippe à Tombouctou. — Prenant le commandement des survivants, le capitaine Nigotte dirige la retraite. Pour ne pas attirer sur lui les Touareg, il lâche les 3,000 moutons enlevés précédemment ; puis, encadrant le convoi avec les 70 tirailleurs qu'il a sous la main, il s'achemine sur Tombouctou où il pénètre le lendemain, 17 janvier, après quelques alertes insignifiantes.

Malgré le danger de la situation, le capitaine Philippe, commandant d'armes de Tombouctou, ne se laisse pas aller au découragement et, avec le plus grand sang-froid, il adopte de suite les dispositions nécessaires pour éviter le même sort.

De légères reconnaissances parcourent les environs de la ville, cherchant à recueillir les isolés qui errent peut-être encore, perdus dans le désert ; toutefois, elles n'osent s'aventurer au loin, car les Touareg rôdent en force à proximité.

La ville est organisée solidement de manière à repousser tout assaut et les 300 hommes de la garnison exercent une surveillance incessante ; des miliciens sont

1. La catastrophe de Dongoï eut un douloureux retentissement en France, tant à cause de la proportion anormale des officiers disparus que des circonstances exceptionnelles dans lesquelles elle se produisit.

recrutés et servent à reconstituer la 5e compagnie qui est confiée au lieutenant Frantz[1].

Abondamment pourvu de vivres, le capitaine Philippe attend sans inquiétude; il sait, d'ailleurs, qu'un convoi, parti de Ségou le 10 janvier, s'avance pour le ravitailler. Il demande simplement au lieutenant de vaisseau Boiteux de ne pas quitter Kabara avant l'arrivée du commandant Joffre et adresse à ce dernier un émissaire pour le renseigner sur les événements et le mettre en garde contre les Touareg.

De tous côtés dans la contrée, les villages envoient des délégués affirmer leur obéissance aux Français. Enfin, à Tombouctou, la population, qui aspire avant tout au calme et à la reprise des affaires, fournit aux officiers son concours absolu.

Aussi, en rédigeant son rapport au gouverneur pour lui donner les détails du massacre de Dongoï, le capitaine Philippe termine-t-il en disant qu'« il répond de tout[2] ».

Marche du commandant Joffre sur Tombouctou (janvier-février). — Pendant ce temps, le commandant Joffre exécute son mouvement aussi rapidement que possible, mais dans les territoires ruinés et hostiles qu'il lui faut traverser, son ravitaillement est des plus difficiles et, bien qu'il ait emporté une quantité considérable de vivres, il est obligé de s'arrêter plusieurs fois pour en effectuer le renouvellement.

Sa colonne, appelée « colonne n° 2 » comprend :

État-major : capitaine Gautheron, un docteur, un interprète.

---

1. Le sous-lieutenant Sarda, étant malade, a dû, en effet, remettre le commandement de sa section; il meurt peu après, le 5 mars.
2. Le capitaine Philippe meurt à Madagascar le 3 août 1898.

Cavalerie : le 2ᵉ escadron de spahis soudanais, capitaine Prost, lieutenants Payn et Robillot ; un peloton de 30 spahis auxiliaires, capitaine Pouydebat.

Artillerie : deux pièces de 80ᵐᵐ de montagne, capitaine Fourgeot.

Infanterie : deux compagnies de tirailleurs soudanais : la 10ᵉ, capitaine Cristofari, lieutenant Frèrejean, sous-lieutenant Sadioka ; la 12ᵉ, capitaine Puypéroux, lieutenant Maillac, sous-lieutenant Bluzet.

Convoi : tous les chevaux et mulets de la première colonne.

En tout : 17 officiers dont deux indigènes, 380 combattants dont 50 Européens, 42 conducteurs, 662 auxiliaires, 183 chevaux et 18 mulets.

Le 27 décembre 1893, la colonne s'ébranle et descend la rive gauche du Niger jusqu'à Sansanding. Là, elle abandonne la vallée du fleuve qui, à cette époque de crues, est un vaste marécage d'une étendue de 50 kilomètres, et se dirige par Monimpé et Nono sur Telé où elle parvient le 3 janvier.

Au delà, ne pouvant gagner Sompi par le chemin direct qui rase les ruines de Gardio et de Diartou, chemin alors submergé, ni longer les inondations dont il est tenu à distance par la vase, le commandant Joffre oblique par Dioura sur Oudiabé, le point d'eau le plus proche.

Durant quatre jours, les troupes circulent dans un sentier à peine tracé, au milieu d'un pays inculte et ravagé où elles souffrent horriblement de la soif.

Après trois jours de repos à Oudiabé, pendant lesquels le convoi se réapprovisionne, la colonne continue par Diafala, Manguirma et Diartou vers Sompi qu'elle atteint, le 16, après des étapes très fatigantes dans un terrain lourd et sablonneux.

A Sompi, évacué peu d'instants auparavant par les Kel Antassar, le commandant Joffre apprend que les

Touareg se rassemblent en nombre du côté de Goundam. Dès ce moment, il est épié par l'ennemi, sans cesse à l'affût d'une surprise ; aussi redouble-t-il de précautions et dispose-t-il ses hommes sur trois files, formation préconisée autrefois par le colonel Frey[1].

Avisé par les spahis de pointe que Nioukou, le chef du canton de Niafounké, refuse insolemment l'accès de ses terres aux Français, le commandant se porte aussitôt sur le village avec l'escadron Prost et la 10e compagnie (capitaine Cristofari).

Un marigot de 2 kilomètres de large et profond de 1 mètre entoure le tata ; de plus, 400 guerriers en disputent l'entrée. Ceux-ci, dès les premiers feux de salve, s'élancent brusquement sur les tirailleurs ; reçus par un tir rapide à bout portant et sabrés par les spahis, ils ont, en un quart d'heure, une centaine d'hommes tués et se dispersent (20 janvier).

Cinq jours après, la colonne campe à Atta sur les rives du lac Fati. Le village est désert ainsi que Mékore ; les habitants ont emmené toutes leurs pirogues, laissant toutefois d'abondantes provisions.

Dans la nuit, le capitaine Pouydebat s'éloigne avec ses spahis et le peloton du lieutenant Maillac pour occuper le marigot de Goundam et y réunir les embarcations nécessaires en vue du passage ; au petit jour, il apparaît devant Goundam et n'y trouve aucun bateau, ceux-ci ayant été détruits par l'ennemi. Sur la rive opposée du ruisseau, une forte bande de Touareg se masse dans le

---

1. Ce dispositif, tout en diminuant la longueur de la colonne, facilite les mouvements, permet d'avoir constamment son monde sous la main et d'éviter toute tentative sur un groupe isolé ; enfin le service de sûreté est plus commode. Aux haltes, on bivouaque en carré, en s'adossant à l'eau pour n'avoir que trois faces ; celles-ci sont protégées par des défenses accessoires.

Ces mesures ne sont pas inutiles, car, deux fois, entre Sompi et Niodougou, puis à Mékore, les Touareg s'approchent pour une attaque de nuit et sont contraints d'y renoncer.

village. Le capitaine s'établit vis-à-vis et, le soir, est rejoint par le gros de la colonne.

Comme il est impossible de franchir à gué le cours d'eau qui, à cet endroit, a 300 mètres de large et un courant très rapide, le commandant Joffre expédie de suite un courrier à Kabara pour prévenir le lieutenant de vaisseau Boiteux de sa situation et détache, au sud, vers Tendirma, l'escadron Prost et un peloton de la 12e compagnie, afin de se procurer des vivres et des pirogues.

Le capitaine Prost voyage toute la nuit, pénètre, le 28 au matin, dans Tendirma dont les habitants se sont réfugiés dans une île voisine avec leurs grains et leurs troupeaux, découvre quatre pirogues dans lesquelles il monte avec 20 hommes et le lieutenant Robillot, puis, après un échange de coups de fusil avec les indigènes qui ont une trentaine d'hommes tués, aborde dans l'île et saisit le bétail et les denrées qui y sont accumulées.

Le 31 janvier, la petite troupe rallie la colonne avec son butin. En apercevant les barques, les Touareg inquiets se groupent à proximité du rivage; décimés par le tir de l'artillerie, ils ne tardent pas à se retirer.

Le lendemain, en dépit de la violence du courant, l'état-major, un peloton de spahis et la 10e compagnie sont transportés sur la rive gauche où ils se retranchent fortement.

Ce même jour, le commandant Joffre est averti par lettre du funeste combat de Tacoubao, de l'arrivée prochaine de la flottille et de celle du capitaine Philippe qui accourt en hâte avec six sections de tirailleurs et deux pièces de 80mm.

Effectivement, le jour suivant, ces renforts débouchent à Goundam et, le 3 février, toutes les troupes sont concentrées sur la rive gauche du marigot.

L'échec du lieutenant-colonel Bonnier a surexcité contre les Français les partisans des Touareg; le com-

mandant Joffre en a eu la preuve sur son chemin. Il importe donc, à la première manifestation hostile, de frapper un coup énergique, sous peine d'assister à une révolte générale de toute la contrée.

Désireux de venger au plus tôt la mort de ses compagnons, le commandant veut profiter de l'appoint fourni par le capitaine Philippe pour se lancer à la poursuite des Touareg. En conséquence, il constitue une colonne légère avec l'escadron Prost, deux compagnies et demie de tirailleurs, deux sections de 80^{mm} et, maintenant le reste à Goundam, s'avance, le 4 février, sur Farasch où les Touareg lui sont signalés.

Parvenu à Karao-Kamba, il pousse une reconnaissance du côté de Farasch ; celle-ci rend compte peu après qu'à notre approche, l'adversaire a reculé jusqu'à Oum-el-Djerane, à quatre étapes plus au nord-est.

Désespérant d'atteindre un ennemi aussi mobile dans cette région aride et accidentée, avec des porteurs exténués et très peu de vivres, le commandant Joffre renonce à aller plus loin et rétrograde sur Goundam.

Le 7 février, il s'achemine vers Tombouctou par terre, tandis que le convoi, chargé sur les pirogues, descend le marigot de Goundam sous l'escorte de la flottille et d'un peloton de tirailleurs.

A Tacoubao, la colonne recueille, après un triage peu commode parmi les ossements épars sur le sable, les squelettes décharnés des 13 Européens, victimes du guet-apens des Touareg [1], les brûle sur place et rapporte leurs cendres à Tombouctou où elle entre le 12 février, après un parcours de 813 kilomètres.

A Tombouctou, le premier soin du commandant Joffre est de rendre les derniers honneurs aux morts de Don-

---

1. Seule, l'identité du capitaine Regad, ramassé à l'écart dans un marais, put être établie.

goï ; la cérémonie a lieu en grande solennité, au bruit du canon, en présence de la population et de toute la garnison[1].

II. LUTTE CONTRE LES TOUAREG (MARS 1894-MARS 1896)

Installation des Français à Tombouctou et aux environs (mars 1894). — Après le massacre de la colonne Bonnier à Tacoubao, il eût été aussi imprudent que désastreux d'évacuer Tombouctou, car, aux yeux des noirs, l'abandon d'une position acquise est toujours une preuve de faiblesse, sinon de crainte.

Notre départ eût été le signal d'un soulèvement universel suscité par les ennemis de notre domination ; nos alliés auraient été réduits à l'impuissance et la vallée du Niger fermée pour longtemps à notre influence.

Or, grâce aux efforts constants du colonel Archinard et de ses successeurs, tous les pillards et conquérants avides étaient chassés au loin dans la boucle du fleuve ; voyant que notre protection était réelle et notre autorité durable, les habitants avaient repris confiance et commençaient à se livrer à la culture. Le Soudan, ruiné par les ravages des hordes toucouleures et les razzias de Samory, se remettait à vivre ; partout, la prospérité renaissait.

On ne pouvait laisser de tels résultats ni perdre brusquement tous les sacrifices en hommes et en argent dépensés là depuis dix ans. Il fallait donc s'implanter solidement à Tombouctou et forcer les Touareg à se soumettre.

Le Gouvernement, après avis du ministère des colo-

1. Au mois d'août 1896, les cendres sont expédiées à Marseille où elles reposent actuellement.

nies, en décide ainsi; il envoie des renforts de ce côté[1] et M. Grodet qui, au début de février, ignorant encore le combat de Dongoï, avait prescrit le rappel à Kayes du lieutenant-colonel Joffre[2], adresse, peu après (13 février), à cet officier des instructions complémentaires lui enjoignant de rester à Tombouctou et d'employer les mesures exigées par les circonstances.

Tout d'abord, le lieutenant-colonel Joffre améliore la défense du pays.

A Tombouctou, deux forts sont édifiés sur l'emplacement des fortins primitifs : l'un, « fort Hugueny », au nord de la cité, l'autre, « fort Bonnier », au sud pour commander la ville près du lieu de débarquement. Ces travaux sont exécutés par le capitaine Aurenche.

A Kabara où s'établissent en garnison la 10e compagnie de tirailleurs et les spahis et où stationne désormais une flottille de pirogues, le capitaine Cristofari bâtit une redoute qu'il relie à Tombouctou par deux petits blockhaus et aménage à proximité un camp pour les spahis.

De plus, prévoyant le cas où les chalands à destination de Tombouctou sont, en raison de la baisse des eaux, contraints de s'arrêter à Korioumé, on organise un poste retranché dans ce village.

Dans l'intervalle, des bandes de Touareg apparaissant vers le Kissou, la compagnie Pansier (9e) remonte en barques le marigot de Goundam et visite ainsi Tassakant, Dongoï et Galaga. Un peu plus tard, le capitaine Gautheron détruit un important campement d'Irregenaten à Takayégourou, sur la rive droite du Niger.

Pour achever l'occupation, le lieutenant-colonel détache, en mars, sur Goundam, trois pelotons de l'escadron

1. Un décret du 7 mars 1894 crée un quatrième bataillon de tirailleurs soudanais à quatre compagnies; les cadres en sont aussitôt dirigés sur le Soudan ainsi qu'un bataillon de volontaires de la légion étrangère.
2. Promu tout récemment à ce grade.

Prost, la 11[e] compagnie (capitaine Philippe), un peloton de la 10[e] et une section de 80[mm] (capitaine Fourgeot).

Cette colonne surprend, près de Goundam, les Touareg en train de franchir le marigot et les bouscule; un fort est aussitôt élevé dans le village et les spahis se portent jusqu'à Mékore.

Conquête du Killi (mars); reconnaissances offensives autour de Tombouctou (avril-juin 1894). — La sécurité des postes assurée, le lieutenant-colonel Joffre se tourne contre les Touareg et, en premier lieu, s'attaque aux Tenguéréguifs, auteurs du guet-apens de Tacoubao, qu'il veut expulser du Killi, centre de leurs terrains de parcours.

A la tête de la 5[e] compagnie (capitaine Puypéroux, sous-lieutenant Bluzet), d'un peloton de la 10[e] (lieutenant Frèrejean, sous-lieutenant Sadioka) et d'un convoi (capitaine Gautheron)[1], il gagne Goundam où il rallie le peloton Frantz de la 11[e] compagnie et l'escadron Prost; puis, pénétrant dans le Killi, il rejoint les Tenguéréguifs et, du 20 au 28 mars, leur livre une série d'engagements à Dahouré, Goro, Sansan, dans lesquels il leur inflige de grosses pertes.

Cernés, une nuit, à Kiti par les spahis et les tirailleurs du lieutenant Frantz, les Touareg s'enfuient vers le lac de Fati après avoir eu 120 des leurs tués, dont presque tous les chefs. Suivant leur propre expression, « ils avaient payé la rançon du sang ».

50 chevaux, 8,000 moutons et 400 bœufs sont capturés; la tribu est, pour ainsi dire, anéantie. Seule, une fraction, les Kel Antassar, parvient, sous la conduite de

1. La 5[e] compagnie a été reconstituée avec la section restante et les éléments de la 12[e]. Le capitaine Cristofari accompagne le lieutenant-colonel comme chef d'état-major.

son chef N'Gouna, à rétrograder sur Ras-el-Mâ où elle s'unit aux Iguellad.

L'écrasement des Tenguéréguifs, très redoutés dans la contrée, a une portée considérable ; les effets s'en ressentent bientôt : les tribus non guerrières se rangent sous notre suzeraineté. Le Killi est à nous.

Pour affermir ce succès, un peloton de la 11e compagnie, sous le capitaine Philippe, s'avance jusqu'à El Oual Edji[1] et Saraféré où il crée deux postes fortifiés de façon à jalonner la route de Tombouctou et à couvrir les convois contre les incursions de l'ennemi.

A peine rentré à Tombouctou, le lieutenant-colonel Joffre repart contre les Irregenaten qui ont pillé le village de Danga, sur la rive droite du Niger ; à son approche, les Touareg se retirent dans une région dépourvue d'eau où ils sont dispersés après une légère escarmouche.

Plus à l'ouest, vers Goundam, le lieutenant Frantz s'élance sur les traces des Kel Antassar qui viennent d'enlever des troupeaux dans le Killi ; soutenu par un peloton de spahis qui longe le revers oriental des montagnes, il pousse jusqu'à Karao-Kamba par la rive droite du lac de Telé, atteint l'adversaire dans le défilé et saisit son butin.

Sur ces entrefaites, la relève a amené de nouveaux officiers à Tombouctou. Le 2e escadron de spahis est totalement modifié ; le capitaine Laperrine en reçoit le commandement ; il est assisté par le capitaine en second Imbert, les lieutenants Potin, Martinie, Bérar, de Lastic et le sous-lieutenant Gosselin. Le capitaine Gérard remplace le capitaine Cristofari à la 10e compaguie ; le capitaine Bigault est nommé chef du poste de Goundam[2].

Dans le courant de mai, des reconnaissances conti-

---

1. Point important sur le Niger, au confluent de l'Issa-Ber et du Koli-Koli.

2. La 9e compagnie, jugée inutile à Tombouctou, est renvoyée à Ségou.

nuelles rayonnent autour de Tombouctou, surtout à l'ouest où il faut brider les Iguellad.

Ceux-ci, en effet, excités par N'Gouna, envahissent le Killi et saccagent Ougoukoré ; quant à N'Gouna, il tombe à l'improviste sur Dongoï, massacre quatorze habitants, razzie le village et s'éloigne ensuite vers Farasch.

Les spahis Laperrine se jettent à sa poursuite et lui font 20 prisonniers à Sakanebaga; en même temps, le capitaine Gérard s'embusque au nord de Fati, sur la ligne de retraite des Iguellad et, dès qu'ils sont en vue, se précipite sur eux, leur tue 45 hommes et les met en déroute.

Terrifiés par ce double échec, les nomades offrent la paix, mais N'Gouna refuse de se rendre. Rassemblant les débris de la tribu des Kel Antassar, il essaie d'entraîner Assalmi, chef des Irregenaten et Sakhaoui, chef des Igouadaren, ne réussit pas et se réfugie alors dans le nord à Oum el Djerane.

Vivant dans les territoires pauvres et incultes des lacs au nord-ouest du marigot de Goundam, les Iguellad sont forcément attirés vers les riches contrées du Killi et du Kissou. Pour tranquilliser les indigènes, il est donc opportun de réduire cette tribu et de la chasser des bords du lac Faguibine, ce qui nécessite une expédition autour du lac, d'une durée de vingt à trente jours ; les tornades et la chaleur empêchant de l'entreprendre à cette saison d'hivernage, le lieutenant-colonel Joffre la diffère jusqu'au mois d'octobre.

D'ici là, quatre postes provisoires sont installés, entre Tombouctou et Goundam, à Tassakant, El Massara, Doue-keré et Djidjin; protégés par une épaisse haie d'épines, ces postes arrêteront, pour l'instant, les randonnées dans le Killi. En outre, la garnison de Goundam possède des pirogues en quantité suffisante, pour transporter, au besoin, un peloton d'infanterie au point menacé.

Restent les Kel Témoulai qui, à plusieurs reprises, ont

volé les Maures Bérabichs, nos partisans intéressés, entre autres, le 20 juin, où cinquante d'entre eux se sont abattus sur un campement bérabich, à quelques kilomètres au nord-est de Kabara. Le capitaine Puypéroux et le lieutenant Bluzet (5e compagnie) se dirigent contre eux, les rencontrent à Aguélal, les obligent à évacuer leurs campements à la hâte et, les serrant de près, leur capturent de multiples prisonniers.

Constitution de la région nord du Soudan (juillet 1894). — A la fin de juin, les troupes sont ainsi disposées dans les postes :

La 5e compagnie va tenir garnison à Goundam avec deux pelotons de spahis et une section de 80mm ; la 10e est à Tombouctou avec le gros de l'artillerie et l'autre demi-escadron de spahis. Une compagnie de tirailleurs sénégalais arrive augmenter cet effectif et un détachement des trois armes occupe la redoute de Kabara.

Tous les terrains récemment conquis forment deux nouveaux cercles : celui de Tombouctou et celui de Goundam qui, avec les postes d'El Oual Edji et de Saraféré, entrent dans la composition d'une quatrième région dite « région nord ».

Les provinces du Fitouka et du Seno Nrourkou sont cédées à Aguibou, notre allié du Macina.

Les travaux topographiques de la colonne Joffre, patiemment réunis par le lieutenant Bluzet, permettent à ce dernier de dresser la carte des territoires parcourus.

Délivrée des Touareg, Tombouctou recommence ses transactions avec Djenné d'une part et le Sahara de l'autre ; les caravanes, que les derniers événements avaient déplacées plus à l'est, vers les marchés de Rhergo et de Bamba, réapparaissent en foule. La ville prend un cachet neuf, européen ; des comptoirs ne tardent pas à s'y établir, notamment celui fondé par M. Gaston Méry pour la

Société commerciale « le syndicat du Soudan Français » ; enfin, au début de 1895, les Pères blancs du cardinal Lavigerie, conduits par le père Hacquard, y organisent une mission catholique et dotent la cité d'une église et d'une école[1].

Au mois de juillet 1894, le lieutenant-colonel Joffre a pour successeur, comme commandant de la région nord, le chef de bataillon Ebener.

A cette date, la situation à Tombouctou est la suivante : tous les postes sont en état de défense ; la population sédentaire est soumise ; parmi les nomades, les Bérabichs et les Kountas d'un côté, les Igouadaren de l'autre, acceptent notre autorité. L'influence française s'étend, au nord, jusqu'au delà d'Araouan ; à l'est, à 250 kilomètres de Tombouctou.

Parmi les quatre tribus guerrières avoisinant la ville, celle des Tenguéréguifs est terrassée ; les Irregenaten ont écrit à Tombouctou pour avoir l' « aman »[2] ; les Kel Témoulai, peu nombreux, agissent de même quelque temps après et les Iguellad, depuis leur défaite de Fati, sont calmes.

Seul, N'Gouna est en lutte ouverte avec nous.

Combats contre les Iguellad et les Kel Antassar (1895). — Le gouverneur du Soudan, M. Grodet, veut alors appliquer aux Touareg une politique nouvelle ; craignant de les irriter par une attitude hostile, il croit préférable de suspendre à leur égard les actions militaires. Il prescrit donc au commandant Ebener de limiter à un rayon de dix kilomètres les sorties des garnisons de Tombouctou ou de Goundam et d'assurer simplement par des

---

1. D'août 1894 au 20 février 1895, le mouvement commercial de Tombouctou dépasse deux millions, chiffre officiel qu'on peut doubler car la fraude est considérable par suite du manque de contrôle.

2. La paix.

reconnaissances la sécurité de la route qui unit ces deux postes.

Les conséquences de cette passivité se font bientôt sentir ; les Touareg, maîtrisés si énergiquement par le lieutenant-colonel Joffre, se raniment et les Iguellad fomentent peu à peu une insurrection, à l'instigation de N'Gouna qui songe à liguer contre nous tous ceux de sa race pour nous expulser de Tombouctou.

Les rebelles se groupent autour du lac Faguibine et de Ras-el-Mâ leur centre de résistance, viennent subitement piller les terres fertiles du Killi et du Kissou dont ils emmènent les habitants en captivité ; puis, enhardis par notre inertie, ils razzient les convois qui circulent entre Kabara et Tombouctou.

Au cours d'un engagement livré près de cette dernière ville, le lieutenant de spahis Potin est grièvement blessé.

Profitant du voyage de M. Grodet à Tombouctou en mars 1895, le commandant Ebener proteste auprès du gouverneur de l'impuissance à laquelle il est réduit, mais il est destitué et remplacé par le commandant Bouvier.

Celui-ci étant tombé malade remet, deux mois après, le commandement intérimaire au capitaine Ronget et lui donne pour instructions d'éviter tout conflit avec les Touareg.

Plus tranquilles que jamais, les Kel Antassar envahissent derechef le Killi où ils accaparent tous les troupeaux. Le lieutenant Jacobi, chef du poste de Goundam, poursuit les pillards avec quelques tirailleurs, les rejoint après une marche forcée très longue et leur enlève leur butin.

Appelé en juillet 1895 à la direction de la région nord, le commandant Réjou se rend compte, dès son arrivée à Tombouctou, de l'état précaire où se trouve le pays : à Saraféré et El Oual Edji des mutineries ont éclaté parmi les hommes ; à Tombouctou, les tirailleurs, travaillés sour-

dement par les marabouts, ne sont plus sûrs ; les Touareg volent et assassinent jusque sous les murs de la ville et les escortes des caravanes sont incapables de protéger la route de Kabara.

Il est urgent d'aviser.

Ne pouvant tolérer davantage les brigandages des Touareg, le commandant Réjou lance immédiatement, sous sa propre responsabilité, des reconnaissances incessantes de façon à ramener les nomades au respect de nos armes.

D'ailleurs, le colonel de Trentinian qui, à ce moment, succède à M. Grodet comme lieutenant-gouverneur du Soudan, approuve hautement le commandant et l'autorise même à expéditionner au besoin pour pacifier totalement la contrée le plus promptement possible.

Le commandant Réjou enjoint alors aux chefs de postes de courir sus partout aux Touareg.

Le 1er août, le capitaine Florentin, de la garnison de Goundam, est averti que N'Gouna a saccagé Douekoré. Il se porte aussitôt sur ce village avec sa compagnie de tirailleurs (lieutenant Burguière) et, suivant la piste des Kel Antassar, rencontre leurs campements déserts près de Tacoubao ; redoublant de vitesse, il atteint l'ennemi près de Farasch, le 4 août au matin, et le disperse ; la tribu s'enfuit vers le nord.

Laissant à Farasch un poste vigie sous le sergent indigène Mamady-Dembélé, le capitaine contourne les montagnes de Farasch par l'est, aborde de nouveau les fuyards et leur inflige un second échec sur les rives du lac Faguibine.

Le 6, au point du jour, il est attaqué à son tour par un millier de Touareg qui, dans un assaut furieux, se précipitent sur les Français. Grâce aux précautions défensives adoptées, l'élan de l'adversaire se brise sur les retranchements ; seuls quelques hommes parviennent jusqu'à l'in-

térieur de la deuxième enceinte où ils sont massacrés[1]. Décimé par les feux de salve, l'ennemi se retire en désordre, serré de près par les tirailleurs qui lui tuent beaucoup de monde. Quant au capitaine Florentin, il a perdu le tiers de son effectif. Le soir même il rentre à Goundam.

Deux jours auparavant, le lieutenant Gouraud, adjoint au commandant de cercle de Tombouctou, a surpris un gros de Kel Antassar à deux kilomètres de Kabara et l'a détruit à moitié.

Pour achever la ruine des Kel Antassar, le capitaine de spahis Imbert forme un léger détachement comprenant deux pelotons de tirailleurs (lieutenants Claudel et Burguière), le deuxième escadron de spahis (lieutenants Bérard, de Lastic et prince Mourouzi[2]) et, du 13 au 20 août, parcourt les environs du lac Faguibine, harcelant sans répit les Touareg. A peine de retour, il repart du même côté au début de septembre et s'empare des importants campements de Tahakim.

Enfin, au milieu d'octobre, le capitaine Ronget, à la tête du peloton de spahis de Lastic et des pelotons de tirailleurs Claudel et Méchet, refoule les dernières bandes de Kel Antassar.

Création du poste de Sompi (novembre 1895) ; soumission des Kel Antassar (début de 1896). — La sécurité rétablie dans le voisinage de Tombouctou, le commandant Réjou veut se relier au nord du Soudan par une

1. La cruelle expérience de Dongoï avait appris la manière de se garder et de combattre contre les Touareg.

Ceux-ci attaquent généralement par surprise, avant le jour, en se rapprochant le plus possible du camp sur lequel ils bondissent soudain, ne se servant que de l'arme blanche. Aussi, les reconnaissances avaient-elles soin de bivouaquer en s'entourant d'une double haie d'épines entre lesquelles se promenaient des factionnaires, ceux-ci choisis toujours parmi les Européens. Les haies d'épines sont faciles à trouver, car le pays est couvert de gommiers et de mimosas.

2. Officier héllène en service dans l'armée française.

ligne de postes afin de surveiller aisément les agissements d'El-Hadj-Bougoumi, notre vieil adversaire du Nampala qui n'a pas encore désarmé et, pour cela, décide d'occuper Sompi, sur la route de Goundam à Sokolo.

L'installation d'un poste à Sompi est nécessaire car, entre Goundam et Sokolo, il existe une large trouée qui permet à tous les bandits du désert de pousser jusqu'au Niger ; la présence d'El-Hadj-Bougoumi et de nombreux dissidents dans ces parages interdit tout commerce.

Dans ce but, le commandant Réjou constitue une colonne avec l'escadron de spahis, une compagnie de tirailleurs (capitaine Faudet, lieutenants Sagols et Jacobi) et une pièce de 80mm (lieutenant le Gallon) ; le lieutenant Claudel sert d'adjudant-major.

Le 7 novembre, la petite troupe s'avance de Tombouctou sur Sompi par l'itinéraire inverse de celui suivi jadis par le lieutenant-colonel Joffre, s'accroît en chemin de la compagnie Jobard (lieutenant Mangin) et, le 18, pénètre dans le village sans avoir été inquiétée par les Touareg.

Les Kel Antassar se sont bien concentrés pour l'assaillir ; toutefois, intimidés par sa force, ils se tiennent cois.

La compagnie Jobard demeure en garnison à Sompi où elle construit aussitôt un fort ; Sompi devient le centre d'un nouveau cercle. Le commandant Réjou regagne ensuite Goundam sans incident (fin novembre).

Pendant ce temps, le capitaine Florentin a bousculé vers Ras-el-Mâ plusieurs bandes de Kel Antassar.

Dans les premiers jours de décembre, un groupe de Touareg ayant razzié un village ami, non loin de Tombouctou, le lieutenant Bérard se jette sur les pillards avec ses spahis ; malheureusement, il est tué pendant la charge.

Pour en finir, le commandant Réjou exécute avec sa colonne le tour du lac Faguibine, explore le Daouna, contrée encore inconnue et en chasse les Touareg ; au

cours d'un engagement, comme il y en a chaque jour, le lieutenant Mourouzi est blessé d'un coup de lance.

Fatigués de ces luttes continuelles, les Kel Antassar, malgré l'opposition de leur chef N'Gouna, déposent les armes (janvier 1896). Sakhaoui, chef des Igouadaren, fait de même et conclut un traité par lequel il promet de nous payer tribut.

Ses territoires ayant été, peu après, pillés par les Touareg Hoggars, l'escadron Laperrine (lieutenants Bellevue et Gosselin) se porte contre ceux-ci, les surprend à Akenken et les disperse après un sanglant combat (mars 1896).

Du côté de Sompi, des reconnaissances rayonnent journellement autour du poste ; une d'elles, conduite par le lieutenant Mangin, atteint El-Hadj-Bougoumi au puits de Zideïa et le met en fuite après lui avoir tué un grand nombre de guerriers.

Désormais, la région est pacifiée. L'activité du commandant Réjou jointe à la mobilité des détachements qui, durant des semaines, ont accompli, chaque jour, 40 et 50 kilomètres, a eu raison des Touareg.

Les chefs des principales tribus : Tenguéréguifs, Kel Témoulai, Irregenaten, Kountas, viennent saluer le commandant et consentent à fournir l'impôt.

CHAPITRE XI

ORGANISATION INTÉRIEURE DU SOUDAN DE 1889 A 1895

TRANSFORMATION DU SOUDAN EN COLONIE AUTONOME

Au fur et à mesure des progrès de la conquête durant cette période de 1889 à 1895, le Soudan subit, au point de vue organique et administratif, de multiples modifications et acquiert ainsi, peu à peu, son indépendance presque complète.

Jusqu'en 1890, le « Haut-Fleuve » n'est qu'une annexe du Sénégal et est entièrement sous la tutelle du gouverneur de Saint-Louis. Après l'occupation du Ségou, il semble utile, en raison de l'éloignement de cette province et de l'isolement où elle se trouve chaque année, pendant huit mois, à cause de la baisse des eaux (qui interrompt forcément toute relation avec Saint-Louis), de détacher le Haut-Fleuve du Sénégal et d'en former un domaine spécial avec son commandement, son administration propres et un budget particulier.

Aussi, le 18 août 1890, paraît-il un décret constituant avec les territoires du Haut-Fleuve la colonie du « Soudan français ».

Le gouverneur du Sénégal conserve la haute main sur la politique d'ensemble, mais le « commandant supérieur du Soudan » est seul responsable et a toute initiative d'action.

Pour les services militaires, il est assisté d'un état-major d'officiers de toutes armes chargé : du ravitaillement,

des missions diplomatiques, topographiques ou scientifiques et des travaux publics.

La direction du chemin de fer, entre autres, est confiée à un capitaine d'artillerie de marine à qui on adjoint un personnel de la même arme et quelques employés civils.

Cette mesure est complétée le 22 octobre de la même année par une seconde régularisant les services civils; ceux-ci, sous le contrôle du commandant supérieur, sont gérés par un chef du service administratif, trois aides-commissaires, un sous-agent, trois commis et un trésorier.

Comme conséquence, le Soudan obtient successivement son autonomie financière, militaire, administrative et judiciaire.

En 1890, le lieutenant-colonel Archinard crée un budget distinct au moyen de deux éléments : 1° une allocation de l'État pour couvrir les dépenses générales; 2° le budget local, alimenté par diverses sources : redevances des chefs indigènes et des provinces; recettes provenant des patentes exigées des commerçants; droits de marché, de péage pour le passage des bacs et des ponts; produits du télégraphe, du chemin de fer et de la vente des prises de guerre; enfin recettes douanières.

En 1891, ces dernières ressources atteignent déjà 400,000 fr.

Le 23 avril 1892, un régiment de tirailleurs soudanais à deux bataillons de quatre compagnies est institué à l'aide des compagnies de tirailleurs sénégalais alors éparses sur le haut Sénégal ou le haut Niger et, le 29 août suivant, la colonie est dotée d'une compagnie de conducteurs d'artillerie soudanais qui est placée sous les ordres du directeur de l'artillerie à Kayes.

Puis, au cours de la campagne du lieutenant-colonel Humbert dans la vallée du Milo, la révolte survenue dans le même temps au Ségou montre les inconvénients qui

résultent de l'absence du commandant supérieur du siège de son gouvernement : retenu par les nécessités de la guerre à des centaines de kilomètres de Kayes, il lui est impossible de prendre, au moment opportun, les précautions voulues au cas où un incident surgit en un point quelconque du pays.

Pour y remédier, sur la proposition de M. Étienne, le Président de la République signe le décret du 27 août 1892, en vertu duquel le commandant supérieur du Soudan exerce dorénavant tous les pouvoirs politiques, administratifs et financiers dévolus jusqu'alors au gouverneur du Sénégal; il a la conduite des opérations militaires, toutefois il ne peut se mettre lui-même à la tête des troupes que dans des circonstances exceptionnelles; en outre, il communique directement avec le sous-secrétaire d'État aux colonies et, pour assurer l'unité de vue, tient simplement le gouverneur du Sénégal au courant de la situation.

Enfin, deux mois après, le 21 octobre, deux conseils de guerre et un conseil de revision permanents sont établis au Soudan qui possède déjà, depuis le 25 mai 1889, une justice de paix à Kayes et un tribunal correctionnel à Bakel; la cour de Saint-Louis statuant en dernier appel.

En 1893, par suite de l'extension considérable de la colonie, le colonel Archinard a dû partager le Soudan en trois régions.

Pour faciliter le commandement central, on installe alors auprès du commandant supérieur un « conseil d'administration » comprenant : le lieutenant-colonel du régiment de tirailleurs soudanais, le chef du service administratif, le juge de paix de Kayes, un notable et un administrateur de cercle; tous les chefs de service ont voix délibérative pour les matières qui ressortissent à leurs attributions (27 février).

Constitution d'un gouvernement civil au Soudan (21 novembre 1893) ; administration de M. Grodet. — En annexant le Macina, le colonel Archinard, soutenu d'ailleurs par le général Borgnis-Desbordes, avait l'arrière-pensée, non seulement de pousser jusqu'à Tombouctou mais aussi de pénétrer dans la Boucle du Niger.

Pressentant le brillant avenir commercial réservé à la colonie de ce côté, il songeait à profiter des droits que nous avaient donnés dans ces contrées les traités conclus par les missions Binger, Crozat, Monteil, pour étendre notre protectorat vers l'est jusqu'à Say et relier le Soudan à nos possessions de la Côte d'Ivoire et du Dahomey.

De cette façon, nous aurions un immense empire d'un seul tenant dans l'ouest de l'Afrique, et les colonies anglaises de la Côte d'Or ou allemandes du Togo seraient réduites à de simples enclaves.

Toutefois, en France, l'opinion s'inquiète de ces expéditions réitérées chaque année et de cette marche en avant continuelle ; la branche occidentale du Niger semblant être la frontière indiquée du Soudan français, le Parlement décide de cesser les conquêtes et de remplacer l'oligarchie militaire par un gouvernement civil qui se consacrera uniquement à l'administration du pays.

Sur le rapport de M. Delcassé, ministre du commerce et des colonies, un décret dans ce sens est promulgué à la date du 21 novembre 1893 ; désormais, un gouverneur civil est affecté au Soudan : responsable de la défense intérieure et extérieure, il dispose des forces militaires stationnées sur ses territoires sans jamais les commander ; son consentement est indispensable pour entreprendre une action quelconque. La direction des troupes appartient à l'autorité militaire représentée par un colonel d'infanterie de marine qui porte le titre de « commandant supérieur des troupes ».

M. Grodet est désigné comme gouverneur et le colonel Houry est nommé commandant supérieur des troupes.

M. Grodet entre en fonctions le 26 décembre 1893 et garde le pouvoir jusqu'au 12 juillet 1895.

Durant ces dix-huit mois, il s'efforce surtout de développer la colonie à l'intérieur, car, absorbés par les événements du dehors, ses prédécesseurs ont, malgré eux, négligé cette partie essentielle de leur rôle.

Pourtant, le lieutenant-colonel Archinard s'est attaché, de 1889 à 1891, à repeupler les espaces incultes et déserts qui recouvraient les vallées du haut Sénégal et du haut Niger grâce aux ravages d'El-Hadj-Omar, de Mahmadou-Lamine et de Samory.

C'est ainsi que, sur la route de Kayes à Bammako et Siguiri, il a fondé des villages de captifs libérés ou d'émigrés à tous les endroits d'accès difficile et aménagé des moyens ingénieux de passage sur les marigots, notamment un bac à Toukoto. De plus, pour propager l'influence française, il a autorisé les Pères du Saint-Esprit à établir à Kita, au début de 1889, une école d'enseignement et d'apprentissage des métiers manuels.

Le lieutenant-colonel Humbert a, pour son compte, encouragé les syndicats désireux de créer des comptoirs commerciaux, prescrit au docteur Colomb d'ouvrir à Kita un service de vaccine de manière à enrayer les progrès de la petite vérole, ; enfin, pour simplifier la tâche des commandants de cercle, il leur a fait attribuer à tous un officier comme adjoint, de façon à leur permettre de parcourir à volonté les terres sous leur juridiction et de vérifier ainsi « de visu » les besoins des populations ou les réformes nécessaires.

M. Grodet, lui, organise, en mai 1894, un bureau de statistique commerciale destiné à constater les conditions dans lesquelles ont lieu l'importation et l'exportation des marchandises au Soudan.

Il prend ensuite une série de mesures pour empêcher les indigènes d'être molestés, pour qu'eux-mêmes ne maltraitent pas leurs « captifs de case » et surtout pour supprimer totalement la traite des esclaves. Le 30 septembre 1894, dans un ordre général, il enjoint de ne pas brutaliser les porteurs et de ne pas exiger des habitants la vente d'objets de consommation.

Enfin, dans trois autres arrêtés (30 décembre 1894, 12 janvier et 11 mai 1895), il interdit l'introduction des « captifs de traite » au Soudan et la circulation des caravanes qui en possèdent.

Soumission des Maures Ouled Nacer et Douaïch*[1]. *Voyage de M. Grodet sur les rives du Niger (décembre 1894-juin 1895). — Pendant son gouvernement, M. Grodet réussit à obtenir la pacification des Maures Ouled Nacer et Douaïch.

Obligés, pour vivre dans leurs terrains arides, d'échanger leurs produits à nos comptoirs contre les denrées qui leur manquent, les Maures commerçants sont, depuis longtemps, en paix avec nous. En revanche, certaines tribus pillardes, comme les Ouled Nacer et les Douaïch, attaquent sans cesse nos alliés et rançonnent les convois qui se dirigent vers nos escales.

Les hostilités datent déjà de cinq ans.

Pour réprimer ces brigandages, en mars 1894, M. Grodet envoie une colonne légère dans le Guidimakha. Effrayés, les dissidents se retirent et une petite garnison d'une trentaine d'hommes (spahis et tirailleurs) est laissée à Sélibaby, sous le capitaine Imbert.

Celui-ci entame, d'avril à mai, une série de reconnaissances avec une dizaine de cavaliers qui, apparaissant

1. Croquis n° 10.

subitement tantôt à l'est, tantôt au nord, harcèlent constamment les Maures et les rejettent dans le désert[1].

Intimidé, Bakar, le roi des Douaïch, propose la paix, sans sincérité d'ailleurs, car il n'attend que la saison d'hivernage pour recommencer ses déprédations.

En novembre, des Ouled Nacer enlèvent les troupeaux du village de Kodié à onze kilomètres de Yélimané. Le capitaine de spahis Perrier, alors commandant de ce dernier poste, s'élance à la poursuite des voleurs avec le peloton Bérard et les sabre sans pitié.

Le capitaine Nicolon qui, en décembre, a succédé au commandant Claude à Nioro, manœuvre si habilement avec les Ouled Nacer qu'il amène quatre fractions importantes de leur tribu à se rendre au gouverneur (13 février 1895).

En juin de la même année, Bakar signe à Bakel une convention avec M. Grodet, par laquelle il s'engage à maintenir la tranquillité sur la limite nord-ouest du Soudan ainsi que sur la rive droite du Sénégal, du marigot de N'Guérer (en aval de Bakel) jusqu'à hauteur de Yélimané, et à s'adresser au gouverneur pour régler les difficultés ultérieures.

Dès lors, le commerce s'accroît dans ces contrées et, à la fin de 1895, s'élève déjà à une dizaine de millions.

Voulant examiner par lui-même l'état intérieur de la colonie, M. Grodet entreprend, au mois de décembre 1894, une tournée dans la vallée du Niger.

Il gagne Bammako par la route de ravitaillement usuelle, franchit le Niger à Koulikoro et, descendant la rive droite du fleuve, arrive à Ségou où Babemba, fama de Sikasso, a délégué, comme gage de son amitié envers la France, un de ses neveux pour saluer le gouverneur.

---

1. Ces reconnaissances servent à préciser les données sur une contrée que seul, jusqu'alors, Mage avait visitée ; la carte en est aussitôt dressée.

Celui-ci s'achemine ensuite sur Djenné et Bandiagara. Là, il consolide la puissance d'Aguibou en opérant un rapprochement entre le fama et plusieurs chefs influents, notamment, celui du Fitouka qui n'avait pas encore reconnu la suzeraineté de notre allié, accueille avec bienveillance l'ambassade du naba du Yatenga, province feudataire du Mossi, et rattache le Djilgodi, pays qui vient de se ranger sous nos lois, au royaume d'Aguibou, sous réserve que l'administrateur de ce territoire sera désigné de concert par le fama et par notre résident de Bandiagara ; le montant de l'impôt sera fixé de la même manière.

De Bandiagara, M. Grodet se porte sur Mopti, s'embarque en ce point pour Tombouctou où il séjourne du 7 au 31 mars.

En juin 1895, il est de retour à Kayes.

Situation politique du Soudan au mois de juin 1895. — A l'extérieur, M. Grodet avait reçu comme programme de substituer à la méthode du colonel Archinard, jugée « trop offensive », un régime de « pure défense ».

On a vu que, fidèle à ces instructions, il avait arrêté immédiatement les expéditions militaires aussi bien dans la boucle du Niger qu'à Tombouctou, compromettant ainsi l'œuvre ébauchée si patiemment par le colonel Archinard.

Les conséquences de cette inertie ne tardent pas à se manifester.

Au nord, les Touareg, plus audacieux que jamais, se liguent pour nous chasser de Tombouctou et il faut l'énergie du commandant Réjou pour nous épargner de ce côté un nouveau désastre.

Dans la boucle du Niger, la région à l'ouest du Bani s'agite ; au Yatenga, au Dafina et au Mossi, le crédit de nos partisans est fortement contrebalancé par nos adversaires.

De plus, Allemands et Anglais, jaloux de l'avance que nous avons su acquérir sur eux dans ces contrées, profitent de notre inaction et, malgré les traités conclus par nos explorateurs, lancent plusieurs détachements pour s'emparer des terrains qui semblaient nous être dévolus.

Au sud-est, vers Kong, Samory, nullement terrassé par le lieutenant-colonel Monteil, accapare le Djimini et le Diamala; se sentant désormais en force, il jure orgueilleusement qu'il va reconquérir ses anciennes provinces, dépouille le fama Babemba de la moitié de son royaume, répand ses hordes de guerriers aux alentours et reprend de plus belle ses ravages et ses massacres.

Enfin, au Fouta-Djallon, les Almamys sont plus arrogants que jamais. D'autre part, des dissentiments éclatent entre les gouverneurs du Sénégal et du Soudan au sujet de cet État qu'ils convoitent chacun pour leur compte.

A la faveur de l'instabilité du pouvoir central[1], les gouverneurs de nos diverses possessions de l'Afrique occidentale se sont, en effet, affranchis absolument de tout contrôle et, loin de chercher à coordonner leurs efforts vers un but commun, se contrecarrent les uns les autres; l'unité d'action fait donc défaut depuis plusieurs années. Ainsi, tandis que les colonnes du Soudan circonscrivent à de rigoureuses limites les Anglais de la Sierra-Leone et tâchent de pénétrer dans la boucle du Niger, les gouverneurs du Dahomey et de la Guinée ne les assistent en rien; à partir de 1894 au contraire, les Soudanais demeurent immobiles par ordre, pendant qu'en Guinée, à la Côte d'Ivoire et au Dahomey, les missions vers le nord se multiplient.

C'est alors que M. Chautemps, ministre des colonies,

1. En un an il y a eu trois ministres des colonies.

comprend la nécessité de mettre un terme à cette anomalie et d'unifier notre politique dans la boucle du Niger; sur sa proposition, le 16 juin 1895, le président de la République décrète l'organisation du « Gouvernement général de l'Afrique occidentale française ».

Création du Gouvernement général de l'Afrique occidentale (16 juin 1895). — En vertu de ce décret, toutes les colonies françaises de l'Afrique occidentale, à l'exception du Dahomey : Sénégal, Soudan, Guinée, Côte d'Ivoire, forment un même gouvernement dont la haute direction politique et militaire est confiée à un « gouverneur général ».

Le Sénégal est sous l'autorité directe de ce dernier; les autres colonies conservent leur autonomie administrative et financière.

La Guinée et la Côte d'Ivoire ont chacune leurs gouverneurs particuliers résidant l'un à Konakry, l'autre à Grand-Bassam; le Soudan obtient un « lieutenant gouverneur ».

Le gouverneur général est responsable de la défense intérieure et extérieure de l'Afrique occidentale française et dispose, pour cela, des forces de terre et de mer qui y sont stationnées.

Les gouverneurs et le lieutenant-gouverneur ne peuvent engager aucune opération sans son assentiment; il n'exerce pas le commandement des troupes, la conduite des expéditions appartenant aux chefs militaires.

Un officier général ou supérieur remplit les fonctions de « commandant en chef des troupes de l'Afrique occidentale française » et donne une impulsion unique aux entreprises militaires.

Le Dahomey reste en dehors; toutefois, pour maintenir l'unité de vue, son gouverneur envoie au gouverneur général un duplicata de tous ses rapports.

Le cercle de Faranna est distrait du Soudan et rattaché à la Guinée ; celui de Bakel et la région du Bambouk (cercle de Kayes) sont affectés au Sénégal.

Le gouverneur général est donc investi d'un pouvoir très large et a toute latitude pour appliquer à la politique l'homogénéité désirable.

M. Chaudié (alors inspecteur des colonies) est désigné comme gouverneur général et, par une décision du 30 juin 1895, le général Boilève [1] est nommé commandant en chef des troupes.

En ce qui concerne le Soudan, M. Grodet est rappelé et remplacé par le colonel de Trentinian en qualité de lieutenant-gouverneur.

Ce décret est suivi de plusieurs autres, datés du 15 septembre, qui modifient les différents conseils d'administration du Soudan et du Sénégal.

L'un institue un « Conseil supérieur du gouvernement général » pour examiner toutes les questions de politique d'ensemble, d'ordre économique ou social et les projets de budget.

Ce conseil est ainsi composé : le gouverneur général, le commandant en chef des troupes, les gouverneurs de la Guinée et de la Côte d'Ivoire, le lieutenant-gouverneur du Soudan, le directeur de l'intérieur du Sénégal, le procureur général, chef du service judiciaire, le chef du service administratif du Sénégal ; les divers chefs de service des quatre colonies y ont voix consultative.

Un autre décret transforme le conseil d'administration du Soudan qui est, dès lors, ainsi constitué : le lieutenant-gouverneur, le commandant supérieur des troupes, les chefs des services administratifs et de santé, le juge de paix, un administrateur de cercle et un notable.

La création du Gouvernement général de l'Afrique oc-

---

1. Alors colonel, n'est promu général que le 15 juillet.

cidentale marque le point de départ d'une phase nouvelle ; « elle est, dit le colonel de Trentinian, survenue à temps pour consacrer l'autonomie du Soudan, du Sénégal et de la Guinée, affermir leurs relations journalières et sauvegarder les intérêts de la France dans cette fraction de l'Afrique ».

CHAPITRE XII

LE SOUDAN FRANÇAIS EN 1895

SITUATION ADMINISTRATIVE ET MILITAIRE

A la fin de 1895, le Soudan français, agrandi considérablement depuis six ans, forme un immense territoire compris dans un triangle dont les sommets sont : Tombouctou, Kayes, Beyla, et englobant une superficie d'environ 450,000 kilomètres carrés.

Limité au nord par le Sahara et le Sahel, à l'ouest par la colonie du Sénégal, au sud par le Fouta-Djallon, la Guinée française, la Sierra-Leone et la république de Libéria, le Soudan n'a pas encore de frontières bien précises, sauf au sud avec la Libéria et la Sierra-Leone [1].

Pour faciliter la surveillance et l'administration, il est

---

1. La limite entre le Soudan et la république de Libéria est, en effet, fixée depuis la convention du 10 août 1894 (Voir croquis nos 12 et 15).

En vertu de cet arrangement, la ligne de démarcation suit la rivière Sassandra jusqu'à l'intersection du méridien 9°12′ de longitude ouest et du parallèle 6°30′ de latitude nord, puis ce parallèle jusqu'à sa rencontre avec le méridien 10° de longitude ouest, ensuite ce méridien jusqu'au 7e degré de latitude nord ; de là, elle court directement vers le point de croisement du 11e degré avec le parallèle passant par Tembicounda (Naalah et Mousardou restent à la France) et continue alors vers l'ouest en longeant ce dernier parallèle jusqu'au 13e degré de latitude ouest pour se terminer à la frontière franco-anglaise de Sierra-Leone.

La navigation de la Sassandra jusqu'au confluent du Férédougouba est ouverte aux deux pays ; la république de Libéria renonce à ses prétentions sur les terrains à l'est de la Sassandra.

Quant à la limite du Soudan et de la Sierra-Leone, depuis le 21 janvier 1895, elle est déterminée par la ligne de séparation des eaux entre le bassin du haut Niger et les bassins côtiers de l'Atlantique.

fractionné en quatre régions et en plusieurs cercles indépendants ; les premières ont dans leur ressort un certain nombre de cercles, résidences ou postes[1] et sont dirigées par un officier (généralement un commandant) assisté d'un adjoint, d'un secrétaire et d'un interprète. Les seconds sont sous l'action directe du lieutenant-gouverneur.

Régions et cercles sont ainsi répartis :

Région Nord, chef-lieu Tombouctou : cercles de Tombouctou et Goundam.

Région Nord-Est, chef-lieu Ségou : cercles de Sokolo, Ségou, Djenné ; résidences de Bandiagara et de Sansanding.

Région Est, chef-lieu Bammako : cercles de Siguiri, Bammako et Bougouni.

Région Sud, chef-lieu Bissandougou : cercles de Kouroussa, Kankan, Kérouané et Beyla ; résidence de Kissidougou.

Cercles indépendants : Nioro, Kayes, Kita et Bafoulabé.

Kayes, chef-lieu de la colonie, est occupé par le lieutenant-gouverneur, le commandant supérieur des troupes et les chefs de service.

La sécurité des régions est assurée par un régiment de tirailleurs soudanais à quatre bataillons de quatre compagnies, deux escadrons de spahis soudanais, une batterie d'artillerie de marine, une compagnie auxiliaire

1. La distinction entre les cercles et les résidences est très nette. Les cercles ont à leur tête des officiers qui ont en main les pouvoirs politiques et administratifs ; ils font rentrer l'impôt, rendent la justice, règlent les différends entre villages et exécutent le recensement. Les résidences, au contraire, sont gouvernées par les anciens rois du pays qui entretiennent, à leurs frais, des contingents, lèvent l'impôt, en un mot agissent pour leur propre compte sous notre contrôle. Ce contrôle s'exerce par l'intermédiaire de « résidents » (officiers) placés auprès des chefs noirs pour les surveiller, les conseiller et, au besoin, les défendre.

d'ouvriers de la même arme, une compagnie de conducteurs soudanais et la flottille du Niger.

Parallèlement à la conquête, les travaux intérieurs ont été menés activement. Les deux routes de ravitaillement de Kayes à Bammako et Siguiri ont été améliorées et sont prolongées, sur le Niger comme sur le Milo, par un service de pirogues qui fonctionne normalement, d'une part jusqu'à Tombouctou, de l'autre jusqu'à Kérouané. La ligne télégraphique a été poussée, au nord jusqu'à Ségou et Bandiagara, au sud vers Kankan et Bissandougou ; en outre, par les soins du lieutenant-colonel Humbert, un embranchement a été créé de Badumbé à Nioro. Enfin, le chemin de fer est livré à l'exploitation entre Kayes et Bafoulabé, grâce aux gros travaux de réfection exécutés depuis plusieurs années.

Chemin de fer de Kayes au Niger[1] ***(de 1888 à 1895).*** — En 1888, époque où la direction du chemin de fer du Soudan passe entre les mains de l'artillerie de marine, une voie d'un mètre existe bien, sur une longueur de 129 kilomètres, de Kayes à Bafoulabé ; mais, par suite de l'apathie du personnel civil qui en a été chargé jusqu'alors et de la réduction des crédits, elle est absolument impraticable.

Le capitaine Huvenoit, puis, après lui, le capitaine Séta et le garde d'artillerie Stirling se mettent courageusement à l'œuvre et, en trois ans, rétablissent entièrement la ligne ; des rampes extraordinaires sont supprimées, les traverses assujetties solidement, le parcours ramené à 126 kilomètres, si bien qu'en 1891 les trains circulent assez régulièrement, durant la saison sèche, de Kayes à Bafoulabé.

Au delà, un decauville, à voie de $0^{m},50$, relie les 40 ki-

---

1. Croquis n° 16.

lomètres qui séparent Bafoulabé de Dioubéba à travers les difficiles défilés de Kalé et de Balou ; toutefois, peu de temps après son installation il est hors de service.

On songe alors à le remplacer par un autre à voie de 0m,60 et le nouveau matériel est expédié à Kayes. Avant de laisser poser ce dernier, le gouvernement prescrit au commandant supérieur (lieutenant-colonel Humbert) de vérifier s'il n'y aurait pas un trajet plus commode et détache, pour cela, auprès de lui, une mission d'études tirée du 5e régiment du génie.

Cette mission, forte de vingt sapeurs, deux lieutenants et un capitaine, sous les ordres du commandant Marmier devra, en outre, signaler, au point de vue technique et financier, les constructions nécessaires pour rendre la ligne utilisable en tout temps et l'étendre jusqu'au Niger.

Dès l'arrivée du commandant Marmier (septembre 1891), le lieutenant-colonel Humbert lui enjoint de rechercher, tout d'abord, le tracé le plus favorable au decauville jusqu'à Dioubéba ; cet officier examinera ensuite quel est le terrain le plus convenable au chemin de fer entre Dioubéba et Kita par Badumbé, et enfin de Kita au Niger en un point situé en aval des roches de Sotuba. Il indiquera également quelle voie (0m,60 ou un mètre) serait préférable.

Après une reconnaissance détaillée du pays jusqu'à Dioubéba, le commandant Marmier décide de faire dévier la ligne au sud, de façon à longer les montagnes de Demba et à éviter ainsi les défilés. Les ouvriers d'artillerie commencent aussitôt le travail et, au début de l'hivernage de 1892, les 40 kilomètres sont achevés.

Quant à la mission, décimée par la fièvre jaune, elle perd presque tous ses membres et il faut la reconstituer ; les capitaines Corps et Calmel, du 5e régiment du génie, succèdent aux officiers morts. Le commandant Marmier, légèrement atteint par le fléau, a pu néanmoins continuer

ses études jusqu'au Niger et, en avril 1892, il rentre à Kayes avec un levé au $\frac{1}{5,000}$ et tous les documents voulus qu'il adresse, ainsi que ses conclusions, au ministère des colonies.

Pour compléter ces renseignements, au mois de septembre 1892, le Gouvernement détache du 5e régiment du génie une seconde mission qui, sous les ordres du commandant Joffre, a pour objet :

1° De provoquer les réparations sur la fraction de ligne terminée ;

2° De fixer définitivement un avant-projet du chemin de fer entre Kita et le Niger.

Cette mission est ainsi composée : capitaines Cornille, Corps et Calmel; lieutenants Crosson-Duplessix, Wohl et Filloneau, deux adjudants, cinq stagiaires, 35 sous-officiers et sapeurs.

Les capitaines Corps et Cornille, le lieutenant Crosson-Duplessix s'adonnent au perfectionnement de la ligne entre Kayes et Dioubéba; les autres étudient la section Kita, Bammako, Toulimandio et déterminent, à l'échelle du $\frac{1}{5,000}$, un tracé qui raccourcit la route de ravitaillement de 30 kilomètres; il en résulte un changement de parcours sur une longueur de 135 kilomètres; ceux-ci sont levés par le lieutenant Crosson-Duplessix et l'adjudant Naudé.

Comme son prédécesseur, le commandant Joffre préconise la voie d'un mètre plutôt que celle de $0^{m},60$; son tracé s'écarte légèrement de Bafoulabé, Kita, Bammako, renferme deux ouvrages d'art importants : les ponts de Mahina et de Toukoto, et trois autres moins conséquents sur les marigots du Boudiko, du Baoulé et au col de Manambougou.

Les études préliminaires des commandants Marmier et Joffre sont alors soumises au comité des travaux publics coloniaux qui approuve l'ensemble du plan adopté.

Pourtant, jusqu'en 1896, aucun supplément de crédit n'est affecté au budget du Soudan pour le chemin de fer, de sorte que ce dernier n'avance pas.

Le 19 novembre 1893, un arrêté ministériel transforme la mission du génie en un service permanent ayant à sa tête un « directeur du chemin de fer » choisi toujours parmi les officiers supérieurs du 5ᵉ régiment. Ce directeur, aidé d'un personnel du génie, a dans ses attributions l'entretien du decauville, l'amélioration et l'exploitation de la voie existante, les études de prolongement vers le Niger et, éventuellement, les nouvelles constructions. Le commandant Joffre est désigné pour remplir ces fonctions.

De plus, le même arrêté organise le fonctionnement régulier de la ligne de Kayes-Bafoulabé pendant la saison sèche : à partir du 1ᵉʳ janvier 1894, il circulera un train par jour dans chaque sens avec halte aux stations de Médine, Sabouciré, Dinguira, Bagouko et Galougo ; voyageurs et marchandises seront taxés conformément à un tarif réglementaire spécifié par l'arrêté.

Dans le courant de décembre 1893, le commandant Joffre ayant été appelé sur le Niger par le lieutenant-colonel Bonnier pour participer à l'expédition de Tombouctou, confie, en son absence, la direction du chemin de fer au capitaine Guyon.

Celui-ci déploie une grande activité dans la réfection de la voie et réussit à maintenir le mouvement des trains même pendant l'hivernage.

Aussi les résultats obtenus à cette époque sont-ils déjà très encourageants : alors qu'en 1893, les dépenses s'élevaient à 218,000 fr. et les recettes à 129,660 fr., en 1894 les premières se montent à 351,000 fr. et les secondes à 293,476 fr. ; il y a donc une diminution d'environ 30,000 fr. de frais ce qui permet d'espérer, à brève échéance, l'équilibre entre les unes et les autres.

Enfin, en 1894 et 1895, le génie prépare tous les éléments nécessaires pour substituer, au delà de Bafoulabé, une voie d'un mètre à celle de $0^{m},60$ et pour lancer un pont en fer à Mahina, sur le Bafing.

En somme, en 1895, le chemin de fer du Niger n'est plus une fiction ; il fournit un précieux concours au ravitaillement jusqu'à Dioubéba et est à la veille d'entrer dans une phase nouvelle.

LIVRE III

TROISIÈME PÉRIODE (1895-1899)

(Conquête de la Boucle du Niger.)

CHAPITRE XIII

PREMIER GOUVERNEMENT DU COLONEL DE TRENTINIAN (1895-1897)

PROGRAMME DU LIEUTENANT-GOUVERNEUR[1]

Le colonel de Trentinian prend la direction des affaires du Soudan le 12 juillet 1895 et la conserve jusqu'en octobre 1899, époque de la dislocation de la colonie ; mais comme, dans l'intervalle, il interrompt ses fonctions durant un an et demi, de mai 1897 à décembre 1898, pour se reposer en France, il exerce, en réalité, deux gouvernements : le premier, de juillet 1895 à mai 1897 ; le deuxième, de décembre 1898 à octobre 1899.

Le colonel arrive à Kayes avec pleins pouvoirs du gouverneur général, M. Chaudié, pour agir à sa guise.

Frappé des conséquences funestes de la politique passive préconisée par M. Grodet, le lieutenant-gouverneur se propose deux choses : à l'intérieur, réformer totale-

---

1. Croquis nº 14.

ment l'administration d'un pays qu'il trouve profondément troublé et réprimer énergiquement toute tentative de rébellion ou de pillage ; à l'extérieur, remettre en vigueur le projet d'extension vers l'est du colonel Archinard en vue d'acquérir la boucle du Niger entre Bandiagara et Say et de se relier à la Côte d'Ivoire et au Dahomey.

Il est, en effet, urgent d'intervenir dans la boucle, car l'influence et les intérêts de la France y sont de plus en plus compromis :

Au Kénédougou, depuis la mort du commandant Quiquandon, notre résident auprès de Babemba (janvier 1895), le fama, n'étant plus soutenu et se voyant à la merci des Sofas, se détache peu à peu de nous ; à Kong, Samory, nullement inquiété, se taille un nouvel empire allant jusqu'au Kénédougou ; enfin, à la faveur de notre inaction, Anglais de la Côte d'Or ou Allemands du Togo s'avancent vers le nord et commencent à émettre des prétentions sur les territoires qui s'étendent au sud du Mossi entre les 10e et 9e degrés de latitude nord (Gourounsi, Mampoursi)[1].

Bientôt, s'appuyant sur les résultats obtenus par leurs nationaux, ils nous dénient le droit de faire un tout de nos colonies éparses en Afrique occidentale et déclarent que la convention de 1890, en fixant la ligne Say-Barroua

---

1. En 1888, ils ont déjà neutralisé les pays de Salaga et de la moyenne Volta.

En 1894, un mulâtre de la Côte d'or, M. Fergusson, gagne Salaga où il passe un contrat avec le sultan pour prévenir l'annexion des contrées voisines par la France ; puis, par le Gourounsi, pénètre au Mossi où, au bout de cinq jours, il reçoit du naba de Waghadougou l'ordre de s'éloigner. Les Anglais n'en affirment pas moins leurs droits sur cet État.

A la fin de la même année, le docteur allemand Grüner se rend à Kradji où il signe également une convention avec le sultan de Salaga et pousse ensuite jusqu'à Sansanné-Mango.

En janvier 1895, le lieutenant allemand de Karnap visite le Gourma et le capitaine anglais Lugard le Bornou.

comme limite de notre expansion au sud, leur donne toute latitude pour progresser dans le centre de la boucle.

C'était méconnaître le traité signé avec le Mossi par le commandant Monteil ; nous ne pouvions abandonner un État aussi important à des mains étrangères et nous fermer bénévolement la route du Dahomey.

Justement alarmé, le Gouvernement envoie au Mossi (avril 1895) le capitaine Destenaves, alors résident de Bandiagara, pour renouveler avec les chefs des principales villes le contrat antérieur ; l'officier réussit à exécuter son mandat à Wahigouya et Dori ; toutefois, arrêté par l'hostilité des indigènes, il renonce à atteindre Waghadougou[1].

En outre, pour trancher le différend, les puissances décident de régler la question diplomatiquement et, en février 1896, la France et l'Angleterre d'une part, la France et l'Allemagne de l'autre, entament à Paris des pourparlers qui n'aboutissent d'ailleurs pas.

Pendant ce temps, Anglais et Allemands parcourent toujours la boucle du Niger et, au printemps de 1896, plusieurs missions anglaises s'acheminent vers le Mossi.

S'inspirant de la clause du pacte de Berlin disant que les accords passés avec les indigènes doivent, pour être valables, être suivis d'une occupation immédiate, M. Del-

1. Parti de Bandiagara avec une compagnie de tirailleurs (lieutenants Voulet, Margaine et Gaden), le capitaine Destenaves se porte sur Wahigouya, capitale du Yatenga, province vassale du Mossi, dont le souverain Bakaré accepte définitivement notre protectorat (Convention du 18 mai 1895) et, de là, sur Yako, autre ville tributaire du Mossi. Mal accueilli par les habitants avec lesquels il échange des coups de fusil, le capitaine désespère, avec le peu de monde dont il dispose, d'entrer à Waghadougou et, continuant son chemin vers l'est, atteint Dori, dans le Liptako.

En ce point, il maintient les traités conclus par le commandant Monteil, puis retourne à Bandiagara (décembre). Furieux d'avoir échoué, il rentre en France pour indiquer exactement l'état du Mossi au ministre des colonies et provoquer une nouvelle et plus sérieuse expédition dans cette région.

cassé, ministre des colonies, qui peu auparavant a déjà autorisé le lieutenant de vaisseau Hourst à entreprendre la descente du Niger jusqu'à son embouchure, engage alors le gouverneur général à marcher résolument de l'avant, de façon à ne pas perdre les bénéfices acquis dans la boucle du Niger et à nous en assurer la possession.

M. Chaudié adresse aussitôt des instructions dans ce sens aux gouverneurs du Dahomey et de la Côte d'Ivoire ainsi qu'au lieutenant-gouverneur du Soudan [1].

Ce dernier qui, entre temps, a étudié soigneusement le terrain et tout préparé pour faciliter les mouvements des troupes sur le moyen Niger adopte, dans le courant de l'année 1896, le plan ci-après :

Dès la fin de l'hivernage, une colonne, aux ordres du commandant Destenaves [2], pénétrera dans la boucle du Niger et s'implantera solidement dans la contrée située entre Bandiagara et Say ; en attendant, une mission, commandée par le lieutenant Voulet, se portera de suite au Mossi et au Gourounsi pour simplifier les voies à la future expédition et surtout prévenir les Anglais en plaçant ces deux provinces sous le protectorat de la France.

De plus, le commandant Valet organisera à Ségou une seconde colonne qui, manœuvrant au sud-ouest de la précédente, s'établira dans le pays compris à l'intérieur de la boucle de la Volta noire, de manière à garder complètement la fraction centrale de la boucle du Niger, fermer ainsi à Samory toute issue vers le nord et, par l'installation de postes au Lobi, amorcer la jonction par le nord de la Côte d'Ivoire au Soudan.

---

1. Ne faisant que l'historique du Soudan, nous ne nous occupons pas des missions ou expéditions parties soit de la Côte d'Ivoire, soit du Dahomey.
2. Promu à ce grade dans le courant de 1896.

Enfin, sur un autre théâtre, une mission d'exploration, confiée au lieutenant Blondiaux, cherchera à gagner la Côte d'Ivoire par l'ouest, en partant de l'extrême sud du Soudan.

Ces diverses opérations constituent la campagne de 1896-1897 qui embrasse donc trois faits principaux :

1° L'occupation de la région Est-Macina par le lieutenant Voulet d'abord, la colonne Destenaves ensuite ;

2° L'occupation de la région Niger-Volta par la colonne Valet ;

3° L'exploration du lieutenant Blondiaux dans les hautes vallées du Cavally et de la Sassandra.

Avant d'examiner les événements de la campagne, il est juste de relater le magnifique voyage accompli sur le Niger par le lieutenant de vaisseau Hourst qui est le véritable précurseur de la vaste prise de possession méditée par le lieutenant-gouverneur.

VOYAGE DU LIEUTENANT DE VAISSEAU HOURST SUR LE NIGER (DÉCEMBRE 1895-DÉCEMBRE 1896)[1]

Au mois de décembre 1893, le lieutenant de vaisseau Hourst qui, désireux depuis longtemps de renouveler la tentative de Davoust vers Tombouctou et au delà, avait soumis, cinq mois auparavant, au ministère des colonies, un projet de descente du Niger jusqu'à son embouchure, obtenait de M. Delcassé la permission sollicitée.

Muni d'une chaloupe en aluminium, *le Davoust,* et de tous les objets nécessaires, il arrive à Kayes en février 1894 avec l'enseigne Baudry et 10 matelots.

Là, M. Grodet, appliquant rigoureusement la politique d'inertie qu'on lui a conseillé d'inaugurer, dissout la

1. Croquis n°s 8 et 13.

mission ; les laptots sont congédiés, le matériel dispersé, *le Davoust* abandonné à Bafoulabé sans avoir été monté et l'enseigne Baudry est chargé de conduire un convoi de ravitaillement par eau à Tombouctou.

Peu après (avril), le lieutenant de vaisseau Hourst est nommé au commandement de la flottille du Niger à la place du lieutenant de vaisseau Boiteux rapatriable, avec l'enseigne Baudry comme second [1].

A ce moment, la flottille se compose de deux canonnières : *le Mage* (commandant Hourst) et *le Niger* (enseigne de vaisseau Baudry), deux grands chalands : *l'Enseigne Aube* et *le Dantec*, plus quelques petits chalands façonnés avec les bois de la contrée. Elle a pour équipage 12 matelots européens et 58 laptots ; le médecin de 2e classe Taburet dirige le service de santé.

Le lieutenant de vaisseau Hourst a pour instructions de se tenir aux ordres du commandant de Tombouctou et de participer à la répression des Touareg. Bien que déçu dans ses espérances, il se rend utile, approvisionne Tombouctou menacée de disette et lève la carte du système lacustre à l'ouest de la ville.

De Gourao, les bâtiments rayonnent aux alentours. Avec l'*Aube,* M. Hourst pousse jusqu'au lac Faguibine où il est assailli par une forte tempête et trouve un excellent abri dans l'île de Taguilam en un endroit qu'il appelle « Port Aube ». Il prend ensuite contact avec les Kel Antassar et oblige N'Gouna à reculer.

De son côté, l'enseigne Baudry remonte l'Issa-Ber, constatant ainsi la navigabilité de cette branche du Niger aux hautes eaux. Enfin, les deux officiers, aidés du

---

1. Après l'arrivée de la colonne Joffre à Tombouctou, la flottille du Niger était venue mouiller à Gourao, sur le lac Déboé où le lieutenant de vaisseau Boiteux installe aussitôt un arsenal maritime et un atelier de construction ; cet officier rentre ensuite en France où il meurt 3 ans après (septembre 1897) dans un accès de fièvre.

lieutenant Bluzet, exécutent l'hydrographie du fleuve dans cette région.

En mars 1895, l'enseigne Baudry fatigué rentre en France et commence aussitôt les démarches pour la réorganisation de la mission. Sur les avis favorables du colonel Archinard (alors directeur de la défense aux colonies) et du gouverneur général, M. Chaudié, M. Delcassé y consent.

Le commandant Hourst emmènera, outre l'enseigne Baudry, le lieutenant Bluzet comme instructeur militaire, le docteur Taburet, 3 chalands et 20 laptots.

Averti de cette bonne nouvelle à Bafoulabé, M. Hourst, qui avait reçu l'ordre au mois de mai de revenir en France, remet immédiatement le *Davoust* en état et télégraphie au docteur Taburet d'accourir sans retard à Koulikoro, point de concentration désigné, avec les deux chalands l'*Enseigne-Aube* et le *Dantec* choisis pour le voyage.

Rejoint par ses deux compagnons, l'enseigne de vaisseau Baudry et le lieutenant Bluzet, M. Hourst retourne à Koulikoro où il lance le *Davoust,* et répare les chalands, puis gagne Kabara où il s'adjoint encore le Père Hacquard qui, par sa connaissance des mœurs touareg et de la langue arabe, devait être un précieux auxiliaire.

Le 22 janvier 1896, la mission, cette fois au complet, s'engage dans le chenal du Niger en aval de Kabara ; quatre jours après, elle touche à Kagha, village de Kountas dont le chef Abbidin, ennemi déclaré de N'Gouna, vient saluer amicalement les Français.

Le commandant Hourst avait hâte de savoir quel accueil lui réservait Madidou, l'aménokal des Aouellimiden, dont l'autorité s'étend du massif de l'Aïr au Mossi, par conséquent sur les deux rives du Niger moyen de Tosaye à Sinder. Abbidin, interrogé à ce sujet, accepte

de sonder les intentions de l'aménokal et de le disposer le mieux possible à l'égard de la mission.

Celle-ci, poursuivant son chemin, passe à Ganto où elle entre en rapport avec les Kel Témoulaï et, le 6 février, s'arrête à Rhergo. Là, elle se heurte à la mauvaise volonté des Igouadaren que les marabouts ont excités contre nous, et Sakhaoui, leur chef, s'abstient de communiquer avec le commandant. La flottille n'en continue pas moins sur Zahroi, Bamba, et, bientôt, pénètre dans les défilés de Tosaye.

Sala, le chef de Tosaye, se montre très accommodant et s'offre même comme intermédiaire auprès de Madidou ; en revanche, les Tademeket et les Tinguer-Eguedesch se rassemblent en armes sur les bords du fleuve.

Pourtant, les voyageurs parviennent sans encombre à Gao (4 mars) où ils entrent en relation avec Madidou ; celui-ci leur fournit des guides et ordonne de les laisser circuler librement en aval de Gao. Le commandant et l'aménokal font, peu après, un échange courtois de lettres qui constituent une sorte de pacte d'alliance entre la confédération des Aouellimiden et la France.

A partir d'Ansongo et jusqu'à Say, la navigation devient difficile ; à plusieurs reprises l'*Enseigne Aube* échoue sur des rochers ; aux chutes de Labezenga, le *Davoust,* subit une forte déchirure et les bateaux courent de grands dangers ; ils franchissent néanmoins ces rapides ainsi que ceux d'Ayorou, puis, par Farça, Sinder et Sansan-Haoussa, atteignent Say le 7 avril.

Depuis le commandant Monteil, Say avait été visité par les missions Baud, Decœur et Toutée, envoyées du Dahomey, et toutes, dans les premiers mois de 1895, avaient signé des conventions avec Madibo, le chef de la ville[1]. Mais, dans l'intervalle, ce dernier s'est lié à son

1. Appelé encore Ahmadou-Satourou.

voisin Ahmadou-Cheïkou ; aussi, à l'arrivée des chalands, s'oppose-t-il à leur séjour dans la cité.

Cette décision inattendue contrarie beaucoup le commandant Hourst qui, contraint à interrompre son exploration par suite de la baisse des eaux, comptait rester à Say pendant l'hivernage ; il annonce alors énergiquement qu'il ne s'en ira que par la force et s'installe à six kilomètres plus bas dans l'île Talibia.

Pour se garantir des attaques probables des gens de Say, il se retranche solidement dans l'île, y construit un fort qu'il baptise « Archinard » et y demeure cinq mois et demi, utilisant ses loisirs à dresser la carte du Niger et à se renseigner sur la situation politique de la contrée.

Il apprend ainsi que, de Sinder à Kirtachi, la vallée du fleuve est sous la domination d'Ahmadou-Cheïkou[1]. Celui-ci essaie en vain, de concert avec les gens de Say, de fomenter un complot contre les Français.

Au milieu de septembre, les eaux étant suffisamment hautes et, d'autre part, les instructions complémentaires demandées à Kayes ne paraissant pas, le commandant Hourst se résout à reprendre son voyage.

---

1. Ahmadou-Cheïkou, en effet, à peine établi à Dounga avec les Toucouleurs qui l'ont accompagné, a su exploiter habilement à son profit les querelles des Djermas, ses hôtes ; en peu de temps, il est devenu leur maître, s'est emparé de Karma, leur principal village, et a rangé sous sa loi la tribu peuhle des Gaberos. Secondé par Aly-Boury qui lui est toujours fidèle et par un marabout influent, Tidjani, qui prêche partout la guerre sainte, il songe à se créer un nouveau royaume.

Aly-Boury parcourt le pays, détruit tous les villages en aval de Say et enlève Gomba ; toutefois, il échoue devant Kompa où les habitants lui infligent un sanglant échec. Il gagne alors le Sorgoé, cherchant à y recruter des partisans.

Quant à Ahmadou, prévenu de l'approche du commandant Hourst, il a voulu s'opposer à son passage avec l'appui des Kourteyes et des gens de Sinder ; mais, sur l'ordre de Madidou, ceux-ci n'ont pas bougé. En tout cas, le sultan peut mettre en ligne 12,000 à 15,000 combattants et, pour l'instant, son idée est de s'allier d'un côté à Samory, de l'autre au chef de Sokoto, afin d'enrayer les progrès des Français vers l'est.

Descendant à nouveau le Niger, il s'achemine vers Kompa et Tanda, les deux capitales du Dendi, où il est très bien vu par les indigènes qui sont hostiles aux Toucouleurs [1], il les incite à s'unir contre les guerriers d'Ahmadou et leur distribue même des armes à cet effet.

S'avançant ensuite par Guiris (le port d'Ilo), Gomba et Sakassi, il débouche, le 2 octobre, à Boussa. Là, les habitants, soudoyés par les agents anglais de la « Royale Niger Company », refusent de procurer des guides, indispensables cependant pour traverser les chutes qui se trouvent en aval. A défaut de pilotes, le commandant, se fiant au hasard, aborde intrépidement les rapides à Malali, Patassi, Aourou et les passe heureusement ; seul, le chaland *le Dantec* chavire au dernier et peut, toutefois, être remis à flot.

A Léaba, la mission rencontre le premier poste anglais ; le lendemain, défilant sous les canons du fort Taubman Goldié [2] elle accoste à Géba, autre poste anglais où le capitaine de la garnison est très cordial pour les officiers, et le 20 octobre aboutit à Assaba.

En ce point, le commandant Hourst a une entrevue avec M. Wallace, l'agent général de la compagnie du Niger, et s'entend avec lui pour faire remorquer ses chalands, moyennant finances, par un vapeur anglais jusqu'à Wari. A Wari, les chalands sont abandonnés, le *Davoust* vendu, et des bâtiments anglais transportent les Français jusqu'à Porto-Novo.

Après de périlleuses et multiples péripéties, le lieutenant de vaisseau Hourst et ses vaillants compagnons ont

1. Le Dendi, étant sous la dépendance du Kebbi avec lequel le commandant Monteil avait conclu un traité, était alors un territoire ami. Dans le pays, les Toucouleurs étaient surnommés Foutankés ou Foulanis (habitants du Fouta).

2. Ancien fort Aremberg bâti l'année précédente par le commandant Toutée et occupé depuis par les Anglais.

réussi à achever le téméraire voyage qu'ils avaient entrepris.

Les résultats de cette exploration sont des plus importants, car, outre les renseignements détaillés qu'elle fournit sur le régime de l'hydrographie du Niger de Tombouctou à Boussa, elle prouve qu'entre Bammako et Ansongo, c'est-à-dire sur un parcours de 1,700 kilomètres, le fleuve est parfaitement navigable aux hautes eaux. C'est donc la voie de pénétration indiquée vers les riches contrées du Tchad.

CHAPITRE XIV

PREMIER GOUVERNEMENT DU COLONEL DE TRENTINIAN (Suite)

CAMPAGNE DE 1896-1897[1]

I. OCCUPATION DE LA RÉGION EST-MACINA

1° Mission du lieutenant Voulet au Mossi et au Gourounsi (juillet 1896-mars 1897).

Le lieutenant Voulet a une tâche aussi incommode que délicate, car il doit, en plein hivernage, pousser jusqu'à Waghadougou et Sati, dans des contrées manifestement contraires à la France, où ses devanciers ont toujours échoué et où il sera au contact des Anglais ; aussi, bien peu croient-ils au succès de l'expédition et les indigènes disent à son départ : « Ce sont des cadavres qui s'éloignent. »

La mission comprend : le lieutenant de spahis Chanoine, les sergents Laury et Le Jeriel, 23 tirailleurs et 10 spahis réguliers, 180 tirailleurs et 40 spahis auxiliaires armés à l'européenne et cédés par les sultans amis de la France : Aguibou, fama du Macina ; Ousman-Oumarou, gouverneur des pays Samos ; Ouidi-Diabo, roi de Barani ; enfin un convoi de 250 porteurs chargés de trois mois de vivres.

Le 30 juillet 1896, la petite troupe quitte Bandiagara et se dirige d'abord sur Wahigouya où il est urgent de

1. Croquis n° 14.

soutenir notre récent allié Bakaré. En effet, depuis le mois de novembre 1895, celui-ci a été chassé de sa résidence par le chef de Yako et il résiste avec peine aux assauts de son adversaire.

Malgré le mauvais état des chemins que les pluies ont détrempés, le lieutenant Voulet accourt, bouscule successivement l'ennemi à Sim, Soulou, Pogoro, Prambi, ramène Bakaré à Wahigouya (17 août) et, quelques jours après, l'investit solennellement à Goursi ; dès lors, l'autorité du naba est acceptée par tous ses sujets.

Marchant ensuite sur Yako dont le chef essaie vainement de lui barrer le passage, le lieutenant s'empare de la ville par force et s'achemine vers Waghadougou où un messager l'a précédé muni d'une lettre et d'un drapeau pour Bokary-Koutou, le naba du Mossi.

A ce moment, deux partis existent à Waghadougou : l'un favorable, l'autre hostile aux Français. Ce dernier prédomine ; Bokary lacère le drapeau, renvoie le parlementaire frappé de verges et se lance au-devant du détachement qu'il croise à peu de distance de la ville (1er septembre).

Après deux heures d'un vif combat, les Moshis sont dispersés et rejetés vers le sud ; le soir même, la colonne pénètre dans Waghadougou. Sachant que celle-ci est peu nombreuse, Bokary revient huit jours après, avec toute son armée ; refoulé de nouveau, poursuivi et traqué durant trois jours, il est finalement abandonné par la plupart de ses guerriers.

Waghadougou est brûlé en signe de châtiment ; les habitants déposent les armes et prennent un autre chef : Kouka-Koutou, un des frères de Bokary, qui conclut aussitôt un traité par lequel le Mossi et les territoires tributaires se rangent sous notre suzeraineté.

Laissant à Waghadougou un poste solidement établi, la mission continue sa route au sud, franchit la rivière

Kassimi sur un pont improvisé et s'engage dans le Gourounsi.

Là, deux compétiteurs se disputent le pouvoir : l'un, Babato, chef des Zabermabés[1] — qui, depuis 1869, ont envahi le Gourounsi — pactisant avec Samory ; l'autre, Hamariah, chef national, sympathique aux Français et qui, depuis trois ans, lutte contre la dure domination des conquérants étrangers.

Le lieutenant Voulet appuie la cause d'Hamariah, le fait proclamer roi à Sati (19 septembre) et échange avec lui une convention qui place le Gourounsi sous notre protection. Cependant Hamariah n'est pas sans inquiétude sur la situation dangereuse où il va se trouver une fois les Français disparus. Saranké-Mory, le fils de Samory, opère en effet, pour l'instant, dans le sud du Gourounsi avec un millier de Sofas et terrorise les indigènes ; Babato aura vraisemblablement recours à son aide.

Payant d'audace, le lieutenant s'enfonce vers le sud et somme Samory d'évacuer le Gourounsi qui vient de se mettre sous notre protection. L'almamy intimidé répond qu'il ne veut pas la guerre avec la France et rappelle à lui ses bandes ; Saranké-Mory se retire alors sur Bouna, entraînant à sa suite Babato et les Zabermabés.

Tranquille de ce côté, le lieutenant Voulet rentre à Waghadougou ; puis, traversant le Kipirsi, le Lalei, le Boussouma, le Yatenga, rétrograde sur Wahigouya pour se réapprovisionner (1er novembre).

En ce point, il rallie le docteur Henric arrivé avec des renforts et apprend qu'à l'instigation du marabout de Lanfiéra les Samos se sont révoltés contre leur chef Ouidi-Diabo ; celui-ci, sorti de Barani avec un convoi de munitions destiné à la mission, a été obligé de s'arrêter à Sourou où il est assiégé par les rebelles.

1. Les Zabermabés sont des nègres Songhays.

Sans plus tarder, le lieutenant se porte contre les Samos, les attaque dans leurs villages à Gassan, Ouellé et, malgré une défense opiniâtre, leur inflige trois sanglants échecs. Le marabout de Lanfiéra est exécuté et Ouidi-Diabo réinstallé à Barani [1].

Dans l'intervalle, l'officier, ayant reçu l'ordre d'occuper définitivement Waghadougou, retourne alors de ce côté par Louta, Mani, Zitenga et atteint la ville le 23 décembre.

Bokary tient encore la campagne et réussit à fomenter une insurrection contre nous ; refusant toute espèce de conciliation, il empoisonne un autre de ses frères, Mazy, qui s'est déclaré partisan des Français.

Du 27 décembre au 11 janvier, la colonne harcèle sans cesse les dissidents, parcourant tout le sud du Mossi de Koupéla à Kounda ; peu à peu, les diverses provinces du Mossi : Yatenga, Boussouma, Béloussa, Kipirsi, Yako, se soumettent ; Bokary est déchu de ses droits et son frère Kouka est couronné en grande pompe à Waghadougou, le 20 janvier 1897, en présence de tous les nabas de la région.

Le lieutenant Voulet est alors avisé qu'une expédition anglaise s'est avancée de Coumassie sur Tingourkou, village mossi près de la frontière du Gourma. Il notifie par lettre au capitaine Donald Stewart, chef de la mission, la prise de possession du Mossi et du Gourounsi par la France et, à marches forcées [2], se dirige à sa rencontre par Koupéla.

Le 7 février, les représentants des deux nations ont une entrevue des plus cordiales à Tingourkou et, après quelques pourparlers, le capitaine Stewart, s'inclinant

---

1. Aux cours de ces combats, la mission a 6 hommes tués et 60 blessés dont les deux sous-officiers européens ; le sergent-major Laury, quoique grièvement touché à l'assaut du tata d'Ouellé (12 novembre), n'en reste pas moins à la tête de sa section.

2. 180 kilomètres en sept jours.

devant le fait accompli, recule sur Gambakha, capitale du Mampoursi, après avoir toutefois décidé, d'accord avec l'officier français, que le canton de Tingourkou demeure indépendant du Mossi et en dehors de l'action commune de la France et de l'Angleterre.

Quelques jours après, l'importante province du Boussangsi reconnaît notre souveraineté en vertu de traités signés à Garango et Larégouri.

Averti qu'une autre troupe d'Européens rayonne dans le Gourma, à l'est du Mossi, le lieutenant Voulet pense que c'est une mission allemande détachée du Togo ; il accourt donc au-devant d'elle et adresse à son chef une lettre analogue à celle envoyée précédemment au capitaine Stewart.

Or, c'était le capitaine Baud qui, du Dahomey, s'était rendu au Gourma avec le lieutenant Vermeersch pour annexer le pays [1].

Le 17 février, le lieutenant Voulet rejoint à Tigba le capitaine Baud ; unissant leurs efforts, ils assaillent ensemble Bilanga, le seul village de la contrée qui résiste encore et s'en emparent. La jonction du Soudan au Dahomey est désormais réalisée. Le 24, les officiers se séparent ; le lieutenant Voulet regagne Waghadougou où il trouve la colonne du commandant Destenaves.

Laissant le lieutenant Chanoine et ses spahis à la disposition du commandant, le lieutenant Voulet poursuit sa route avec le reste de ses hommes et, en avril, parvient à Bandiagara. Peu après, il rentre en France rap-

---

1. En effet, conformément au plan adopté par le ministre des colonies, le gouverneur du Dahomey, M. Ballot, avait, dans le même temps, lancé trois explorations dans l'hinterland de la colonie; l'une, conduite par le capitaine Baud, devait prévenir les Allemands du Togo au Gourma — sous notre protection depuis le passage du commandant Decœur en 1895 — et y asseoir l'influence française; une autre, sous le lieutenant de vaisseau Bretonnet, occuperait le bas Niger; la troisième, confiée au capitaine Ganier, servirait de liaison aux précédentes.

portant, outre d'utiles données géographiques et ethnographiques sur les territoires visités, 4,000 kilomètres d'itinéraires nouveaux levés à la boussole.

Durant cette campagne de huit mois, il avait eu 113 hommes hors de combat.

Grâce à ce voyage qui grève le budget du Soudan d'une somme minime de 20,000 fr., la France acquiert dans la boucle du Niger un terrain d'une superficie d'environ 100,000 kilomètres carrés et les progrès des Anglais comme ceux des Allemands sont enrayés vers le nord.

2° *Opérations de la colonne Destenaves (janvier 1897-avril 1898).*

Formation de la colonne. — Approuvant le projet du colonel de Trentinian, M. Chaudié prescrit, au mois de septembre 1896 :

1° L'occupation et l'organisation du Yatenga et du Mossi ;

2° La prise de possession des pays de l'est depuis l'Aribinda jusqu'à Say, avec le Macina pour base d'opérations.

Le commandant Destenaves est chargé d'exécuter cette tâche et d'en établir le programme ; assisté de dix officiers, il devra fournir les moyens de mener son œuvre à bonne fin, sans alourdir d'aucuns frais le budget du Soudan.

Le commandant s'engage à composer ses troupes uniquement d'auxiliaires, à les encadrer par des gradés indigènes et à les entretenir avec les ressources des régions traversées.

Partie de Bordeaux le 20 octobre 1896, la mission

arrive à Kayes le 1er novembre et se met en route de suite pour le Niger.

Elle comprend : outre les lieutenants Voulet et Chanoine déjà en action, les capitaines Scal, Bizot et Betbeder; les lieutenants Abbat, Pelletier, Naudet et Béroud; provisoirement, le capitaine Menvielle et le lieutenant Hugo, le capitaine du génie Cazemajou, alors en chemin, le lieutenant Beynaguet, des spahis soudanais.

Pour faciliter le travail des officiers qui ont à enrôler les auxiliaires, la besogne est ainsi divisée : le capitaine Scal recrute à Siguiri, Kita et Bammako; le capitaine Betbeder à Ségou et Djenné; le capitaine Menvielle au Macina; le lieutenant Béroud pour l'artillerie; le lieutenant Beynaguet pour la cavalerie.

L'armement est emprunté aux divers postes de la colonie; l'habillement et l'équipement sont procurés, au début, par le Macina[1], où chacun contribue pour son compte à livrer ce qu'il faut.

A Bandiagara (31 décembre), le commandant est accueilli avec enthousiasme par les chefs et la population qui lui prouvent leur dévouement[2]; l'empressement et le zèle des habitants permettent d'entrer en campagne dès le 8 janvier.

A cette date, la colonne est ainsi constituée :

Un peloton de spahis auxiliaires (28 hommes), lieutenant Beynaguet;

13 spahis du capitaine Imbert[3] (détachement de passage);

Une section de 80mm (20 canonniers), lieutenant Béroud;

Trois compagnies d'auxiliaires : compagnie Bizot

---

1. Plus tard, ils le seront par les provinces occupées.
2. Du 1er au 7 janvier, la valeur des cadeaux offerts est évaluée à 80,000 fr.
3. Dont l'escadron est à Tombouctou.

(108 hommes); compagnie Scal, lieutenant Abbat (105 hommes); compagnie Betbeder, lieutenant Pelletier (110 hommes).

Le capitaine Menvielle, maintenu momentanément à Bandiagara avec la 16e compagnie de tirailleurs soudanais (qui va être licenciée), y crée une compagnie d'auxiliaires de 120 hommes (lieutenant Hugo).

Situation dans l'Est-Macina en janvier 1897. Plan du commandant Destenaves. — Au Macina, les Habés ont une attitude douteuse et les Samos sont en révolte depuis six mois [1]; au Yatenga, Bakaré a été de nouveau chassé de Wahigouya et, retranché à Bango, invoque

1. Depuis la fuite d'Ahmadou-Cheïkou d'ailleurs, le Macina est dans un état d'agitation continuelle. Peuplé de races très différentes : Peulhs, Habés, Songhays, Samos et Toucouleurs, sans cesse enclines aux luttes intestines ou aux rébellions et toujours prêtes à accueillir quelque nouveau prophète, il eût fallu à sa tête un homme énergique, capable de tenir en laisse les chefs des provinces et de forcer ceux-ci à brider les habitants.

Or, Aguibou n'a aucune des qualités de ses ancêtres et, jusqu'alors, n'a su que mécontenter ses sujets. A plusieurs reprises déjà, ceux-ci se sont soulevés contre lui, entre autres Ali-Kari, l'almamy de Bocé (ou Bossé) qui, en mai 1894, a terrorisé la contrée par ses pillages et ses cruautés.

En vain le fama a-t-il voulu l'attaquer à Bocé, il a subi un piteux échec et le capitaine Nigote, alors résident de Bandiagara, venu au secours d'Aguibou avec une quarantaine de tirailleurs et 10 spahis, n'a pas réussi, après vingt jours d'opérations, à terrasser le marabout. A la suite d'une tentative malheureuse pour aborder les hautes murailles qui entourent Bocé et dans laquelle bon nombre de ses hommes ont été mis hors d'action, le capitaine s'est borné à bloquer la place mais sans résultat; puis, s'est retiré sur Bandiagara après avoir, toutefois, enlevé d'assaut le village voisin de Lo.

Enhardi par ce succès, Ali-Kari cherche à soulever le pays contre Aguibou et les Français.

En apprenant ces événements, le commandant Quiquandon, alors chef de la région Sokolo, Ségou, Djenné-Bandiagara (plus tard région est) estime urgent d'enrayer le mouvement et, à l'aide des éléments disponibles, organise une colonne dont il confie la direction au capitaine Bonaccorsi.

Concentrée à Djenné le 22 juin, cette colonne comprend :

État-major : lieutenant Mangin, adjoint au capitaine Bonaccorsi;

15 spahis : maréchal des logis Caveron;

Deux pièces de 80mm de montagne : capitaine Clerc;

Deux compagnies de marche formées de tirailleurs auxiliaires encadrés par des légionnaires : 1re compagnie, capitaine Maillot, lieutenant de Ta-

notre appui ; au Mossi, le lieutenant Voulet écrit qu'il lui est impossible, avec ses faibles ressources, de procéder à la pacification de la province ; d'ailleurs, jugeant son rôle terminé et n'ayant des vivres que jusqu'au 1er mars, il demande son rappel. Dans l'est, l'Aribinda et le Liptako, menacés d'une invasion des Aouellimiden, réclament notre intervention ; les communications entre Dori et Say sont coupées.

Enfin, au sud de Bandiagara, les Bobos refusent l'obéissance, et la contrée entre le Niger et la Volta s'insurge.

Il importe de réprimer vigoureusement les séditions,

---

vernier ; 2e compagnie (96 tirailleurs, 10 légionnaires) : lieutenant Betbeder, lieutenant Abbat ;

Un peloton de tirailleurs réguliers (16e compagnie) : lieutenant Peton ;

Les médecins Manin et Emily assurent le service de santé.

Le 1er juillet au matin, la petite troupe arrive devant Bocé, village redoutable à l'ouest duquel se trouve le diomfoutou de l'almamy. L'artillerie s'installe en batterie au sud-ouest du village et pratique aussitôt une brèche dans la muraille ; pendant ce temps, la 1re compagnie de marche garde la face nord, les spahis les faces est et sud ; la 2e compagnie, chargée de l'attaque, se tient près des pièces, le peloton Peton est en réserve.

A 9 heures, la 2e compagnie s'avance à l'assaut et se heurte à une résistance acharnée dont elle ne triomphe qu'après sept heures de combat et grâce à l'appui des pelotons Peton et de Tavernier. Maître du village, le capitaine Bonaccorsi tourne ses efforts contre le tata de l'almamy où se sont réfugiés les meilleurs défenseurs ; après une lutte désespérée, Ali-Kari succombe les armes à la main en essayant de se faire jour à travers les tirailleurs, et les Français s'emparent du réduit au prix, il est vrai, de pertes cruelles : 9 hommes tués et 149 blessés dont 6 officiers, le capitaine Maillot, les lieutenants de Tavernier, Betbeder, Abbat, Peton et Mangin.

Le 3 juillet, la colonne repart pour Djenné où elle parvient le 12, après avoir châtié en route les gens de Kombori, partisans de l'almamy Ali-Kari.

Au mois d'avril 1896, nouvelle révolte : à l'instigation du marabout Hamidou-Kolado, ami d'Ahmadou-Cheïkou, les Habés du Dakol prennent les armes et s'apprêtent à marcher sur Bandiagara. Le capitaine Menvielle, successeur du capitaine Destenaves à la résidence de Bandiagara, réunit les troupes qu'il a sous la main : une compagnie de tirailleurs soudanais (capitaine Bouché, lieutenant Loury), une compagnie d'auxiliaires (lieutenant Voulet), un peloton de spahis (lieutenant Chanoine) et se porte contre les insurgés qu'il rencontre à Sanga. Il les écrase après un sanglant combat, capture le marabout fauteur de la sédition et le fait fusiller. Les auxiliaires du lieutenant Voulet et les spahis parcourent alors la région pour disperser les dernières bandes et rétablir le calme.

de relever au plus tôt le lieutenant Voulet et de faire face aux irruptions que les Anglais méditent au Gourounsi comme au Mossi.

En conséquence, le commandant Destenaves décide de marcher immédiatement sur Waghadougou pour y organiser un centre de résistance capable de défier toute attaque et y soutenir le jeune naba qui est entouré de partisans douteux ou hésitants, inspirer ainsi confiance au Mossi et affirmer notre résolution de rester dans la région.

Deux routes conduisent de Bandiagara à Waghadougou : celle de l'est, par le Yatenga, et celle de l'ouest, par le pays des Samos; toutes deux se rejoignent à Yako.

Le Yatenga est en pleine guerre civile; la rareté de l'eau et la question du recrutement des porteurs augmenteront beaucoup les difficultés; enfin, c'est le territoire le plus riche et le plus peuplé de cette partie de la boucle; il semble préférable de réserver à notre activité commerciale ce champ d'exploitation économique et d'y rétablir le calme par des moyens pacifiques.

Chez les Samos, il n'en est plus de même. Chasseurs toujours en lutte de village à village, les Samos n'ont jamais été réduits par la force; à l'assaut de Gassan, ils se sont défendus très énergiquement; les gros tatas : Niancoré, Karémangel n'ont pas été détruits, faute d'artillerie. Cet exemple encourage le Yatenga d'une part, les Bobos de l'autre, et une ligue peut se former contre nous. Le danger de ce côté est imminent.

De plus, le pays est bien approvisionné en eau; on y trouvera aisément des porteurs et un succès contre les tatas aura un grand retentissement.

Le commandant Destenaves n'hésite donc pas et choisit le chemin de l'ouest à travers les pays Samos.

Combats contre les Samos ; occupation du Mossi (janvier-février). — La colonne quitte Bandiagara le 8 janvier 1897 et, pour vivre plus à l'aise, se dirige par plusieurs itinéraires sur Louta où, le 17, elle est concentrée en entier.

En ce point, le commandant apprend que les villages de Karémangel, Soumbara-Boumba et Yaba se montrent particulièrement hostiles et que, sous les ordres de leur chef Daka, 6,000 guerriers environ se sont groupés dans le premier avec l'intention de barrer la route aux Français.

Il se porte rapidement sur Karémangel et, le 22 janvier, enlève le tata après un vif engagement où se distinguent le capitaine Betbeder et le maréchal des logis d'artillerie Boucard ; en cette occasion, les auxiliaires, qui pour la plupart n'ont jamais vu le feu, témoignent de beaucoup d'entrain.

Les villages de Bansago et Niancoré déposent alors les armes.

Quatre jours après, la colonne saisit par surprise Sambara-Boumba, accapare toutes les ressources de la localité et capture de nombreux prisonniers qui sont utilisés comme porteurs.

Le capitaine Betbeder s'installe en garnison dans le village avec sa compagnie ; il devra y construire un poste, enrayer l'insurrection des Samos et assurer les relations avec Bandiagara, base de ravitaillement, pendant que le gros continuera sur Yaba et Waghadougou.

Avant de s'éloigner, le commandant Destenaves, ignorant encore qu'une seconde expédition sera chargée, sous peu, d'agir entre le Niger et la Volta, prend des dispositions en vue de la campagne qu'il compte entamer contre les Bobos à son retour du Mossi : deux pièces de 80^{mm}, envoyées préalablement de Bammako à Mopti, sont, à sa requête, amenées à Konignon, place qu'il dési-

gne comme dépôt ; en même temps, il réclame des approvisionnements à Saraféré et Djenné [1].

La colonne s'avance ensuite sur Yaba et s'en empare (10 février) ; la chute des trois principaux tatas de la contrée provoque, les jours suivants, de nombreuses soumissions parmi les Samos dont la révolte est ainsi terrassée.

Poursuivant sa route par Niouma, La et Yako, le commandant Destenaves parvient, le 20, à Waghadougou où il pénètre escorté du jeune naba du Mossi venu à sa rencontre et où il est reçu avec confiance par les marabouts et les marchands qui peuplent la cité.

Le commandant organise aussitôt les pays conquis : tous les territoires situés entre le Macina et la branche orientale du Niger constituent une nouvelle région dite « Est-Macina », dont cet officier assume la direction.

Les diverses provinces du Mossi sont réunies en un même cercle : celui de Waghadougou, à la tête duquel est placé le capitaine Scal avec le lieutenant Abbat pour adjoint.

Le capitaine a sous ses ordres, outre sa compagnie, une section de guerriers indigènes (40 fusils), un peloton de spahis (40 sabres), une pièce de 80^{mm} servie par cinq canonniers auxiliaires ; ces troupes ont 20,000 cartouches et trois mois de vivres.

Pour mettre Waghadougou à l'abri d'un coup de main, on y bâtit un poste fortifié dont les travaux sont poussés activement ; de plus, la ville est entourée d'un mur en pierre et retranchée intérieurement.

---

1. Cette question des approvisionnements préoccupe beaucoup, au début, le commandant Destenaves. La révolte des Habés en avril 1896 a entraîné une concentration générale des troupes à Bandiagara et les vivres de ce poste sont totalement consommés ; aussi, à son passage à Ségou, le commandant a-t-il eu soin de prélever deux mois de vivres sur la réserve en magasin afin d'entrer en campagne de suite, sans être forcé d'attendre l'époque du ravitaillement annuel.

Le capitaine Scal a pour instructions d'apaiser les populations, de rendre la tranquillité au Mossi sans cesser de traquer le naba déchu et de rallier autour du nouveau souverain les anciens dignitaires de la couronne ; il s'efforcera, par une attitude ferme et bienveillante, d'attirer des partisans au jeune roi et de lui permettre l'exercice de son autorité ; enfin, il lancera des détachements vers le Boussangsi et le Gourounsi, de façon à surveiller les agissements des Anglais.

Occupation du Yatenga (mars). — Se tournant alors contre les Bobos, le commandant Destenaves revient sur ses pas avec le restant de sa colonne (compagnie Bizot, peloton Beynaguet, une pièce de 80mm : lieutenant Béroud) ; mais, le 9 mars, en atteignant la frontière du pays des Samos, un courrier du colonel de Trentinian l'avise de la création de la région Niger-Volta, qui aura désormais dans son ressort les pays Bobos et Samos, et lui enjoint d'appuyer de suite vers l'est.

C'était un changement complet d'objectif.

Avant d'entreprendre ce mouvement vers l'est, le commandant Destenaves estime nécessaire de se munir de nombreux approvisionnements et de réprimer les désordres qui règnent au Yatenga.

Il est, en effet, indispensable, d'être à même de doter tous les postes, qui seront fondés dans l'est, de ressources suffisantes et de moyens assez étendus pour leur garantir une certaine puissance ; d'autre part, on ne peut s'aventurer plus loin sans avoir, auparavant, rétabli Bakaré à Wahigouya et rouvert les communications de cette ville avec Bandiagara et Waghadougou.

Aussi, contremandant immédiatement les mesures spécifiées en vue d'une colonne contre les Bobos, le commandant ordonne-t-il de transporter les vivres rassemblés à Konignon et Bandiagara sur Wahigouya, la

nouvelle base d'opérations, ainsi que les deux pièces de 80^{mm}, et lui-même s'achemine de ce côté.

A Lanfiéra, il croise le chef de bataillon Valet, nommé tout récemment au commandement de la région Niger-Volta et lui cède le poste de Soumbara-Boumba, presque achevé par le capitaine Betbeder; puis, accompagné de Bakaré, il arrive le 29 mars à Wahigouya.

Là, en attendant les convois et l'artillerie demandés, il installe un poste fortifié qu'il confie à l'adjudant Ragot et multiplie les reconnaissances dans la contrée pour en obtenir la pacification.

Les lieutenants Hugo et Bellevue [1] dispersent les groupes armés signalés vers Goursi et vont jusqu'à Yako pour entrer en liaison avec Waghadougou; le lieutenant Pelletier parcourt le nord-ouest et contraint à l'obéissance le village de Loroni; le lieutenant Beynaguet circule à l'est et au sud-ouest de Wahigouya.

Un certain nombre de nabas protestent de leur fidélité; les fils de Saga (branche cadette des rois du Yatenga), hostiles à la souveraineté de Bakaré, ne renoncent pas à leurs prétentions à la couronne; néanmoins, ils font des ouvertures de paix. Bakaré est accepté comme chef par les trois quarts de la province; seuls, les nabas du sud-est et de l'est sont encore à brider.

Dans l'intervalle, des émissaires se dirigent au Dgilgodi et dans l'Aribinda pour y annoncer l'approche de la colonne et lui préparer le terrain.

Au début d'avril, le lieutenant Naudet apparaît à Wahigouya avec les pièces de 80^{mm} que les Habés du Macina ont traînées à bras depuis Mopti; il a laissé en réserve à Dogo, au pied de la falaise de Bandiagara, deux pièces de 95^{mm}, au prix, il est vrai, de difficultés considérables.

---

1. Ce dernier, venu dans la région pour y conduire un convoi, a demandé à y être maintenu.

Le 13, les convois désirés surviennent à leur tour et leur contenu est aussitôt réparti aux porteurs qui ont été levés au préalable et choisis avec tact afin d'éviter les désertions ultérieures.

Marche sur Dori; occupation du Liptako (avril). — Le commandant Destenaves se propose alors de gagner Dori, capitale du Liptako. Située sur la route fréquentée du Sénégal au Niger et au Tchad, cette ville a une grande importance religieuse, politique et commerciale; c'est la clef du nord et de l'est de la boucle du Niger; sa possession permettra d'accéder à Say, tout en conservant les communications avec Bandiagara.

La voie la plus courte pour aller à Say est, il est vrai, par Waghadougou et Fada-Ngourma; cet itinéraire oblige, par contre, à traverser, entre le Mossi et le Gourma, une zone ruinée et déserte depuis de nombreuses années, où il sera très incommode d'entretenir une colonne et de recruter des porteurs. De plus, l'acquisition de Say, en venant du Gourma, n'étend aucunement notre influence dans l'est et ne nous assure pas le chemin de Dori gardé par Ahmadou-Cheïkou, lequel, dit-on, reconstitue un empire toucouleur sur les bords du Niger.

De Say, il faudra rétrograder sur Dori pour refouler Ahmadou et les gens du Torodi auxquels se joindront sans doute les Touareg. Le commandant Destenaves connaît trop bien l'état du pays pour s'exposer à compromettre ainsi le succès de la campagne; un seul cas le déciderait à se rendre directement au Gourma, celui où le capitaine Baud aurait besoin de son aide, ce qui n'est pas.

Le 13 avril, la colonne se met donc en route sur Dori, fractionnée en deux échelons qui suivent deux chemins parallèles, distants de 15 kilomètres, parvient le 20 à Djibo, capitale du Djilgodi, où elle maintient un poste

de correspondance (4 hommes) et, trois jours après, pénètre à Aribinda.

Cette ville est le seul point d'appui susceptible de fermer aux Touareg l'énorme trouée de 250 kilomètres qui existe entre le Hombori et Dori et d'empêcher leurs razzias chez les Foulbés du Torodi ou leur alliance avec eux ; la création d'un fort d'arrêt, réclamée d'ailleurs par le chef de la province, s'y impose donc.

Le lieutenant Hugo en est chargé ; assisté de 40 tirailleurs et 6 spahis pour dominer l'Aribinda et le Liptako, il devra, en outre, surveiller la bande de Touareg-Logomaten qui s'est récemment soumise.

Le commandant Destenaves s'avance ensuite sur Oulo (20 kilomètres à l'ouest de Dori) où il apprend que Dori a été évacué à la suite d'un dissentiment du chef de cette ville avec les notables. Il adresse aussitôt une lettre à ceux-ci pour les avertir de ses intentions pacifiques, réussit à les persuader et reçoit leurs délégués qui implorent sa clémence.

Le 30 avril, les Français entrent dans la ville ; les notables accourent au-devant d'eux et les habitants réintègrent leurs cases ; ce résultat diplomatique vaut, pour notre prestige, la meilleure victoire. Le lendemain, deux mille personnes, étrangères à la cité, se pressent sur le marché.

Avec l'Aribinda, le Liptako, l'Oudala et le Yagha, c'est-à-dire les territoires jusqu'au Niger, le commandant Destenaves forme un nouveau cercle : celui de Dori, dont il accorde la direction au capitaine Menvielle.

Celui-ci est remplacé à Bandiagara par le capitaine Bizot ; il a sous ses ordres, outre sa compagnie, le peloton de spahis Bellevue (30 sabres) et une pièce de 80^{mm}.

Marche sur le Yagha ; occupation de Say (19 mai). — Fort de la fidélité des chefs du Liptako, le comman-

dant Destenaves peut poursuivre sa route sur Say où il est urgent d'arriver car, d'après les rapports des indigènes, Ahmadou s'est uni aux Foulbés du Torodi, a appelé à lui les pillards de la rive droite et invoqué le concours du chef touareg Bokar-Ouandiedou campé près de Sinder, pour disputer le passage à la colonne : il importe de s'opposer à cette coalition.

Le commandant ne comptait pourtant s'installer à Say qu'après l'hivernage, vers le mois d'octobre, époque où il trouverait de l'eau et du mil ; mais, comme ses instructions lui prescrivent de pousser le plus tôt possible jusqu'au Niger où il est utile de se relier avec les missions du Dahomey et de faire acte de possession pour couper court aux revendications anglaises, il ne demeure que deux jours à Dori et, le 2 mai, reprend son mouvement vers l'est avec la compagnie Betbeder, le peloton de spahis Beynaguet, une pièce de 80^{mm} (lieutenant Béroud) et une section d'auxiliaires. Celle-ci escorte le convoi de trois mois de vivres et de munitions destinés à Say.

Après deux jours de route dans une région aride et inhabitée, la colonne atteint Zebba, capitale du Yagha, dont le roi se montre très accueillant et signe un traité de protectorat.

Un poste de 25 hommes est établi dans la ville.

Le lendemain (5 mai), les émissaires lancés vers Say annoncent que, à la nouvelle de l'irruption des Français à Dori avec des forces nombreuses, les populations riveraines du Niger ont modifié leurs sentiments hostiles ; Ahmadou et les Toucouleurs ont abandonné le Torodi et, franchissant le fleuve, ont entraîné les Foulbés d'Ibrahima-ben-Gueladio [1] ; enfin, les Touareg [2], groupés entre le Kokoro et le Dargol, attendent les événements.

1. Le chef du Torodi.
2. Ce sont des Logomaten.

La route de Say est donc libre. Jugeant sa présence plus nécessaire à Dori où le danger est sérieux par suite de l'attitude des Touareg et des attroupements signalés près de Diagourou, le commandant Destenaves retourne de ce côté avec le lieutenant Béroud, laissant au capitaine Betbeder le soin de prendre Say avec sa compagnie et les spahis Beynaguet. Le capitaine restera en garnison dans la ville avec son détachement et s'y retranchera solidement.

Le 19 mai, après une dure étape, l'officier apparaît devant Say où il est salué très cordialement par les habitants. Say devient le centre d'un autre cercle sous les ordres du capitaine Betbeder qui a le lieutenant Pelletier pour adjoint.

Pendant ce temps, le commandant Destenaves a reculé sur Dori. Voyant que la situation s'est améliorée en ce point, il donne le lieutenant Béroud comme second au capitaine Menvielle et, de sa personne, se porte par Aribinda vers le Yatenga où il lui tarde de revenir pour en surveiller les agissements. A Aribinda, il hâte le ravitaillement des convois de vivres à l'usage des postes de l'est.

Au 20 mai, les troupes sont ainsi réparties dans la région Est-Macina : outre les garnisons de Waghadougou, Aribinda, Dori, Zebba et Say, il y a un poste de 10 tirailleurs et 4 spahis à Louta; un autre de 60 tirailleurs, 10 spahis et une pièce de 80^{mm} à Wahigouya ; enfin, à Bandiagara, une compagnie de réguliers en formation, 6 canonniers, deux pièces de 95^{mm} et deux pièces de 4.

La boucle du Niger, de Mopti à Say, est donc désormais française.

Il faut, maintenant, affermir notre souveraineté dans ces contrées où Samory d'une part, les Touareg et Ahmadou de l'autre, règnent en maîtres et, par des reconnaissances incessantes, s'y implanter peu à peu.

C'est à ce but que se consacrent les commandants des nouveaux cercles : les capitaines Scal, Menvielle et Betbeder.

Reconnaissance du lieutenant Chanoine au Gourounsi (mars-mai). — Depuis le départ du lieutenant Voulet, le Gourounsi est en proie à la guerre civile et sous la menace des convoitises anglaises.

A la tête des Zabermabés, Babato a envahi le pays qu'il ravage d'Asseydou à Gandiaga, incendiant les villages et massacrant tous les indigènes qui lui tombent sous la main. Hamariah réunit ses contingents à Bettiousi et réclame notre appui.

En même temps, le capitaine Stewart, qui opère dans les territoires au nord des Achantis, s'efforce de ruiner notre influence au Gourounsi. Au mois de février, M. Henderson, officier de la milice anglaise, et le nègre Fergusson pénètrent dans cette province et distribuent partout des cadeaux et des imprimés aux chefs, sans leur indiquer ce qu'ils signifient, afin d'avoir, le cas échéant, des gages pour les besoins de la diplomatie. Puis, maintenant à Léo six miliciens armés, soi-disant fatigués et malades, ils se rendent à Bettiousi et cherchent à soudoyer Hamariah, lui offrant leur aide contre les Zabermabés, à condition qu'il considérera comme nulle la convention conclue avec le lieutenant Voulet.

N'ayant pas réussi, ils gagnent le camp de Babato et, de là, Oua où ils s'arrêtent malgré l'accord passé avec cette ville, en 1894, par la mission Baud-Vermeersch.

Enfin, Saranké-Mory est, avec ses Sofas, aux environs de Bouna, prêt à recommencer les pillages dès que les Anglais l'auront réapprovisionné en armes et en munitions; ceux-ci, en échange des subsides qu'ils fourniront, exigent que les Sofas suspendent leur marche vers

l'est et rétrogradent au Djimini ou même plus à l'ouest pour lutter contre nous.

Il est urgent de secourir Hamariah et de mettre un frein aux menées des Anglais. Au début de mars, sur l'ordre du commandant Destenaves, le capitaine Scal envoie au Gourounsi le lieutenant Chanoine avec 40 tirailleurs et 15 spahis.

Le 12, la petite troupe rejoint Hamariah à Kangakian. Il n'est que temps ; tous les villages font défection et les Zabermabés, qui sont à Gandiaga (10 kilomètres plus loin), viennent d'enlever et de brûler un drapeau français.

Renforcé des guerriers gouroungas, le lieutenant Chanoine s'avance contre Babato. Celui-ci dispose de 800 fantassins et 300 cavaliers qu'il fractionne en quatre groupes et adosse solidement aux cases ou aux murs du village.

A peine l'action engagée, la cavalerie ennemie exécute une charge à fond sur le flanc droit des Français ; reçue par une vive fusillade, elle se débande, entraînant avec elle l'aile gauche de l'armée que les tirailleurs refoulent jusqu'au delà du Poplogon. Ceux-ci délivrent ensuite les auxiliaires d'Hamariah qui, aux prises avec l'aile droite dans le village, sont sur le point de lâcher pied.

Les Zabermabés, qui, outre 300 prisonniers, ont perdu beaucoup de monde dont cinq chefs, s'enfuient vers Kombissi et Yarba où ils se réfugient sous la protection des Anglais.

Ce succès fortifie l'autorité d'Hamariah ; deux jours après, la colonne continue sa route sur Asseydou où elle parvient le 19 mars. Là, le lieutenant Chanoine, accueilli par les habitants comme un libérateur, signe avec le roi Sibou-Napona un traité, rédigé en français et en arabe, par lequel ce dernier reconnaît notre suzeraineté exclusive sur ses États, c'est-à-dire sur le pays allant de Oua-Loumbalé à la rivière Asseydou.

Le lieutenant retourne alors à Bélélé qu'il place également sous notre protectorat (21 mars) ; puis, par Koundougou et Funsi, atteint Oua-Loumbalé où il ramène les « dioulas » (500 à 600 personnes environ) qui ont été chassés de leur village par les Zabermabés et laisse un poste de tirailleurs pour les protéger.

Ayant ainsi assuré le sud du Gourounsi contre une extension de la puissance anglaise, le lieutenant Chanoine remonte vers le nord et entre à Léo (27 mars). Très étonné d'y trouver les six miliciens anglais oubliés à dessein par M. Fergusson et qui refusent d'abandonner le terrain, il écrit au représentant de l'Angleterre (M. Fergusson), toujours à Oua, pour lui exposer combien cette attitude est contraire à l'acte établi l'année précédente par le lieutenant Voulet et le capitaine Stewart, et adresse, de même, une note à ce dernier, alors à Yarba auprès de Babato, l'avertissant que tout encouragement envers cet ennemi de la France est en opposition avec les règles du droit international.

A ce moment, de graves événements se produisent dans le sud. Saranké-Mory a nettement répondu aux Anglais que, n'étant pas en guerre avec les Français, il ne nous attaquera pas ; privé de munitions, il se tourne contre ses ex-amis.

Le lieutenant Chanoine avise aussitôt le capitaine Scal de ces incidents ; celui-ci s'empresse d'accourir à Léo avec 60 tirailleurs et 40 cavaliers (9 avril). Le surlendemain, on lui remet un message de la part du capitaine anglais Cramer, lui annonçant que l'expédition anglaise a éprouvé un désastre à Oua et, qu'en retraite vers le Gourounsi, elle a « le désir anxieux » d'être agréée par les Français[1].

---

1. En effet, quelques jours auparavant, MM. Henderson et Fergusson se sont portés à Daoukita, près du camp de Saranké-Mory, pour entamer des

Le 12 avril, les débris de celle-ci : capitaine Cramer et Haslewood, docteur Peath et 57 hommes, sont charitablement recueillis par les Français qui les reconduisent, sur leur prière, par Oual-Oualé, vers Gambakha, auprès du résident de Coumassie, M. Stewart.

Le 22 avril, le détachement croise, à Yarba, le capitaine Stewart qui remercie chaleureusement nos officiers, au nom de son gouvernement, de l'hospitalité offerte à ses compatriotes.

Les capitaines Scal et Stewart tombent alors d'accord pour fixer momentanément la limite des territoires acquis respectivement par leurs nationaux ; cette limite est formée par la Volta blanche depuis le Manpoursi et par le Poplogon.

De plus, le capitaine Stewart promet, par écrit, de maintenir Babato (qui a obtenu asile et sauvegarde de l'Angleterre) à deux étapes de la frontière provisoire et assume la responsabilité de toute agression future de ce chef de bandes au delà de cette ligne.

Ces divers points réglés, les missions se séparent ; M. Stewart regagne Gambakha ; les Français parcourent le sud du Gourounsi, le pays d'Asseydou et, le 1er mai, reviennent à Léo.

Là, le capitaine Scal apprend que le capitaine Cazemajou explore le cours de la haute Volta noire dont il longe la rive droite. Le lieutenant Chanoine part avec 20 spahis pour rallier cet officier et le renseigner sur la proximité des Sofas.

---

pourparlers avec les Sofas ; à la suite de dissentiments, ceux-ci — au nombre de plusieurs milliers — ont assailli Daoukita et expulsé les miliciens qu'ils ont poursuivis jusqu'à Oua où était le gros de leur colonne.

Celle-ci, assiégée à son tour dans Oua, envoie aux Sofas M. Henderson comme parlementaire ; il est fait prisonnier.

Manquant d'eau, les Anglais évacuent la ville où ils laissent deux canons ; entourés aussitôt, ils n'ont d'autre ressource que de rétrograder en hâte vers le Gourounsi.

Après une longue marche de 180 kilomètres, il rencontre le capitaine Cazemajou, le 6 mai, à Diébougou.

Les opérations du Gourounsi sont donc reliées à celles dirigées sur la haute Volta noire, complétant ainsi l'occupation de la région centrale de la boucle du Niger.

Le 11 mai, le lieutenant Chanoine rentre à Léo et, sachant les postes du Gourounsi fermement installés, poursuit sa route jusqu'à Waghadougou (20 mai)[1].

Pendant ce temps, le capitaine Scal achève la prise de possession méthodique et pacifique du Gourounsi qui est, désormais, rangé définitivement sous nos lois.

Reconnaissance autour de Dori; mort du lieutenant Bellevue (6 juin). — Notre irruption dans l'Aribinda et le Liptako nous amène, à nouveau, au contact des tribus touareg qui rayonnent au sud-est de Tombouctou.

Dori est, en effet, un lieu de passage des nomades dans leurs exodes vers le sud ; ceux-ci pactisent avec les Peulhs pillards qui ont imposé leur domination aux Songhays autochtones.

A ce moment, un marabout peuhl, Modibo-Diagourou, ravage la contrée et rançonne les caravanes ; prêchant la guerre sainte, il soulève contre nous les populations et brave nos soldats jusque sous les murs de Dori. De plus, il est soutenu par les Logomaten et la tribu touareg de l'Oudala[2] qui, mécontents de la perte de Dori, s'avancent insolemment à quelques kilomètres de la ville.

Le capitaine Menvielle veut se débarrasser de ces inquiétants voisins. A la tête de la garnison du poste (peloton de spahis Bellevue, 125 tirailleurs et une pièce de 80^{mm}), il se porte au-devant des rassemblements signalés

1. En juin, il regagne la France.
2. Tribu des Kalguéris.

et, le 6 juin, se heurte, près de Diagourou, à environ un millier de fantassins peulhs ou touareg qu'accompagnent 150 à 200 cavaliers.

Couverts sur leur droite par les spahis, les tirailleurs, groupés en carré, attendent résolument le choc de l'adversaire; celui-ci se jette avec une grande impétuosité sur les Français et, malgré les salves et la mitraille, cerne peu à peu le carré dont il menace la face arrière.

Voyant le danger, le lieutenant Bellevue sollicite la faveur de charger. Vigoureusement enlevés, les spahis s'enfoncent dans les rangs ennemis et tourbillonnent dans une mêlée furieuse où, malheureusement, leur officier reçoit trois blessures mortelles; une lance lui a traversé le corps; il a le courage de l'arracher lui-même et meurt quelques instants après.

Cette diversion, en arrêtant dans son élan la cavalerie touareg qui s'éloigne, permet aux tirailleurs de se ressaisir, à l'artillerie d'intervenir et la colonne est dégagée.

Le médecin Hattucci est remarquable d'entrain et d'ardeur; s'apercevant que l'officier qui commande la pièce est à bout de force, il accourt à son aide et s'improvise canonnier, puis fait le coup de feu avec les tirailleurs.

Ceux-ci se lancent à la baïonnette et culbutent la masse ennemie qui s'enfuit talonnée par les spahis survivants[1].

Les Touaregs ont 150 hommes hors de combat; cette leçon leur suffit et ils renoncent momentanément à leurs prétentions sur Dori.

1. Le corps du lieutenant Bellevue est ramené à Dori et inhumé le lendemain, 7 juin, devant toute la garnison. L'honneur du drapeau était sauf grâce au dévouement de cet intrépide officier. Pour honorer sa mémoire, le commandant Destenaves donne, un peu plus tard, le nom de « Fort Bellevue » au réduit du poste de Dori.

Reconnaissances autour de Say et au Mossi; ravitaillement des postes de l'Est-Macina (juillet). — A Say, l'établissement d'une garnison permanente assure la communication entre les postes de la région de Tombouctou et ceux du bas Niger récemment fondés par le lieutenant de vaisseau Bretonnet.

Say n'a qu'une importance politique. Aux hautes eaux, une déviation du fleuve transforme la ville en une sorte d'île; sa position l'empêche de devenir un centre commercial fréquenté.

Le voyage du lieutenant de vaisseau Hourst a servi à nous éclairer sur la situation de la contrée environnante.

Ahmadou en est le maître incontesté de Sinder à Kirtachi et a pour lui les Peulhs du Torodi, le chef de Say et les Kourteyes. Secondé puissamment par Aly-Boury et les marabouts, il cherche à gagner à l'islam les tribus païennes de façon à se recréer un royaume.

La politique à suivre, pour soumettre la vallée, est donc d'opposer tous les fétichistes à la coalition musulmane et de les défendre contre les déprédations des Toucouleurs ou des Peulhs; c'est ce que comprend le capitaine Betbeder.

Dès l'arrivée des Français à Say, Ahmadou s'est retiré en hâte vers le nord-est, au Kebbi et au Maouri, pour tendre la main à l'émir de Sokoto avec qui, depuis quelque temps déjà, il est en relation, invitant les noirs à le rejoindre. Beaucoup franchissent le fleuve avec leurs troupeaux et ruinent le pays avant leur départ.

Le capitaine Betbeder multiplie les sorties dans le Torodi et sur la rive droite du Niger, pour réduire à l'obéissance les villages rebelles et donner la chasse aux pillards.

Le lieutenant Beynaguet parcourt les terrains de culture à proximité de Say et pousse jusqu'à l'ex-fort Archinard; au cours d'une autre excursion au nord-ouest

de la cité, il obtient la reddition de plusieurs localités et razzie un troupeau de 90 bœufs et 72 moutons.

A la fin de juin, apprenant qu'une grosse bande de Peulhs — 500 fantassins et 50 cavaliers — conduite par le chef Addou-Amatoutou, désole le Torodi, le capitaine Betbeder envoie de ce côté le lieutenant Beynaguet avec le peloton de spahis et une centaine de tirailleurs.

Ce détachement s'empare du village d'Adaré dont les habitants en armes ont refusé des vivres et, le surlendemain, 24 juin, atteint les Peulhs près de Soba-Louré; après une lutte des plus vives, les tirailleurs, un instant serrés de près, sont délivrés par les spahis. Les Peulhs s'échappent en désordre, laissant un grand nombre des leurs sur le terrain. Adaré, le foyer de la sédition, demande l'aman et, peu à peu, le calme renaît aux alentours[1].

Au Mossi, malgré la présence du capitaine Scal, le pays est toujours troublé. Bokary a encore beaucoup de partisans au sud ou à l'est de la province et bientôt, assisté moralement des Anglais qui, par l'entremise du chef de Gambakha, l'encouragent à la résistance, il essaie de fomenter une insurrection contre nous.

Il faut en finir avec cet agitateur néfaste, étouffer partout les germes de révolte et inspirer ainsi confiance aux

1. Pendant ce temps, le capitaine Baud occupe le Gourma, pénètre au Dendi et s'avance jusqu'à Say où il rencontre le capitaine Betbeder.

Il veut alors redescendre le Niger par la rive droite, mais, averti que la vallée est inondée, il rétrograde au Dendi.

Plus au sud, le capitaine Ganier a installé une ligne de postes de Djougou à Say, afin de relier le lieutenant de vaisseau Bretonnet aux capitaines Baud et Betbeder, jalonnant ainsi une route du Dahomey au Niger.

Dans ces conditions, l'Allemagne se décide à reconnaître notre domination sur les territoires compris entre le Soudan français et le Dahomey; des négociations sont entreprises à partir du 24 mai entre la France et l'Allemagne; elles aboutissent à la convention du 23 juillet 1897 qui fixe la frontière entre le Dahomey et le Togo. Ce dernier est ainsi limité au nord, tandis que le Dahomey se trouve, par le Gourma, réuni au Niger et au Soudan.

indigènes. Pendant plusieurs mois, la garnison de Waghadougou est constamment sur pied ; scindée en plusieurs fractions, elle sillonne la région en tous sens, traquant sans relâche l'ancien naba et ses fidèles.

De guerre lasse, ce dernier se réfugie à la frontière du Boussangsi (août); dès lors, l'état intérieur du Mossi s'améliore et notre influence comme notre autorité y progressent de jour en jour.

Durant ces événements, le ravitaillement annuel est parvenu à Bandiagara (fin mai). En dépit de l'approche de l'hivernage et de l'absence des porteurs habituels : les Habés, alors employés aux travaux des champs, le capitaine Bizot réussit, à force de zèle et d'initiative, à distribuer les charges entre divers groupes choisis parmi les populations du Macina et à les expédier ainsi à Wahigouya, Waghadougou, Aribinda et Dori. Peu après, un convoi de vivres entre à Say sans encombre.

Le commandant Destenaves demeure à Aribinda jusqu'au 9 juillet ; à cette date, il retourne à Bandiagara pour régler certaines affaires pendantes au Macina, attendant la bonne saison pour terminer son œuvre dans l'Est-Macina.

Pacification du Yatenga (octobre 1897-janvier 1898). — Au Yatenga, les fils de Saga, tout en obéissant aux chefs de poste, sont toujours hostiles à Bakaré et tiennent en leur pouvoir la partie est du territoire.

Au mois d'août, le capitaine Cazemajou, sur le point d'entreprendre une exploration vers le Tchad, lève à la hâte, aux environs de Wahigouya, 350 porteurs qu'il emmène jusqu'à Say, à plus de 600 kilomètres de là ; mal entraînés à ces fonctions, la plupart des nègres succombent. Il en résulte, dans tout le Yatenga, un profond mécontentement que les adversaires de Bakaré exploitent habilement.

Le lieutenant Salaman, le nouveau chef du poste de Wahigouya, réclame l'appui du capitaine Scal qui accourt; mais ce dernier est presque aussitôt rappelé au Mossi par les incidents récents de la Volta[1] et le lieutenant Salaman est dirigé d'urgence sur Tombouctou, par ordre du lieutenant-gouverneur.

Faute d'officiers disponibles, le commandant Destenaves décide de se rendre au Yatenga dès qu'il aura mis d'accord Aguibou et les chefs habés au sujet de l'impôt du mil; dans l'intervalle, n'ayant avec lui qu'une section de tirailleurs, il recrute 20 cavaliers toucouleurs et 80 fantassins habés parmi les volontaires du Macina.

Précédé de quelques jours par le lieutenant Naudet qui rayonne au nord-est de Wahigouya, le commandant s'avance, le 24 octobre, sur cette ville et réduit plusieurs gros villages de l'ouest qui se sont soulevés.

Le 17 novembre, il rejoint à Yako le lieutenant Naudet. Jusque-là, les deux officiers ont su faire accepter Bakaré dans le nord, l'ouest et le sud du Yatenga. Reste l'est et le sud-est où règnent les fils de Saga. Ceux-ci protestent de leur amitié, sans toutefois consentir à prêter serment à Bakaré.

Le commandant Destenaves parcourt alors l'est de la province, le lieutenant Naudet le sud-est, exigeant des nabas leur soumission à Bakaré. Puis, se réunissant au nord de Mani, ils remontent au nord-est à la poursuite des rebelles. Le 15 décembre, les fils de Saga offrent la paix et, cinq jours après, à Tougonia, remettent aux Français les insignes de la royauté qu'auparavant ils détenaient.

Le commandant Destenaves revient ensuite dans l'ouest où certains villages sont encore excités et, de là, se

1. Le capitaine Braulot vient, en effet, d'être assassiné à Bouna.

porte jusqu'aux confins du Djilgodi où se sont concentrés les derniers récalcitrants (janvier 1898).

Reconnaissances au Boussangsi (janvier-mars 1898). Résultats de la mission du commandant Destenaves. — D'autre part, Bokary, à peine au Boussangsi, s'efforce de nous y susciter des ennemis, engageant les habitants des villages limitrophes du Mossi à piller les caravanes.

A son instigation, les gens de Léré se déclarent indépendants. Le lieutenant Abbat les châtie une première fois et, en décembre, le capitaine Scal quitte Waghadougou pour les brider définitivement. Terrassé par les fièvres, il est obligé de regagner son poste.

Averti de la situation, le commandant Destenaves qui, dès l'arrivée de la relève, a pu constituer une compagnie d'auxiliaires (capitaine Naudet[1], lieutenant Delbor, sergent Pinault), marche avec celle-ci sur le Boussangsi et, le 9 février 1898, atteint Bittou, au sud du pays, où le maréchal des logis de spahis Sanchez Torrès (de la garnison de Waghadougou) a commencé l'installation d'un poste.

De son côté, le capitaine Scal qui, une fois rétabli, a poussé jusqu'au Gourounsi pour se relier avec une patrouille venue du poste de Léo, rallie le commandant le 10, après avoir refoulé une violente attaque de dissidents gouroungas.

Du 11 au 21 février, la colonne sillonne l'ouest du Boussangsi, forçant Bokary à se réfugier auprès du résident anglais de Gambakha ; le capitaine Scal rétrograde alors vers Waghadougou.

Sur ces entrefaites, le commandant Destenaves est avisé que la ligne de délimitation entre les possessions

1. Promu à ce grade depuis le 12 janvier.

anglaises et françaises suivra vraisemblablement le 11° de latitude nord[1]; il exécute aussitôt une randonnée dans les villages des zones frontières, signant des traités avec les chefs qui n'ont pas encore conclu de pacte avec l'une ou l'autre des deux nations.

Il traverse ainsi successivement Souaga, Binta, Sébilla où les indigènes, qui veulent lui barrer le passage, sont sévèrement punis par le capitaine Naudet; puis, franchissant la Volta blanche, visite Gozanga, Fetighé, dans le Boussangsi; Yaratenga et Diougou, dans le Yamga.

Pénétrant ensuite au Dahomey, de façon à mettre en communication, par Djebiga, les postes de Bittou et de Pama, le commandant parvient, le 5 mars, à Pama où il trouve l'administrateur Molex, résident du Gourma.

Il longe avec lui la frontière du Mossi et du Dahomey, à travers le Yamga et, le 22 mars, rentre à Waghadougou.

Pendant ce temps, le lieutenant Hugo a brisé la résistance du Djilgodi et créé à Aribinda des réserves locales qui éloignent les Touareg.

Au Liptako, le poste de Dori a été solidement reconstruit en entier et, à la fin de l'hivernage, sa garnison a été augmentée. Grâce à sa connaissance de la langue arabe, le capitaine Menvielle acquiert rapidement une grande autorité dans la contrée et les populations, rassurées depuis l'échec des Touareg à Diagourou, ne s'inquiètent nullement des menaces de Madidou qui songe à s'emparer de Dori.

Le Liptako est recensé par le lieutenant Béroud, le Yagha par le capitaine de spahis de Champvallier[2].

Des reconnaissances sont lancées vers le Mossi et à la

---

1. Des pourparlers sont, en effet, engagés à ce moment entre les deux puissances pour régler leurs frontières respectives dans cette partie de la Boucle du Niger.

2. Arrivé dans l'Est-Macina depuis la fin du mois d'août.

limite du Gourma pour maintenir la sécurité des routes et protéger les caravanes. Les Touareg, campés vers Sinder, cessent alors leurs incursions.

Les villages du Kouroumei, du Gorouol et de l'Oudala nous appellent à eux; enfin, le commerce de Dori prend une grande extension au détriment de Tombouctou et du grand marché de Kano, dans l'est du Sokoto.

Dans le cercle de Say, des détachements ont circulé continuellement durant les mois de juillet et d'août; partout, ils ont été bien accueillis. En octobre, une légère colonne parcourt les cantons peulhs au sud du Torodi.

Les émigrés de la rive gauche du Niger repeuplent les villages et, bientôt, la tranquillité existe de tous côtés. Seul, le chef Ibrahima-ben-Gueladio n'a pas déposé les armes; toutefois, séparé d'Ahmadou-Cheïkou, il demande à être reçu à Say.

En avril 1898, le commandant Destenaves, estimant son rôle achevé, se fait remplacer à la tête de la région Est-Macina par le chef de bataillon Crave.

A ce moment, le pays est pacifié et son organisation à peu près complète. Les levés topographiques des officiers ont permis de dresser une carte provisoire de ces territoires jusqu'alors inconnus et de fixer l'assiette de l'impôt.

Des milices locales sont en voie de formation à Bandiagara, Wahigouya, Waghadougou, Aribinda et Dori; de nombreux commerçants indigènes accourent de Saint-Louis, Kayes ou Médine et trafiquent jusqu'à Waghadougou.

Avec le commerce, le bien-être s'accroît dans la contrée.

Deux grandes routes ont été ouvertes à l'aide des prestations fournies par les habitants : l'une part de Saraféré et va jusqu'au point de transition entre la frontière du Dahomey et celle de la Côte d'Or anglaise, sur une lon-

gueur de 900 kilomètres et une largeur de 10 mètres; l'autre unit les deux branches de la boucle du Niger, de Mopti à Say, sur 800 kilomètres environ. Chacune d'elles est jalonnée de gîtes d'étapes; les voitures Lefebvre roulent jusqu'à Dori.

De plus, deux lignes télégraphiques fonctionnent soit entre Bandiagara et Waghadougou, soit entre Ségou et Waghadougou par San et Lanfiéra.

II. OCCUPATION DE LA RÉGION NIGER-VOLTA (FÉVRIER 1897-AVRIL 1898)

Constitution de la colonne du commandant Valet (février). — En raison de l'agitation signalée à la fois chez les Samos, au Yatenga, au Mossi et au Gourounsi, le colonel de Trentinian, prévoyant qu'il sera impossible au commandant Destenaves d'enrayer partout le mouvement, a décidé, dès la fin de l'année 1896, la création d'une nouvelle région dite : « Niger-Volta » qui embrassera, outre le cercle de Ségou, les pays Samos, Bobos et le Gourounsi, et en a confié la direction au commandant Valet.

A la tête d'une deuxième colonne, cet officier doit soumettre définitivement les Samos, s'installer dans la boucle de la Volta noire et assurer sur cette rivière, navigable en toute saison, un service de pirogues analogue à celui du Milo, pour le ravitaillement des garnisons du Gourounsi.

Toutefois, avant de s'engager dans cette contrée voisine du Kénédougou, il est bon d'être renseigné sur les dispositions de Babemba à notre égard, car il serait facile au roi nègre de contrecarrer nos projets.

Depuis la mort du commandant Quiquandon, le fama subit la pression de ses conseillers et de Samory; peut-être a-t-il déjà modifié ses sentiments pour les Français?

Sa fidélité semble, en effet, de plus en plus douteuse ; poursuivant les travaux entamés par son père, il a entouré sa capitale d'un tata avec des murailles épaisses de 5 mètres, de façon à être à l'abri des coups de l'artillerie. Dès lors, ne nous craignant plus, il laisse ses contingents franchir le Bagoé et piller des villages qui sont sous la dépendance de nos commandants de cercles.

Le capitaine Braulot est donc chargé de se rendre à Sikasso pour y succéder au commandant Quiquandon en qualité de résident et formuler de justes remontrances à Babemba.

Celui-ci, très inquiet des préparatifs qui ont lieu à Ségou et redoutant une attaque de notre part, présente d'humbles excuses au capitaine et proteste de son dévouement à la France.

Pendant ce temps, les éléments désignés pour participer à l'expédition se concentrent à Ségou où, dès le mois de novembre, le lieutenant-gouverneur a envoyé tous les tirailleurs retenus à Kayes à divers titres et le commandant Valet peut organiser sa colonne qui est ainsi composée :

État-major : capitaine Hugot, chef d'état-major ; capitaine Cazemajou[1] ; lieutenant André Millot ; docteur Vivien.

Cavalerie : un groupe de 16 spahis soudanais, lieutenant Courtois.

Artillerie : deux pièces de 80^{mm} et une de 95^{mm}, lieutenant Dutheil de la Rochère.

Infanterie : la 8e compagnie de tirailleurs soudanais, capitaine Bouland, lieutenant Favart ;

La 9e compagnie, capitaine Mayeur, lieutenant Pascal ;

Les pelotons de tirailleurs des lieutenants Spiess, Malot et Bunas ;

1. Cet officier devait, tout d'abord, accompagner le commandant Destenaves, mais n'avait pu le rejoindre à temps.

Une compagnie de tirailleurs auxiliaires, lieutenant Maillaud.

En tout : 360 hommes et 15 officiers.

Pacification des pays Samos et Bobos (mars-avril). — Le 27 février 1897, le commandant Valet quitte Ségou et, traversant le Bani à San, se porte droit sur Lanfiéra où il rallie les pelotons Bunas et Courtois.

S'avançant alors contre les Samos, il les bat successivement à Sono, Diédou, Yeguéré et Niancoré ; en ce point, les spahis du lieutenant Courtois, bien qu'assaillis par un millier de guerriers, parviennent à se dégager ; l'officier est grièvement blessé dès le début de l'action ainsi que son second, le maréchal des logis Pichon, qui refuse néanmoins d'abandonner son poste à l'arrière-garde.

Débarrassé des Samos, le commandant établit son quartier général à Sono, centre du Dafina, et fait rayonner des reconnaissances aux alentours. Bientôt, il tombe malade, est obligé de céder le commandement au capitaine Hugot (10 avril) et rentre à Ségou.

Le capitaine Hugot multiplie les postes dans la région ; partout, les troupes sont bien accueillies par les populations avec qui elles prennent contact et le capitaine Cazemajou, parti avec le peloton Malot pour explorer la rive droite de la Volta, arrive sans encombre à Diébougou où il se croise avec le lieutenant Chanoine.

La campagne paraît terminée quand, à ce moment, le capitaine Hugot est avisé qu'une fraction de Bobos — pillards endurcis qui ne veulent, à aucun prix, de la proximité des blancs — a razzié un village dont les habitants ont donné l'hospitalité à la colonne[1].

Désireux de châtier les coupables, le capitaine accourt

1. Les Bobos sont très braves ; ils se servent de flèches empoisonnées

aussitôt sur Mansara où ils se sont rassemblés et, le 23 avril, après un court bombardement, prescrit l'assaut du tata. Mais l'ennemi, bien abrité derrière les murs de la citadelle, tire à coup sûr par les meurtrières et inflige des pertes cruelles aux tirailleurs qui, par deux fois, sont arrêtés.

Sur l'ordre du capitaine, le feu cesse, les sections se reforment et l'artillerie recommence la canonnade; puis, les tirailleurs se lancent de nouveau en avant, pénètrent dans l'enceinte malgré la résistance acharnée des Bobos et, après une lutte des plus vives, demeurent maîtres du village.

Ce succès est, d'ailleurs, chèrement acheté: 4 tirailleurs dont 1 sergent sont tués et 65 blessés parmi lesquels les lieutenants Millot et Favart, les adjudants Marchal et Corvaisier.

Les commerçants indigènes de Bobo-Dioulaso, Satiri, Koubala, Diébougou acclament joyeusement la destruction du repaire de brigands qu'était Mansara, et les Bobos effarés acceptent notre suzeraineté.

Dans l'intervalle, le commandant Caudrelier, placé à la tête de la région Niger-Volta, rejoint la colonne avec le capitaine Braulot qu'il a mandé de Sikasso.

La route du sud étant libre, il pousse jusqu'à Ouahabou, fonde un poste principal à Boromo et crée une petite flottille de ravitaillement sur la Volta noire. Selon les instructions du lieutenant-gouverneur, il constitue alors deux colonnes secondaires: l'une, sous le capitaine Hugot, nommé résident du Gourounsi, pour relever le capitaine Scal dont la présence est nécessaire au Mossi et s'implanter solidement au Gourounsi; l'autre, sous le capitaine Braulot, pour installer des postes au Lobi, ob-

---

dont la blessure est, le plus souvent, mortelle; leurs villages sont de véritables forteresses.

server les mouvements de Samory et se relier, si possible, avec une mission qui, venue de la Côte d'Ivoire, s'achemine vers Bondoukou et Bouna.

Puis, maintenant à Boromo la 8e compagnie (capitaine Bouland), le commandant Caudrelier se replie avec le reste de ses troupes sur Ouarkoy et Sono où il compte passer l'hivernage. Les spahis, jugés inutiles, rétrogradent sur Khati.

Occupation du Gourounsi par le capitaine Hugot (mai-juillet). — Le capitaine Hugot emmène avec lui le lieutenant Millot qui lui servira d'adjoint, la compagnie d'auxiliaires Maillaud, un convoi de 85 porteurs et un troupeau d'une centaine de bêtes.

Dans le courant de mai, il se met en route par Diéfessi sur Léo où, le 22, il rencontre le capitaine Scal qui règle avec lui certaines affaires encore pendantes dans la province ; tournant ensuite au sud, il gagne Funsi par Dassouna et Oua-Loumbalé (31 mai).

Là, il apprend que Babato, malgré la convention de Yarba, a envahi de nouveau le Gourounsi avec les Zabermabés ; ceux-ci ont massacré les habitants de Bélélé-Asseydou, pillé et brûlé le village, et sont, pour l'instant, à Doucé.

Le capitaine Hugot écrit immédiatement au résident anglais de Coumassie pour se plaindre de la non-exécution de la clause du traité de Yarba relative à Babato et lui demande une entrevue où l'on fixera un *modus vivendi* formel ; en même temps, il se dirige sur Saguecé qu'il atteint le 6 juin après une étape des plus pénibles, à travers un terrain rocailleux dépourvu de chemins et coupé de marigots.

Sachant les Zabermabés tout proches, il se couvre du côté de Doucé par une patrouille de 12 hommes (lieutenant Maillaud) ; celle-ci s'engage dans le long et étroit

défilé qui conduit à Doucé ; au bout d'une heure de marche, elle se heurte aux éclaireurs ennemis et prévient aussitôt le gros de la colonne.

Voyant le faible effectif du détachement, une soixantaine de cavaliers zabermabés s'élancent résolument à l'attaque ; le lieutenant Maillaud augmente leur confiance en simulant une retraite précipitée ; une fois ses agresseurs à portée, il fait subitement volte-face et les accueille par plusieurs feux de salve bien ajustés qui provoquent leur fuite.

Un instant après apparaît le capitaine Hugot. Fractionnant son monde en trois groupes aux ordres des lieutenants Millot, Maillaud et du sergent Sancenot, il se porte sur Doucé et l'enlève de vive force, grâce au lieutenant Maillaud qui déborde le village par la droite (15 juin).

Les Zabermabés tentent vainement un retour offensif ; décimés par la fusillade, ils se retirent en désordre vers le sud, laissant quatre de leurs chefs sur le terrain et des approvisionnements considérables dont les tirailleurs profitent.

Après un jour de repos à Doucé, le capitaine Hugot s'avance jusqu'à Oua ; reçu triomphalement par le chef du village, il renouvelle le pacte signé en 1895 par le capitaine Baud et établit un poste à Bossa[1].

Toute la partie sud du Gourounsi est donc en notre pouvoir.

Le capitaine se rend alors à Bélélé où le capitaine anglais Montgomery-Campbell lui a donné rendez-vous ; celui-ci promet d'incarcérer Babato en attendant qu'on le juge à Coumassie et invite l'officier français à s'unir à lui pour agir contre Samory. Le capitaine Hugot décline cette offre et remonte vers le nord du Gourounsi.

---

1. Ce poste aurait dû être à Oua, mais à la suite du désastre de la mission du capitaine anglais Cremer, le village a été totalement ruiné par les Sofas.

Brisé par les fatigues, il tombe gravement malade et succombe le 27 juillet, abandonnant le commandement du Gourounsi au lieutenant Millot.

Ce dernier livre encore un combat le 13 janvier 1898 à des rebelles pillards qui se sont rassemblés dans le village de Kasi et les disperse ; au cours de la lutte, le sergent Sancenot est blessé grièvement d'une flèche empoisonnée.

Occupation du Lobi ; pourparlers avec Samory (juin-juillet). — Pendant ce temps, le capitaine Braulot, quittant Boromo avec le lieutenant Bunas et 97 tirailleurs, s'est enfoncé dans le sud jusqu'à Diébougou où, dès le 26 mai, il a organisé un poste.

Il lance alors de légères reconnaissances du côté du Lobi pour observer l'attitude des Sofas qui, à cette date, sont ainsi répartis : Samory est dans le Djimini, à Sanankoro, sur la rive droite du Comoé, vis-à-vis Kourounsa ; Saranké-Mory et Bilali sont à Bouna [1].

Au début de juin, l'almamy s'empare de Kong qu'il ravage, franchit le Comoé et pousse jusqu'à Noumoukhé-Dougou (à une étape dans le nord-est de Lokhognité),

---

1. On a vu que Samory, après le rappel du lieutenant-colonel Monteil de la Côte d'Ivoire, s'était reconstitué un royaume au sud du pays de Kong avec le Djimini, le Diamala et le Bondoukou dont, en septembre 1895, il accapare la capitale.

Loin de renoncer à la lutte avec nous, il excite le fama Babemba à se soulever et, grâce aux subsides que lui fournissent les Anglais de la Côte d'Or, a bientôt sur pied une très forte armée avec laquelle il ravage l'hinterland de la Côte d'Ivoire, rançonnant les indigènes à un tel point que ceux-ci, ruinés, suspendent toutes les transactions.

Néanmoins, le Gouvernement qui, à cette époque, ne veut plus d'expéditions militaires, prescrit d'entamer des négociations pacifiques avec l'almamy. Toutes les missions envoyées de la Côte d'Ivoire à cet effet échouent : d'abord, en 1895, le lieutenant de vaisseau Bretonnet et M. Araubt ; puis, l'année suivante, le capitaine Braulot que Samory refuse de recevoir à Kourounsa.

L'irruption des Français dans l'Est-Macina, à partir de la fin de 1896, ramène nos colonnes au contact des Sofas ; mais ceux-ci, soit crainte ou prudence, écartent soigneusement tout sujet de guerre.

C'est ainsi qu'à l'arrivée du lieutenant Voulet au Gourounsi, Saranké-

où il est rejoint par Saranké-Mory et Bilali qui arrivent de Bouna par Lokhoso, après avoir razzié au passage ce dernier village.

Il continue ensuite jusqu'à Sidardougou, couvert à l'ouest vers Tengréla par Karamoko, à l'est par Saranké-Mory et Bilali qui refoulent devant eux les populations dioulas du Lobi, et menace les habitants de Bobo-Dioulaso ; ceux-ci, effrayés, invoquent le secours du commandant Caudrelier.

Ayant dans ses instructions d'éviter tout conflit avec les Sofas, le commandant reste coi et Samory peut pénétrer aisément dans la ville qu'il saccage en entier.

A cette nouvelle, le capitaine Braulot renvoie sur Sono le lieutenant Bunas avec 50 hommes pour prendre les ordres du commandant Caudrelier ; en route, le lieutenant devra châtier les Oulés, tribu hostile qui a coupé les communications du poste avec Boromo.

Assailli violemment par les Oulés à la sortie de Bougouri, le lieutenant Bunas réussit à les maîtriser après un court engagement où il a deux tirailleurs tués et neuf blessés.

Cependant Samory, inquiet de l'approche des Anglais sur son flanc droit, adresse des émissaires au commandant Caudrelier, lui proposant d'évacuer le sud du Lobi et de se cantonner, désormais, sur la rive droite du Comoé.

Le ministre des colonies, averti, télégraphie d'accepter

Mory, sur les injonctions de son père, recule de suite vers le sud. Parcourant alors l'hinterland de la Côte d'Or, il razzie Boualé. Averti que le lieutenant Fergusson accourt avec une colonne pour protéger la région, il remonte jusqu'à Oua et, peu après, occupe Daoukita.

Privé de munitions par les Anglais, il attaque et détruit la mission du capitaine Cremer, rase Oua de fond en comble et menace d'envahir la Côte d'Or anglaise.

Alarmés, les Anglais massent, à la fin d'avril 1897, des renforts à la frontière nord-ouest de leur possession ; Saranké-Mory se replie alors vers l'ouest sur Bouna où il s'unit à Bilali.

ces ouvertures, avec réserve toutefois, car, en raison de la duplicité maintes fois expérimentée de l'almamy, on a tout lieu de suspecter leur sincérité.

Le commandant Caudrelier enjoint alors au capitaine Bouland d'aller, avec sa compagnie, créer un poste à Lokhoso et au capitaine Braulot de descendre vers le sud jusqu'à Bouna, ville que les Sofas consentent à restituer; de là, cet officier cherchera à entrer en relation avec la mission détachée de la Côte d'Ivoire[1].

Prévenu du projet du commandant Caudrelier, Samory lui dépêche un second courrier pour dire qu'il approuve parfaitement l'installation à Bouna du capitaine Braulot.

La compagnie Bouland gagne donc Diébougou puis, accompagnée du capitaine Braulot et de ses tirailleurs, se dirige sur Lokhoso où elle parvient le 8 août.

Massacre de la colonne Braulot (août). — Poursuivant sa route vers le sud avec sa petite troupe (lieutenant Bunas, sergent Miekiewicz, 97 tirailleurs), le capitaine Braulot débouche, le 16 août, en vue de Bouna qu'à son grand étonnement il trouve occupé par le chef sofa Suleyman; pendant deux jours, il parlemente avec lui pour obtenir livraison de la place et, sur son refus formel, retourne au Lobi dans l'intention de se ravitailler.

Aux abords du village de Boguié, le capitaine croise une bande de 7,000 à 8,000 Sofas, commandée par Saranké-Mory, et demande aussitôt à ce dernier des explications sur l'incompréhensible malentendu dont il est victime. Saranké-Mory affirme qu'il apporte lui-même à Suleyman l'ordre de céder la ville aux Français et convie

1. Le gouverneur de cette colonie a, en effet, dès le mois de juin 1897, prescrit à M. Bonhoure, administrateur de Kodiokofi, de s'acheminer vers le nord de l'hinterland pour essayer de nouer des rapports amicaux avec Samory, mettre la main sur Bondoukou et Bouna, de façon à former une chaîne de postes ininterrompue entre la Côte d'Ivoire et le Soudan et séparer ainsi définitivement les Anglais de la Côte d'or des Sofas du pays de Kong.

ceux-ci à rentrer avec lui à Bouna. Les deux détachements reviennent donc côte à côte et, le 20, apparaissent de nouveau à proximité de la cité.

Soudain, à un signal de trompe, les Sofas se jettent sur les gradés, les tuent à coups de fusil puis, sans laisser aux tirailleurs le temps de se reconnaître, les cernent en nombre et les désarment en un clin d'œil.

Cinquante d'entre ceux-ci pourtant ont su se dégager et, après avoir erré cinq ou six jours, sont assez heureux pour atteindre Lokhoso. Tous les autres sont égorgés, sauf trois que les Sofas conservent comme instructeurs; le capitaine Braulot et le lieutenant Bunas ont la tête tranchée; 20,000 cartouches, plus de 60 fusils et 100 caisses de vivres tombent entre les mains de l'adversaire.

Dès le 24 août, le capitaine Bouland, n'ayant aucun renseignement sur la colonne Braulot, a lancé du côté de Bouna le lieutenant Favart et 40 hommes qui rencontrent peu après les débris de l'expédition[1].

Reprise des opérations contre Samory; colonne du commandant Caudrelier dans le Lobi (novembre 1897-janvier 1898). — A la suite de l'assassinat du ca-

1. Pendant ce temps, M. Bonhoure s'est porté avec ses deux compagnons : MM. Nebout et Le Filliâtre, à Satama-Soukouro où il attend le retour de Samory, alors au nord du Comoé, pour communiquer avec lui.

Rappelé à Grand-Bassam pour exercer l'intérim du gouvernement, il confie la direction de la mission à M. Nebout. Celui-ci apprend bientôt le guet-apens de Bouna; croyant que les victimes sont des Anglais, il se rend, en octobre, à Dabakara, résidence de l'almamy, lequel lui a accordé une audience. En dépit des protestations d'amitié du chef sofa, M. Nebout est vite fixé sur les causes exactes du massacre de Bouna et s'éloigne convaincu qu'il est impossible de traiter avec un ennemi aussi fourbe et que le mieux est de s'en débarrasser.

D'autre part, à la même époque, les Anglais envoient deux colonnes dans l'hinterland de la Côte d'Or pour garantir leur colonie des incursions des Sofas : l'une, sous le capitaine Mitchell, place, en septembre, des garnisons à Bondoukou et Kammala; l'autre, sous le major Jenkisson, s'établit en novembre, à Boualé et Bouna.

Les Sofas sont ainsi refoulés vers l'ouest dans le pays de Kong.

Sur une réclamation du gouvernement français disant que Bondoukou

pitaine Braulot et de l'échec de la mission Nebout-Le Filliâtre, le ministre des colonies, M. Lebon, comprend que toute négociation avec Samory est inutile et décide de recommencer la lutte avec lui.

Sur le conseil de M. Binger et d'accord avec les divers gouverneurs de l'Afrique occidentale française, il prescrit d'adopter à l'égard de l'almamy une tactique nouvelle : au lieu de l'attaquer directement et de se risquer à l'aventure sur ses traces, dans des territoires inconnus où les difficultés du terrain et la mauvaise volonté des habitants terrorisés annihilent les efforts, les commandants des régions sud et Niger-Volta envelopperont l'almamy dans un cercle de postes qui, se rapprochant lentement autour de lui, limiteront peu à peu son action et le couperont des lignes de ravitaillement dont il peut encore disposer.

Construits assez solidement pour résister aux assauts des Sofas, ces postes n'exigeront qu'une garnison restreinte, ce qui permettra de les multiplier, et serviront de lieux de refuge aux populations menacées.

Durant l'hivernage, le commandant Caudrelier s'était maintenu à Sono, se bornant à de petites reconnaissances dans la vallée supérieure de la Volta pour pacifier la contrée et avait eu ainsi plusieurs engagements avec les rebelles pillards, entre autres le 27 août à Kossorola où s'était distingué le sergent-fourrier Hornac et le 25 septembre à Bobo-Dioulaso où le lieutenant Demars et l'adjudant Corvaisier s'étaient conduits remarquablement.

Au reçu des ordres du lieutenant-gouverneur, le com-

---

se trouve dans la zone de notre influence, en vertu d'une convention de délimitation signée en 1893, les Anglais évacuent cette ville et, pour empêcher les Sofas d'y retourner, le gouverneur de la Côte d'Ivoire la fait occuper par M. Clozel, le 6 décembre.

Bondoukou étant à 150 kilomètres du Lobi, la jonction du Soudan à la Côte d'Ivoire est donc en bonne voie de réalisation.

mandant rassemble à la hâte les forces qu'il a sous la main et s'avance aussitôt vers le sud dans le but de priver Samory de ses communications avec la Côte d'Or anglaise et d'enrayer les progrès des Anglais à l'ouest.

Sa colonne renferme : le capitaine Gouraud, attaché à l'état-major ;

La 2e compagnie de tirailleurs soudanais : lieutenants Demars et Méchet[1] ;

La 9e : capitaine Marchaisse, lieutenants Jacobi et Guignard ;

La 8e : lieutenant Cottes, sous-lieutenant Braive ;

Deux pièces de 80mm de montagne : lieutenant Dutheil de la Rochère.

Parvenu à Lokhoso, le commandant Caudrelier, confiant au lieutenant Dutheil de la Rochère le soin d'affermir notre protectorat sur toute la partie sud du Lobi jusqu'aux environs de Bouna, ville que les Anglais ont envahie un peu auparavant, se porte, avec le gros de sa colonne, sur le Comoé où il fonde les postes de Kobio et de Kemokhodianirikoro qu'il place sous la garde de la 2e compagnie de tirailleurs (lieutenant Demars).

A ce moment, averti que des troubles ont éclaté sur la haute Volta, le commandant retourne en hâte sur ses pas, s'empare, le 17 janvier 1898, du village de Cimpalé, noyau de la révolte, et, le lendemain, disperse les insurgés après un sanglant combat à Bangassi où le capitaine Gouraud, le lieutenant Jacobi et le sergent-major Lorcery sont blessés par des flèches empoisonnées.

Tranquille de ce côté, il s'inquiète alors des menées des Anglais au Gourounsi et, pour mettre un frein à leurs convoitises, pousse jusqu'à Toussa où ils ont un poste et s'installe à proximité (11 février).

Toussa étant sur les confins du pays contesté par les

1. Cette compagnie a été envoyée de Bammako.

gouvernements français et anglais, les troupes des deux nations campent séparément dans le voisinage et attendent l'arrêt d'une commission mixte qui s'est, depuis peu, réunie à Paris pour délibérer à ce sujet.

Laissant le capitaine Gouraud au Gourounsi avec mission de tenir effectivement le plus grand nombre de points possible dans la zone non encore soumise à l'une ou l'autre des deux puissances, le commandant Caudrelier gagne ensuite Léo d'où il rentre à Diébougou et, le 16 février, y apprend la situation critique du lieutenant Demars qui, depuis cinq jours, est cerné à Kong par les Sofas.

Occupation de Kong (25 janvier); premier siège de la ville par les Sofas (13-27 février). — Sur le Comoé, le lieutenant Demars, dont le rôle était de surveiller les mouvements de Samory et de prévenir la marche des Anglais vers l'ouest, guettait attentivement l'occasion favorable pour agir.

Avisé que les Sofas, après avoir saccagé et détruit Kong entièrement, se retirent dans le sud et que, d'autre part, les Anglais se préparent à accaparer la ville, il croit l'instant propice pour prendre possession de cette place et, le 21 janvier, sans songer aux difficultés de l'opération, se dirige hardiment sur Kong avec deux sous-officiers et 116 tirailleurs. Après une vive escarmouche avec les bandes de Moussa Oulé et de Karamoko, il pénètre, le 25, dans la cité qu'il trouve ruinée de fond en comble et couverte de cadavres.

Pensant bien que l'almamy cherchera à reconquérir Kong pour conserver le contact des Anglais, ses pourvoyeurs, le lieutenant Demars se retranche dans un petit réduit au sud-est de la ville, à cinquante mètres environ des premières maisons, et appelle à lui le lieutenant Méchet resté sur le Comoé.

Cet officier arrive le 12 février avec deux sous-officiers et 19 tirailleurs.

La veille, un groupe de 50 Sofas s'est approché du poste et a brûlé le sagné de Moussa Oulé, au sud-ouest de Kong. L'ennemi, dont le nombre grossit de jour en jour, commençant à entourer le poste, le lieutenant Demars adresse un courrier à Diébougou pour demander secours au commandant Caudrelier.

Le 14, l'investissement est terminé ; 3,000 Sofas, sous Saranké-Mory et Moctar, enceignent Kong ; une diversion est nécessaire pour permettre l'accès de la place à un nouveau renfort de deux sous-officiers et 29 tirailleurs.

Le lieutenant Demars dispose donc de 164 tirailleurs et 6 sous-officiers : adjudants Corvaisier et Roucher, sergent-major Foucher, sergents Corbisier, Wenzel et Lardin.

Du 14 au 27, l'ennemi tente en vain plusieurs assauts et subit des pertes sensibles.

Bientôt, l'eau manque au poste ; pour renouveler la provision, il faut s'en procurer à un mince ruisseau qui coule à 800 mètres au sud, ce qui amène chaque fois un léger combat. Dès le 16, chacun est rationné et ne touche plus que 25 centilitres par jour ; c'est peu, en raison de la chaleur torride et des fatigues à endurer. Heureusement le mil est en abondance, grâce à une ample moisson faite au cours d'une reconnaissance par l'un des sous-officiers.

Les Sofas s'efforcent de démoraliser les tirailleurs en répandant fréquemment de fausses nouvelles ; ils promettent même de belles récompenses à ceux qui trahiront les chefs ; ces propositions ne servent qu'à irriter davantage les hommes et ceux-ci répondent par des invectives ou des railleries.

Les souffrances et les privations augmentent de plus en plus ; le 23, on mange les animaux de selle et on ren-

voie une cinquantaine de vieilles femmes devenues bouches inutiles.

La résistance pourtant tire à sa fin et les assiégés, à bout de forces, sont incapables d'exécuter une sortie où ils seraient d'ailleurs infailliblement écrasés par les Sofas.

Enfin, le 27 février, le commandant Caudrelier apparaît en vue de la ville après une étape forcée analogue à celle du commandant Combes allant débloquer Nafadié.

Délivrance de Kong par le commandant Caudrelier (27 février). — A l'annonce de la lutte héroïque soutenue par le lieutenant Demars, le commandant Caudrelier réunit rapidement les contingents les plus près : 8e et 9e compagnies, un détachement de la compagnie auxiliaire du Gourounsi (sergent Sancenot), deux pièces de 80^{mm} de montagne, en tout 200 fusils, et s'achemine aussitôt sur Kong, par Lokhoso et Kemokhodianirikoro.

Arrêté sur la rive droite du Comoé par les Sofas qui se sont portés en masse au-devant de lui, il les bouscule le 25 février, à Nasian, le lendemain à Tasélemou et, les dispersant définitivement sous les murs de la cité, dégage le lieutenant Demars et ses vaillants compagnons.

Comme celui de Nafadié, le siège de Kong est un vivant exemple de l'esprit de discipline qui anime les tirailleurs soudanais. Durant ces treize jours d'angoisse, ils ont eu 5 hommes tués, 24 blessés dont le sergent-major Foucher grièvement et 26 auxiliaires morts de soif.

De nombreuses patrouilles parcourent alors les abords de la ville pour en chasser l'ennemi ; celui-ci se rassemble à Gouenso. Le commandant s'avance sur ce point avec le gros de ses troupes, en refoule les Sofas le 2 mars et, trois jours après, leur inflige un nouvel échec à Ouababou où le chef Moctar est blessé.

Revenant ensuite à Kong, il y installe en garnison un peloton de la 9e compagnie (lieutenant Guignard) et or-

ganise la défense de la place de façon à la rendre imprenable; le réduit est transformé en fort et abondamment pourvu de vivres, enfin des travaux sont entrepris au ruisseau voisin pour en recueillir l'eau facilement.

Le 6 mars, la colonne retourne sur le Comoé, confie la garde des postes de Kobio et Kemokhodianirikoro au deuxième peloton de la 9e compagnie (capitaine Marchaisse), puis rétrograde sur Lokhoso.

Peu après (fin mars), le commandant Caudrelier va fonder un nouveau poste à Bobo-Dioulaso, ville que les Sofas ont récemment évacuée; le 13 avril, il pousse jusqu'au village rebelle de Kourma et l'enlève après un brillant assaut où le lieutenant Demars et le sergent Corbisier se signalent encore.

L'hivernage approchant, le commandant remonte alors sur Sono d'où il gagne Ségou dans l'intention de rentrer en France.

D'ailleurs, à ce moment, la région Niger-Volta est en paix; seuls, du côté de Kong, les Sofas sont menaçants.

Le commandant Caudrelier a atteint le but qu'il s'était fixé : l'établissement de postes sur le Comoé et à Kong, supprime tout rapport entre les Anglais et les Sofas, assure un point d'appui solide pour une action ultérieure et interdit aux Anglais l'accès des pays à l'ouest du Comoé.

III. EXPLORATION DU LIEUTENANT BLONDIAUX SUR LE HAUT CAVALLY (JANVIER 1897-FÉVRIER 1898)[1]

On a vu que le colonel de Trentinian avait conçu le projet de relier le Soudan français à la Côte d'Ivoire non

1. Croquis nº 15.

seulement par le Lobi et la vallée du Comoé, mais aussi par la région sud.

De ce côté, notre poste le plus avancé était Beyla d'où, dans le courant de 1896, le capitaine Vuillemot, commandant du poste, avait lancé des patrouilles dans l'est jusqu'à Koro, village déjà visité en 1893 par la colonne Combes.

Au sud et à l'est de ce point, la contrée était totalement inconnue ; plusieurs missions avaient essayé d'y pénétrer depuis la Côte d'Ivoire (capitaine Marchand, administrateur Pobéguin) et n'avaient pas dépassé le Bandama.

Cette portion de la Boucle comprise entre le Soudan, la République de Libéria et la Côte d'Ivoire étant à l'abri des convoitises des puissances étrangères, semblait, par sa position, fatalement destinée à devenir française ; avant d'y engager une colonne et de nous en réserver la possession en y plaçant une série de postes, il était rationnel et prudent d'en faire la reconnaissance hydrographique et topographique, d'étudier les difficultés et les ressources du terrain, enfin de prendre contact avec les populations qui y vivent et de les préparer à nous bien recevoir.

Dans ce but, au mois d'octobre 1896, sur la demande du lieutenant-gouverneur et après avis de M. Chaudié, M. Lebon, ministre des colonies, charge le lieutenant Blondiaux de parcourir les hautes vallées du Cavally et de la Sassandra ; cet officier recherchera une délimitation précise pour la frontière franco-libérienne et examinera s'il est possible de créer une voie de communication commode entre le Soudan méridional et la Côte d'Ivoire.

Pendant ce temps, MM. Eysséric et Coroyé, partant de la Côte d'Ivoire, s'achemineront vers l'ouest pour relever les cours inférieurs du Bandama rouge et du Cavally.

Le lieutenant Blondiaux s'embarque à Bordeaux le

20 octobre pour le Soudan et, deux mois après, arrive à Beyla où il organise aussitôt son convoi.

Accompagné de l'adjudant Not, d'un interprète : le sergent indigène Kantara-Kamara, de dix tirailleurs, dix auxiliaires et cinquante porteurs, il se met en route le 6 février 1897, se dirigeant d'abord vers le Mahou pour vérifier le cours du Férédougouba et constate bientôt que les rivières qui se réunissent à Dabala au Férédougouba donnent naissance à la Sassandra et non au Cavally.

Après un jour de repos à Dabala, dans le Ouataradougou (24 février), il se rend à Kani, dans le Nigoui et, de là, à Sakala, dans le Ourodougou, pays qui a été ruiné par Samory.

Trouvant Sakala entre les mains des Sofas, le lieutenant évite le village, entre le 7 mars à Kouroussadougou, dans le Tenindiéri, où le capitaine Marchand était déjà venu en 1894, se heurte, près de Tenindiéri, à une bande de 500 Sofas environ et apprend que toute la ligne du Bandama est fortement occupée par les troupes de l'almamy.

Géographiquement, la jonction du Soudan à la Côte d'Ivoire est réalisée par l'ouest.

Jugeant inutile et dangereux d'aller plus loin, le lieutenant Blondiaux revient sur ses pas par Boron, Bafélétou, Guibourousso et Sokoro, suivi d'une cinquantaine de cavaliers sofas qui, n'osant l'attaquer directement, détruisent les villages où on lui offre l'hospitalité.

Il traverse alors le Tien-Ba, le Boa, s'arrête six jours à Koro puis, franchissant le Férédougouba, se porte par Guentéguela, Dootou et le Gouaran, sur Seguela où il parvient le 6 avril et s'y renseigne exactement sur la mort du capitaine Menard.

Il songe ensuite à s'aboucher avec les Lôs, peuple guerrier dont quelques tribus sont anthropophages et qui

n'a jamais pu être entamé, même par Samory[1] ; il échoue, recule sur le Bafing, affluent important de la Sassandra, et noue des relations avec les Wobés, autre peuplade anthropophage, très renommée par sa sauvagerie ou son courage et qui habite la forêt.

Se voyant refuser l'accès de leur territoire, le lieutenant en longe les confins nord jusqu'à Doué et, après un crochet sur Touba, continue sa route vers le sud-ouest ; il se hasarde ainsi jusqu'au bassin supérieur du Diougou, découvre que ce ruisseau est la branche septentrionale du Cavally et, par N'zo, s'efforce de descendre le cours de cette dernière rivière, à travers le pays des Guérés.

Aussi peu heureux avec ces indigènes qu'avec les Lôs ou les Wobés, l'officier remonte au nord par Lola, Guéké, Boola, passe quelques affluents de gauche de la rivière Saint-Paul et détermine la ligne de partage des eaux entre le bassin de ce cours d'eau et celui du Férédougouba.

L'hivernage approchant, il rentre, par le Kanadougou, Toundo et Moribadougou, à Touba (9 juin) où il séjourne jusqu'à la fin de la mauvaise saison.

Dans l'intervalle, il envoie l'adjudant Not à Beyla pour obtenir un renfort de 30 hommes, commence les fondations d'un poste, amorce une route vers Beyla et reconnaît les chemins de l'est ou du nord, notamment celui de Koro-Borotou et celui de Tôte-Farandougou ; à Farandougou, il croise le lieutenant Buck, de la garnison d'Odjenné, alors en patrouille dans ces parages (août), pousse jusqu'à Tombougou et, par Diogo, gagne Odjenné où le capitaine Ristori a récemment installé un poste.

Après avoir fourni au capitaine les indications qu'il possède sur la contrée, il rallie Touba (17 septembre) et

---

1. Un mois auparavant, MM. Eysséric et Coroyé ont été retenus par eux durant trente jours.

dresse une carte provisoire du Mahou ainsi que d'une fraction du Goué.

Le 15 décembre, le lieutenant Blondiaux poursuit son voyage au sud dans l'intention, cette fois, d'établir les limites respectives des bassins du Cavally et de la Sassandra et de se rabattre ensuite vers l'ouest sur le Cavally pour en côtoyer le cours jusqu'à son embouchure.

De Touba, il marche sur Doué par Gouilo et Gouekan, atteint, quatre jours après, le village dont les indigènes, sur l'ordre du chef, ont abandonné leurs cases; puis, par Bofeso, s'avance sur Man où il est accueilli avec hostilité (26 décembre).

Obligé de se défendre contre les Dioulas qui appellent les Wobés à leur aide, il résiste durant plusieurs jours aux assauts de plus de 2,000 guerriers et, comprenant l'impossibilité de s'enfoncer plus avant, se décide à battre en retraite, serré de près par l'ennemi qui, en un instant, le cerne de toutes parts. Après deux heures de lutte, il réussit à se dégager[1] et rétrograde sur Toungaradougou où il aboutit le 5 janvier 1898.

Loin de se décourager, l'officier évacue ses blessés sur Beyla et se dispose à suivre vers le sud le cours du Diougou, malgré l'effervescence qui règne parmi les populations, quand, à ce moment, un télégramme du lieutenant-gouverneur lui enjoint de retourner au Soudan[2].

Bien qu'inachevée, cette exploration procure d'utiles documents : elle corrige d'abord une erreur géographique sérieuse en prouvant que les cours d'eau du Soudan méridional, considérés jusqu'alors comme appartenant au bassin supérieur du Cavally, sont tributaires de la Sassandra, rivière considérable ; le Cavally coule beaucoup plus à l'ouest et n'est pas navigable.

1. Au cours du combat, il a 4 hommes tués et 16 blessés.

2. Revenu à Beyla le 25 février, le lieutenant Blondiaux se porte aussitôt sur Bamako avec son escorte, pour participer à la colonne de Sikasso.

De plus, la ligne de partage des eaux entre le bassin de la rivière Saint-Paul et celui de la Sassandra, dont le levé a été effectué, permet de tracer nettement la frontière franco-libérienne ; enfin, l'attitude des habitants de la forêt laisse pressentir que la conquête de cette région sera certainement longue et laborieuse.

NOMINATION D'UN LIEUTENANT-GOUVERNEUR INTÉRIMAIRE AU SOUDAN (OCTOBRE 1897)

Dans les derniers jours du mois de mai 1897, le colonel de Trentinian, sentant sa santé ébranlée par le climat, a sollicité momentanément son rappel en France et confié la direction des affaires du Soudan au lieutenant-colonel Lamary, commandant supérieur des troupes.

Grâce à son excellente administration, le colonel a su, durant l'occupation de la Boucle du Niger, faire supporter les frais de la guerre uniquement par les budgets locaux.

La surface des terrains acquis renferme près de 600,000 kilomètres carrés et pourtant la métropole n'a pas eu 1,000 fr. à débourser ; pas un soldat n'a été demandé à la France ou au Sénégal ; le Soudan a obtenu ce merveilleux résultat avec ses seules ressources.

« Tant de terres nouvelles pour si peu d'or et de sang, dit M. Félix Dubois, n'est-ce pas remarquable et n'est-ce pas la réponse la plus probante aux détracteurs systématiques qui prétendent que le Français n'est pas colonisateur ? »

A la fin de l'hivernage, le colonel de Trentinian n'étant pas encore complètement remis de ses fatigues, le ministre des colonies désigne le lieutenant-colonel Audéoud pour exercer l'intérim du gouvernement pendant l'année 1897-1898 et, en octobre, s'embarque avec lui pour le

Sénégal où il a promis d'inaugurer un pont à Saint-Louis.

En ce point, profitant de la présence des différents gouverneurs de l'Afrique occidentale française accourus pour le saluer, M. Lebon discute avec eux sur la conduite à tenir à l'égard de Samory et on a vu que, d'un commun accord, tous les gouverneurs ont résolu de se débarrasser à jamais de l'almamy.

En conséquence, le lieutenant-colonel Audéoud reçoit comme programme d'enserrer le chef noir dans un cercle de postes de plus en plus restreint, au nord, à l'est et à l'ouest, de façon à le parquer sur un étroit espace et à préparer les voies à l'expédition qui sera dirigée contre Samory l'année suivante pour le capturer ou provoquer sa reddition.

Le lieutenant-colonel Audéoud donne aussitôt des instructions dans ce sens aux commandants des régions Niger-Volta et sud ; peu après, la duplicité du fama Babemba le force à intervenir au Kénédougou et à s'emparer de Sikasso.

Se tournant alors contre Samory, le lieutenant-gouverneur lance une colonne vers le sud de manière à relier les postes du Comoé à ceux de la région sud et à refouler ainsi les Sofas vers le sud-ouest; effectivement, ceux-ci se retirent du côté de la Libéria où, traqués par les reconnaissances, ils sont contraints de déposer les armes.

La campagne de 1897-1898 peut donc être divisée en deux parties :

1° Les opérations au Kénédougou qui amènent la mort de Babemba et la prise de Sikasso;

2° La lutte contre Samory dans la vallée de la Sassandra qui se termine par la dissolution de l'armée sofa et la captivité de l'almamy.

CHAPITRE XV

INTÉRIM DU LIEUTENANT-COLONEL AUDÉOUD
CAMPAGNE DE 1897-1898 [1]

I. OPÉRATIONS AU KÉNÉDOUGOU (JANVIER-MAI 1898)

Mission du capitaine Morisson à Sikasso (janvier). — A peine le capitaine Braulot s'est-il éloigné de Sikasso que Babemba, plein de fourberie, change d'attitude envers les Français ; permettant à ses guerriers de razzier les villages du cercle de Bougouni ou même d'attaquer des officiers en tournée topographique dans le voisinage, il adresse des lettres grossières au commandant de Ségou ainsi qu'au lieutenant-gouverneur.

Celui-ci, voulant, conformément à la politique suivie jusqu'alors par ses prédécesseurs, maintenir, autant que possible, les bonnes relations avec le fama, charge le capitaine Morisson d'aller au Kénédougou pour exiger de Babemba une explication nette sur les motifs qui le poussent à agir ainsi, délimiter, en même temps, les frontières respectives du Kénédougou et du Soudan et avertir le roi nègre des représailles qu'il risque de s'attirer s'il continue ses agressions injustifiées.

Le capitaine devra, en outre, décider le fama à garder la neutralité pendant le mouvement projeté contre Samory.

---

1. Croquis n° 15.

Escorté de 30 tirailleurs et 2 interprètes, le capitaine Morisson quitte Bougouni le 18 janvier et, neuf jours après, atteint Sikasso.

Au cours de plusieurs entrevues assez cordiales, Babemba semble prêt à s'excuser mais, peu à peu, il cède à l'influence de son entourage qui lui montre notre faiblesse et nos hésitations à l'égard des bandes de Samory : celles-ci, en effet, ont dévasté à loisir Kong et Bobo-Dioulaso, et leurs déprédations n'ont pas été réprimées.

Brusquement, le fama somme l'officier de disparaître dans les vingt-quatre heures, sous peine de mort.

Le capitaine Morisson s'exécute ; assailli, le 2 février, par 1,200 guerriers qui lui volent ses munitions, ses armes et ses bagages, il réussit à s'échapper et, grâce à une retraite rapide de 90 kilomètres, évite une deuxième embuscade où il eût été massacré.

Désireux de venger immédiatement cette insulte au représentant de la France, le lieutenant-gouverneur réclame du gouvernement l'autorisation de marcher contre Babemba pour le châtier de son lâche attentat.

Formation de la colonne de Sikasso (février). — Aidé du commandant Pineau, son chef d'état-major, le lieutenant-colonel Audéoud déploie aussitôt une activité extraordinaire pour constituer sa colonne.

Faute d'officiers et de troupes disponibles à ce moment, il emprunte des éléments un peu partout, rappelle les rapatriables en route pour la France, dégarnit les états-majors des régions ou des cercles, vide les arsenaux de Kayes pour avoir des canons et, comme le matériel est en très mauvais état, prescrit de fabriquer à la hâte les roues qui manquent et des affûts entiers.

De plus, il organise la cavalerie avec 75 spahis tirés de Tombouctou ou du Sahel et 25 anciens cavaliers ; l'infan-

terie au moyen de deux compagnies régulières venues de Tombouctou ou Ségou et de 800 auxiliaires levés sur-le-champ quoique non exercés.

Il obtient ainsi la colonne suivante :

État-major. — Commandant Pineau, chef d'état-major; capitaine Audéoud[1], sous-chef; lieutenant Guillermin, adjoint; capitaine Marandet, directeur du service de l'intendance; aide-major de première classe Finot, chef du service de santé; aide-major de deuxième classe Brugère; vétérinaire Blot.

Cavalerie. — Un escadron de spahis de 100 sabres : capitaine Imbert, lieutenants de Barazia, Courtois et Cabarrus[2].

Artillerie (sous le capitaine Pillivuyt). — Une batterie de siège :

Deux pièces de 80^{mm}, lieutenant Haméon;

Deux pièces de 95^{mm}, lieutenant Lambert.

Une batterie légère à quatre pièces de 80^{mm} de montagne : capitaine Pilâtre, lieutenants Sasportes et Peltier.

Infanterie. — Deux compagnies de tirailleurs soudanais :

6e compagnie : capitaine Martelly, lieutenant Coquet;

15e compagnie : capitaine Coiffé, lieutenant Bœck, sous-lieutenant Mangin.

Quatre compagnies de tirailleurs auxiliaires :

5e compagnie : capitaine Morisson, lieutenants Loury et Blondiaux;

6e compagnie : capitaine de Montguers, lieutenants Hauet et Frœchen;

---

1. Frère du lieutenant-colonel.
2. Meurt à Kayes le 11 juillet 1899.

7e compagnie : capitaine Truptil, lieutenants Girard et Méjanel;

8e compagnie : capitaine Benoit, lieutenants Bordeaux et Gallet.

Sauf la 6e compagnie de Soudanais qui possède seulement 75 hommes et est armée du fusil modèle 1886, les autres comptent 200 hommes et ont le fusil modèle 1874.

Convoi. — 300,000 cartouches, un mois de vivres pour les Européens, quinze jours pour les indigènes ou les animaux, répartis entre 1,200 porteurs sous le lieutenant Dubois, et 100 voitures sous le lieutenant Cusenier.

En tout : 37 officiers, 58 sous-officiers ou soldats européens, 1,260 indigènes et 250 conducteurs; soit environ 1,600 combattants.

Concentration de la colonne sur le Bagoé et marche sur Sikasso (avril). — Le 30 mars, le lieutenant-colonel Audéoud prend à Khati le commandement du gros de la colonne qui achèvera de se grouper sur les bords du Bagoé au point où cette rivière coupe la route de Bammako à Sikasso ; pour détourner l'attention de l'ennemi qui, d'ailleurs, en raison de la saison avancée, ne s'attend nullement à une attaque, des démonstrations sont faites en amont et en aval : dans le Minianka, sur le chemin de Bougouni et vers Tombougou.

Précédées par la compagnie Morisson, les troupes franchissent le Niger et se portent en deux échelons sur le Bagoé où elles parviennent sans incident après huit jours de route.

Le 9 avril, la colonne, réunie au complet à Séguéné, traverse le gué de Ouo sous la protection de la compagnie de Montguers (6e d'auxiliaires), qui se tient dans le Minianka et, le lendemain, se dirige sur Kinian et Sikasso, toujours fractionnée en deux.

En avant, un demi-escadron de spahis, quatre compagnies et la batterie légère ; en réserve, le reste des spahis, deux compagnies, la batterie lourde et le convoi. Le détachement de tête est disposé sur un carré ouvert de près de 500 mètres de côté : devant, un rideau de spahis et une compagnie ; sur chaque flanc, une compagnie ; derrière, une compagnie et quelques cavaliers.

En apprenant l'approche des Français, Babemba masse son armée vers Koumankou pour leur barrer le passage ; mais, averti que Kinian a été surpris et enlevé, il retourne, effrayé, à Sikasso pour défendre sa capitale.

Les villages de Sansanna et de Doumana se soumettent et, le 15 avril, la colonne arrive sur les bords du Baninko, rivière encaissée à trois kilomètres de Sikasso.

Pendant que les tirailleurs rétablissent le pont qui a été démoli, une bande ennemie surgit subitement et tue cinq à six hommes ; quelques salves bien réglées la mettent en fuite.

Couverte par l'infanterie, la batterie légère se range sur le plateau qui domine la ville à un kilomètre au nord ; peu après, le bivouac y est également installé et le lieutenant-colonel procède aussitôt à la reconnaissance de la place.

Siège de Sikasso (17-30 avril). — Peuplée de 30,000 âmes et gardée par 12,000 guerriers dont 2,000 cavaliers, Sikasso est alors une véritable forteresse, d'un circuit de neuf kilomètres, fermée par deux murs d'enceinte concentriques de 5 mètres de hauteur sur 7 d'épaisseur à la base ; à l'intérieur, outre les habitations qui sont des huttes en terre difficiles à incendier, se dresse, sur un mamelon abrupt, un fortin appelé « le donjon » haut de 30 mètres. Enfin, un réduit central, constitué par un double mur de 6 mètres, renferme le diomfoutou ou tata de Babemba, réputé imprenable.

En présence de pareils obstacles et de forces aussi imposantes, le lieutenant-colonel Audéoud veut agir très prudemment et, avant d'assaillir la cité, trouve normal d'en entreprendre le siège.

Le 17 avril, le capitaine Pillivuyt, protégé par la compagnie Martelly (6e de Soudanais), déploie sa batterie de siège sur un éperon un peu en avant du bivouac, à bonne portée des remparts, et commence le bombardement.

L'adversaire prononce une contre-attaque très bien conduite et engage une lutte sérieuse avec les tirailleurs qui, toutefois, le repoussent ; au cours de l'action, le lieutenant Coquet est légèrement blessé.

Le lendemain 18, le feu de l'artillerie reprend et occasionne, de la part des guerriers de Babemba, une nouvelle tentative qui échoue également contre la résistance du capitaine Coiffé et du lieutenant Coquet ; à midi, la face est du donjon s'écroule.

Après un examen attentif du terrain, le lieutenant-colonel se décide à entamer les travaux de sape par le nord, de façon à faciliter aux tirailleurs l'accès des brèches qui seront créées dans ce secteur.

Ces travaux durent du 18 au 30 avril et donnent lieu à quatorze combats préliminaires de jour ou de nuit, soit pour refouler les sorties des assiégés, soit pour conquérir des positions nécessaires en vue de la bataille finale.

Le 19, les compagnies Morisson et Coiffé, soutenues par le tir des canons, débroussaillent les abords de la ville, tandis que les spahis Imbert enveloppent un fort parti adverse et lui tuent 97 hommes.

Le 20, le lieutenant-colonel prescrit de construire une redoute sur une petite éminence nommée « le Tertre Rouge » et située à 400 mètres d'une des portes de Sikasso.

L'escadron, commandé par le lieutenant Courtois, sonde les alentours et disperse les cavaliers ennemis, permettant

ainsi à la compagnie Coiffé de bâtir l'ouvrage en question malgré le feu incessant venu de la place; pendant ce temps, la compagnie Morisson maintient par trois fois l'adversaire à distance. Toute la portion à l'est de la cité est désormais connue.

Le 23, l'escadron Imbert et la compagnie Truptil s'acheminent du côté ouest ; parvenus à cinq kilomètres de la route de Bougouni, ils se heurtent à un corps de 800 cavaliers et 1,500 fantassins qu'ils chargent et bousculent.

Dans les derniers jours d'avril, le lieutenant-colonel Audéoud organise le service de l'arrière ; des convois de ravitaillement font une navette continue entre le Bagoé et le camp ; de plus, des tirailleurs s'emparent d'un point d'eau à 500 mètres au nord du bivouac et indispensable à la colonne pour l'empêcher de mourir de soif.

Le 25, pendant que le lieutenant Guillermin emmène les blessés sur le Bagoé, le lieutenant-colonel enjoint d'enlever Soukourani, village à 750 mètres au sud-est du Tertre Rouge et qui, occupé par de nombreux guerriers, pourrait inquiéter les derrières des colonnes durant leurs mouvements sur Sikasso.

Les 6e et 8e compagnies d'auxiliaires, désignées pour cette opération, s'ébranlent au petit jour et surprennent le village ; au même instant, les gens de Sikasso accourent en foule et exécutent un feu meurtrier sur les tirailleurs ; la section Bordeaux, qui est à la droite, a, en un moment, six hommes tués ou blessés. Néanmoins, le village est rapidement détruit et le capitaine de Montguers ordonne la retraite.

L'ennemi devient de plus en plus pressant ; le lieutenant Bordeaux couvre les blessés, activement secondé par le sergent Herz, tandis que le capitaine Benoit et le lieutenant Gallet, contenant l'adversaire, se retirent par échelons.

Le lieutenant Gallet tombe presque aussitôt, mortelle-

ment frappé d'une balle au front, et est remplacé, à la tête de sa section, par le capitaine Benoit qui s'éloigne lentement.

A dix heures, le détachement rentre au camp avec 8 hommes tués et 26 blessés.

Du 26 au 29 avril, Babemba, décontenancé, reste immobile.

Prise de Sikasso (2 mai). — Le 30 avril, jugeant les trois brèches percées par l'artillerie suffisamment larges, le lieutenant-colonel Audéoud annonce l'assaut général pour le surlendemain.



Plan de Sikasso

Trois colonnes seront formées, d'une compagnie chacune :

La 3e (capitaine Morisson) abordera la brèche n° 1 ; la 7e (capitaine Truptil), la brèche n° 2 ; la 15e (capitaine Coiffé), la brèche n° 3.

Une fois dans l'enceinte, ces compagnies se déploieront, prêtes à parer aux retours offensifs et, gagnant du

terrain en avant, auront comme objectif le fortin qu'elles assailleront de concert, en se reliant l'une à l'autre.

Un peloton de la 8e compagnie (lieutenant Guillermin[1]) se tiendra à Soukourani et la compagnie Martelly (6e de réguliers) à la redoute du Tertre Rouge ; tous deux appuieront au besoin la colonne de gauche.

La compagnie de Montguers (6e d'auxiliaires), l'autre peloton de la 8e (capitaine Benoit) et deux pièces de montagne seront en réserve et assureront la garde du camp ; les deux autres pièces de 80mm se joindront à la batterie de siège ; enfin les spahis surveilleront les flancs ou les derrières et riposteront aux contre-attaques.

Le 1er mai au soir, l'artillerie entame une violente canonnade contre les brèches qu'elle crible de projectiles toute la nuit pour éviter qu'elles ne soient comblées par l'ennemi.

Le lendemain, un peu avant l'aube, les compagnies de tête s'approchent jusqu'à 150 mètres des remparts et, au signal du lieutenant-colonel, qui s'est posté à la batterie de siège, s'avancent avec entrain.

Au centre, la compagnie Truptil s'élance avec une telle impétuosité que les défenseurs s'enfuient presque sans combattre et les tirailleurs arrivent jusqu'au donjon où le lieutenant Méjanel, suivi de ses hommes, plante, le premier, le drapeau. Derrière, apparaît la compagnie Morisson qui a su garnir la brèche no 1.

A gauche, la compagnie Coiffé éprouve une vive résistance dont elle finit pourtant par triompher ; la section Mangin, serrée de flanc et de front par des forces supérieures en nombre qu'elle a voulu tourner, réussit à se dégager et la compagnie atteint à son tour le fortin.

Dans l'intervalle, le peloton Guillermin a rejeté une

---

1. Cet officier, dès sa rentrée du Bagoé, a été affecté à la 8e compagnie pour y remplacer le lieutenant Gallet.

bande adverse au sud de Soukourani et la réserve, aidée des spahis, a mis en déroute un groupe d'environ 2,000 hommes qui a tenté de cerner le camp.

Maîtres du donjon, les tirailleurs, conduits par le commandant Pineau, se répandent dans la ville. Alors commence une guerre de rues meurtrière ; dans chaque quartier, les habitants luttent avec acharnement, particulièrement autour de la maison de Fô Taraoré, neveu du fama, et dans le diomfoutou d'où part une fusillade nourrie qui cause aux Français beaucoup de mal.

Pour éteindre ce feu, le lieutenant Peltier amène ses deux pièces de 80^{mm} sur le donjon. Pendant ce temps, la compagnie Morisson et le peloton Hauet traversent la fraction ouest de la place, chassant devant eux les guerriers de Babemba qu'ils poursuivent au delà des murs, mais ce succès coûte la vie au lieutenant Loury et une grave blessure au lieutenant Hauet.

De leur côté, les compagnies Coiffé et Martelly pénètrent dans le secteur est, le peloton Girard envahit la maison de Fô, et, dans la plaine, les spahis talonnent sans cesse les cavaliers ennemis.

A onze heures, le feu cesse ; seul, le diomfoutou, où Babemba s'est enfermé avec ses meilleurs soldats, existe encore.

Après un repos de trois heures, durant lequel on organise le donjon défensivement et roule les pièces de 80^{mm} jusqu'au pied du mamelon, l'action s'engage à nouveau.

En une demi-heure, grâce à l'emploi des obus à mélinite, une ouverture est pratiquée dans le diomfoutou ; franchissant le mur extérieur, le commandant Pineau se précipite, avec tout son monde, sur le tata, soutenu par les deux compagnies de réserve.

Le sergent indigène Mansa Sidibé et trois de ses hommes parviennent à entrer dans la demeure où Ba-

bemba, entouré de sa garde, se débat désespérément et, attirant sur leurs pas les autres tirailleurs, engendrent une mêlée corps à corps où le fama et ses fidèles succombent glorieusement.

Dès lors, le tata est aux mains des Français.

En quinze jours, la colonne a eu deux officiers tués, trois autres et cinq sous-officiers blessés, 50 tirailleurs tués et 150 blessés.

L'armée de Babemba, aux trois quarts écrasée, s'échappe vers le sud, en proie à la plus grande terreur.

La chute de Sikasso produit un grand effet dans la Boucle du Niger; dès le 3 mai, les soumissions affluent et le Kénédougou en entier est annexé au Soudan.

Le lieutenant-colonel Audéoud constitue avec les territoires acquis le cercle de Sikasso, établit l'impôt sur tous les villages qui en dépendent et livre aux caravanes la circulation des routes, interrompue depuis le début des hostilités.

Le cercle de Sikasso est rattaché à la région Niger-Volta dont la direction est confiée au commandant Pineau.

II. LUTTE CONTRE SAMORY DANS LES VALLÉES DU BANDAMA ET DE LA SASSANDRA (AOUT 1897-OCTOBRE 1898)

La campagne décisive, entamée contre Samory dès la fin de l'année 1897, comprend trois séries d'opérations :

1° Celles du commandant Bertin dans la région sud pour fermer à l'almamy les routes du nord-ouest ;

2° Celles du commandant Pineau dans la région Niger-Volta pour ravitailler Kong et interdire aux Sofas toute fuite vers le nord-est ou l'est.

3° Enfin, celles du commandant de Lartigue dans la région sud pour empêcher la retraite de Samory dans la Libéria et achever la destruction de ses bandes.

1° *Opérations du commandant Bertin dans la région sud (août 1897-juin 1898).*

Au mois d'août 1897, le commandant Bertin, chef de la région sud du Soudan, avait fait occuper Odjenné par un peloton de la 7e compagnie (capitaine Ristori, lieutenant Buck); de là, le lieutenant Buck, exécutant une reconnaissance vers Borotou et Koro, s'était avancé jusqu'à Kani et, au retour, s'était croisé à Farandougou avec le lieutenant Blondiaux.

En octobre, le commandant Bertin, avisé par le lieutenant-colonel Audéoud de la tactique à suivre à l'égard de Samory, concentre la 7e compagnie en entier à Odjenné et, sur son ordre, celle-ci détache une fraction à Tombougou pour y créer un poste.

Peu après, la 1re compagnie (capitaine Arnould, lieutenant Wœlffel) relève les garnisons d'Odjenné et de Tombougou; la 7e compagnie, rendue ainsi disponible, va, en novembre, construire un poste à Touba; de plus, la 3e compagnie d'auxiliaires (capitaine Gaden, lieutenant Feist) en installe un autre à Dabala.

Le capitaine Conrard est nommé résident d'Odjenné et commandant de toute cette nouvelle contrée.

A ce moment, les Sofas sont encore beaucoup plus à l'est; l'extrême gauche de l'armée de l'almamy, sous le chef Bilali, est signalée à N'Gauaoui et Féguéré dont elle désole les environs.

Pour éviter ses exactions, les indigènes se réfugient sous la protection de nos postes et, en particulier, autour de Tombougou. Bilali se venge en brûlant tous les villages de la rive droite du Bagoé; encouragé par notre inaction, il vient incendier Tombougou et attaque même le poste; toutefois, il est refoulé (2 février 1898).

Le capitaine Conrard prescrit de multiplier les patrouilles afin de rassurer les populations.

Le 10 mars, le lieutenant Wœlffel se porte, avec 50 hommes, de Tombougou sur Tôte pour se mettre en relation avec la compagnie Gaden à Dabala; assailli en route par 300 Sofas de Bilali, il réussit à les disperser après plusieurs heures d'un combat au cours duquel il a trois tirailleurs tués et deux blessés.

En avril, le capitaine Gaden, laissant quelques hommes à Dabala, pousse jusqu'à Tôte et Bafélétou; puis, continuant à progresser, réunit, à la fin du même mois, toute sa compagnie à Bafélétou. Il est remplacé à Dabala et Tôte par des groupes de la 7e compagnie.

A la même époque, le lieutenant Wœlffel se risque avec 50 tirailleurs dans le Niené pour défendre ce pays menacé à la fois par les guerriers de Babemba et par les Sofas de Bilali qui s'efforcent de se donner la main.

Profitant de l'éloignement du lieutenant Wœlffel, les Sofas pillent le village de Niamenso, à l'ouest de Tombougou; un parti de 15 tirailleurs (sergent Poulhazan) est aussitôt envoyé d'Odjenné pour secourir les habitants. Les 21 et 22 avril, la petite troupe est entourée par un ennemi nombreux et bien armé qui tente, à deux reprises, l'assaut de Niamenso et cherche à incendier le village, mais le sergent déjoue toutes les entreprises de l'adversaire et, grâce à cette énergique résistance, permet au capitaine Chaptal (de la garnison d'Odjenné) de le délivrer après une marche forcée de 69 kilomètres.

A la suite de la chute de Sikasso, le lieutenant-gouverneur, imprimant une impulsion vigoureuse aux colonnes dirigées contre Samory, enjoint au lieutenant-colonel Bertin[1] de rejeter au sud la bande de Bilali et de fonder un poste sur le Bandama, à mi-chemin de Tombougou et

1. Promu à ce grade le 8 avril 1898.

Kong, de manière à appuyer sur la droite le mouvement que le commandant Pineau doit accomplir de Sikasso sur Kong.

Le lieutenant-colonel adopte aussitôt les mesures ci-après :

A Tombougou se rallieront immédiatement : 100 tirailleurs de la 1re compagnie (lieutenant Wœlffel), la 3e compagnie d'auxiliaires (capitaine Gaden), une section mobile de 80mm (2 pièces) sous le lieutenant Jacquin.

Les communications avec la région sud seront gardées : 1° à Odjenné par le capitaine Conrard et 40 hommes de la 1re compagnie ; 2° à Tombougou par le reste de la 1re compagnie (60 hommes sous le capitaine Arnould).

Enfin, le détachement sera couvert sur son flanc droit par la 7e compagnie ainsi répartie : 50 hommes, sous le sergent Bratière, à Tôte ; 20 hommes à Dabala et 90 hommes à Touba, sous le capitaine Ristori. En cas d'alerte vers Kani, le capitaine Ristori accourra au point dangereux avec le gros de son monde.

Retardé par la perte d'un courrier et par des longueurs dans la transmission des ordres, le lieutenant-colonel Bertin ne peut quitter Tombougou que le 9 juin ; huit jours après, en arrivant sur le Bandama, il trouve un poste de tirailleurs, établi sur le fleuve par le commandant Pineau, et apprend la retraite de Samory vers le sud.

Il se préoccupe alors de compléter le ravitaillement de Kong. Dans ce but, maintenant la section de 80mm et le capitaine Gaden à Tiemou avec un peloton de la 3e compagnie, il achemine sur Kong le peloton Feist avec plusieurs centaines de charges et fait rétrograder les tirailleurs du lieutenant Wœlffel sur Tombougou, pour y rassembler d'autres convois.

Jugeant son rôle terminé, le lieutenant-colonel retourne à Odjenné où, le 1er juillet, il cède le commandement de la région sud au chef de bataillon de Lartigue.

Un premier résultat est désormais acquis : une ligne serrée de postes s'étend du Milo au Comoé, bouchant ainsi aux Sofas toute issue vers le nord.

2° *Opérations du commandant Pineau sur le haut Bandama (mai-juin 1898).*

Situation de Samory en mai 1898 ; formation de la colonne de Kong. — Coupé de ses communications avec la Côte d'Or anglaise depuis que le commandant Caudrelier a fondé des postes sur le Comoé, Samory songe à s'installer à demeure sur les territoires qu'il a conquis en ces dernières années entre les États de Kong, le Soudan français, la république de Libéria et la grande forêt de la côte, c'est-à-dire dans les hautes vallées du Bandama et de la Sassandra.

Dans cette intention, il construit un formidable tata sur le Bandama blanc, à quelques kilomètres au sud de Ténindiéri, et le nomme Bori-Bana (fin de courir), voulant affirmer ainsi qu'il est résolu à ne pas aller plus loin.

A ce moment, son armée, forte de 12,000 Sofas dont 4,000 armés de fusils à tir rapide, se compose de cinq groupes principaux ainsi fractionnés :

L'almamy, avec sa garde personnelle (1,500 hommes environ, sous les chefs Sékou-ba et Fourouba Moussa) est à Dabakala, dans le Djimini ; il est couvert au nord :

1° A droite, par les troupes de Saranké-Mory et de Moctar, ses fils, qui constituent les bandes dites « de Kong » ; Moctar, avec 2,000 hommes, un canon et deux tubes lance-fusées — pris aux Anglais à Bouna — assiège derechef Kong depuis le départ du commandant Caudrelier ; Saranké-Mory parcourt et razzie les alentours de la ville au nord et à l'ouest ;

2° Au centre, par la bande dite « de Sikasso », sous

Kounady Kéléba qui se tient dans le Nafauro à l'ouest de Kong;

3° A gauche par Bilali à N'Ganaoui.

Le 30 avril, Moctar se précipite sur Kong en un assaut furieux et est repoussé après un rude combat durant lequel le lieutenant Guignard, qui a su jusqu'alors résister vaillamment pendant deux mois au choc des Sofas, reçoit une légère blessure.

Quelques jours après, le capitaine Marchaisse, secondé par le lieutenant Pruneau, conduit du Comoé sur Kong un important convoi de vivres. Assailli, le 16 mai, à Monokhola par de nombreux Sofas qui lui tuent 8 tirailleurs et lui en blessent 12 dont le sergent Sujat grièvement, il les refoule énergiquement et amène à Kong les approvisionnements intacts.

La présence des guerriers de Samory dans le pays de Kong est des plus désastreuses pour la contrée qui, ruinée et dévastée, a cessé tout commerce; il est urgent de les en chasser. Profitant de l'effroi occasionné dans le sud de la Boucle du Niger par l'écrasement de Babemba, le lieutenant-colonel Audéoud, malgré l'approche de l'hivernage, confie au commandant Pineau le soin de débarrasser la vallée du haut Bandama et Kong de toutes les bandes qui y sont signalées et, en même temps, de ravitailler Kong, l'avertissant qu'il sera soutenu à l'ouest par le lieutenant-colonel Bertin.

Le commandant Pineau organise aussitôt sa colonne qui comprend :

Le capitaine Audéoud, chef d'état-major, le docteur Finot; un détachement de 50 spahis : lieutenants de Barazia et Cabarrus ;

Deux pièces de 80^{mm} : lieutenant Sasportes ;

Quatre compagnies de tirailleurs auxiliaires à 200 hommes chacune ; 5e compagnie : capitaine Morisson ; 6e compagnie : capitaine de Montguers, lieutenant Frœ-

chen ; 8e compagnie : capitaine Benoit ; une de nouvelle création : capitaine Marandet.

Les lieutenants Mangin, Méjanel et Dubois ; le capitaine Chaptal et le lieutenant Cotten (tous deux venus de la région sud) sont mis à la disposition du commandant.

Celui-ci divise son monde en deux groupes :

Le premier — quelques spahis, la 8e compagnie et un convoi de vivres considérable (1,600 porteurs et 600 bœufs) — sous les ordres du capitaine Benoit, se dirigera sur Kong par la route de Soubakaniandougou et les postes du Comoé qu'il ravitaillera ainsi que Kong ; le deuxième — restant de la colonne — sous le commandant Pineau, descendra sur Tiemou par le chemin direct : M'beng-Tioromaradougou.

Jusqu'au Comoé, le capitaine Benoit devra se relier avec le gros ; après avoir réapprovisionné Kong, il se portera sur Tiemou ou, vers le 5 juin, il rejoindra le commandant.

Marche des colonnes Pineau de Sikasso sur Kong ; retraite de l'armée de Samory vers Seguela. — Le capitaine Benoit commence son mouvement le 12 mai, surveillé sur son flanc droit par Kounady Kéléba alors à Makhandougou ; quatre jours après, à Nasian, il est entouré brusquement par un fort parti de Sofas qui s'acharne de préférence sur le troupeau de bœufs et l'arrière-garde.

L'adjudant Pietri, qui commande cette dernière, parvient à empêcher le désordre et oblige l'ennemi à s'éloigner. Démoralisés par leurs échecs successifs, Saranké-Mory et Moctar disparaissent dans le sud.

Le 20 mai, le commandant Pineau quitte, à son tour, Sikasso et s'avance sur Tiemou à travers le Follona, province autrefois riche et peuplée, maintenant ravagée et

déserte, à la suite des incursions réitérées des guerriers de Babemba ou de Samory.

A cette nouvelle, Samory détruit ses campements de Dabakala, évacue le Djimini et gagne Bori-Bana, protégé vers Tiemou par 2,000 hommes environ sous Morefinodian[1].

Le 23 mai, Fô Taraoré, le principal instigateur de la guerre du Kénédougou, arrive à Tiemou avec 500 cavaliers, 350 fantassins et 600 habitants qui, tous, ont pu s'échapper de Sikasso. Fô se rend alors rapidement, de sa personne, à Bori-Bana et engage vivement Samory à fuir, l'assurant que les Français sont très supérieurs en nombre.

Depuis longtemps déjà, les conseillers intimes de l'almamy : les griots Diali-Amara et Morefinodian, cherchent à le ramener dans les pays Tomas dont la plupart des chefs sofas sont originaires; le sultan a, d'ailleurs, conservé des relations avec les chefs de N'sapa et de Zolou par l'intermédiaire d'un de ses lieutenants : Marigui Cessé.

Cédant aux sollicitations de son entourage, Samory envoie l'ordre à ses différentes bandes de se concentrer à Seguela.

De Kong, Saranké-Mory et Moctar, déjà en route, rétrogradent sur le point désigné ainsi que les contingents de Fô; Kounady Kéléba descend la rive gauche du Bandama, Bilali recule également de N'Gauaoui par Féguéré, Bori-Bana et Boro; enfin, le 2 juin, l'almamy abandonne son tata avec ses femmes et sa garde.

De son côté, le commandant Pineau s'achemine vers le sud, très bien renseigné par les émissaires qu'il lance en avant de lui, et recueille sur son passage la soumission de tous les villages encore sur pied; ceux-ci manifestent leur joie d'être délivrés des exactions des Sofas.

1. On trouve aussi l'orthographe : Morifing-Dian.

Le 31 mai, il entre à Tioromaradougou après une légère escarmouche.

Avisé que Morefinodian s'est aventuré de Tiemou jusqu'à Gambilidougou pour s'unir à Kounady Kéléba, le commandant laisse son convoi sous la protection de la compagnie Marandet et, accourant de nuit à Gambilidougou, bouscule l'adversaire qu'il rejette sur Komokhadougou (1er juin).

Revenant ensuite à Tioromaradougou pour attaquer Bilali, il apprend que ce dernier s'est retiré vers Tiemou.

Le commandant lève aussitôt le bivouac et s'enfonce sur les traces des Sofas. Arrêté un instant à Manokhadougou par leur arrière-garde, il la disperse et, le 2 juin, pénètre à Tiemou au moment même où Bilali sort du village après l'avoir incendié.

Accélérant la poursuite, le commandant Pineau pousse, après deux heures de repos et malgré une tornade épouvantable, jusqu'à un petit marigot qu'il franchit. Sentant que Bilali est tout proche (les femmes, enfants, captifs, chevaux ou vivres qui jalonnent le chemin en sont la preuve), il forme une colonne volante avec les spahis, une pièce de canon, 200 tirailleurs des compagnies Marandet et Morisson, et, à minuit, tombe sur le camp ennemi établi dans le village en ruines de Ténindiéri. Surpris en plein sommeil, les Sofas affolés s'enfuient sans même décharger leurs armes.

A Ténindiéri, la colonne se trouve à proximité du tata de Bori-Bana; après quelques hésitations, le commandant, réfléchissant qu'il a donné rendez-vous à Tiemou au capitaine Benoit et gêné d'ailleurs par la brousse fort épaisse en cet endroit, renonce à se risquer jusque-là et retourne sur ses pas.

Le 3 au soir, il rentre à Tiemou, ayant parcouru 116 kilomètres en 37 heures et, le lendemain, va camper

sur les bords du Bandama où, bientôt, il est rallié par le capitaine Benoit.

Celui-ci, après avoir ravitaillé Kong sans la moindre difficulté, grâce aux départs précipités de Saranké-Mory et de Moctar, s'est rendu en hâte (90 kilomètres en 34 heures) vers l'ouest et, le 2 juin, a semé la déroute à Komokhadougou parmi les bandes de Kounady Kéléba et de Morefinodian dont les débris se sont écoulés le long de la rive gauche du Bandama.

Bilali, ne se voyant plus inquiété, continue lentement sa marche sur Seguela, pillant méthodiquement tous les villages qu'il rencontre et couvrant les derrières de l'armée de Samory.

Le commandant Pineau installe alors un poste (lieutenant Cotten) sur la rive gauche du Bandama, à 18 kilomètres de Tiemou, sur la route de Tombougou à Kong, et détache quelques tirailleurs à Bori-Bana, puis se porte vers Kong où il aboutit le 8 juin.

Là, il relève la garnison, confie le commandement de la place au capitaine Chaptal avec le lieutenant Pruneau comme adjoint, complète les approvisionnements du poste et, partageant ensuite ses troupes en quatre groupes, les dirige sur Bobo-Dioulaso par quatre itinéraires distincts.

Le mouvement du commandant Pineau au sud de Sikasso a eu pour conséquences d'affermir notre autorité sur des populations ébranlées par l'attitude de Babemba et de provoquer l'évacuation totale, par les Sofas, de la contrée située entre le Comoé et le Bandama.

Les postes du Bandama interdisent à Samory les routes de l'est et celui-ci n'a plus, pour s'échapper, que l'étroit couloir du Mahou entre la forêt impraticable et les postes de la région sud[1].

---

1. Durant cette courte campagne, le commandant Pineau a eu 2 officiers et 1 sous-officier assez sérieusement blessés 8 indigènes tués et 12 blessés.

3° *Opérations du commandant de Lartigue sur la haute Sassandra (juin-octobre 1898).*

Passage de la Sassandra par les Sofas (juin). — Averti de la retraite de Samory, le lieutenant-colonel Audéoud envoie à Odjenné le chef de bataillon de Lartigue pour prendre le commandement de la région sud en remplacement du lieutenant-colonel Bertin rapatriable et la direction des expéditions militaires.

Cet officier devra barrer les chemins de l'ouest à l'almamy, lui disputer la rive droite de la Sassandra, celle du Cavally et le harceler sans relâche, en ne se laissant interrompre ni par la mauvaise saison, ni par les obstacles du terrain ou du ravitaillement.

Le commandant de Lartigue arrive à Odjenné le 15 juin.

Ne pouvant assumer la conduite effective des affaires avant le retour du lieutenant-colonel Bertin, alors en route vers Tiemou, il prescrit, provisoirement, les mesures nécessaires pour enrayer les progrès de Samory dans l'ouest.

Celui-ci est parvenu à Seguela le 14 juin, entraînant à sa suite un troupeau de 6,000 bœufs, 15,000 à 20,000 têtes de bétail et une foule de femmes, d'enfants ou de captifs constituant une masse évaluée à 120,000 personnes dont 8,000, au moins, possèdent des fusils à pierre.

Tout ce monde, nullement démoralisé, regorge de l'or volé lors des récentes conquêtes.

L'almamy enjoint aussitôt à ses lieutenants de franchir la Sassandra. La traversée commence le 18 à Dootou et n'est terminée que le 25 au soir. L'armée s'avance ensuite sur Doué.

Samory a, préalablement, prévenu les riverains de la Sassandra et du Bafing jusqu'à Doué qu'il se présente en ami et que, par conséquent, ils n'ont rien à craindre.

Malgré ces promesses, les habitants de Doué et du Mahou se sauvent à son approche et viennent demander protection au poste de Touba; de plus, les Wobés et les Dioulas, soucieux du voisinage des bandes samorystes, adressent des messagers au commandant de la région pour solliciter leur pardon de l'attaque de la mission Blondiaux à Man et invoquer notre appui.

Le commandant de Lartigue leur fait distribuer des armes et des munitions pour résister aux entreprises des Sofas; pendant ce temps, le capitaine Ristori équipe les volontaires indigènes du Mahou et réunit à Guentéguela 170 tirailleurs de la 7e compagnie, tirés des postes de Touba, Dabala et Tôte.

Incapable, avec ce faible effectif, de contenir l'adversaire sur la Sassandra, le capitaine se contente de garder le gué de Ouibassou, lance des patrouilles le long de la rive droite de la rivière jusqu'à Dootou, détache le sergent Bratière avec 60 tirailleurs à Tôte et, le 27 juin, apprenant que toute l'armée ennemie est sur la rive droite, rentre à Touba.

Concentration à Touba des troupes de la région sud; marche du commandant de Lartigue sur Doué (juillet). — En raison de la dissémination des forces disponibles de la région sud du côté de Tombougou et de Tiemou, le commandant de Lartigue n'a pu s'opposer au mouvement des Sofas vers l'ouest.

Le 1er juillet, le lieutenant-colonel Bertin lui ayant remis ses attributions, il ordonne immédiatement le ralliement général à Touba :

La 3e compagnie d'auxiliaires (capitaine Gaden) et les

deux pièces de 80mm (lieutenant Jacquin) se porteront de Tiemou sur Kani; en ce point, le capitaine Gaden installera un de ses pelotons ainsi que les canons, puis, avec l'autre peloton et le lieutenant Jacquin, poussera jusqu'à Touba.

Le capitaine Arnould — alors à Féguéré avec un peloton de la 1re compagnie — ira relever à Tombougou le lieutenant Wœlffel; celui-ci, avec l'autre peloton de la même compagnie et le docteur Boyé, se dirigera sur Touba.

Le sergent Bratière rejoindra, également, de Tôte avec son petit groupe.

Enfin, de sa personne, le commandant de Lartigue gagne Touba avec une trentaine de tirailleurs prélevés sur la garnison d'Odjenné, ville où il ne maintient que le capitaine Conrard et 20 tirailleurs.

Ces changements durent du 1er au 14 juillet; dans l'intervalle, le capitaine Ristori rassemble à Touba les approvisionnements et les porteurs indispensables à la colonne en formation.

Celle-ci est organisée le 15 et le 16 juillet; elle comprend :

Un peloton de la 1re compagnie (93 hommes) : lieutenant Wœlffel;

Trois sections de la 7e compagnie (155 hommes) : capitaine Ristori, docteur Boyé, sergent Ariste;

Un convoi de 75 porteurs.

Au total : 248 fusils.

Chaque tirailleur a, sur lui, huit jours de vivres et 150 cartouches.

Durant son séjour à Touba, le commandant de Lartigue s'est mis en relation avec les différents chefs du pays pour être fixé sur la situation exacte de Samory.

Recevant des renseignements contradictoires, il jette, sur la rive droite du Bafing, une reconnaissance; le 17,

celle-ci l'informe que l'adversaire bivouaque, depuis quatre jours, autour de Doué.

Le commandant décide alors de se rendre à Doué par le gué de Bouma, sur le Bafing, et de refouler l'almamy vers Didilou. Il s'ébranle le jour même et, par Kéniéko, Lantui, atteint le Bafing, mais bien en amont du gué de Bouma et non loin de celui de Doué, par suite d'une erreur préméditée du guide — le fils du chef de Bouma — qui n'a pas voulu engager la colonne dans son village.

Celle-ci passe le Bafing le 19 juillet, échange quelques coups de fusil avec les avant-postes sofas et, après examen du terrain jusqu'à Doué par le peloton Wœlffel, s'arrête à trois kilomètres de ce village, couverte par l'avant-garde du capitaine Ristori.

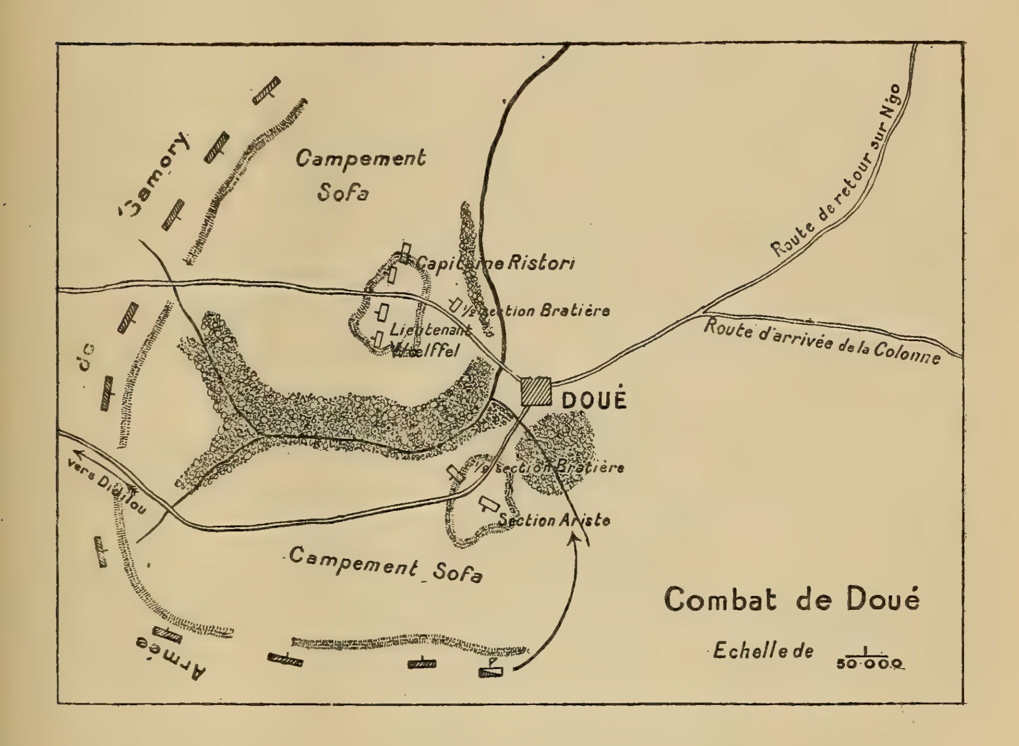
Vu la fatigue des hommes, le commandant de Lartigue diffère l'assaut au lendemain, espérant aussi être renforcé par le capitaine Gaden et le sergent Bratière qui ont pour instructions de s'unir à lui à Doué.

Combat de Doué (20 juillet). — Samory est bien résolu à rester à Doué pendant l'hivernage pour y faire les cultures nécessaires à sa subsistance. Protégé par le Bafing, rivière alors très large, il se croit à l'abri de nos coups, sachant bien qu'à cette époque de pluies les Français retournent habituellement dans les postes pour attendre les beaux jours.

Il a donc établi son camp sur les hauteurs qui environnent Doué à quatre kilomètres à l'ouest et au sud; seules, les bandes de Saranké-Mory et de Moctar assiègent Kabakouma, village de Dioulas, plus à l'est.

Le 20 juillet au matin, la colonne s'achemine sur Doué, précédée par le peloton Wœlffel (1re compagnie) qui, après plusieurs feux de salve, pénètre vivement dans Doué et en chasse les Sofas; ceux-ci gravissent rapidement deux mamelons à l'ouest et au sud du village.

Aidé d'une section de la 7ᵉ compagnie, le peloton Wœlffel s'élance à la baïonnette sur le mamelon ouest et en garnit bientôt la crête ; en même temps, la section Ariste s'empare du mamelon sud, malgré une violente fusillade et une diversion de 300 à 400 cavaliers qui essaient vainement de déborder les tirailleurs par la gauche. La troisième section de la 7ᵉ compagnie est en réserve.



Maître de Doué et des collines voisines, le commandant de Lartigue ramène ses troupes à Doué pour les reposer, ne laissant qu'une section sur chacun des mamelons : à l'ouest, section Kantara-Kamara (de la 1ʳᵉ compagnie), au sud, section Ariste.

Le front ainsi occupé a près de deux kilomètres ; les deux mamelons sont séparés par un ravin assez profond où se trouve la route qui conduit à Doué ; en arrière s'alignent les campements Sofas.

Samory a rappelé en hâte Saranké-Mory et Moctar; dès leur apparition, il s'éloigne précipitamment vers Didilou, chargeant ses lieutenants de bousculer les Français.

Saranké-Mory tourne alors ses efforts contre la section du sergent Kantara-Kamara; celui-ci, bien que grièvement blessé à la jambe, demeure à la tête de ses hommes et est dégagé d'abord par le lieutenant Wœlffel qui accourt avec sa deuxième section (sergent Diouké Kouaté), puis par le capitaine Ristori et le docteur Boyé (deux sections de la 7e compagnie).

De son côté, le sergent Ariste, ayant abandonné sa position pour secourir la section Kantara-Kamara, est aussitôt remplacé sur la colline par les Sofas qui menacent ses derrières; voyant le danger, le commandant de Lartigue prend le commandement des tirailleurs et, dans une vigoureuse offensive, disperse à nouveau l'assaillant.

A ce moment surgit le sergent Bratière avec ses 60 hommes; ceux-ci sont répartis moitié à gauche, moitié à droite et, grâce à ce renfort, l'ennemi est définitivement repoussé avec des pertes sérieuses : 300 à 400 hommes, dont plusieurs chefs, sont hors d'action. Les Français, pour leur compte, ont 13 hommes tués et 28 blessés.

Retour à Touba. Combats de N'Go et de Diogo (22 et 23 juillet). — Le commandant de Lartigue pensait être ravitaillé en vivres et en munitions par le capitaine Gaden qui devait rallier le surlendemain; malheureusement, celui-ci informe, peu après, qu'il n'a touché à Touba aucun approvisionnement.

La colonne est donc dépourvue de cartouches[1]; de

1. A Doué, en effet, la consommation des cartouches a été très considérable.

plus, ses vivres ont été avariés durant la traversée du Bafing.

Dans ces conditions, il est impossible de suivre les traces des Sofas et d'achever leur déroute; en tout cas, la rencontre de Doué prouve que l'adversaire est encore redoutable et plein d'entrain, et a pour résultat d'obliger Samory à s'enfoncer dans une contrée difficile où la lassitude ne tardera pas à se répandre dans les rangs de son armée.

Aussi le commandant se propose-t-il de rétrograder sur Touba et d'y reconstituer son convoi pour être en mesure, à la première occasion, d'attaquer de nouveau l'almamy.

Le 21 juillet au matin, la colonne se met en route à l'insu de l'ennemi, franchit le Bafing et se dirige sur N'Go où elle croise la compagnie Gaden.

Pendant ce temps, Saranké-Mory prononce un mouvement sur Doué; furieux de la retraite des Français, il s'élance à leur poursuite et, le 22 juillet, vient se heurter au village de N'Go où il est accueilli par un feu nourri qui le maintient à distance; au cours de la lutte, un tirailleur est tué, quatre autres sont blessés.

La colonne gagne ensuite Touba sans être inquiétée, surveillée de loin par les Sofas qui s'arrêtent à Diogo, à 5 kilomètres du poste. Le 23, le lieutenant Jacquin s'avance sur ce point avec deux sections de la 7e compagnie, surprend le campement de Saranké-Mory et capture plusieurs animaux.

Quant à Samory, laissant aux abords de Doué un groupe de 400 à 500 fusils pour assurer ses communications avec ceux de ses lieutenants qui opèrent dans le Mahou, il s'est retiré à Gourouno, à proximité de Didilou.

Les habitants de Kabakouma, au courant des derniers événements, descendent de leurs montagnes vers Doué

et, tombant brusquement sur les Sofas qui défendent le village, en massacrent un grand nombre dont leur chef. Avisé de cet échec, l'almamy rappelle à lui Saranké-Mory et Moctar; ceux-ci évacuent le Mahou et les tirailleurs réoccupent aussitôt les gués du Bafing.

Manquant totalement de vivres, le commandant de Lartigue désire, avant tout, pourvoir en grains les postes de Touba, Beyla et Kérouané; il empêchera ensuite Samory de se rejeter sur la Libéria et, le confinant dans les pays incultes où il est actuellement, cherchera à l'affaiblir par tous les moyens et à désagréger ses bandes.

En conséquence, le commandant ordonne de fortifier solidement Touba, fait rentrer en ce lieu les deux pièces de 80mm qui sont à Kani, y installe, en outre, en garnison la 7e compagnie : capitaine Ristori, sergent Ariste et 200 hommes dont 60 sont détachés à Kani; puis, avec le peloton Wœlffel (1re compagnie) et la compagnie Gaden, recule le 28 juillet sur Beyla dont le poste sera augmenté et porté sous peu, ainsi que celui de Kérouané, à 60 auxiliaires.

Séjour de la colonne à Beyla; négociations avec Samory (août). — Le capitaine Ristori a pour instructions de bien traiter les déserteurs ennemis de façon à encourager les défections, d'envoyer des patrouilles sur les gués du Bafing et de conserver le contact avec l'armée de Samory; enfin, le cas échéant, d'interdire à celui-ci l'accès des gués de la Sassandra.

Une fois à Beyla (3 août), le commandant de Lartigue multiplie les espions vers Lola, N'Zo et Toungaradougou pour obtenir d'exacts renseignements sur les ressources de la contrée et exciter les indigènes à la résistance; il adresse aussi des émissaires à N'Sapa et Zolou, pour montrer aux Tomas à quels dangers ils s'exposent en

acceptant sur leurs territoires les hordes affamées de l'almamy.

En même temps, il active le ravitaillement des postes de Kankan, Kérouané, Beyla et Touba et stimule, dans ce but, les commandants des cercles de Siguiri, Kankan, Kissidougou et Odjenné ; ceux-ci déploient le plus grand zèle et, en un mois, réussissent à approvisionner abondamment les postes.

Dans l'intervalle, la colonne est renforcée par 25 tirailleurs auxiliaires tirés de Kani et 30 tirailleurs réguliers arrivés de Kayes avec deux sous-officiers européens ; de plus, à la demande du commandant, une compagnie de la région Niger-Volta, la 15e, comprenant : 2 officiers, 2 sous-officiers et 100 hommes, s'achemine de Sikasso sur Beyla.

Le lieutenant-colonel Audéoud enjoint alors au commandant de Lartigue d'en finir avec l'almamy avant l'irruption de ce dernier dans la Libéria.

De son côté, au début d'août, Samory expédie un messager à Touba pour avoir la paix et l'autorisation de se fixer vers Sanankoro ; aussitôt prévenu, le commandant répond qu'avant tout pourparler l'almamy devra livrer ses fils Moctar et Saranké-Mory comme otages ainsi que ses armes et ses munitions.

En réalité, toujours aussi fourbe, le sultan ne songe qu'à détourner l'attention des Français, de manière à pouvoir atteindre tranquillement la Libéria. Établi d'abord à Gourouno, puis à Didilou, il y construit d'immenses sagnés et pille consciencieusement le pays, n'abandonnant une zone que lorsqu'elle est entièrement ravagée.

Mais, depuis Doué, la discorde règne parmi les Sofas ; un certain nombre de chefs, dont Kounady Kéléba, en ont assez ; en outre, les vivres commencent à diminuer ; aussi les fuites se produisent-elles en masse.

Dans la première quinzaine d'août, mille Sofas environ se réfugient sous les murs de Touba ; dans la deuxième quinzaine, 1,500 se présentent à Touba et un millier à Beyla.

Continuant néanmoins à progresser lentement vers l'ouest, Samory pénètre à Toungaradougou ; devant l'attitude hostile des anthropophages de la forêt, il craint d'éprouver une forte opposition à Lola, décide alors de descendre plus au sud pour traverser le Cavally et prescrit à son avant-garde, sous Fourouba Moussa, de marcher sur Denifeso.

Assaillis en ce point par les Dioulas, les Sofas sont refoulés avec des pertes sensibles ; Kounady Kéléba accourt à leur aide et s'empare du village après deux jours de lutte.

Reconnaissance du lieutenant Wœlffel (août-septembre). — Averti de ces événements, le commandant de Lartigue veut cerner l'almamy dans le quadrilatère où il campe pour l'instant. Ce quadrilatère est fermé sur trois faces par les rivières Bafing, Sassandra, Cavally et, sur la quatrième, au sud, par la contrée montagneuse et ardue où vivent les populations anthropophages.

Pour arrêter les Sofas sur le Cavally, le commandant dirige vers Toungaradougou le lieutenant Wœlffel avec 100 hommes de la 1re compagnie (sergents Tanière et Bratière) ; cet officier se réunira, en route, à une fraction de la 7e compagnie (70 hommes, sous le sergent Ariste), venue de Touba, mettra Samory en demeure d'exécuter ses promesses et, si ce dernier essaie de passer, l'attaquera hardiment.

Le lieutenant Wœlffel quitte Beyla le 18 août et, par Kabadiandougou, Quéaso et Gamań, s'avance sur Toungaradougou où il parvient le 26, après avoir rallié en chemin la petite troupe du sergent Ariste. Il écrit aussi-

tôt une lettre à l'almamy, exigeant, à nouveau, de lui ses armes, ses munitions et ses deux fils préférés; le sultan ayant refusé, le lieutenant se retire à Fanha et avise, de suite, le commandant de Lartigue.

Celui-ci prend immédiatement les mesures en vue d'un engagement probable contre les Sofas sur la rive droite du Cavally. Avant de se lancer lui-même dans cette région inconnue, il tient à assurer la subsistance de ses colonnes de façon à ce qu'elles ne soient pas au dépourvu; d'ailleurs, la 15e compagnie n'a pas encore rejoint.

En attendant, il détache le sergent Buot avec 25 tirailleurs et un convoi de vivres sur Fanha, pour boucher la trouée qui existe entre le Diougou et le Bafing, et donner ainsi liberté d'action au lieutenant Wœlffel; celui-ci a toute latitude pour tenter un coup de main contre les Sofas qui s'aventureraient sur le Cavally, sans toutefois les pousser à fond en raison de la faiblesse numérique de son monde; il sera soutenu par le capitaine Gaden qui, avec 150 tirailleurs (lieutenant Mangin, sergents Berthet et Lafon), se porte sur N'Zo par Boola, Guéké et Lola.

Opérant de concert avec le lieutenant Wœlffel, le capitaine Gaden barrera les gués du Cavally aux Sofas et les rejettera vers le sud; au cas où l'ennemi, devançant le capitaine, aurait déjà franchi le fleuve, les deux officiers se replieraient rapidement derrière la rivière Saint-Paul et en disputeraient les abords; enfin, dans l'hypothèse d'un recul de Samory vers l'est, ils le poursuivront à outrance de manière à l'atteindre en deçà de la Sassandra.

Informé de ces dispositions, le lieutenant Wœlffel se rend de Fanha à N'Zo. Mal accueilli au début par les habitants de la forêt, il les ramène habilement à lui et, bientôt, ceux-ci lui fournissent des guides et des aliments.

Le 4 septembre, le lieutenant connaît très exactement les emplacements des bandes samorystes : Moctar, avec l'arrière-garde, est à Deniféso où il bâtit un poste solide pour contenir les déserteurs et couvrir l'almamy contre une attaque partie de Touba, direction que Samory s'obstine à considérer comme la plus dangereuse pour lui.

Saranké-Mory est à Guangoulé ; l'almamy à Gouro ; l'avant-garde, sous Bilali et Kounady Kéléba, à Oua.

La veille, Bilali s'est approché du gué de Kabaquéma et en a été chassé par les Guérés ; ceux-ci débroussaillent la route de N'Zo à Tiafeso, sur la rive droite du Cavally, facilitant ainsi la voie au lieutenant Wœlffel qui, le 7, après de pénibles étapes dans un terrain boueux et détrempé par des pluies torrentielles, bivouaque à Gueniafeso.

Combat de Tiafeso (9 septembre). — Le 8 septembre, le lieutenant Wœlffel apprend que Bilali et Kounady Kéléba ont traversé le Diougou à hauteur de Tiafeso et se sont installés dans ce village ; il projette aussitôt de les surprendre et de les séparer du gros.

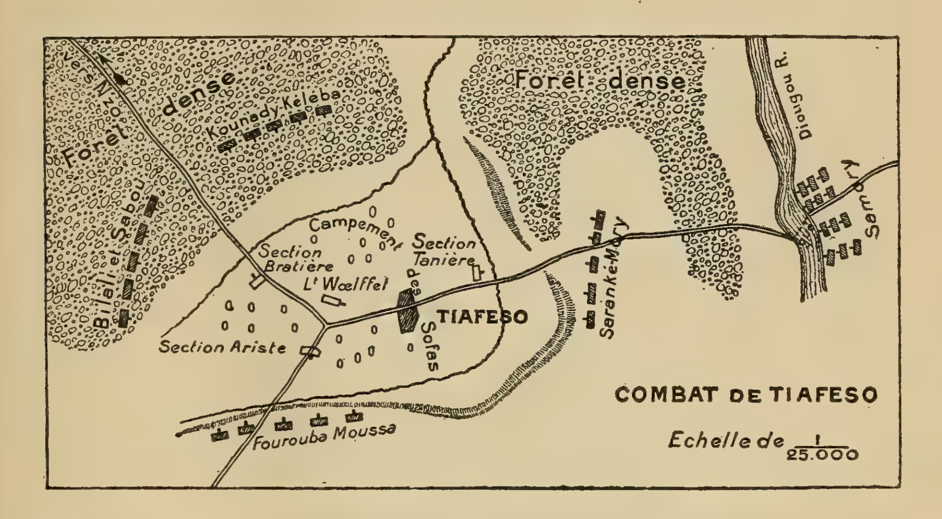
Dans ce but, le lendemain au jour, il se met en route pour Tiafeso, précédé des sections Tanière et Ariste ; deux heures après, celles-ci se heurtent en pleine forêt aux avant-postes sofas qui, affolés par l'apparition subite des tirailleurs dont ils ignoraient le voisinage, se sauvent dans les bois.

Précipitant son allure, la colonne envahit le campement ennemi où grouille une cohue de femmes et d'enfants et, grâce à cette manœuvre aussi prompte qu'audacieuse, réussit à couper Bilali et Kounady Kéléba du reste de l'armée.

Pendant ce temps, les bandes de Saranké-Mory et de Fourouba Moussa ont gagné, à leur tour, la rive droite

du Diougou et se sont répandues en arrière d'un marigot, sur un mamelon dominant Tiafeso à l'est et au sud.

Le lieutenant Wœlffel se trouve donc entouré de tous côtés par les Sofas. Profitant froidement du désarroi que cause sa présence, il oppose la section Bratière aux troupes de Bilali et de Kounady Kéléba, ordonne aux sections Tanière et Ariste de déloger respectivement Saranké-Mory et Fourouba Moussa de leurs positions et lui-même se tient en réserve au centre, prêt à secourir ses subordonnés.



La section Tanière s'élance à la baïonnette, bouscule Saranké-Mory et le serre de près jusqu'au Diougou qui, grossi par les pluies, a en cet endroit un très fort courant ; les Sofas s'y noient en grand nombre et perdent les trois quarts de leurs vivres ou munitions ; dans l'intervalle, la section Ariste a obtenu la soumission de Fourouba Moussa et, après quelques feux de salve, durant lesquels le chef Bilali est tué, les bandes de l'ouest et du nord-ouest ont également déposé les armes.

Le lieutenant Wœlffel a ainsi provoqué la reddition de 1,800 Sofas, acquis 5,000 fusils à tir rapide, 6,000 à 7,000 fusils à pierre, 3 caisses d'obus et 60 de cartouches ;

autour de lui se groupent 39,000 personnes et de nombreux chefs parmi lesquels sont : Bilali le jeune, Fourouba Moussa, Kounady Kéléba, Sabou, Sékou-ba, Fô et Ahmadou ; ces derniers affirment que Samory s'est enfui à la hâte sur Gouro pour rallier, de là, Moctar, toujours à Denifeso et rétrograder avec lui vers les montagnes des environs de Gourouno.

D'autre part, le capitaine Gaden est arrivé sans encombre à Gueniafeso, non sans d'énormes difficultés toutefois, en raison du mauvais état de la route ; le 11 septembre, il fait sa jonction avec le lieutenant Wœlffel.

Le capitaine ne peut songer à suivre les traces de Samory, car les chemins sont jalonnés de cadavres en putréfaction, le Diougou croît sans cesse et tous les marigots sont débordés ; de plus, les convois ne sont pas signalés[1] ; enfin, il faut évacuer les prisonniers et les réfugiés qui meurent de faim et les protéger contre les Guérés anthropophages.

Dans ces conditions, le capitaine Gaden décide de rentrer à N'Zo pour renouveler ses approvisionnements, renvoyer les captifs sur Beyla et recueillir des renseignements précis sur la situation de l'almamy.

Concentration de la colonne du commandant de Lartigue à N'Zo (11-20 septembre) ; dispositions prises contre Samory. — Pendant ces événements, le commandant de Lartigue a reçu de Sikasso le renfort attendu (15e compagnie, sous le capitaine Gouraud) ; il organise aussitôt sa colonne qui comprend : le lieutenant Jacquin, comme adjoint ; le docteur Boyé, l'interprète militaire Watin, 25 tirailleurs de la 3e compagnie d'auxiliaires et la 15e compagnie ; puis, le 11 septembre, se

1. Ils n'atteignent, en effet, N'Zo, qu'au milieu de septembre.

dirige de Beyla sur N'Zo par Kabadiandougou, Yahédougou, Léné et Fanha.

Durant le trajet, le commandant s'efforce de rassurer les populations, leur expliquant qu'il vient pour les garantir des pillages des Sofas ; celles-ci, vite convaincues, fournissent des guides et des vivres.

Au delà de Fanha, la colonne rencontre une file ininterrompue de gens affamés et des monceaux de cadavres ; le 20 septembre, elle rejoint à N'Zo le capitaine Gaden.

Le commandant de Lartigue apprend alors que Samory, après avoir réuni les débris de son armée à Denifeso, s'est enfoncé au sud vers Guangoulé.

Ces indications permettent de supposer que l'almamy a l'intention, soit d'hiverner dans ces parages, soit de tenter à nouveau le passage du Cavally plus au sud pour se rendre chez les Tomas ; ou bien encore que, se voyant barrer la route de l'ouest, il abandonne toute idée de retraite vers la Libéria et pense à retourner au Koyaradougou et dans le Djimini.

Dans ce dernier cas il a pour s'échapper :

1° Les gués de Dootou-Touna sur la Sassandra ;

2° Les routes du Mahou par les gués de Yako, Doué et Bouma, sur le Bafing. Cette seconde hypothèse est peu probable, Samory sachant que, de ce côté, il se heurtera aux troupes de la garnison de Touba.

Le commandant adopte donc les mesures ci-après :

Le capitaine Ristori s'avancera de Touba, avec 90 tirailleurs, jusqu'aux gués du Bafing pour en faciliter l'accès aux fugitifs et chasser les Sofas qui s'y risqueraient ; il se joindra, au besoin, à un quelconque des détachements en action et, réquisitionnant des vivres dans le Mahou, s'occupera de leur ravitaillement.

Le capitaine Conrard, résident d'Odjenné, se portera avec 30 hommes sur Kani et, assisté des 60 tirailleurs qui défendent ce poste, poussera jusqu'à Seguela où il

se retranchera solidement. Lançant alors des patrouilles sur la Sassandra, il surveillera les gués de cette rivière et en interdira l'approche à l'ennemi. Un peloton de 50 tirailleurs, demandé à la région Niger-Volta, doit l'appuyer sous peu[1].

En même temps, une colonne volante, sous les ordres du capitaine Gouraud, s'engagera, vers Denifeso, sur la piste de Samory et, se rabattant au sud, sur Guangoulé ou sur un autre point selon les indices perçus, cherchera à refouler l'adversaire vers le Diougou dont la rive droite sera gardée par le commandant de Lartigue et 200 tirailleurs.

De plus, un poste de 35 hommes est placé à Fanha, un autre de 25 hommes (maréchal des logis Morange) à Yahédougou, de façon à simplifier le mouvement des convois sur la route Beyla-N'Zo et, de Beyla, des tonnes de grain sont expédiées à Yahédougou, Fanha et N'Zo.

Enfin, un parti de 15 tirailleurs (sergent Diouké Kouaté) parcourt la forêt de Fanha à Léné pour préserver les réfugiés des convoitises des anthropophages.

Reconnaissance du capitaine Gouraud (24-29 septembre). — Le capitaine Gouraud dispose de la 15e compagnie (lieutenant Mangin, adjudant Brail, sergent Maire); de la 3e compagnie d'auxiliaires (capitaine Gaden, lieutenant Jacquin, sergents Bratière et Lafon) et du docteur Boyé ; en tout : 220 hommes.

En raison de la difficulté du terrain et du mauvais état des chemins, les Européens n'ont pas de chevaux ; chaque tirailleur est muni de quinze jours de vivres et a 150 cartouches.

---

1. Ce détachement, sous le lieutenant Foucher, est envoyé effectivement de Sikasso par le commandant Pineau; mais, en route, il apprend la capture de Samory et fait demi-tour.

La petite troupe peut donc se hasarder au loin sans crainte d'être à court de ressources; elle est, en outre, assez forte pour combattre Samory et exiger sa soumission.

Le capitaine Gouraud quitte N'Zo le 24 septembre et, franchissant le Diougou, pénètre, deux jours après, à Denifeso où il découvre une centaine de captifs errants dans la brousse et dont il ne tire, d'ailleurs, aucun éclaircissement.

Le pays offre un spectacle épouvantable; tous les villages sont en ruines et encombrés de cadavres décomposés qui empestent l'air de leurs émanations putrides.

Un déserteur sofa, ramené par une patrouille, annonce que la « diassa » de Samory se trouve à trois étapes dans le sud-est; le lendemain, la colonne s'achemine dans cette direction, traverse le M'lé, affluent du Bafing, et atteint Guangoulé.

Au delà, la marche devient de plus en plus ardue dans une contrée accidentée et coupée, à chaque instant, de troncs d'arbres ou de marigots vaseux.

Le 28, de nombreux fugitifs s'accordent pour dire que l'almamy a levé son bivouac deux ou trois jours auparavant; le capitaine Gouraud y arrive, en effet, vers 11 heures et demie et n'y déniche qu'un canon et le harnachement du sultan.

Des éclopés déclarent que Samory remonte, depuis trois jours, vers le nord, dans le but de se mettre en sûreté au Mahou; ses meilleures bandes, sous Moctar et Saranké-Mory, sont en avant; sur ses derrières, il se couvre très mal, se croyant suffisamment abrité par les cadavres qu'il laisse après lui.

Le capitaine tourne aussitôt au nord et, peu après, parvient à un immense campement où les Sofas ont séjourné jusqu'au 25; les traînards, interrogés, affirment que l'almamy est à quelques kilomètres à peine au delà

de Guélémou ; une légère arrière-garde, sous Massi Amara, cantonne dans le village ; en arrière, s'étendent les huttes des femmes et, plus loin, le camp de Samory.

Le capitaine Gouraud progresse alors avec de grandes précautions pour ne pas être éventé et, à la nuit, s'arrête dans une clairière au milieu de la forêt.

Pendant ce temps, le commandant de Lartigue a détaché à Gourouno le sous-lieutenant Yamli avec 60 tirailleurs pour fermer la trouée Bafing-Diougou, et jeté deux convois sur les traces du capitaine Gouraud ; le commandant se prépare lui-même à aller, dès les premières nouvelles, du côté de Gourouno, avec le reste de son monde de façon à enserrer l'armée ennemie entre deux feux.

Surprise de Guélémou (29 septembre) ; capture de Samory. — Prévenu que Samory songe réellement à se retirer au Djimini et qu'il a fourni des instructions précises en ce sens à ses fils Moctar et Saranké-Mory, le capitaine Gouraud décide hardiment d'attaquer le lendemain à l'improviste et de s'avancer, sans coup férir, si possible, jusqu'au centre du camp, pour s'emparer de l'almamy et entraîner ainsi la reddition de tous les Sofas.

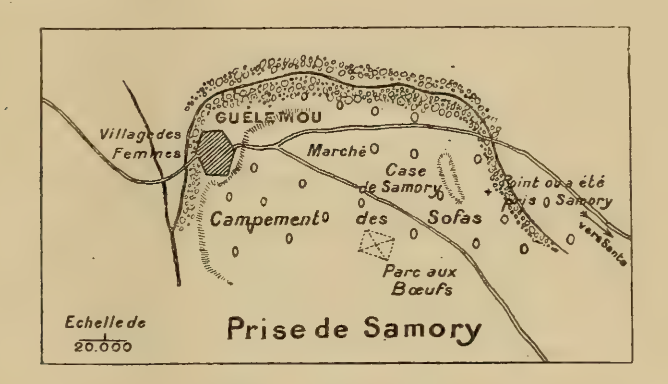
Il donne alors des ordres détaillés pour l'exécution de ce plan : le lieutenant Jacquin fera l'avant-garde avec la section Bratière et enverra, avant le jour, une patrouille de quelques hommes pour déborder la position tenue par Massi Amara ; cet officier envahira ensuite brusquement le village des femmes et gagnera la route de l'est, seule issue favorable à la fuite du sultan.

Le capitaine Gaden et la deuxième section de sa compagnie se dirigeront droit sur la case de Samory et s'y installeront ; le lieutenant Mangin, à la tête d'un peloton formé par une section de la 3e compagnie et une de la 15e, sera en réserve, à la disposition du capitaine Gou-

raud; l'autre section de la 15e compagnie accompagnera le convoi.

Il est recommandé à tous de ne tirer qu'en cas de nécessité absolue et seulement à l'indication des gradés.

Le 29 septembre, au point du jour, le mouvement commence. Le caporal Fodé Sankaré se porte avec son escouade sur les derrières de Massi Amara, l'isolant ainsi du gros de l'armée; découragés, les Sofas se rendent sans résistance.



Prise de Samory

Vers 8 heures, la colonne débouche dans une vaste clairière barrée, à deux ou trois kilomètres de là, par une colline au revers de laquelle se dressent les huttes sofas, et passe deux marigots où femmes et enfants se lavent en grand nombre.

Sans s'inquiéter de leur effroi, la section Bratière part au pas gymnastique, traverse le village des femmes en signifiant à celles-ci de se taire, qu'il ne leur sera causé aucun mal, et apparaît soudain au cœur du campement ennemi, sans avoir été signalée.

L'irruption des tirailleurs sur le marché, où se presse une foule compacte, produit une rumeur profonde qui avertit Samory; celui-ci, alors en train de lire le Coran devant sa case, se sauve en courant sans prendre le temps de s'armer.

Reconnu à sa haute taille et à sa chechia rouge ornée

d'un turban blanc, il est poursuivi à outrance par les tirailleurs du sergent Bratière et, bientôt, épuisé, s'assied en criant : « Tuez-moi. »

Le sergent Bratière le saisit et le remet au lieutenant Jacquin accouru, dans l'intervalle, avec sa section.

Sur un geste de leur chef, les Sofas, qui s'agitaient de toutes parts, demeurent tranquilles.

Pendant ce temps, le capitaine Gaden a occupé la hutte de l'almamy ; l'adjudant Brail, avec le peloton de réserve, a cerné le village des femmes ; le capitaine Gouraud et le lieutenant Mangin ont suivi l'avant-garde à distance avec la section d'escorte et, peu après, rejoignent le lieutenant Jacquin et son prisonnier.

Les chefs sofas déposent successivement leurs armes.

Moctar et Saranké-Mory, qui sont à Santa (12 kilomètres plus loin), sont avisés aussitôt de ces événements et le capitaine Gouraud les somme de se soumettre immédiatement, sous peine de voir égorger leur père et leur mère ; à une heure de l'après-midi, ils se présentent au camp et livrent leurs armes et leurs munitions, à condition d'avoir la vie sauve.

Dans la soirée, des patrouilles circulent aux alentours, rassemblant fusils, cartouches, bétail et finissent par découvrir le trésor de l'almamy (250,000 fr. environ).

Le lendemain, on détruit tout ce qu'il est impossible d'emmener et on s'apprête au départ.

Retour de la colonne à Beyla (octobre). — Le 1er octobre, la reconnaissance reprend, par Santa, le chemin de Gourouno ; au centre marchent Samory, Saranké-Mory, Moctar et les porteurs du trésor ; derrière l'arrière-garde viennent les griots et les marabouts.

La masse des femmes, enfants et esclaves, évaluée à 50,000 personnes, est acheminée sur Touba, sous la protection de la 3e compagnie d'auxiliaires.

Le 2, le détachement arrive à Gourouno où il trouve la troupe du sous-lieutenant Yamli et des vivres pour les captifs; puis, par Toungaradougou et Gaman, rétrograde sur Quéaso où, le 3, il rallie le commandant de Lartigue.

La veille, celui-ci a reçu à N'Zo de nouvelles propositions de paix de l'almamy; sur le point d'y répondre, il apprend l'éclatant succès de l'opération du capitaine Gouraud et s'avance aussitôt, jusqu'à Quéaso, à la rencontre de ce dernier.

Les deux colonnes reculent alors sur Beyla où elles entrent le 17 octobre.

Après quelques jours de repos, Samory, ses fils principaux, son conseiller intime : Morefinodian, une quinzaine de ses femmes et cinquante Sofas sont mis en route sur Kayes par la voie habituelle, sous la garde de 50 tirailleurs commandés par le lieutenant Jacquin et le sergent Bratière; parvenus, le 13 décembre, au terme provisoire de leur exode, l'almamy et ses gens sont internés dans la ville en attendant que le Gouvernement statue sur leur sort.

Ce voyage impressionne vivement les indigènes qui constatent qu'en six mois les Français ont eu raison de Babemba et de Samory, les deux grands chefs soudanais.

Grâce à la promesse du capitaine Gouraud, le sultan et ses fils ne sont pas déférés à une cour martiale dont la sentence eût été facile à prévoir; Samory, Saranké-Mory et Morefinodian sont déportés au Congo; Moctar et les autres chefs sont disséminés dans les postes du Sahel et du nord. 2,500 Sofas sont envoyés, comme travailleurs, au chemin de fer de Kayes au Niger; les autres sont autorisés à retourner chez eux, soit près de 40,000 hommes qui vont repeupler le Ouassoulou [1].

---

1. Ce jugement est prononcé à Kayes, au milieu de décembre, par le général de Trentinian, en présence de toute la garnison sous les armes.

Quelques jours après, Samory et les siens, toujours conduits par le lieu-

Quant à Diali Amara — le griot de confiance de l'almamy — soupçonné d'être l'instigateur du guet-apens de Bouna, il a été retenu à Beyla ; traduit devant un conseil de guerre et jugé coupable, il est condamné à mort et exécuté sur-le-champ.

Ainsi se termine la carrière de celui qui, pendant plus de quinze ans, n'a cessé de semer la mort dans les contrées les plus riches du Soudan.

Durant tout ce temps, Samory s'est montré notre plus dangereux adversaire, enrayant partout notre œuvre de civilisation et de progrès.

La chute de ce bandit, que l'on a appelé, à juste titre, « l'Attila africain », délivre les populations du régime de terreur où elles vivaient jusqu'alors et avance considérablement la pacification de la région sud.

RÉSULTATS DE LA CAMPAGNE DE 1897-1898

Au mois d'octobre 1898, la tranquillité est presque générale à l'intérieur de la Boucle du Niger ; la disparition de Babemba et de Samory, dont la nouvelle s'est répandue rapidement jusque chez les nomades, a rallié définitivement à notre cause les tribus encore hésitantes et, à part certaines fractions de pillards, l'ensemble des habitants, du Milo à la Volta Noire, accepte notre souveraineté.

Le Kénédougou, les États de Kong, les provinces des hautes vallées du Bandama et de la Sassandra sont rangés sous nos lois.

---

tenant Jacquin, sont embarqués pour Saint-Louis ; après un léger séjour dans cette ville, durant lequel l'almamy cherche à se suicider, ils sont dirigés sur le Congo où on leur fixe, comme résidence, une île de l'Ogooué, près et sous la surveillance du poste de N'Djolé. Dix-huit mois après (2 juin 1900), Samory meurt en ce lieu des suites d'une pneumonie.

De plus, en vertu d'une convention signée le 14 juin précédent entre la France et l'Angleterre, les questions en litige à la limite du Gourounsi, du Mampoursi et du Boussangsi ont été tranchées à la satisfaction commune des deux puissances et la frontière du Soudan et de la Côte d'Or est nettement déterminée[1].

On peut donc dire, d'accord avec le commandant Pineau, que le gouvernement du lieutenant-colonel Audéoud « est un des plus féconds en résultats parmi ceux qui se sont succédé au Soudan ».

Il reste maintenant à s'établir solidement dans le nord, entre Bandiagara, Tombouctou et Say, de façon à arrêter les incursions des Touareg encore rebelles et à s'assurer la navigation du Niger jusqu'à Say ; il faut aussi achever la soumission du centre de la Boucle, organiser les territoires récemment acquis et, enfin, au sud, compléter l'exploration du lieutenant Blondiaux, de manière à prendre pied chez les anthropophages de la forêt et amorcer, de ce côté, une ligne de pénétration vers la Côte d'Ivoire.

Les actions entreprises dans ce but complexe marquent les derniers événements de la conquête et constituent la campagne de 1898-1899 dont nous étudierons les différents faits dans chacune des régions successivement :

Au nord, la lutte contre les Maures et les Touareg et l'occupation des rives du Niger, en aval de Tombouctou, jusqu'à Ansongo par le lieutenant-colonel Klobb ; dans l'Est-Macina, l'expédition du commandant Crave sur les pays touareg situés entre Dori et le Niger pour chasser à jamais les dissidents au delà du fleuve ; dans la Niger-Volta, les mesures employées par le commandant Pineau pour rendre à la contrée le calme et la richesse ; enfin, dans le sud, le voyage accompli par le lieutenant Wœlffel pour relier, par le Cavally, le Soudan à la Côte d'Ivoire.

---

1. Voir l'annexe, page 512.

Toutes ces opérations ont lieu avec l'approbation et sous la haute surveillance du général de Trentinian qui, promu à ce grade le 27 octobre 1898, arrive à Kayes le 5 décembre suivant et reprend, à cette date, la direction des affaires[1].

---

1. Pendant son séjour en France, le lieutenant-gouverneur, désireux de se débarrasser de Samory, avait obtenu du ministre l'autorisation d'entamer une campagne décisive contre l'almamy à la fin de l'hivernage de 1898; l'heureuse issue de l'expédition du commandant de Lartigue réduit ce projet à néant.

CHAPITRE XVI

DEUXIÈME GOUVERNEMENT DU GÉNÉRAL DE TRENTINIAN
CAMPAGNE DE 1898-1899

I. OPÉRATIONS DANS LES RÉGIONS DU SAHEL ET DU NORD[1] (SEPTEMBRE 1895-MAI 1899)

Politique du lieutenant-gouverneur à l'égard des Maures et des Touareg[2].

A partir de 1894, les postes du nord du Soudan sont au contact de deux peuples bien distincts : à l'ouest, les Maures ; à l'est, les Touareg.

Les premiers sont, comme on le sait, fractionnés en un certain nombre de tribus commerçantes, religieuses ou guerrières ; ces dernières seules sont inquiétantes et, par leurs razzias incessantes sur des terrains relevant de notre administration, compromettent la sécurité des échanges. Depuis le mois de février 1895, les Ouled Nacer ne nous suscitent plus d'ennuis ; mais il n'en est pas de même des Ouled Allouch ou des Mechdoufs, et il importe de se prémunir contre ces turbulents voisins.

---

1. Avant d'étudier les événements de la campagne de 1898-1899, dans la région nord, il nous faut passer en revue ceux accomplis de ce côté depuis 1895 et dont nous n'avons pas encore parlé, trouvant plus judicieux de les exposer ici.

2. Voir croquis nº 8.

Les seconds se divisent, à ce moment, en quatre catégories :

Les uns : Tenguéréguifs, Iguellad, Kel Antassar de l'ouest, Irregenaten, terrassés par la répression énergique du lieutenant-colonel Joffre et du commandant Réjou, nous sont désormais fidèles ; d'autres : Kel Témoulai, Igouadaren, Kel Antassar de l'est, ont été également bridés ; toutefois, très belliqueux et excités par notre farouche adversaire N'Gouna ou par les marabouts, ils sont tout prêts, l'occasion aidant, à marcher contre nous ;

En troisième ligne, viennent les Aouellimiden, considérés comme neutres ; Madidou, leur aménokal, a conclu un pacte amical avec la mission Hourst et, pourtant, s'est montré agressif du côté de Dori, ville qu'il considère comme lui appartenant ; il est utile de se renseigner exactement sur ses intentions envers les Français ;

Enfin, ceux franchement hostiles : Ouara Ouara, Kel Gossi, Kalguéris et Logomaten, groupés dans le Hombori, au nord de Dori et sur la rive droite du Niger de Bamba à Sinder ; ceux-là sont à refouler au plus tôt de la contrée ou, tout au moins, à châtier sévèrement à la première incartade.

Dès son entrée en fonctions, le général de Trentinian cherche à intervenir auprès des Maures et des Touareg, par persuasion de préférence, et s'attache à leur imposer pacifiquement notre domination.

C'est ainsi qu'au début de l'année 1896 (durant son premier gouvernement), il parcourt à cheval, avec son état-major, la nouvelle série de postes : Sokolo, Nampala, Sompi, Goundam et Tombouctou. Les chefs des Tenguéréguifs, Iguellad, Irregenaten, Igouadaren, étonnés de cette brillante et hardie équipée du lieutenant-gouverneur qui, sans se soucier des difficultés matérielles, fait, sous un soleil de feu, 100 kilomètres par jour, accourent le saluer à Goundam.

Cette randonnée produit la meilleure impression; le colonel se rend compte ainsi, par lui-même, de la tranquillité de la route du désert et du calme qui règne autour de Tombouctou.

Il tourne alors son activité contre les Maures pillards de façon à les tenir en respect, se réservant de nouer des relations ultérieures avec les Touareg qui vivent sur les rives du Niger, en aval de Tombouctou.

Pendant trois ans encore, les uns et les autres résistent à nos tentatives de conciliation, provoquant, par leur mauvaise foi et leurs attaques injustifiées, des entreprises militaires qui auront enfin pour conséquence une pacification générale.

Nous examinerons d'abord les précautions adoptées contre les Maures, puis la continuation de la lutte avec les Touareg.

1° Soumission des Maures du Sahel[1].

Organisation de la région du Sahel (décembre 1895). — A la fin de septembre 1895, le lieutenant-gouverneur ayant décidé la création d'un cercle à Sompi, une commission, composée du capitaine Desbuissons, commandant du cercle de Djenné, président; du capitaine Meyer et du lieutenant Abbat, est chargée d'étudier les limites des cercles de Djenné, de Sokolo et de Sompi.

Le Fermagha est accordé au Sompi; l'Ouradié au cercle de Djenné; Dia, Monimpé, Segala, Sokolo, Dioura, Nampala sont attribués au cercle de Sokolo.

A la suite de discussions survenues, au sujet des Maures, entre le commandant de la région de Tombouc-

---

1. Voir croquis nos 10 et 13.

tou et celui du cercle de Sokolo, le colonel de Trentinian, qui a été frappé du développement rapide du Sahel, veut assurer l'uniformité de politique envers les Maures.

Dans ce but, il constitue, à la date du 1er décembre 1895, la région dite « du Sahel » ; elle comprend :

1° L'ancien cercle de Nioro, moins le Ouadougou, le Kolon et le Bakhounou ;

2° Le cercle de Goumbou, formé à l'aide des cantons de Guigué, Mourdia, Dampfa, détachés du cercle de Bammako, et par le Ouadougou, le Kolon, le Bakhounou, qui ont été réunis, un instant, en une seule « unité administrative », sous un officier appelé « administrateur du Ouadougou » ;

3° Le cercle de Sokolo, enlevé à la région nord-est.

Au cercle de Nioro sont, en outre, affectés : Digna, Ouossébougou, du cercle de Bammako ; Dianghirté, du cercle de Kita.

La région du Sahel est placée sous les ordres d'un officier supérieur qui donnera une impulsion unique à nos rapports avec les innombrables tribus qui peuplent le Sahel. Le capitaine de Lartigue (précédemment à la tête du cercle de Nioro) reçoit la direction de cette région jusqu'à l'arrivée du commandant Klobb ; le capitaine Nicole prend le commandement du cercle de Nioro ; le lieutenant de spahis Basset, celui de Goumbou ; enfin, le capitaine Disdier conserve celui de Sokolo.

En octobre 1895, cet officier a établi un poste à Nampala (une section de la 14e compagnie de Soudanais) et, en novembre, la 6e compagnie, pénétrant dans Sompi, y est demeurée.

Lors de son voyage à Tombouctou, le colonel de Trentinian prescrit au capitaine Disdier de renforcer d'une section le poste de Nampala et d'en installer deux autres à Badi et Néré, centres des territoires des Ouled Allouch ; de plus, le cercle de Sompi en fondera un à Ras-el-Mâ,

de manière à barrer complètement l'accès de la vallée du Niger aux nomades.

De Sokolo, le sous-lieutenant Colcanap pousse, avec 40 tirailleurs de la 14e compagnie, d'abord sur Nampala, puis jusqu'à Néré et y construit aussitôt un fortin (avril 1896); le lieutenant Boussot, de la même compagnie, s'avance avec son peloton jusqu'à Badi.

En octobre, le lieutenant Wirth se porte de Sompi sur Ras-el-Mâ avec un peloton de la 6e compagnie; de Goundam, un peloton de la 5e va se fixer à Gassa; enfin, d'octobre 1896 à janvier 1897, un groupe de tirailleurs est maintenu à Tahakim.

Malgré ces dispositions, les Oulled Allouch s'emparent, dans le courant de l'année 1896, des troupeaux et des récoltes de plusieurs tribus sédentaires; celles-ci se mettent sous la protection des postes de Ras-el-Mâ et de Gassa qui multiplient les sorties.

Les garnisons de Ras-el-Mâ et de Néré sont alors invitées à exécuter des reconnaissances mensuelles, de concert avec les spahis de Sokolo (lieutenant Arago), et à se croiser à mi-chemin du puits de Bouguendouch. Pour commencer, le lieutenant Bellevue s'achemine de Ras-el-Mâ sur Néré avec un parti de spahis et tirailleurs et rentre sans incident.

Effrayé, le chef des Ouled Allouch, Cheikh-ould-Sidi, adresse un émissaire à Sokolo et demande à traiter (décembre 1896); une convention est sur le point d'être signée, quand on apprend l'irruption du lieutenant Wirth à Bassikounou.

Occupation de Bassikounou par le lieutenant Wirth (25 janvier 1897). — Effectivement, au cours d'une excursion autour de Ras-el-Mâ, le lieutenant Wirth, ayant saisi aux Maures 14 chameaux, possède ainsi le moyen de franchir les endroits privés d'eau et songe

à surprendre Bassikounou, base d'opérations des Ouled Allouch.

Le 21 janvier 1897, il quitte Ras-el-Mâ avec le sergent Martinet, 45 tirailleurs, ses 14 chameaux et, trois jours après, parvient en vue de Bassikounou. Désireux d'éviter une rencontre, il essaie de parlementer avec le chef de la ville, mais est accueilli à coups de fusil.

Il fait alors garder toutes les issues, entame un véritable siège et, dans l'espoir de réduire les habitants par la soif, accapare un puits voisin qui les alimente. Plusieurs escarmouches ont lieu de ce côté entre Maures et tirailleurs; un de ceux-ci est tué, deux autres sont blessés.

Pendant ce temps, l'officier envoie un chamelier réclamer des secours au lieutenant Guillermin, chef du poste de Néré, village distant de 60 kilomètres.

Le lendemain, une fraction des habitants ayant réussi à s'enfuir, le lieutenant Wirth ordonne l'assaut et obtient, le soir même, la reddition de la place. Se lançant aussitôt sur les traces des Maures qui se retirent vers le nord, il atteint leurs campements aux puits de Lam-Lam et de Nioti et razzie la plupart de leurs troupeaux.

Intimidés, 60 Ouled Allouch environ déposent les armes; laissant quelques tirailleurs pour surveiller la cité, le lieutenant regagne Ras-el-Mâ.

Cette téméraire équipée est donc couronnée de succès; elle provoque la disparition d'un refuge de bandits et l'acquisition d'un centre important à la frontière du Sahara, arrête les déprédations dans les terrains de culture et rend la sécurité à la route Sokolo-Ras-el-Mâ.

Toutefois, le moment était mal choisi; les négociations engagées avec les Maures pour la paix sont désormais rompues et Cheikh-ould-Sidi se plaint de notre duplicité. Le lieutenant-gouverneur charge alors le commandant

de Lartigue[1] d'aller à Bassikounou pour examiner s'il est bon de conserver la ville.

Le commandant constate que Wirth a agi par ambition; ignorant la politique suivie avec les Maures, le lieutenant avait résolu de capturer Cheik-ould-Sidi et de lui enlever sa capitale. Néanmoins, les tirailleurs restent à Bassikounou pour amorcer, par un premier jalon, la jonction du Soudan à l'Algérie par Oualata et le désert.

Déjà démoralisé par l'énergique poursuite dont il a été l'objet, Cheikh-ould-Sidi sent l'inutilité de résister davantage et sollicite l'aman; sur notre promesse d'évacuer Bassikounou, il consent à payer un tribut annuel de 3,000 fr. et à ne plus piller nos protégés.

Au mois d'avril, les troupes demeurées à Bassikounou retournent à leurs garnisons de Ras-el-Mâ et de Gassa; en revanche, une section de la 5e compagnie s'installe, en mai, au puits de Bouguendouch.

Raid du capitaine Imbert contre les Mechdoufs (août 1898). — Restent les Mechdoufs qui continuent leurs rapines dans le cercle de Nioro. Durant l'hivernage de 1898, profitant du mauvais état des chemins, ils surgissent soudain sur les territoires au nord du Bakhounou et saccagent plusieurs villages.

Le capitaine Imbert résout d'en finir avec ces brigands. S'étant approvisionné largement en vivres, il part avec le peloton de spahis du lieutenant Picard (30 cavaliers) et se dirige rapidement, par la route de Nema, sur la piste des Maures, à travers un terrain devenu impraticable depuis le début des pluies.

Retardé un instant, à quelques kilomètres au sud d'El Driss, par un marais où les chevaux, embourbés jusqu'au

---

1. Promu à ce grade depuis l'année précédente.

poitrail, refusent d'avancer et où il faut mettre pied à terre pour en sortir, le capitaine triomphe pourtant de cet obstacle et arrive à El Driss.

Prenant, en ce lieu, contact avec l'ennemi, il le serre de près jusqu'en plein désert par Ouasich et Torriana, le rejoint à Morgeigh où, bien que très inférieur en nombre, il l'écrase dans un sanglant combat et harcèle ses débris jusqu'à Dagourmatine.

Terrifié de tant d'audace, le roi des Mechdoufs, qui se croyait inattaquable en cette saison, accepte la contribution de guerre qui lui est imposée et jure de respecter, à l'avenir, les villages placés sous la dépendance de nos postes.

En rentrant au Soudan, le général de Trentinian trouve donc les Maures à peu près entièrement soumis ; il pense alors à occuper méthodiquement et progressivement les points d'eau et les oasis du Sahara, de façon à relier peu à peu le nord de la colonie à l'Algérie.

Mais comme, en pénétrant chez les nomades, il se heurtera inévitablement aux bandes de malfaiteurs qui parcourent le désert en tous sens, il veut pouvoir, le cas échéant, défendre efficacement la future ligne de postes et disposer, pour cela, d'une force essentiellement mobile. Frappé des services fournis dans le sud de l'Algérie par les méharistes sahariens, il essaie de créer un corps analogue et, au début de 1899, prescrit au lieutenant de cavalerie de Gail de former un peloton de méharistes soudanais.

De plus, pour assurer la police à la limite du Sahel, en mars de la même année, il enjoint au capitaine Aurenche, commandant la région par intérim, de constituer, avec les volontaires indigènes, une compagnie de gardes-frontières à pied et un escadron de gardes à cheval qui sont répartis à Nioro, Goumbou et Sokolo.

Mission de M. Coppolani dans le Sahel et le Sahara (janvier-juin 1899). — En même temps, le lieutenant-gouverneur confie à M. Coppolani, directeur des affaires indigènes à Alger, — envoyé au Soudan par le ministre des colonies pour étudier l'islamisme et le rôle politique des confréries religieuses musulmanes au Sahel et au Sahara — le soin de nouer des relations amicales avec les Maures encore hostiles et d'achever ainsi la pacification.

Accompagné de M. Robert Arnaud et escorté du peloton de méharistes de Gail, M. Coppolani visite la portion du Sahel encore rebelle (janvier et février), recevant partout, en chemin, les marques de fidélité des chefs jusqu'alors réfractaires ; de nombreuses tribus religieuses demandent avec instance à se ranger sous notre protection; enfin, les Ouled Nacer, les Mechdoufs, les Allouch, les Ouled Embark renouvellent leurs sentiments de dévouement à notre cause.

En avril, M. Coppolani se porte à Tombouctou, traverse l'Aribinda, le nord de la Boucle du Niger et, poussant jusqu'à Bamba, s'abouche avec Madidou, l'aménokal des Aouellimiden. Durant ce trajet, il ramène à nous les dissidents, grâce à sa connaissance approfondie des mœurs et des coutumes des peuples musulmans, inaugurant ainsi brillamment l'œuvre de conquête morale rêvée par le général de Trentinian.

Revenu à Tombouctou, il s'en éloigne en mai avec le lieutenant Picard et deux spahis; s'enfonçant, cette fois, vers le nord, il franchit l'Azaouad et atteint Araouan, le grand entrepôt de sel des mines de Taoudéni.

En cet endroit, il entame d'utiles pourparlers avec les habitants et prépare notre action dans la contrée. Ayant ainsi ouvert, sans violence, une voie d'accès au Sahara, M. Coppolani rétrograde au Soudan (juin), pour exposer les heureux résultats de son voyage au lieutenant-gouverneur.

Celui-ci[1] les confirme aussitôt dans l'arrêté du 24 juillet qui proclame officiellement un régime d'entente pacifique et commerciale avec les Maures établis dans la zone d'influence du Soudan français et avec ceux qui se présenteront pour opérer des transactions. Les uns et les autres seront passibles du droit de pacage et de « l'oussourou » (droit de passage).

M. Coppolani a donc réussi, au delà de toutes prévisions, dans sa délicate mission ; outre de précieux documents sur les pays explorés au point de vue économique, sociologique et religieux, il rapporte divers itinéraires.

En présence des avantages obtenus, en si peu de temps, par M. Coppolani, le gouverneur général de l'Afrique occidentale songe alors à donner une organisation autonome aux immenses terrains compris entre la rive droite du Sénégal, la côte, le sud du Maroc et Tombouctou, et à les grouper en une seule circonscription dite « Mauritanie occidentale » qui serait administrée, sous le contrôle du gouvernement général, par M. Coppolani.

Ce dernier examine actuellement cette intéressante question.

2° Continuation de la lutte contre les Touareg[2].

Reconnaissance du lieutenant de Chevigné en aval de Tombouctou (mai 1897). — Au commandant Réjou a succédé le chef de bataillon Brunet dans le commandement de la région nord ; cet officier exerce le pouvoir pendant l'année 1896 et, grâce à son prédécesseur qui a imposé le respect de nos armes aux Touareg, n'a, dans cet intervalle, aucun engagement avec les nomades.

---

1. A ce moment, le colonel Vimard, qui exerce l'intérim depuis le mois de mai 1899.
2. Croquis n° 8.

A la fin de l'hivernage, il cède la direction des affaires au commandant Goldschœn.

Au cours de l'occupation de l'Est-Macina par le commandant Destenaves, le lieutenant-gouverneur pense à utiliser le Niger pour faciliter le ravitaillement des nouveaux postes et à installer, entre Tombouctou et Say, une flottille de chalands semblable à celle qui fonctionne de Bammako à Tombouctou.

Toutefois, auparavant, il est prudent de vérifier le degré de navigabilité du fleuve à l'est de Tombouctou et de s'assurer le droit de circulation auprès des Touareg.

Aussi, le colonel de Trentinian ordonne-t-il au commandant Goldschœn de lancer de légers détachements vers l'est pour entrer en communication avec les tribus riveraines.

Madidou étant le chef suprême de la plus grande partie des bords du Niger au delà de Tombouctou, il importe surtout de s'entendre avec lui et de voir si ses dispositions à notre égard n'ont pas changé depuis la visite du lieutenant de vaisseau Hourst; en conséquence, en mai 1897, le commandant Goldschœn charge le lieutenant de spahis de Chevigné de se rendre auprès de l'aménokal et de préciser exactement le genre de relations que les Français peuvent espérer de lui; le lieutenant relèvera, en même temps, l'hydrographie du Niger aux basses eaux, de façon à savoir combien de mois par an le fleuve est praticable aux chalands.

Quittant Korioumé le 7 mai, le lieutenant de Chevigné descend le Niger avec cinq pirogues et, huit jours après, accoste à Imentabomack, en amont de Tosaye.

En ce point, il a une entrevue avec Djamarata, le représentant de l'aménokal, celui-là même qui, l'année précédente, s'est déjà entretenu avec le lieutenant de vaisseau Hourst; d'accord avec son maître, le chef touareg signe un traité de commerce et d'amitié par lequel nous

acquérons l'autorisation, à l'exclusion de toute autre nation, de trafiquer librement sur les terres des Aouellimiden, à condition que nous accueillerons également chez nous les Touareg de la confédération.

Le lieutenant retourne alors sur ses pas, reçoit, en route, de Sakhaoui, chef des Igouadaren, un permis de navigation sur le Niger et, le 21 mai, rallie Tombouctou.

Cette excursion démontre l'impossibilité d'emprunter le courant du fleuve aux basses eaux; à plusieurs reprises, en effet, les pirogues se sont échouées sur des bancs de sable qui, à certains endroits, obstruent toute la largeur du lit.

Échec de Rhergo (19 juin 1897). — A ce moment, alors que tout paraît calme dans la vallée, plusieurs tribus de Touareg rebelles préparent un mouvement d'ensemble contre les Français.

A l'instigation du Kounta Abiddin, chef de bande qui emploie son temps à semer la discorde du Touât au Macina, les Kel-es-Souk, leurs voisins : les Kel Tabankort, les Tinguer-Eguedesch et les Tademeket kel Bouroum se rassemblent en armes et s'avancent sur Tombouctou par la rive gauche du Niger; grossis, en chemin, par les Igouadaren, dont le chef Sakhaoui, entraîné par notre ennemi N'Gouna, trahit les serments qu'il nous a prêtés, ils forment bientôt une masse de 3,000 guerriers.

L'époque est habilement choisie, car le commandant Goldschœn est alors dans le sud avec une grosse fraction de la garnison de Tombouctou.

Averti que des groupes touareg se concentrent vers Rhergo, le capitaine Pansier, commandant par intérim, envoie de ce côté le capitaine Audié avec 95 tirailleurs de la 4e compagnie de Soudanais et les spahis disponibles : 41 cavaliers sous le lieutenant de Chevigné et le sous-

lieutenant Latour de Saint-Ygest, pour observer l'adversaire.

La petite troupe se met en route immédiatement le long du Niger et, le 18 juin, arrive à Kagha; le lendemain, après une étape de 20 kilomètres, le capitaine Audié, trouvant ses tirailleurs exténués, s'arrête pour camper, laissant aux spahis le soin de sonder le terrain vers l'est.

Au bout de trois heures de marche, une patrouille signale la présence des Touareg à Sercry, à l'ouest de Rhergo.

Accourant aussitôt sur ce village, le lieutenant de Chevigné entame un feu de salve à 800 mètres et oblige l'ennemi à se retirer vers le Niger ; au même instant, d'autres bandes surgissent soudain d'un bois situé sur la gauche des spahis et ceux-ci sont rapidement entourés par environ 200 fantassins et 300 cavaliers.

Pour se dégager, le lieutenant de Chevigné prescrit au sous-lieutenant de Saint-Ygest de charger avec son peloton, mais cet officier et ses hommes sont tous massacrés ; assailli à son tour par une nuée de Touareg, qui se sont rapprochés à la faveur des dunes, le lieutenant de Chevigné se défend avec acharnement, vaillamment secondé par ses spahis qui sont presque tous tués.

Le maréchal des logis de Libran, qui est en réserve avec 8 cavaliers, se précipite au secours de son chef et réussit à lui ouvrir un passage ; malheureusement, le lieutenant est blessé grièvement d'une lance qui lui a traversé le corps ; à bout de forces, il tombe de cheval, retardant ainsi la retraite. Les spahis le couvrent des atteintes de l'ennemi, le maréchal des logis de Libran est blessé d'un coup de lance à la tempe.

Voyant qu'avec un généreux dévouement ses hommes ne veulent pas l'abandonner et qu'il va causer leur perte, de Chevigné, dans un sublime sacrifice, se tire un coup de revolver à la tête.

Le maréchal des logis de Libran parvient alors à rejoindre le gros de l'infanterie avec 10 spahis encore vivants dont 3 sont blessés.

Outre les deux officiers, le maréchal des logis Salles, le brigadier Maressal, un sous-officier indigène et 29 cavaliers sont restés sur le terrain.

Se sentant trop faible pour agir contre les Touareg qui semblent nombreux, le capitaine Audié se replie en hâte sur Tombouctou et prévient le commandant Goldschœn; celui-ci regagne de suite la ville.

Répression des Touareg par le commandant Goldschœn; combat de Gourzai (septembre 1897). — Enhardis par leur succès, les Touareg menacent Tombouctou. Le commandant Goldschœn ranime le courage des habitants anxieux et prend résolument l'offensive.

Le 10 juillet, à la tête de 250 hommes (4e et 11e compagnies, un peloton de spahis) il sort de la ville et s'achemine sur Rhergo par la rive gauche du Niger; à son approche, l'ennemi recule vers l'est. Le commandant recueille les corps des braves, morts si glorieusement vingt jours auparavant, et les ramène à Tombouctou où, le 3 août, leurs obsèques sont célébrées en grande pompe.

En apprenant les récents événements, le colonel de Trentinian enjoint de surveiller attentivement les tribus dont la soumission est encore douteuse, en particulier les Kel Antassar et les Arabes Bérabichs, et il dirige sur Tombouctou le lieutenant de spahis Courtois — qui rentre à peine de la Volta — ainsi que le chef d'escadrons Klobb, commandant de la région du Sahel, ce dernier avec des renforts.

Dans l'intervalle, le commandant Goldschœn multiplie les reconnaissances autour de la place et organise une flottille de chalands armés en guerre pour la police du Niger.

Au début de septembre, les troupes du Sahel ayant rallié, il constitue deux colonnes : pendant que le commandant Klobb longera la rive gauche du Niger avec un groupe d'environ 400 fusils, savoir :

Trois compagnies de tirailleurs : la 4e, capitaine Audié, sous-lieutenant Meynier ; la 12e, capitaine Millet, sous-lieutenant Pujo ; une fraction de la 14e, lieutenant Guillermin ; un détachement des 15e et 16e, lieutenant Sigouy ;

Une pièce de 80mm de montagne ;

18 spahis, 60 porteurs et le docteur Delanus ; lui-même, s'embarquant sur les chalands avec la 11e compagnie (lieutenants Delestre et de Fayolle), descendra le fleuve, appuyé par une canonnière, et coopérera à l'action du commandant Klobb.

Quelques jours après son départ, l'expédition apparaît en vue de Bamba, à 150 kilomètres de Tombouctou. Avisée par une pointe de spahis que les campements touareg sont à 3 kilomètres de là, à Gourzai, elle se porte sur ce village.

Sous la protection de l'avant-garde, la 11e compagnie aborde à la rive et s'unit à la colonne Klobb qui, rangée en carré, s'avance au-devant de l'adversaire, flanquée par des patrouilles.

Les Touareg s'élancent impétueusement à l'attaque. Le sergent Mamadou Diaye, qui commande une flanc-garde de la 4e compagnie, subit le premier choc et rétrograde lentement sur le gros en luttant pied à pied.

Malgré la violence des feux de salve qui font de grands vides parmi eux, les Touareg, entraînés par leur course, ne s'arrêtent qu'à 2 mètres des tirailleurs ; l'un de ceux-ci est même transpercé totalement par une lance.

Refoulé en désordre, l'ennemi s'enfuit avec de grosses pertes, poursuivi à outrance par les spahis qui lui infligent, un peu plus tard, une nouvelle défaite. 300 prisonniers,

réduits en esclavage au cours des derniers rezzous[1], sont délivrés ainsi que beaucoup d'autres captifs attachés à la garde des troupeaux. Le 22 septembre, la colonne revient à Tombouctou avec un butin considérable.

Pourtant les Touareg ne se déclarent pas vaincus, surtout les Igouadaren qui, fanatisés par N'Gouna, continuent à nous être hostiles. En octobre et novembre, les commandants Goldschœn et Klobb ont encore avec eux plusieurs engagements, entre autres à Gousgaye où, le 18 novembre, les nomades sont surpris et se retirent avec 18 tués et de nombreux blessés.

Pendant ce temps, le lieutenant Delestre, nommé chef de la flottille de chalands, parcourt activement la vallée.

Averti, à la fin de décembre, qu'Abiddin est retourné à Bamba avec 300 ou 400 hommes — mélange de Kountas, de Hoggars et de Maures — et qu'il cherche à se relier avec les Igouadaren établis sur la rive droite du Niger, le lieutenant accourt de ce côté et, grâce aux canons du *Mage* et du *Niger,* et aux feux de salve des tirailleurs, disperse le rassemblement.

Jugeant que la saison des hautes eaux ne lui est pas favorable, Abiddin s'éloigne vers l'est.

Opérations du commandant Klobb contre les Touareg de mai à juillet 1898. — Au début de janvier 1898, le chef d'escadrons Klobb remplace le commandant Goldschœn à la région nord.

Le nouveau commandant s'occupe, avant tout, de supprimer les rezzous et de pacifier les nomades.

Au mois de mai, informé qu'Abiddin se montre derechef avec sa bande sur les bords du Niger, il marche à sa rencontre avec un demi-escadron de spahis, une section d'artillerie, deux compagnies de tirailleurs, un convoi de

---

1. Réunion armée.

bœufs porteurs et la flottille du lieutenant Delestre; le 22 mai, il atteint les Kountas aux environs de Bamba et les bouscule.

Se tournant ensuite contre Sakhaoui et N'Gouna qui, pendant ce temps, ont mis leurs femmes et leur bétail en sûreté, le commandant Klobb passe sur la rive droite du Niger et, du 25 au 31 mai, harcèle sans relâche les Touareg et les repousse jusqu'au fleuve.

Serrant de près les Igouadaren, il les accule au Niger près de Ha, village à 30 kilomètres en aval de Bouroum, les canonne jusque sur la rive gauche et les contraint à se réfugier vers Gao, sur les territoires de Madidou. Puis, objectivant les Kel Antassar, demeurés en arrière, il les écrase à Bouroum (5 juin).

Le commandant laisse alors à Bamba le lieutenant Delestre, avec les chalands et la 11e compagnie, pour achever la destruction des rebelles, reçoit les protestations de fidélité de tous les villages voisins de Bamba et regagne Tombouctou avec 5,000 à 6,000 moutons qu'il a capturés.

A peine a-t-il disparu que Kel Antassar et Igouadaren, sollicités par Abiddin, se réunissent encore et, le 24 juin, viennent assaillir de concert le lieutenant Delestre à Zamgoï; cet officier leur tient tête, durant trois heures, avec ses 40 hommes et réussit à se dégager.

Découragés, les Touareg se séparent d'Abiddin dont le prestige commence à diminuer. Resté seul, Abiddin livre un second assaut au lieutenant Delestre (14 juillet), mais aux premiers coups de canon, ses hommes s'éparpillent de toutes parts.

Il s'enfonce alors au sud dans l'intérieur des terres et va jusqu'à Rero; l'abondance des pluies, qui gênent beaucoup ses gens montés principalement à chameaux, l'oblige à obliquer vers l'est; après avoir razzié le village d'Inzamen, il se dirige sur le Niger pour rentrer sur la rive gauche.

Apprenant le mouvement des Kountas, le lieutenant Delestre redouble de surveillance. Le 24 juillet, il tombe à Dongoï sur Abiddin, au moment où celui-ci effectue la traversée du fleuve, lui enlève son butin, malgré l'énergie déployée en cette occasion par le chef kounta, et dissipe sa colonne. Abiddin, ayant perdu presque tous ses chameaux et ses chevaux, se replie en hâte vers l'est et, pendant l'hivernage, on n'entend plus parler de lui.

Quant aux Igouadaren, comprenant la faute qu'ils ont commise en suivant Abiddin, ils offrent leur soumission et sont désormais tranquilles.

Voyant qu'il est inutile d'insister davantage auprès d'eux, N'Gouna s'achemine, par le désert, sur les bords du lac Faguibine pour semer la révolte parmi les Kel Antassar de l'ouest; ceux-ci invoquent la protection du commandant Klobb qui envoie à leur aide le lieutenant Gressard avec un peloton de chameaux.

Au cours de sa reconnaissance, le lieutenant se heurte, vers Emmela (novembre), aux derniers partisans du chef touareg et entame avec eux un léger combat durant lequel N'Gouna est tué. La mort de cet irréductible adversaire clôture les entreprises militaires aux alentours de Tombouctou et, bientôt, de riches cultures se développent dans la vallée du marigot de Goundam, comme aussi dans les plaines du Killi et du Kissou.

Le 28 novembre, le lieutenant Meynier crée définitivement un poste à Bamba, le premier à l'est de Tombouctou, et y organise un peloton de chameaux analogue à celui qui fonctionne déjà à Tombouctou.

Occupation des rives du Niger de Bamba à Ansongo par le lieutenant-colonel Klobb[1] (décembre 1898-février 1899).— A ce moment, le capitaine Voulet, ayant

1. Promu à ce grade le 8 août 1898.

été chargé par le ministre des colonies d'une mission vers le Tchad, veut utiliser la voie du Niger pour se rendre à Say.

Craignant que cet officier n'éprouve de sérieuses difficultés en aval de Tombouctou par suite de l'agitation qui règne parmi les Touareg au delà de Bamba, le lieutenant-colonel Audéoud décide de lui faciliter le trajet et, malgré la politique pacifique adoptée jusqu'alors contre les nomades, de prendre effectivement possession des terrains touareg de la rive droite du Niger jusqu'à Say.

En conséquence, il ordonne au lieutenant-colonel Klobb et au commandant Crave — celui-ci chef de la région Est-Macina — de former chacun une colonne pour garantir le capitaine Voulet jusqu'au point où il s'éloignera du Niger ; en particulier, le lieutenant-colonel Klobb escortera la mission le long du fleuve jusque vers Sinder ; puis, au retour, installera des postes sur le Niger, de façon à en être le maître et à imposer notre influence aux tribus riveraines.

A la fin de novembre 1898, le lieutenant-colonel Klobb quitte Tombouctou avec deux compagnies de tirailleurs :

La 11e, sous le lieutenant Delestre, assisté des lieutenants de Fayolle et Gressard ; la 4e, capitaine Cristofari, lieutenants Desclaux et Hutin ; une section d'artillerie, un convoi de bœufs porteurs, et longe la rive gauche du Niger, parallèlement au capitaine Voulet qui descend le fleuve sur les chalands de la flottille dont deux sont armés en guerre (lieutenant Salaman).

A l'approche de la colonne, les Aouellimiden[1] se retirent dans le nord-est ; seuls, les Tademeket kel Bouroum s'unissent aux Kel-es-Souk près des mares de la

---

1. La zizanie existe dans la confédération ; contrairement aux autres chefs, Madidou désirerait la paix avec les Français.

rive droite, au sud-ouest de Gao (mares de Karhous, Kadiera, Tibourari).

Le lieutenant-colonel se porte contre eux et, du 8 au 12 décembre, châtie un groupe de Kel-es-Souk; les autres se sauvent sans résister. Maintenant à Gao le capitaine Cristofari avec ordre d'exterminer les Kel-es-Souk et d'agir ensuite contre le marabout Bokar-Ouandiedou qui campe, pour l'instant, sur la rive gauche du Niger avec une fraction de Logomaten, le lieutenant-colonel Klobb continue à descendre le Niger.

Avisé que les Touareg du sud (Ouara Ouara, Kalguéris, Kel Gossi) se sont rassemblés à la mare d'Arsema, à l'ouest d'Ansongo, il s'avance au-devant d'eux; effrayés, les Touareg reculent vers les mares de Gossi et proposent la paix, sans aucune sincérité d'ailleurs.

Le 25 décembre, la colonne opère sa jonction à Ansongo avec celle du commandant Crave. Le lieutenant-colonel Klobb confie alors la mission Voulet à la garde du commandant Crave, règle avec celui-ci la délimitation des frontières entre la région nord et celle d'Est-Macina; puis, libre de ses mouvements, il établit un poste de tirailleurs à Ansongo (lieutenant Gressard), un autre à Taoussa et rétrograde sur Gao où on lui affirme que les Aouellimiden ont l'intention d'attaquer les Français (3 janvier 1899).

Le lieutenant-colonel construit aussitôt, en un endroit dominant le fleuve, un poste solide, muni de deux bastions, et attend vainement l'assaut des Touareg.

Convaincu que ceux-ci n'oseront même pas se présenter, il lance, dès le 10 janvier, des reconnaissances aux environs, pour rechercher les campements des nomades. Le lieutenant Desclaux remonte le Niger jusqu'aux monts Tondibi et razzie les Imededren, tribu d'Aouellimiden; le capitaine Cristofari se dirige vers l'est contre les Tinguer-Eguedesch et les chasse des puits de Téguiroualt

et d'Argabesch; le lieutenant de Fayolle pointe dans le sud-est, visite les puits de Diorou, Zakaouan, Tissakaou et s'arrête à peu de distance du puits desséché de Samit.

Enfin, le lieutenant Hutin s'assure que les Tinguer-Eguedesch ne sont pas revenus à Argabesch et constate leur disparition vers l'Adrar.

Dans l'intervalle, le lieutenant Delestre termine les travaux du poste; de nombreux vassaux des Aouellimiden ou des Kel-es-Souk se soumettent ainsi que les Tademeket kel Bouroum et acceptent de payer l'impôt.

De son côté, le lieutenant Meynier exécute un raid contre les Kel Tabankort vers le puits de Maroafal, au nord de Bamba, leur tue un homme, s'empare d'un chef et des troupeaux; pendant deux jours, il est menacé par une troupe de chameliers d'Abiddin qui l'entoure de loin sans l'assaillir.

Le 2 février, le lieutenant-colonel Klobb évacue Gao où il laisse en garnison le lieutenant Delestre et regagne Tombouctou. Là, il remet le commandement de la région nord au chef de bataillon Delval et rentre à Kayes d'où il espère être rapatrié.

A son départ, les Touareg sont presque tous pacifiés; les Kountas, les Kel Antassar de l'est, depuis la mort de N'Gouna, ont suivi l'exemple des Igouadaren; le fils de N'Gouna, aussi réfractaire que son père, s'est réfugié chez les Bérabichs. La population sédentaire de la vallée du Niger s'est rangée aisément sous notre autorité.

Il ne reste qu'Abiddin, dont la mort seule nous débarrassera, et Madidou, qui finira, lui aussi, par abandonner les bords du fleuve. Le 14 juin, ces deux chefs constituent un rezzou de Tinguer-Eguedesch et d'Aouellimiden entre Ansongo et Douasou et pillent les villages de Fafa et d'Ouatagouma dont ils emmènent les habitants en captivité. Le capitaine de cavalerie Henrys accourt d'An-

songo, surprend les dissidents à Fafa le 19 et les disperse.

Dès lors, les rives du Niger sont sûres, la meilleure preuve en est fournie par un voyageur, M. Baillaud, qui, du 21 février au 19 mars, effectue, seul Européen, le parcours de Tombouctou à Say sans être inquiété.

II. OPÉRATIONS DANS LA RÉGION EST-MACINA[1] (MAI 1898-JANVIER 1900)

Reconnaissances au Mossi et au Liptako en mai 1898. — Au mois d'avril 1898, le chef de bataillon Crave succède au commandant Destenaves dans la direction de la région Est-Macina; en même temps, de nouveaux officiers remplacent, en partie, ceux qui ont participé à l'occupation; le capitaine Dubreuil relève le capitaine Betbeder à Say; le capitaine de cavalerie de Coma va à Dori, en qualité de résident, avec un détachement de la 16e compagnie de tirailleurs (capitaine Muller), libérant ainsi le capitaine Menvielle; le lieutenant Dussault est désigné comme adjoint au capitaine Scal à Waghadougou.

Pour assurer la frontière sud du Mossi, le capitaine Scal envoie, en mai, le lieutenant Dussault fonder un poste à Kamméga, village de Kassangas, non loin de Sébilla où se trouve déjà une garnison.

Renforcé en route de 15 cavaliers du naba de Bittou, le lieutenant s'avance, avec ses 30 tirailleurs auxiliaires, sur Kamméga où il est accueilli favorablement; mais, bientôt, il est entouré par une bande de plus de 600 guerriers du voisinage qui lancent sur sa troupe une nuée de flèches.

1. Croquis n° 14.

Organisant à la hâte la résistance, le lieutenant Dussault riposte par des feux de salve bien ajustés. Voyant ses munitions diminuer et le nombre de ses adversaires augmenter, il se décide à la retraite sur Sébilla. Formant ses hommes en carré, il s'ouvre un passage à travers les rangs ennemis et, quoique assailli de tous côtés, réussit à se dégager et à se tirer de ce mauvais pas avec 2 hommes blessés seulement ; les Kassangas, eux, ont plus de 40 hommes tués et une grande quantité de blessés.

Au même moment, au Liptako, le capitaine de Coma, averti que les Logomaten — campés jusqu'alors vers Sinder — se sont approchés menaçants sur la mare d'Ossolo, à 150 kilomètres à l'est de Dori, se porte sur ce point avec les tirailleurs du capitaine Muller ; après neuf jours de marches rapides, il atteint les Touareg et les oblige à s'éloigner. Ce succès produit le meilleur effet sur les indigènes qui se sont ralliés à notre cause.

Pourtant, l'agitation continue à régner dans la contrée à l'ouest de Sinder, soigneusement entretenue par le marabout Modibo-Diagourou et par son ami Bokar-Ouandiedou, chef des Logomaten ; tous deux se montrent très arrogants depuis la mort du lieutenant Bellevue.

Faute d'effectifs suffisants, le commandant Destenaves n'a pu, en effet, les châtier sérieusement ; une action vigoureuse s'impose contre ces musulmans fanatiques et pillards, d'autant plus qu'ils sont d'accord avec N'Diougui, le chef des Touareg Oudalas, et avec les Kel Gossi.

Le lieutenant-colonel Audéoud prescrit donc au commandant Crave de réunir une colonne pour refouler les Touareg du Gorouol, les chasser, si possible, sur la rive gauche du Niger, convoyer la mission Voulet, à son arrivée vers Sinder, jusqu'à Say et créer des postes sur le fleuve en amont de Say, de façon à être maître de la vallée et à permettre la libre navigation de Tombouctou à Say.

Expédition du commandant Crave contre les Logomaten (octobre-novembre 1898). — Au moyen d'éléments pris dans les divers postes de la région, le commandant Crave concentre à Dori la colonne suivante :

État-major. — Capitaine de Coma, major de la colonne ; lieutenant Delbor, officier de renseignements et topographe ; médecin de 2e classe Roquemaure, chef du service de santé.

Cavalerie. — Un peloton de spahis : lieutenant Delauney (48 sabres).

Artillerie. — 2 pièces de 80mm avec 32 canonniers et conducteurs indigènes : lieutenant Charpentier.

Infanterie. — 2 compagnies de tirailleurs soudanais : la 3e (116 hommes) : capitaine Muller, adjudant Noirtin ; la 16e (106 hommes) : capitaine Mongrand, adjudant Daste ; 1 compagnie de tirailleurs auxiliaires (95 fusils) : lieutenant Hugo.

Convoi. — 200 porteurs, 200 ânes, 50 bœufs porteurs, une réserve de vivres et de munitions ; en principe, on vivra sur le pays.

Le 21 octobre 1898, le commandant Crave se met en route et se dirige sur Diagourou où sont signalés les Logomaten de Bokar-Ouandiedou et les Diagouriens de Modibo ; le surlendemain, après un parcours de 100 kilomètres, il parvient en vue de la ville, surprend l'adversaire, qui fuit après un léger combat où le lieutenant Delauney est blessé, et s'installe dans la place qui renferme des approvisionnements considérables.

Durant plusieurs jours, de nombreuses patrouilles circulent aux alentours, s'emparent de cinq villages et provoquent les soumissions en masse.

Le 26, la colonne s'engage, vers le nord, sur les traces de l'ennemi et gagne Téra. Avisé par des espions que les Logomaten ne songent qu'à se dérober pour éviter un échec, le commandant maintient en arrière le lieutenant

Hugo avec le convoi et, le soir même, s'élance à la poursuite de Bokar qui est à 70 kilomètres de là.

Après une étape de nuit coupée par une simple halte d'une heure, la colonne rencontre les premiers traînards; redoublant de vitesse, malgré la chaleur et la fatigue, elle rejoint les Touareg à Gorokoéré, sur les bords du Niger, à 35 kilomètres en amont de Sinder, leur inflige une sanglante défaite et accapare un énorme butin : 150 bœufs, 10 chevaux, 60 ânes et 6,000 moutons.

Quelques jours après, le lieutenant Hugo ayant rallié avec les impedimenta, le commandant Crave s'achemine sur Sinder, le grand centre de ravitaillement des Logomaten où ceux-ci se sont réfugiés; le 2 novembre, les Français apparaissent devant la ville.

En cet endroit, le lit du Niger, bordé sur chaque berge par des dunes de 25 à 30 mètres de haut, est large de plus de 6 kilomètres. Sinder se compose de cinq îles très riches dont celle du milieu, la plus petite, est aussi la plus peuplée; les habitants y ont accumulé d'énormes quantités de grain. Entre le cours du fleuve et les dunes s'étend une zone marécageuse d'une largeur de 400 à 500 mètres et utilisée en rizières.

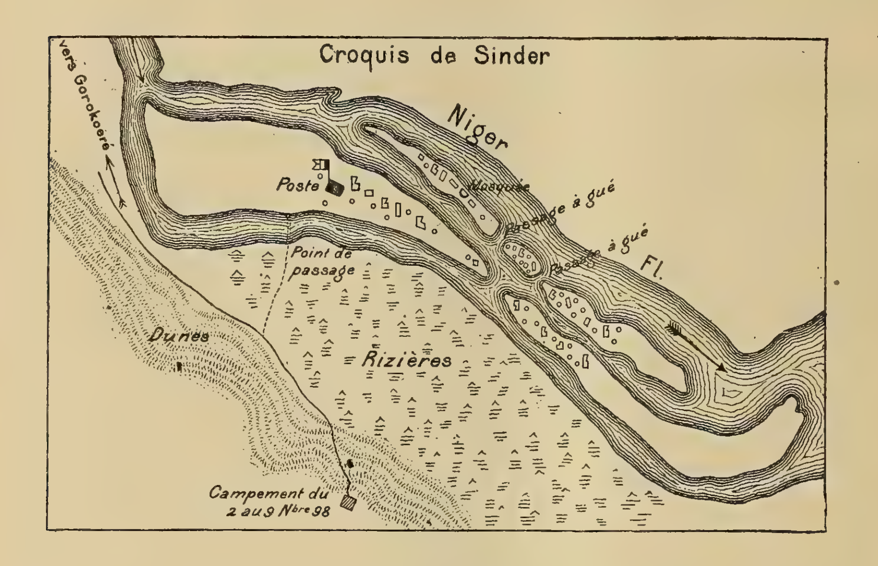
Voyant l'impossibilité de déployer ses troupes, le commandant s'établit sur une dune dominant la ville et ouvre le feu sur les îles; les défenseurs évacuent la première, distante de la rive droite de 300 mètres, et s'abritent dans les autres, sur les faces est qui ne sont pas exposées aux coups de l'artillerie.

Malheureusement, les pirogues nécessaires pour aborder les îles font défaut. Pour remédier à ce grave inconvénient, sur la proposition de l'adjudant Noirtin, on construit, dans la nuit, deux radeaux en paille dont le halage est assuré par des cinquenelles tendues entre le rivage et la première île.

Au matin, le passage commence et, à midi, la première

île tombe entre nos mains ; un poste y est immédiatement élevé.

Le 5 novembre, une pirogue ayant été découverte, la compagnie Mongrand pénètre dans la deuxième île qui est également déserte. En raison de la profondeur du bras oriental, lequel est, en outre, parsemé de rapides, le commandant Crave renonce à occuper les derniers îlots.



Laissant l'adjudant Daste avec 50 tirailleurs et les blessés dans le nouveau poste, il retourne à Gorokoéré où, dans l'intervalle, le lieutenant Hugo, resté avec les auxiliaires et le convoi, a organisé un camp très rationnel et harcelé, à différentes reprises, les Touareg disséminés aux environs.

Le 13 novembre, ayant enfin trouvé des barques, le commandant remonte le Niger vers Kentatji où se sont groupés les fuyards de Sinder, contraint ceux-ci à déposer les armes et, franchissant le Gorouol, pousse jusqu'à Ayorou et Douasou dont il s'empare ; le lieutenant Charpentier enlève aux dissidents du voisinage un important troupeau de bœufs.

Après une reconnaissance sur Labezenga, le commandant Crave, apprenant que le lieutenant-colonel Klobb ne sera pas à Ansongo avant le 15 décembre, veut profiter de ce répit pour marcher contre N'Diougui qui a rassemblé ses guerriers (tribu touareg des Oudalas) et ceux du chef Ahmadou Atour (tribu des Saïbatan) dans le Gorouol.

Combat de Falikine (1er décembre 1898); création de postes sur le Niger entre Ansongo et Say (janvier 1899). — En conséquence, confiant au capitaine Mongrand (16e compagnie et une pièce de 80mm) le soin de bâtir un poste à Douasou, le commandant s'avance, le 26 novembre, sur Yatakala. Là, avisé que l'ennemi s'est retiré dans les mares du nord, il dirige les auxiliaires du lieutenant Delbor[1] sur Dori pour en ramener des vivres et des munitions; puis, précédé des spahis, il se porte hardiment contre les Touareg avec la compagnie Muller et une pièce d'artillerie.

Le 1er décembre, en sortant de la mare de Bakol, les spahis signalent la présence de N'Diougui un peu en avant de la mare Falikine; brusquement entouré par une bande de cavaliers, le capitaine de Coma, qui s'est aventuré avec 4 hommes pour examiner le terrain, parvient néanmoins à se dégager et à donner l'alarme.

L'épaisseur de la brousse empêche la colonne de se former; en un instant, celle-ci est assaillie furieusement par 300 cavaliers touareg qui, entraînés par leur élan, bousculent tout ce qui se présente devant eux. Les spahis sont rejetés sur l'infanterie; le lieutenant Charpentier et le docteur Roquemaure, roulés à terre avec

---

1. Le lieutenant Hugo a été, en effet, atteint d'une attaque de paralysie pendant la route de Sinder à Douasou et a dû remettre le commandement de sa compagnie au lieutenant Delbor.

leur montures, sont foulés sous les pieds des chevaux; la section de tête (adjudant Noirtin) est complètement cernée.

Rapidement, les officiers recouvrent leur sang-froid; le lieutenant Charpentier, à peine relevé, accourt à sa pièce et ordonne le tir à mitraille; le capitaine Muller, calme et impassible, commande le dispositif en carré et ouvre un feu à volonté devant lequel l'adversaire disparaît.

Après cette alerte, la colonne continue son mouvement; 3 kilomètres plus loin, elle est attaquée par le gros de l'armée touareg : 1,500 fantassins et 300 cavaliers qui, cette fois, échouent totalement.

Décimés par les feux de salve, hommes et chevaux, tourbillonnant, viennent s'abattre devant les faces du carré; Ahmadou Atour et deux des fils de N'Diougui sont tués. Pendant ce temps, le capitaine de Coma, se glissant dans un fourré avec les spahis, arrête l'adversaire de flanc et, bientôt, les Touareg sont en pleine déroute.

Au cours de cette lutte acharnée, la colonne n'a eu à déplorer que 2 tués et 8 blessés; le soir, elle bivouaque à la mare Falikine.

Le commandant Crave revient alors sur Yatakala où, le 5 décembre, il est rallié par le lieutenant Delbor et, le surlendemain, arrive à Douasou. Le 10, il repart et longe le Niger jnsqu'à Ansongo pour y attendre le capitaine Voulet. Celui-ci débouche le 20 décembre avec ses chalands et, protégé par le lieutenant Salaman et un détachement de tirailleurs fourni par le commandant Crave, poursuit la descente du Niger vers Say.

Cinq jours plus tard, la colonne se croise avec celle du lieutenant-colonel Klobb, puis rentre à Douasou après avoir installé un poste à Labezenga.

Le commandant séjourne à Douasou jusqu'au 16 jan-

vier, employant ce temps à réprimer des rébellions à Firkou, Ayorou et à pacifier les alentours. Renforcé, à ce moment, par les lieutenants Beaudu, Coiscaud, le sous-lieutenant Guerrier et une troupe de tirailleurs, il laisse à Douasou le lieutenant Coiscaud et retourne sur Sinder.

En chemin, il a une légère escarmouche avec une fraction de Logomaten qui est dispersée par le sous-lieutenant Guerrier.

Dans l'intervalle, l'adjudant Daste a battu les Logomaten en plusieurs rencontres et obtenu la soumission de la population noire des îles ainsi que de diverses tribus touareg.

Le capitaine Mongrand est placé à la tête du poste de Sinder qui reçoit, comme garnison, la 16e compagnie de tirailleurs (lieutenant Beaudu, sous-lieutenant Guerrier), une pièce de 80mm (maréchal des logis Meury), quelques spahis et le docteur Roquemaure.

Le commandant Crave rétrograde ensuite sur Dori (16 février) et, peu après, remet à Bandiagara le commandement de la région Est-Macina au chef de bataillon Simonin.

Reconnaissances dans le Kipirsi, le Yatenga et le Hombori (février-avril 1899). — A cette époque, certaines tribus de pillards parcourent les provinces du Kipirsi et du Yatenga, occasionnant des troubles dans les villages; de plus, au nord, du côté du Hombori, les Kel Gossi sont toujours hostiles. Pour faire cesser le désordre, les postes de Waghadougou, Wahigouya et Bandiagara sont obligés d'intervenir durant les mois de février, mars et avril 1899.

Sitôt établi à Waghadougou, le capitaine Amman — successeur du capitaine Scal à la résidence du Mossi — exécute une tournée dans le Kipirsi et y ramène le calme;

avant de regagner Waghadougou, il veut punir les gens de Goursi qui, à plusieurs reprises, ont razzié les marchands de passage dans leur village.

Accompagné de 60 tirailleurs et de 20 spahis sous le lieutenant Grivart, il se porte, par Niouma, sur Goursi dont le chef refuse de livrer des vivres. Le lieutenant Grivart, envoyé en avant avec ses cavaliers, est attaqué par des hommes armés.

A cette nouvelle, le capitaine Amman accourt avec les tirailleurs pour dissoudre le rassemblement, fouille les « soukalas[1] » des environs et en déloge les indigènes qui s'enfuient talonnés par les spahis.

Pendant l'engagement, le lieutenant Grivart est atteint d'une flèche empoisonnée à la jambe et succombe quelques instants après (14 février). Le village de Goursi est sévèrement châtié et frappé d'une forte amende.

Néanmoins, l'agitation continue dans la contrée ; pour en finir, le capitaine Boutiq, chef du poste de Wahigouya, circule, du 21 avril au 23 mai, dans les territoires est et sud du Yatenga et raffermit partout notre autorité.

D'autre part, au début de mars, les Kel Gossi ayant poussé leurs incursions jusque dans le Hombori, les habitants du pays se plaignent au commandant de Bandiagara et réclament un poste pour les garantir des pillages.

Le lieutenant Richard d'Ivry est chargé de marcher contre les Touareg avec un peloton d'auxiliaires. M. Legeal, géologue du Conservatoire des arts et métiers — venu au Soudan avec le général de Trentinian pour étudier les ressources du sol et leurs moyens d'exploitation — demande à participer à l'expédition, sachant que les montagnes du Hombori contiennent des gisements calcaires considérables.

1. Huttes en terre servant de logement.

La petite troupe se trouve bientôt entourée par les Touareg qui, toutefois, se tiennent à distance, par crainte des fusils à tir rapide. Malheureusement, le cheval que monte M. Legeal s'effraye, s'emballe et entraîne son cavalier au milieu de l'ennemi; celui-ci massacre à coups de lance l'infortuné géologue et disparaît.

Le lieutenant Richard d'Ivry s'élance alors sur les traces des Touareg, les rejoint à la mare de Gossi, leur tue plusieurs hommes et en blesse beaucoup d'autres, vengeant ainsi la mort de son compatriote.

Dernières opérations contre les Touareg du sud (avril 1899-janvier 1900). — Les postes fondés sur les bords du Niger entre Ansongo et Say ne sont pas suffisants pour garder le fleuve sur une aussi large étendue, d'autant plus que, durant six à huit mois de l'année, la baisse des eaux produit de nombreux gués; en outre, les populations des îles sont composées uniquement de pêcheurs qui servent indifféremment de bateliers à tous les riverains.

Aussi, les Touareg ont-ils toute latitude pour traverser d'une berge à l'autre, et nos ennemis communs : Madidou à l'est, N'Diougui et les Logomaten à l'ouest, peuvent-ils se concerter à loisir pour organiser des rezzous. Les chefs de postes ont pour instructions de s'opposer à ces tentatives de passage.

Au milieu d'avril, le lieutenant Coiscaud, commandant du poste de Douasou, avisé que des cavaliers touareg franchissent le Niger près de Kentatji, s'avance contre eux, leur donne vivement la chasse et capture une partie de leurs troupeaux.

Au retour (24 avril), il se rend à Ayorou et Kentatji pour acheter des rôniers[1]; le premier village en cède

1. Arbres du pays.

sans difficultés; le second manifeste une mauvaise volonté évidente.

Irrités d'être taxés d'une amende, les insulaires attaquent l'officier au moment où il s'embarque en pirogue, et le blessent de plusieurs coups de lance.

Informé de cet incident, le chef de bataillon Simonin prescrit au capitaine Mongrand de réprimer la révolte. Le 5 mai, le capitaine quitte Sinder avec les 130 hommes de sa garnison (tirailleurs, spahis ou canonniers) et, six jours après, parvient en vue de l'île de Kentatji.

Fractionnant son monde en deux, il aborde l'île de front avec le groupe principal tandis que le lieutenant Beaudu la prend à revers. Pendant trois jours, les défenseurs résistent énergiquement au feu qu'ils subissent; le 14 mai, l'assaut général est entrepris de trois côtés à la fois et, après un brillant combat où le sous-lieutenant Guerrier et le sergent Delansorne se signalent particulièrement, l'adversaire évacue précipitamment ses positions.

Désormais, la vallée est paisible.

En revanche, les Touareg du sud ne sont nullement bridés.

Exploitant habilement le meurtre de M. Legeal, N'Diougui excite contre nous les Kel Gossi et les tribus voisines; dans le courant de juin, apprenant que Madidou prépare un vaste rezzou dans la direction de Fafa, il rassemble les guerriers touareg et cherche à s'unir aux Aouellimiden de la rive gauche; mais les lieutenants Delestre et Gressard entravent ce mouvement et, le 11 juillet, infligent, près de Boura, des pertes sérieuses à N'Diougui.

Pour achever la pacification des Touareg et assurer l'unité de politique à leur égard, le lieutenant-gouverneur intérimaire nomme, en septembre, le colonel

Septans commandant supérieur des régions Nord et Est-Macina, avec mission d'user surtout de la persuasion envers la majorité des nomades et de n'employer la rigueur que contre N'Diougui et ses partisans de façon à nous en délivrer définitivement.

Le colonel Septans constitue immédiatement une colonne à l'aide de troupes levées dans les deux régions; durant les mois de septembre et octobre, il harcèle vigoureusement les dissidents dans les mares de la rive droite et réussit à refouler N'Diougui au delà du Niger. Les Kel Gossi, intimidés, offrent la paix et la plupart des Aouelliminden font de même.

A la suite de cet important succès, la colonne est dissoute ; tout le secteur du Niger compris entre Labezenga et Sansan-Haoussa forme un nouveau cercle : celui de Douasou dont le commandement est accordé au capitaine Moll.

Celui-ci déploie une grande activité pour interdire l'accès du Niger aux Touareg encore rebelles et, à la fin de l'hivernage, empêche N'Diougui, qui s'est rapproché du fleuve, de revenir sur la rive droite. Découragé par la surveillance étroite des postes et las de vivre sous la dépendance des Aouellimiden, le chef touareg propose sa soumission sans conditions.

Le capitaine Moll se tourne ensuite contre les Logomaten, qui se sont concentrés pour razzier des villages sous notre protection, et détache contre eux une forte colonne sous le lieutenant Figeac; celui-ci surprend, après une étape de nuit, le campement des nomades, saisit une centaine d'entre eux et s'empare de 2,500 têtes de bétail (début de 1900).

Réduits à l'impuissance, les Logomaten ne bougent plus; les Ouara Ouara, les Kalguéris déposent alors les armes et Madidou lui-même entame des pourparlers avec le commandant du cercle.

Dès ce moment, la région du Niger est tranquille et les expéditions sont closes dans le nord du Soudan [1].

III. PACIFICATION DE LA RÉGION NIGER-VOLTA [2] (JUIN 1898-MARS 1899)

Organisation de la région Niger-Volta ; jonction avec la Côte-d'Ivoire (juillet 1898). — Après avoir rejeté les Sofas de la vallée du Bandama, le commandant Pineau s'était porté sur Kong (8 juin).

Il songe alors à occuper les vastes territoires évacués par Samory.

En premier lieu, il crée le cercle du Haut-Bandama qui renferme les villages de la partie supérieure de cette rivière et en confie la direction au lieutenant Cotten, chef des postes du Bandama. Kong devient également le centre d'un nouveau cercle à la tête duquel est placé le capitaine Chaptal. Les commandants de ces deux cercles ont pour instructions de repeupler les villages au moyen des déserteurs sofas et de multiplier les patrouilles dans l'étendue de leurs juridictions de manière à remettre en confiance les indigènes.

Le lieutenant Cotten, malgré l'hivernage, parcourt son cercle d'un bout à l'autre et en exécute la topographie ; le capitaine Chaptal envoie des reconnaissances au Djimini et au Diamala. L'une d'elles, conduite par le lieutenant Pruneau, son adjoint, pousse jusqu'à Mango et entre en communication avec Bondoukou et Kodiokofi, postes de la Côte d'Ivoire ; partout, les tirailleurs sont

---

1. Ajoutons que le capitaine Granderye, successeur du capitaine Dubreuil à Say où il arrive au milieu de février 1899 avec son adjoint le lieutenant Cornu, a étendu peu après l'influence française jusqu'au Dalloul Maouri et créé un poste à Dosso (lieutenant Cornu).

2. Voir croquis n° 15.

accueillis cordialement par les habitants ravis du départ des bandes samorystes.

Pendant ce temps, le commandant Pineau dirige ses quatre compagnies et les spahis sur Bobo-Dioulaso par des voies différentes, afin de relever le terrain situé dans le quadrilatère Bobo-Dioulaso, Sikasso, Tiemou et Kong; tous ces éléments arrivent à Bobo-Dioulaso le 15 juillet, munis d'itinéraires complets et de renseignements sur les villages et leurs ressources.

A peine de retour, la compagnie Benoit (8e d'auxiliaires) est chargée d'installer un poste à Bouké. Le capitaine devra organiser le Djimini, le Diamala, le Baoulé et assurer la liaison avec Toumodi, poste de la Côte d'Ivoire.

Enfin, 50 tirailleurs, sous le lieutenant Renard, sont mis en route sur Bouna, ville que les Anglais sont obligés de nous abandonner aux termes de la convention du 14 juin 1898.

Le lieutenant Renard accomplit fidèlement sa mission puis, de Bouna, s'achemine sur Bondoukou où il aboutit le 25 juillet. Le Soudan français est donc, désormais, relié aux établissements de la Côte d'Ivoire.

Le pays au sud du Lobi est réuni en un même cercle : celui de Bouna, avec le capitaine Morisson pour chef.

Le commandant Pineau s'attache alors à reconstituer la contrée qui, ravagée par la guerre, est en proie à la famine [1]. Heureusement, Sikasso possède plus de 800 tonnes de mil, ce qui permet de réapprovisionner les postes jusqu'à la prochaine récolte. 250 ânes et 400 bœufs sont dressés au portage et utilisés, ainsi que des milliers d'indigènes, au service de ravitaillement.

Les captifs libérés au cours de la campagne sont dissé-

---

1. Le kilogramme de mil se vend 1 fr. 50 c. sur les marchés de Bobo-Dioulaso et de Diébougou; des familles livrent leurs enfants pour quelques poignées de riz.

minés dans les villages où, bientôt, reviennent tous ceux qui ont reculé devant l'invasion de Samory. Des instruments aratoires, des grains et des animaux domestiques sont distribués gratuitement aux uns comme aux autres et, peu à peu, le pays sort de ses ruines.

De plus, des officiers sillonnent la région en tous sens : le lieutenant Hameau remonte le Baninko, le lieutenant Frœchen longe le Comoé jusqu'à ses sources, le lieutenant Dubois descend la Volta noire en chaland jusqu'à hauteur de Bouna; leurs travaux topographiques sont centralisés à Bobo-Dioulaso par le lieutenant Méjanel qui peut ainsi dessiner une carte exacte du territoire à l'échelle de $\frac{1}{500,000}$.

Expéditions au Tierla, dans le Niénégué et au Minianka (août 1898-mars 1899). — Reste à affermir l'ordre dans les provinces et à imposer notre domination aux tribus guerrières du Tierla, du Lobi, du Niénégué et du Minianka qui sont encore insoumises.

Au Tierla vivent des peuplades sauvages : les *M'Boing* et les *Karaboro*, qui refusent obéissance au commandant du cercle de Bobo-Dioulaso.

Cette attitude hostile étant dangereuse pour les postes du Bandama menacés d'être coupés, le commandant Pineau détache du Tierla la 9e compagnie de tirailleurs (capitaine Teissonnière, lieutenants Feist, Frœchen, sous-lieutenant Schwartz) pour réduire les rebelles.

Du 14 août au 4 novembre, le capitaine Teissonnière entreprend, avec ses 130 hommes, une série d'opérations difficiles dans un terrain parsemé de rizières ou de fondrières et livre les combats de Séhiéna, Labola, Banfara, Kombou, Bohéri (9 septembre), Boukari (21 octobre) et Boileau (22 octobre), durant lesquels il a trois hommes tués dont le sergent Thouron et douze blessés.

Cette énergique répression contraint les gens du Tierla à demander l'aman.

A la même époque, le lieutenant Modest, chef du poste de Diébougou, lance plusieurs patrouilles dans le Lobi où sont signalés des groupes armés. Le sergent Bergeron, en réquisition vers Palaut, à quelques étapes du poste, est assailli subitement par 150 noirs environ. Atteint de quatre flèches, il n'en rallie pas moins rapidement son monde, riposte par des feux de salve et, profitant du désarroi causé ainsi parmi l'ennemi, effectue sa retraite jusqu'au village de Lomprelé où il parvient à se réfugier. En chemin, le caporal Birama-Diallo, son second, succombe aux blessures qu'il a reçues.

Plus au sud, le capitaine Benoit, renforcé à son passage à Kong d'une fraction de cette garnison (lieutenant Pruneau, sergent Salat), s'avance, conformément à ses ordres, sur Bouké, pénètre dans la ville et y bâtit un solide poste retranché avec deux annexes à Kombara et à Andromié.

Unissant leurs efforts contre les Français, « Baoulés et Tons » — les naturels de l'endroit — attaquent Bouké le 23 décembre et cernent la redoute de Kombara. Pendant cinq jours, du 26 au 31 décembre, le lieutenant Pruneau lutte contre les assiégeants et, après onze engagements, réussit à débloquer Kombara.

Vaincus, les Tons s'enfuient sur la rive gauche du Comoé ; 2,000 indigènes qui, pour échapper à Samory, s'étaient exilés au Baoulé où ils avaient été retenus prisonniers, sont délivrés et regagnent leurs villages. Le Baoulé demeure alors tranquille.

De son côté, le capitaine Pineau, désireux de prendre contact avec le Niénégué et le Minianka, contrées récemment rangées sous notre influence, forme, dans ce but, une colonne ainsi composée : le capitaine Audéoud, chef d'état-major ; 50 spahis (lieutenant Cabarrus) ; 2 com-

pagnies de tirailleurs : la 9e (capitaine Teissonnière, lieutenant Feist), 1 d'auxiliaires (capitaine Simonin, lieutenant Modest) et une section de 80mm (lieutenant Sasportes).

Le 2 décembre, il quitte Bobo-Dioulaso et s'achemine sur Béréba, chef-lieu du Niénégué, où il arrive quatre jours après. Intimidés par l'aspect imposant des troupes, les habitants n'osent pas résister et acceptent entièrement notre suzeraineté ; des reconnaissances circulent aux alentours et ouvrent une route directe de Bobo-Dioulaso à Boromo.

Le commandant se porte ensuite à Pa (13 décembre) où près de 1,000 guerriers se sont concentrés pour marcher contre lui, mais ils déposent également les armes sans vouloir se défendre.

De Pa, la colonne se rend à Boromo et Sono; le siège de ce dernier cercle est transféré à Koury sur la Volta et les questions pendantes depuis plus d'un an entre les Samos et leur chef Ouidi-Diabo sont rapidement réglées.

Le 15 janvier 1899, le commandant Pineau poursuit son voyage, se dirigeant sur Scienso[1] par une voie encore inconnue. Avisé que les gens de Perakay ont des intentions belliqueuses à son égard, il pousse en avant le capitaine Teissonnière avec sa compagnie et les spahis ; le 21 janvier, cet officier enlève le village d'assaut et, le surlendemain, la colonne s'arrête à Scienso où elle séjourne jusqu'à la fin du mois. Dans l'intervalle, le commandant procède à l'inspection du cercle de San et déplace la capitale de San à Koutiala, point plus central.

Le 1er février, la colonne s'enfonce dans le Minianka, partagée en autant de groupes qu'il y a d'officiers, sur un front de 100 kilomètres, et obtient successivement la

1. A l'est de San, voir croquis n° 14.

soumission des villages de Dougouela, M'Pesoba, Konteguéla, Timbéla, Tiéré, Molobala et Zibela. Le 6 mars, le commandant Pineau rentre à Bobo-Dioulaso.

Pendant ce temps, une ligne télégraphique, destinée à aller du Soudan à la Côte d'Ivoire, a été établie de Lanfiéra à Bobo-Dioulaso par Sono et se poursuit vers Kong. Pour l'instant, les travaux sont suspendus en raison de la mauvaise volonté des indigènes de Léra.

Le capitaine Marchaisse accourt contre eux et les châtie vigoureusement; à peine revenu de Léra, le capitaine est envoyé au Niénégué où l'agitation règne à nouveau; il punit sévèrement les villages de Sara, Moukhéna et, peu après, ceux de Simona et Nempena; cette opération constitue le dernier épisode de la campagne.

IV. EXPLORATION DU LIEUTENANT WŒLFFEL SUR LE HAUT CAVALLY (MARS-SEPTEMBRE 1899)[1]

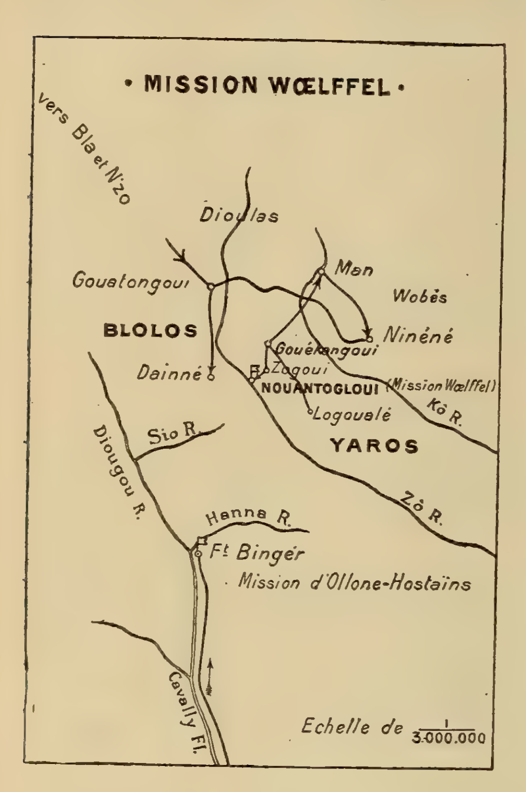
Les tentatives faites en 1897 par le lieutenant Blondiaux d'une part, MM. Esséyric et Coroyé de l'autre, pour se donner la main à travers l'épaisse forêt qui sépare la région sud du Soudan de la Côte d'Ivoire, avaient avorté devant l'hostilité des populations.

Après la chute de Samory, le Gouverneur général profite du prestige acquis sur les indigènes par notre succès pour reprendre le projet et, à sa requête, le ministre des colonies décide l'organisation de deux missions : l'une, partant de la Côte d'Ivoire, remontera le Cavally; M. l'administrateur Hostains et le lieutenant d'Ollone en sont chargés; l'autre, issue du Soudan, descendra le Diougou pour s'unir à la précédente. Continuant les études géographiques du lieutenant Blondiaux, la se-

1. Voir croquis n° 15.

conde, confiée au lieutenant Wœlffel, devra préciser le cours des affluents de gauche du Diougou, examiner les voies commerciales et affermir notre autorité dans le pays.

Accompagné de 130 tirailleurs (lieutenant Mangin, docteur Lemasle, sergent Ariste) et d'un convoi de 100 porteurs pourvus de deux mois de vivres, le lieutenant Wœlffel se met en route le 19 mars et, de Beyla, se dirige sur Lola où il entre huit jours après. En ce point, un poste est créé et laissé à la garde de 30 tirailleurs sous le sergent Ariste; celui-ci se tiendra en relation constante avec le détachement de façon à lui expédier régulièrement courriers, vivres ou munitions et cherchera à pacifier les tribus voisines.



Durant une reconnaissance aux environs du poste pour tâter le terrain, le lieutenant Mangin est attaqué et retourne à Lola avec deux hommes blessés. En présence de l'attitude insolente des noirs, le lieutenant Wœlffel détache son camarade Mangin à Man — village qui s'est rallié à nous depuis l'écrasement des Sofas — pour y recruter des auxiliaires; l'officier rétrogradera ensuite vers Guékangoui où le gros de la colonne se portera dans l'intervalle.

Bien accueilli à Man, le lieutenant Mangin reçoit les

renforts qu'il sollicite et poursuit sa marche dans le sud; le 30 avril, à Niněné, il se heurte à une sérieuse résistance du chef Sia et est obligé d'enlever le village d'assaut. Harcelé par les « Blolos » avec lesquels il lui faut tirailler sans cesse, le lieutenant arrive le 3 mai à Gouatongui avec un homme tué, trois blessés et y rejoint son chef venu de N'Zo.

La mission s'avance alors sur Guékangoui. Informé que les gens de Dainné s'apprêtent à lui barrer le passage, le lieutenant Wœlffel divise son monde en deux fractions pour aborder le village par deux chemins différents et évite ainsi un désastre.

Les Blolos, en effet, coupant par des abatis la route habituelle qui traverse Dainné, ont aménagé en avant une bifurcation et exécuté une très belle route conduisant à une clairière semée de bas-fonds dont les crêtes sont couvertes par leurs meilleurs tireurs; ils espèrent bien que les Français suivront ce chemin factice et tomberont dans le piège.

Mais le lieutenant Wœlffel s'arrête à la bifurcation et attend que le lieutenant Mangin soit parvenu sur les derrières du village; se lançant alors en avant, il envahit Dainné et en chasse aisément les habitants grâce à son stratagème.

Maîtresse de Dainné, la colonne ne tarde pas à y être assiégée; huit jours de lutte sont nécessaires pour triompher des Blolos qui finissent enfin par se soumettre; nous avions deux tués et six blessés dont le lieutenant Mangin, atteint de deux balles à la jambe gauche.

Les officiers demeurent à Dainné jusqu'au 15 juin. A cette date, le lieutenant Mangin s'achemine sur Logoualé où les « Yaros » se sont rassemblés en armes et s'en empare après un vif combat qui lui coûte cinq tués et huit blessés.

De son côté, le lieutenant Wœlffel pousse une pointe

dans le sud ; pour brider les populations, il fonde un poste à Nouantogloui et résout d'y rester tout l'hivernage, remettant à la bonne saison le soin de se lier à la mission Hostains qu'il sait être parvenue à 70 kilomètres de là, sur le Diougou où elle a construit le fort Binger.

Pendant l'installation du poste dont les travaux sont menés activement, de fréquentes patrouilles circulent aux alentours pour éloigner les Yaros toujours rebelles ; ceux-ci, à diverses reprises, essaient vainement d'assaillir le poste ; à la fin d'août, le lieutenant Mangin les disperse à Logoualé et, de nouveau, est blessé deux fois.

A ce moment, le poste est achevé, malgré les grandes difficultés de débroussaillement. Le lieutenant Wœlffel veut alors se joindre à M. Hostains ; maintenu en place par des instructions du ministre des colonies, M. Decrais, il est, peu après, rappelé.

En tout cas, la jonction de la Côte d'Ivoire par l'ouest avec le sud du Soudan peut être considérée comme réalisée [1].

---

1. Au mois de décembre 1899, en effet, la mission d'Ollone-Hostains était signalée à N'Zo.

CHAPITRE XVII

L'ADMINISTRATION DU GÉNÉRAL DE TRENTINIAN
RÉSUMÉ DE SON ŒUVRE

Résumé de l'œuvre du général de Trentinian à l'intérieur. — Pendant que les colonnes expéditionnaires entreprennent l'occupation du Niger et en obtiennent la pacification totale, le général de Trentinian consacre tous ses efforts à la mise en valeur progressive des territoires dont il a le commandement.

A son arrivée au Soudan, il trouve la colonie dans un état de désorganisation profonde ; il s'attache aussitôt à la réforme des divers services auxquels il donne un fonctionnement stable et régulier. En même temps, il porte tous ses soins à l'agriculture, au commerce, aux voies de communication, cherche à reconstituer les populations autochtones et à développer chez elles le goût des travaux de culture ou celui de l'exploitation des ressources naturelles du sol.

Grâce à son activité et à ses mesures prévoyantes, durant les opérations de 1897 et 1898 rien ne manque aux colonnes : munitions, armes, médicaments ou vivres ; parallèlement à la création des nouveaux postes, des routes et des caravansérails se multiplient, des centres de ravitaillement et des convois sont formés, des lignes télégraphiques sont placées, de sorte qu'avec notre drapeau, nos mœurs et notre civilisation pénètrent au cœur du continent noir et des voies sont ouvertes au trafic.

Puis, au cours de son deuxième gouvernement, la conquête étant terminée, il poursuit ardemment l'extension économique du Soudan, démontre pratiquement, par les

expériences d'une mission d'études composée d'hommes compétents et par les rapports des commandants de cercle, la richesse du pays et aide, de tout son pouvoir, les commerçants hardis qui apportent leur initiative ou leurs capitaux.

Ainsi croule d'elle-même la légende, accréditée par certains adversaires acharnés, d'une terre ingrate, malsaine et inutile où, selon l'expression injuste de M. Camille Pelletan, « se mêle agréablement la stérilité du désert aux vapeurs empoisonnées des marécages tropicaux ».

L'honneur en revient au général de Trentinian dont le nom subsistera au Soudan français avec la même popularité que celui de Faidherbe au Sénégal.

Réformes militaires. — Reprenant l'idée du colonel Archinard, le lieutenant-gouverneur ordonne, dès l'année 1896, l'institution à l'entour de chaque poste de nombreuses réserves au moyen d'anciens tirailleurs et des jeunes gens de bonne volonté; ces réserves seront exercées deux fois par mois et effectueront annuellement des tirs.

Les chefs de poste devront préparer pour elles des magasins avec les armes, les effets et les approvisionnements indispensables pour le cas d'une mobilisation, de façon à être à même d'augmenter, à l'occasion, les effectifs de plusieurs milliers d'hommes.

Ces auxiliaires sont recrutés, pour la première fois, pendant la révolte des Habés au Macina et se comportent aussi bien que les réguliers.

A la fin de décembre 1898, le ministre des colonies ayant, en raison des événements extérieurs, prescrit de prendre de sérieuses dispositions de défense, le général de Trentinian partage les réserves en deux classes (arrêt du 9 mars 1899) : l'une, capable de répondre au premier appel, forte de 4,000 hommes environ choisis avec atten-

tion ; l'autre, susceptible d'être réunie un mois plus tard, comprenant près de 10,000 hommes prélevés parmi les conducteurs auxiliaires et les indigènes ayant les aptitudes requises. La classe n° I est astreinte à une période d'instruction de trois mois, sauf pendant l'hivernage ; la classe n° II à deux jours de manœuvre.

Les frais qui en résultent sont supportés par le budget local.

De plus, une circulaire du 15 mars 1899 décide la fondation du corps de gardes-frontières réparti en sept compagnies (deux au Sahel, deux dans la région nord, une à Kong, une au Mossi, une au Macina), d'un escadron de gardes à cheval au Sahel, d'un peloton de gardes à cheval et d'un peloton de méharistes à la région nord.

Frappé de l'importance stratégique de Bammako, point de passage forcé des troupes allant dans le haut Soudan et d'où l'on rayonne indifféremment de tous les côtés, le lieutenant-gouverneur songe à en faire sa capitale militaire ; en mars 1896, il commence par installer une ambulance à Khati, sur une crête élevée d'au moins 500 mètres.

Construit en un endroit salubre et pittoresque, ce sanatorium permet aux rapatriables fatigués de recouvrer leurs forces pour gagner le Sénégal.

Puis, à son retour au Soudan en 1898, le général aménage sur le plateau de Kita, qui domine la vallée du Niger à l'ouest de Bammako, un vaste camp où il détache la garnison de Kayes ; enfin, en mars 1899, il s'établit à Soknafi (1,800 mètres à l'ouest de Bammako), avec l'état-major, les services administratifs, la compagnie de conducteurs et un peloton de spahis. Des locaux spacieux et confortables ont été bâtis, au préalable, en ce lieu.

Organisation des transports et du ravitaillement. — Jusqu'en 1894 et 1895, tout le matériel et le personnel

à destination du Soudan sont débarqués à Saint-Louis et remorqués sur Kayes par les chaloupes de la compagnie fluviale. Comme, aux basses eaux, les vapeurs sont obligés de s'arrêter à la limite de navigation, en aval de Kayes, ils déposent leurs chargements sur la rive où des chalands du service d'étiage viennent les recueillir de Kayes.

Ces derniers ont donc une tâche considérable entre Bakel, Matam, Podor et Kayes; ils sont insuffisants et les marchandises, abandonnées pendant des mois sur les bords du fleuve, s'avarient; en outre, les dépenses du service d'étiage atteignent un chiffre extravagant.

Pour remédier à cet état de choses, le lieutenant-gouverneur stipule, avec l'approbation de M. Chaudié, qu'à l'époque des basses eaux tout ce qui est encore à conduire au Soudan sera conservé en docks à Saint-Louis; cette mesure est complétée par un décret présidentiel fixant la relève uniquement d'octobre à décembre. Enfin, le Sénégal, qui jusqu'alors employait les chalands selon son bon plaisir, aura, désormais, à en prévoir l'usage et indemnisera le Soudan.

Le ravitaillement coûtait également horriblement cher à la colonie; on utilisait, pour ce service, 800 à 900 voitures Lefebvre et un nombre exagéré de porteurs; les uns et les autres avaient fini par ruiner la ligne d'étapes de Kayes à Bammako.

Pour diminuer l'énorme quantité des tonnes d'expédition (en 1894 et 1895, il y en avait 1,200), le lieutenant-gouverneur déclare qu'à l'avenir les soldats indigènes seront nourris non plus avec du riz sorti de France mais avec du mil, leur denrée préférée, et il enjoint aux commandants de région de rassembler les approvisionnements voulus pour cela.

Aussi, pour le ravitaillement de 1895-1896, n'a-t-on pas besoin de porteurs; de 1,200, les tonnes sont réduites

à 600; le mil se récolte en telle abondance qu'en juin 1896 on en concentre à Kita et à Bammako une réserve de plusieurs centaines de tonnes pour l'année suivante. Dès lors, toutes les régions se procurent elles-mêmes le mil et le riz.

Pour faciliter le charroi, la route de Dioubéba à Kayes est fractionnée en cinq sections sur lesquelles le même personnel et les mêmes animaux demeurent pendant toute la durée des convois; des ateliers sont édifiés à Dioubéba et à Bammako pour la réfection des caisses dégradées; le mil est enfermé dans des magasins sous le contrôle d'Européens qui tiennent une comptabilité exacte; enfin, pour imprimer un caractère unique à l'ensemble du service, le lieutenant-gouverneur crée, sous sa propre autorité, une « direction du ravitaillement ».

Grâce à ces innovations, les convois sont plus rapides, plus fréquents et surtout moins onéreux.

La flottille du Niger reçoit un développement considérable; elle comprend bientôt 6 chalands en aluminium, 26 en acier, 32 en bois et a un équipage de 400 laptots commandés par un capitaine, trois lieutenants et quelques sous-officiers.

Son point de stationnement est à Koulikoro, centre de réparation et entrepôt principal; elle détache en permanence deux chalands à Kabara pour la région nord et deux au lac Faguibine; de plus, des pirogues en acier font le service postal.

Des ateliers sont aménagés à Koulikoro; on y fabrique de la chaux et des tuiles; une scie circulaire, actionnée par les anciennes machines du *Mage,* débite des planches.

La flottille assure le ravitaillement des postes du fleuve entre Koulikoro et Tombouctou; elle transporte aussi les voyageurs et les marchandises qui sont taxés d'après des tarifs légaux.

Le Niger ayant été reconnu navigable de juillet à jan-

vier, les gros chalands ne circulent que dans cet intervalle.

A partir de 1899, une fois les Touareg pacifiés, les bateaux peuvent s'avancer jusqu'à Say.

L'exploration du lieutenant de vaisseau Hourst avait démontré les difficultés du parcours; pour préciser ces indications, une seconde expérience est tentée à la fin de 1898 par la mission Voulet qui réussit à franchir, avec la flottille, les rapides de Fafa et de Labezenga (22-25 décembre) et aboutit, sans encombre, à Sansan-Haoussa. Puis, deux mois après, le capitaine Granderye, nommé commandant du cercle de Say, se rend à son poste également par le Niger.

Embarqué le 15 décembre à Koulikoro, il parvient à Say le 8 février 1899 avec 14 chalands, après avoir livré aux Touareg de la rive gauche trois combats à Fafa, Tillateri et Diadia. La navigabilité du fleuve est donc prouvée, du moins à cette saison de l'année; aussi, depuis, les chalands fonctionnent-ils jusqu'à Say; toutefois, au delà d'Ansongo, seuls les chalands en bois et les pirogues se risquent dans le chenal avec des pilotes habiles.

La navigation sur le Niger produit donc une source de revenus, lesquels s'augmenteront beaucoup du jour où les indigènes emprunteront les chalands pour leur commerce.

Durant la campagne de 1898-1899, les bénéfices ont déjà été de 11,372 fr. (rapport du capitaine Lenfant, commandant la flottille).

Organisation des écoles; réformes financières. — Le général de Trentinian s'efforce aussi de répandre l'influence française par tous les moyens possibles.

Il n'était resté des écoles inaugurées par le colonel Gallieni que celle des otages à Kayes; sentant la nécessité

de propager notre langue parmi les noirs, le lieutenant-gouverneur reconstitue l'école des otages de Kayes pour les fils de chef, installe une école des postes à Kayes, des écoles primaires à Kayes, Médine, et, au-dessous, des écoles de cercle, où, à défaut de maîtres, les sous-officiers professent.

Il fonde encore une école de filles (sœurs de Saint-Joseph de Cluny) à Dinguiray; des missions de pères blancs à Ségou et à Tombouctou, un orphelinat des pères du Saint-Esprit à Dinguiray, dans le genre de celui de Kita, où les jeunes nègres apprennent la culture; deux écoles professionnelles à Kayes et à Koulikoro pour former des ouvriers d'artillerie et du génie.

En 1899, trente établissements scolaires existent au Soudan.

Après avoir remis de l'ordre dans les finances et supprimé les gaspillages, le général de Trentinian s'attache à accroître les ressources.

Jusqu'alors, les importations et les exportations ayant lieu seulement par le Sénégal ou la Guinée, le Soudan ne profite aucunement du mouvement commercial extérieur; les recettes douanières sont absorbées en entier par les colonies voisines. Le lieutenant-gouverneur essaie, d'abord, de former avec ces dernières une union douanière semblable au « Zollverein » allemand; il échoue devant la mauvaise volonté de M. Chaudié et de M. Ballay.

Il dispose alors des postes de statistique aux frontières du Sénégal et de la Guinée, pour se faire rembourser par celle-ci une quote-part équitable dans les droits prélevés sur les denrées destinées au Soudan ou en sortant.

Cette somme, durant l'année 1900, est fixée, à l'amiable, à 250,000 fr. pour le Sénégal.

Les postes de statistique sont gérés par des douaniers européens; en outre, des postes de douane proprement

dits, dirigés par des sous-officiers, sont disséminés à l'intérieur en vue d'imposer les commerçants.

Le lieutenant-gouverneur maintient aussi le droit de place sur les marchés et, pour les Maures qui rayonnent dans le Sahel, l'« oussourou » ou droit de passage, lequel, depuis la cessation des hostilités, a monté d'environ 50,000 fr.

Enfin, comme contributions directes, il régularise l'impôt de capitation dont le maximum est de 3 fr. par habitant; les commandants de cercle ont dans leurs instructions de procéder au recensement annuel des villages de manière à permettre l'assiette de cet impôt.

Impulsion donnée à l'agriculture et au commerce. — Désirant s'assurer et prouver que la colonie possède des produits d'une réelle richesse, le général de Trentinian stipule, en 1896, qu'à l'avenir les indigènes fourniront les impôts en nature et que le personnel colonial sera payé de même; puis, à l'aide des convois et de la flottille, il concentre à Kayes les denrées perçues à titre d'impôt; il recueille, de la sorte, du caoutchouc, de la gomme, de l'or et de l'ivoire.

Inversement, il expédie du blé à Koulikoro et ordonne d'entreprendre la culture de cette céréale, de façon à éviter les envois de farine et, par conséquent, à réaliser une sérieuse économie de transport, le prix d'une tonne de farine rendue sur les bords du Niger revenant, en effet, à 1,000 fr.

Un moulin est bâti à Koulikoro pour moudre les grains récoltés dans la région de Tombouctou et, au cours de l'année 1896, livre déjà 50 tonnes de farine, soit la moitié de la consommation annuelle du Soudan.

Par décision du 25 mars 1896, le lieutenant-gouverneur crée trois jardins « d'essai » à Khati, Goundam et Siguiri; de plus, un jardin square est aménagé à Kayes,

sous la direction du chef du service des cultures; on y tente des expériences multiples : essais d'acclimatement d'essences diverses d'arbres, ensemencements de graines tropicales, etc.

Dans chaque région, des pépinières sont plantées et, tous les six mois, les commandants de cercle doivent rendre compte de leur développement.

L'élevage des races bovines reçoit une grande extension, afin de diminuer les acquisitions de viandes de conserve; des dépôts d'étalons sont répartis à Kayes, Nioro, Goumbou, Ségou, Bandiagara, Saraféré; deux autrucheries sont organisées dans le Sahel. Enfin, la paille d'arachide, non employée par les indigènes, est achetée par l'administration et sert de réserve de fourrages pour être distribuée aux mulets pendant l'hivernage.

Encourageant les commerçants, le général leur loue les voitures Lefebvre ou les chalands à des conditions très modiques et les autorise à écouler leurs marchandises jusqu'à Tombouctou.

Avec la tranquillité, le travail reprend activement et, alors qu'en 1885 on avait eu de la peine à trouver 60,000 kilogrammes de mil entre Kayes et Bafoulabé, en 1896 les environs de Kayes procurent, à eux seuls, près de 200,000 kilogrammes.

Fort des résultats obtenus durant son premier gouvernement, le général de Trentinian veut, une fois la conquête achevée, pousser plus loin ses investigations sur les différentes ressources de la colonie et fixer les idées du public sur le parti que l'on peut en tirer.

Dans ce but, dès sa rentrée au Soudan, à la fin de 1898, il amène avec lui une mission scientifique comprenant : MM. Coppolani et Legeal, déjà connus; M. Baillaud, diplômé de l'école normale de Toulouse; quatre ingénieurs : MM. Roné, Rossignol, Hamel et Jacquet; un botaniste : M. Chevalier; un courtier en cotons : M. Fos-

sat ; en outre, un peintre : M. Mérite et un publiciste : M. Bastard, sont adjoints aux précédents.

Mission d'études et de recherches scientifiques au Soudan en 1899. — M. Émile Baillaud est chargé de constater les relations commerciales de la colonie avec les pays limitrophes ; il se propose de gagner Tombouctou pour prendre contact avec les marchands du littoral méditerranéen et d'aller ensuite au Mossi pour se mettre en communication avec les trafiquants du Sokoto. Embarqué à Koulikoro en janvier 1899, il descend le Niger en pirogue jusqu'à Say, escorté seulement de quelques tirailleurs, puis visite Dori, Waghadougou et Mopti, rapportant de nombreux documents sur toutes les contrées traversées.

M. Roné, ingénieur électricien, cherche à utiliser les chutes du Félou, celles de Billy, entre Badumbé et Toukoto ; celles de Sotuba. M. Rossignol traite la question des cafés, introduit dans le Kissi des plants des Antilles et affirme la possibilité d'une exploitation dans le cercle de Kissidougou dont le terrain, relativement élevé, est moins chaud qu'ailleurs.

MM. Hamel et Chevalier se consacrent spécialement au caoutchouc. Jusqu'en 1895, les indigènes, ignorant le prix de cette substance, la négligent complètement. Grâce au système d'impôt en nature inauguré par le lieutenant-gouverneur, le caoutchouc apparaît bientôt sur les marchés, surtout dans la région sud où les lianes sont en abondance ; à peine débarrassé des Sofas, le commandant de Lartigue s'attache à répandre la culture du caoutchouc et institue, à Kouroussa, une école professionnelle pour apprendre aux habitants la manière de recueillir et de coaguler les gommes, opérations qu'ils font très mal, ce qui diminue beaucoup la valeur du produit. Les noirs sont détachés gratuitement à cette école,

par fraction de 250 à 300, et servent ensuite de moniteurs dans leurs villages.

Dès son arrivée au Soudan, M. Hamel parcourt la région sud (Satadougou, Dinguiray, haute vallée du Niger) et s'efforce de déterminer pratiquement le meilleur mode d'obtention du caoutchouc ; M. Chevalier circule dans la région de la Volta, portant son attention à la découverte de nouveaux terrains caoutchouquifères. Les deux savants adressent alors, au lieutenant-gouverneur, un rapport détaillé, indiquant les divers procédés de récolte ou de coagulation, entre autres celui d'inciser les lianes sans les tuer.

Tous les commandants de cercle sont munis de ces renseignements à la fin d'août 1899 et sont à même de les expliquer aux populations.

De la Volta, M. Chevalier se dirige dans la région nord pour en vérifier les propriétés agricoles et confirme que, malgré le voisinage du désert, la vallée recouverte par les inondations du Niger est d'une remarquable fertilité ; les résultats de ses observations sont, qu'en raison de la nature du sol, cette contrée ne convient pas aux cultures coloniales proprement dites, c'est-à-dire aux produits riches et facilement exportables comme le caoutchouc, la kola ou le café, mais, qu'en revanche, elle est excellente pour les céréales.

Pendant l'hivernage, l'éminent botaniste reste au Soudan pour généraliser ses travaux sur la flore et l'arboriculture du pays et, entre temps, trouve une nouvelle plante tinctoriale supérieure à l'indigo.

Enfin, MM. Jacquey et Fossat sont affectés à l'étude du coton. Ce textile croît, effectivement, dans tout le Soudan ; à partir du mois d'avril 1897, les commandants de cercle sont invités à informer le lieutenant-gouverneur de l'importance des cotonniers existant sur leurs territoires.

Les chambres de commerce ayant émis un avis favorable sur les premiers échantillons de graines reçus, la culture du coton est entreprise en grand pendant l'année 1898 et les noirs sont avertis, à titre d'encouragement, que l'on achètera leurs récoltes à des prix rémunérateurs.

Le général de Trentinian, voulant se rendre compte de la qualité des cotons soudanais et des conditions auxquelles il serait possible de les exporter, prie M. Fossat d'en acquérir une certaine quantité et de la lui envoyer. Au mois de décembre 1898, M. Fossat descend de Kayes à Bammako par la route de ravitaillement et longe le Niger jusqu'à Djenné ; sur tout ce trajet, il examine les graines qu'on lui présente et, choisissant les meilleures, en expédie environ 80 tonnes à Kayes.

Il ressort de cette expérience que les cotons du Macina sont de beaucoup préférables, grâce à la supériorité des méthodes agricoles employées ; de plus, ce textile n'est pas dans la même situation que le caoutchouc ou l'ivoire; en raison de sa faible valeur et de son volume encombrant, la question du transport est capitale. Pour en assurer l'écoulement sur les marchés européens à des taux avantageux, il importe de diminuer beaucoup les frais de voyage, ce qui est impraticable tant qu'une voie ferrée ne reliera pas le Niger au Sénégal ; jusqu'à ce moment l'industrie privée se désintéressera du coton soudanais.

En attendant l'achèvement du chemin de fer de Kayes à Bammako, l'administration, poursuivant ses efforts, se préoccupe d'améliorer la culture et conséquemment la qualité des graines ; la production est augmentée dans les cercles proches de Kayes, des plantations de cotons américains et égyptiens sont essayées ; enfin des presses et quatre égreneuses, demandées à la métropole, sont disposées à Koulikoro et à Bammako pour réduire le coton en balles facilement maniables et très denses.

Développement des voies de communication; chemin de fer de Kayes au Niger (de 1896 à 1900) [1]. — Au cours de ces quatre années de commandement, le général de Trentinian consacre tous ses soins et la majorité de ses ressources aux voies de communication.

Sur son ordre, le capitaine Palastre modifie la route de ravitaillement, dont le parcours était allongé considérablement par suite d'un coude au nord vers Koundou, et la reconstitue en ligne droite de Kita à Nafadié; au delà et jusqu'à Bammako, il l'indique simplement sur le sol, laissant aux voitures Lefebvre et aux porteurs le souci de l'égaliser.

En octobre 1899, une route nouvelle est créée de Siguiri à Odjenné, une autre est en formation de Kayes à Dinguiray; peu après, celle de Badumbé à Siguiri par Kita et Niagassola est recommencée. Enfin, le capitaine Osterman étudie plusieurs tracés de Bammako vers Dori, Sikasso et Kong.

Parallèlement à ces travaux, ceux du chemin de fer sont poussés activement. En 1896, le commandant Rougier succède au commandant Joffre à la direction du chemin de fer. Assisté du capitaine Calmel et des adjoints du génie Quenelle et Marest, il établit un viaduc de 400 mètres, à Mahina, au-dessus du Bafing; cette rivière avait jusqu'alors offert un gros obstacle au fonctionnement normal de la ligne — forcément interrompue à cet endroit — obligeant à un transbordement long et onéreux sur la rive opposée [2].

Lancé le 17 avril, le pont, dont la charpente métallique se compose de 16 traverses supportées par 15 ar-

---

1. Voir croquis n° 16.
2. Le choix du gué de Mahina, à six kilomètres au sud de Bafoulabé, est dû à l'existence, en ce point, d'un barrage rocheux en grès compact, très propre aux fondations; à Bafoulabé, au contraire, le fleuve est très profond et d'un fond vaseux.

ches, est essayé du 4 au 8 juin et inauguré par le général de Trentinian le 24 du même mois ; en outre, des raccordements sont exécutés en aval et en amont sur une distance de 23 kilomètres.

L'installation d'une pareille œuvre d'art, dans un pays où l'Européen est inutilisable et où les indigènes quittent tout, pendant l'hivernage, pour s'adonner aux récoltes, était très incommode et prouve l'énergie déployée par le personnel du génie ; dès lors, les voyageurs sont conduits, en un jour, de Kayes à Dioubéba, sans autre complication qu'un changement de wagons pour prendre, après Mahina, la voie de 60 centimètres.

Il en résulte immédiatement un mouvement commercial plus marqué.

Pour favoriser les cultures, une décision ministérielle du 30 octobre 1896 rectifie les tarifs des transports des marchandises, abaissant le prix de circulation des produits destinés à l'exportation et imposant, par contre, davantage, les denrées d'importation, afin de compenser les diminutions de recettes ; ces nouvelles taxes sont unifiées pour l'aller et le retour et entrent en vigueur au 1er janvier 1897.

Cette même année, le commandant Rougier substitue la voie d'un mètre à celle de 60 centimètres en usage de Mahina à Dioubéba, ce qui permet, désormais, d'accomplir d'une traite le trajet de Kayes à Dioubéba ; en 1898, la ligne est avancée de 15 kilomètres et aboutit à Oualia.

Ces progrès, quoique appréciables, sont maigres relativement aux 350 kilomètres qui restent à couvrir pour atteindre Toulimandio ; pourtant, malgré toute sa bonne volonté, la mission du chemin de fer ne peut agir plus vite, faute de crédits suffisants. Effrayé des gaspillages du début, le Parlement n'accorde, effectivement, à la colonie que les sommes indispensables à l'entretien de la voie et

le génie ne réussit à la prolonger peu à peu qu'à force d'économie.

En présence de l'extension rapide des affaires au Soudan en 1896 et 1897, le Gouvernement, sollicité d'ailleurs instamment par le général de Trentinian, comprend la nécessité de donner une impulsion vigoureuse aux travaux, d'autant plus, qu'à ce moment, les Anglais attaquent, par trois lignes ferrées, l'hinterland de leurs colonies de Sierra-Leone, de la Côte d'Or et du Lagos; il importe de ne pas être devancé par eux, sous peine de subir un échec commercial désastreux. Aussi, lors de la discussion de la loi des finances en 1898, le ministre des colonies, M. Lebon, propose-t-il à la Chambre l'organisation d'un budget annexe, spécial au chemin de fer.

Ce budget est voté et constitué : 1° par un million provenant du remboursement au Soudan de la quote-part des recettes douanières perçues, pour la colonie, par le Sénégal depuis quelques années; 2° par une subvention de 600,000 fr. fournie de concert par la métropole et le Soudan.

Ces ressources servent à se procurer aussitôt les premiers fonds et un décret présidentiel du 17 avril 1898 autorise la colonie à emprunter à la Caisse des dépôts et consignations 919,645 fr., à 3 fr. 80 c. p. 100, payables par annuités de 250,000 fr., pour étendre le chemin de fer jusqu'à Kita, station importante la plus rapprochée.

Avec cet argent, on aménage, durant la campagne de 1898-1899, 41 kilomètres de rails au delà de Oualia et on réunit les matériaux voulus pour un pont de 350 mètres qui franchira le Bakhoy au gué de Toukoto.

Puis, à partir du 1er janvier 1899, l'État s'engage à participer, annuellement, pour 500,000 fr. au maximum, et jusqu'à concurrence de 12 millions (soit pendant vingt-quatre ans par conséquent), aux frais de construction;

de son côté, la colonie versera, au budget annexe, une somme équivalente, pendant le même laps de temps.

Grâce à cette augmentation des crédits, un arrêté, paru à la date du 7 juin, laisse au Soudan toute latitude pour faire à la Caisse des dépôts et consignations un second emprunt de 3,200,000 fr., au même taux que le précédent et dont la restitution s'effectuera en vingt-quatre ans, par annuités égales de 204,428 fr. à prélever, par privilège, sur le montant du secours annuel inscrit, au compte de l'État, sur le budget annexe du chemin de fer.

Ces 3,200,000 fr. sont employés aux dépenses de 1899-1900; en 1900, l'administration du Soudan réclame à la même caisse un troisième emprunt de 5,600,000 fr. pour renouveler les approvisionnements et remplir le programme de l'année. Les emprunts se succèderont ainsi jusqu'en 1904, époque de la clôture de l'entreprise.

Disposant, dorénavant, de moyens d'action sérieux, la direction des chemins de fer renforce son personnel et se munit d'assez de matériel pour travailler, non plus comme auparavant à l'extrémité de la ligne, mais simultanément, sur une longueur continue de 80 kilomètres.

D'après ce nouveau procédé, les tableaux de prévision, approuvés par le comité des travaux publics coloniaux, se décomposent de la sorte :

En 1900 : placement du pont de Toukouto, pose de 31 kilomètres et approvisionnement des 80 kilomètres à établir en 1901 ;

En 1901 : 80 kilomètres;
En 1902 : 83 —
En 1903 : 84 —
En 1904 : 63 —

La combinaison financière adoptée par le Parlement offre donc toute facilité pour terminer, en quatre ans, les 310 kilomètres restants, alors qu'il a fallu dix-sept ans pour les 160 premiers.

Au 1er juillet 1899, la voie arrive à Badumbé et les piles du pont de Toukouto sont fondées; le service d'approvisionnements, sous les ordres du capitaine Labadie, possède, un an à l'avance, le matériel à mettre en œuvre et se trouve largement outillé; les indigènes, si difficiles à recruter au début, affluent maintenant par milliers sur les chantiers où la nourriture, les bons traitements et la solde leur sont assurés.

Le rêve du général Faidherbe est en train de se réaliser.

Les recettes de l'exploitation se sont beaucoup accrues; celles de 1898 et 1899 se chiffrent par 420,000 fr., soit 80,000 fr. de plus qu'en 1897; elles sont estimées, pour 1900, à 452,000 fr. Le rendement kilométrique du chemin de fer est, après déduction des transports de l'État et de la colonie, de 1,200 à 1,300 fr.

Dès que les marchandises transiteront aisément de Saint-Louis à Tombouctou et Say, les prix du fret sur le Sénégal et le Niger baisseront graduellement, des courants commerciaux se formeront et le trafic prendra un essor considérable.

En attendant, le général de Trentinian a cherché à réduire la longueur du parcours de Toukoto au Niger en utilisant des omnibus automobiles. Cette idée lui a été suggérée par M. Félix Dubois qui, en octobre 1898, s'est embarqué pour le Soudan avec deux camions automobiles à pétrole, construits spécialement pour le terrain granitique de la colonie.

Susceptibles d'une vitesse de 12 kilomètres à l'heure et très résistants, ces véhicules ont été expérimentés sur la route de ravitaillement et ont donné des résultats tellement satisfaisants que le lieutenant-gouverneur a organisé, immédiatement, un roulement de voitures du même genre pour les voyageurs, avec des fourgons pour les noirs et les bagages.

CONCLUSION

LE SOUDAN FRANÇAIS EN 1899

SITUATION ÉCONOMIQUE DU SOUDAN EN 1899

A partir de 1896, la situation économique du Soudan s'améliore, chaque jour, dans une mesure très appréciable. Malgré l'accroissement incessant des territoires, les dépenses du budget local diminuent peu à peu. De 12 millions en 1894, elles tombent à 9 1/2 en 1895, à 7 1/2 en 1896, à 6 en 1897 et sont ramenées à 4 1/2 en 1898; encore, parmi celles-ci, faut-il compter l'emprunt de 919,645 fr. à la caisse des dépôts et consignations pour les travaux du chemin de fer.

Tandis que les dépenses s'amoindrissent ainsi, les ressources propres de la colonie augmentent dans une proportion aussi remarquable. Évaluées à un million en 1895, elles doublent en 1896, montent à 2,495,000 fr. en 1897 et, en 1898, atteignent le total de 4,645,571 fr., somme qui serait plus élevée sans le forfait consenti avec le Sénégal pour les recettes douanières[1].

Les opérations de l'exercice 1899 accusent des chiffres encore supérieurs.

Cela tient à la sécurité de plus en plus grande des régions, à la richesse de leurs populations et, surtout, à l'excellente administration du général de Trentinian.

1. La quote-part du Soudan fixée à 250,000 fr. est, en effet, très inférieure à ce qui serait dû réellement d'après les indications des bureaux de statistique; quant à la Guinée française, elle ne paye rien du tout.

Bénéficiant également de la paix et des nombreuses routes ouvertes, le mouvement commercial extérieur progresse dans les mêmes conditions.

Alors qu'en 1896 il est de 10 millions environ et en 1897 de 13, à la fin de 1898, il dépasse 15 millions.

Les importations sont, naturellement, comme dans tout pays neuf, beaucoup plus fortes que les exportations; elles sont, en 1896, de 7 millions; en 1897, de 8,550,000 francs. En 1898, les bureaux de statistique indiquent une dizaine de millions à l'importation; toutefois, en raison de l'étendue des frontières de la région sud et de l'insuffisance des postes douaniers, il est certain que bien des denrées ont échappé au contrôle. Parmi les marchandises introduites, les tissus étrangers figurent pour les deux tiers.

Les exportations sont, en 1896, de 2,200,000 fr.; en 1897 de 4,770,000 fr. et, en 1898, de 5,702,000 fr.

Ce sont, en premier lieu, les gommes du Sahel, puis l'or du Bouré et du Lobi (321,000 fr. en 1898), le caoutchouc, l'ivoire, les plumes d'autruches, etc.

Le caoutchouc, qui n'avait fourni que 43 tonnes en 1897, procure 193 tonnes l'année suivante et se vend 7 à 8 fr. le kilogramme, comme celui du Brésil; le Soudan peut en livrer de grandes quantités, car l'administration dispose maintenant de larges terrains pour exploiter et multiplier les lianes. Au début de 1899, il y avait déjà trente demandes de concessions; des arrêts locaux fixent à trente ans la durée maxima de celles-ci; en outre, des précautions sont prises pour assurer la conservation des lianes ou les préserver de l'incendie.

Avec les récentes inventions, l'industrie ayant vu décupler ses besoins en caoutchouc, on comprend l'importance de l'exploitation de cette substance et les sources de revenus qu'il est possible au Soudan d'en tirer.

Quant au coton, 2,500 kilogr. en ont été achetés au

Havre, en octobre 1899, à 43 fr. les 50 kilogr.; en dépit de ses imperfections, le coton soudanais est donc reconnu bon et comme, d'après le général de Trentinian, il est facile de le cultiver sur une surface de 4,300,000 hectares, le jour où les frais de transport à la côte seront assez bas pour permettre de céder ce textile à meilleur compte que ceux de l'étranger, la colonie réalisera de gros bénéfices.

L'avenir économique de la vallée du Niger est, par conséquent, lié intimement à la construction du chemin de fer de Kayes à Koulikoro.

SITUATION ADMINISTRATIVE ET MILITAIRE

En 1899, le Soudan français forme une masse d'un seul tenant, vaste comme près de deux fois la France, fermée malheureusement, au nord, par le Sahara, désert difficilement franchissable, et, au sud, par la forêt équatoriale, impénétrable ailleurs que par les fleuves côtiers qui descendent du plateau africain; du reste, ceux-ci ne sont pas navigables.

Ses frontières avec les colonies étrangères voisines : Sierra-Leone, République de Libéria, Côte d'Or anglaise et Togo allemand [1] sont parfaitement déterminées; seules, ses limites avec les territoires français qui le bordent (à l'exception du Sénégal [2]) : Guinée, Côte d'Ivoire et Daho-

---

1. Pour ces deux dernières, voir l'annexe, page 513.

2. Effectivement, avec le Sénégal, une ligne de démarcation existe depuis 1895; bien que le décret du 17 octobre 1899, en prononçant le démembrement du Soudan, ait annulé cette séparation conventionnelle, nous la donnons à titre d'intérêt rétrospectif. La frontière commune est marquée : 1° au nord du fleuve Sénégal, par le marigot de Karkoko jusqu'à Melga; la partie ouest du Guidimakha appartient au Sénégal; 2° de Melga, par un tracé allant dans une direction générale nord-sud jusqu'à Bountou; 3° par la Falémé, de Bountou à la frontière du Fouta-Djallon (Croquis n° 6).

mey ne sont pas précisées ; il en résulte des dissentiments entre les gouverneurs respectifs et, pour trancher les différends, M. Binger est envoyé à Saint-Louis (janvier 1899), afin de s'entendre, à ce sujet, avec le gouverneur général, M. Chaudié.

Les nombreux cercles créés au cours de la conquête de la Boucle du Niger imposent une nouvelle organisation des régions ; modifiées déjà à la suite de la campagne de 1897-1898, elles sont encore reconstituées après la capture de Samory et la pacification des Touareg.

Dès le 5 janvier 1899, le Soudan est divisé en cinq grandes circonscriptions :

1° La région Ouest, chef-lieu Bammako ; cercles : Bammako, Kita, Ségou et Djenné ;

2° La région du Sahel, chef-lieu Nioro ; cercles : Nioro, Goumbou et Sokolo ;

3° La région nord et nord-est, chef-lieu Dori ; cercles : Tombouctou, Sompi, Goundam, Ras-el-Mâ, Bamba, Gao, Sinder, Say ; résidences du Macina, du Yatenga, de Dori ;

4° La région Niger-Volta, chef-lieu Bobo-Dioulaso ; cercles : Koutiala, Sikasso, Bobo-Dioulaso, Koury, Diébougou, Kong, Bouna ; résidences du Mossi et du Gourounsi ;

5° La région sud, chef-lieu Siguiri ; cercles : Dinguiray, Kouroussa, Siguiri, Bougouni, Kissidougou, Kankan, Beyla et Touba ; celui-ci plus important est fractionné en quatre subdivisions : Touba, Odjenné, Tombougou, Seguela.

De plus, il existe quatre cercles indépendants : Kayes, Médine, Bafoulabé et Satadougou.

En tout : 5 régions, 34 cercles et 5 résidences.

Les commandants de région représentent le lieutenant-gouverneur dans l'étendue de leur juridiction pour toutes les affaires politiques, administratives et militaires ; ils inspectent les cercles sous leur autorité et adressent au

lieutenant-gouverneur un rapport mensuel sur l'état de leur région.

Chaque commandant de cercle est un véritable administrateur qui gère le budget du cercle, étudie les ressources agricoles ou minières du pays, aide les indigènes à améliorer leurs procédés de culture, prépare la tâche aux négociants en faisant l'éducation des commerçants nègres et se tient au courant de tout ce qui se passe autour de lui.

Il installe au chef-lieu des écoles primaires pour les jeunes noirs et détache les meilleurs soit à l'école des otages, soit à l'école professionnelle ; vis-à-vis des Européens, il est officier d'état civil ; enfin, il doit compléter, tous les mois, la carte du cercle.

Pour surveiller et protéger ses immenses territoires, la colonie emploie : un régiment de tirailleurs soudanais à 20 compagnies [1], un escadron de spahis soudanais [2], une batterie d'artillerie de 6 pièces, une compagnie auxiliaire d'ouvriers d'artillerie, deux compagnies de conducteurs soudanais [3]. En outre, depuis le mois de janvier 1899, elle a un corps de gardes-frontières, des gardes à cheval et un peloton de méharistes.

Le télégraphe fonctionne d'un bout à l'autre de la région ; en mai 1899, la ligne du Niger se prolonge par Sompi jusqu'à Tombouctou. Celles de l'intérieur de la Boucle ont été poussées :

1° Jusqu'à Fada N'Gourma et Carnotville (Dahomey) ;

2° Jusqu'à Say et de là, en juin 1900, sur Diapaga d'où part un embranchement qui va rejoindre le fil précédent ;

---

1. Trois compagnies nouvelles ont été créées par le budget de 1898 ; la 20e par celui de 1899.

2. Le deuxième a été supprimé par une décision ministérielle du 21 février 1897, par suite de réduction des crédits.

3. La 2e a été ajoutée à la fin de 1898 pour faire face aux exigences croissantes du service de ravitaillement.

3° Jusqu'à Kong. La ligne de Bobo-Dioulaso à Kong a été ouverte, en effet, le 9 mai 1900 ; d'autre part, une ligne est en construction de la Côte d'Ivoire vers le nord, dans la direction de Kong ; la jonction des deux réseaux se fera, sous peu, entre Kong et Dabakala.

Ainsi, au milieu de 1900, des communications télégraphiques régulières unissent le Sénégal, la Guinée, le Soudan, le Dahomey et la Côte d'Ivoire [1].

Les colonies de l'Afrique occidentale française sont ainsi affranchies du tribut qu'elles payaient auparavant à la compagnie anglaise des câbles sous-marins de la côte ouest.

A ce moment, le Soudan est donc complètement organisé et semble à la veille d'entrer dans une phase nouvelle : celle de colonisation par le commerce, quand, brusquement, le Gouvernement décide de le démembrer en plusieurs tronçons au profit des colonies côtières voisines.

DISLOCATION DU SOUDAN (17 OCTOBRE 1899)

Effectivement, après avis des divers gouverneurs de l'Afrique occidentale, le ministre des colonies, M. Decrais, croit l'instant venu d'appliquer au Soudan le système pratiqué pour l'Algérie et de substituer au régime militaire l'administration civile, de manière à poursuivre plus efficacement l'extension économique des contrées à mettre en valeur.

En conséquence, sur sa proposition, le président de la République signe, à la date du 17 octobre 1899, un décret

---

1. En juin 1900, le Gouverneur général se préoccupe de prolonger, d'une part, la ligne de Say vers Zinder et le Tchad ; de l'autre, celle de Tombouctou vers le nord au-devant du fil d'In-Salah, de façon à relier les réseaux de l'Afrique occidentale à ceux de l'Algérie.

supprimant l'autonomie administrative et financière du Soudan français.

Les cercles de Kayes, Bafoulabé, Kita, Satadougou, Bammako, Ségou, Djenné, Nioro, Gombou, Sokolo et Bougouni sont rattachés au Sénégal ;

Ceux de Dinguiray, Siguiri, Kouroussa, Kankan, Kissidougou et Beyla à la Guinée ;

Ceux d'Odjenné, Kong et Bouna à la Côte d'Ivoire ;

Les cantons au sud du Liptako et le cercle de Say au Dahomey.

Les cercles ou résidences de la région nord et nord-est forment deux territoires militaires à la tête de chacun desquels se trouve un commandant militaire.

Le Gouverneur général de l'Afrique occidentale française a la haute direction politique et militaire du Sénégal, de la Guinée, de la Côte d'Ivoire et du Dahomey ; il est assisté, au point de vue militaire, par un officier général ou supérieur qui a le titre de « commandant supérieur des troupes de l'Afrique occidentale ».

Les recettes et les dépenses des cercles affectés au Sénégal, y compris celles des territoires militaires, constituent un budget spécial ; celles des cercles adjoints à la Guinée, à la Côte d'Ivoire et au Dahomey sont inscrites respectivement aux budgets locaux de ces différentes colonies.

Comme suite à ce décret, M. Chaudié, gouverneur général, promulgue plusieurs arrêtés relatifs à l'organisation du Haut-Sénégal, du Moyen-Niger et des territoires militaires.

Il crée d'abord à Kayes un emploi de délégué du gouverneur général ; ce délégué sera chargé, sous le contrôle du gouverneur, des affaires politiques en territoires civils (Haut-Sénégal et Moyen-Niger) et des affaires commerciales, économiques ou budgétaires ressortissant tant à ces territoires civils qu'aux régions militaires.

Les services administratifs du Haut-Sénégal et du Moyen-Niger sont maintenus à Kayes par délégation et relèvent des chefs d'administration du Sénégal ; ceux de trésorerie sont confiés à un payeur particulier, résidant à Kayes ; ceux de douanes sont dissous.

Les territoires militaires sont ainsi groupés :

Premier territoire : cercles de Tombouctou, Sompi, Bamba, Gao, Sinder ; résidences de Dori, du Macina et du Yatenga.

Second territoire : cercles de Koutiala, Sikasso, Bobo-Dioulaso, Koury, Diébougou ; résidences du Mossi et du Gourounsi.

Tous deux dépendent du commandant supérieur des troupes pour les questions militaires ; leurs services administratifs sont sous les ordres d'un sous-ordonnateur qui correspond directement avec le chef du service administratif de Saint-Louis.

Ces dispositions, en vigueur à partir du 1er janvier 1900, concentrant dans une seule main tous les pouvoirs civils et militaires, assurent à l'ensemble une impulsion uniforme bien plus avantageuse aux points de vue militaire, économique et douanier [1].

Le premier soin de M. Chaudié a été de solliciter l'unification des tarifs au Sénégal et en Guinée, les deux voies de transit utilisées par l'ancien Soudan ; déjà, depuis le 10 janvier 1900, le caoutchouc est soumis à un droit d'exportation de 5 p. 100.

Les colonies côtières ont donc désormais leur hinterland particulier qu'elles peuvent développer, avec leurs

1. Enfin, pour compléter l'organisation nouvelle, un décret, daté du 30 mai 1900, attribue au gouverneur général le pouvoir juridictionnel en matière militaire sur tous les territoires placés sous son autorité. Les deux conseils de guerre et le conseil de revision du Soudan français sont supprimés ; deux conseils de guerre sont créés à Khati et les recours en revision formés contre les jugements de ces conseils sont adressés au conseil de revision permanent de Saint-Louis.

budgets en plus-value, beaucoup mieux que ne l'aurait fait l'ex-Soudan dont le gros défaut était de manquer de débouchés sur le littoral.

Quant aux territoires militaires, ils restent en dehors de la loi commune tant que la situation politique n'y sera pas nettement définie et leurs chefs ont comme programme de continuer l'expansion de l'influence française, d'une part, au nord, vers l'Algérie; de l'autre, à l'est, vers le Tchad[1].

---

1. Au début de juillet 1900, le ministre des colonies a demandé à la Chambre des députés un crédit de dépenses supplémentaires de 550,000 fr. pour constituer un troisième territoire militaire sur la rive gauche du Niger, de Say à Zinder, afin de relier le Niger au Tchad.

Ce territoire a pour chef-lieu Zinder; des postes sont établis à Say, Koni, Maradi, Zinder et un bataillon de tirailleurs sénégalais, de nouvelle création, est chargé de l'occupation.

ANNEXES

CONVENTION FRANCO-ANGLAISE DU 14 JUIN 1898

Les conquêtes faites par nos colonnes, dans la Boucle du Niger, avaient suscité de violentes récriminations de la jalouse Angleterre qui, non contente de fournir des secours à nos adversaires, s'était efforcée d'enrayer nos progrès par une campagne de presse des plus acerbes et par l'envoi de missions armées dans l'hinterland de ses colonies.

A plusieurs reprises, les diplomates anglais et français avaient cherché un accord équitable, mais ces tentatives de conciliation avaient échoué devant la mauvaise foi de nos rivaux. Ainsi les pourparlers engagés à Paris, au milieu de janvier 1896, n'avaient pas eu de suite.

Des commissaires mixtes : MM. Roume et Larrouy pour la France; Howard, sir Hemming et le colonel Everett pour l'Angleterre, devaient établir la limite entre les possessions respectives; au mois de juillet suivant, ils se séparaient sans être arrivés à un résultat.

En octobre 1897, la France et l'Angleterre décident de renouer les négociations et de régler toutes les difficultés pendantes entre elles en Afrique occidentale.

Dans ce but, une commission, composée pour la France de : MM. Binger, directeur des affaires d'Afrique au ministère des colonies et Lecomte, sous-directeur au ministère des affaires étrangères; pour l'Angleterre de : M. Gosselin, secrétaire de l'ambassade britannique à Paris et du colonel Everett, se réunit à Paris au mois de

novembre et entreprend le long et pénible labeur d'étudier les droits de chacun sur ces immenses territoires.

Le litige à résoudre portait sur quatre points :

1° Délimitation du Soudan français et de la Côte d'Or anglaise où deux villes : Bouna et Oua étaient contestées;

2° Délimitation du Dahomey et du Lagos;

3° Fixation de la ligne Say-Barroua, indiquée d'une manière imparfaite par la convention de 1890;

4° Libre navigation du Niger décrétée par le traité de Berlin en 1885 et devenue lettre morte en raison des procédés arbitraires employés par la « Royal Niger Company ».

Les travaux de la commission aboutissent à l'arrangement du 14 juin 1898 qui est signé, ce même jour, par M. Hanotaux, ministre des affaires étrangères, et sir Edmund Monson, ambassadeur d'Angleterre.

Les deuxième et quatrième points étant plus spéciaux au Dahomey, nous ne nous occuperons ici que des deux autres.

FRONTIÈRE DU SOUDAN ET DE LA COTE D'OR ANGLAISE[1]

La nouvelle frontière part de l'intersection de la Volta noire avec le neuvième degré de latitude nord et suit le thalweg de cette rivière jusqu'à sa rencontre avec le onzième degré de latitude nord.

De là, elle accompagne vers l'est ledit parallèle jusqu'à la rivière qui coule immédiatement à l'est des villages de Souaga et de Sébilla, pour remonter ensuite la branche occidentale de ce cours d'eau jusqu'à son point de croisement avec le parallèle passant par le village de Sapeliga.

La ligne de démarcation longe alors la limite nord du

1. Voir croquis n° 14.

terrain appartenant à Sapeliga jusqu'à la rivière Nouhan et côtoie celle-ci jusqu'à un point situé à trois kilomètres à l'est du chemin allant de Gambakha à Tingourkou par Baukou. Au delà, elle rejoint directement l'intersection du onzième degré de latitude nord avec la route qui va de Sansanné-Mango à Pama par Djebiga.

L'importante ville de Bouna, le Lobi et le Mossi en entier sont donc reconnus à la France ; par contre, Oua et une grande partie du Gourounsi reviennent à l'Angleterre[1].

FRONTIÈRE A L'EST DU NIGER[2]

A l'est du Niger, la frontière commence en un point de la rive droite qui se trouve à 16 kilomètres en amont de Guiris (port d'Ilo), remonte la ligne médiane du fleuve, pendant 11 kilomètres, jusqu'en face du confluent du Dalloul-Maouri, suit le thalweg de ce cours d'eau jusqu'à sa rencontre avec la circonférence d'un cercle, décrit du centre de la ville de Sokoto avec un rayon de 160 kilomètres, et longe ensuite l'arc nord de ce segment jusqu'à sa deuxième intersection avec le quatorzième degré de latitude nord.

De là, elle accompagne vers l'est ce parallèle sur une distance de 112 kilomètres ; puis, se dirigeant au sud jusqu'au parallèle 13°20′, elle suit ce dernier sur un parcours de 402 kilomètres, rejoint au nord le quatorzième degré de latitude qu'elle longe jusqu'à sa rencontre avec le méridien passant à 35′ ouest de Kouka et, finalement, côtoie

1. A la fin de février 1900, une commission anglo-française : capitaine Watherston d'une part, capitaine Peltier et lieutenant Cherier de l'autre, s'est réunie pour déterminer effectivement sur le terrain les limites ci-dessus indiquées.

2. Voir croquis n° 8.

ce méridien vers le sud jusqu'à son point de croisement avec la rive sud du lac Tchad.

La sphère britannique embrasse, de la sorte, le territoire qui s'étend à l'est du Niger entre la ligne ci-dessus, la frontière anglo-allemande du Cameroun et la mer; la sphère française comprend les rives nord-est et sud du lac Tchad, entre le point où finit la ligne précédente et le point d'arrivée de la frontière franco-allemande du Cameroun, et aussi tout le terrain au nord de cette ligne, entre le Niger et le Tchad.

Des commissaires, désignés par chaque nation, sont chargés de préciser sur les lieux le tracé de la ligne de séparation.

Chacune des puissances contractantes s'interdit d'acquérir des territoires dans la sphère de l'autre, d'y conclure des traités, d'y accepter des droits de souveraineté ou de protectorat, enfin d'y gêner ou contester l'influence de l'autre.

Il ressort de là que le Sokoto, en entier, appartient à l'Angleterre; en revanche, la France obtient les deux rives du Niger jusque près d'Ilo, les pays importants de Damergou, de Tessaoua, de Zinder et de Moussio qui dépendent du Bornou.

Cette convention met fin à des difficultés sérieuses ainsi qu'à des discussions irritantes et ne peut avoir que d'heureuses conséquences pour l'ensemble de notre situation en Afrique.

Elle clôt la série des traités passés successivement depuis dix ans par toutes les puissances limitrophes, traités qui ont placé sous la domination française les vastes régions de l'Afrique occidentale dont elle fait un tout solidaire; enfin elle consacre définitivement notre installation dans l'ouest africain.

TABLE DES MATIÈRES

*

LIVRE II

DEUXIÈME PÉRIODE (1888-1895)

(Constitution de la colonie)

LIVRE III

TROISIÈME PÉRIODE (1895-1899)

(Conquête de la Boucle du Niger)

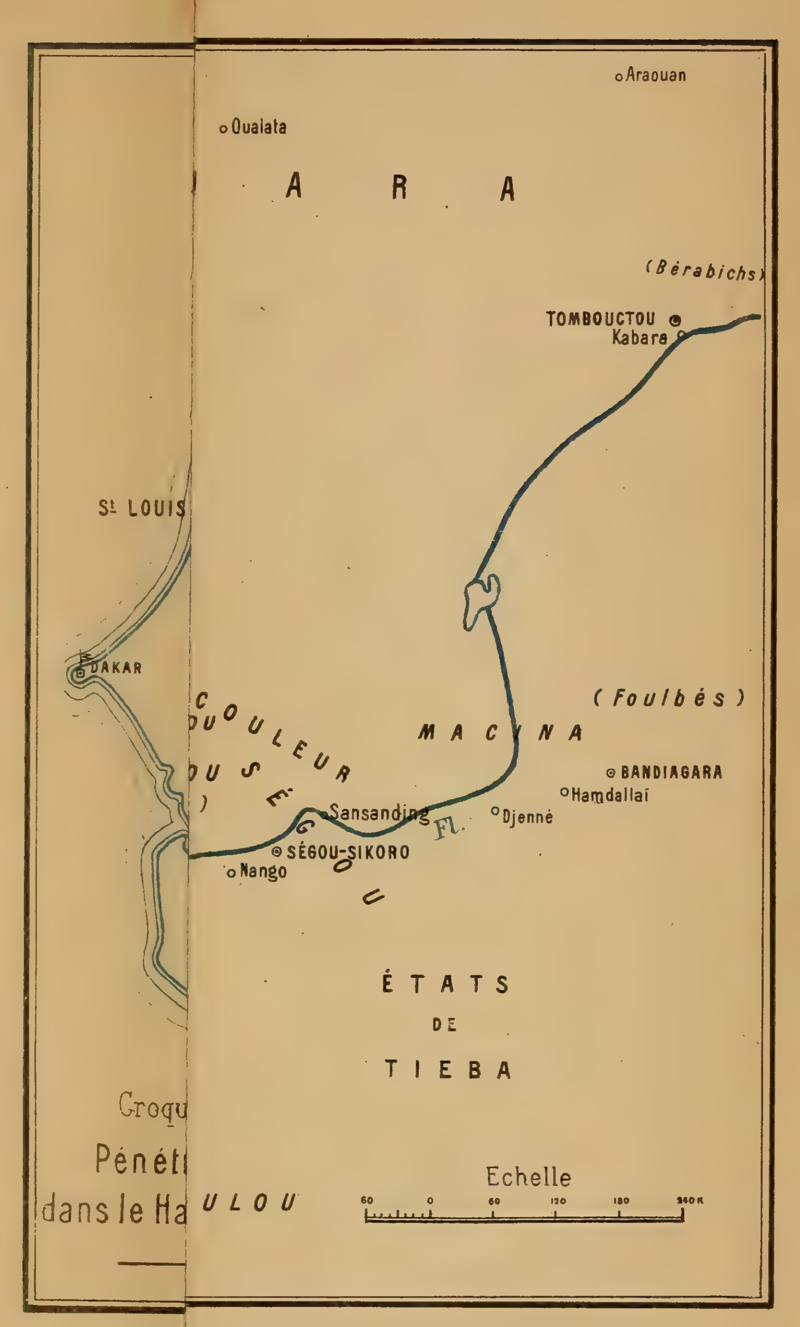
CONCLUSION

ANNEXES.

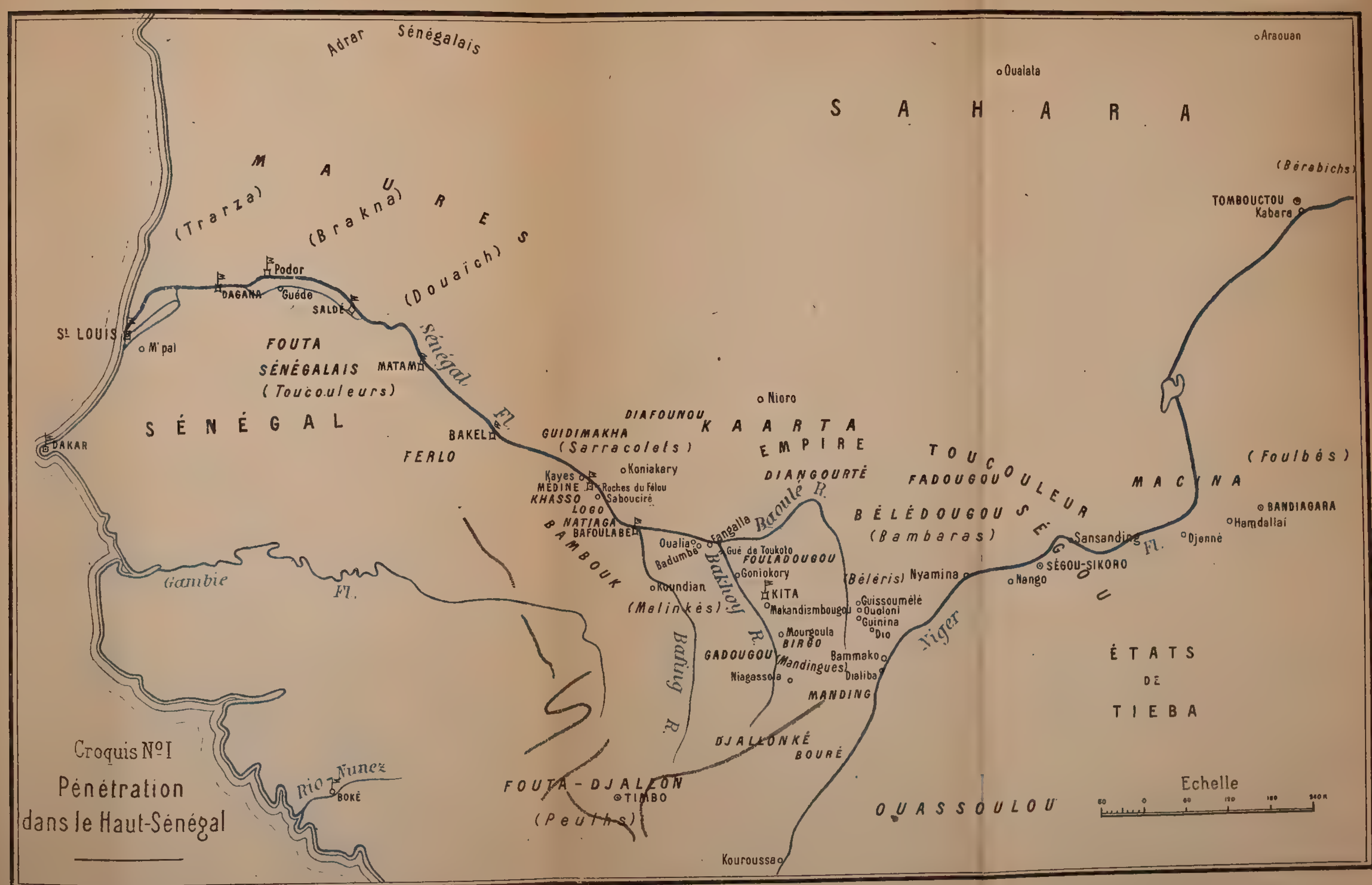
TABLE DES CROQUIS DANS LE TEXTE

TABLE DES CROQUIS HORS TEXTE

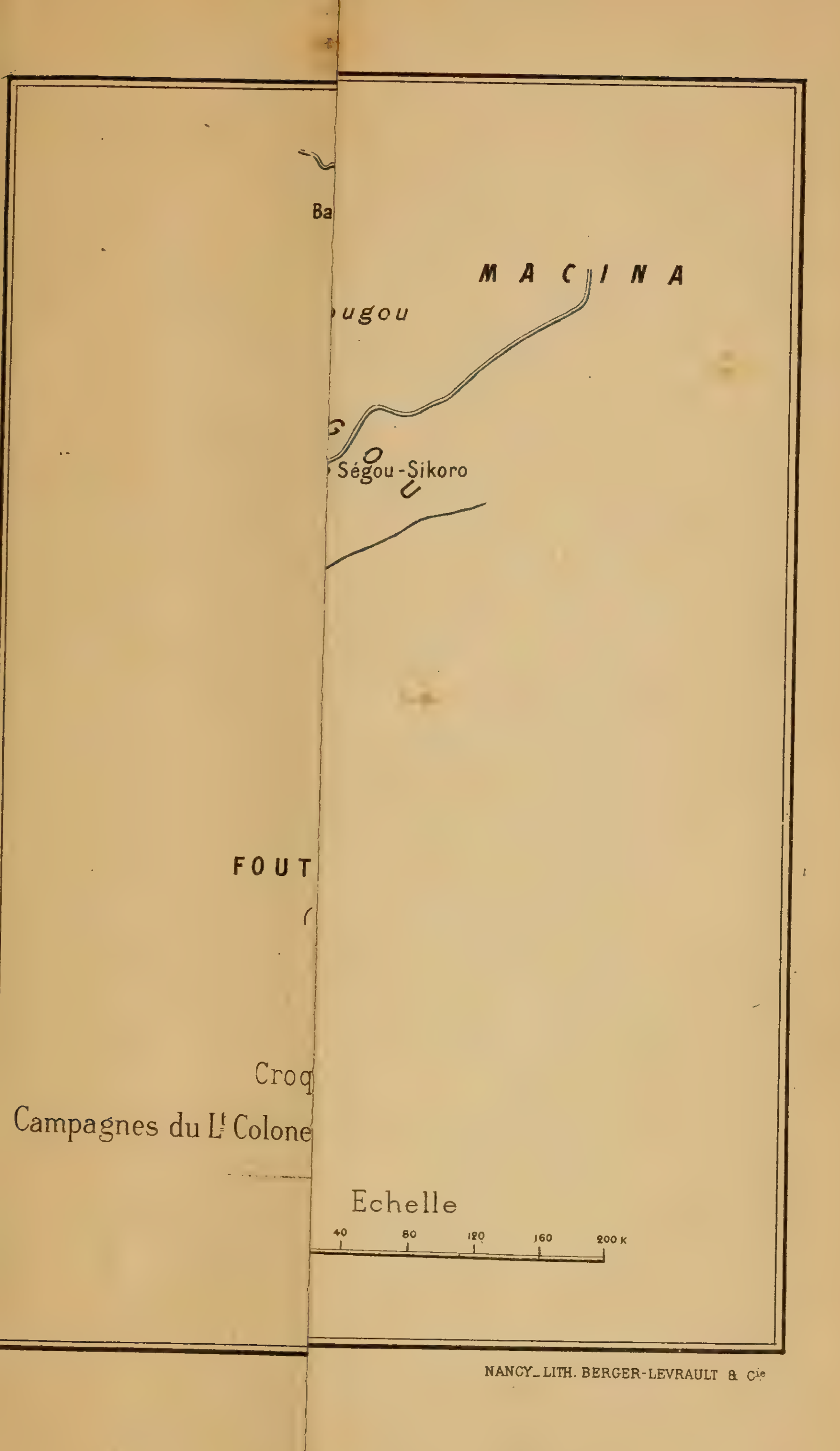
Nancy, impr. Berger-Levrault et Cie.



NANCY_LITH. BERGER-LEVRAULT & Cie



Croquis No I
Pénétration dans le Haut-Sénégal



NANCY_LITH. BERGER-LEVRAULT & Cie



NANCY_LITH. BERGER-LEVRAULT & Cie



U
GOU
ala
MACINA
Fl.
GAMBIE
ANGLAISE
D
S É G O U
ver
Ségou-Sikoro
INKO
koro
ÉTATS
DE
TIEBA
CANADOUGOU
Campagnes du Lt Colone
Campag
Echelle
20 0 40 80 120 160 200 K



Croquis N° III

Campagnes du Lt Colonel BOILÈVE, du Commandant COMBES

Campagne du Lt Colonel FREY

contre SAMORY.

roquis Nº IV.

e du Lt Colonel FREY

MAHMADOU-LAMINE

NOU

E

10 0 10

BERGER-LEVRAULT & Cie NANCY

Croquis N° IV.

Campagne du Lt Colonel FREY

contre MAHMADOU-LAMINE

BOSSÉYA

Demba-Nkane

Gue de Diawara

Sambakagny

Kemandao

Manahel

Tuabo

(S a r r a c o l e t s)

Guemou

Mody N'Kame

GUIDIMAKHA

BAKEL

Gué de Sassi-Makana

Guery M'Pale

Goulmy

Goutioubé

Diougoutouro

Balou

GUOY

DIAFOUNOU

Sénégal Fl.

Koungue

KAMÉRA

Bokhoro

Makkana

Dramane

Salankounda

Bambella

Guemou

Gagny

Goumbé

Moussala

Samonkidi

Kidyra

Nae

Tombokane

Diankandape

Boulébané

Bougoutoura

Bangassi

Kayes

Senoudebou

R.

KHASSO

Goundiourou

GADIAGA

MÉDINE

B O N D O U

Falémé

Sabouciré

(M a l i n k é s)

Diamou

Echelle

10 0 10 20 30 40 50 K



Croquis N° V

ampagne du Lt Colonel Gallieni

1886-1887

NANCY_LITH. BERGER-LEVRAULT & Cie



NANCY_LITH BERGER LEVRAULT & Cie



BERGER-LEVRAULT & Cie NANCY



BERGER-LEVRAULT & Cie NANCY

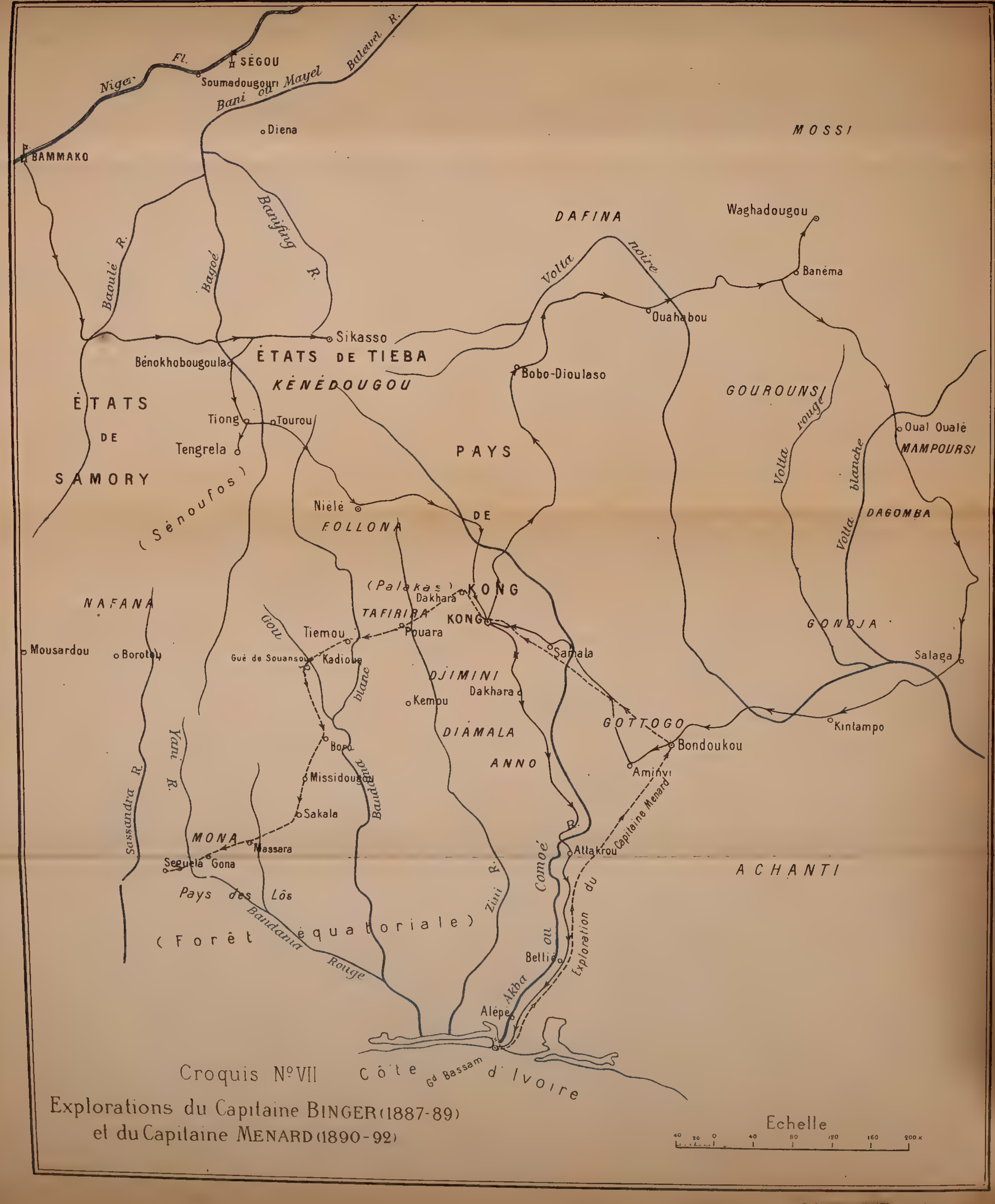
Niger Fl.
SÉGOU
Soumadougouri
Bani ou Mayel
Balewel R.
BAMMAKO
Diena
Seguéla
Gona
Pays des Lôs
Bandama Rouge
(Forêt équatoriale)
Zini R.
Comoé ou Akba
Bettié
Alépé
Exploration du
MOSSI
ACHANTI
Côte d'Ivoire
Gd Bassam

Croquis N° VII

Explorations du Capitaine BINGER (1887-89)
et du Capitaine MENARD (1890-92)

Echelle
40 20 0 40 80 120 160 200 K

BERGER LEVRAULT & Cie NANCY


Niger Fl.
SÉGOU
Soumadougouri
Bani ou Mayel
Balewel R.
Diena
BAMMAKO
MOSSI
Baoulé R.
Bagoé
Banifing R.
DAFINA
Waghadougou
Volta noire
Banéma
Ouahabou
Sikasso
ÉTATS DE TIEBA
Bénokhobougoula
KÉNÉDOUGOU
Bobo-Dioulaso
GOUROUNSI
ÉTATS DE SAMORY
Tiong
Tourou
Tengrela
PAYS DE KONG
Oual Oualé
MAMPOURSI
Volta rouge
Volta blanche
(Sénoufos)
Niélé
FOLLONA
DAGOMBA
NAFANA
(Palakas)
Dakhara
TAFIRIBA
KONG
Pouara
GONDJA
Mousardou
Borotou
Tiemou
Gué de Souansou
Kadiou
Samala
Salaga
Gou
blanc
DJIMINI
Dakhara
Kemou
GOTTOGO
Kintampo
Bondoukou
DIAMALA
Bora
Aminvi
ANNO
Missidougou
Sassandra R.
Yani R.
Bandama
Sakala
Exploration du Capitaine Menard
MONA
Massara
Attakrou
ACHANTI
Seguéla
Gona
Pays des Lôs
Comoé R.
Zini R.
(Forêt équatoriale)
Bandama Rouge
Bettié
Akba ou
Alépé
Croquis No VII
Côte d'Ivoire
Gd Bassam
Explorations du Capitaine BINGER (1887-89)
et du Capitaine MENARD (1890-92)
Echelle
40 20 0 40 80 120 160 200 K



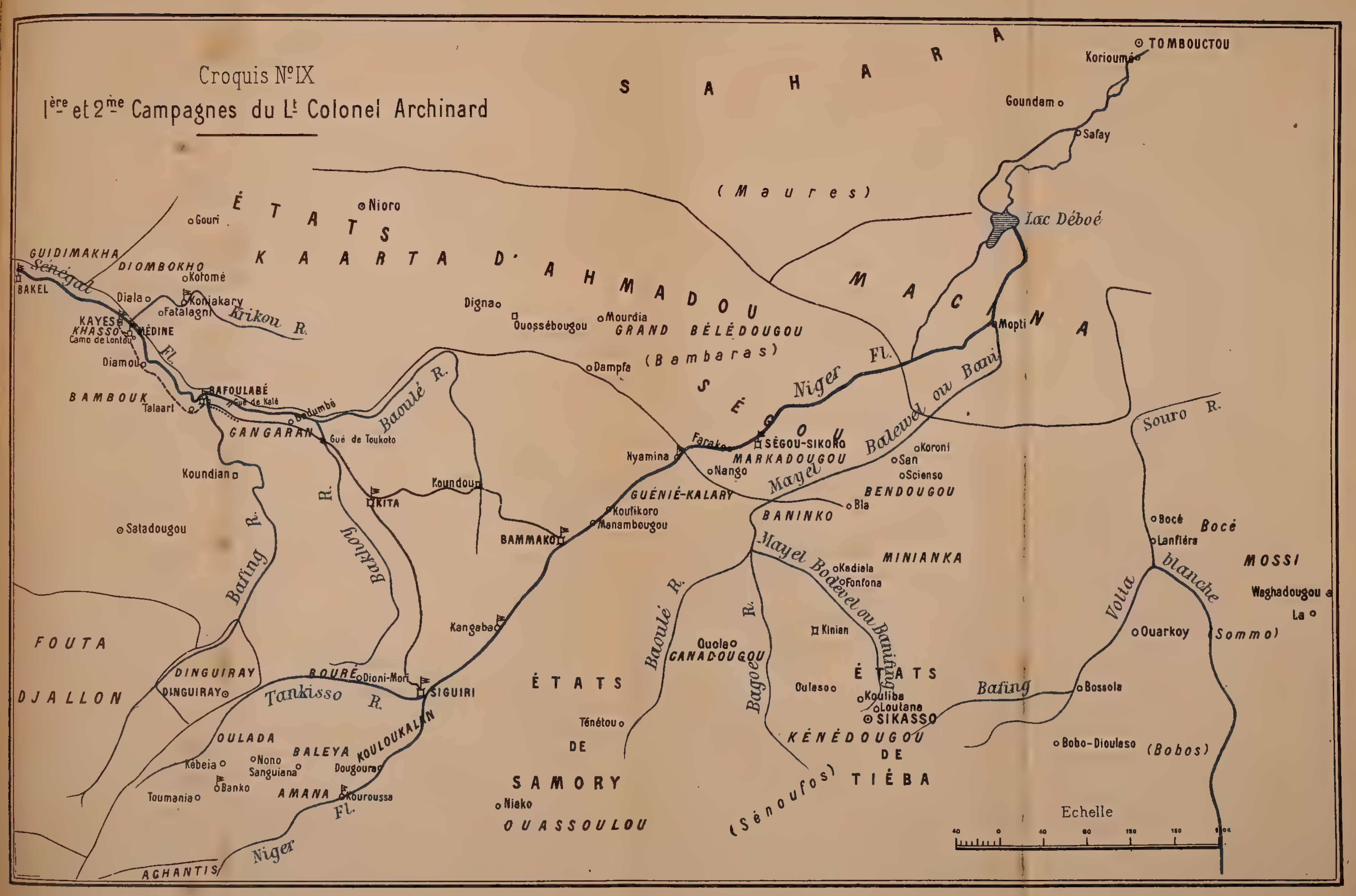
NANCY_LITH. BERGER-LEVRAULT & Cie



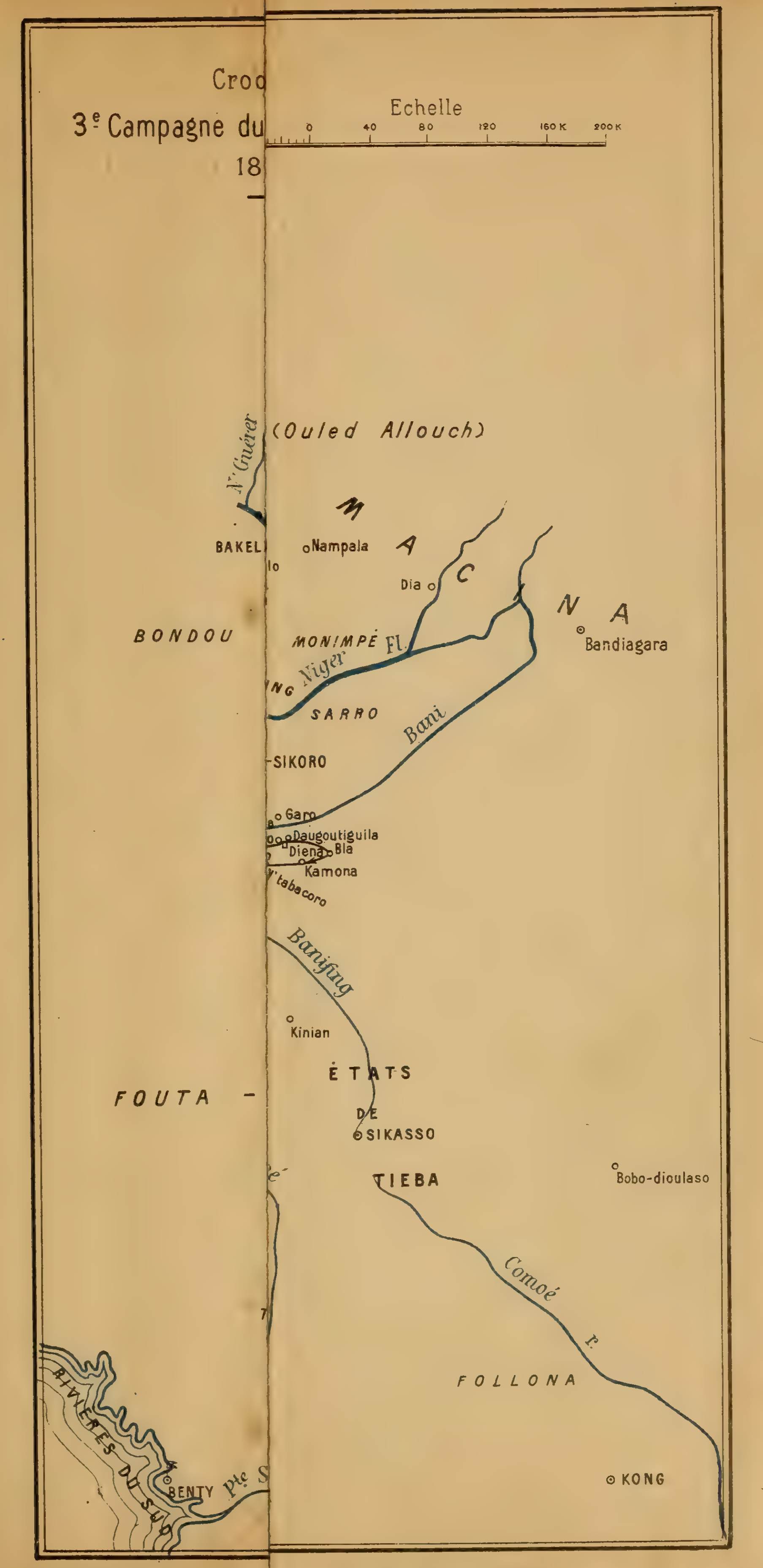
Croquis N° VIII
Races Soudanaises
Conventions Franco-Anglaises de 1890 et 1898
Missions Monteil, Hourst
Echelle
S A H A R A
Confédération des Hoggars
Massif de l'Ahagar
Confédération des Azdgers
TRIPOLITAINE
FEZZAN
TOUAREG DU NORD
Taoudeni (Mines de sel)
Adrar Saharien
Confédération des Kel-Chérés
Massif de l'Air ou Azben
TOUAREG DU SUD
Aouellimiden
Sphère d'Influence Française
Itinéraire du Commandant Monteil
Zigguedin
Oasis de Kaouar
Bilma
Agadem
Tripoli
Méditerranée
Sokna
Mourzouk
Oualata
Araouan
AZAOUAD
(Bérabichs)
MAURES
(Mechdoufs)
(Iguellad)
TOMBOUCTOU
Lac Faguibine
(Ouled Allouch)
(Irregenaten)
Gao
Taoussa
Sarafére
Lac Déboé
Nioro
KAARTA
MACINA
Mopti
Bandiagara
Hamdallai
Djenné
ARIBINDA
Hombori
YATENGA
Wahigouya
LIPTAKO
Dori
SORGOÉ
DJERMA
SAY
MAOURI
Dosso
KEBBI
Sokoto
Convention Franco-Anglaise 14 Juin 1898
DAMERGOU
Zinder
Tessaoua
Moussio
LAC TCHAD
Kouka
BORNOU
BAGUIRMI
Kano
ZANFARA
HAOUSSA
SOKOTO
GRAND BÉLÉDOUGOU
Sansandingo
Ségou
San
BAMMAKO
Kinian
(Mandingues)
ÉTATS DE TIÈBA
Sikasso
Bobo-Dioulaso
MOSSI
Waghadougou
GOURMA
DENDI
Niger Fl.
Dallul Mauri
Rima R.
Sphère d'Influence Anglaise
ÉTATS DE SAMORY
(Malinkés)
PAYS DE KONG
Kong
Volta Fl.
Salaga
Kradjio
DAHOMEY
Boussa
Léaba
Ft Taubman Goldie (Ancien Fort Aremberg)
Lokodja
Bénoué R.
ADAMOUA
CAMEROUN (All.)
Chari Fl.
CONGO FRANÇAIS
NANCY_LITH BERGER-LEVRAULT & Cie



NANCY_LITH. BERGER-LEVRAULT & Cie



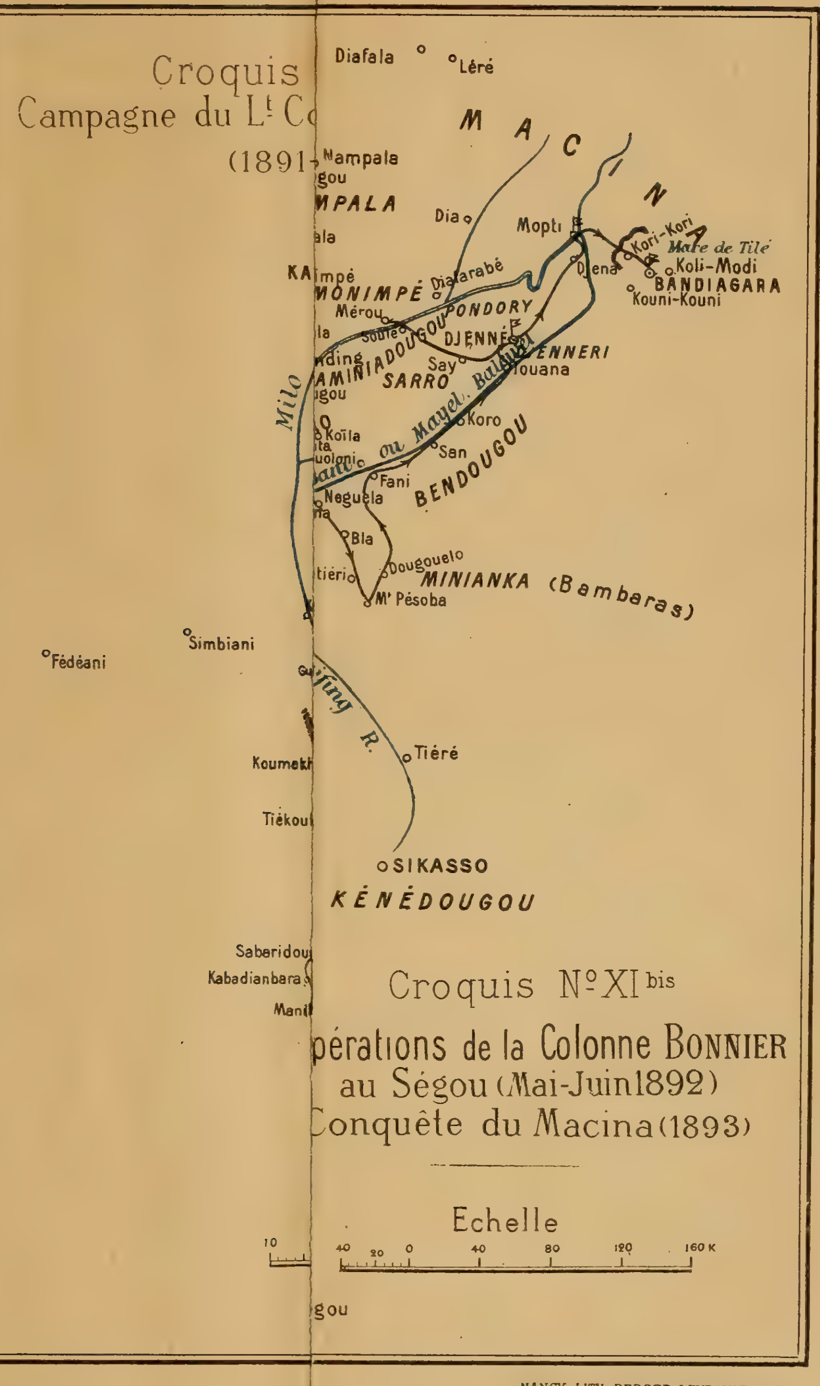
NANCY_LITH. BERGER-LEVRAULT & Cie



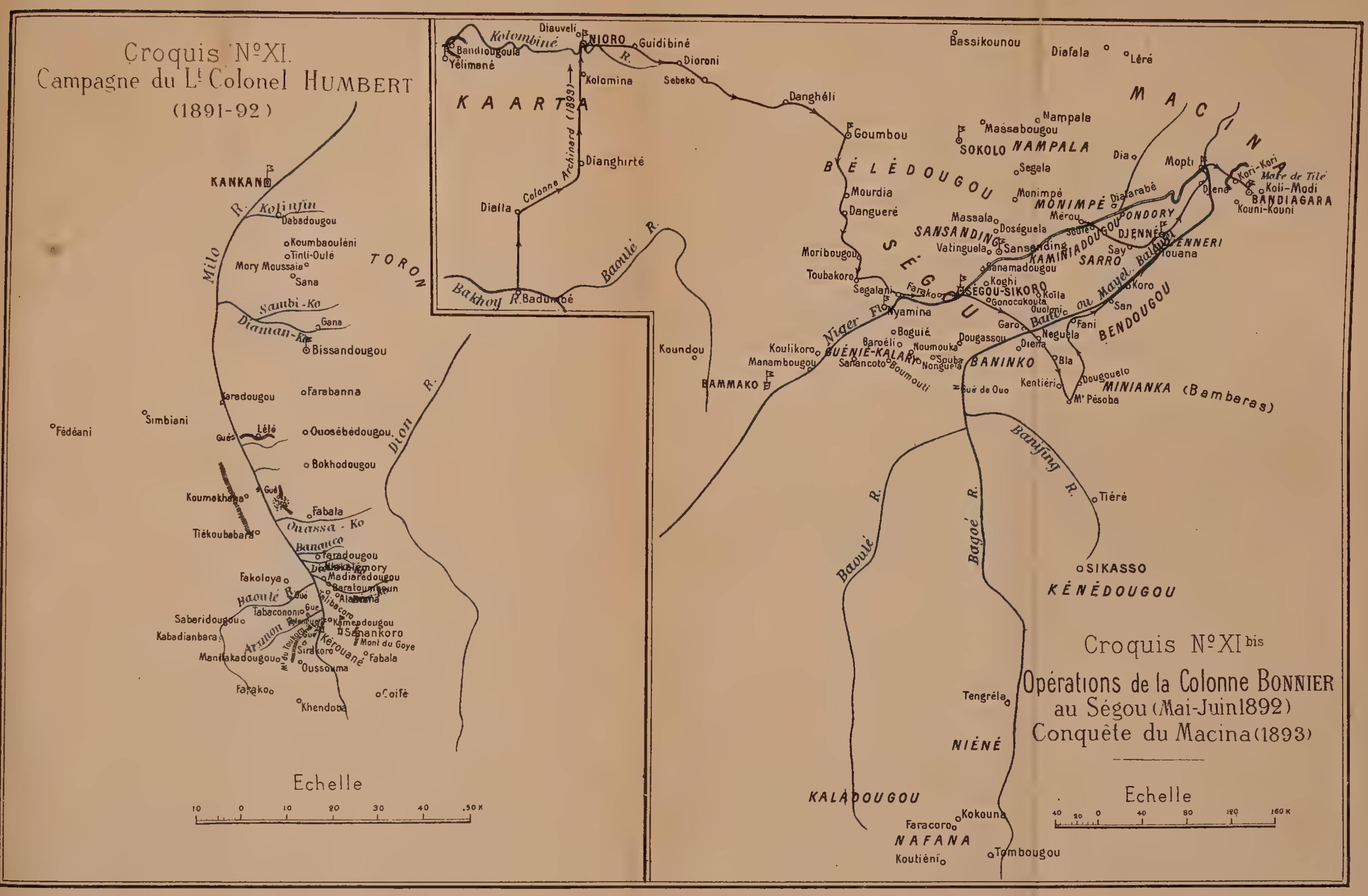
NANCY_LITH. BERGER-LEVRAULT & Cie



Croquis N° X
3e Campagne du Lt Colonel Archinard
1890-91
Echelle
40 0 40 80 120 160 K 200 K
Dagourmatine
EL HODH
Morgeigh
Torriana
TAGANT
S A H E L
Neme
Ouasicho
El Driss
B' bou botha
(Ouled Nacer)
(Marais)
(Mechdoufs)
(M a u r e s)
Boutou-Kilakio
(Massetoufa)
(Lakalal)
(Kounté)
KÉNIARÈMÉ
Dioudioumé
Mare de Gorogadio
Daouda-Kouié
Kessambara
(Ouled Allouch)
Kodié
Yélimané
Bandiougouia
Diauvali
Diara
Tourougoumbé
Bassaka
Balé
DIAFOUNOU
NIORO
KINGUI
Bagcina
Dioroni
Amoudellai
Youri
Leva
Kolomina
Diagaga
GUIDIOUMÉ
BAKHOUNOU
KOLON
Danghéli
Goumbou
OUADOUGOU
K A A R T A
SERO
Mangassi
DIOMBOKHO
LAKAMANÉ
Dioromé
SOKOLO
Sokolo
Nampala
M A C I N A
N'Guéter
Manahel
Sélibaby
GUIDIMAKHA
BAKEL
Guémou
Sénégal
KAMÉRA
Koniakary
SORMA
DIANGOURTÉ
Dignao
Quossébougou
(Ouled Embark)
Dioumahtigué
Soala
Dia
BONDOU
KAYES
KHASSO
LOGO
MEDINE
Sabouciré
Dinguira
Fatalagni
Ouali
SAROANÉ
Dianghirtéo
Dingoi
Sountiana
Mourdia
Guigué
GRAND BÉLÉDOUGOU
Dampfa
Barsafé
MONIMPÉ
Niger Fl.
Bandiagara
DIALAFARA
TOMORA
KAARTA-BINÉ
Baoulé r.
Sabougou
Koro
SANSANDING
Sansanding
SARRO
Bani
BAFOULABÉ
BADUMBÉ
Gué de Toukoto
S É G O U
SÉGOU-SIKORO
Banamba
Koumi
Dioni
Kerobane
NYAMINA
Nango
Soia
Baroéli
Dougassou
Sandola
Garo
Sido
Dougoutiguila
BANINKO
Diena
Bla
Kana
Kamona
N'tabacoro
Koundou
KITA
BAMMAKO
Kroussalé
NIAGASSOLA
Kangaba
Diacoro
Faraba
Ouolosébougou
Baoulé r.
Banifing
Kinian
ÉTATS DE SIKASSO
Bafing r.
Bakhoy r.
FOUTA - DJALLON
DINGUIRAY
DINGUIRAY
Didi
BOURÉ
SIGUIRI
Falaba
Dion r.
Tankisso r.
Guenikorokouto
Ténétou
Bagoé
OULADA
Niantoukoro
Sansando
Bissikrima
Nono
BALEYA
Bokhoro
Nora
Dialibacoro
Baladougou
Fodécaria
TIEBA
Bobo-dioulaso
TIMBO
Banko
Oussouga
Kouroussa
Bangalan
Koila
Samba-counian
Toumania
KANKAN
TORON
Niako
Lolo r.
TAMISSO
Douladougou
KOKOUNIA
Denda
SANKARAN
BISSANDOUGOU
S A M O R Y
Guéléba
Niger
Niandan
Milo r.
Comoé r.
Hérimakono
Dentilia
KOURANKO
Kabadianbara
Sanankoro
Kérouané
FOLLONA
ÉTATS DE TOUKORO
Toukoro
Koutiéni
NAFANA
KONG
RIVIÈRES DU SUD
BENTY
pte Scarcie
SIERRA-LEONE
(Anglais)
L I B É R I A
NANCY. LITH. BERGER-LEVRAULT & Cie



NANCY_LITH. BERGER-LEVRAULT & Cie

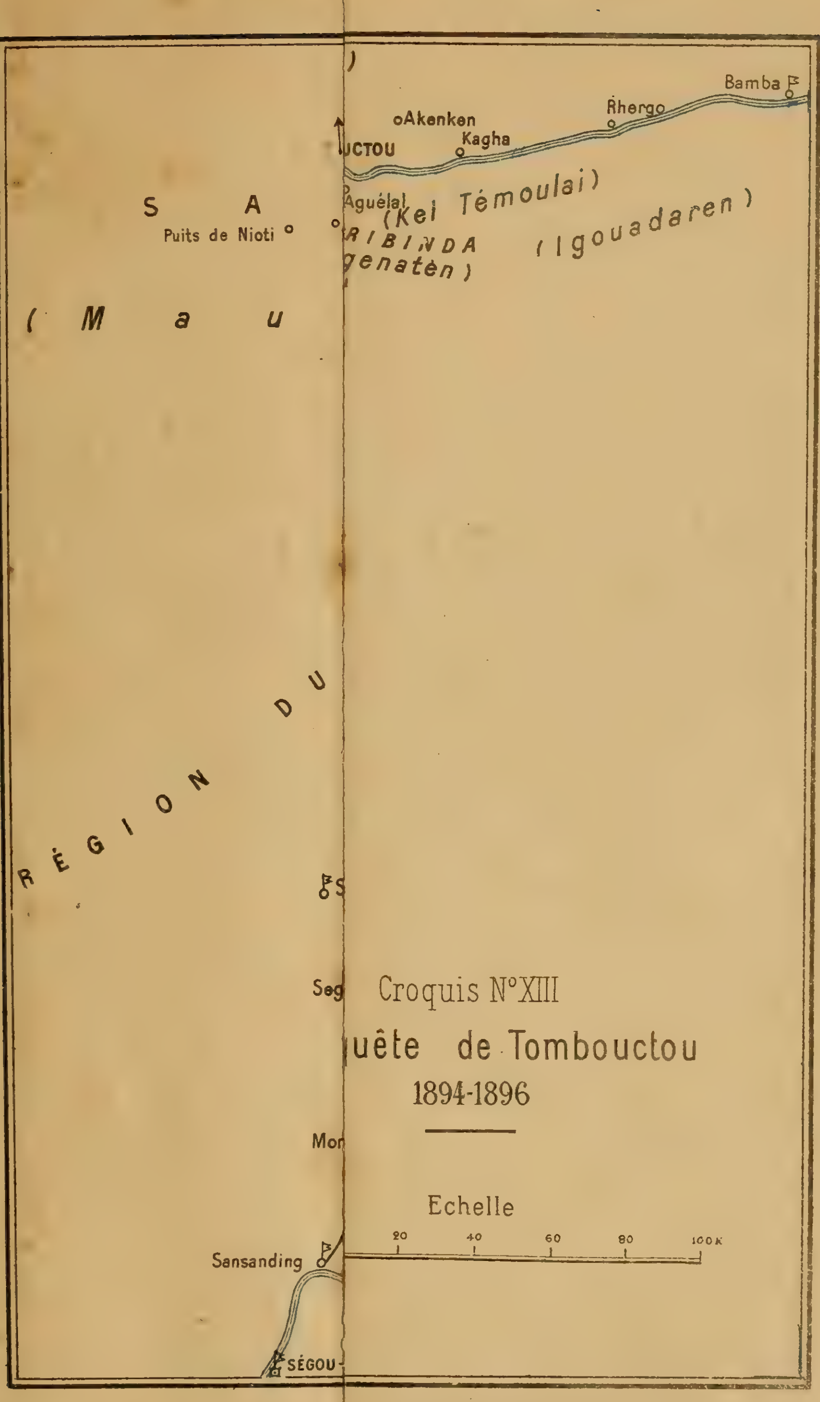


Croquis N°XI.
Campagne du Lt Colonel HUMBERT
(1891-92)
KANKAN
Kolinfin
Dabadougou
Milo R.
Koumbaouléni
Tinti-Oulé
Mory Moussaia
Sana
TORON
Sambi-Ko
Gana
Diaman-Ko
Bissandougou
Karadougou
Farabanna
Simbiani
Fédéani
Lélé
Ouosébédougou
Dion R.
Bokhodougou
Koumekhaba
Fabala
Ouassa-Ko
Tiékoubabara
Faradougou
Fakoloya
Madiaredougou
Baoulé R.
Tabacononi
Saberidougou
Kabadianbara
Kamenadougou
Sanankoro
Mont du Goye
Kérouané
Manifakadougou
Sirakoro
Oussouma
Fabala
Farako
Coifé
Khendou
Echelle
10 0 10 20 30 40 50 K
Diauveli
Kolombiné
Bandiougoula
Yélimané
NIORO
Guidibiné
Dioroni
Kolomina
Sebeko
KAARTA
Colonne Archinard (1893)
Dianghirté
Dialla
Baoulé R.
Bakhoy R.
Badumbé
Koundou
BAMMAKO
Danghéli
Goumbou
BÉLÉDOUGOU
Mourdia
Danguéré
Moribougou
Toubakoro
Segalani
Nyamina
Niger Fl.
Koulikoro
Manambougou
GUÉNIÉ-KALARI
Baroéli
Boguié
Sanancoto
Noumouka
Souba
Nonguela
Boumouti
Gué de Ouo
Bassikounou
Diafala
Léré
MACINA
Nampala
Massabougou
SOKOLO
NAMPALA
Segala
Monimpé
MONIMPÉ
Dia
Diafarabé
Mopti
Kori-Kori
Mare de Tilé
Koli-Modi
BANDIAGARA
Kouni-Kouni
Djena
Mérou
Massala
Doséguela
SANSANDING
Sansanding
Vatinguela
KAMINIADOUGOU
Sanamadougou
SÉGOU
SÉGOU-SIKORO
Farako
Koghi
Koïla
Gonocokouta
Ouolomi
PONDORY
DJENNÉ
SARRO
Say
TENNERI
Touana
Bani ou Mayel Balével
Koro
San
Fani
BENDOUGOU
Garo
Diena
Dougassou
Neguela
BANINKO
Bla
Kentiéri
Dougouelo
MINIANKA (Bamberas)
M' Pésoba
Banifing R.
Tiéré
Baoulé R.
Bagoé R.
SIKASSO
KÉNÉDOUGOU
Croquis N°XI bis
Opérations de la Colonne BONNIER
au Ségou (Mai-Juin 1892)
Conquête du Macina (1893)
Tengréla
NIÉNÉ
KALADOUGOU
Kokoun
Faracoro
NAFANA
Koutiéni
Tombougou
Echelle
40 20 0 40 80 120 160 K
NANCY_LITH BERGER-LEVRAULT & Cie



NANCY_LITH. BERGER-LEVRAULT & Cie

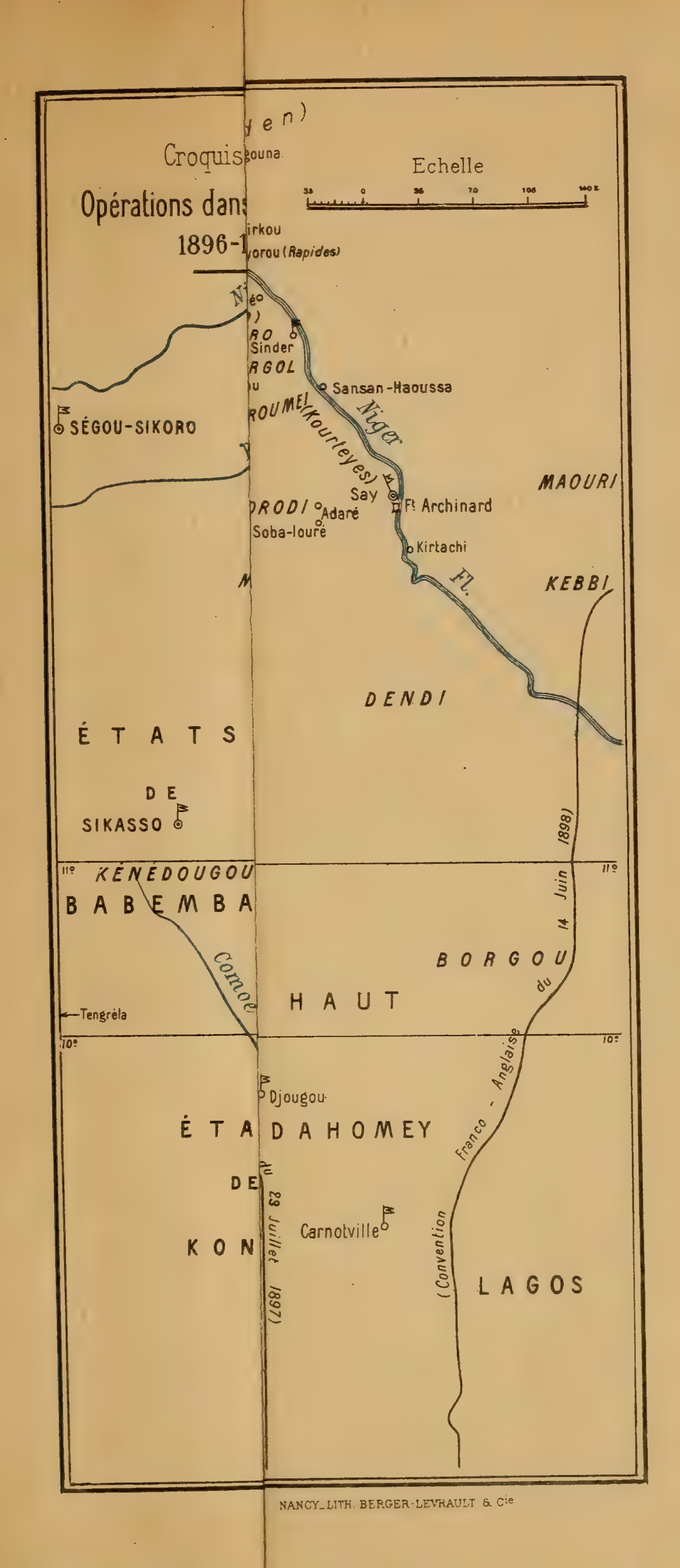

Croquis N° XI
Campagne du Lt Colonel COMBES
contre SAMORY (1893)
FOUTA - DJALLON
Kangaba
Ouolosebougou
CANADOUGOU
KENEDOUGOU
SIGUIRI
Bougouni
Faragaro
Tenétou
ÉTATS
DE
BABEMBA
SIKASSO
Koloni
Niger
Fl
Sankarani
Kouroussa
Djoliba
Milo R
KANKAN
OUASSOULOU
SANKARAN
TAMISSO
Ouossou
Samoh
Simitia
Faranna
Dentilia
Hérimakono
Falaba
Kalaya
Douaco
Galinkoro
Morla
Niandan
Onomi
Konafadié
Babila
Bissandougou
Farabanna
Dion R
Baoulé R
Tengrela
Pays
de
KONG
KOURANKO
Niafarando
Dialankoro
Kofodougou
Firaoua
Kissidougou
Bambaya
Samagoudou
Tembicounda
Farandola
Sangbe
Wanna
KISSI
OUÉMA
Dembayola
vers Benty
(Convention Franco libérienne du 10 Août 1894)
TOUKORO
GANKOUNA
Beyla
Sanankoro
KEROUANE
Niansanadougou
Dieradougou
Foukala
Moussadougou ou Moussardou
Gueresouba
KALADOUGOU
Gueléba
Odjenne
NAFANA
Koutieni
Borotou
Koro
R
Sassandra R
vers la Côte d'Ivoire
Sakala
Echelle
SIERRA - LEONE
(Colonie anglaise)
RÉPUBLIQUE
TOMA
N'Sapa
DE LIBÉRIA
R St Paul



NANCY_LITH. BERGER-LEVRAULT & Cie

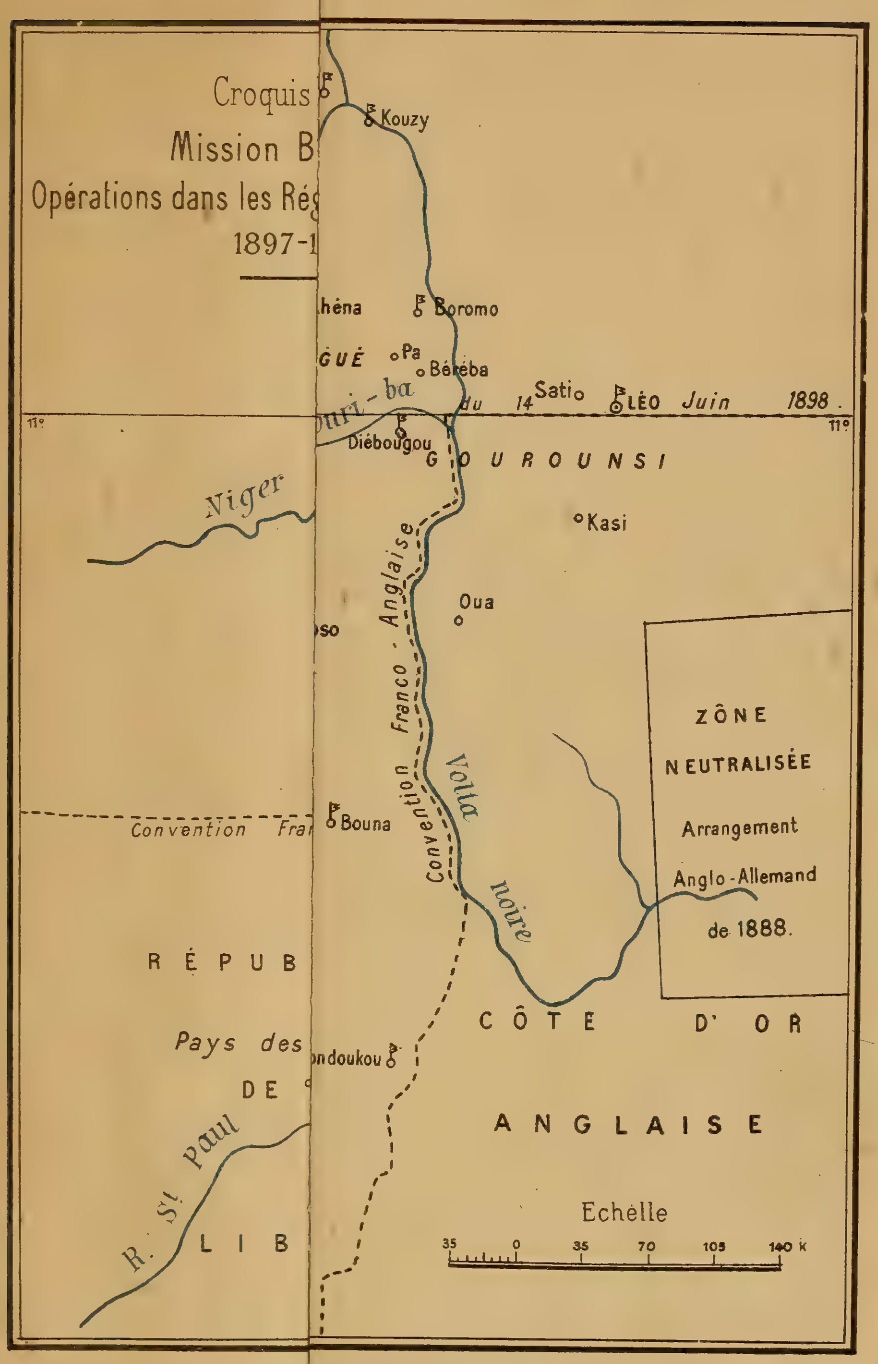


NANCY LITH BERGER LEVRAULT & Cie



NANCY_LITH. BERGER-LEVRAULT & Cie

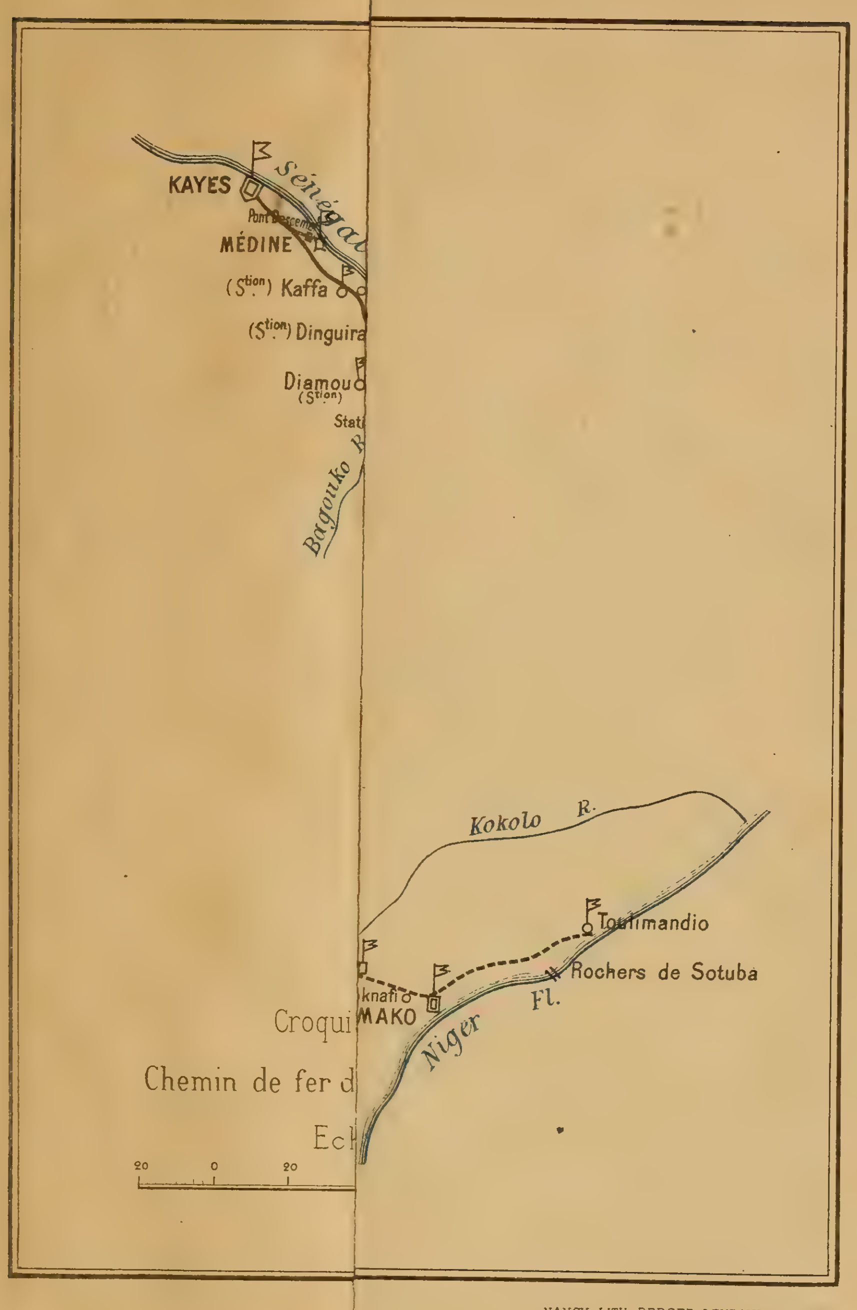

Croquis N° XIV
Opérations dans l'Est-Macina
1896-1899
Lac Déboé
(Ouara Ouara)
Hombori
Gossi
(Kel Gossi)
Mare de Bakol
Mare de Falikiue
(Kalguéris)
Ansongo
Boura
Fafa
(Aouelliden)
Ouatagouna
Echelle
Labezenga
Yatakala
Gorouol R.
Firkou
GOROUOL
Douasso
Ayorou (Rapides)
OUDALA
Kentatji
Gorokoéré
MACINA
Mopti
Niger Fl.
Sanga
BANDIAGARA
Les Habès)
Dogo
RÉGION EST-MACINA
ARIBINDA
Aribinda
LIPTAKO
(Logomaten)
Mare d'Ossolo
DORI
KOKORO
Sinder
Oulo
Djibô
DJILGODI
Téra
DARGOL
Diagourou
Songhays
KOUROUMEI (Kourteyes)
Sansan-Haoussa
Djenné
Konignon
DAKOL
Simo
Fogoro
Soulou
Prambi
Bango
Wahigouya
Loroni
Loutao
Sou R.
SÉGOU-SIKORO
Bani R.
San
Scienso
Kombori
Perakay
Barani
Karémangel
YATENGA
Tougonia
YAGHA
Zebba
(Pays des Samos)
Souro R.
Ouellé
Bansago
Goursi
Lô
Soumbara-Boumba
Bocé
Niancore
Sourou
Niouma
Diédou
Gassan
Yaba
La
Yako
YAKO
Lanfiéra
Sono
Yeguéré
BOUSSOUMA
Mani
Boussouma
Béloussa
Bilanga
MOSSI
Zitenga
TORODI
Adaré
Say
Ft Archinard
Soba-Iouré
Kirtachi
Niger Fl.
MAOURI
KEBBI
MINIANKA
DAFINA
Kossorola
Mansara
LALEI
WAGHADOUGOU
Koupéla
Tigba
GOURMA
Fada Ngourma
KIPIRSI
(Pays des Bobos)
Noire
Ouarkoy
NIÉNÉGUÉ
Kounda
Kasin R.
Lakay
Larégbari
Garango
Tingourkou
Tengodogo
DENDI
ÉTATS DE SIKASSO
Volta
Cimpalé
Bangassi
Boromo
Ouahabou
Volta blanche
Leré
BOUSSANGSI
YAMGA
Kourma
Satiri
Diéfessi
(Kassangas)
Bittou
Baukou
Pama
(Oulés)
Bouguri
Sati
Gozanga
Fetighe
Yaratenga
Diougou
Djebiga
Bobo-Dioulasso
Koufala
Convention Franco-Anglaise du 14 Juin 1898
Souaga
KÉNÉDOUGOU
BABEMBA
Diébougou
Bettiousi
Sébilla
Sapeliga
OUROUNSI
Kangakian
Kamméga
MAMPOURSI
Dassouna
Gandiaga
Gambakha
Sidardougou
Kasi
Kombissi
Oual-Oualé
Oua-Ioumbala
Popiogou R.
Yarba
(Convention Franco-Allemande du 23 Juillet 1897)
BORGOU
Comoé R.
Saguecé
Funsi
R. de Bafor-Asseydou
Sansanné-Mango
HAUT
Tengréla
Koundougou
Bélélé
Oua
Asseydou
Lokhoso
Nomoukhé-Dougou
Bossa
Toussa
Doueé
LOBI
Daoukita
Lokhognité
Kobio
Djougou
Volta Rouge
ZONE NEUTRALISÉE
(Arrangement Anglo-Allemand)
1888
ÉTATS DE KONG
Kemokhodianirikoro
Boguié
DAHOMEY
Nasiano
Tasélemou
Frontière de la Côte d'Ivoire et du Soudan d'une part et de la Côte d'Or de l'autre
KONG
BOUNA
Boualé
TOGO
Carnotville
Gouenso
Ouababou
CÔTE D'OR
DJIMINI
Noire
Volta Fl.
Salaga
LAGOS
(Convention Franco-Anglaise)
ALLEMAND
Dabakara
Sanankoro
Kourounsa
Kammala
Bondoukou
ANGLAISE
Satama-Soukouro
Kradji
ACHANTIS
NANCY, LITH. BERGER-LEVRAULT & Cie



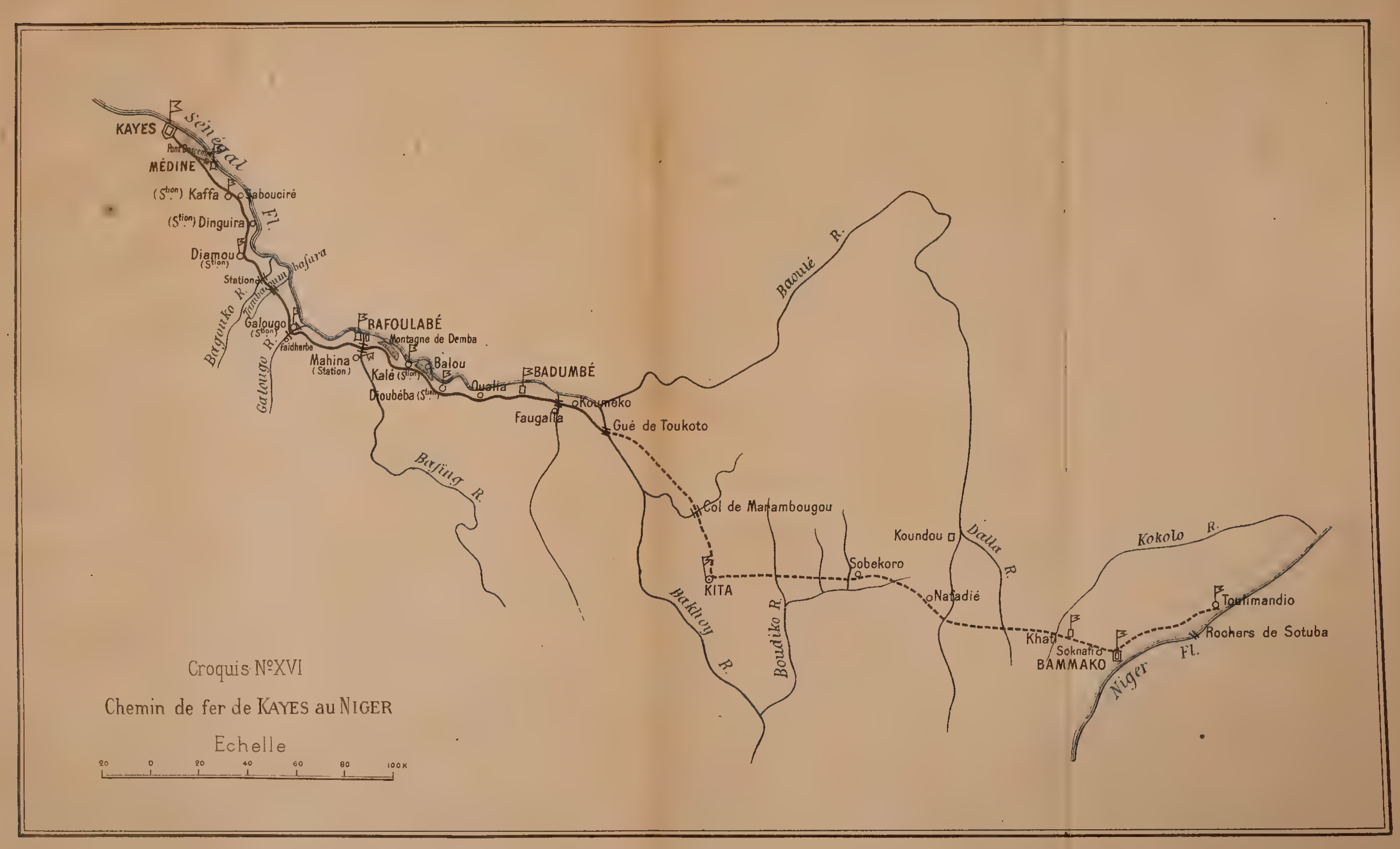
NANCY. LITH. BERGER-LEVRAULT & Cie



NANCY LITH BERGER-LEVRAULT & Cie

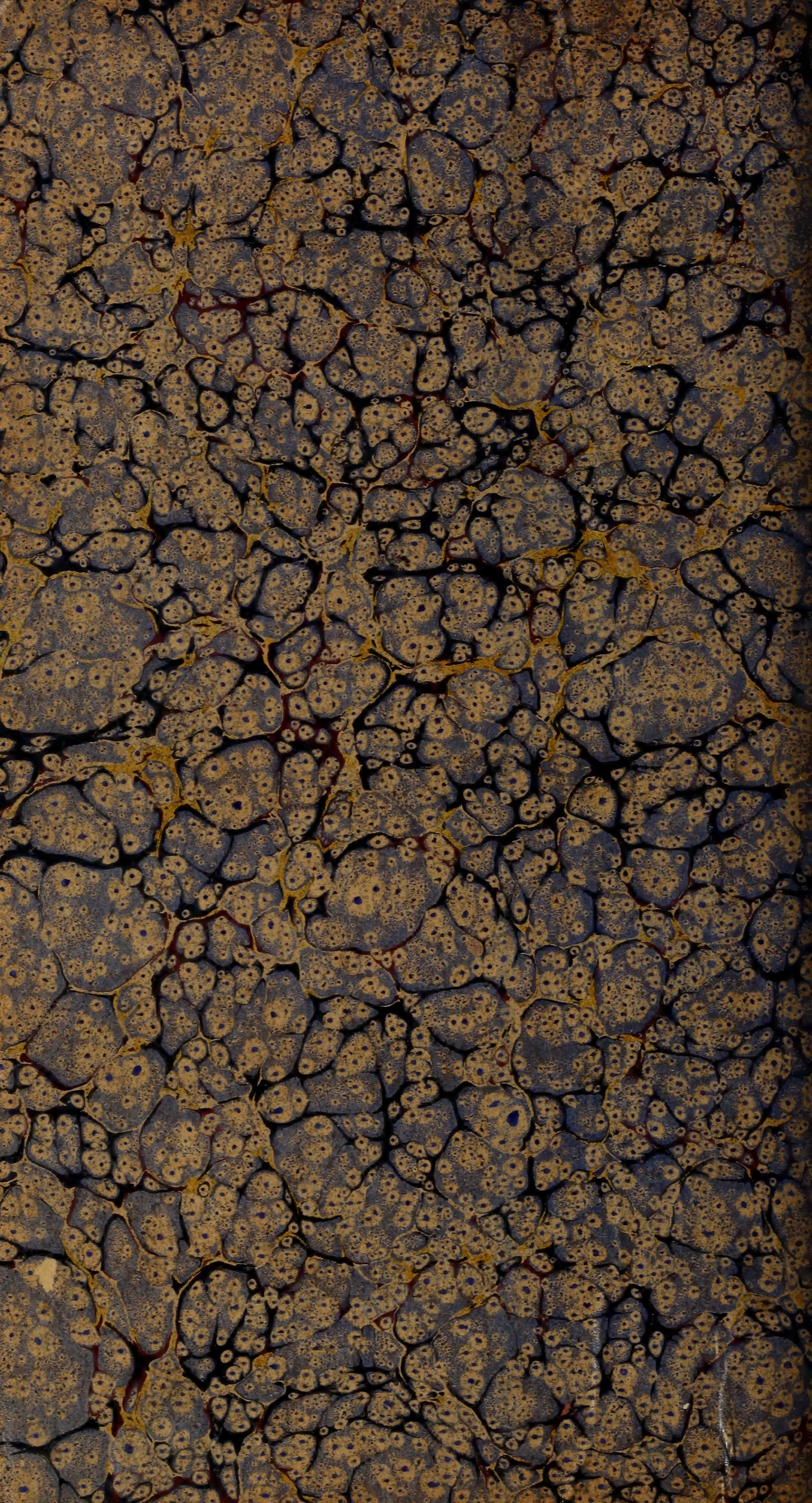


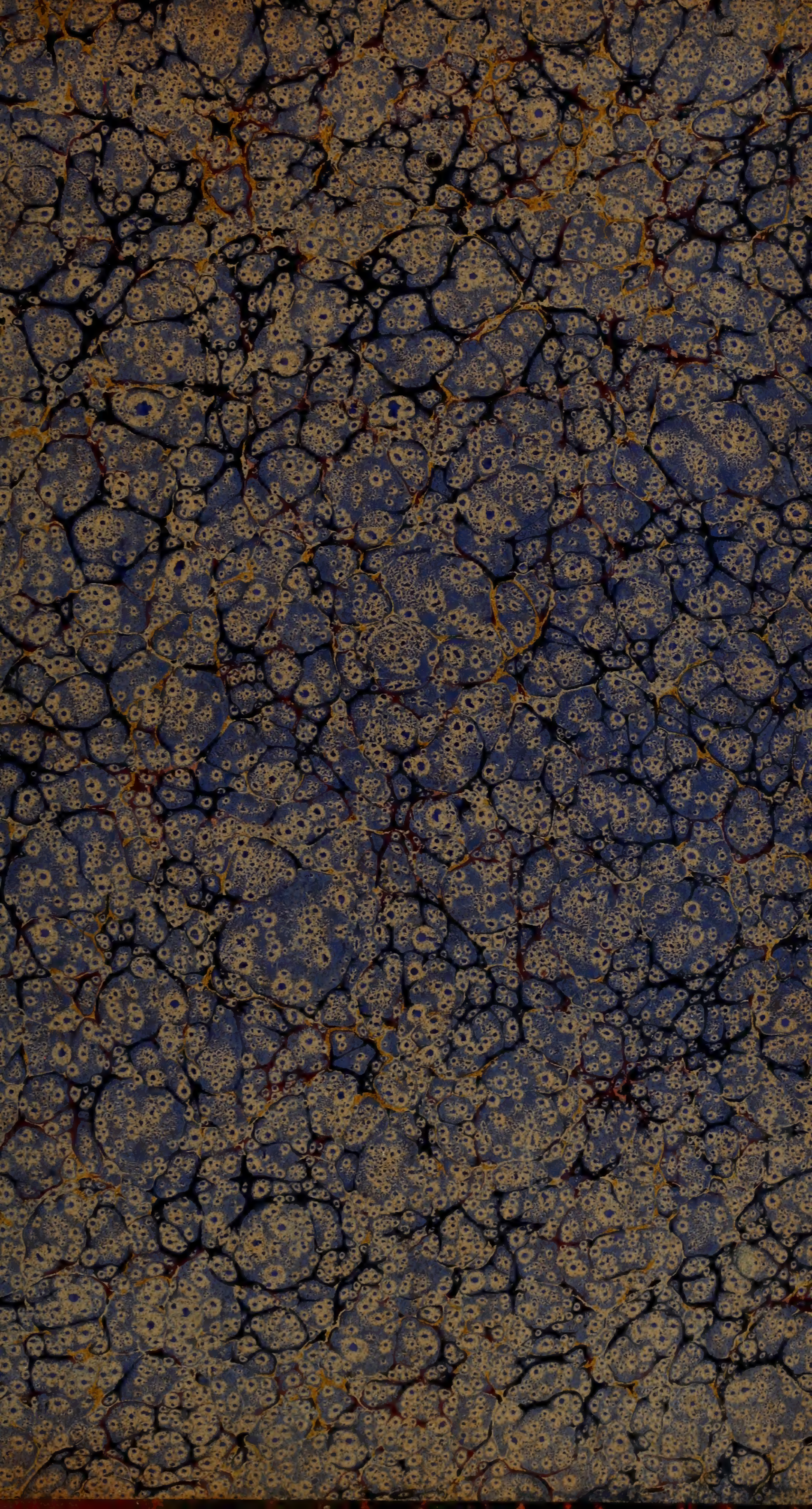
NANCY_LITH. BERGER-LEVRAULT & Cie



NANCY_LITH BERGER-LEVRAULT & Cie

JG






SMITHSONIAN INSTITUTION LIBRARIES
3 9088 00968 5728